
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00596782 3

SCRIPTA PONTIFICII INSTITUTI BIBLICI

LE Berceau de l'Islam

L'ARABIE OCCIDENTALE À LA VEILLE DE L'HÉGIRE

Ier VOLUME

LE CLIMAT - LES BÉDOUINS

PAR

HENRI LAMMENS S. I.

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ARABE À L'INSTITUT BIBLIQUE



CUM APPROBATIONE SUPERIORUM

ROMAE

SUMPTIBUS PONTIFICII INSTITUTI BIBLICI

1914

IMPRIMATUR

Fr. Albertus Lepidi O. P. S. P. A. Magister.

IMPRIMATUR

Franciscus Faberi Vicar. Urbis Adsessor.

ROMAE — EX TYPOGRAPHIA PONTIFICIA IN INSTITUTO PII IX

PRÉFACE

Les pages suivantes reproduisent le texte des leçons publiques, professées à l'Institut biblique de Rome, pendant le printemps de cette année. Dans la troisième partie, « les Bédouins » (pp. 185-334), nous avons remanié la matière d'un ancien cours, donné à la *Faculté orientale* de l'Université de Beyrouth (1905). En livrant ce travail à l'impression, nous en avons conservé le jet primitif, la libre allure de la causerie, de la conférence, laissant subsister certaines allusions locales, les citations d'intérêt purement littéraire, les digressions et aussi les retours sur des sujets touchés précédemment.

Le *Berceau de l'islam* ouvre la série d'études, promises dans l'*Avant-Propos* de *Fāṭima et les filles de Mahomet*. Le volume suivant traitera des populations sédentaires du Ḥiǧāz. Ensuite nous nous proposons de reprendre, ان شاء الله, période par période et en suivant l'ordre chronologique, la vie du Prophète. Nous réunirons, sous un titre spécial et avec une numérotation indépendante, les fascicules consacrés à chacune de ces époques, jusque, et y compris, le coup d'état du *Triumvirat,* c'est à dire, jusqu'au lendemain de la mort de Mahomet. « Immense labeur », tâche de longue haleine ; pouvons-nous le dissimuler ? Mais, comme l'a deviné un bienveillant critique, « les fiches sont déjà prêtes, il ne reste qu'à les mettre en œuvre » [1]. Quoique sur plus d'un point cette préparation se trouve fort avancée,

[1] Cl. Huart, *Jour. Asiat.*, 1913[1], 217.

nous renonçons à supputer d'avance le nombre d'années et de volumes que réclamera l'exécution de ce plan. Nous traiterons chaque période comme un tout distinct, sans craindre les développements. Notre procédé sera donc plus *monographique* que *biographique*. L'ensemble — si nous devons en voir la fin — formera une nouvelle Vie de Mahomet.

Dans les pages consacrées ici au *climat* de l'Arabie, les naturalistes reconnaîtront sans peine que l'auteur n'est ni botaniste ni géologue ni météorologiste. Il n'éprouve aucun embarras à convenir de cette infériorité. La question du climat arabe et de sa persistance a été maintes fois agitée en ces dernières années (1). Au dossier d'une discussion, dépassant de beaucoup l'intérêt de l'histoire préislamite, il a voulu verser les documents arabes les plus anciens. Il a donc de nouveau dépouillé les géographes, les encyclopédistes Bakrī et Yāqoūt, les recueils de *Ḥamāsa* et du *Kitāb al-Aǵāni*, pour ne citer que ces noms, dont la mention reviendra sans cesse dans l'annotation Nous nous estimerions heureux si les résultats de ce dépouillement pouvaient attirer l'attention des futurs explorateurs du Ḥiǵāz sur les points méritant confirmation ou un supplément d'information.



De nos jours on ne peut plus aborder la *Sīra* dans l'état d'esprit d'un Caussin de Perceval, ni même d'un Sprenger ou d'un Muir. Nous n'envisageons plus, comme nos précurseurs, le problème de l'évolution islamique. A l'époque, où nous commencions à Beyrouth en 1904 les *Etudes sur le règne du calife omayyade Mo'āwia Ier*, des orientalistes reprenaient encore à leur compte le poncif, heureusement démodé: « l'islam est une religion, née à la pleine lumière de l'histoire ». Dans le cours de cette dernière décade, peu d'années se sont écoulées, sans amener la critique à sacrifier une ou plusieurs des anciennes positions. Elle a « mis en pleine lumière la faible valeur documentaire, sinōn de la primitive littérature islamique, du

(1) Voir plus bas p. 113 sqq.

moins du riche développement ultérieur, représenté notamment par le recueil de Bokhāri » ([1]). Petit à petit une conclusion se dégage, se précise: « il faut reprendre à nouveau l'étude de la *Sīra* » ([2]); ou encore: « l'édifice de cette histoire est à recommencer dès la base » ([3]). Ces énoncés, il ne nous revient pas de les avoir rencontrés précedemment, du moins sous une forme aussi catégorique. Si, depuis les beaux travaux du Prof. Goldziher, il semblait impardonnable d'ignorer le caractère tendancieux de la tradition mahométane, nombre d'islamisants hésitaient à appliquer le même verdict à des sections considérables de la *Sīra,* comme si *Sīra* et *ḥadīṯ* constituaient deux sources distinctes d'information.

Nous considérons donc comme un signe des *temps nouveaux* cette déclaration d'un maître merveilleusement documenté sur la genèse de l'islam: « es ist *allgemein anerkannt* das die mekkanische Periode der Sira von der Legende *völlig* überwuchert und die medinische stark genug davon infiziert ist » ([4]). Ç'a toujours été notre avis. Seulement, libellée comme elle l'est, cette allégation, du moins pour la partie que nous avons pris la liberté de souligner, pourra sembler trop absolue. Nous serions heureux de connaître les écrits, les biographies de Mahomet, où l'on jette si *résolument* par dessus bord et en *totalité* le lest encombrant de la période prémédinoise, où l'on se décide, en d'autres termes, à sacrifier les quatre cinquièmes de la vie du Prophète. Ces textes, où l'on fait au feu une part si considérable, auront sans doute échappé à notre attention. Nous parlons de publications antérieures à ces dernières années. Si depuis, une appréciation plus radicale sur la valeur documentaire de la *Sīra*

([1]) R. Dussaud, *Jour. des Savants*, 1913, p. 133. On aimerait avoir des précisions sur cette *primitive* littérature islamique, sur les moyens de la reconstituer. Est-elle représentée par Ibn Isḥāq, dont nous ne possédons plus qu'un remanîment, par les fragments de Wāqidī, par les poètes contemporains de l'hégire et violemment interpolés?

([2]) Lettre particulière du Prof. Snouck Hurgronje. Comp. sa recension de *Fāṭima* dans *Deuts. Litteraturz.* 15 Mars 1913, c. 687-89.

([3]) Cl. Huart, recension de *Fāṭima* dans *Rev. hist. relig.* 1913, p. 361.

([4]) J. Wellhausen, compte-rendu de *Fāṭima* dans *Gött. gel. Anz.,* 1913, n. 5, p. 315.

mecquoise, *commence* à s'imposer aux islamisants, ce revirement ne serait-il pas imputable aux récents travaux du prince Caetani, ensuite aux recherches de l'école de Beyrouth? Mais ce n'est qu'un commencement, et il paraît prématuré de parler d'un accord établi. De ce revirement nous croyons découvrir une preuve nouvelle dans ce jugement d'un érudit, que personne ne taxera d'hypercritique: « Il semble bien que le mouvement politique qui a enlevé à l'Empire romain dégénéré ses plus belles provinces... ait eu pour point de départ un mouvement religieux, dû à l'initiative d'un homme réel, dont on ignore, il est vrai, le nom véritable, mais qui est universellement connu sous le vocable de Moḥammed. C'est là le fait primordial et, croyons-nous, indéniable; mais les détails qui entourent cette figure principale sont vraiment bien estompés et finissent même par s'effacer dans la brume de l'incertitude » (1).

Quand on compare cette appréciation désabusée avec le résumé de la *Sīra* donné par le même auteur dans son *Histoire des Arabes* — un manuel destiné au grand public — on mesurera le chemin parcouru en ces dernières années. Mais en Allemagne pas plus qu'en France, l'entente n'est établie sur ces questions. Admettait-il le caractère *pleinement* légendaire de la période mecquoise comme universellement reconnu, *allgemein anerkannt,* cet orientaliste français, auteur de plusieurs ouvrages sur les débuts de l'islam, lorsqu'il écrivait: « on éprouve presque la sensation que le sujet est épuisé... ce qui reste à faire est beaucoup moins important que ce qui a été fait; on n'a plus guère qu'à préciser ou à retoucher » (2)? Au lieu de « reprendre par la base tout l'édifice de la *Sīra* », comme le conseille M. Huart, l'Angleterre s'est décidée à rééditer avec d'insignifiantes retouches la biographie de Muir.

On nous permettra donc de reproduire ici cette sereine mise au point du Prof. C. H. Becker: « Dans ses peintures de détail, souvent si prolixes, la *Sīra* ne constitue pas une source historique indépendante. On y retrouve exclusivement les matériaux fournis par le ḥadīṯ, mais disposés en forme de biographie. Les ḥadīṯ particuliers repré-

(1) Cl. Huart, *Jour. Asiat.*, 1913 [1], p. 215.

(2) *Où en est l'histoire des religions?* I, 423 sqq.

sentent un développement exégétique d'allusions qoraniques, ou bien des inventions postérieures à tendances dogmatico-juridiques. L'intérêt pour l'exégèse et pour le dogme est antérieur à l'intérêt pour l'histoire. Ce dernier s'éveilla alors qu'en face des sources historiques chrétiennes, attestant la personnalité miraculeuse et divine du Christ, on éprouva le besoin d'une documentation analogue pour le fondateur de l'islam. La tradition vraiment historique restant extraordinairement restreinte, on s'attaqua aux allusions du Qoran pour les exploiter. Mais surtout on se mit à recueillir les anciens hadît à tendances dogmatique et juridique, dans le but de les distribuer chronologiquement. Ainsi naquit la Sîra » ([1]).

C'est, résumée à grands traits, la théorie développée dans « Qoran et Tradition ». L'adhésion de M. Becker à cette thèse générale justifierait, s'il en était besoin, la nécessité de soumettre à une revision méthodique le problème de la *Sîra*, en se guidant d'après ces principes ([2]). Comme nous le disions dans *L'âge de Mahomet* (p. 249), « il ne peut être question de tout rejeter en bloc. Ce serait sacrifier en même temps *les importantes parcelles de vérité historique* qui s'y trouvent mêlées ([3]). Au lieu de renverser la lourde construction élevée par la Tradition, contentons-nous de la démonter pierre par pierre, pour examiner la valeur des matériaux employés. Opération fastidieuse mais indispensable! ». Ce travail, nous le commençons aujourd'hui : والله موفّق للصواب وإليه مرجع ومآب

*

Quelques mots sur la méthode à suivre dans cette série de monographies, inaugurées par le « Berceau de l'islam ». Elle rappellera *dans les grandes lignes* la méthode de notre précédent travail, « Fâtima et les filles de Mahomet ».

([1]) *Prinzipielles zu Lammens' Sîrastudien*, dans *Der Islam*, IV, 263.

([2]) En majorité M. Becker (*loc. cit.*) les déclare « wohl schon allgemein anerkannt ». L'affirmation ne serait-elle pas trop générale?

([3]) Nous ne nions donc pas l'existence d'un noyau solide dans le conglomérat de la *Sîra*.

Dans les grandes lignes, disons-nous, *Fatima* n'était pas une œuvre définitive, mais bien plutôt — le sous-titre le déclarait — une suite de « notes critiques pour l'étude de la Sîra », d'aperçus réunis sous la manchette d'un nom populaire, celui de Fatima : le dernier numéro enfin dans une série de prolégomènes, de travaux d'approche. L'auteur s'y proposa moins d'édifier que de démolir; il entendait recourir au pic et même aux explosifs aussi souvent qu'à la truelle et au mortier. *Fâṭima* devait être un essai, un spécimen, mais suffisamment poussé pour provoquer la critique. Sous ce dernier rapport, la tentative n'a pas trop mal réussi et nous saisissons volontiers cette occasion de rendre hommage à la bienveillance empressée de nos collègues (¹). Comme spécimen, *Fâṭima* devait donner une idée de la documentation, ensuite montrer l'application des principes, énoncés dans les articles-programme « Qoran et Tradition » — « L'âge de Mahomet et la Chronologie de la Sîra »; en même temps servir d'introduction pratique à la littérature, s'occupant des débuts de l'islam, édifier le lecteur sur la valeur de cette compilation.

Ce faisceau d'intentions explique le caractère composite de *Fâṭima*, à la fois biographie, œuvre polémique et histoire générale. Sciemment nous avons agrandi l'horizon restreint, où s'écoula l'existence de l'épouse de ʿAlî. Nous n'avons pas craint d'ouvrir des parenthèses, sans nous hâter de les fermer. Aux premiers plans, s'agite la masse confuse des principaux figurants du drame islamite, préoccupés, dirait on, de masquer la pâle héroïne : Mahomet, ʿAlī, ʿĀiśa, ʿAbbās, les *Triumvirs*, les *Mobaśśara*, les favoris Zaid et Osāma, le harem turbulent et la petite cour du Maître de Médine. La figure d'Aboū'l Qasim envahit la majeure partie du cadre, où l'on devine plus qu'on ne distingue les traits voilés de larmes de sa fille. Comme l'a bien noté M. Wellhausen (²), une telle « disposition laisse beaucoup à désirer ». Manque de proportions voulu; procédés de cinématographe peut-être, mais intentionnels!

(¹) On nous permettra de nommer le Prof. Becker, pour avoir bien voulu assumer la partie la plus ingrate, celle de souligner, d'ailleurs avec infiniment de mesure et de loyauté, les points où nous divergeons. Pour ma part, j'ai toujours retrouvé ces qualités dans les critiques du directeur de *Der Islam*.

(²) *Loc. sup. cit.*

Voilà pour l'utilisation et le classement des matériaux. Pour ce qui est du style, tout en nous adressant aux orientalistes, nous visions à obtenir un texte lisible par les profanes, les lecteurs étrangers à nos études spéciales. Pour ceux-là il fallait principalement narrer, exposer, peindre. Dans la crainte pourtant d'égarer le jugement des non-initiés, nous avons semé dans le cours de la narration les avertissements, les incises dubitatives, les points d'interrogation, épuisé pour ainsi dire la gamme des notations, destinées à rappeler la valeur exacte des documents, à prévenir les conclusions exagérées. Jusque dans les paragraphes, où nous nous donnions l'air d'accumuler les données positives, l'accent, l'intonation invitaient de nouveau à la réserve. Le ton ne fait-il pas la chanson? Ajoutez les haltes aux tournants du chemin, pour explorer la solidité du terrain à explorer. Au risque de paraître céder à la manie hypercritique, nous n'avons cessé d'appeler l'attention sur les luttes, sur les contradictions des écoles, des partis, inextricable enchevêtrement de tendances insidieusement dissimulées. Parallèlement à ces indications générales, une annotation incessante et touffue, contenant les *lectiones variae* — encore un nid d'insinuations tendancieuses — tout l'*apparatus criticus* offraient aux islamisants, aux professionnels, avec les numéros des pièces du dossier, un moyen de contrôle personnel. Ce luxe de précautions risquait peut-être de demeurer insuffisant. Aussi la « Conclusion » de *Fatima* s'est-elle efforcée de ramener aux proportions exactes les éléments du tableau que l'opposition des ombres et des lumières, l'empâtement des couleurs, les touches trop vigoureuses du pinceau, le jeu de la perspective et du relief auraient pu déformer. Cette critique négative ne semble pas avoir été inutile, puisqu'au dire du Prof. Becker elle « a secoué les orientalistes et posé tout le problème de la Sīra sur une base nouvelle » (1).

Le même savant se montre beaucoup moins enchanté des résultats positifs de notre méthode. N'ouvre-t-elle pas la porte aux conclusions subjectives! Parfois même elle a l'air d'adopter les procédés d'un Ibn Isḥāq, d'un Waqidi. Comment, dans cette reconstitution de

(1) Becker, *op. cit.*, p. 269.

la physionomie de Faṭima, reconnaître les parties originales de la retouche et du travail de restauration? Circonstance aggravante, on semble donner une valeur historique à tous les détails, où les héros de l'islam apparaissent en mauvaise posture, prendre un malin plaisir à grossir les traits les plus ingrats de leur figure morale [1]. Le portrait de Faṭima n'a pas été flatté; pourquoi en disconvenir? Mais avant d'apposer sa signature, l'auteur a loyalement prévenu que « personnellement elle a pu être moins insignifiante que ne l'insinuaient les rédacteurs maladroits de son *mosnad* orthodoxe » [2]. Déclaration insuffisante ou tardive? Peut-être bien, si elle était demeurée isolée, au lieu de se relier aux nombreux passages, où l'on signalait l'attitude embarrassée, illogique de la réaction antisi'ite, les manœuvres louches des moḥaddiṯ 'abbasides, aboutissant toujours à amoindrir le couple ʿAlī-Fāṭima.

Complaisamment nous nous sommes arrêté à décrire la garde-robe, le train de maison du Prophète. Sujet nouveau et d'un pittoresque alléchant. Il permettait de mettre en relief l'intrusion de la politique dans la vie privée d'Aboū'l Qāsim; aspect trop négligé jusqu'ici. Comment combler cette lacune, à moins d'accumuler les traits, les exemples, de varier les situations. Convenons-en sans détours, le courage nous a parfois manqué pour résister à l'invitation de nos carnets, regorgeant de fiches, fruits de longs et fastidieux dépouillements. *Qui sine peccato est, primus lapidem mittat!* (Ioan. VIII, 7). Une note écrite il y a près d'un an, pour le dernier fascicule [3] du *Califat de Yazīd Ier* (p. 424), dénonce le caractère tendancieux de ces prolixes ḥadīt. En introduisant dans le costumier prophétique toutes ces exotiques confections, on visait à rassurer les consciences timorées. En les lui mettant sur les épaules pendant la *ṣalā*', on insinuait que le croyant était autorisé à conserver, même en prière, ces étoffes, tissées par *des mains infidèles* et couvertes de figures. Incidemment nous avons prévenu que le Prophète ne pouvait avoir proscrit les bains,

(1) Becker, *loc. cit.*, Comp. R. Dussaud, *loc. cit.*, « est-il bon que l'historien prenne parti pour les uns contre les autres?... »

(2) *Faṭima*, p. 140.

(3) Le manuscrit a été expédié à Beyrouth, en Avril 1913.

un luxe inconnu à son époque au Ḥiǵāz (1). *Et ita porro.* Nous ne nous laissions donc pas suggestionner par la verbosité des *Mosnad.*

Si la Tradition a cru devoir insister sur la dureté de Mahomet à l'égard de sa fille c'est, disions-nous, dans le but d'inspirer aux musulmanes le goût de la simplicité (2). Montrer partout la Sonna opposant ses exagérations à celles de la Šî'a, même au détriment de Faṭima (3), appeler l'attention sur le conflit de ces contradictions; ce procédé convenait trop au plan de l'auteur pour qu'il ait négligé de s'en prévaloir. A nos yeux, un ḥadīṯ défavorable aux héros de l'islam n'en devient pas authentique pour autant. Nous avons souligné l'insuffisance de ce criterium, à l'endroit même, où nous insistions sur le robuste appétit d'Abou'l Qasim (4). Les *Saḥîḥ* ont pu également s'inspirer ici des versets كلوا من الطيبات, des déclamations contre l'ascétisme, la « rahbanyya, invention des chrétiens ». Nous suggérions la même exégèse pour l'appareil souverain, entourant Mahomet. Fondées ou non, ces admonitions réitérées, rappels discrets à l'exercice d'une critique personnelle, ne mettaient-elles pas en garde contre les entraînements du subjectivisme? Il nous a paru également utile de prémunir contre les formes ascétiques qu'on a parfois prêtées aux débuts de l'islam. Était-il indifférent de montrer, dans une succession de tableaux vivants, comment la tradition ancienne s'était représenté le Prophète? Quelle meilleure préparation imaginer pour les déceptions que réserve la littérature panachée de la *Sīra?*

Assurément « il a existé une tradition, dégagée de toute tendance mais c'était une tradition orientale mêlant réalité et fiction... Seul le flair historique permettra d'opérer le triage; et voilà pourquoi on aboutira fatalement à des conclusions subjectives » (5). *Incedo per ignes,* ou, pour parler arabe, نقدّم رجلا ونؤخّر الاخرى, nous avancerons un pied et retirerons l'autre. Toutefois comme avec cette dernière mé-

(1) Cf. *Fāṭima*, p. 75, n. 5.

(2) Voir la *Conclusion* de *Fāṭima.*

(3) *Fāṭima*, p. 27-28.

(4) *Fāṭima*, 44. Comp. *ibid.* 133-140; nous y formulons le principe que souvent il s'agit uniquement d'annihiler des exagérations par d'autres en sens contraire.

(5) Becker, *op. cit.*, 264.

thode, on piétinerait sur place, le mieux nous paraît — comme dans *Faṭima* — d'aller de l'avant, sauf à faire de temps à autre machine en arrière. On profitera de ces reculs pour dénicher les tendances jusque dans les variantes les plus inoffensives, pour scruter le témoignage — parfois le silence — du Qoran et recourir, s'il y a lieu, au contrôle de la poésie contemporaine.

*

Le danger de subjectivisme! Dans le domaine que nous allons exploiter, il guette partout le travailleur. Il devrait du moins, semble-t-il, se trouver grandement atténué dans la matière du présent volume. Elle sera bien subtile la tendance pour se glisser inaperçue dans les détails d'une description climatologique! Surtout quand on dispose de cette copieuse documentation poétique, dont nous avons toujours exalté la valeur et prisé le contrôle. Or précisement ce volumineux dossier lancera maintes fois sur de fausses pistes, si l'on ignore l'art de le compulser. Nous lui devons une foule de réputations imméritées, en bien et en mal; un certain nombre se trouvent signalées plus loin. *Faḫr* et *hiǵa'*, panégyrique et satire, ces deux grandes moitiés de la poésie arabe conspirent avec la même inconscience à fausser la vérité historique.

Est-il admissible qu'on ait récompensé un quatrain, racheté un meurtre par l'abandon de centaines de chameaux? [1] Nous prenons cet exemple au hasard, il servira pour le *climat* et pour la *psychologie* du Bédouin. Quand toute la Péninsule eût été transformée en Ḥima Ḍaryya, et favorisée d'un *rabi'* perpétuel, comment aurait-elle suffi à nourrir les troupeaux que ces chiffres supposent? La tradition littéraire, fixée dans des recueils, comme l'inestimable *Kitāb al-Aġānī*, s'est arrogé le droit de le conclure de la qualification de حامل مئين, donnée aux héros de la munificence par les *furchbare Renomisten* [2] que furent les rimeurs arabes. A ce danger ajoutez le

(1) Voir plus loin les détails sur la rançon du sang.

(2) L'expression est du Prof. Nöldeke; voir plus bas p. 320.

mirage impérialiste et chauviniste. Ce dernier élément de déformation n'a pas manqué de provoquer la réaction des So'oubyya. Entre ces deux extrêmes, s'appuyant chacun sur d'innombrables et parfois subtiles falsifications, qui osera se vanter de découvrir toujours la *via media*, où se tient sans doute la vérité! Plus bas nous signalons la qualité inférieure du courage bédouin. Nous aurions pu appliquer la même mesure à la loyauté du nomade (1). Sous ce dernier rapport, notre impression définitive lui demeure nettement défavorable. En exerçant partout une critique aussi impitoyable, ou, pour parler avec le Prof. Becker, den nüchtern historischen Sinn des Schlusskapitels de *Fāṭima*, nous nous demandons ce qui aurait subsisté dans le portrait du Bédouin? Lui serait-il resté — comme au père du poète Gamīl — à tout le moins un lambeau de tunique pour voiler sa nudité morale, في شملة لا توارى استه (2)?

Tout en nous efforçant d'éviter les traquenards du subjectivisme, nous avons pensé devoir résister à la tentation de démasquer *partout* le *bluff* de la grandiloquence bédouine, de la duperie, consciente ou non, des Aṣma'ī et des Abou'l Farag. Nous voilà de nouveau ramené aux grandes lignes de la méthode, suivie dans *Fāṭima*. Faire marcher de front l'exposé et la critique, les doser dans les proportions convenables, conserver le plus possible du coloris, du relief des documents originaux, obtenir de la sorte un récit bien vivant, mais sans franchir la limite, où l'illusion littéraire engendrerait la confusion et l'erreur. La tâche est malaisée! Qu'en sortira-t-il? « Quelque chose d'inattendu et d'étonnant en même temps? » (3) Sera-ce le Mahomet historique? Réussirons-nous mieux que dans *l'essai* de *Fāṭima* à satisfaire aux justes exigences de la critique? Nous nous estimerions heureux de parvenir à rétablir la physonomie de l'auteur du Qoran, telle qu'on se la figurait à la fin du premier siècle de l'islam. Si l'histoire peut être appelée un roman véritable, celle de l'Arabie ancienne demeure

(1) Voir plus bas ; comp. les expériences du Prof. Musil dans *Im nördlichen Ḥeǵaz*.

(2) Voir plus loin les détails sur les *ṣa'loūk*.

(3) Cl. Huart, *op. cit.* p. 217.

la plus romanesque des histoires. Il n'est pas en notre pouvoir de modifier cette situation.

Du calife Moʿâwia il est raconté que des solliciteurs impudents cherchèrent parfois à égarer sa bonne foi. L'adroit politique affectait de ne s'apercevoir de rien et souriant, les yeux à demi-clos, continuait à écouter, ان كُنّا لنخدعه فيتخادع لنا (1). Les auteurs de *Nawâdir* relatent le trait comme une des preuves les plus étonnantes de son *ḥilm* proverbial. Oriens *vult decipi*, à condition qu'on y mette des formes.

Cet exemple, les explorateurs, les historiens de l'Orient ne devraient jamais le perdre de vue. A eux d'examiner, de fouiller, d'interroger, de recueillir, comme si partout ils supposaient la plus entière loyauté, le souci désintéressé de la vérité dans ce milieu de mirages. Seule cette fiction les soutiendra contre les assauts de l'énervement ان الله مع الصابرين, elle permettra de mener l'enquête à terme, *in multa patientia*. Nous ajouterons: *et doctrina*. Au cours même de ces recherches fastidieuses, *à fortiori* quand il s'agira d'en exposer le résultat, alors le ton de la voix, l'expression du visage suffiront d'ordinaire pour révéler que l'enquêteur ne s'illusionne ni sur la valeur de son volumineux dossier ni sur la probité scientifique de ses prolixes informateurs. C'était la signification de l'énigmatique sourire de Moʿâwia. Aucun contemporain ne s'y trompa. Peut-on supposer moins de clairvoyance chez les lecteurs du 20e siècle?

دعوى الناس في الدنيا فنونٌ   وعِلْمُ الناسِ اكثرُهُ ظنونُ

« Innombrables sont les opinions des hommes ici bas; la majeure partie de leur savoir consiste en hypothèses » (2).



Il nous reste l'agréable devoir de remercier nos collègues, les PP. Neyrand et Ruwet, pour leur bienveillante assistance dans la

(1) Qotaiba, *ʿOyoûn*, 28; *Aġ.*, XVI, 34.

(2) Vers de Aḥmad ibn Moḥammad, surnommé Ḏoû'l Mafâḫir, 6e siècle H.

correction des épreuves, ainsi que la *Tipografia pontificia nell'Istituto Pio IX*. pour la diligence apportée à l'impression de ce travail. La publication de *tables analytiques* est reservée pour l'achèvement du *Berceau de l'islam*.

Rome, fin Septembre 1913

LISTE

DES SIGLES ET ABBRÉVIATIONS PRINCIPALES

Abou 'Obaid, *Garīb* = Abou 'Obaid al-Qasim ibn Sallam, *Garīb al-ḥadīt*, man. Kuprulu, Constantinople, n. 64. La pagination est de nous.

» Tammām, *Ḥamāsa* = *Dīwān Aš'ār al-Ḥamāsa;* à moins d'indication contraire, l'édition citée est celle d'Egypte (= E) en 4 vol.

» Yoūsof, *Ḫarāġ* = *Kitāb al-Ḫarāġ;* Caire, 1302 H.

» Zaid, *Kitāb al-Maṭar* = éd. Cheikho, *Maśriq,* VIII, 162 sqq.

Aġ. = *Kitāb al-Aġāni,* 1ère édit., avec le 21e vol. = de R. Brünnow.

Âge de Mahomet = H. Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sira,* dans *Jour. Asiat.* 1911 [1], 209-50.

Aḫṭal, *Divan* = éd. Salhani, Beyrouth. L'utilisation des manuscrits de Bagdad et du Yémen sera accompagnée d'une mention spéciale.

'Alqama (Ahlw.) = Son divan dans W. Ahlwardt, *The divans of the six ancient arabic poets,* London, 1870.

Aṣma'ī, *Nabāt* = Le *Kitāb an-nabat waś-śaġar* d'Aṣma'ī, éd. Aug. Haffner dans *Maśriq,* I, 406 sqq.

Azraqī (Wüst.) = Azraqī, *Kitāb Aḫbār Makka,* éd. Wüstenfeld.

Bādia = H. Lammens, *La Bādia et la Ḥīra sous les Omaiyades,* dans *MFOB*, IV, 91-112.

Baihaqī, *Maḥāsin* = *Kitāb al-maḥāsin wal-masāwi,* éd. Fr. Schwally.

Bakrī, *Mo'ġam* = كتاب معجم ما استعجم; éd. Wüstenfeld.

Balāḏorī, *Fotoūḥ* = *Fotoūḥ al-boldān,* éd. de Goeje.

» *Ansāb* = *Ansāb al-Aśrāf*, manuscrit de Paris (bibliothèque nationale).

Boḫarī, *Ṣaḥīḥ* = *Le recueil des traditions musulmanes*, éd. Krehl-Juynboll, Leiden.

Boḥtorī, *Ḥamāsa* = *Kitāb al-Ḥamāsa* de Boḥtorī, éd. Cheikho, Beyrouth.

Caetani, *Annali* = *Annali dell'islam* par le prince Caetani di Teano ; plusieurs vol. (en cours de publication).

Caetani, *Studî* = *Studî di storia orientale*, 1er vol. 1911.

Chantre = H. Lammens, *Le chantre des Omiades, notes biographiques et littéraires sur le poète arabe chrétien Aḫṭal.*

Chroniken (Wüst.) = Wüstenfeld, *Die Chroniken der Stadt Mekka*, 3 vol.

Chronologie de la Sīra = Voir *Âge de Mahomet.*

Dīnawarī, *Aḫbār* ou *Aḫbār Ṭiwāl* = Aboū Ḥanīfa ad-Dīnawarī, *Kitāb al-aḫbār aṭ-ṭiwāl;* éd. Guirgass-Kratchkowsky.

Doughty, *Travels* = *Travels in Arabia Deserta*, 2 vol.

Fāṭima = H. Lammens, *Fāṭima et les filles de Mahomet; notes critiques pour l'étude de la Sīra.*

Fihrist = G. Flügel, *Kitāb al-Fihrist.*

Fraenkel, *Aram. Fremdw.* = S. Fraenkel, *Die aramaeischen Fremdwörter im Arabischen.*

Ġāḥiẓ, *Bayān* = *Al-Bayān wa't-tabyīn,* Caire, 2 vol.

» *Ḥaiawān* = *Kitāb al-Ḥaiawān,* Caire, 7 vol.

» *Maḥāsin* = *Kitāb al-Maḥāsin wal-aḍdād,* attribué à Al-Ġāḥiẓ, éd. Van Vloten, Leiden, 1898.

» *Tria opuscula* = éd. Van Vloten, Leiden, 1903.

» *Avares* = *Kitāb al-Boḫalā'* éd. Van Vloten, Leiden, 1900.

Goldziher, *M. S.* = *Muhammedanische Studien,* 2 vol.

» *Abhandlungen* = *Abhandlungen zur arabischen Philologie,* 2 vol.

Guidi, *Sede primitiva* = *Della sede primitiva dei popoli semitici* (dans *Reale Accademia dei Lincei,* 1878-79).

Ḥanbal, *Mosnad,* = Le *Mosnad* d'Aḥmad ibn Ḥanbal, 6 vol. Caire.

Ḫansā', *Divan* = par L. Cheikho, petite édition classique, 1888, Beyrouth.

Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan* = *The Dīwān of Ḥassān ibn Thābit,* éd. Hartwig Hirschfeld.

Hirschfeld, *New researches* = *New researches into the composition and exegesis of the Qoran.*

Ḥoṣrī = *Zahrat al-Ādāb* d'Al-Ḥoṣrī, en marge du *'Iqd al-farīd* d'Ibn 'Abdrabbihi.

Ḥoṭai'a, *Divan* = éd. Goldziher dans *ZDMG,* 1892, 1893.

Huart, *Histoire des Arabes* = 2 vol.

Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* = *At-tārīḫ al-kāmil,* éd. Tornberg.

Ibn Baṭoūṭa, *Voyages* = éd. de Paris, Defrémery-Sanguinetti, 4 vol.

Ibn Doraid, *Iśtiqāq* = *Kitāb al-Iśtiqāq,* éd. Wüstenfeld.

» » *Ṣifat as-Saḥāb* = éd. Wright dans *Opuscula arabica.*

Ibn Ġobair, *Travels* [2] = la 2de éd. par De Goeje.

Ibn Ḥaġar, *Iṣāba* = *Kitāb al-iṣāba fi tamyīz as-ṣaḥāba,* Calcutta, 4 vol.

Ibn Ḫalāwaih, *Śaġar* = *Kitāb aś-Śaġar* attribué à Ibn Ḫalāwaih, éd. Sam. Nagelberg.

Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes* = éd. Quatremère, 3 vol.

Ibn Ḥawqal, *Géogr.* = Voir plus bas.

Ibn Hiśam, *Sīra* = 'Abdalmalik ibn Hiśām, *Sīrat ar-rasoūl,* éd. Wüstenfeld.

Ibn Māġā, *Sonan* = Le *Kitāb as-Sonan* d'Ibn Māġā, 2 vol. Caire.

Ibn Qais ar-Roqayyat, *Divan* = N. Rhodokanakis, *Der Dîwân des 'Ubaid-Allah ibn Ḳais ar-Ruqajjât.*

Ibn Rosteh, *A'lāq* = *Kitāb al-A'lāq an-nafīsa*, dans *Bibliotheca geogr. arabicorum* (de Goeje). Voir plus bas. Cité aussi comme Ibn Rosteh, *Géogr.*

Ibn Sikkīt, *Tahḏīb* = Ibn as-Sikkīt, *Kitāb tahḏīb al-alfāẓ*, éd. Cheikho, Beyrouth, 1895.

'Iqd = Ibn 'Abdrabbihi, *Al-'iqd al-farīd*, Caire. (Les exposants renvoient aux éditions utilisées).

I. S. *Ṭabaq.* = Ibn Sa'd, *Kitāb aṭ-ṭabaqāt al-kabīr* (collection publiée sous la direction d'Ed. Sachau), en cours de publication.

Der Islam = *Zeitschrift für Geschichte und Kultur des islamischen Orient;* éditeur C. H. Becker.

Istī'āb = d'Ibn 'Abdalbarr, éd. de Hyderabad (à moins d'indication contraire).

Jacob, *Beduinenleben* = G. Jacob, *Altarabisches Beduinenleben*, 2. édit.

Jaussen, *Moab* = Ant. Jaussen, *Coutumes des Arabes au pays de Moab.*

» Savignac, *Mission* = *Mission archéologique en Arabie*, 2 vol.

Kindī, *Governors of Egypt* = Al-Kindī, *The governors and judges of Egypt*, éd. Rh. Guest, (dans le « Gibb memorial »).

Labīd, *Divan* = éd. Huber-Brockelmann.

Mahomet fut-il sincère? = H. Lammens, (extrait des « Recherches de science religieuse », n. 1 et 2, 1911).

Maqdisī, *Géogr.* = Voir plus bas.

Margoliouth, *Mohammed* = *Mohammed and the rise of the islam*, 3e éd.

Mas'oūdī, *Prairies* = *Les prairies d'or;* éd. Barbier de Meynard, Paris, 9 vol.

» *Tanbīh* = *Kitāb at-tanbīh wal-išrāf*, éd. de Goeje (voir plus bas).

Mašriq = *al-Mašriq.* Revue orientale (en arabe) éd. L. Cheikho, Beyrouth.

Mo'āwia = H. Lammens, *Etudes sur le règne du calife omaiyade Mo'āwia Ier.*

Montaḫab Kanz = *Montaḫab kanz al-'ommāl*, 6 vol. en marge du *Mosnad* d'Ibn Ḥanbal.

Moslim, *Ṣaḥīḥ* = Moslim ibn al-Ḥaǧǧāǧ, *Ṣaḥīḥ*, édit. du Caire. L'exposant 2 renvoie à celle de 1327 H.

Musil, *Arabia Petraea* = 3 vol.

» *Im nörd. Ḥeǧaz* = *Im nördlichen Ḥeǧaz. Vorbericht über die Forschungsreise 1910*, pp. 23.

Naqā'iḍ Ǵarīr = *Naqā'iḍ Ǵarīr wal-Farazdaq*, éd. Bevan, 3 vol.

Nasā'ī, *Sonan* = *Kitāb as-Sonan*, éd. Caire, 1312 H., 2 vol.

Nawawī, *Tahḏīb* = *Tahḏib al-asmā'*, éd. Wüstenfeld.

Nöldeke-Schwally, *Geschichte* = *Geschichte des Qorāns* de Nöldeke; nouvelle édition par Schwally.

Nöldeke, *Neue Beiträge* = *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft.*

Omayya ibn Abi's-Salt. *Divan* = éd. F. Schulthess, dans les *Beitraege für Assyriologie*, vol. VIII.

Opuscula arabica = éd. Will. Wright.

Osd = *Osd al-Ǵāba* d'Ibn al-Aṯīr, Caire, 5 vol.

Poète royal = H. Lammens, *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas* extrait de la « Revue de l'Orient chrétien » 1904).

Qalqaśandī, *Ṣobḥ* = *Ṣobḥ al-a'šā fi ṣanā'at al-inšā'*, Caire, 1er vol.

Qoran = Recension de Fluegel.

Qoran et Tradition = H. Lammens, *Qoran et Tradition; comment fut composée la vie de Mahomet*, (extrait des « Recherches de science religieuse » n. 1, 1910).

Qotaiba, *Ma'ārif* = Ibn Qotaiba, *Kitāb al-Ma'ārif*, éd. Wüstenfeld.

» *'Oyoūn* = Ibn Qotaiba, *'Oyoun al-aḫbār*, éd. Brockelmann.

» *Poesis* = Ibn Qotaiba, *Liber poesis et poetarum*, éd. De Goeje.

Qoṭāmī, *Divan* = *Dîwân des 'Umeir ibn Schujeim Al-Quṭāmi*, éd. J. Barth.

République marchande = H. Lammens, *La république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère* extrait du *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1910, pp. 23-54).

Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm* = *Risāla Kitāb al-Omm* de l'imām Šāfi'ī, éd. Caire 1321 H.

Siğistani, *Mo'ammaroun* = I. Goldziher, *Das Kitāb al-Mu'ammarūn des Abū Ḥātim al-Siğistāni*, dans *Abhandlungen*, II (voir plus haut).

Snouck Hurgronje, *Mekka* = 2 vol.

Šo'arā' ou *Šo'arā' an-Naṣrānyya* = L. Cheikho, *Kitāb šo'arā' an-naṣrānyya*, Beyrouth, 1890.

Sprenger, *Moḥammad* = *Das Leben und die Lehre des Moḥammad*, 3 vol., 2e édit.

Ṭab., *Tafsīr* = Ṭabarī, *Tafsīr al-Qor'ān*, 30 vol. Caire, 1ère édit.

» *Annales* = » *Annales*, éd. De Goeje.

Tāğ 'Aroūs = Le dictionnaire *Tāğ al-'Aroūs* de Moḥammad Mortaḍā, 10 vol. Caire.

Tāif = H. Lammens, *Tāif, la cité alpestre du Hidjâz au 1er siècle de l'islam* (extrait de la « Revue des questions scientifiques », Octobre 1906).

Tarafa (Ahlw.) = Son divan dans W. Ahlwardt, *The divans of the six ancient arabic poets*.

Triumvirat = H. Lammens, *Le Triumvirat Aboū Bakr, 'Omar et Aboū 'Obaida* (extrait de *MFOB*, IV, pp. 113-44).

Yaḥiā, *Ḫarāğ* = Yaḥiā ibn Ādam, *Kitāb al-Ḫarāğ*, éd. Th. W. Juynboll.

Ya'qoūbī, *Hist.* = *Al-Ya'qoūbī Historiae*, 2 vol. éd. M. Th. Houtsma.

» Géogr. = *Géographie* d'Al-Ya'qoūbī, dans *Bibliotheca geogr. arabicorum* (de Goeje).

Yāqoūt, *Mo'ğam* = *Dictionnaire géographique*, éd. Wüstenfeld. La réimpression du Caire est notée de la lettre E.

Yazīd = H. Lammens, *Le califat de Yazīd Ier* (extrait de *MFOB*, IV-VI).

Walther, *Wüstenbildung* = *Das Gesetz der Wüstenbildung in Gegenwart und Vorzeit*, 2e édit.

Wāqidī (Kremer) = *Kitāb al-Mağāzi*, éd. Von Kremer.

» (Well.) = *Vakidi's Kitāb al-Maghazi* par Wellhausen.

Wellhausen, *Ehe* = *Die Ehe bei den Arabern* (dans *Göttinger Nachrichten*, 1893).

» *Reich* = *Das arabische Reich und sein Sturz*.

Wellhausen, *Skizzen* = *Skizzen und Vorarbeiten*, plusieurs volumes.

Wüstenfeld, *Gebiet* = Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*.

Ziād ibn Abīhi = H. Lammens, *Ziād ibn Abīhi, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'āwia I*, 139 pp. (extrait de *Rivista degli studi orientali*, IV).

Zohair, (Ahlw.) = Son divan dans Ahlwardt, *Six ancient poets*.

JRAS = *Journal of the royal asiatic Society*.

L.'A = Le dictionnaire *Lisān al-'Arab*.

MFOB = *Mélanges de la Faculté orientale* de Beyrouth.

WZKM = *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenländes*.

ZDMG = *Zeitschrift des deutschen morgenländische Gesellschaft*.

La lettre E renvoie à une édition égyptienne des ouvrages utilisés: ainsi Yāqoūt E. Les géographes, comme Iṣṭahrī, Ibn Ḥauqal, Maqdisī, Ibn al-Faqīh, Ibn Rosteh, Ya'qoūbi, Mas'oūdī (*Tanbīh*) sont cités (p. e. Ibn Faqīh, *Géogr.*) d'après les éditions de la *Bibliotheca geogr. arabicorum* (de Goeje); Hamdānī, *Ġazīrat al-'Arab*, (cité Hamdānī, *Ġazīra*) d'après l'édit. D. H. Müller.

Pour les manuscrits, nous nous contentons d'un renvoi sommaire au lieu de provenance: Leiden, Berlin, Paris, Damas (*Al-malik aẓ-ẓāhir*), le Caire (Bibliothèque Khédiviale) etc. Il s'agit des fonds arabes de ces dépôts. L'immense majorité des innombrables manuscrits arabes, dispersés dans les mosquées, les *turbés* etc. de Constantinople n'étant pas paginés, nous devons nous borner à indiquer les bibliothèques particulières de la capitale turque. Nous conserverons le système de transcription, employé dans *Fāṭima* et dans nos précédentes publications.

INTRODUCTION

« Entre deux points donnés, la ligne droite est le chemin le plus court ». Cet axiome les géomètres se montrent unanimes à le proclamer, et les oiseaux peut-être les seuls à le mettre en pratique.

Mais dans notre vie banale, celle de tous les jours, dans cette faculté de locomotion, que nous partageons avec les mathématiciens et avec les oiseaux, combien d'entre nous suivent habituellement la ligne droite? A notre époque de vie intense, d'enfièvrement universel, où, pour être de son siècle, il faut avoir été piqué par la tarentule du déplacement, l'homme affairé choisit non la voie, géométriquement la plus courte, parce que la plus droite, mais la plus rapide, celle destinée à le mener au but avec la moindre dépense de temps et d'argent, abstraction faite de la distance parcourue. Toute l'économie des moyens de transport repose sur cette distinction. Elle amène à accorder la préférence aux lignes principales sur les lignes secondaires, fréquemment plus courtes comme longueur kilométrique. C'est sur les premières que circulent les *direttissimi*. La ligne droite deviendra décidément la plus courte le jour, prochain peut-être, où les progrès de l'aviation nous élèveront au niveau des oiseaux.

La vérité de ces considérations éclate surtout dans le domaine scientifique. Voie la plus courte, chemin des écoliers y deviennent fréquemment synonymes. Si l'on prétend y avancer, aboutir enfin, il faut tenir compte d'un facteur essentiel : le temps. En cette arène, bordée de précipices, semée de casse-cou, de pièges et de traquenards, il est prudent de s'arrêter parfois pour donner un coup de sonde, explorer la solidité du terrain. Rien de dangereux comme de prétendre brûler les étapes, utiliser les sentiers de traverse, les coursières, sous prétexte d'abréger le chemin. On doit se résigner à flâner, accepter de

marcher à toute petite vapeur, de subir des haltes prolongées dans des stations de campagne.

Prenons un exemple dans l'histoire de l'art. Pour étudier un de nos grands monuments, deux méthodes se présentent. La première, celle des gens nerveux, s'engouffrant tête baissée à l'intérieur, les yeux collés sur leur Baedeker. Cela se voit même à Rome. D'autres mieux inspirés commencent par prendre du temps et de l'espace. Ils battent la semelle sur la place, circulent autour de l'édifice, reviennent sur leurs pas pour étudier son emplacement, son enceinte, en un mot, le milieu artistique. Ils cherchent à se donner le recul nécessaire, afin de juger de l'effet, produit par l'ensemble. Fréquemment la réalisation d'un chef d'œuvre représente « la rencontre d'un grand artiste et d'un grand paysage. Et c'est pour cela qu'il est absurde de séparer le Parthénon de son cadre. Descendez-le de sa colline, ôtez-lui les feux de la lumière, l'athmosphère brillante et ventilée, où il s'épanouit — le voilà presque rabaissé au niveau du Théseion » [1], le monument trapu, s'abritant aux pieds de l'Acropole.



Nous saurons éviter cette erreur. Dans notre enquête sur les origines de l'islam, nous adopterons la méthode des zigzags, des flâneries scientifiques, des stationnements sous les portiques et les propylées. Guerre à la précipitation, au nervosisme, à la fièvre des chemins de fer et des randonnées en automobile. Ils mènent droit aux conclusions hâtives, prématurées ; ils faussent toutes les recherches scientifiques. Nous leur devons l'énorme littérature touriste, essayiste, impressionniste, encombrant les bibliothèques et égarant les jugements du public non averti.

En son genre c'est un monument peu banal que cette religion, originaire d'Arabie, vieille de 13 siècles et de nos jours encore, continuant, sous ses voûtes lézardées, derrière ses murailles branlantes à abriter 200 millions de fidèles. Ce serait folie, prétendre d'un re-

[1] Louis Bertrand, *La Grèce du soleil et des paysages*, 76.

gard circulaire embrasser d'aussi vastes dimensions. Malgré les signes évidents de décrepitude, sa lourde masse, composée de matériaux disparates, s'obstine à braver l'action du temps. Conception bizarre, sorte de défi, semble-t-il, aux lois de l'équilibre, à nos principes d'ordre, d'harmonie ; non moins déconcertante par sa brusque apparition, sa rupture apparente avec le passé et par la fascination exercée sur une notable et non la moins belle part de l'humanité, qu'elle a brutalement arrachée à la civilisation !

En faut-il davantage pour réprimer nos impatiences et procéder avec une sage défiance de nous-mêmes ? Puisque les inspirateurs, les promoteurs les plus considérables de cette œuvre — nous ne disons pas les seuls — sont nés, ont vécu au désert, commençons par y excursionner, par y faire l'école buissonnière. A vrai dire, les buissons n'abondent pas en Arabie : ceux qu'on y rencontre offrent plus d'épines ([1]) que de feuilles. Mais tout en manquant d'agrément, ces promenades monotones nous documenteront plus sûrement que les séances dans les bibliothèques, plus rapidement que les dissertations des savants de cabinet. En réalité le principal défaut de ces élucubrations, ce n'est pas l'insuffisance de l'information — certaines pèchent plutôt par excès de science, — c'est l'incuriosité du milieu. Ces maîtres, si soigneux de situer dans le temps, pointilleux sur des vétilles chronologiques, négligent fréquemment de situer dans l'espace. Le tableau pourra être d'un dessein correct mais il manque de perspective. De là des malentendus, des admirations, des emballements à côté, des colères hors de propos, Si l'historien doit être *sine ira et studio,* nous irons demander à l'immuable désert de nous communiquer une part de son calme et de son austère sérénité.

Quand une institution a bouleversé les plus belles contrées de l'univers, il est à propos de remonter à ses origines, d'examiner attentivement le milieu, où a reposé son berceau, de demander à ce milieu de nous révéler les antécédents séculaires, les causes multi-

([1]) Voir Ibn Ḫalāwaih, *Kitāb aś-Śagar :* tous les arbres mentionnés sont شاكة épineux ; mais on n'oublie jamais de mentionner (p. ex. VIII, 5) s'ils ont des branches et des *feuilles,* ذات غصنة و ورق ; comp. عرفج dans *Tāǵ 'Arous,* II, 73. Le *atl,* sorte de tamarisc, *sans épines* forme une exception ; de meme le *sabat* ou *Anum Arisarum.*

ples, qui ont amené et favorisé ce cataclysme, pourquoi une partie de l'humanité a brusquement changé de direction? Longtemps encore l'expansion, les succès faciles du monothéisme qoranique demeureront un des problèmes les plus irritants de l'histoire et continueront à faire verser des flots d'encre. Le pays d'Agar et d'Ismaël est bien ancien.

Dans nos recherches nous ne prétendons pas manifester une Arabie inédite; encore moins apporter une solution définitive, des formules répondant à toutes les difficultés. Nous voudrions seulement acheminer vers une détermination plus positive du problème islamique. Ce sera, croyons-nous, le serrer de plus près, avoir chance d'en éliminer certaines inconnues, si nous replaçons dans leur cadre naturel les origines de cette religion, en étudiant les préoccupations morales, la valeur intellectuelle, la capacité civilisatrice de ses principaux propagateurs; les ressources physiques et économiques des contrées, premiers témoins d'une révolution aussi considérable. A tous ces facteurs nous demanderons de nous indiquer leur part de responsabilité dans l'œuvre accomplie. Jadis on croyait pouvoir attribuer les grands bouleversements de l'histoire à la volonté d'un seul homme: ses passions, ses préjugés ou son génie devaient tout expliquer. *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi!* Comme si la Providence consentait à abandonner ses créatures aux caprices de l'égoïsme humain. Cette méthode fataliste a heureusement passé de mode. Nous nous garderons de la restaurer, en expliquant exclusivement l'islam par la personalité de Mahomet. Nous chercherons plutôt à découvrir les multiples éléments, qui ont amené et rendu possible l'action du Prophète de la Mecque. Mahomet fut lui-même le produit de son milieu. Il en a, comme personne, incarné les préjugés, les passions et aussi l'idéal, si lamentablement humain « انا رجل منكم lui fait dire la Tradition; je suis un homme, sorti de votre milieu ». Il fut, si j'ose ainsi parler, le surhomme de l'Arabie. Pauvre surhomme en vérité! Nous aurons vite fait d'en connaître l'envers. Mais tel quel, en dépit, ou si l'on veut, en raison même de ses tares, il séduisit le Bédouin, qui se reconnaissait dans le Prophète *arabe*: ainsi l'appelle complaisamment le Qoran. Dans cette action et cette réaction réciproques, dans la correspondance parfaite entre Mahomet et le

milieu qui l'avait formé, réside principalement le secret de l'influence, exercée sur ses contemporains. Le détacher de ce centre, c'est déplacer la solution, tourner dans un cercle vicieux.

Imitons plutôt le botaniste. Par l'étude géologique du terrain, il cherche à s'éclairer sur la nature, la constitution de la plante, objet de ses recherches. L'Arabie à la veille de l'hégire, son climat, ses habitants, sa religion, sa civilisation à ce tournant de son histoire mondiale, ce sera la matière des conférences suivantes.

I.

LE CLIMAT

DE

L'ARABIE OCCIDENTALE

I

L'Arabie et la Province du Ḥigāz. Délimitation de cette province

Dans la nomenclature géographique, le terme Arabie représente une de ces abstractions fallacieuses, héritage du passé, dont continue à fourmiller la description de la surface planétaire, que nous habitons. Comme unité chorographique, l'Arabie possède juste autant de titres à l'existence que la section occidentale de l'Europe, c'est-à-dire, le continent compris entre le détroit de Gibraltar d'une part, la Baltique et la Mer Noire de l'autre. Arabie et Europe occidentale forment deux presqu'îles, couvrant une superficie sensiblement égale et comptant presqu'autant de races [1] et d'idiomes différents. Aux plus beaux temps du califat 'abbāside, tous les efforts des souverains de Bagdad aboutirent seulement à assurer la supériorité du dialecte qoraišite, langue de la religion et du gouvernement central. Au demeurant, l'Arabie continua à former un agglomérat de terres disparates, une mosaïque de cent peuples, sans unité physique ni ethnographique, divisés par de hautes chaînes montagneuses, par des déserts infranchissables. Là, végètent en un farouche isolement des tribus faméliques, ne conservant d'autres relations que celles du *bellum omnium contra omnes*, comme aux beaux temps de leur ancêtre Ismaël.

(1) Le poète Ǵarīr se range avec les Perses et les Byzantins contre le Yémen; Yāqoūt, *Mo'ǵam*, E. IV, 328. Le Yémen n'est pas englobé dans l'Arabie; Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 128. A la veille de la bataille de Ḏoū Qār les Tamīmites escomptent la défaite des Banoū Bakr et s'apprêtent à les razzier; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 648, 5 sqq.

*
* *

Physiquement la presqu'île arabique offre l'image d'un formidable rectangle, terminant au midi l'Asie Antérieure. Ce gigantesque étau de terres inhospitalières vient s'interposer entre les fabuleux pays du moyen Orient et l'Orient classique, berceau de notre civilisation. Dans ce complexe massif, seule, la partie la plus rapprochée de nous, l'Arabie occidentale, mérite de retenir notre attention. Là à l'Est de la Mer Rouge, environ à moitié chemin entre la Syrie et l'Océan indien, dans la province encore appelée Ḥiǵaz, est né l'islam, objet de nos recherches. Il y a vécu les années de sa première enfance, avant de se répandre sur le monde. Les habitants du Ḥiǵāz seuls ont créé l'islam; l'élaboration de l'indigente et primitive dogmatique du Qoran constitue leur travail exclusif, repris en sous-œuvre et complété par les races conquises.

Une théorie malheureuse, mise en circulation par les écrivains musulmans et trop facilement acceptée par l'érudition occidentale, représente le Ḥiǵaz avec la Mecque sa capitale, comme le centre religieux de l'Arabie préislamique [1]. Les prétentions aristocratiques de Qoraiś ont favorisé la diffusion de cette fable. Il plaisait à l'orgueil des Mecquois, devenus les arbitres du califat, de revendiquer pour leur tribu une situation aussi exceptionnelle. De son côté, le Qoran contribua puissamment au succès de la légende, en campant le sanctuaire de la Ka'ba et l'ancien fétichisme qoraiśite au centre de la religion islamique. Cette combinaison répugnante d'un monothéisme étroit et d'un paganisme aussi grossier, on avait intérêt à y reconnaître comme la consécration, voulue par Allah, des privilèges, du monopole poli-

[1] Cf. Yāqoūt, E. I, 337, pour l'interprétation du nom de أُمّ القُرى, donné à la Mecque. On observe une tendance marquée à représenter les tribus arabes, comme ayant séjourné du moins temporainement au Ḥiǵāz, et cette province comme le berceau de la race arabe, Bakrī, *Mo'ǵam*, 58-59. Je crois découvrir la même inspiration dans l'énumération des nombreuses tribus, s'étant successivement partagé l'*iǵāza* ou direction du pélerinage; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 450, 8-12; notre *Yazīd*, 341, n. 4.

tique de la tribu, détenant le califat. Vraisemblablement Mahomet s'est seulement considéré comme le prophète du Ḥigāz et des cantons voisins. Les Qoraisites travailleront à le transformer en prophète national, en attendant d'en faire celui du genre humain.

Quoiqu'il faille penser de ces théories chauvinistes, l'influence décisive du Ḥigāz sur le reste de la Péninsule est postérieure à l'apparition de l'islam et née avec l'influence, exercée par cette religion. Dans l'intérêt de nos recherches, il suffira donc de concentrer notre attention sur le Ḥigāz. Une date conventionnelle, mais d'une certitude suffisante, place l'hégire vers l'an 622 de notre ère. Aux environs de l'an 610, Mahomet aurait commencé sa mission (1). Essayons donc de nous représenter, à l'aurore du 7e siècle, la situation physique, religieuse et politique du Ḥigāz, berceau de l'islam.

* * *

C'est une tâche ardue de tracer, pour une époque aussi lointaine, les limites précises de cette province. Les Bédouins se sont toujours montrés rebelles aux abstractions, sans relations intimes avec la banalité de leur vie quotidienne. Chaque tribu connaissait en détail l'étendue de son territoire, parfois vaste comme des royaumes, en d'autres termes l'ensemble des pâturages, des oasis et des points d'eau, assurant son existence. Chaque nomade en possédait la nomenclature complète; il aurait pu en déterminer la position exacte, le rendement, la richesse végétale, jusqu'au débit journalier des puits et des réservoirs, où il venait abreuver ses chameaux. Ces précisions avaient bien leur mérite. Rien de plus minutieux que l'onomastique (2) du désert: couleur du sol, accidents du terrain, formes des montagnes, des défilés, des plaines, des dépressions, leur richesse hydrologique, tout y recevait une notation distincte, où s'affirment la souplesse, la prodi-

(1) Voir notre *Chronologie de la Sīra*.

(2) Voir les dictionnaires, *Mo'ǵam*, de Bakrī et de Yāqoūt. Nous utiliserons dans les pages suivantes leur richesse d'information.

gieuse richesse de l'idiome arabe (1). Chez ces voyageurs perpétuels, l'habitude de la vie errante avait affiné à un degré incroyable le sens de l'observation topographique. Mais cette application ne s'élève pas jusqu'aux abstractions de géographie politique. Celles-ci supposent une centralisation, une organisation sociale, ignorées par les irréductibles individualistes du désert. Ils en sont demeurés aux formes patriarcales, aux groupements primitifs de la famille humaine. Même remarque pour la chronologie. Seules les plus petites fractions de la subdivision du temps : le jour et la nuit, ensuite les mois et les saisons, parce que marquées par l'évolution des astres, par des phénomènes, s'imposant à l'observateur le plus distrait, tous ces éléments chronologiques impressionnent le nomade, à l'encontre de l'*année*, un concept, créé par la science astronomique. Ces années, dont le poids nous écrase, le Bédouin semble les porter d'un cœur léger, parce que, dédaigneux de l'arithmétique, il se dispense de les supputer. Nous l'avons constaté ailleurs (2), en cherchant à établir l'âge exact de Mahomet. Si ce calcul s'est démontré impossible, c'est que le Prophète, à l'instar de ses contemporains, a ignoré son âge.

Qu'est-ce qu'une province ? Cette question leur eût paru oiseuse ; elle ne trouvait aucun écho dans leur intelligence, envahie par des préoccupations réalistes. En revanche ils notaient avec grand soin, on l'a vu, les moindres protubérances, les plus imperceptibles rugosités dans la figure de la terre, principalement les modifications de climat, affectant si profondément l'homme primitif. Les *Ġaur*, les *Tihama*, les *Naǵd* (3), toutes les variétés de terres hautes et basses, de vallées encaissées, de défilés étranglés entre les montagnes, de plaines côtières, brûlées par le soleil (4), leurs anciens poètes ont abondam-

(1) Voir plus loin les détails sur les puits.

(2) *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sīra*, dans *Jour. Asiat.* Voir pourtant un vers de ʿAdī ibn Zaid (Bakrī, *op. cit.*, 293, 1) ; mais c'est un chrétien de Ḥīra, attaché à la chancellerie perse.

(3) Sans parler de *Ġals*, synonyme de Naǵd, que la langue courante paraît avoir laissé tomber ; cf. Bakrī, *Moʿǵam*, 8-11 ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, éd. Cheikho, 484 ; Yāqoūt. E. III, 101, 124.

(4) Le pseudo-Ibn Ḫalāwaih dans son *Kitāb aś-Śagar* conserve quelques bonnes notations de géographie botanique. Chez lui le terme Ḥiǵāz relève de la géographie

ment usé de cette terminologie. On y chercherait vainement les dénominations géographiques, les divisions administratives, si fréquentes sous la plume des écrivains islamiques postérieurs. Pourquoi se seraient-ils inquiétés de déterminer si tel *tihama*, si le *ǵaur* de tel district relevait du Ḥiǵāz ou du Yemen? Le côté pratique ou utilitaire, c'est le seul angle, sous lequel ils ont jamais consenti à envisager la géographie physique. Par ailleurs le vocable Ḥiǵāz a été desservi par ceux de Naǵd et de Tihama, régions *hypsométriques* et *climatologiques*, l'enserrant à droite et à gauche et empiétant constamment sur son domaine aux limites imprécises. Ainsi les tribus, comme les Banoū Solaim, débordant la frontière orientale, sont tantôt rattachées au Naǵd, tantôt au Ḥiǵāz. Naǵd et Tihāma, c'est-à-dire altitude et dépression, plaine et plateau, chaud et froid, autant de concepts, nettement marqués dans l'esprit des Arabes (¹). Ḥiǵāz signifierait *barrière* (²). Si jamais les nomades se sont amusés aux variations étymologiques, chères aux philologues ʿabbāsides, ils ont dû se demander, comme nous, l'origine de cette appellation et comment le Ḥiǵāz remplissait son rôle de barrière. Venus après eux, lexicographes et géographes arabes ont dépensé des trésors d'ingéniosité, sans y mieux réussir; à preuve les interprétations arbitraires et souvent enfantines, enregistrées par eux (³), sous la rubrique Ḥiǵāz.

Même quand il s'agit de centres importants comme Taimā', Ṭāif,

physique plus que de la politique. Même remarque pour son emploi de *Naǵd* = terres hautes ou plateaux; *Tihāma* = terres basses; *Gaur* = terres basses et encaissées; *Ḥiǵāz* = région des montagnes abruptes, comme celles du Ḥiǵāz.

(¹) Ainsi à chaque grande subdivision de l'Arabie, comme le Yémen, le Ḥaḍramaut, on assigne un Naǵd, un Ǵaur, un Tihāma, Ǵals; cf. Yāqoūt, *Mo'ǵam*, E. III, 101.

(²) Cf. Yāqoūt, *op. cit.* E, III, 101; Mas'oūdī, *Prairies*, III, 139.

(³) Par ex. Bakri, *Mo'ǵam*, 9, l. 11, سُمّي حجازًا لانه احتجز على الانهار والاشجار وهو لجنان يوم القيامه; comp. Yaqout, *op. cit.* E. II, 437; III, 217-18; III, 233, 11, étymologie de حَذْواء, vent du Nord; celle du nom propre هيلانة, Hélène لانّها كانَتْ تكْثِر من قول هي الآن اذا استعجَبَتْ احدًا في شيء تامره; *Ibid.*, III, 365. « Ils sont un حجاز refuge », dit Farazdaq; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 612, 11. Voir le glossaire des *Naqā'iḍ* s. v. حجاز; *Tāǵ 'Aroūs*, IV, 33 (s. r. حجز) pour les étymologies de Ḥiǵāz. Mas'oūdī, *Prairies*, III, 126, 139 renvoie ici à Qoran, *23*, 101; *25*, 55.

Tabouk (1), Médine, la Mecque, Aila, il est impossible de décider, si vers les débuts de l'hégire, on les rattachait au Ḥiǵāz, au Naǵd ou à la Syrie. Cette imprécision met à la torture géographes et encyclopédistes musulmans. Si trop souvent ils recourent à la formule découragée, الله اعلم Dieu le sait mieux, cette résignation antiscientifique provient du manque de renseignements poétiques (2), leur source principale de documentation géographique (3). Elle l'est demeurée pour leurs confrères, les chroniqueurs et annalistes, plus soucieux d'interroger les *dîwâns* des poètes que de fouiller les archives officielles où avaient puisé les rédacteurs de *Kitāb al-Ḫarāǵ*, livres de l'impôt, et des *Masālik*, recueils tenant le milieu entre le *routier*, et le manuel géographique. A la Mecque quand on partait pour Médine, on était censé se rendre au Ḥiǵāz (4); la première métropole, à cause de sa faible altitude, se trouvant attribuée au Tihama (5) ou même au Gaur.

En réalité, toutes ces relations *provinciales* datent en Arabie de l'institution du califat et d'une hiérarchie administrative. Par ses luttes contre le particularisme des tribus, par sa bureaucratie, par ses tentatives unificatrices, par les levées d'hommes et de taxes (6), enfin par l'établissement du service des dotations et des soldes, toutes des institutions centralisatrices, la lourde machine du califat fit pénétrer de force dans la mentalité des Bédouins la géographie politique dont ils ne voulaient rien savoir. Ils s'écriaient avec Farazdaq :

« La dynastie marwānide se trompe en comptant sur mon obéis-

(1) Fréquemment placé en Syrie ; Bakrī, op, cit., 192, ou entre la Syrie et Wādi'l Qorā ; Yāqoūt, *op. cit.*, E. II, 365 ; Adroḥ, près du Ḥiǵāz ; Yāqoūt, E. I, 161 ; Ḥismā en Syrie ; Yāqoūt, E. II, 91 ; Médine rattachée au Naǵd ; Taimā' à l'extrémité de la Syrie ; *ibid.*, II, 442 ; III, 101. Cf. *Yazīd,* 283.

(2) Cf. Bakrī, op. cit., 8-9.

(3) Beaucoup plus que l'autopsie ; un vers leur fait abdiquer leur propre jugement. Farazdaq place la Mecque dans le Gaur ; *Aǵ.*, VIII, 188, 3.

(4) Ibn Hiśām, *Sīra*, 98, 2, d. l., 99, 1.

(5) Yāqoūt, *op. cit.*, E. II, 436, 437. Aṣma'ī ne nomme pas la Mecque parmi les douze cantons ou subdivisions du Ḥiǵāz ; *Ibid.*, III, 218. Iṣṭaḫrī ne se retrouve plus dans ces divisions archaïques ; voir sa *Géogr.*, 15, 4.

(6) Les Bédouins jettent dans un puits le collecteur de taxes ; Yāqoūt, E. III, 289 ; infligent le même traitement à un prophète ; *ibid.*, IV, 230, 3.

sance, ma soumission. Derrière moi, j'ai ma tribu, et devant, l'immensite du desert ! »

أترجو بنو مروان سمعي وطاعتي   وخلفي تميمٌ والفلاةُ أمامياً [1]

Au demeurant ils laissèrent aux juristes et aux casuistes le soin d'examiner, où commençait la frontière nord du Ḥiġāz. Il s'agissait pour ces theoriciens de proteger le berceau de l'islam contre la profanation des infideles, de leur interdire l'accès des villes saintes, d'expliquer comment les Juifs avaient pu continuer à occuper les oasis de Wadi'l Qora [2], nonobstant la pretendue défense attribuée au Prophète et l'arbitraire trop réel du calife ʿOmar.

Le vocable Ḥiġāz est sans doute antérieur à l'hégire. On le rencontre dans les poetes preislamiques, mais avec incomparablement moins de fréquence que le groupe Naǵd-Tihama-Gaur [3] et les verbes dérivés de ces radicaux [4]. Dès lors Médine paraît avoir été comprise dans le Ḥiġaz. Lorsque la creation par Mahomet de l'état médinois deplaca dans l'Arabie occidentale le centre politique, insensiblement on s'habitua à elargir l'extension géographique du Ḥiġāz; vers le Sud d'abord, quand le Prophète réussit à s'emparer de la Mecque, la rattachant ainsi au Ḥiġāz de Médine. Néanmoins le terme de Tihāma conserva toute sa valeur pour la Mecque et l'on admet

(1) Yāqoūt, E. IV, 49, 6 d. l.

(2) Ils auraient offert des cadeaux au Prophète; Bakrī, *op. cit.*, 30, 31.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 248, 4, d. l,; 544, 11; Yāqoūt E. II, 260; III, 219, d. l.; Ġarīr ne connaît que l'opposition de Naǵd et de Tihāma; autre poète cite Naǵd, Iraq, ʿOmān, Tihāma mais pas le Ḥiġāz; cf. Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, (éd. Cheikho), 484, 485.

(4) انجد et اتهم aller au Naǵd et au Tihāma, très fréquents en poésie à l'encontre de احتجز et انحجز, aller au Ḥiġāz; cf. Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 486; Thorbecke, *Al-Aʿšā's Lobgedicht auf Muḥammad* dans *Morgenländ. Forsch.*, 255. Le vocable Ḥiġāz se rencontre encore dans ʿOrwa ibn al-Ward; *Šoʿarā'* (Cheikho), 887, 2; dans Labīd, *Divan*, XXVIII, 4; (Bakrī, *op. cit.*, 582, 3 d. l.); Alqama (Ahlw.), 108, 2 d. l.; comp. Bakrī, 663, 6 d. l. Mention plus fréquente depuis l'hégire; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 450, 14; chez Naǵāšī; Dīnawarī, *Aḫbār*, 171, 3; Lailā Aḫyalyya; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 101; IV, 76; Ḫansā', *Divan*, 114; Zohair (Ahlw.), 90, 6 d. l.; Hamdānī, *Ġazīra*, 47 d. l.; 49, 50. Yāqoūt, E. III, 338.

que le Ḥiġaz commence au Nord de ʿOsfan ([1]). Au septentrion de Médine, cette extension alla de pair avec la marche des expéditions musulmanes à l'assaut des pays syriens. Insensiblement on prit l'habitude de comprendre sous la dénomination de Ḥiġaz la région montagneuse, entrecoupée de plateaux et bordée de plaines côtières, en d'autres termes la prolongation de la massive épine dorsale du Sarat ([2]), courant parallèlement à l'Érythrée depuis le Yémen dans la direction du golfe d'Aila, la moderne ʿAqaba.

A l'exception de la frontière maritime, les autres limites de ce long rectangle, étranglé entre les flots de la Mer Rouge et les hautes steppes du Naġd, demeurèrent toujours flottantes. Vers le Sud elles se prolongeaient à plusieurs journées au delà de la Mecque : à l'Est on ne s'accorda jamais sur la mouvance administrative de certains districts. La frontière syrienne aurait dû être moins indécise. Mais elle dépendait des circonscriptions à assigner aux *ǵond* de Syrie, dont la constitution définitive demeura laborieuse. Certains auteurs voudraient même rattacher la Palestine, c'est-à-dire la Pérée méridionale, plus exactement les régions d'Edom et de Moab, au Ḥiġāz ([3]). Résumons : pour nous le Ḥiġāz comprendra toute l'Arabie occidentale, à l'exception du Yémen, soit une longueur de dix degrés de latitude.

([1]) Yāqoūt, E. II, 432 ; III, 9, 5 d. l. Ḥonain est وادٍ من اودية تهامة ; Balādorī, *Ansāb*, 232 a. Voir Bakrī, *op. cit.*, 429, pour la limite sud du Ḥiġāz. *Ibid.*, 575 : « Naġrān, le meilleur climat du Ḥiġāz ». Montagnes du pays de Ṭayy, englobées dans le Ḥiġāz ; Yāqoūt, E. IV, 313 ; le Ḥiġāz identifié à la chaîne du *Sarāt ;* Hamdānī, *Ġazīra*, 48.

([2]) Yāqoūt, *op, cit.*, E. III, 101, 218. Bonne définition du Ḥiġāz ; *ibid.*, V, 60-61.

([3]) Yāqoūt, *op. cit.*, E. III, 218. Pendant longtemps Taboūk fut considéré, comme marquant la frontière syrienne ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 150, 3 ; le même auteur, 166, 11, parle des « deux Ḥiġāz ». Je comprends : « le Ḥiġāz de Médine et celui de la Mecque ». ʿAlī a réuni sous son autorité : .... الحَرَمَان والمِصران (Koūfa-Baṣra) والحجازان. Les deux *ḥaram* désigneraient les deux villes saintes et les « deux Ḥiġāz » leur territoire. Cf. *Tāǵ ʿAroūs*, IV, 33-34, sur frontières du Ḥiġāz ; intéressant à cause des citations anciennes. A côté de انحجز et احتجز = aller au Ḥiġāz, ce recueil cite aussi احْتَجَزَ une forme que je crois refaite sur اجْلَسَ, اتْهَمَ, انْجَدَ aller au Naġd, au Tihāma, au Ġals.

II

Climat du Ḥigāz. Température, pluie

Commençons par la géographie climatologique du Ḥigāz. Le climat est tropical, la chaleur accablante, excepté en quelques districts montagneux, situés sur les confins du Nagd et du Yemen. Sur ce point la pittoresque région de Ṭāif et son prolongement méridional, la chaîne du Sarāt, atteignant jusqu'à 3000 mètres de hauteur, passaient pour une villégiature alpestre.

Excessif pendant l'été, le climat demeure pénible, même en hiver, surtout dans les steppes découvertes de l'intérieur. Inutile de se figurer alors une sorte de *Riviera*, de rêver aux tièdes hivers, dont jouit à la même latitude, sur le bord opposé de l'Erythrée, la lumineuse vallée du Nil. C'est la fraîcheur sans doute, mais la fraîcheur âpre, mordante, ébranlant les plus robustes constitutions. Tout est tranché, heurté dans le milieu arabe : météorologie, couleurs du paysage, caractère des habitants, leur constitution tout nerfs, muscles et os, leur langue à la gamme, si pauvre en nuances vocaliques, à côté d'une véritable débauche de consonnes et de gutturales.

A s'en tenir aux descriptions des anciens poètes — c'est la remarque de Gāḥiẓ, un des plus spirituels écrivains de la brillante période ʿabbāside — l'hiver et l'été apparaissent également intolérables au désert, et cela malgré l'absence de neige (¹). Cette âpreté est due

(¹) Gāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 25. On connaît pourtant la « gelée nocturne »; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV. 110, 3 d. v.

principalement à l'action du vent du Nord (1). Il s'abat sur le Ḥigaz, après avoir traversé les plateaux neigeux d'Anatolie et les steppes dénudées de la Syro-Mésopotamie. Aussi les bardes bédouins l'appellent-ils le vent de Syrie (2), plus rarement le « vent du Taurus » (3). Il déverse sur la Péninsule le froid emmagasiné dans les déserts glacés de la chaîne taurique. A la suite du rayonnement intense du sol, pendant les claires nuits d'hiver, la terre achève de perdre ses dernières réserves de calorique, cependant que les furieuses rafales de la bise syrienne chassent devant elles les effluves plus chaudes, s'élevant de l'intérieur de la solitude, des chaudières en ébullition de l'Erythrée et de l'Océan indien (4). C'est l'occasion pour les grands chefs d'étaler leur générosité, amie du faste et de l'ostentation (5). Des troupes d'enfants et de veuves assiègent leurs tentes, hurlant la faim, grelottant de froid sous leurs misérables haillons. On élève un enclos de branches d'arbres, pour abriter les chameaux, accroupis sur le sol durci et insuffisamment protégés par leur épaisse cuirasse de bure. Ramassé en boule, le chien engourdi, dont l'aboiement sonore doit indiquer le chemin du campement au voyageur attardé, en quête d'un gîte nocturne (6), le chien lui-même demeure sans voix; le serpent transi ne se hasarde plus à quitter son trou (7).

(1) يوم شمال وقرّ ; *Aǵ.*, X, 9, 4 ; Musil, *Arabia Petraea*, III, 4. Le héros arabe ʿAntar serait mort de froid; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 170. On le fait ailleurs mourir de chaud. Vent du Nord ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 275, 4 v. ; 290 d. v. Ḫansā', *Divan*, 37, 8 ; 59 ; 87, 6.

(2) Yāqoūt, *Moʿgam*, E. I, 265, 2, d. l. ; Labīd, *Divan*, XXIII, 2 ; XXXIX, 17 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 55, 6 d. l. ; Ḥoṭai'a, *Divan*, I, 25.

(3) Yāqoūt, E. III, 233, 11 : حَدْواء جاءتْ مِن بلاد الطور ; *hadwā'* — الريح الشمال. Pourtant il peut être question du « vent de Syrie », puisque d'après Yāqoūt, *op. cit.*, VI, 33, 66, يُقال لجميع بلاد الشام الطُور

(4) Cf. Ibn Ġobair, *Travels*[2] 117, 20.

(5) Cf. *Yazīd*, 192, 193 ; Yāqoūt, E. III, 331, 14-15 ; Ḫansā', *Divan*, 1, l. 4 ; 4 d. l, ; 13, 4.

(6) Cf. *Yazīd*, 192, 193.

(7) *Divan* d' Ibn Qais ar-Roqayāt, IV, v. 13 ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb* (éd. Cheikho), 614 ; cf. Wellhausen, *Reste*[2], 96 ; Aḫṭal, *Divan*, (éd. Salhani), 250, 2 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 60, 3 v. Femmes affamées pendant l'hiver. « Pendant Ġomādā, dit Doraid ibn aṣ-Ṣimma, je nourris d'abord les veuves » ; *Aǵ.*, VIII, 83 12 d. l. ; IX, 12,

Les pluies très espacées et irregulières tombent pendant l'hiver et aux débuts du printemps. On connaît egalement des années, où « l'eau du ciel se fait attendre, alors que déjà les branches desséchees commencent à blanchir »

اذا سَنَةٌ طالَتْ وطالَ طوالُها   واقْحط عنها القطرُ وابيضَ عُودُها (1)

Ce phénomène on l'observe, quand à la fin de l'hiver, Ǵomādā a refusé la pluie (2) coutumière ضَنَّتْ جُمادى بالقطار (3). Parfois même l'eau vient à manquer totalement; ce sont les « années blanches » (4) ou encore les années *grises* السنة الشهباء ; expressions rappelant merveilleusement l'aspect cendré de la steppe arabe (5). Cette situation se prolonge-t-elle quatre ans de suite, c'est la famine, observe Doughty (6), et on peut l'en croire. Les troupeaux périssent; les réserves du sous-sol s'épuisent et les palmiers, n'y rencontrant plus leur provision d'humidité, « jaunissent » lamentablement. L'histoire de Médine au temps de Mahomet (7) et de ʿOmar (8) a conservé la mémoire de ces sécheresses extraordinaires. Oubliant leur férocité na-

5-6 ; 50, 15. « Le vent du nord, appelé ǧemād (جماد) », lisez جُمادَى ; Jaussen, *Pays de Moab*, 251. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 220, 2 d. l. , Labīd, *Divan*, XXXIX, 15, 16. En hiver les Bédouins recherchent le soleil ; *Aǧ.* ; XI, 130-31. On fait queue devant la tente du chef « jusqu'à ce que l'herbe بقل ait poussé » = (la pluie soit tombée). Zohair (Ahlw.) 91, 3. Description de la nuit d'hiver; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 560-61 ; transi le chameau se réfugie dans la tente, sur son passage renverse les poteaux des tentes ; *ibid.*, 560, 2 v. ; le givre sur le poil du chameau, « rappellant les flocons de coton » ; *ibid.*, 560, 3 v.; le chien dispute une place au foyer de la tente ; *ibid.*, 560, d. v. En hiver on rapproche les tentes ; Ṭarafa, (Ahlw.) 65, 5.

(1) Yāqoūt, E. III, 331, 14.

(2) A. Tammām, *Ḥamasa*, E. I, 60, 2 v. في ليل جمادى ذات اندية ; pluies اندية.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 267, 8. Ǵomādā, mois d'hiver, d'après l'étymologie et dans l'ancien calendrier ; I. Doraid, *Iśtiqāq*, 220, 2, d. l.

(4) On mentionne sous Walid Ier السُنَيات البيض وكنّ سُنَيات اشتدّت على اهل المدينة وجهدوا بالقحط, Baladorī, *Ansab*, 413a.

(5) Zohair (Ahlw.), 91, 2 ; ou simplement الشهباء ; Ḫansā', *Divan*, 59.

(6) *Travels*, II, 113 ; *Aǧ.*, XI, 13.

(7) Moslim, *Ṣaḥīḥ*2, I, 329-30.

(8) *Aǧ.*,, XI, 80, 81 ; I. S. *Ṭabaq.*, III1, 231, 232-34 ; *Aǧ.*, XI, 13.

tive, « les fauves du désert venaient se réfugier parmi les hommes » (1). Une des plus terribles imprécations des poètes, c'est celle de David, prononcée contre le Gelboé : « لا سُقيتَ تمول » (2). Que la pluie du ciel ne l'abreuve jamais ! » L'Arabie est par excellence le pays de l'*istiqā'* (3), cérémonies et prières pour obtenir la pluie (4).

A la fin de l'été, de cet été interminable d'Arabie au ciel implacablement serein, poli comme un miroir d'acier, une animation inaccoutumée s'observe au sein des tribus. Depuis plusieurs semaines on a arrêté au passage les pasteurs isolés, arrivant de la morne solitude. Invariablement les plus grands chefs, émirs de Gassan et de Ḥira, plus tard les gouverneurs de provinces, jusqu'aux califes posent l'angoissante interrogation : « comment ont-ils laissé le ciel derrière eux » (5)? Dans les steppes désolées, les maigres fourrages sont épuisés. Entre les épines des buissons, des fourrés, des arbres, tondus par la langue prenante des chameaux, plus une feuille, plus une baie n'apparaissent. A voir la couleur cendrée de leurs branches dépouillées, l'écorce noircie (6) de leurs troncs noueux, bizarrement tourmentés, on jurerait qu'on y a promené la flamme. A bref délai le nomade prévoit l'épuisement des puits, où le soir il accourt de loin abreuver ses troupeaux. C'est une période d'attente anxieuse. Partout on est aux

(1) Ṭab., *Annales*, I, 2570, 2573, 2574 ; *Ag.*, XI, 83, سنة مجدبة, *passim*.

(2) Yāqoūt, E. I, 388 ; Aṣma'ī, *Nabāt*, 412, 2 ; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 32, 6.

(3) Par eux emprunté aux Juifs ; cf. S. Krauss, *Talmudische Archaeologie*, II, 150-51 ; Hamdānī, *Ǵazīra*, 214 ; *Ag.*, XII, 80 ; I. Ǵobair, *Travels*², 160-61. Sécheresse de sept ans, à la suite d'un *do'ā'* de Mahomet ; notice isolée ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 462. Année sans pluie au Ḥiǵāz du temps d' Ibn Ǵobair, *Travels*² 161 ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 320 ; comp. la phrase تتابعتْ سنوات ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. II, 8. الصَيّف = pluie d'été ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 43 ; ou pluie précédant les fortes chaleurs ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 578, 6. Pour l'*istisqā'* ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. I, 198-99. Śāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, I, 218 sqq. Rituel de l' istisqā' dans l'Egypte des Marwānides ; Kindī, *Governors of Egypt*, (Guest) 83.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 172 ; notre *Chantre*, 70.

(5) Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 32, 34, 37, 38 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 108, bas ; *Ag.*, XI, 153, 8. (Comp. les descriptions des *rowwâd*, recueillies par Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 206, sqq.) ; Ǵāḥiẓ, *op. cit.*, I, 176 d. l., 185, 2 d. l., 206-07. A ce propos on cite fréquemment le nom de Ḥaǵǵāǵ ; Ǵāḥiẓ, *op. cit.*, I, 208 ; Ḫansā', *Divan*, 100.

(6) Cf. Musil, *Im nördlichen Ḥeǵāz*, p. 15 etc. ; Ibn Doraid, *op. cit.* passim.

aguets pour épier le retour de la pluie, on s'apprête à suivre la chute de la bienfaisante humidité, تتبع مواقع القطر (¹). En arabe *nada* signifie pluie et bienfait. Après les privations, marquant la fin de l'été, la pluie n'est-elle pas une miséricorde, رحمة, comme l'appelait le Prophète (²)

C'est le signal de la migration, de la rentrée hivernale. Remontés vers le Nord, parfois jusqu'à la périphérie de la Péninsule, les Bedouins regagnent maintenant leurs anciens cantonnements, à l'intérieur du désert. Mais voici (³) que les nuées bienfaisantes ont passé, sans s'arrêter, par dessus le territoire de la tribu; le *rabī'*, la pluie, leur a faussé compagnie أخطأ الربيعْ بلادهم (⁴). De nouveau le camp se remet en marche. D'après le rapport des explorateurs, روّاد, la pluie « a fait couler » les lointaines vallées de Asafi (⁵) ou du 'Aqiq (⁶). On y accourt du fond de l'Arabie. Il reste la ressource de s'adresser aux voisins plus favorisés (⁷), d'implorer, au besoin, d'acheter le droit de pacage. Pour

(¹) Yāqoūt, *op. cit.*, E. I, 116, 3 d. l.; Bakrī, *op. cit.*, 31, 11; 54; 114, bas; Wâqidi, *Magāzi* (Wellh.), 242; مواقع الغيث; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥab* (éd. W. Wright) 30, 4.

(²) Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 330. Tombant de la « gouttière » de la Ka'ba, le رحمة الله lave les péchés; Ibn Ġobair, *Travels*², 118-119. « Ses doigts dégouttent » (de générosité); « 'Amrou la pluie » c.-à-d. le généreux; *Aḡ.*, XI, 82, 10; 130, 3; cf. A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 72. Parallèle entre l'homme généreux et la pluie; *Aḡ.*, XI, 163, 13 d. l. Sur رحمة = pluie voir Bittner, *WZKM*, XXVII, 129-30.

(³) Les pluies sont parfois étroitement locales; on connaît des cantons لم يُصِبْه المطرُ وقد مُطِرَ ما حولَهُ; Ṭahman, *Divan*, (éd. W Wright, *Opuscula arabica*), 77, 8. Les Banoū 'Odra انتجعوا ناحية الشام; *Aḡ.*, VII, 94, 16; XI, 93; XII, 12, 5, La sécheresse oblige de se réfugier en Syrie, chez les B. Goḏām, dans les pays de culture, ريف, ou voisins du *limes* syrien et perse; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 462-63; *Aḡ.*, XI, 82; 86, 18, 93;5 d. l.; notre *Yazīd*, 280.

(⁴) *Naqā'iḍ Ġarīr* (éd. Bevan) 890, 11. *Rabī'*, terme générique pour l'eau tombée pendant toute la saison humide, hiver et printemps; Aboū Zaid, *Kitāb al-Maṭar* (éd. Cheikho) dans *Mašriq*, VIII, 163, 8; cf. Bakrī, *op. cit.*, 457, 5; notre *Bādia*, 99; Yāqoūt, E. III, 454, 6; IV, 321

(⁵) Yāqoūt, E. I, 253, 5; sur les روّاد, cf. Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 29, 7; 38. *Naqā'iḍ Ġarīr*, 614, 16; Ǧāḥiẓ, *Bayān*, I, 206 sqq.

(⁶) Voir ce terme à l'index de *Mo'āwia* et notre *'Aqīq* dans *Enzyk. der Islam*, I, 251; migration des tribus à la poursuite de la pluie; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 62.

(⁷) *Aḡ.*, VIII, 111, 121, 12; pendant la sécheresse, la tribu se met à la suite d'une chamelle; *Aḡ.*. XV, 97, bas.

l'obtenir, les clans en guerre abjurent leurs inimitiés, ils contractent alliance avec d'anciens adversaires, ou s'exposent sans défiance à leurs surprises. Mahomet voulut profiter d'une de ces occasions pour razzier ses voisins bedouins, « réunis à la chute d'un nuage في موقع سحابة » ([1]). Seule la nécessité peut imposer l'oubli du sang versé à l'âme vindicative du nomade. Les chefs, les tribus voient leurs métèques, *ǵar* se disperser ([2]). « Les fils d'une même mère, aux tentes indissolublement unies jusqu'à ce jour », vont chercher ailleurs des cieux plus cléments.

فكنّا بني أُمّ جميعاً بيوتنا   و لم يكُ منّا الواحد المتفرّدُ ([3])

Les sacrifices sont heureusement compensés par l'abondance, rentrée au camp. Par contre, quand les vents du Nord ont relâché de leur persistance désastreuse ([4]), on connaît des hivers exceptionnellement humides. Le Bédouin se met à escompter « une année de *rabi*ʿ » ([5]), quand il apprend que dans les montagnes les creux des vallées commencent à se remplir d'eaux courantes, « quand le wādi a coulé. سَالَ ». ([6]). Il espère garder ses puits bien garnis, « jusqu'au cœur de Saʿbān » ([7]), mois d'été dans le calendrier préislamite.

([1]) Balādorī, *Ansāb*, 240 b ; *Aǵ.*, X, 51, bas ; les B. Morra courent chez les B. Ǵodām (*Aǵ.*, XI, 86) ; les B. Tamīm, à la suite d'une سنة chez les B. Kalb, où règne le خصب ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 625, 7.

([2]) *Aǵ.*, XIV, 151 ; description d'une sécheresse ; Yāqoūt, E. IV, 136, 6-7.

([3]) Yāqoūt, E. I, 211. Il arrive aussi qu'on se dispute les armes à la main les terres irriguées ; Bakrī, *op. cit.*, 492, bas. Pour les droits de pacage, cf. Jaussen, *Pays de Moab*, 239-40. I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 62 ; Ǵaḥiẓ, *Haiawan*, V, 128 d. v. اذا سقط السماء بارض قوم

([4]) Cf. E. Banse, *Die Wüsten, Steppen und Oasen des Orients* dans *Deuts. Rundschau f. Geogr.*, XXXIV, 25,

([5]) Yāqoūt, E. III, 391, 13. On rattachait la pluie à l'apparition de certaines constellations ; protestations du Prophète contre cette croyance ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 636, 1 v. scolion. Les Bédouins accusent اخلاف النجوم, *Aǵ.*, X, 80, voir plus loin ; ربيع, première pluie ; Nöldeke, *Neue Beitr. z. semit. Sprachwissens.*, 81 ; صيّف, pluie d'été ; Ṭarafa (Ahlw.) 67, 11 ; Guidi, *Sede primitiva*, 575.

([6]) Bakrī, 201, 8.

([7]) Citation de poète préislamite, Bakrī, *op. cit.*, 166.

Les pluies sont d'abord de courte durée, mais d'une violence peu commune : véritables trombes d'eau, ruptures de nuage, rappelant « la déchirure d'une étoffe, trop fréquemment dépliée كاتّه الملاء حين تطوى تمزّق (1) ». Dans leurs variations poétiques, les Bédouins réclament des pluies, tombant مِدْرارا, comme le lait d'une robuste chamelle. Menaces terribles pour les pays de culture intensive et d'agglomérations denses, deux conditions rarement vérifiées au Ḥiǧāz ! A la Mecque on redoutait le *sail*, ou la trombe d'eau (2), nous le constaterons plus tard. A Médine une de ces pluies tropicales, se serait, au dire du ḥadīt, prolongée pendant une semaine. C'était, il est vrai, à la suite d'un *istisqā'* du Prophète (3). A la fin Mahomet dut supplier Allah de modérer les chutes d'eau (4) sur l'oasis. A l'intérieur de Médine les maisons commençaient à crouler (5).

Quand la durée de la pluie dépasse le tiers du jour ou de la nuit, elle sort de l'ordinaire, au jugement des Arabes (6). Le Ḥiǧāz est constitué, on l'a vu, par une forte ossature rocheuse, allongée du Nord au Sud, entrecoupée par un véritable labyrinthe de vallées transversales, un ensemble chaotique de sommets et de pics, aux formes bizarres, aux pentes d'une raideur capable de donner le vertige et le torticolis au voyageur, s'obstinant à les regarder (7). En quelques heures les cataractes dévalent le long des versants dénudés, sur les flancs des pics basaltiques, où aucune végétation n'arrête leur chute vertigineuse. Bientôt dans la plaine, « on n'aperçoit plus que le ciel et la pluie et les sommets des acacias » désertiques, émergeant des eaux. Enfin « les flots écumant, démesurément grossis em-

(1) Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, [illegible] ; *Aǵ.*, VII, [illegible] : وقعَتْ سحابة

(2) Ṭab., *Annales*, II, 1198, 1-4.

(3) Moslim, *op. cit.*, I, 328-30 ; même phénomène sous le calife 'Omar ; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 232, 233., « L'accomplissement d'un *ḥadd*, pénalité, vaut mieux que 40 matinées (var. nuits) de pluie », (Mahomet) ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 58.

(4) Les Bédouins en profitent pour laver leur linge ; *Aǵ.*, VIII, 85, 20.

(5) Boḫārī, *Ṣaḥīḥ* (K.) I, 237.

(6) Cf. Aboū Zaid, *op. cit.*, 164.

(7) C'est le témoignage du poète Motanabbī à l'occasion de son passage par le nord du Ḥiǧāz. اذا اراد الناظرُ النظرَ الى قُنّة احدها فتَل عنقَهُ حتى يراها بشدّة Yāqoūt, E, III, 276.

portent leurs troncs » robustes (1). Chargées de pierres, de débris de lave, les eaux labourent les plaines (2) comme ferait une charrue : elles atteignent les tertres, où l'on a creusé les *zobia*, fosses pour la chasse du gros gibier (3) et vont forcer les hyènes jusque dans leur repaire (4). Au fond des vallées, l'inondation forme en moins d'un jour des fleuves larges comme le Nil et l'Euphrate (5). La réunion de ces masses d'eau rappelle une mer aux vagues agitées.

Pendant tout un mois les wādis Qanāt (6) et ʿAqīq promènent à travers l'oasis de Medine les méandres de leurs eaux débordées et chargées de débris fertilisants. Saturé de pluie, le sol rappelle « une pâte tendre (7) » et boursoufflée, où fermente partout le travail de la germination souterraine.

Une de ces inondations aurait emporté les restes du peuple mythique des Ġorhomites (8). En Arabie le Qoran (9), la mémoire populaire gardaient le souvenir d'autres agglomérations, victimes de ces fléaux (10). Les premiers califes se virent forcés d'appeler à Medine

(1) Ibn Doraid, *op. cit.*, 36, 7 ; Qoran, *13,* 18.

(2) Boḫārī, *op. cit.*, I, 237.

(3) Ibn Doraid, *op. cit.*, 20, bas.

(4) Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 208, 6 d. l. ; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 32-33, 39. Pour ce motif, la pluie appelée جارّ الضبع ; Aboū Zaid, *op. cit.*, 166.

(5) Cf. Yazīd, 240; nahr, formé par ماء السماء au temps de Mahomet ; Ḥanbal, *Mosnad,* III, 21, 9. Pour les inondations des ruisseaux de Medine, voir Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 10-12. Le Qanāt déborde après un *istisqā*' de Mahomet ; Bakrī, 745, 8 d. l.

(6) Moslim, op. cit., I, 330 ; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 32 ; غادرْتَ السهولَ كالبحار تتلاطم بالتيّار. Bienfaisante surtout est la دِيمَة, pluie douce et continue pendant plusieurs jours ; *Ibid.,* 31 ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 633, 4 ; cf. *Aġ.*, IX, 152, 16, 19 ; vallée remplie par les eaux ; *Aġ.*, IX, 156, 12 d. l. L'eau des *sail* de Médine (le wādi Mahzoūr ; Ibn Māġā, II, 50), utilisée pour l'irrigation.

(7) Ibn Doraid, *op. cit.,* 30, 8.

(8) Bakrī, *op. cit.*, 111, 2, ; autre exemple, *ibid.*, 232.

(9) سَيْلَ عَرِم ; Qoran, *34,* 15.

(10) Bakrī, *op. cit.*, 401 ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 639 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 40, 1, localité de Ġoḥfa, emportée par l'inondation ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 187, (vraisemblablement une étymologie populaire). L'inondation aurait jadis submergé la Kaʿba primitive : Ibn Rosteh, *Géogr.*, 25, d, l. Un *sail*, trombe d'eau, arrête les poursuites de l'ennemi ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 90,20 ; 112.

des ingénieurs chrétiens, chargés de protéger la cité au moyen de digues et de barrages ([1]). Par ailleurs une soudaine irruption des eaux avait sauvé des derniers outrages le corps du martyr musulman ʿĀṣim ibn Ṯābit ([2]). La catastrophe devenait surtout redoutable, quand elle surprenait un camp endormi. Telle en était la violence et la soudaineté que les imprudents nomades se trouvaient fatalement voués à la mort. Déchaînée de nuit sur les flancs de la montagne, la trombe d'eau balayait en quelques instants hommes et troupeaux ([3]). En Arabie tous les dictons, fruits de l'expérience bédouine, doivent recevoir leur consécration définitive en passant sur les lèvres du Prophète. Le surhomme de la Mecque a tout prévu. On lui fait donc interdire de camper au fond des vallées, c'est à dire, dans l'axe de la pente des eaux, le long des sources et des chemins, « rendez-vous des insectes nocturnes » ([4]). Cette dernière raison, ajoutée par Mahomet ([5]), a pu sans doute motiver cette interdiction ([6]). Nous ferons bien d'y ajouter la crainte trop motivée des inondations hivernales. Dans l'hiver de 1910, le Khédive d'Egypte se vit arrêter trois jours pendant son pèlerinage entre Médine et la mer par un de ces déluges. Quelques jours plus tard, les flots de l'Erythrée rejetèrent plusieurs milliers de cadavres de Bédouins, victimes de l'inondation. Nous aurons à en reparler à l'occasion de la Mecque et du sanctuaire de la Kaʿba ([7]).

([1]) Yāqoūt, *op. cit.*, E. III, 62.

([2]) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 11, 3 etc.

([3]) جبلٌ سالَ باهلِهِ وهم نيام ; Yāqoūt, E. III, 196, d. l. ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 143-44.

([4]) Voir les références dans notre *Bādia*, 95 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[2], II, 106-107 ; sur la piqûre empoisonnée des mouches et moustiques, voir Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 86, 9 d. l.

([5]) Pour sa science merveilleuse de la météorologie, voir Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 16-17.

([6]) Quand les pluies commencent, le Bédouin transporte sa tente sur la montagne ; Ibn Doraid, *op. cit.*, 23 ; cf. J. Walther, *Wüstenbildung*, 22 ; description poétique d'une inondation emportant les arbres ; Bakrī, *op. cit.*, 687, 688. Musil, *Arabia Petraea*, III, 10-11. Malgré le péril d'inondation le chef généreux campe le long des chemins pour exercer l'hospitalité ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 66, 3.

([7]) Cf. Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 53-54.

III

Réservoirs, bassins, étangs, vasques, « gadīr »

Même pendant les hivers ordinaires, la moyenne de pluie, tombée au Ḥigāz suffisait pour ranimer la sobre flore du désert, pour abreuver non seulement la terre des oasis, mais encore pour rendre cultivable une partie des steppes. Malheureusement l'énorme pente du sol entraîne les eaux aux gouffres de l'Erythrée. Des barrages préviendraient la déperdition du précieux liquide : l'antiquité a usé de ce moyen. Ainsi en témoignent les restes du passé et la tradition historique (1).

La Providence y a pourvu jusqu'à un certain point en multipliant en cette contrée déshéritée les réservoirs et les barrages naturels : enfoncements (2), creux, fossés dans les plaines, cratères de volcans éteints, failles, dépressions entre les montagnes (3), amas de blocs erratiques (4), charriés par les inondations ; seuils rocheux, lorsque le rebord

(1) Barrages du Yémen ; Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 14 ; Yāqoūt, E. IV, 244 ; près de Ḫaibar ; Doughty, *Travels*, II, 181 ; Ibn al- Faqīh, *Géogr.*, 34, 37 ; près de la Mecque ; Yāqoūt, E. IV, 48.

(2) Les غيطان, sing. غائط ; Ibn. Doraid, *op. cit.*, 22.

(3) شَقّ بين جَبَلَين ; Bakrī, *op. cit.*, 171. Mentionnons encore les *boṭnān*, يستَرِيضُ فيها الماء ماء السيل ; Yāqoūt, E. II, 218, 3 ; les سُدّ, Bakrī, *op. cit.*, 462, 11, فيهِ السدّ ماء السماء ; bassins naturels dans la roche vive. قلات تمسك ماءَ السماء في صفاةٍ خلقها الله تعالى فيها تسميها العربُ الخلائق : Yaqout, E. III, 453, bas ; autre variété de réservoirs, مُسُك تمسك الماء ; Bakrī, 415, 2 d. l. ; 463, 2 ; des قَلْت cavités dans le roc « gardent l'eau du ciel pendant tout le rabīʿ » ; Bakrī, 345, 9-10.

(4) Sur l'érosion au désert, cf. Walther, *Wüstenbildung*, 111-208. Pour la moyenne de la pluie, voir E. Banse, *Der arabische Orient*, 70.

— la lèvre comme disent les Arabes — vient à se redresser brusquement ([1]). Les eaux météoriques se ramassent dans ces creux, remplissent leurs vides et toutes les solutions de continuité. Ils y forment des réservoirs, des bassins, des étangs, vasques de toutes les dimensions. Les plus grands reçoivent le nom de *ğadīr* ([2]). Certains sont assez considérables pour permettre aux riverains de se livrer au plaisir de la nage ([3]), si rare en Arabie. Cette distraction est principalement appréciée par les petits Bédouins, غلمة من الاعراب ; ils éprouvent une joie folle à se plonger mutuellement dans l'eau ([4]). Beaucoup de ces *ğadīr* représentent de véritables crapaudières. On en connaît pourtant, s'étendant sur une longueur de trois parasanges ([5]), soit environ une quinzaine de kilomètres. Ce chiffre suppose déjà une belle superficie. En Arabie ces étangs mériteraient d'être qualifiés de lacs, puisque les lacs proprement dits y sont inconnus ([6]).

Certaines vallées possèdent toute une série de *ğadīr*, s'échelonnant à des niveaux variables. On serait tenté d'y reconnaître les restes d'un ancien lac, si toutefois nous n'avons pas plutôt affaire à une succession de bassins, de collecteurs de l'humidité hivernale, distribués d'après la pente du terrain. On y rencontrait parfois « de petits poissons noirs d'une coudée ([7]) de long et d'un goût déli-

([1]) C'est le حاجر ; Yāqoūt, E. III, 197 ; cf. Walter, *op. cit.*, 33.

([2]) Qalqaśandī, *Ṣobḥ al-a'šā* (éd. Caire) I, 532 ; Yāqoūt, E. I, 156, 237 ; sur ce dernier cf. ibn Qais ar-Roqaiyāt, *Divan* (éd. Rhodokanaki), XXVII, 3 ; Bakrī, *op. cit.*, 674, ارض كثيرة الغياض ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 124, 2 d. l. ; Bakrī, *op. cit.*, 728, 11.

([3]) Cf. *Mo'āwia*, index, *s. v.* 'Aqīq ; et notre article *'Aqīq*, dans *Enzyk. d. Islam*, I, *loc. cit.* ; *Osd*, II, 365, 7 ; Bakrī, *op. cit.*, 311. Tombé dans l'eau, le Bédouin s'y noie, « faute de savoir nager » ; *Ağ.*, II, 103, bas ; dans *Ağ.*, X, 16,2 اغتسل semble désigner un bain ; autres exemples, *Ağ.*, III, 82 ; XIV, 167.

([4]) يتغاقلون ; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 23, 3 d. l.

([5]) Yāqoūt, E. I, 91, d. l. ; cf. Aḫṭal, *Divan*, (éd. Salhani) 149, note b. ; autres ğadīr ; Bakrī, *op. cit.*, 128, 147 ; ğadīr dans la *ḥarra ;* Bakrī, *op. cit.*, 700, 12 ; 742.

([6]) Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 15 ; Maqdisī, *Géogr.*, 95 ; ğadīr permanents ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 29, 31. Scène de natation dans un ğadīr ; en jouant les petits Bédouins noient un de leurs compagnons. Il fallut payer plusieurs دیات pour arranger le différend ; *Naqā'iḍ Ğarīr*, 91, 12 sqq.

([7]) ذراع ; la coudée ancienne a dû être plus courte ; sans quoi on ne comprendrait pas la qualification de *petits* poissons. Yāqoūt, E. V, 307, 1-3.

cieux (1). Ces réservoirs ont dû être permanents et alimentés par des sources ou eaux vives; c'était le cas pour les *ğadīr* de Ḫomm (2), et tous les *ğadīr*, qu'on dit couler يجري. Pour justifier cette expression, il faut sans doute leur supposer un émissaire, assurant le débit du trop plein et le renouvellement régulier de ces minuscules bassins lacustres (3). En admettant la réunion de ces conditions, on comprend comment on a pu vanter la limpidité de leurs eaux. La vallée de Ḏoū Wirlān au pays des Banou Solaim en possédait toute une enfilade (4). Les premiers jours après la pluie, le gadīr gardait encore sa couleur terreuse ou rouge, comme disent les Arabes (5). Elle provenait non seulement des boues, mais encore des efflorescences salines, formées à la surface de la steppe desséchée, des débris minéraux (6), recueillis sur la superficie du Ḥiǧāz, région volcanique par excellence.

Parmi ces *ğadīr*, seuls les plus considérables résistaient à l'évaporation intense, causée par la siccité de l'air, à l'action absorbante du soleil d'Arabie (7), fonctionnant comme une pompe à vapeur. On séjournait dans le voisinage jusqu'à épuisement de l'eau. Ainsi fit Amrou'lqais le prince-poète avec ses compagnons d'aventure. Les riverains pouvaient se féliciter, quand le gadīr subvenait à leur besoin d'eau pendant les trois mois, consécutifs à la dernière pluie (8). On

(1) Bakrī, *op. cit.*, 462, 12. Poissons rares à Médine ; I. S. *Ṭabaq.*, IV[1], 116, 26 ; 122, 5 ; poissons à Ḫaibar, Doughty, *Travels*, 1, 184.

(2) Yāqoūt, E. III, 469 ; Bakrī, *op. cit.*, 232.

(3) Yāqoūt, E. II, 251, 1° ; III, 173, 13, où le même vers se trouve attribué à deux poètes différents ; eaux courantes à Taboūk et Al-ʿOlā ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 7.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 465, 2-6.

(5) أشكر ; désigne la couleur du ğadīr ; حديث عهد بالسماء ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 562. Le toponyme *Ağdira* fait supposer une succession de réservoirs ; Yāqoūt, E. I, 294 ; ğadīr de Rābiğ ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 297. *Ağ.*, X, 74, 18 : « ğadīr d'eau du ciel » ; sur les catégories de ğadīr, voir Walther, *Wüstenbildung*, 39 ; ğadīr, disputé entre les voisins ; *Naqāʾiḍ Ġarīr*, 7, 6 ; 12, l. 13-14 ; autres ğadīr, à ʿOsfān etc. ; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 69 ; 117.

(6) Dépôts salins après le dessèchement des ğadīr ; Walther, *op. cit.*, 247-48.

(7) Cf. Walther, *loc. cit.*

(8) Deux poètes cités dans Yāqoūt, E. II, 116, 2 ; *Ağ.*, VIII, 68, 7 etc.

distinguait donc les *ğadīr* permanents ou ğadīr d'été ([1]), ceux enfin « ne laissant jamais voir le fond » ([2]). Au pays de Ḥismā, dans le Nord du Ḥiğāz, un ğadīr aurait même conservé les dernières eaux du déluge ([3]). Aussi jouissait-il d'une détestable réputation, هو الخبث ماء, chargé, croyait-on, de toutes les iniquités de l'impie génération, contemporaine de Noé. L'encyclopédiste Yaqout a le courage de s'inscrire en faux contre cette légende. A son avis, il y a vraiment trop loin entre le Ḥiğāz et le Ǵoūdī, l'Ararat des Arabes ([4]).

La présence de ces masses d'eau donnait nécessairement naissance à des palmeraies ([5]) ou à des fourrés d'arbres ([6]), brousse, maquis : refuge des serpents et des grands fauves. En Arabie, le voisinage de l'eau, qu'il s'agisse d'une mare, d'une source, d'un puits ([7]) entraîne toujours celui des arbres. D'où la notation courante chez les géographes عيون واموال, puits et domaine agricole, ماء ونخل, eau et palmeraie ([8]). Par ailleurs l'eau pouvait être malsaine, provoquer chez l'homme des urines sanguinolentes ([9]) ; elle avait le goût saumâtre ([10]) et — pour reprendre la pittoresque expression bédouine — salé « au point d'é-

([1]) Bakrī, *op. cit.*, 171, 8 ; 172 ; 529, 5 d. l; Yāqoūt, E. VI, 72, 4.

([2]) لا يُرَى قعْرُهُ ولا يفارقه الماء ; Bakrī, *op. cit.*, 172. bas ; 462, 12 ; Yāqoūt, E. I, 336 ; II, 62, 4-3 d. l. ; Ḥoṭai'a, *Divan*, X, 7.

([3]) Bakrī, *op. cit.*, 298.

([4]) Yāqoūt, E. III, 276, 277 ; eaux de ğadīr inutilisables parce que fourmillant d'insectes, عاميص Yāqoūt, VI, 55, 6.

([5]) Bakrī, *op. cit.*, 173, 1 etc. ; 463, 2-6 ; ماء عليه نخل كثير ; Yāqoūt, E. III, 444 ; 453 459 ; IV, 261, 281, 292 ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 29, 31.

([6]) Yāqoūt, E. III, 233, 248 ; plus loin on parlera des مأسدة, repaires des lions, fréquemment associés avec اجمة ; Bakrī, *op. cit.*, 281 ; 323, 3 d. l.

([7]) D'où le nom de « Maśğar », donné à une *eau ;* Bakrī, *op. cit.*, 535, 11 ; ğadīr avec beaucoup de *salam* ; Yāqoūt, E. IV, 52, 1. Ce ğadīr durait seulement tout le *rabī' ; ibid.*, IV, 51 d. l. ; serpents dans les fourrés ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 556, 7. Dans le voisinage de ces ğadīr poussaient les variétés de roseaux, de cannes, mentionnées par Ibn Ḫalāwaih, *Śağar*, XXI-XXII.

([8]) Bakrī, *op. cit.*, 191 ; 468 ; Yqoūt, E. II, 60, 2 ; 289 ; 332, II, 6 : 233, III, 346 ; arbres et منْهل ; *ibid.*, II, 439.

([9]) انه يُبيل الدمَ ; Bakrī, *op. cit.*, 172, d. l.

([10]) Yāqoūt, E. II, 114, 7. d. l.

borgner un oiseau » ([1]). Ces cas étaient fréquents pour les ġadīr. Avant d'aboutir au réservoir, les eaux de pluie avaient lavé tant de steppes salines, entraîné dans leur course folle tant d'éléments minéraux et de résidus chimiques ! En desséchant les eaux, le soleil intensifiait le saunage, la concentration minérale des éléments solides. Dans le voisinage des étangs de Ḥomm, aucun nourrisson ne parvenait à vivre ([2]). Aussi les bassins aux eaux douces et potables sont-ils honorés d'une mention spéciale. Les couvents chrétiens, disséminés le long de la frontière nord du Ḥiġaz possédaient généralement un de ces ġadīr ([3]), libéralement mis à la disposition des pasteurs nomades et des caravanes de passage ([4]). Les poètes bédouins se sont montrés reconnaissants en célébrant la généreuse hospitalité des moines, les bons Samaritains du désert ([5]). Elles méritent d'être soulignées ces sympathies monacales de l'ancienne poésie. On en retrouve l'écho jusque dans le Qoran (5, 85) : « Chez ceux qui se proclament chrétiens, dit Mahomet, vous constaterez des dispositions plus amicales pour les croyants. Ils le doivent à l'influence de leurs prêtres et de leurs religieux, à leur éloignement de tout orgueil ».

Le territoire de Médine avec son périmètre étendu de pâturages et de steppes, possédait plusieurs de ces ġadīr, surtout dans la célèbre vallée du ʿAqîq ([6]). L'oasis comptait un privilège moins enviable, celui des mares stagnantes. Sous le ciel embrasé de l'aride Ḥiġāz, les marais ne forment pas un phénomène exceptionnel ([7]). Plusieurs oasis,

(1) ماءٌ ملْحٍ يَفْقَأُ عيْنَ الطائر ; Ibn Sikkit, *Tahdīb*, 559 1 ; cf. Walther, *loc. sup. cit.*, Eaux célèbres pour leur *douceur ;* Yāqoūt, E. IV, 293, 7 d. l. ; Bakrī, 600, 601, 614, 5 ; eaux stagnantes, donnant la fièvre aux chameaux ; Yāqoūt, E. V, 262, bas.

(2) Qotaiba, ʿ*Oyoūn,* 262, 4 d. l.

(3) Cf. notre *Poète Royal*, 38.

(4) Cf. Yāqoūt, E. IV, 178.

(5) *Poète royal* 37-39. Par contre on se vantait parfois de défendre l'approche de son puits, ou d'en faire payer l'usage ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 614, 9 ; 615, 7.

(6) Bakrī, *op. cit.,* 173.

(7) Yāqoūt, E. III, 203, 210, V, 84; eaux croupissantes et prenant à la fin une teinte jaune ماء صرًى وصرًى اذا طال انقاعهُ حتى اصفرّ ; Ibn Sikkīt, op. cit., 561, et autres expressions pour la stagnation des eaux ; *ibid.*

nommons Haibar, Ǵohfa, Ḫomm leur devaient une réputation méritée d'insalubrité ([1]).

Pour avoir tenté de défricher une de ces dépressions, envahies par les eaux et la brousse, l'ancêtre des Omayyades perdit la vie, victime, assure-t-on, de la vengeance des *ǵinn* ([2]); plus vraisemblablement emporté par la malaria, endémique dans les terres cultivées du Ḥiǵaz ([3]). Pas une seule rivière en Arabie. Les géographes postérieurs se montrent d'accord pour l'affirmer ([4]) et nous pouvons les croire sur parole. Pour compléter ce tableau, mentionnons une puissante cascade, se précipitant d'une haute montagne. Ce spécimen unique, croyons-nous, dans l'hydrologie du Ḥiǵaz se trouvait près du sanctuaire de Dou'š-Śara, dans les régions alpestres du pays de Daus ([5]), entre la Mecque et la frontière du Yémen, c'est à dire à la limite extrême du territoire envisagé par nous.

([1]) Bakrī, 232-33 ; 259 ; voir à l'index de *Mo'āwia* les mots *fièvre* et *Ḫaibar ;* autres ḡadīr marécageux ; Yāqoūt, E. I, 280, 6 d. l., le wādi غلّب عليه الماء (Bakrī, *op. cit.*, 503, 2 d. l.) doit désigner une plaine marécageuse. Grenouilles, mentionnées par les poètes ; A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 199. Mahomet apprenant leur utilité ordonne de les épargner ; Nasāī, *Sonan*, E. II, 202 ; marais; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 77, 9 ; 292, 5-7.

([2]) *Aḡ.*, VI, 92 ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 540.

([3]) Cf. notre *Bādia,* 94 sqq.

([4]) Iṣṭaḫrī, *Géogr.,* 15 ; Maqdisī, *Géogr.*, 95.

([5]) I. S. *Ṭabaq.*, IV[1], 176, 13 ; Yāqoūt, E. V, 246. Lac au Yémen, mais ce texte est un apocryphe ; *'Iqd*[1], I, 108.

IV

Le régime des eaux au désert. La salinité du sol. Les puits, les « ḥisā » ; qualités de leurs eaux

Le grand ennemi de la vie des plantes au désert, c'est l'énorme salinité du sol, conséquence de l'évaporation. Pénétrant jusque dans les couches profondes, l'implacable soleil pendant les longs mois d'un été, invariablement serein, soustrait à la terre les dernières traces d'humidité, y abandonnant et accumulant insensiblement les parcelles minérales, contenues dans les eaux celestes. Aux pluies torrentielles de l'hiver était réservée la mission — remplie dans nos pays par les rivières et par un arrosage incessant — de nettoyer, de désaler les terres, de les débarrasser de leur excès de minéralisation, enfin d'entraîner à la mer les résidus chimiques de cette lessive à grandes eaux. Tout est lavé, irrigué : les roches basaltiques et les vieux troncs morts. Ce contraste nous a valu la boutade suivante : « La fortune, survenant à l'imbécile, rappelle l'inondation hivernale, arrosant le bois sec ».

والمالُ يغشى رجالاً لا حلاقَ لهم   كالسَيلْ يغشى اصولَ الدنْدن البالي (1)

En outre les chutes météoriques doivent être assez fortes pour vaincre la résistance du sol, cuit et recuit aux feux de l'été, amollir la croûte superficielle, la saturer d'humidité et pénétrer dans le sein de la terre jusqu'à la rencontre d'une couche étanche. L'opération

(1) Ibn Doraid, *Is̆tiqāq*, 280.

procède dans les circonstances les plus favorables, quand la pluie ([1]) s'abat sur la surface des *dārāt* ([2]). On appelle de ce nom des plaines, recouvertes de sable, closes par des montagnes, comme en un cirque. D'après les descriptions des Arabes, rien de comparable à cette légère couverture de sable.

Elle joue au désert le rôle salutaire, maternel de l'herbe et des plantes, dans nos climats tempérés. L'*alma mater,* la terre massive qui nous supporte, a elle aussi besoin de ménagements. Le sable des *dārāt* préserve le sol contre les brutales atteintes de l'érosion, activée par l'action incessante des météores : le soleil, le vent, la pluie. Leurs attaques combinées donnent aux steppes arabes leur surface lépreuse, cet aspect de paysage lunaire, de planète éteinte. Le manteau de sable est un protecteur, sans devenir envahissant, encombrant, comme le lourd linceuil, recouvrant les *nefoud.* Il abrite, mais n'enterre pas. En amortissant les rayons solaires, il ralentit l'évaporisation de l'humidité terrestre, il favorise les manifestations vitales de la tenace flore désertique.

Aussi les Arabes parlent-ils de leurs *dārāt* « con amore ». Ce sable est blanc, « comme du camphre »; il est fin, aéré, trituré par les vents du désert au point de devenir « coulant », presque liquide ([3]). Passant à travers ce filtre merveilleux, les pluies pénètrent dans les couches inférieures; elles s'y emmagasinent à des profondeurs variables, souvent ne dépassant pas la longueur d'un bâton. Elles y alimentent les *aḥsā* ([4]); vasques invisibles, filets d'eau ([5]), glissant silen-

([1]) Comp. دارة تمسك الماء et دارة كريمة منبتات ; Bakrī, *op. cit.*, 630, 8 ; 631, 4 d. l. La qualification de حُرّ الرَّمْل (voir plus bas), terrain défavorable à la végétation, ne saurait convenir aux *dārāt.* Dans celles-ci la couche superficielle de sable recouvre et protège le sol, où plongent les racines.

([2]) *Dārāt* de Qorḥ (W. Qorā) ; A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. IV, 157, 10, Ibn al-Faqīh, *Géogr.,* 32 ; Cf. *Kitāb ad-dārāt* d'Aṣma'ī, éd. Aug. Haffner dans *Maśriq,* I, 406 etc. Les *dārāt* possèdent leur végétation et leur faune ; Bakrī, *op. cit.,* 338, Yāqoūt, E. IV, 14, bas; 119, 8 d. l. eau dans la *dāra.*

([3]) Bakrī, *op. cit.*, 336, 2 ; Yāqoūt, E. III, 113, 10.

([4]) Yāqoūt, E. I, 136-37 ; III, 274, bas; Ibn Ġobair, *Travels*[2] 204.

([5]) بُطْنان, couches étanches ; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb,* 30, 5 ; le ماء القرارة de Hamdānī, *Ġazīra,* 157, 20-21 ; en revanche il mentionne des sables sans fond, où l'eau

cieusement dans le sous-sol, réserves bienfaisantes d'eau salubre et pure. Elles sont bien connues des Bédouins, très adroits pour les retrouver. Cette découverte des eaux fut sous Mo'awia la spécialité de l'Omayyade Ibn 'Âmir. A sa naissance Mahomet avait pratiqué pour lui le *taḥnīk*, consistant à cracher dans la bouche du nouveau-né. Ce fut l'augure de ses futurs succès de propriétaire : il n'exploita jamais un domaine sans y découvrir de l'eau (1). Ces eaux souterraines constituent la ressource des voyageurs et des troupeaux transhumants. Après une longue traversée, quand le chameau fourbu trouve à brouter les buissons de *ġaḍā* et à boire l'eau des *ḥisā*, ce régime ne manque jamais de restaurer ses forces. C'est l'avis des Bédouins (2). Il suffit d'ordinaire de gratter superficiellement le sol, pour en voir saillir ces eaux souterraines (3). Les chameaux les apprécient, on vient de le voir ; et les hommes ne font pas un moindre cas de ce liquide frais et d'une saveur généralement plus douce. Soustrait à l'action directe de l'évaporation, il se trouve par suite moins exposé à la salinité, à la condensation des éléments solides en suspension dans toutes les eaux du désert (4).

Comme pour les *ḥisā*, quand on veut voir saillir l'eau, au fond des puits desséchés par le brûlant soleil d'Arabie, on se contente fréquemment d'enfoncer un instrument pointu, par ex. une flèche. L'opération très simple fut fréquemment pratiquée par Mahomet au cours de ses expéditions militaires (5). Il faut sans doute rapporter

---

se perd, لايقَع فيها شيء الآ هنك ولا نخارج لمائها ; *ibid.*, l. 24-25 ; c'est le contraire des terrains تشرب مشاشتُها الماءَ ثُمَّ تردّهُ ; Bakrī, *op. cit.*, 120, 5 d. l. En poésie les *dārāt* sont présentées comme un séjour enchanteur ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 250.

(1) Yāqoūt, *op. cit.*, E. II, 170 bas ; *Mo'āwia*, 241 ; Mahomet crache dans la bouche des malades ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 189, 191.

(2) *Aġ.*, VII, 116, 9. Pour le ġaḍā voir plus loin.

(3) Ibn Ġobair, *Travels*[2], 187, 3 ; 203, 15 ; 204 ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 257, 261, 407 ; nombreux *ḥisā* dans le Wādi'l Miāh ; Bakrī, *op. cit.*, 633, 15 ; « ḥisā de printemps » ; *ibid.* 633, 4 d. l.

(4) Walther, *op. cit.*, 47.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 70, 1 ; Yāqoūt, E. II, 365 ; Bakrī, *op. cit.*, 521, bas. (Dans le Ḥimā Ḍaryya, partout l'eau dans le sous-sol ; il suffit de creuser ; Bakrī, 626-30). Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 128. On enfonce un bâton ; Musil, *Arabia Petraea*, III, 259.

à l'eau du *ḥisā* cette description du poète bédouin, Aboū'ṭ-Ṭamaḥān.

« A volonté nos bergers puisent dans un creux du sol une eau pure, limpide comme le cristal de l'œil du corbeau ».

اذا شاء راعيها استقى مِن وقِيعَة   كعيَن الغُراب صفْوُها لـمْ بكدَرِ (1)

Cette méthode sommaire ne saurait convenir aux *daḥl*. Ce sont également des eaux souterraines, mais circulant dans des canaux « d'une roche polie et lisse, défiant l'attaque du pic et du ciseau. J'ai pénétré dans un de ces *daḥl*, écrit un géographe arabe; arrivé jusqu'à l'eau, j'ai découvert des masses liquides; mais l'obscurité m'a empêché d'en évaluer l'étendue, la quantité et la profondeur. J'en ai goûté avec mes compagnons et l'ai trouvée agréable et douce (2); c'est en effet de l'eau de pluie, ramassée dans les entrailles du sol » (3). Ces *daḥl* se trouvaient disséminés sur la surface du désert. Ainsi le prouve la fréquence de ce terme dans la toponymie (4). Le mystère de ces eaux profondes, la difficulté d'arriver jusqu'à elles avaient valu à certaines, c'est la remarque de Yâqout, des réputations singulières, entr'autres de guérir les troubles cérébraux (5).

Les eaux souterraines exercent une action beaucoup mieux vérifiée et plus générale : elles assurent l'alimentation (6), le débit régulier des sources, elles maintiennent le réseau des innombrables puits et points d'eau, couvrant de mailles invisibles la superficie de la Péninsule (7).

(1) *Aġ.*, XI, 134, 12.

(2) Parce qu'elle échappe au procédé de saunage, produit par le soleil.

(3) Yaqout, E. IV, 42.

(4) Cf. Bakri, *index*, s. v. دحل ; Yâqoût, E. IV, 43.

(5) Yāqoūt, E. IV, 42. Le scoliaste de *Naqā'iḍ Ġarīr* définit les دُحْلان خُروق في روضٍ وغِيطان مِن البلاد يـذهبُ فيها الرجلُ عامّةَ يومهِ وقد يُوجَد في الدَحْل الواسع الشجرُ والغضا. On ne se représentait plus exactement la nature de ces eaux souterraines; cf. *Naqā'iḍ*, 130, 12, 15: 166, 6.

(6) Ibn Ġobair, *Travels*[2], 206, 3. Trois sources souterraines alimentent le puits de Zamzam ; l'eau diminue ou augmente ; parfois même le puits demeure à sec ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 42, 43.

(7) Le long de ces points s'échelonnent les campements des Arabes ; on est sûr de les rencontrer ; *Aġ.*, VIII, 80-81.

Leurs noms, accompagnés parfois d'une brève description, se trouvent dispersés dans les divans des anciens poètes ([1]). S'il faut en croire l'histoire anecdotique de la littérature arabe, maint voyageur égaré dut à cette mention et à l'exactitude de sa propre érudition poétique de ne pas mourir de soif dans la solitude ([2]). Le célèbre vice-roi omayyade Ḥaggāg aurait même utilisé les indications, fournies par le prince-poète, le chevalier-errant Amroulqais pour creuser des puits sur la route du pèlerinage ([3]). Ce sont dans les recueils de *Nawādir* autant de recommandations indirectes en faveur de l'ancienne poésie, autant d'invitations à étudier ces vénérables monuments du passé.

Le qualificatif de جوّاب, creuseur de puits, était fort envié. On ne se montrait pas moins fier de posséder un puits inépuisable conservant de l'eau jusqu'au mois de Śaʿbān ([4]). Celui du mythique Loqmān était maçonné ([5]), un avantage peu commun en Arabie. Telle est l'importance de l'eau dans l'existence des nomades que deux tribus possèdent fréquemment en indivis le même puits ([6]). Il en résulte comme aux temps d'Isaac et d'Abimelech, des différends ([7]), des meurtres aussi et d'interminables luttes fratricides ([8]). Remus et

([1]) C'est là que Bakrī, Yāqoūt sont allés les recueillir, se dispensant trop souvent de l'autopsie. Même opération sur la Tradition. Un toponyme, mentionné dans un ḥadīṯ d'Aboū Horaira, est d'office attribué au pays de Daus; Yāqoūt, E. V, 422.

([2]) Bakrī, *op. cit.*, 620. Yāqoūt, E. V, 421.

([3]) Bakrī, *op. cit.*, 207, 7; Yāqoūt, E. V, 240; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 178-179.

([4]) *Naqā'iḍ Ġarīr*, 242; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 56, 8; Bakrī, *op. cit.*, 723, 6-8.

([5]) *Naqā'iḍ Ġarīr*, 130, 13 etc. طوّيّ .اطواء; Yāqoūt, E. V, 304.

([6]) Yāqoūt, E, III, 351; 399; *Aġ.*, X, 73, 11; Yāqoūt, E. V, 84, 357.

([7]) Bakrī, *op. cit.*, 154, 10 d. l.; 185; 285, 3; 342, 15; 429; 627-28; Yāqoūt, E. III, 331, 5 d. l.; 391, 10; *Aġ.*, XI, 127; puits comblé pour terminer un différend; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 31; guerre causée par un *ḥimā* (réserve) sur les eaux; *Aġ.*, VIII, 159; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 14, haut; le puits est comblé (voir plus loin); 214, 12 sqq.; puits creusés dans le roc; Yāqoūt, E. V, 109, bas.

([8]) Yāqoūt, E. V, 357.

Romulus se sont battus pour le berceau de Rome. Les tribus s'entre-détruisent pour décider la propriété incontestée de quelques mètres cubes d'eau (1). On connait aussi des traits plus chevaleresques, comme celui raconté de Qais ibn 'Āṣim, avec Mo'awia le plus grand modèle de magnanimité ou de *ḥilm* parmi les Arabes (2). Dans une razzia, peu avant d'atteindre le campement ennemi, ce chef tamimite arrêta ses hommes pour abreuver les chevaux, puis il donna l'ordre de crever les outres, contenant le reste du précieux liquide. Ce geste énergique leur disait: « si vous ne voulez périr de soif, vous avez devant vous le puits de nos adversaires: à vous de le conquérir ! » (3). Pour protéger la possession d'une réserve d'eau, le droit coutumier du désert déclarait *ḥarīm* ou *ḥimā,* c'est à dire intangible, le périmètre du puits (4). A quelle distance de l'orifice s'étendait ce lambeau de territoire privilégié ? (5) Nous l'ignorons au juste (6). Mais à l'intérieur de son rayon, il était interdit de creuser pour chercher de l'eau ou d'y faire stationner des troupeaux étrangers (7).

Maqdisī, un géographe du 10e siècle a porté un jugement sévère sur les eaux du Ḥiǵaz : « Celles de Wadi'l Qora et de Yanbo', écrit-il, sont mauvaises; les autres sont bien près de leųr ressembler ». — « Pendant mon premier pèlerinage, ajoute-t-il, j'ai goûté l'eau de Zamzam et l'ai trouvée détestable كريه: à une seconde visite, elle m'a paru excellente » (8). Un barde bédouin déclare ouvertement

(1) Bakrī, *op. cit.*, 334, 11-12 ; 496-97.

(2) Cf. *Mo'āwia,*, index *s. v.* Qais ibn 'Āṣim.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 558, bas ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 203.

(4) Yāqoūt, E. III, 264.

(5) Cf. *Fāṭima,* 78 ; Aboū 'Obaid (ms. Kuprulu, Constantinople) 135b , لا حِمَى الّا في ثلاث ثَلّة البئر وطول الفرس وحلقة القوم.

(6) Les indications varient d'après la nature du puits عادي ou جاهليّ préislamite, بدي, récent; قليب الزرع pour l'arrosage des cultures. On stipule « 500 coudées d'intervalle entre deux عين » ; Yaḥiā ibn Ādam, *Ḫarāǵ*, 64, 71, 72 ; 73, 74. Autres mesures, données par Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 57. District percé de puits et de قليب; Yāqoūt, E. V, 247.

(7) Cf. Yaḥiā, *loc. cit.* ; Aboū Yoūsof, *loc. cit.;* Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 51.

(8) Maqdisī, *Géogr.*, 101. Au lieu de l'eau de Zamzam, souillée par la foule يخوضه الناس on propose à Mahomet des eaux plus pures ; Ḥanbal *Mosnad*, I, 215. 1.

qu'il sacrifierait tout le puits de Zamzam pour une gorgée d'eau de son pays (1). Le jugement le moins défavorable, c'est en définitive celui du géographe Iṣṭahrī : « on ne peut sans inconvénient en faire longtemps usage, لا يمكن الادمانُ على شربهِ (2). Nous aurons à en reparler à propos de la Mecque.

Pourtant les nomades ne se montraient pas fort exigeants en matière d'eau. Sur les confins du désert syrien, je me suis vu offrir des liquides, à la couleur, à l'odeur caractéristiques, de nature à supprimer la plus irrésistible envie de se désaltérer. Ils les qualifiaient de potables شروب, quand ils tenaient le milieu entre l'eau douce et l'eau salée اذا كانتْ بين المِلْحِ والعذْب (3). Les puits saumâtres doivent abonder dans la Péninsule, s'il est permis d'en juger d'après la synonymie extrêmement variée, contenant une allusion à leur salinité (4). Dès lors on connaissait l'habitude (5) de faire bouillir l'eau, pour la conserver pendant le voyage (6).

Inutile de songer aux sources de nos montagnes s'échappant à gros bouillons des flancs du rocher. Le Ḥiǵāz possédait trop de pics basaltiques, trop de monts pelés, اقرع. Quand ces masses rouges ou noires (7) cèdent le précieux liquide, renfermé dans leurs entrailles

(1) Bakrī, *op. cit.*, 247, 5-6.

(2) Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 17, 15. Elle guérit, mais à condition d'en boire longtemps ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 58, 9 ; Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 19 ; Yāqoūt, IV, 401 ; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 44.

(3) Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 558 ; Yāqoūt, E. V, 260.

(4) Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 558-59 ; امالح. امرار. أُمَيلح ; Bakrī, *op. cit.*, 47, 669 ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 261, 408 ; Yāqoūt, E. IV, 372 ; V, 426, شديد الملوحة. Eaux proverbiales pour leur douceur ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 111, 18 ; Bakrī, *op. cit.*, 633, سيّدُ مياهِهم. Les eaux sont censées influer sur le moral, témoin cette prière d'un Bédouin : اللهمّ لا تُنْزِلني ماء سوء فاكون امرأ سوء ; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 266, 1 ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 152, 9 ; Bakrī, *op. cit.*, 623, ماء سوء.

(5) Le lait se conserve mal en voyage, *Aǵ.*, X, 12, l. 8 et 20. ; cf. p. 16. On l'emportait seulement pour un léger déplacement. Eaux « douces » ou « très douces » ; Yāqoūt, E. V, 36, 2 ; 247, 4 ; 304 ; 357. Celles de Ṣaḍḍā' jouissaient d'une faveur spéciale ; Yāqoūt, V, 342.

(6) Yāqout, E. II, 179, 6.

(7) Voir plus bas ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 658, 16.

calcinées, où les derniers feux viennent à peine de s'éteindre, elles le font avec une désespérante parcimonie : c'est le *waśal*, très estimé — comme toutes les eaux de roche — à cause de sa pureté (¹). Rares sont donc les sources véritables, celles coulant à la surface du sol, les sources « errantes et en mouvement », عين سائحة تجري (²). Il faut admettre une exception pour certaines oasis — telles Haibar et Taimā' ; on y rencontre non seulement des sources, mais des ruisseaux alimentés par leurs flots (³). Il avait sans doute en vue un ruisseau le poète quand il décrivait « les eaux, promenant leurs méandres parmi les troncs des ricins » (⁴) ou « à l'ombre des *arāk*, جرى تحت افنان الأراك المسوّق » (Yaqout, III, 405).

La région de Yanbo', près de la mer Rouge, en fournit un autre exemple (⁵). Parmi ses « 99 sources » — ni plus ni moins — on en compterait même de *vauclusiennes*. Elles jaillissent du sable avec une impétuosité irrésistible, au point de ne pouvoir être canalisées au bénéfice des cultures voisines (⁶). Il n'est pas toujours facile de distinguer entre ماء, عين et بئر puits ou source ? Nos documents, composés sur des collections écrites, beaucoup moins sur l'inspection topographique, laissent dans le vague la valeur de ces trois termes. Cette synonymie désigne généralement des points d'eau, alimentés par des courants souterrains (⁷), plutôt que des citernes, destinées à recueillir les eaux plu-

(¹) Yāqoūt, E. IV, 201, 2-3 ; ماء لهُ جبل اسْود ; IV, 252, 6 ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 292, 8. sources abondantes au fond des wādi ; Doughty, *Travels,* I, 440, 448.

(²) Ibn Ḥanbal, *Mosnad,* I, 253, 6 d. l. ; Yāqoūt, E. I. 253, 5 ; III, 233 ; V, 179 ; Bakrī, 125, 9 ; 141, 7 d. l., عين جارية... ماء يسيح à Médine; Yāqoūt, E. II, 211, 11 ; Aboū Zaid, *Kitāb al-Maṭar,* 267, 5 : سيح اماء هو الذى تشعّب منهُ جداول الحرْث والنخل

(³) Cf. Doughty, *Travels,* II, 79, 184 ; lac et *nahr* à Taimā' ; Bakrī, 209, bas.

(⁴) Ibn Sikkīt, *op. cit.,* 561 ; autre *nahr* à Taimān ; Bakrī, 555 ; 14.

(⁵) Peut-être encore le « Wādi'l Miāh » ; Bakrī, *op. cit.,* 568, 589, 704. Montagnes autour de Ṭāif, remplies d'eau ; Yāqoūt, III, 450 ; sources فوارة, jaillissantes dans la région de Badr-Ṣafrā' ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages,* I, 295, 296, 298-99 ; I. Ġobair, *Travels*², 182, 187 ; eaux courantes, Yaḥiā, *Ḫarāġ,* 78, 19 ; 81, 16. Eaux courantes parmi les *arāk ; Aġ.,* XI, 151, 4 d. l. Eau courante, sortant au pied du mont Aboū Qobais et utilisée par les foulons ; Yāqoūt, E. V, 84, 13.

(⁶) Bakrī, *op. cit.,* 158, 4 ; 169, haut ; 415 ; 416, 9 ; Yāqoūt, E. II, 72, 2-5 ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina,* 11.

(⁷) Yāqoūt, E. II, 3-4. ماءة composée de 2 *rakyya ;* Yāqoūt, E. IV, 262, 6.

viales. Il n'est pas exagéré d'affirmer que certaines vallées aux environs de Médine, puis entre cette ville, la Mecque et Yanbo', sont littéralement criblées de puits (1). Mentionnons particulièrement le pays des Banou Solaim (2), ensuite la pittoresque région du mont Raḍwa (3) ; elle nous retiendra encore plus loin. L'abondance des eaux courantes (4) constitue un des traits, reparaissant avec une fatiguante monotonie dans la description du paradis qoranique: تجري من تحتهم الانهار. Ce souvenir a dû contribuer à localiser à Raḍwa le mystérieux séjour du Mahdi šî'ite. Au sein de la fraîcheur, près des sources et des bosquets du Raḍwa, ce « maître de l'heure » attend le signal de sa réapparition.

« La mort épargnera ce descendant du Prophète, jusqu'à ce qu'il marche à la tête de ses escadrons, précédés de son étendard ».

وسبطٌ لا يذوقُ الموتَ حتّى   يقودَ الخيلَ يقدمُها اللواء (5)

Plus ordinaires sont les « petites eaux, مُوَيهة ou مُوَيّة » (6) à débit insignifiant. Suintant goutte à goutte (7), elles suffisent « à abreuver un ou deux cavaliers au maximum » (8). Les plus estimées

(1) Bakrī, *op. cit.*, 195 ; 415, 7 etc. ; 534-35 ; ou encore مَسَك ; Yāqoūt, E. IV, 321, 4 ; rakyya désigne aussi un puits ordinaire ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 31, d. l.

(2) Une série de puits communiquants ; Yāqoūt, E. V, 341.

(3) Yāqoūt, E. III, 4 ; IV, 260-61. On distingue entre عين et بئر pour le *ḥarīm* ou *ḥimā* ; cf. Yaḥiā, *Ḫarāǵ*, 72-73 ; عين et عيون dans la toponomastique de l'Arabie ; Bakrī, *op. cit.*, 187, 688.

(4) Eaux courantes, sources jaillissantes فوارة à Ḫolaiṣ et Baṭn Marr ; Ibn Ġobair, *Travels*[2], 182, 184.

(5) *Aǵ.*, VII, 10, 5.

(6) Cf. Bakrī, 210 ; 544, ici probablement dérivé du toponyme مُوَيسل, au diminutif ; Yāqoūt, E. IV, 255, 2-5 ; V, 293.

(7) Yāqoūt, E. IV, 255, 5-6 ; parfois ماءة ; *ibid.*, IV, 262, 6 ; 281 ; Bakrī, 706 ; ماءة, d'ordinaire avec des toponymes féminins ; cf. Bakrī, 718, exceptions *ibid.*, 718, l. 15, 20.

(8) Bakrī, *op. cit.*, 546, 13 ; Yāqoūt, E. IV, 321, مَسَكٌ كثير لماء السماء يكتفون به صَيفهم وربيعهم اذا مُطِروا ; puits pouvant désaltérer « 50 brebis » ; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 72, 6 ; autre puits, suffisant « à deux souris » ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 279, d. v.

étaient les eaux *bleues* (1), ainsi appelées sans doute à cause de leurs masses pures et profondes, où se mirait l'ardent azur du firmament. A d'autres on attribuait la propriété « d'engraisser les chameaux » (2). On prêtait la même action à l'eau de Zamzam, pour le moins d'apaiser la faim des pélerins (3). A tout prix on voulait rétablir la réputation compromise de ces eaux sacrées, puisque même en les mélangeant avec du suc de raisins, on arrivait péniblement à en dissimuler le goût nauséabond (4). De certains puits on disait que « leur eau était semblable à l'eau du ciel » (5), c'est à dire à la pluie : un éloge évidemment.

On s'en persuadera mieux, si l'on songe au nombre considérable d'eaux salées et amères (6), les *Marah* de l'Exode. Il correspondait à celui des *sabaḫa*, terrains salins (7). On en rencontrait jusqu'au sein de la fertile oasis de Medine (8). Des plaines étaient couvertes d'efflorescences brillantes, craquant sous le pied des montures (9). « Aucun cours d'eau n'intervenant pour laver et drainer la terre, les parties solides des chutes pluviales s'amassent dans le sol et augmentent insensiblement sa salinité » (10). Il faut tenir également compte de l'évaporation, de l'action de la chaleur solaire sur les puits. Elles en exagèrent la densité et la proportion en éléments solides, dont elles intensifient les réactions chimiques. Voilà

(1) Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 562, 5 ; Ḥoṭai'a, *Divan*, III, 15.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 342, 8, d. l.

(3) Ġaḥiẓ, *Maḥāsin*, 182 ; I. S. *Ṭabaq.*, IV¹, 162 : ما لي طعامٌ الآ ماء زمزم فسَمنْتُ حتّى تكسّرَتْ عُكَنُ بطني وما وجدْتُ على كبدِي سَخْفةَ جُوعِ : Yaqout, E. IV, 401.

(4) Cf. Ḥanbal, *Mosnad*, I, 215, 1-2.

(5) Comp. نَحْنُ كماء المزْن, purs comme l'eau de pluie ; A. Tammâm, *Ḥamasa*, E. I, 59 d. v. ; Yaqoût, E. III, 113, 2 ; Bakrī, 149, 7 d. l. : اجمة عذبة الماء.

(6) Yāqoūt, E. II, 251, 332 ; III, 107 ; Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 561, 2.

(7) Yāqoūt, E. IV, 266, 12 ; avec des salines, IV, 283, 1 ; 319 : عقار الملْح, saline *Naqā'iḍ Ġarīr,* 231.

(8) Salines et eaux salées en Arabie ; Hamdānī, *Ġazīra*, 155 ; sel rouge ; *ibid.*, 155, 18.

(9) Bakrī, *op. cit.*, 172, 4: ارض بَيضاء جَهادٌ لا تنبت شيئاً لها حسٌّ تحت الحافر.

(10) E. Banse, *op. cit.*, p. 30.

pourquoi la plupart des gadir temporaires de la Péninsule finissent par se transformer en marais salins. La même cause rend inutilisables nombre de puits, non alimentés par de puissantes sources souterraines ([1]). Les Israélites en firent l'épreuve quand ils pénétrèrent dans la presqu'île du Sinaï ([2]). Certains puits étaient salés au point, disait-on « de brûler le poil du chameau » ([3]), apparemment après avoir brûlé les parois de son robuste estomac. D'autres parmi ces eaux possédaient des vertus laxatives, certaines une action contraire. Le tout au gré des éléments chimiques, dominant dans leur composition ([4]). Les prophètes de l'Ancien Testament avaient changé la qualité des eaux. On comprendra donc pourquoi la *Sīra* attribue si fréquemment le même rôle à son héros ([5]). Il s'en acquitte généralement en crachant ([6]) au fond des puits, ou en y versant ([7]) le résidu de ses ablutions ([8]).

Mahomet avait fait de tristes expériences avec l'eau de ces puits. Il n'en manquait pas pourtant à Médine et plusieurs fournissaient une boisson excellente. Mais ils se trouvaient d'ordinaire à l'intérieur des *dār* ([9]), vastes enclos, où gîtait tout le clan avec ses troupeaux. De là des infiltrations, une infection, transformant le puits commun

([1]) Walther, *op. cit.*, 30, 43, 55, 62.

([2]) Cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, s. v. *Mara*. Le célèbre barrage de Mareb aurait été transformé en saline ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 49.

([3]) Pour ce motif, appelés حُراق ; Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 558.

([4]) Yāqoūt, E. II, 179 ; Bakrī, *op. cit.*, 552, 5 ; à la ligne 7, *ibid.*, on trouve une autre explication ; ارسل ذنَبَةُ, exercer une action laxative ; Yāqoūt, *loc. cit.*,

([5]) Yāqoūt, E. II, 332.

([6]) Crachat, conseillé comme remède par Mahomet ; Bakrī, 606, 4 d. l.

([7]) I. S. *Ṭabaq*, II[1], 72, 6 ; I. Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 257, 289 ; I. Ġobair, *Travels*[2], 197 ; Mahomet multiplie les eaux ; I. S. *Ṭabaq*, II[1], 72, 1. A l'imitation de Mahomet le faux prophète Mosailima, crache dans un puits et le fait dessécher, فيبست ; Brockelmann, *Ibn Ġauzi's Kitab al-Wafa'*, 33.

([8]) Il s'en sert aussi pour les malades ; Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, K., I, 62. Sources stagnantes causant la fièvre aux chameaux ; Bakrī, *op. cit.*, 297, 3.

([9]) Comme dans la *saqīfa* des B. Sā'ida ; Bakrī, *op. cit.*, 167.

en un bouillon de culture microbienne. La malaria de Médine s'explique au moins partiellement par cette négligence (1). Un jour on crut le Prophète ensorcelé. Il avait seulement absorbé l'eau malsaine du puits des Banoū Zoraiq (2). On suspecta naturellement les Juifs. A Médine ils possédaient les meilleurs puits (3) et les musulmans devenaient leurs clients. Cette situation ne pouvait se prolonger : on chercha un prétexte pour les déposséder en attendant leur expulsion de Médine. Au Ḥiğāz ils avaient gardé le monopole pour l'aménagement des eaux. Sous le califat de ʿOmar, il fallut encore recourir à leur intervention pour restaurer et maçonner le puits principal de Tabouk (4). Ceux de Wadi'l Qorā déployaient en ce genre une habileté reconnue (5).

Le simple creusement d'un puits passait pour une affaire importante. On n'hésitait pas à implorer l'assistance pécuniaire des voisins, comme on l'eût fait, quand il s'agissait d'une *ḥamāla* ou prix du sang (6).

Dans la vie de Mahomet, les histoires d'empoisonnement occupent une place considérable. Facilement le Prophète soupçonne des tentatives criminelles contre sa personne. Quand les Bédouins lui offrent des victuailles, il oblige fréquemment ses compagnons à en goûter avant lui (7). Depuis son expédition de Ḫaibar, il souffrit constamment de la fièvre, la terrible *malaria* de Ḫaibar, redoutée

(1) Cf. notre *Bādia,* 94-95 ; Balāḏori, *Fotoūḥ,* 11.

(2) Bakrī, *op. cit.,* 384-85 ; I. S. *Ṭabaq.,* IV². 4-6 ; on met volontiers en cause les B. Zoraiq, à cause de leurs prosélytes juifs ; cf. I. S. *Ṭabaq.,* loc. cit. On leur attribue le « masǵid dissident, الضرار » ; Yāqoūt, E. II, 4, l. 7.

(3) Al-Bābī, *Nozhat an-Nāẓirīn,* (ms. Instit. biblique, Rome), 39ª ; Ibn al-Faqīh, *Géogr.,* 25-26.

(4) Yāqoūt, E. II, 365, 4 d. l. On citait des eaux courantes, donnant la fièvre ; Bakrī, *op. cit.,* 641, 7-6 d. l. Eaux peut-être contaminées par la présence des lauriers-roses, comme il arrive encore dans la Transjordanie, les pays de Moab, d'Edom et la Pétrée.

(5) Voir plus loin.

(6) *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 31, d. l. Le poète Samau'al, le seigneur de Taimā', se vante de posséder un puits inépuisable ; *Ağ.,* VIII, 83, 4 ; c'était un ماء قديم جاهلي ; Bakrī, *op. cit.,* 628, 631.

(7) Bakrī, *op. cit.,* 779, 5 d. l. ; vraisemblablement une charge des citadins contre les nomades.

des nomades (¹). Mahomet préféra attribuer son mal à l'effet d'un toxique, administré par une Juive vindicative. Il avait l'antisémitisme féroce : tel le dépeignent le Qoran et la *Sīra*.

Elle est riche, trop riche la faune des puits et des sources désertiques (²). La vie y pullule. Pour décrire une vieille Bédouine au ratelier ébréché, les poètes aimaient à dire :

« Quand elle sourit, ses gencives supérieures rappellent une collection de noirs coléoptères, nageant au fond d'un puits.

(³) اذا ضحكت شبّهت اضراسنا العُلى   خنافس سَوْداء في صَراةِ قليب

Le sable ! voilà un nouvel ennemi de ces installations. Charrié par les *samoūm*, les « vents jaunes » de la *Sīra* (⁴), il compromettait la pureté des eaux, en y accumulant d'énormes quantités de poussières minérales. Le liquide prenait alors des couleurs suspectes, comme si l'on y avait versé « une teinture de ḥenné » (⁵), ou bien des végétations se formaient à la surface (⁶).

Les sources arabes, en majorité souterraines et se trouvant fréquemment à des profondeurs considérables, ne pouvaient contribuer, comme les eaux mortes des *gadīr*, à augmenter la superficie des terres marécageuses.

Le Bédouin appartient à la famille des peuples buveurs de lait, où il trouve sa nourriture et sa boisson (⁷). C'est seulement

(¹) Pour la combattre, la population de Ḫaibar usait de l'ail ; répugnances du Prophète pour ce légume ; *Mo'āwia*, 366 ; *Šo'arā'* (Cheikho), 912, 2 v. Guidi, *Sede primitiva*, 606. Remèdes contre la malaria ; citations poétiques dans Gāḥiẓ, *Ḥaiawān* VI, 118-19.

(²) Pour ce motif et aussi pour la salinité de l'eau, résultat de l'active évaporation, il faut fréquemment changer de puits ; peu de puits جاهليّ ou عاديّ ; I. S. *Tabaq.*, II², 44, 4 ; Yaḥiā, *Ḫarāǧ*, 73 ; Cf. Walther, *Wüstenbildung*, 87.

(³) *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 37.

(⁴) Balāḏorī, *Ansāb*, 218ᵃ ; cf. Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 559, 4 ; Ṭab., *Annales*, I, 2736.

(⁵) I. S. *Ṭabaq.*, IV², 4, l. 13 ; 6, 2 ; Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 561, 1.

(⁶) Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 559, 2.

(⁷) ألْبَنَ, avoir du lait, signifie se trouver dans l'abondance ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. II, 9. Lait boisson nationale ; *Aǧ.*, V, 191 ; VIII, 74, 75 ; XII, 37, 16 ; XXI, 35, 5 sqq. Besoin irrésistible du lait عَيْمة الى اللّبَن ; *Aǧ.*, II, 411 ; comp. notre *Bādia*, 92.

en voyage ou en l'absence de son liquide favori, que cet enfant jamais sevré se résigne à boire de l'eau. Il l'apprécie principalement en vue de ses troupeaux et se dispense pour l'entretien de ses puits des plus élémentaires précautions hygiéniques. Aussi mal surveillées, encore plus mal protégées contre les dangers de contamination et l'insouciance des nomades (¹), leurs eaux devenaient facilement croupissantes, entraient en fermentation.

Centre volcanique par excellence, le Ḥigaz possède naturellement des sources thermales et d'autres sulfureuses (²). Je dois me contenter de cette brève mention.

Seules les eaux, coulant à fleur de terre, peuvent être directement utilisées pour la culture. Ainsi à Médine on se servait des torrents temporaires, des eaux, accumulées pendant l'hiver derrière les barrages basaltiques des *ḥarra*, pour arroser les palmeraies (³). Généralement il fallait à force de bras (⁴), au moyen de cordes, de poulies, de norias (⁵), amener l'eau des puits à pied d'œuvre. Le mécanisme d'ailleurs très primitif était mis en mouvement par un homme ou par un chameau. On amenait la corde en s'éloignant du puits, elle prenait alors le nom de عقال (⁶). Dans les débuts de son séjour à Médine, 'Alî le beau fils du Prophète aurait de la sorte travaillé, aux gages d'un propriétaire juif (⁷). Manœuvre pénible ! Aussi vante-t-on les puits « à corde courte » (⁸). Parfois il fallait la doubler, dans le sens

(¹) Bakrî, *op. cit.*, 562 ; Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 10-11 ; Ibn Mâġâ, *Sonan*, II, 50. Yâqoût, E. III, 303 : ماء كثير الضياع ; variétés d'arrosage à Médine ; Yaḥiâ ibn Âdam, *Ḫarâġ*, 69-73, 86, 8-12 ; eau courante, Yaḥiâ, *op. cit.*, 78, 1 ; خليج, canal d'eau courante; Ibn Doraid, *Ištiqâq*, 28 ; Bakrî, *op. cit.*, 654. سقي السماء employé comme synon. de سقي البعل, eau du sous-sol ; Yaḥiâ, *op. cit.*, 84, 3.

(²) On y jettait les ordures ; voir dans les *Ṣaḥîḥ* les *Kitâb al-woḍou'* ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*², I, 124 ; Boḫârî, *Ṣaḥîḥ* (K.), I, 72 ; parfois aussi les cadavres, comme après Badr ; A. Tammâm, *Ḥamâsa*, E. I, 188.

(³) Ibn Sikkît, *op. cit.*, 559, 2.

(⁴) Au moyen de seaux ; Yaḥiâ, *op. cit.*, 78, 80, 81, 82.

(⁵) سانية , سواني ; Yaqout, W. III, 146, 16; cf. Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, 134.

(⁶) Yâqoût, E. III, 11, 16.

(⁷) Cf. *Fâṭima*, 57 ; Ibn Mâġâ, *Sonan*, E. II, 45.

(⁸) قريبة الرشاء ou القعر ; Yâqoût, E. II, 247, 2 ; 286 ; Hamdânî, *Ġazîra*, 128, 18 : طويل الرشاء, Ibn Baṭouṭa, *Voyages*, I, 335, بعيدة القعر ; cf. I. Gobair, *Travels*²,

de la longueur (¹). Enfin certains puits, aux parois formées par la roche vive, contenaient des eaux tellement profondes qu'on devait renoncer à s'en servir pour l'arrosage (²). Heureusement quantité d'arbres se contentaient de l'humidité, puisée dans le sous-sol, où leurs racines allaient la chercher parfois jusqu'à 30 mètres de profondeur : ainsi font les tamaris et les acacias (³). Ce sont les cultures *ba'l* (⁴) ; certaines céréales entraient dans la même catégorie (⁵) et faisaient preuve d'une égale endurance.

188 ; Yāqoūt, E. V, 36, 2 ; eaux dont le رشاء est à 20 ou même 80 قامة ; Yāqoūt, E. V, 84, 4 ; 247, 4 ; Ḥoṭai'a, *Divan*, III, 15 : قصير الرشاء ; puits communiquants قريبة القعر ; Bakrī, *op. cit.*, 743, 7, d. l.

(¹) تُستَقى بشطَنين اي بَحبلين ; Yaqout, E. IV, 19, 12.

(²) J'interprète de la sorte Yāqoūt, E. IV, 195, 2 ; لهم عيون في الصخور لايمكنهم ان يجروها الى حيث ينتفعون بها ; puits inépuisables et peu profonds ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 24.

(³) Cf. Walther, *op. cit.*, 48. De *Al-Ḥāǧ*, Al-Hagi Maurorum, Aboū Ḥanīfa assure que تذهب عروقه في الارض مذهبًا بعيدًا ; *Lisān al-'Arab*, III, 70 ; *Tāǵ 'Arūs*, II, 26.

(⁴) Cf. *Yazīd*, 330, n. 2 ; Aboū 'Obaid, *Ġarīb*, (ms. Kuprulu, Constantinople) 192ª, البعل الذي يشرب بعروق من غير سقي ; Yaḥiā, *op. cit.*, 80, 81, 84, 86.

(⁵) Yāqoūt, E. IV, 195, 1 : زروعها اعذاء ويسمّون اعذاء العثريّ وهو الذي لايُسقَى ; dépressions conservant l'humidité ; *ibid.*, E. III, 397 : بَطن رَوضةٍ يبقى الماء فيها الى القيظ وفيها ينبت الخبر وهو شجر السدر والآراك. Comp. Ibn Ḥalawaih, *Sigar*, XXI, 5 : السِدرُ اذا كثُرَ في ماء وهبوط الخبْراء ; « ḥabra' », nom donné aux bouquets de *sidr*.

V

La fête de la nature. Cueillette de truffes. Flore du Ḥiǵāz. Sources et puits; classification

Revenons à des tableaux plus riants. Nous sommes au début de l'hiver. Après quelques semaines d'attente anxieuse, de luttes, de passes incertaines, de sautes de vent entre le Nord et le Midi chargé d'humidité, la pluie est tombée abondante. C'est le *sail,* la trombe d'eau, dévalant des hauteurs. « Bientôt les flots ont atteint le sommet des tertres dans la plaine et rempli les vallées. Dix jours après, la steppe se voit métamorphosée en un jardin saturé d'eau » ([1]). Ainsi s'exprime l'enthousiasme du nomade, au sortir de la fournaise de l'été arabe. Son œil embrasé triple spontanément les dimensions des objets. Il demeure vrai pourtant qu'à ce moment les mornes solitudes du Ḥiǵaz étalent toutes leurs séductions. Même en Arabie la nature sait se montrer coquette, coquetterie austère sans doute, mais non sans grâce. Une guirlande de verdure, quelques brins d'herbes lui suffisent pour se faire valoir.

Ainsi qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements.

(1) فما لبثنا الآ عشرًا حتّى رايتُها روضة تَنْدَى ; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥab*, 36.

Vivifié par les ondées hivernales, « un tapis verdoyant recouvre les cailloux de la steppe » (¹). Végétation peu variée, il est vrai, mais contrastant agréablement avec la désolation précédente. C'est le *rabîʿ* : il suit le retour des premières pluies et de la fraicheur. Période ravissante pour le nomade et son *alter ego* le chameau ! La solitude fourmille d'hommes et de bêtes (²), attirés par cette fête de la nature. Les terribles écumeurs du désert, les *loṣouṣ*, les *šaiaṭîn al-ʿArab*, les *fatik*, les *ḫalīʿ*, aventuriers désavoués par leurs tribus, mis au ban de cette patriarcale société, tous les chevaliers-brigands, tous les *outlaws* de la solitude, vivant de rapines et de razzias, se sentent entraînés dans le mouvement général ramenant à la vie pastorale. Pour quelques semaines ils échangent la lance de la razzia contre la houlette du berger. *Arcades omnes!* Le démon — c'était leur nom (³) كانوا لصوصاً شياطين — se faisait pasteur. C'est un court intermède dans la vie agitée, dans les luttes de la Péninsule, un pendant à la trève des mois sacrés, mieux respectée parce que plus impérieuse et imposée par les nécessités de l'existence matérielle. Pour quelques semaines le Bédouin échappe à l'angoissante préoccupation de mourir d'inanition sous le ciel inclément de sa patrie (⁴). Pendant les dernières semaines de l'été, la misère l'a parfois forcé de se nourrir de feuilles et de baies, des fruits du *doûm* ou palmier sauvage, de s'attacher une pierre sur l'abdomen, pour comprimer les douloureux spasmes de la faim (⁵).

Les puits, les réservoirs sont pleins à déborder ; le lait et le beurre coulent à flots ; les petits Bédouins prennent du ventre et s'arrondissent dans tous les sens ; leurs formes sphériques rappellent

(¹) Ibn Doraid, *op. cit.*, 30, bas. D'après Rou'bat al-ʿAǵǵāǵ, le *processus* de la végétation serait plus lent : « un mois de pluie, un mois de germination, un troisième de pâturage, un mois pour la propagation des espèces » ; cf. Aṣmaʿī, *Kitāb an-nabāt*, 1073, 5-8. Comp. les descriptions des *rowwād*, réunies par Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 205 sqq. Le *rabīʿ* fait pousser le بقل, fourrage ; Ḥoṭai'a, *Divan*, XII, 14.

(²) *Ag.*, VIII, 71, احدُ خُلعاء الفتّاك قد تبرّأ قومهُ مِن جرائهِ.

(³) Yāqoūt, E. I, 148, 3 d. l.

(⁴) رياض جامعة للناس ايّام الربيع; Bakrî, *op. cit.*, 303, 2 ; *Ag.*, X, 7.

(⁵) Comme on le raconte du Prophète et des Ṣaḥābīs ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 278, 3 d. l. ; 280, 3 ; Ǵāḥiẓ, *Avares*, 240, 12 sqq. ; 241, 2 sqq., cf. *Fāṭima*, 43.

le caniche (1), gorgé du lait maternel (2). En consignant ces traits, je me contente de résumer les descriptions lyriques des Bédouins, tout en renonçant à rendre le pittoresque de leur langue savoureuse mais réaliste.

Pendant toute la durée du rabī', « on peut éteindre le feu et enterrer le couteau » (3). Plus besoin de sacrifier les plus belles bêtes du troupeau, pour mettre leur chair dans la marmite. A son maigre ordinaire, l'Arabe ajoutera maintenant une abondante cueillette de truffes, d'artichauts sauvages et d'autres plantes spontanées. Saturé d'humidité, le sol de la steppe boursoufflée montre partout les extrémités des truffes. Il n'y avait qu'à se baisser pour les ramasser, ou les déterrer avec l'extrémité du bâton. Aussi disait-on d'une tribu peu considérée.

« Ils rappellent des têtes de truffes. Le premier-venu les fait sortir à coups de bâton »

كَأَنّ السَنِيطيّين انقاض كمأةٍ   لِاوّلِ جانٍ بالعَصى يستثيرُها (4)

Gorges d'herbes, de plantes grasses et débordantes de sève, les chameaux n'ont plus besoin d'être menés à l'abreuvoir, parfois à de grandes distances (5). Au bout de quelques semaines de ce régime, « leur bosse s'enfle au point de combler l'intervalle des épaules à la queue; chez d'autres les deux dimensions, la longueur et la largeur se confondent pour ainsi parler, tellement le ventre est gon-

(1) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawan*, II, 62: لاشيء مِن الحيوان اسْمَن ولا ارْطَب... مِن اجراء الكلب.

(2) Ġaḥiẓ, *Ḥaiawan*, II, 62 فسمنَ وِلْدانُ الحَيّ حتى كأنّ است احَدِهِم جرْوُ كَلْب; cf. notre *Bādia*, 99; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 205 sqq. البَنَ, avoir beaucoup de lait, Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. II, 9.

(3) غُيّبَتْ الشفار واُطفئَتْ النار; Ibn Doraid, *Saḥāb*, 37; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 208, 6.

(4) *Pulicaria undilata; L. 'A.*, XIII, 280; *Tāġ 'Aroūs*, VII, 334; cf. *Tāġ 'Aroūs*, I, 262: plantes toujours vertes au fort de l'été; Hamdānī, *Ġazīra*, 156, 20; مصياف, fourrage d'été; Ibn Ḫalāwaih, *Śaġar*, X, 15; XI, 4; *ibid.*, XII, flore herbacée, spéciale aux sables.

(5) Voir les références dans notre *Bādia*, 99-100; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 13. Ibn Māġā, *Sonan*, E. II, 179.

tle » (1). Il faudrait multiplier les citations (2) et dans la langue originale. Nous comprendrions peut-être alors l'attendrissement de ce spectacle non seulement pour le Bédouin, mais pour les hommes d'état de la dynastie omayyade. Ḥaǧǧāǧ, le puissant vice-roi de l'Orient, se fait amener les chameaux prodiges : il les contemple avec stupeur et finalement commande de les égorger, afin de pouvoir comparer la valeur des chairs et des graisses obtenues (3). En faut-il davantage pour montrer combien après un siècle de conquêtes, de domination sur les plus belles contrées du monde antique, toute cette société était demeurée profondément bédouine. *Chassez le naturel, il revient au galop.* Les charmes de la verdoyante Damascène se montrèrent impuissants pour retenir les califes. A l'approche du *rabī'*, toute la cour émigrait au désert pour y jouir des douceurs de la *badia* ; c'était le nom donné à cette villégiature d'un nouveau genre (4).

Les pâturages les plus estimés seraient ceux « situés loin des eaux ». Ils ne sont fréquentés ni par les moutons ni par les ânes, ni empestés par leurs crottins : autant de voisinages déplaisants pour

(1) Bakrī *op. cit.*, 280, bas : قد مَلِئَتْ اسنمتُها ما بين اكتافها واعجازها... وقد كاد يستوى طولُها وعرضُها من عظم بطونها. Sur les plantes et arbustes, trahissant le voisinage des truffes, cf. Aṣma'i, *Kitāb an-Nabāt* (éd. Haffner) 513, 3-5. Autre plante spontanée, le *semḥ*, une céréale ; A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 152 ; comp. Maqdisī, *Géogr.*, 252, il pousse près des *ġadīr*. Le فثّ correspond, semble-t-il (Musil affirme, p. 6, *Im nördl. Ḥeǧāz*), au *semḥ*. Nombreuses variétés de truffes ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 152, 4-15.

(2) Comp. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 6 etc. « Ramasser comme on ramasse des truffes » disait-on en terme de mépris ; à cause de l'intervention du bâton et vraisemblablement encore de leur fréquence ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 582, 17. Sur le فثّ *(Panicum miliaceum)* et autres céréales spontanées du désert, remplaçant le pain ; cf. Ibn Ḫalāwaih, *Śagar*, XI, 5, 6 ; XIV, haut ; et les notes de l'editeur Nagelberg, n.n. 59, 60, 86, 87, 176, 243. Le فثّ était un aliment de famine : يؤكل في الجَدَب ; c'était خبزة غليظة ou encore يأخذهُ الاعراب في المجاعات وهو غذاء ردي. *L. 'A.*, II, 481 ; *Taǵ 'Aroūs*, I, 639. Aussi n'était-il pas admis d'en faire l'objet d'une invitation ; Ǵāḥiẓ, *Avares*, 236, 6 ; Yāqoūt, V, 433-434.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 282. Comp. la réflexion, conservée par Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 108, 4 d. l. sur l'intelligence de Ḥaǧǧāǧ, « dépassant sensiblement celle du commun des mortels, ترجح على عقول الناس ».

(4) Cf. *Bādia*, 100, etc.

les goûts aristocratiques du chameau ([1]). C'est du moins l'explication donnée par les Bédouins. *Peritis in arte credendum est!* ([2]).

L'Arabe, au dire de Sprenger ([3]), serait le parasite du chameau. A la rigueur on peut concevoir la Péninsule sans Arabes, mais non pas sans chameaux. Quand le chameau était repu, toute l'Arabie cessait d'avoir faim. Il est le nourricier des nomades, leur véhicule, leur objet d'échange dans les transactions commerciales ([4]). Son lait, sa chair, ses poils leur fournissent le vivre, et jusqu'à un certain point le couvert ([5]). Si la plus noble conquête de l'homme fut le cheval, la plus utile pour les Arabes fut le chameau.

Quelle tendresse dans le regard du Bédouin, quand à la fin d'une belle journée de printemps il contemple l'ombre de son troupeau, s'allongeant dans la steppe sans limites :

> Un à un les chameaux se sont agenouillés
> Lèvre pendante, l'œil dédaigneux, panse pleine !
> Le couchant resplendit ! L'espace est sans haleine,
> L'or vespéral revêt les objets familiers ([6])



Aucune fête n'est éternelle : celle du *rabī'* finissait avec les premières chaleurs de l'été. La table du festin était enlevée avec non moins d'instantanéité que la nature n'en avait mise à la dresser.

([1]) Yāqoūt, E. III, 271, 2-4.

([2]) Ou peut ajouter sans doute la présence des mouches, redoutées par les chameaux, surtout près de fourrés épais ; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 636, 3 v. La mouche bleue était la terreur du cavalier ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 203, 2 v.

([3]) *ZDMG,* XLV, 361.

([4]) La monnaie de compte pour le rachat des prisonniers, le prix du sang, le douaire ; comp. : سَاق صداقها. Cf. A. Musil, *Arabia Petraea,* III, 254, et la remarque de Ǵāḥiẓ, *Avares,* 233-34 sur le changement de signification dans ساق صداقَها Les cultivateurs de palmiers payaient en dattes le صداق ; Ǵāḥiẓ, *loc. cit.* D'après. Qotaiba, *'Oyoūn,* 461, 7, la célèbre Zarqā' aurait été une chamelle. Encore une légende qui s'en va !

([5]) Cuir du chameau, ses usages ; Jaussen, *Pays de Moab,* 275-76 ; anciennement les liens étaient exclusivement en cuir ; Guidi, *Sede primitiva,* 580-81. Utilité du chameau ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 127 ; *Aǵ.,* III, 5, l. 10.

([6]) Alf. Droin, *Le chant du Mogreb.*

Voyons comment cet animal providentiel s'arrangeait alors pour vivre au milieu des steppes rasées du Ḥigāz. Steppes, avons-nous dit, et non pas désert. C'est à la première catégorie de terres qu'appartiennent en majeure partie les districts de l'Arabie occidentale.

D'après M. Ewald Banse, « la steppe suppose une longue période de sécheresse, assez persistante pour empêcher des arbres aussi sobres que les pins et les fourrés de chênes d'y résister. Par ailleurs la période de pluie ne doit pas faire défaut, quoique très courte, mais durer suffisamment pour permettre aux radicelles des plantes assoiffées d'absorber la quantité convenable d'humidité, et d'accomplir en quelques semaines les fonctions de la propagation. La brièveté de la période de végétation et la faculté de supporter une sécheresse prolongée sont donc les conditions de la flore des steppes » ([1]). Comment ces conditions se réalisent dans la Péninsule, nous le savons maintenant. Voyons à quelles variétés de la flore elles s'appliquent, quelles ressources offre en dehors du *rabī'* le règne végétal au Ḥigāz.

Nos renseignements demeureront forcément vagues et généraux.

Sur le chapitre de la flore arabique, les érudits musulmans se montrent aussi diffus que peu précis. C'étaient trop souvent des philologues citadins ([2]), étrangers à la vie du désert, plus soucieux d'allonger leurs collections lexicographiques, leurs listes de *ġarīb* ou expressions rares, que d'en établir la valeur exacte ([3]). Ajoutez que l'étude scientifique des plantes du désert est à peine commencée ; enfin que, pour comble de malheur, je ne suis pas botaniste. Que ne puis-je me rassurer en répétant avec nos écrivains islamites : Allah suppléera الله المستعان !

([1]) *Op. sup. cit.*, 29-30. Voir plus loin les détails sur la flore des sables, des ḥarras et des *sabaḫa*.

([2]) Souvent leur érudition est exclusivement *livresque*. Ainsi ils citent comme redoutable entre tous « le loup [des fourrés] de ġaḍā », parce que les poètes aiment à mentionner le سِيْد الغضا; Ṭarafa (Ahlw.), 57, 4 d. l., Ǧāḥiẓ, *Bayān*, I, 207, 16. Rien n'oblige à admettre la réalité de leurs longs séjours au désert avec le dessein de se documenter sur place. Ils sont à peine renseignés sur les villes saintes. De là ces notations désespérantes : « lieu *dans* ou *près* » la Mecque et Médine !

([3]) On trouve toutefois un embryon de description dans le pseudo-Ibn Ḫalāwaih, *Kitāb aš-Šagar*, très utile publication éditée par Sam. Nagelberg.

Dans son traité « des plantes et des arbres » (1), le grammairien Aṣmaʿi a dressé le catalogue des plantes du Ḥiġāz. Sa liste se borne à une douzaine de noms. Il faut, croyons-nous, la compléter au moyen des renseignements, contenus dans le même travail sur la flore générale de la Péninsule. L'auteur a sans doute voulu désigner un nombre restreint de plantes spéciales au Ḥiġāz, ou mentionnées par les poètes de cette province (2). Un autre catalogue dressé par le géographe sud-arabe Hamdani (3) comprend une riche variété de plantes, toutes extrêmement vivaces, comme il convient à la flore des steppes.

Beaucoup plus complet et même plus précis se montre le *Kitāb aš-Šaǵar*, attribué à Ibn Ḫalawaih. Il comprend une respectable série d'arbres et de plantes, propres au Ḥiġaz (4). Ce travail corrige heureusement notre impression première sur la pauvreté de la végétation ḥiġāzienne. Non moins rassurants apparaissent ses renseignements sur la flore, spéciale aux districts sablonneux (5). C'est plaisir de l'entendre affirmer, à propos des variétés, décrites par lui, qu'elles s'accommodent des terrains les plus ingrats, qu'elles s'épanouissent dans le sable à l'exception du حُرّ الرَّمْل, à savoir, le sable pur, sans aucun mélange d'argile. Il entend désigner les couches sablonneuses, trop profondes pour retenir des traces d'humidité. Non seulement le sable n'arrive pas à étouffer ces espèces, mais certaines, nommons les رُبُول (6), résistent aux sécheresses les plus prolongées.

(1) كتاب النبات والشجر, éd. Aug. Haffner dans *Mašriq*, I, 877-78.

(2) Et pour cette raison attribuées au Ḥiġāz. C'est le procédé des encyclopédistes, Bakrī, Yāqoūt, pour les toponymes, mentionnés par les poètes. Ils les rattachent généralement au territoire de leurs tribus.

(3) *Ġazīra,* 156-57.

(4) Voir p. I, II, III, 4, 6, 11, 12. A la p. XVIII, 11 : مَنْبَتُها الحجازة والصحارَى, où حجازة doit signifier : régions montagneuses, rappellant le Ḥiġāz. Cette forme n'est pas enregistrée, à ma connaissance, par les lexiques. A quelles plantes on reconnaît le Ḥiġāz ; Ibn al-Faqīh, *Géogr*. 27, 4.

(5) ارْطى, arbre des sables ; Ḥoṭai'a, *Divan,* X ; Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar*, XXI, 11.

(6) Aṣmaʿi, *Nabat*, 1041 d. l. Rapprochez : يترّبل الشجرُ et في الصَفَرِيّة قبل المطَر في الصَفرية ; Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar,* XXIV, 11, 12. *Ṣafaryya*, période du mois de Ṣafar ; تربّل s'épanouir comme les ربول.

Elles verdoient, « quand le sol s'est durci » sous l'action du soleil, لارض تيبس بعدما الآ تكاد تنبت لا شتاء ريح وجد اذا, même avant la chute des premières pluies. « La moindre odeur de l'hiver suffit pour les ranimer » :

Ce *struggle for life* est merveilleux chez ces humbles représentants de la vie végétale. En dehors de la robustesse, une de leurs particularités, c'est de comprendre une catégorie de lianes aux longues ramifications, rampant sur le sol (1), de plantes basses sur tige, généralement d'un goût amer et sale : collection variée d'absinthes désertiques, de végétaux acides et fortement aromatisés, tous extrêmemeut juteux et non moins appréciés des chameaux (2). Ils rendent le lait abondant, savoureux et riche en éléments nutritifs. On comprendra donc les notations fréquentes dans les grands lexiques et les recueils spéciaux, à la suite du nom des plantes : ناجع فيالابل ; elles engraissent et font prospérer les bêtes, مالكه النعم ناجعة في المال ou encore : « avidemment broutées par les chameaux الابل حُرّاصٌ عليه »

Tous ces fourrages piquants de haut goût, on les range sous le nom générique de حَمْض. Le *ḥamḍ* comprend les espèces à la saveur saline ou amère ; plantes et arbustes, assez vigoureux pour résister aux ardeurs de l'été. Ce genre exclut seulement les arbres proprement dits (3). Si le régime du *ḥamḍ* favorise la production du lait, on ne saurait en prolonger la durée, sans compromettre le développement normal du troupeau. Cette nourriture échauffante et

(1) Ibn Ḫalāwaih, *Šaǵar*, XIII, d. l. ; XVI, 11 ; XVII, 7 etc. ; *Tāǵ ʿAroūs,* I, 222, 434 ; Yāqoūt, E. III, 30, bas ; plantes amères, مِن الامرار ; Ibn Ḫalāwaih, *op. cit.,* XII.

(2) Hamdānī, *Ǵazīra,* 157, ; Aṣmaʿī, *Nabāt,* 877. Aucun n'avait la réputation du *saʿdān*. On disait : مَرْعَى ولا السَّعْدان : *Ag.*, X, 145 ; Ibn Sikkit, *Tahdib*, 557 , Aṣmaʿī, *Nabāt,* 551 ; Yāqoūt, E. III, 279. Ses effets sur le lait ; *Naqāʾiḍ Ǵarīr,* 208, 13. « Le sirāṭ (pont de l'enfer) est armé de pointes, rappelant celles du saʿdān, عليه حسك كحسك السعدان » ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 5, l. 9. Voir notre remarque sur le palais cuirassé du chameau !

(3) الشجر العظام, Aṣmaʿī, *op. cit.,* 751 ; même remarque pour la ḫolla, comprenant plantes et arbustes. Comp. pourtant à propos du اثل, tamarisc, قد تتحمّض بها الابلُ اذا لم تجِدْ غيرَهُ ; *L. ʿA.,* XI, 124 ; *Tāǵ ʿAroūs,* VI, 177. Toutefois d'après Ibn Ḫalāwaih, *op. cit.*, XXV : الخُلّة الشجر كلّه والدِقّ والبقل كلّهُ.

trop forte gonfle demésurément le ventre et la croupe des bêtes ([1]). La diarée ([2]) guette le chameau gourmand ; les sucs acides et corrosifs du *hamḍ* lui font peler les lèvres, تقلّص عن اكله مشافر الابل ([3]). Aussi l'instinct l'amène-t-il à varier son menu, à mêler le *hamḍ* à la *holla*, خُلّة. Cette dernière famille est constituée par des plantes plus douces, offrant un aliment moins épicé : ما كانت فيه حلاوة من المرعى ([4]). « Le *hamḍ*, disent les Arabes, c'est la viande ou le condiment, mais la *holla*, c'est le pain pour les chameaux ». Cette considération les console de la diminution momentanée du lait, qu'ils attribuent à ce dernier fourrage. « La *holla*, assurent-ils encore, donne des jambes au lièvre » ([5]) ; ce mammifère ne pouvant s'accommoder des nourritures fortes, préférées par les chameaux.

([1]) Aṣmaʿī, *op. cit.*, 751 ; Hamdānī, *Ǵazīra*, 157 ; Yāqoūt, E, IV, 247, Vallée كثير حمضها ; Bakrī, *op. cit.*, 728, 2. d. l.

([2]) نبات يُسْلِحُ الابل ; mention fréquente. Voir plus loin la remarque de Musil sur le *ǵaḍā*.

([3]) *L. ʿA.*, VII, 13 ; *Tāǵ ʿAroūs*, III, 538.

([4]) Aṣmaʿī, *Nabāt*, 752 ; Hamdānī, *op. cit.*, 157. L'usage prolongé de la holla fait maigrir ; Ibn Halāwaih, *Śaǵar*, XXV : اذا اختلّتْ اكَلَ الحمضَ نِقْيَهَا ثمّ تستخلفُ النِّقْي بعد في الحمض.

([5]) Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 556 ; *Śoʿarā'* (Cheikho) 910, 5 v. ; Aṣmaʿī, *Nabāt*, 751. Le mélange de hamḍ et de holla ne s'impose pas au rabīʿ, quand abonde le fourrage frais ; لاتختلّ الابل ابداً اذا جزأتْ في العُشْب الى الحمض والبقْل مادام رَطْبًا Ibn Halāwaih, *Śaǵar*, XXV. اختلّ = être au régime de la *holla*.

VI

Pâturages et flore. Les « nefoūd ». Territoires réservés

En Arabie on éprouve seulement l'embarras du choix, pour découvrir des espaces improductifs et d'une complete stérilité (1). Chez les topographes rien de plus ordinaire que les remarques : « plaine désolee sans végétation ; canton sablonneux, ou rien ne pousse » (2). Ces descriptions conviennent surtout aux sables mouvants et profonds, où disparaît non seulement le pied du passant, mais où, malgré sa large pantoufle spongieuse, le vaisseau du désert lui-même risque de s'enliser (3).

C'est le lieu de rappeler les *Nefoūd* (4), rangées de dunes blanches ou rougeâtres, couvrant des centaines de kilomètres et atteignant parfois 50 mètres de hauteur (5). En été ces mornes etendues, d'ou toute vie semble s'être retirée, font la terreur des voyageurs. Mais

(1) لاتنبت شيئًا ; Bakrī, *op. cit.*, 246, 6 ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages,* I, 296, d. l. ; 297, 1. Près de Médine, montagne « complètement stérile et sans eau » ; Yāqoūt, E. V, 332 ; 337, 355 ; VI, 43.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 237 : رَمْلة جَرْداء لاتنبت شيئًا ; Yāqoūt, E. IV, 293, 4 d. l. قاع لاينبت شيئًا. Sur l'abondante terminologie pour les terrains sablonneux, voir Guidi, *Sede primitiva*, 573.

(3) Yāqoūt, E. IV, 113, 5 ; Hamdānī, *Ġazīra,* 158, 11 : فيه تسيخ الاقدام وقوائم الدوابّ.

(4) Etymologie et orthographe incertaines ; cf. de Goeje, art. *Arabien* dans *Enzyk. d. Islam,* I, 388 ; Wellhausen, *ZDMG*, XLV, 175 écrit *nefūḍ,* avec *ḍ* ponctué (ض).

(5) Cf. la version italienne d'E. Reclus, *Nuova geografia universale,* IX, 894-96.

quand l'hiver a été humide, ils deviennent — le croirait-on ? — le paradis des pasteurs. Les premières pluies les recouvrent d'un léger tapis de verdure : une euphorbiacée, le *ġaḍa*, amie des terrains sablonneux (1), s'y développe, au milieu d'une multitude d'humbles plantes, de lianes vigoureuses et d'herbes fortement aromatisées (2), dont les teintes olivâtres estompent la violente coloration du sol. Pendant tout le *rabî'*, les espaces illimités des *nefoud* constituent la ressource des tribus environnantes, lesquelles s'y réfugient avec leurs troupeaux. C'est comme un terrain de vaine pâture, préparée par la Providence, surtout aux nomades pauvres, ou insuffisamment pourvus de territoires pour la subsistance de leurs bestiaux. Un de ces *nefoud*, situé à l'extrémité orientale de la Péninsule, est principalement célèbre chez les nomades. Ils en parlent comme d'une terre promise. « Pour les fils du désert, comme pour le chameau, observe Sprenger (3), le milieu où ils vont se retremper, c'est l'aride Dahnā', lorsqu'au printemps elle étale ses herbes savoureuses et la parure de ses fleurs ». A perte de vue des sables et encore des sables, de l'eau nulle part, tout au plus au fond de quelque gouffre, où elle devient presque inaccessible. Les chameaux n'en ont cure pour lors : les plantes grasses et parfumées du désert en contiennent des provisions inépuisables. Leurs pasteurs possèdent du lait à discrétion, et devant eux des espaces, de l'herbe, des pâturages, un air pur, vivifiant, et surtout pas de fièvre à redouter ! On comprendra donc le témoignage de nos auteurs que « lorsque la Dahnā' verdoyait, elle attirait tous les Arabes » (4). Aucun endroit de la terre, pas même Damas, « perle

(1) Bakrī, *op. cit.*, 252, 4. *L. 'A.*, XIX, 365 ; *Tāġ 'Aroūs*, X, 367.

(2) E. Reclus, *op. cit.*, 900. Une variété rappelant le ġaḍā est le ارْطى *Ephedra alata ;* voir plus haut. On note les districts, riches en *ġaḍā :* Yāqoūt, E. V, 167.

(3) *ZDMG*, XLV, 361.

(4) Yāqoūt, E. IV, 115, 2 d. l. : اذا اخْصَبَتْ الدهناء رَبَّعَتْ العربَ جمعًا ; réservoir d'eau dans la Dahnā' ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 146. Refuge des *loṣoūṣ*, qui y cachent des outres d'eau, à des points déterminés ; *Aġ.*, X, 72, 21 ; 82. Leurs poètes disent facilement : انّما الموتُ بالقُرَى (qorā = centres habités) ; Bakrī, *op. cit.*, 639, 1 ; grandes collines de sable, au milieu poussent les بقل, petites plantes fourragères, et des arbres ; Bakrī, 664, 13. La Dahnā', située entre Baṣra et le Yamāma ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 14. L'identification avec le *Rob' al-Ḫāli* ne me paraît pas s'imposer. « Sable »

de l'univers », n'a été célébré par leurs poètes avec autant d'enthousiasme. Retenus au loin, leur plus vif désir est de la revoir encore ! (1).

* *

En Arabie la végétation arborescente se trouve nécessairement clair-semée, moins pourtant qu'on ne l'imagine communément. On y rencontre non seulement des arbres, mais de modestes bocages. Quand le soleil d'été aura brûlé les humbles plantes (2) de la steppe, les feuilles et les baies des arbres, des buissons, sont destinées à les remplacer, en attendant les pluies toujours problématiques de l'hiver prochain. Ces arbres seront littéralement broutés par les chameaux. La forme et la hauteur du cou de ces animaux donnent déjà une indication à cet égard. Parmi les plus résistantes, ajoutons, les moins exigeantes des flores mondiales, il faut assurément compter la flore arabique. Comme le nomade, comme le chameau, mais avec plus de rigueur encore, elle vit de *l'air du temps*. Dans les années de sécheresse, c'est à l'athmosphère, à la rosée des nuits (3) qu'elle emprunte l'humidité ; « l'odeur de l'hiver » lui suffit (4). Non seulement elle vit, mais

de 2 jours de longueur ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 190, 5 ; coin boisé dans la Dahnā' ; *ibid.,* 190, 10-11 ; *sable* aux arbres serrés, refuge des gazelles ; *ibid.,* 602. 1. Section de la Dahnā', appartenant aux Tamīmites ; Yāqoūt, E. V, 274 ; 383, 6 ; eaux et نُخيلات ; arbres nombreux ; IV, 115, bas ; V, 105, 106 ; éloge poétique de la Dahnā', *ibid.,* VI, 33, 10.

(1) Yāqoūt, E. IV, 115. Cet enthousiasme cadre mal avec la désolation du Rob' al-Ḫāli. Cf. Hogarth, *Penetration of Arabia,* 333 sqq.

(2) C'est le بقل, désignant actuellement les légumes, les produits de la culture maraîchère. Parfois dans sa détresse le Bédouin était obligé de le déterrer يحفر عن البقل ; A. Tammām, *Ḥamāsa,* E, IV, 69, 13 d. l. ; *Aġ.,* XI, 153, 9-10. Synonymie de *'ośb* et de *baql,* dans Ibn Ḫalāwaih, *Sagar,* X, 7 : عُشب ما عظُمَ منهُ وغلُظ واما ما رقّ منهُ ولانَ فهو البقلُ.

(3) Très abondante ; A. Musil, *Arabia Petraea,* III, 6, 14 ; Jaussen, *Moab,* 254, La plante absorbe l'humidité par son duvet abondant et par les parcelles de sel hygroscopique, qui la recouvrent. Comp. Yāqoūt, VI, 152, 1.

(4) اذا وجد ريح الشتاء ; voir plus haut.

elle arrive à prospérer dans des conditions aussi défavorables. Parmi les arbres et les arbustes, de nombreuses variétés poussent, on l'a vu, au milieu des sables. Certaines espèces affectionnent même ce terrain et y forment de véritables fourrés : le vocable de *ǵaina* sert à les désigner par opposition à *ǵaiḍa*, arbres poussant dans les bas-fonds humides (1). A plus forte raison trouve-t-on des arbres dans les noires *ḥarra*, terres embarrassées de blocs volcaniques, mais riches en éléments fertilisants (2). Dans ces milieux embrasés et désolés la végétation arborescente conserve, l'année durant, la sobre ornementation de son feuillage et fournit des gommes, avidemment sucées par les Bédouins (3). Verdure d'ailleurs sombre, il faut en convenir, et s'harmonisant avec le cadre gris du paysage. Cette circonstance explique la tendance de la poésie arabe à la qualifier de noire, ou à la comparer aux ténèbres de la nuit (4).

Au fort de l'été, les vents chauds, les *samoūm* (5), ont achevé de dessécher les maigres pâturages (6) de la steppe. Des épines, ramassées en boule, des lianes, aux branches dépouillées et grillées, couvrent lamentablement la superficie des plaines grisâtres. Une tristesse infinie plane sur ces sépulcres du règne végétal. En tout autre pays, ce serait l'arrêt de mort pour les troupeaux. La Providence y a pourvu en substituant aux pâturages brûlés toute une catégorie d'*arbres-prairies*, de buissons, de fourrés : ils constituent les réserves pastorales, le véritable fourrage de la saison d'été (7). L'analogue de nos

(1) Yāqoūt, E. II, 145, 8 d. l. ; Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar,* XXII, 2.

(2) Yāqoūt, E. III, 256 ; 257 ; 260, 10 ;

(3) Aṣmaʿī, *Nabāt,* 878 ; *ḥarra,* remplie d'arbres ; *Śoʿarā'* (Cheikho), 870, 7.

(4) Aṣmaʿī, *Nabāt,* 409, 410, 411 ; citations poétiques, غبراء الوَرَق ; Ibn Ḫalawaih, *op. cit.,* XII, XIV.

(5) Ibn Baṭoūṭa, *Voyages,* I, 259, 261 ; ريح مِن صيف ; une de ses victimes aurait été ʿAntar ; *Aǵ.,* VII, 152, haut ; *samoūm* homicide ; *Aǵ.,* IX, 178, 5 ; description poétique dans ʿAlqama (Ahlw.), 113, 11-12.

(6) Ils sont broutés sur pied يابسا و رطبا frais et desséchés ; cf. Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar* et les lexiques *passim.*

(7) Ibn Māǵā, *Sonan,* E. II, 53 ; Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar,* passim ; Aṣmaʿī, *Nabāt,* 1074 ; Wāqidī, (W), 227 ; Yaʿqoūbī, *Hist.,* II, 69, 20 ; Boḫāri, *Ṣaḥīḥ* (K) II, 80, 4 ; *Śoʿarā'* (Cheikho), 898, d. l. Ḥanbal, *Mosnad,* III, 463, 12 d. l. ; I. Doraid, *Iśtiqāq,*

provisions d'herbes, de paille, de foin n'existe guère en Arabie. Exceptionnellement, et dans les centres sédentaires, on ramasse pour l'été les feuilles des *'idah*, nom générique désignant une catégorie d'acacias robustes et épineux (1). Les annales primitives de l'islam croient devoir prêter cet acte de prévoyance à Abou Bakr (2). A la veille de l'hégire, cet intime de Mahomet aurait engraissé pendant quatre mois avec des feuilles de *samora*, une sorte de mimosa (3), deux chameaux, destinés à favoriser sa fuite et celle du Prophète. La tradition s'ingénie à multiplier les relations du Maître avec l'heureux mortel, associé par le Qoran (4) à l'hégire d'Aboul Qasim.

* * *

Cette situation inspira une des plus intéressantes institutions de l'Arabie préislamique : celle du *ḥimā* (5). Aux chefs, chargés de de diriger la communauté nomade, eux-mêmes propriétaires de troupeaux considérables, l'idée devait naître de protéger tous ces intérêts contre l'inconstance du climat de leur patrie. Pour y obvier, il fallait se résoudre à établir des enclaves, des territoires, où l'on surveillerait le droit de pacage et d'aiguade, en faveur des membres du clan ou de la tribu, bénéficiaires du privilège de *ḥimā*. La tribu devait être bien misérable pour ne pas posséder une de ces réserves pastorales, sorte de parc national ou de pâturage gardé. On

102 ; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 43, 4 ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 48, 49 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E, II, 8 ; ils constituent عَيشَن المال (māl = chameau) *ibid.*; I, 183, 3.

(1) Aṣma'ī, *Nabāt*, 1039 ; Yāqoūt, E. III, 398, s. v. خَبَط ; *Aǧ.*, X, 19, 13 d. l. ; en broutant, le licou du chameau s'embarrasse dans les branches ; *Aǧ.*, X, 7.

(2) Balāḏorī, *Ansāb*, 164a ; طلاحيّة, chameaux qui broutent les acacias ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 40, 2. Le *ḥaram* de la Mecque aurait eu pour but de préserver les arbres-prairies ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǧ*, 59. Paille, mentionnée au temps de Mahomet ; Nasā'ī, *Sonan*, E. II, 154, 6.

(3) Ou plutôt acacia, selon la terminologie plus récente. Pour l'équivalent scientifique voir plus bas.

(4) 9, 40 : ثاني اثنين اذ هما في الغار

(5) Cf. notre *Mo'āwia*, 225.

choisissait à cet effet les cantons les plus plantureux, les mieux adaptés par la nature du sol et les réserves d'humidité souterraine pour alimenter la sobre végétation fourragère et forestière des steppes (1). Le type de ces installations était le Ḥima Ḍaryya (2), situé au cœur même de la Péninsule et drainant les eaux, recueillies sur les hauteurs voisines. La plupart des toponymes de cette région salubre et ventilée, dépeinte par les poètes (3) comme une Arcadie arabe, ont passé dans leurs divans et de là dans les encyclopédies de Bakri et Yaqout (4). Un autre type était le ḥima d'Al-Baqiʿ, dans le voisinage de Médine, offrant une succession variée de ḥarra aux terres riches et de *ġadīr* aux eaux estivales (5). Certains de ces ḥima avaient l'extension d'une province ; tel le Ḥima Ḍaryya, tel encore celui de Rabaḏa, créé par ʿOmar (6) et sans cesse agrandi pour subvenir à l'entretien des haras militaires du califat (7).

Il faut assigner la même origine aux territoires réservés près de certaines cités : la Mecque, Ṭāïf, Médine. Dans l'origine, les principaux centres habités ont dû être entourés de *ḥima*. En vertu d'un accord exprès ou implicite avec les nomades des environs, il demeurait interdit à ces derniers de mener leurs troupeaux à l'intérieur des limites du ḥima urbain (8). La cité possédait-elle un sanctuaire, le

(1) Yāqoūt, E. III, 346, 347, 2 ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*[1], I, 469, 9 d. l. ; *Aġ.*, VIII, 159 (réserve d'eau) ; XX, 165 ; XI, 26 (ḥimā des Laḫmides) ; Jaussen, *Moab*, 136 ; Doughty, *Travels*, II, 245, 285 ; terrain où abonde l'humidité souterraine et poussent les *sidr* ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 73, 14 ; ḥimā des rois de Kinda ; Yaʿqoūbī, *Hist.*, II, 149, 2 ; cause de guerres ; Yāqoūt, E. V, 281 ; autres ḥimā ; Yāqoūt, E. I, 329, 335, 342 ; V, 281 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 37 ; ʿAlqama (Ahlw.), 110, 5 d. l.

(2) Cf. Bakrī, *op. cit.*, 626-639 ; il nourrissait des chevaux ; ʿAlqama, (Ahlw.), 110, 6. « Nous défendons notre ḥimā » ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 649, 2 v. Ḥimā sur les eaux ; Šammāḫ, cité dans Yāqoūt, E. V, 7, 3.

(3) Ils soupirent après le ḥimā ; *Aġ.*, V, 132, 133.

(4) Voir aussi les index d'*Aġāni*, de la *Biblioth. geograph. arabic.* de De Goeje et des *Naqā'iḍ Ġarīr* ; Yāqoūt, E. V, 433.

(5) يبقى ماؤها بالصيف ; Bakrī, *op. cit.*, 171.

(6) Naqīʿ, autre ḥimā créé par ʿOmar ; Bakrī, *op. cit.*, 589, 9.

(7) Bakrī, *op. cit.*, 395 ; la « ḫolla » y abonde ; *ibid.*, 626.

(8) Cf. Wellhausen dans *ZDMG*, XLV, 177. Ainsi Koūfa, une fondation des Arabes possède son ḥimā ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 229. Description du ḥimā de Faid ;

ḥima, placé sous la protection de la divinité, prenait le nom et les privilèges du *ḥaram*: il était considéré comme participant à l'inviolabilité du sanctuaire. Ce fut le cas de Ṭaif et de la Mecque. La politique des Qoraisites s'ingénia pour élargir progressivement les limites du ḥaram, afin d'assurer leur propre sécurité et aussi d'absorber une multitude de *masģid*, lieux saints de second ordre, établis dans leur voisinage (1). Quand Mahomet, souverain de Médine, voulut y établir un *ḥaram*, il lui suffit de donner une valeur religieuse à la signification profane du *ḥima*. Sa perspicacité ne pouvait se méprendre sur les avantages de cette combinaison (2). Les Bédouins refusèrent de la prendre au sérieux; ils le lui prouvèrent en venant piller les palmeraies de Médine et enlever les troupeaux du Prophète (3). Les sanctuaires situés, dans les lieux déserts — et c'était le cas de la majorité des fétiches arabes — possédaient également leur ḥima. Les troupeaux du dieu Galsad paissaient sous sa protection dans les dépendances du sanctuaire. Un animal étranger venait-il à franchir les limites de la réserve, il devenait de droit propriété du dieu (4).

Dans tous ces ḥimā, réserves des villes et des tribus (5), la chasse, la coupe du bois restaient interdites et, dans les ḥaram, considérées comme des sacrilèges (6). La protection des sites, des arbres et des

Bakrī, *op. cit.*, 717-19; zèle de 'Omar I et de 'Omar II pour la protection de ces ḥimā; Bakrī *op. cit.*, 719. 'Omar I se voit forcé de les laisser envahir par les troupeaux des *Mobaššara:* il s'excuse de l'extension, prise par les ḥimā; Aboū Yoūsof, *Ḫaraģ*, 60.

(1) Cf. notre *République marchande,* 13.

(2) Cf. *Faṭima*, 79-80.

(3) On le verra plus loin.

(4) Yāqoūt, E. III, 122; Wellhausen, *Reste*², 53-56. Dans une partie de Ḥimā Ḍaryya la chasse porte malheur; les troupeaux tombent malades, si l'on vient à violer la réserve du pâturage; Yāqoūt, E. V, 437. Ḥimā du dieu Ḏoū'š-Šarā; *ibid.*, V, 246.

(5) Une exception est toujours faite en faveur de l' « *idḫir* », *Andropogon schœnanthum,* modeste arbuste; cf. Ibn Māģā, *Sonan,* E. II, 139, 3 et l'explication marginale. L'idḫir semble propre au territoire de la Mecque. Nous y reviendrons.

(6) On utilise pourtant les branches du ḥaram pour le *taqlīd;* Bakrī, 335; autres exemptions; Balāḏorī, *Fotoūh,* 42-43; Mahomet défend de toucher aux arbres, au gibier de Ṭāif; Bakrī, 578; cf. notre *Ṭāif,* 7.; A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. IV. 87 (taqlīd).

animaux se trouvait de la sorte placée sous la garde de la divinité. Les fauves eux-mêmes respectaient la sainteté des territoires sacrés. Un loup, lancé à la poursuite d'une gazelle, s'arrêtait à la limite du ḥaram de la Mecque (1). Inutile de parler des pigeons de la Kaʿba; le trait étant suffisamment connu. Dans ces réserves étaient élevées les races les plus estimées de l'Arabie: les chameaux, les troupeaux des ḥima faisaient prime sur les marchés de la Péninsule. Nous ne parlons pas des chevaux, trop délicats pour s'accommoder des ronces, des buissons et des absinthes, dont se régalaient les plus fiers dromadaires. On estimait médiocrement les chefs et les tribus, incapables de se constituer un ḥima (2). Cette infériorité les réduisait, en temps de sécheresse, à la merci de leurs voisins. Les puissants n'en demeuraient pas là. Ainsi au temps du prophète Natan, on mettait volontiers à la broche l'agneau du pauvre (3). Un poète s'en explique sans détours (4).

« Nous utilisons, sans aucun respect, le ḥimā des tribus et défendons l'accès du nôtre.

وَنَرْعى حِمَى لاقوام غير مُحَرَّم   علينا ولا يُرْعَى حِمَانا الذي نَحمي (5)

Même le preux ʿAmrou ibn Maʿdikarib ne réussit pas à imposer aux nomades le respect de ses pâturages (6). Vrai socialiste, le Bédouin, en fait de propriété, admet seulement la sienne. Pour assurer la subsistance de ses haras, de ses parcs de chameaux, Mahomet

(1) Ibn Rosteh, *Géogr.*, 57. Même observation pour le chien de chasse; Ǧāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 43.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 807, bas. Pour se mettre en règle, on suppose parfois une concession du Prophète; Yāqoūt, E. V, 281.

(3) *Aġ.*, II, 186 d. l.; *Naqā'iḍ Ǧarīr*, 300 d. v.; 539, 3, 9; *Aġ.*, X, 28, 19 cite une « chamelle-ḥimā; ناقة حِمَاة », caprice d'un phylarque ġassānide.

(4) Comp. Ǧāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 128: « Quand la pluie a irrigué les terres de nos voisins, nous y lâchons nos troupeaux, sans nous arrêter à leurs protestations ».

اذا سقط السماء في ارض قوم   رعيناه وان كانوا غضابا

(5) *Naqā'iḍ Ǧarīr*, loc. cit.; cf. *Moʿāwia*, 224.

(6) Bakrī, *op. cit.*, 148, 3.

établit des ḥima. En d'autres termes, devenu chef de Médine, il avait declaré domaine privé, incorporé à sa liste civile les meilleurs terrains de pacage, situés aux environs de sa nouvelle capitale (1). Le bassin etendu du Iḍam, avec ses longues ramifications, recueillait les eaux des montagnes voisines. Le wadi irriguait par ses affluents : le ʿAqiq, le Qanat, le Botḥan, la belle oasis de Medine et la saturait d'humidité souterraine. Tout ce vaste système hydrographique avait frappé cet observateur intelligent (2), et suggéré le parti à en tirer pour l'établissement des ḥimā. Il ne plaisantait pas d'ailleurs (3) sur l'exercice de ses droits souverains. Malheur aux tribus, assez osees pour envahir ces réserves, « pour se révolter contre Allah et son Prophète » ; ainsi s'exprime le Qoran. L'apôtre de la misericorde — c'est un de ses titres dans la Tradition — les traitera, comme jadis les dynastes ǧassānides avaient réprimé un delit analogue des Banou Ḍobiān (4).

Aux Médinois il interdit de toucher à ses arbres-prairies : *aṯl*, *ṭarfaʾ*, *sidr*, *arāk*, *saiyāl*, *samora*, *ṭalḥ*, *salam*, *ḍāl*, correspondant à des variétés que nous désignons sous le nom d'acacia, tamarisc, mimosa (5). Pour assigner à chaque terme de cette terminologie arabe un équivalent en nos idiomes occidentaux, il faudrait recourir à la langue rébarbative et bigarrée de notre botanique scientifique. On les rencontre généralement associés par groupes de même espèce. Certaines vallées renferment surtout des *salam*, sorte d'acacias au tronc élancé (6). Ailleurs on trouve plusieurs variétés réunies: *ḍal* (7) et *arak* (8),

(1) Cf. *Fāṭima*, 79 sqq. ; *Moʿāwia,* 117 ; Yāqoūt, E. III, 64.

(2) Cf. notre *Yazīd,* 237 sqq. ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina,* 16 ; Yāqoūt, E. IV, 319. Nombreux *sail,* à Médine, toujours utilisés pour l'irrigation ; Ibn Māǧā, *Sonan,* E. I, 223.

(3) Comp. Qoran, *5,* 37 ; I. S. *Ṭabaq.,* II1, 67.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 118 ; Yāqoūt, E. I, 310 ; Balāḏorī, *Fotoūḥ,* 9, 13.

(5) E. Reclus, *op. cit.,* IX, 819-20.

(6) Aṣmaʿī, *Nabāt,* 103, 9 ; Bakrī, 345 ; Yāqoūt, E. V, 420.

(7) Arbre de la steppe بَرِّيّ ; Aṣmaʿī, *op. cit.,* 1039 ; *Aǧ.,* VII, 95, 4, d. l. ; le *ḍāl* = السدر الصغار ; *Aǧ.,* IX, 151, 11.

(8) Yāqoūt, E. IV, 93, 4 d. l. La plupart de ces arbres se retrouvent dans la ḥarra ; cfr. Doughty, *Travels,* I, 379, 439 ; II, 72 ; ذو الاثل , plantées de *aṯl,* épithète

encore une variété d'acacia : *'idah* et *sidr* (1), *sidr* et *dal* (2). D'autres cantons à la terre plus riche, ou conservant mieux l'humidité, réunissent toutes ces espèces (3) et produisent des arbres de belle venue (4).

***

Je parle de leur développement. Car leur aspect n'offre rien d'attrayant et contraste vivement avec la placide et reposante flore de nos climats. On dirait le front d'un bataillon, hérissé de baïonnettes. En Arabie le règne végétal se tient sur la défensive : aux assaillants il offre des pointes et des épines, un feuillage rare, court, tourmenté et rugueux (5) ; aux yeux, des couleurs ternes, cendrées, se confondant avec les teintes grisâtres du sol ; au palais des sucs résineux et amers (6). C'est la réunion de toutes les conditions pour

---

fréquente pour les vallées ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 158, 5. Voici quelques équivalents de ces noms d'arbres, les plus fréquemment cités. *Atl* = tamarix articulata ; *Ṭarfā'* = tamarix manifera ; *Sidr* = viola arborea ; *Arāk* = salvadora persica ; *Sayāl* = acacia seyal ; *Samora* = acacia mellifera ; *Ṭalḥ* = acacia abyssinica ; *Salam* = acacia arabica ; *Ḍāl* = Rhamnus Lotus. Comp. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen aus Aegypten, Algerien und Jemen.* Incomplet pour la flore arabique et avec une transcription peu heureuse. Le *'iḍāh* est un terme générique ; il désigne de gros arbres à fortes épines ; Ibn Ḫalāwaih, *Šaǵar,* I ; comp. *Naqā'iḍ Ġarīr,* 211, 212. Nöldeke, *Neue Beitr. z. sem. Sprachwiss.,* 145. L'*arāk* est renommé pour ses cure-dents, هو شجر السواك يُستاك بفروعه ; la vallée de Na'mān près de 'Arafa, avec ses fourrés d'*arāk,* fournit les meilleurs cure-dents ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 551, 2 v ; ذو السدْر, autre épithète de vallée ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 578 ; سِدرتان ; Yāqoūt, E. V, 53. Ṭalḥ et Sayāl ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 89. Vallées pleines de *atl ;* Auler Pascha, *Die Hedschasbahn,* II, 9; autres, où domine le *ṭalḥ ;* Yāqoūt, VI, 98.

(1) Yāqoūt, E. III, 396, 3 d. l.

(2) Bakrī, 576 ; Yāqoūt, E. II, 253 ; III, 332, 1 ; Zohair (Ahlw.), 81-11.

(3) Noms collectifs des divers groupes d'arbres ; Ibn Ḫalāwaih, *op. cit.,* XXI, XXII ; Hamdānī, *Ġazīra,* 155-56 ; chez le même auteur *sidr* est synonyme de *daum,* palmier nain ; 156, 2. D'autres expliquent le *ḍāl* par petit *sidr ;* cf. I. Doraid, *Ištiqāq,* 28.

(4) تنبت الشجر الطوال ; Bakrī, 415, 7 etc. ; شجرة ظليلة ; I. S. *Ṭabaq.,* II[1], 44, 7 ; gros arbres ; Ibn Ḫalāwaih, *Šaǵar,* III, 10, 12 ; IV, 11.

(5) مفتول ; Yāqoūt, E. IV, 263, 3 d. l.

(6) Aṣma'ī, *Nabāt,* 878. Comp. les notations : ورقه اغبر — ورق اغبر (lisse) اطلس — غُبَيراء الورق — ou encore خضراء غبراء, vert-cendré.

résister aux ennemis du dehors, avant tout au contact brutal du soleil, des vents empoisonnés du désert et des nuées de sauterelles. Nous nous trouvons, tout le rappelle, dans le pays d'Ismaël. Jusque dans le calme, dans l'inaction apparente de la nature végétale, on retrouve le système de la paix armée. *Si vis pacem*!... L'Arabe disait : ظالم او مظلوم, oppresseur ou opprimé ! Entre les deux situations il n'apercevait pas de milieu (1).

Je ne sais quelle famille ancienne arbora jadis la devise : qui s'y frotte, s'y pique. C'est la devise de la flore arabique ou plutôt celle de l'Arabie entière. Un géographe, par ailleurs fort positif, Hamdani émet à ce propos une observation, qu'on ne manquera pas de trouver piquante : « Dans leurs noms propres, les Arabes affectent d'emprunter les appellations des arbres épineux, broutés par les chameaux, à cause de leur rudesse et de leurs pointes, de leur dureté, de leur endurance et de leur capacité à supporter la pénurie d'eau et le manque d'arrosage » (2). La nature devait leur suggérer cette idée : et rien n'oblige à tabler ici sur la croyance, d'ailleurs partagée par les Arabes : l'influence mystérieuse du nom, porté par le titulaire. Dans la botanique du désert, parmi les arbres grands ou petits, fourrés ou buissons, marquant de taches plus sombres la morne superficie du Ḥigāz, la famille la plus abondamment représentée est celle des plantes à piquants, des *'idah*, comme s'expriment les écrivains arabes (3). Pour eux la majorité des arbres de la steppe sont des *'iḍah*. Comme description, cette notation doit paraître insuffisante, mais j'en connais peu d'aussi réalistes, renseignant mieux sur la nature de la végétation désertique. Dans le *sa'dān* (4), le fourrage préféré du chameau, nous n'aurions découvert qu'une boule d'épines, bonne pour le feu.

« Par adaptation aux vents violents, toutes les plantes pérennes

(1) Comp. ومن لايظْلم الناسَ يُظْلَم, Zohair (Ahlw.) 96, 2 d. l.; poète très admiré par les anciens Arabes, comme résumant leur sagesse. Voir p. ex. Zohair (Ahlw). 96-97.

(2) Hamdānī, *Ġazīra*, 134, 1-2 ; cf. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 4, bas.

(3) Aṣma'ī, *Nabāt*, 1039 ; Ibn Doraid, *Iśtiqaq*, 249. العضاهُ اسمٌ يَقَعُ على شجر الشوك لهُ اسماء مختلفة يجمعُها العضاهُ ; Ibn Ḫalawaih, *Śagar*, I, 3.

(4) Voir plus haut. Pour indiquer un objet de nul prix, on se sert du terme قَرْمَل arbre sans épines, *Naqā'iḍ Ġarīr*, 225, 2 v. ; voir le scolion *ibid*.

du désert ont les feuilles courtes, étroites, rugueuses, terminées en pointes d'alêne, ou couvertes d'une épaisse fourrure de poils blanchâtres. Un épiderme, rappelant le cuir et le liège, ou semblable à une housse blanche, protège le tissu contre les vents desséchants ; et des couches légères de sel hygroscopique y fixent des traces d'humidité. L'élasticité des tissus donne au bois et aux branches une forte flexibilité. De longues racines ancrent l'arbre dans la terre, pénètrent jusqu'aux couches humides souterraines pour y puiser la provision d'eau indispensable » ([1]).

Dans son « Livre des plantes et des arbres », Aṣmaʿī (p. 1039-40) décrit sommairement plusieurs spécimens de cette flore étrange : toutes ont un trait commun : les épines. Ces piquants paraissent plutôt attirer le chameau. En dépit de sa gravité et de sa prudence proverbiales, il arrive pourtant au dromadaire de s'y blesser le naseau ([2]). Quand on l'a vu, dans les contrées du Levant, croquer béatement les énormes feuilles de cactus, armées d'épines effilées comme la lancette du chirurgien, on comprend qu'il soit l'animal providentiel de la Péninsule.

Un des arbustes les plus répandus, c'est le *ġaḍā*, « ressemblant au *aṯl* ; mais moins gros et moins haut ; il pousse principalement dans le sable » ([3]). D'après le Prof. Al. Musil, « il atteint 4 à 5 mètres et même dans la saison la plus chaude conserve la fraîcheur de sa verdure, comme au début du printemps. Ses longues branches flexibles offrent un excellent fourrage aux chameaux, mais il cause la diarrhée » ([4]). C'est le châtiment de leur gourmandise ([5]), quand ils négligent de mêler aux plantes salées les fourrages moins forts,

([1]) Walther, *op. cit.*, 74-75.

([2]) Aṣmaʿī, *Nabāt*, 410, 2-3 ; vers de Ḏoū'r Romma, différemment interprété ; voir les notes de l'éditeur. Walther, *op. cit.*, 76.

([3]) Yāqoūt, E. II, 145, 6 d. l. ; Bakrī, *op. cit.*, 251 ; ġaḍā = *Ephedra*. *L. ʿA.*, XIX, 365 ; *Tāǵ ʿAroūs*, X, 367.

([4]) Musil, *Arabia Petraea*, III, 14. Après un long voyage on envoie les chameaux se refaire en mangeant du *ġaḍā* ; *Aġ.*, VII, 116, 9 d. Les Arabes distinguent plusieurs variétés de ġaḍā ; الأرْطى = *Ephedra alata ;* الرِمْث = *Caroxylum articulatum*, toutes venant dans la sable.

([5]) Voir plus haut, pp. 54-55.

désignés sous le nom de *ḫolla* (1). Toute une riche collection de ronces buissonneuses, — nommons le *'ausaǵ* (2), le *laṣaf*, le *ala* (3), sorte de buis — outre leurs feuilles, toujours très courtes, produisent encore des baies comestibles (4). La multiplicité de ces buissons suffit souvent pour mériter à certains cantons la qualification de ارض شجرية, terre abondante en arbres (5). « Les fourrés de ronces, observe E. Banse (*op. cit.*, 106) représentent la forme sèche, le négatif de la forêt, un essai pour la remplacer, partout où se fait sentir l'absence d'humus et d'humidité souterraine ».

(1) Cf. Aṣma'ī, *Nabāt*, 752.

(2) Il apparaît également dans la liste des noms propres arabes. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 131, bas ; *Aǵ.*, IV, 137.

(3) Aṣma'ī, *op. cit.*, 878 ; 'ausaǵ — *Lycium arabicum* ; laṣaf = *Capparis galeata* ; alā' = *Myrtus communis* ; cf. Ibn Ḫalāwaih, *op. cit.*, VII, 7 ; IX, 9-10.

(4) Baies du ḍāl et de l'*arak*, ; Yāqoūt, E. 93, 4 d. l.

(5) Bakrī, *op. cit.*, 193 ; steppe appelée ذات شجر ; *Aǵ.*, X, 78, 3 d. l.

VII

Grands arbres. Arbres sacrés. Les « ḥarra » et anciens volcans

Les arbres de belle venue sont évidemment plus rares. On en rencontre pourtant, principalement des tamaris et des acacias, *atl*, *ṭarfā'*, *arāk* (¹). Dans une expédition, les Compagnons du Prophète, exténués de faim, durent se nourrir de feuilles. Pour les atteindre ils se virent obligés de les abattre au moyen de leurs arcs (²) et de leurs bâtons : cela permet de supposer une hauteur respectable.

On rencontre des forêts sur divers points du Ḥiǵâz, principalement dans la région alpestre des Sarāt ; il en sera question plus tard. Aux environs de Marr aẓ-Ẓahran dominaient les arāk (³). Cette variété d'acacia se trouvait de même bien représentée dans d'autres vallées (⁴), comme celle de Na'mān près de Minā et de 'Arafa (⁵).

(¹) Aṣma'ī, *op. cit.*, 751, 1043 ; Bakrī, *op. cit.*, 415, 7 etc. ; plus rarement des conifères عرعر ; Bakrī, *op. cit.*, 6⁹5, 2.

(²) نجتني الخَبَط بقسينا ; une variante cite les *bâtons* ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 311. A Ḥodaibyya les Compagnons soulèvent les branches de l'*arbre de la bai'a;* I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 72 bas. Arbres يُستَظَل بها ; Yāqoūt, E. V, 424, 14 ; VI, 83 ; سَرْح. grands arbres ; Yāqoūt, E. V, 64, 68 ; شجرة ضخمة et شجرة عظيمة ; Ibn Ḫalāwaih, *Śaġar*, III, 10, 12.

(³) *Aḡ.*, VI, 97 ; Yāqoūt, E. I, 169 ; Ibn Ġobair, *Travels*², 173, 2 d. l. خَبْراء. terre boisée ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 159, 1 ; Ibn Ḫalāwaih, *Śaġar*, XXI, 5.

(⁴) Vallée pleine de *'idāh ;* Ḥanbal, *Mosnad*, III, 311, 8 etc. ; forêt du même arbre, *Aḡ.*, X, 9, 13 d. l.

(⁵) « Plus vert que Na'mān » ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 548, d. v. 349 ; وادي كثير الاراك ; Bakrī, *op. cit.*, 585. 586 ; cf. *Aḡ.*, VI, 25, 26 ; d'après les vers cités ici, le wādi est entre Ṭāif et la Mecque ; J. S. *Ṭabaq.*, I¹, 8, haut.

Une autre forêt est signalée à Homm, près d'un gadîr homonyme, célèbre dans les récits šîʿites (1). Ailleurs c'étaient les *daum*, les doums ou palmiers-nains (2). Cet arbre figure fréquemment dans les déscriptions des poètes, concurremment avec le ḍāl (3), rencontré également par bouquets forestiers, au pays de ʿOdra, donc au Nord de Médine (4). Près de cette ville, le toponyme Al-Gāba (5), très connu, atteste également l'existence d'une végétation arborescente. Rien n'autorise à penser aux forêts de nos climats. Quand nos auteurs emploient à ce propos le qualificatif dense, *moltaff*, il s'agit évidemment d'une densité, appréciable en Arabie (6) seulement.

Avec l'institution du ḥimā, les sanctuaires préislamites contribuèrent à préserver de la destruction les plus beaux spécimens du règne végétal. Tous possédaient dans leur voisinage des puits et un bouquet de beaux arbres; objets d'un culte spécial et couverts d'ex-voto (7), tel l'arbre de Ḥodaibyya, respecté par le libéralisme de Mahomet (8). ʿOmar dut se résoudre à détruire ces *lucus* sacrés, menace perpétuelle pour le monothéisme vacillant des néophytes bédouins (9) : à preuve l'attitude de ʿAbdallah fils de ʿOmar. Au cours de ses fréquents pèlerinages, ce dévot personnage sacrifiait jusqu'à sa dernière goutte d'eau pour arroser les nombreux arbres, ayant eu l'honneur d'abriter Aboū'l Qasim entre Médine et la Mecque (10). Si

(1) Bakrī, *op. cit.*, 232 ; Yāqoūt, E. III, 469.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 354 ; Yāqoūt, E. IV, 41, 6 ; 106 ; appelé aussi شجر المُقل ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 299 ; on s'en sert pour allumer le feu ; *Aḡ.*, VII, 85, 86 ; Ibn Ġobair, *Travels*², 184.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 195, 205 ; vallée ombragée ; *Aḡ.*, XI, 25, 5.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 616 ; forêt dans la même région ; *Aḡ.*, VII, 81, bas.

(5) Un des ḥimā de Mahomet ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 58, 2-5 ; 59 ; il est razzié par les Bédouins ; *ibid.*

(6) On signale des pins au sud de Aila (Bakrī, 196, 15-16) et au pays de Ḥismā ; Yāqoūt, E. III, 277, 3 (remarquez le زعم).

(7) Cf. Wellhausen, *Reste*², 45-64.

(8) Cf. I. S. *Ṭabaq*, II¹, 70-74 ; c'était une سَمُرَة ; *ibid.*; 73.

(9) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 73 : كان الناس يأتون الشجرة التي يقال لها شجرة الرضوان فيصلّون عندها ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 15 ; arbres sacrés ; Yāqoūt, E. V, 237-38.

(10) *Osd*, III, 227, bas.

e souple et ondoyant Prophète ne les a pas honorés [1], il s'était cru pourtant obligé de les tolérer. A Badr les arbres, couvrant cette plaine, moitié sablonneuse, abritèrent les musulmans pendant la pluie miraculeuse, attestée par le Qoran. Après la victoire on proposa même d'utiliser ce bois pour brûler les prisonniers [2]. On cite des tamaris أثلة [3] assez larges pour ombrager jusqu'à cent personnes. Abwa, localité gardant la tombe traditionnelle d'Amina, mère du Prophète, possédait une forêt touffue de ṭarfa' [4]. De son temps tout le massif du mont Raḍwa devait être encore suffisamment boisé : tous nos documents en témoignent.

Les palmeraies abondaient dans les oasis et près des centres habités du Ḥigaz, aux environs des gadîr, et partout où l'eau persistait dans le sous-sol. A leur apparition le voyageur devinait le voisinage d'une population sédentaire. Les bardes bédouins comparent la marche cadencée de la caravane, surgissant des profondeurs du désert « aux sommets élancés [5] des palmiers des villages كأنّها نخيل القُرى جبّارُه واطولُهْ » [6]. Dans leurs descriptions ils aiment à faire figurer un groupe de deux palmiers — parfois remplacés par deux *sidr* — s'élevant solitaires au milieu de la steppe [7]. Le tableau a dû leur paraître éminemment poétique, à en juger d'après leur fidélité à se transmettre ce cliché. Quantité de leurs *qaṣidas* débutent par une apostrophe [8] aux deux palmiers, يا نخلتَي ! Même

[1] Plusieurs des innombrables *masǵid*, où il a prié le long des routes, voisinent avec des arbres sacrés.

[2] Ṭab., *Tafsīr*, IX 122 ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 117, 8 ; 383, 8 d. l., 384. On mentionne également les arbres du champ de bataille de Ḥonain, I. S. *Ṭabaq.*, II [1], 112-113.

[3] Yāqoūt, E. I, 109, 1.

[4] Bakrī, *op. cit.*: 62.

[5] Comp. *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 159, 13 ; « élevés comme les palmiers de Ḫaibar » ; *ibid.*, 290, 3 v.

[6] Doū r Romma dans Bakrī, *op. cit.*, 582. Un homme vraiment riche doit être كثير المال (chameaux) والنخل والرقيق ; *Aǵ.*, VII, 120, 14 ; Ḥoṭai'a *Divan*, V, v. 2.

[7] Yāqoūt, E. II, 301, 352 ; III, 12 ; 280. Comp. dans *Aǵ.*, XII, 108-09. l'histoire des deux palmiers de Ḥalwān ; سِدْرتان, toponyme ; Yāqoūt, E. V, 53.

[8] Rarement à un seul palmier ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 108. Comp. *ibid.*, IV, 84, 3 v. : مَرَرْتُ على دار امرئ السوْ حولهُ لَبُونٌ كَعيْدان بحائط بُستان
Scolion : العَيْدان اطوال من النخل

dans les cantons, décrits comme « riches en palmiers et en arbres », nos auteurs aiment à signaler la présence « de palmiers jumeaux » [1]. Tous ces exemples — d'autres suivront — nous conseillent dès maintenant de ne pas exagérer la dénudation de la Péninsule à l'époque du Prophète. Si deux dattiers ne constituent pas une palmeraie, rien ne nous autorise à méconnaître la signification de tous ces témoignages concordants.

*
* *

Les vastes plaines, couvertes de laves, de blocs basaltiques, comptent parmi les caractéristiques des steppes [2] du Ḥigaz. A ces espaces désolés, les Arabes donnent le nom significatif de *ḥarra*, terres de feu. Leur principale aire de dispersion se trouve comprise entre la Syrie, à partir du Ḥaurān méridional, et les districts à l'Orient de la Mecque [3]. Elles occupent une superficie considérable des cantons, situés à l'Est de cette province et y attestent l'activité des anciens volcans, dont on aperçoit de tous côtés les cratères éteints. Yaqout a consacré à ces *ḥarra* une monographie dans son dictionnaire géographique [4]. Parfois les blocs de lave sont rapprochés, au point de laisser juste le passage aux piétons [5]. Ailleurs leurs formes massives et fantastiques rappellent aux nomades une caravane de chameaux accroupis [6]. Par dessous les dalles sombres, s'étend une terre brunâtre et remarquablement fertile [7]. Dans les espaces demeurés libres, la flore fourragère du désert pousse dru, quand le *rabî'* vient la ranimer. On découvre même des groupes de palmiers, auprès des

(1) Yāqoūt, E. II, 305, bas ; IV, 326, 7 d. l.

(2) صحارى, comme s'exprime Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar*, passim.

(3) Ḥarra entre Médine et la Mecque ; Bakrī, *op. cit.*, 275.

(4) Cf. Loth, *Die Vulkanregionen von Arabien nach Yāḳūt*, dans *ZDMG*, XXII, 365-82 ; E. Reclus, *op. cit.*, IX, 891-93.

(5) Yāqoūt, E. IV, 227 ; même observation pour les Wa'r de l'Emésène ; cf. H. Lammens, *Le pays des Noṣairis*, dans *Musée belge*, 1900, p. 293 ; du même *Notes épigraphiques et topographiques sur l'Emésène*, extrait du *Musée belge*, 1902, p. 43.

(6) Yāqoūt, E. III, 256.

(7) Cf. Loth, *op. cit.*, p. 369.

puits [1]. Aux environs de Médine des domaines, et non les moins riches, se trouvaient englobés dans les ḥarra [2].

A l'époque du Prophète, les volcans d'Arabie avaient depuis longtemps cessé d'attirer l'attention. On cite pourtant des reprises partielles d'activité, pendant le siècle antérieur à l'hégire [3]. Une poésie de l'Achille arabe, ʿAntar, semble attester une de ces éruptions, contemporaine du héros [4]. Rien n'autorise à tirer la même conclusion [5] du vers d'un autre poète, ʿArʿara des Banou Nomair :

بَحَرَّةِ القَوسِ وجَنْبَي مَحْفِلِ   بَين ذُراهُ كالحريقِ المشعَلِ

« On croirait un incendie, allumé dans la ḥarra d'Al-Qaus et la double dépression de Maḥfil et entre ses collines » [6].

Le souvenir populaire avait gardé la mémoire du feu souterrain, où avait disparu l'impie Ḥimār ibn Ṭowailiʿ, une sorte de Coré arabe [7]. Partout dans la toponymie, on pouvait retrouver des allusions à l'histoire des volcans de la Péninsule. Les noms de personnes et de tribus insinuaient la même conclusion [8]. Les anecdotiers arabes en ont profité pour broder sur ces canevas philologiques des histoires divertissantes. Dans la *Sîra* et dans le *Ḥadît* nous assistons également aux efforts de Mahomet pour modifier cette effrayante nomenclature [9]. La postérité lui a du moins attribué cette tentative pour légitimer sans doute la croyance aux augures et à l'influence des noms heureux ou malheureux.

(1) Yāqoūt, E. III, 260, 10.

(2) Cf. notre *Yazīd*, 238.

(3) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, IV, 152 ; Bakrī, *op. cit.*, 275, 9 d. l. ; cf. E. Reclus, *loc. sup. cit.;* Al-ʿIṣāmī, سمط النجوم العوالي, cité dans *Maśriq*, 1912, p. 779.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 295, d. l.

(5) Observation déjà faite par Loth, *op. cit.*, 375. Pour l'époque, postérieure à l'hégire, cf. Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 25, 33.

(6) Yāqoūt, E. III, 259, d. l.

(7) Yāqoūt, E. III, 174.

(8) Bakrī, *op. cit.*, 559, 5-6 ; Yāqoūt, E. III, 261-62.

(9) *Aġ.*, IV, 20. Quand il approche d'un campement inconnu, où brille le feu, le calife ʿOmar évite l'apostrophe يا اهل النار (signifiant aussi les damnés); Bakrī, *op. cit.*, 601, 4 d. l.

Dans un milieu, portant des traces aussi manifestes d'une ancienne activité volcanique, il faut s'attendre à voir surgir des montagnes et des collines *noires* (¹), des massifs de basalte, « où rien ne pousse » (²). Leurs formes tourmentées et bizarres ont frappé l'imagination des nomades : ils croient y reconnaître tantôt des aigles, tantôt des têtes de démons (³). On rencontre également des montagnes rondes, des pics isolés (⁴), enfin des massifs de sable, rendant un son musical (⁵). Le plus célèbre est voisin du fameux champ de bataille de Badr. « On l'appelle la montagne des tambours : les habitants des environs croient entendre toutes les nuits du jeudi au vendredi comme une batterie de tambours » (⁶).

En traversant ces paysages désolés, le voyageur éprouve l'impression de côtoyer de gigantesques foyers éteints, dont l'activité, momentanément suspendue, pourrait se réveiller, comme il est arrivé vers la fin du moyen âge. Endroits à souhait pour servir de lieu d'asile ! Aussi voyons-nous les Bédouins se réfugier dans ces massifs, forteresses naturelles, pour échapper aux poursuites des bandes de Mahomet. Au Prophète ils laissent la ressource de ramener à Médine, les mains vides, les guerriers de l'islam ولم يلقَ كَيدًا (⁷). Ainsi

(¹) اكَمَة سوداء ou جُبَيل اسود ; Bakrī, *op. cit.*, 207, 214, 256, 262, 320, 396, 397 ; Yāqoūt, E. II, 256 ; III, 33, 138, 156 ; VI, 89. *Aġ.*, VIII, 134, 138.

(²) Bakrī, *op. cit.*, 462 ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 110.

(³) Bakrī, *op. cit.*, 591 ; Yāqoūt, E. IV, 214, 6 d. l.; cf. I, 249-50 ; 368 ; 370.

(⁴) Yāqoūt, E. IV, 295. Monts isolés, appelés *Batīl* (= Bethel, bétyle ?) ; Yāqoūt, E. II, 58, 3; autres, nommés عَمود; « lance plus effilée que le عمود de... »; Bakrī, 668, 10.

(⁵) Cf. Reclus, *op. cit.*, 882, 883 ; Bakrī, *op. cit.*, 659, 3-4 ; nombreuses vallées où l'on entend les cris des *ǵinn ; ibid.*, 688 ; Mas'oūdī, *Prairies*, III, 323 sqq. Du phénomène Aṣma'ī donne une interprétation rationaliste : انّما العَزْف في الرمال لتهَدّمها وليس كما يقول بعض الناس انّه اصوات الجنّ ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 599, 10-14. La plaine de Badr se trouve entrecoupée de collines sablonneuses. Sur le عَزِيف الجنّ voir la littérature, réunie par Goldziher, *Abhandlungen*, I, 210-212. Cf. Yāqoūt, VI, 169, 171.

(⁶) Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 296 ; Ibn Ġobair, *Travels*², 187.

(⁷) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 24, 45, 61, 63, 65, 85, 95 ; *Aġ.*, X, 36, 37 ; Comp. Zohair (Ahlw.) 100, 8 :

فاودية اسافلهنّ رَوْضٌ واعلاها إذا خِفْنا حُصونُ

Bakrī, *op. cit.*, 694 ; *Aġ.*, XI, 134 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 43, 57 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 105, 142, d. v.

s'expriment mélancoliquement les rédacteurs de ces inglorieuses expéditions.

A côté de ces masses noires, on trouve également de nombreuses montagnes rouges (1) et d'autres tricolores: noir, blanc, rouge (2). Cette indication sommaire est loin d'épuiser la gamme des couleurs de ces massifs de granit et de porphyre, brillant au soleil de toutes les nuances de l'arc en ciel (3). Certains sont signalés comme couverts d'une vigoureuse végétation, كريم مُغرِس (4). En revanche autour de la Mecque les montagnes apparaissent complètement stériles (5). Ailleurs on rencontre également des montagnes dépouillées, *Aǵrad*, sans trace aucune de végétation, لا نبات فيه (6).

Par contre les toponymes moins austères ne font pas défaut: tel le mont *Arīk*, ainsi nommé à cause de ses bouquets d'*arāk* (7). Ajoutez-y les montagnes vertes, *Aḫḍar*, *Oḫaiḍir* (8), *Aśʿar* (9) monts chevelus (10), contrastant avec les monts pelés, *Aqraʿ* (11). Les géographes prennent d'ailleurs la précaution de nous en prévenir: tout le district des monts Aśʿar, au pays de Gohaina, formait une suite presque ininterrompue de cultures et de points d'eau. Le calife ʿAbdalmalik y possédait une de ses *badias* désertiques, peut être une

(1) Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 260, 336; Bakrī 313, 597, 638, 674, 675; Yāqoūt, E. II, 269, 282, 326; III, 30; V. 34, 261, 330, 368; *Aǵ.*, X, 36 d. l.; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 16, 18, 27.

(2) Yāqoūt, E. IV, 268, 3 d. l., I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 43, 22. Synonymie pour les couleurs des massifs montagneux; Yāqoūt, VI, 113, bas.

(3) Cf. Reclus, *op. cit.*, IX, 882.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 534, 9 d. l.

(5) Yāqoūt, E. III, 240, 6-7. VI, 164. 8: لاماء ولا رعْي

(6) Yāqoūt, E. I, 122; 240, 5 d. l. VI, 89; Bakrī, *op. cit.*, 123.

(7) Bakrī, *op. cit.*, 86, 9 d. l.

(8) Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 21, 7; mais « Oḫaiḍir » représenterait un enfer d'après Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 259, 1; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 25.

(9) Ou encore les monts « Śaʿrān », ainsi appelés لكثرة شجرها; Bakrī, 123.

(10) اشعر من كثرة الشعر; Bakrī, 123; شعراء, nom des sables, où poussent des arbres; Hamdānī, *Gazīra*, 128.

(11) Yāqoūt, E. I, 258; Bakrī, *op. cit.*, 123. Encore appelés أصْلع chauves; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 215.

de celles ayant excité les convoitises du poète šī'ite Kotayyr (1). Or les souverains omayyades, habitués aux jardins de la Damascène, devaient s'y connaître (2). Une comparaison familière était la suivante : « nombreux comme les arbres de Biša » (3), une vallée sur les confins du Yémen. Nous en connaissons une autre, attribuée à Mahomet lui-même : « innombrables comme les arbres du Tihama, بعدد شجر التهامة » (4). Le Tihāma ce sont les plaines basses du Ḥiǵāz, principalement celles avoisinant l'Erythrée.

(1) *Aġ.*, VIII, 30, 1-3.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 123, bas ; 124, 125. La terre de Yazīd Ier, cédée par lui à 'Abdalmalik, se trouvait dans les environs de Wādi'l Qorā ; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 31.

(3) Yāqoūt, E. III, 334, d. l. ; V, 60-61 ; « plus vert que la vallée de Na'mān ». Voir plus haut. Sur la flore du Tihāma, comp. Ibn Ḫalāwaih, *Šaǵar*, passim.

(4) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 184, 6 d. l. ; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 116-7 d. l.

VIII

Le bois et les moyens de chauffage.
Le Bédouin et le feu. Bûcherons et charbonniers

Le Bédouin frileux ([1]) se montre grand amateur du feu ([2]). Partout où je l'ai rencontré, dans les plaines de l'Emésène, sur les plateaux de la Transjordanie et de la Pétrée, même pendant les tièdes nuits d'Août, j'ai vu les membres du campement, jeunes et vieux ([3]), se rapprocher avec délices du foyer. « Leurs yeux brillants fixaient avec convoitise la flamme, allumée » à l'entrée de la tente. C'est le début d'un tableau esquissé par A'šā:

لَعَمْرِي لَقَدْ لاحَتْ عيونٌ كثيرة إلى ضوء نارٍ باليَفاع تحَرَّقُ ([4])

« Manger, boire, se chauffer, طعم وشرب واصطلى » ([5]), cette énumération réaliste épuise tout le bien-être rêvé par les Nomades. Le feu allumé en permanence pendant la nuit, c'est le symbole de la géné

([1]) Cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 12.

([2]) Seul le foyer sert à éclairer la tente ; pas d'autre luminaire. Les noms pour le désigner sont d'origine araméenne ; cf. Guidi, *Sede primitiva*, 600 ; Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 95-96. Voilà comment la lampe du moine (Cf. Guidi, *ibid.*, 601) est devenue une image poétique. Pour متوقد = intelligent, rapprochez encore Guidi, *ibid.*, 576.

([3]) Le Bédouin a surtout la tête sensible au froid. ; Ǧāḥiẓ, *Avares*, 240, 16.

([4]) يفاع = colline élevée ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 71, 111, 11. *Aḡ.*, VIII, 80 ; sur يفاع, nom propre, cf. Bakrī, 782 ; Yāqoūt, E. VIII, 511.

([5]) *Aḡ.*, VIII, 82, 1.

rosité des nobles sayyd (1). Parmi eux, les plus magnifiques chargent leurs esclaves de l'entretenir, « de l'empêcher de dormir » (2). Ils s'empressent d'y « jeter les bûches les plus grosses, en entendant l'écho répéter le cri d'appel (3) de l'hôte » au sein de la nuit.

ومُسْتَنْبِحٍ قال الصدى مِثْلَ قولِهِ خضأتُ لهُ نارًا لها حطبٌ جزْلُ (4)

D'un Bédouin, Ǵāḥiẓ cite cette naïve prière: « O Allah, ne me laisse manquer de feu ni dans ce monde ni dans l'autre ! » (5). On comprendra comment il peut être amené à sacrifier son arc et ses flèches. Sous la morsure du froid, il les mettra au feu pour se procurer quelques instants de soulagement (6).

Aux nomades les entrailles de leurs troupeaux fournissent une fabrication ininterrompue de combustible. Tout est utilisé, même la bouse de chameau, pour entretenir le feu (7). Mais ce serait une illusion de les croire réduits à cette mesquine ressource, pour se procurer la sensation d'une flambée, quand souffle la bise de Syrie. Les

(1) Il est honorable d'avoir un grand tas de cendres devant la tente ; d'être, comme 'Orwa ibn al-Ward, كثير الرماد ; *Šo'arā'* (Cheikho) 891, 2 d. v. Musil, *Arabia Petraea*, III, 130.

(2) لمْ يُنَمْ للضيق نارُهُ ; Aboū Dahbal al-Ǵomaḥī, *Divan*, Krenkow, III, 12 ; notre *Yazīd*, 193 ; Aḫṭal, *Divan*, 250, 3 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 720 ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 614 ; feu de l'hospitalité ; *Aġ*. XI, 95 ; sur les collines pour attirer les hôtes ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 60, 111, 1 ; nombreuses comparaisons prises du feu ; *Ḥamāsa*, E. I, 210, 1 v. ; 269 ; « feu de la trahison » IV, 147-48.

(3) استنبح, imiter l'aboiement du chien.

(4) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 63, 4 v.; description des chaudrons de Sa'īd ibn al-'Āṣi وهي بالجزْلِ تُشْعَلُ ; faire flamber très fort le feu pour l'hôte ; *ibid*. IV, 121 ; y jeter du gros bois, produisant une flamme durable ; éviter l'emploi du bois *fumeux ; Naqā'iḍ Ǵarīr* 102, 1 ; 139, 1-4. On loue le « feu jaune » avec du bois bien sec ; Ǵāḥiẓ, *Avares*, 269, 12 ; comp. *ibid.*, 246, 11. « Attisez le feu ! » pour les hôtes ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 154, 6 ; jusqu'à la fin de la nuit ; Ḥoṭai'a, *Divan*, XII, 7 ; comp. VII, v. 39.

(5) *Ḥaiawān*, IV, 154. En hiver le *ǵār* du sayyd généreux ne souffre pas du froid ; Ḥoṭai'a, *Divan*, VIII, v. 20.

(6) G. Jacob, *Beduinenleben*, p. 2 ; dans A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I. 82 2 « brûler les flèches » a un sens métaphorique. On durcit le bâton au feu ; *Ḥamāsa*, E. IV, 158, d. v. ; *Naqā'iḍ Ǵarīr* 97, 3.

(7) Cf. *Aġ*., X, 35, 4 et 2 d. l., Jaussen, *Pays de Moab*, 275.

philologues arabes énumèrent quantité d'arbres, d'arbustes, de buissons, poussant jusque dans les sables et dans les terrains les plus ingrats [1] là où, dans nos climats, le chiendent lui-même étoufferait. Leur bois résineux, noueux et dur offre un excellent moyen de chauffage. Ainsi le *gadā*, précédemment vanté comme fourrage, dégage une chaleur considérable ; il brûle lentement et pour ainsi dire sans fumée. Le calorique, développé par le *gadā*, est devenu proverbial [2]. Les coquettes du désert se comparaient volontiers « à un feu allumé dans la nuit froide, احسن من النار في الليلة القرّة » [3]. La similitude porte non seulement sur l'éclat du foyer, mais encore sur la sensation de bien-être, éprouvée au coin du feu, recherche qui ne constituerait donc pas le monopole des Septentrionaux. Le poète assimile ʿAzza, l'héroïne par lui chantée en cent qaṣīdas, « à un feu [4] inextinguible : à distance son éclat rappelle celui d'un astre »

لعزّة نارٌ ما تبوخ كأنّها   اذا ما رمقناها من البعد كوكب [5]

Cette passion du feu, l'entretien de tous ces foyers, supportant des chaudières, « larges comme des réservoirs, où nagent des chameaux entiers » [6], tous les accessoires enfin de cette hospitalité, plus fastueuse encore dans l'expression que dans la réalité — au dire du malicieux Ġāḥiẓ [7] — permettent de supposer l'existence de réser-

(1) Voir plus haut.

(2) Brillant comme « la braise du ḡaḍā » ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 257, 14 Cf. Aṣmaʿī, *Nabat*, 878 ; Le gaḍa est ذو خشب صُلْب حسن النار يبقى طويل قبل ان ينطفىء ; les *Lexiques*. Musil, *Arabia Petraea*, III, 14 ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 556, 557 : الخبث الذئاب ذئب الغضا ; sur le loup réfugié dans les fourrés de ḡaḍā, voir plus haut.

(3) *Aḡ.*, VIII, 38, 6. Braise de *ḡaḍā*, comparée à l'éclat des pierres précieuses ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 257, 14. Pour la modestie des fiancées arabes, voir *Aḡ.*, IX, 149-50 ; l'une déclare être : الجميلة وجهًا الصنّاع يدًا الرفيعة خلقًا الحسيبة ابًا ; *Aḡ.*, IX, 150, 8.

(4) Comp. « feu brillant comme l'étoile Sirius » ; Bakrī, *op. cit.*, 699, 3 d. l.

(5) *Aḡ.*, VIII, 38, 4.

(6) Cf. *Yazīd*, 192-93 ; Omayya ibn abi's-Salt, *Divan*, éd. Schulthess, XIII, et XVII, 1 ; Ġāḥiẓ. *Avares*, 245-51 (copieuse anthologie chez ce dernier).

(7) Ġāḥiẓ, *Avares*, 245 ; ولا تظنّنّ ان كلّ ما يصفون به قدورهم وجفانهم وثريدهم وحيسهم باطل .

ves de bois. Le géographe Hamdani (¹) dans sa description de la *Péninsule arabe* développe une synonymie étendue de termes pour désigner la variété des bocages, d'après les essences particulières, qui y prédominent. Les réunions d'*arāk*, de *ṭarfā'*, de *sidr*, etc. sont désignées en arabe par un nom collectif, comme dans nos langues les chênaies, les pinaies, les olivettes. Cette synonymie regarde, il est vrai, en premier lieu le Nagd et les monts du Yemen. Mais elle convient également aux hautes chaînes du Ḥigaz (²) et à la région alpestre de cette province, au Sarat (³), où des sommets approchent de 3000 mètres. Les idiomes de nos humides climats n'offrent rien de comparable à cette richesse, un peu factice peut-être et accrue par le zèle, propre à tous les spécialistes, désireux d'enrichir leurs collections. Mais il nous paraît injuste de leur dénier toute signification pour la sylviculture de la Péninsule. Cette conclusion renverserait les lois les mieux établies de la philologie. « Quand quelqu'un s'entend à décrire la bonne chère, les morceaux délicats, c'est qu'apparemment il en a goûté ». Cette remarque de Ǧāḥiẓ (⁴), à propos de la somptueuse faconde des Arabes dans la description de leur hospitalité, doit trouver ici son application.

Quoiqu'il en soit, il existait des bûcherons en Arabie. Telle aurait été la situation du futur calife ʿOmar en son jeune âge (⁵). Leur industrie s'exerçait (⁶) de préférence, on le comprendra, dans le voisinage des centres habités. Aux environs de la Mecque le voyageur étranger compte sur la rencontre d'un bûcheron, حطّاب pour

(¹) *Ǧazīra,* 155-56. Voir plus haut. Il est question de « 10,000 feux » au camp de Mahomet, en marche vers la Mecque ; I. S. *Ṭabaq ;* II¹, 97.

(²) Expressément noté par Ibn Ḫalāwaih. Voir plus haut. Ailleurs on signale soigneusement les « arbres prêtant leur ombre, يستظلّ بها »; Yāqoūt, V, 424, 14 ; VI, 83. Beaucoup d'arbres n'avaient pas de feuilles.

(³) Yāqoūt, E. V, 59, bas.

(⁴) *Avares,* 253, haut. Quand, selon l'usage, les poètes décrivent le vin, l'assistance leur crie fréquemment : « tu en as goûté ».

(⁵) Bakrī, *op. cit.,* 618, 7 d. l.

(⁶) احتطب ; *Aǧ.,* X, 32, 7. Le célèbre Aboū Horaira avait débuté, comme bûcheron et *ḥādi;* Ibn Māǧā, *Ṣonan,* E. II, 45, 11. Voir la note suivante.

obtenir des renseignements ([1]). Les bûcherons arabes ne paraissent pas s'être mieux enrichis que celui de notre bon Lafontaine. Il fallait courir au loin, escalader le sommet des montagnes, où se réfugiaient les plus beaux spécimens de la flore forestière ([2]). Mais enfin, disait le Prophète, en désignant du doigt les monts, encerclant l'oasis de Médine, « couper du bois vaut mieux que mendier » ([3]). Pour signifier un maladroit, exécutant une besogne de travers, on citait le bûcheron, coupant du bois au milieu des ténèbres de la nuit ([4]). On ne disait pas : travailler pour le Roi de Prusse, mais « ramasser du bois avec une corde d'emprunt, حطب في حَبْل غيرِه » ([5]). A Médine, Mahomet recevait chaque matin sa provision de bois pour la journée ([6]). On connaissait même des charbonniers, puisque dans le désert il n'était pas rare de rencontrer des caravanes, chargées de charbon ([7]). Au 12e siècle le voyageur Ibn Ǵobair en arrivant à Ǵadda, port de la Mecque, y trouva les descendants de Fāṭima, réduits à exercer les plus humbles métiers, celui de bûcheron entr'autres ([8]). Ce spectacle parut au pèlerin andalou l'abomination de la désolation : « Gloire à l'Eternel, s'écrie-t-il, Il décrète à son gré les événements ! Ces saints personnages appartiennent à une famille pour laquelle Allah a préféré au bonheur de ce monde la félicité de l'autre vie ! » ([9]).

([1]) *Aḡ.*, VI, 97. A Médine les *qorrā'*, récitateurs du Qoran, sont bûcherons et vivent du produit de leur travail ; Ḥanbal, *Mosnad*, III. 270, 10. Leçon d'ascétisme et exemple pour les *qorrā'* postérieurs, vivant aux dépens du public. Tout se retrouve dans le ḥadīṯ ! (Pour les traits contre les *qorrā'* cf. *Moʿāwia*, 342-52). Aboū Horaira, récitateur du Qoran, devait être bûcheron : cette conclusion a été accueillie par les *Sonan* d'Ibn Māǵā.

([2]) Hamdānī, *Ǵazīra*, 156. Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar*, passim : منبتُها الجبال

([3]) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 395, 11.

([4]) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, (éd. Cheikho) n. 1254.

([5]) A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 167, 5 d. l.

([6]) Cf. *Fāṭima*, 19, n. 6,

([7]) Bakrī, *op. cit.*, 251, 11 ; citation poétique, 743, 10.

([8]) ورُبّما تناولَ ذلك نساؤهم الشريفات بانفسهنّ ; Ibn Ǵobair, *Travels*, 76 ; les femmes se livraient fréquemment à ce pénible travail ; cf. *Aḡ.*, X, 32, 7 ; comp. VII, 85-86.

([9]) Ibn Ǵobair, *Travels*², 76. Sur la rareté du bois, comp. Schulthess, *Zeits f. Assyr.*, XXVII, 234.

IX

Le palmier au Ḥiǵāz. Son utilité

Dans les oasis, telles que Ḫaibar et Médine, le palmier abondait; nous l'avons dit. De là le proverbe: « porter des dattes à Ḫaibar » (1). Nous dirions, nous: « porter de l'eau à la rivière »; une tournure forcément vide de sens dans l'aride Péninsule. Arbre providentiel pour les nomades! Leur tante et leur mère, comme on amène Mahomet à le proclamer. Avec le lait il complétait le menu des familles aisées au désert. Joints à la viande de chameau, ses fruits savoureux formaient la seule nourriture solide (2) pour des milliers de Bédouins, vivant et mourant ni plus ni moins que nous, mais sans avoir jamais avalé une bouchée de pain (3).

Pour la plupart des tribus du centre de la Péninsule, et même pour celles du Ḥiǵāz, éloignées du *limes* syrien, le pain constituait une nourriture de choix, le blé une marchandise de luxe, apportée de loin; commerce exploité par les chrétiens de la Syro-Palestine et

(1) Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* 631, 3; Yāqoūt, E. III, 497; Ǵāḥiẓ, *Bayān,* I, 209; 6 d. l. Le palmier « tante des Arabes »; Ǵāḥiẓ, *op. cit.,* I, 208.

(2) Cf. scolion sur le *Divan* de Ḥoṭai'a (éd. Goldziher), LVIII; Ǵāḥiẓ, *Avares,* 254. Dattes et lait constituent l'ordinaire des Arabes; *Aǵ.*, XII, 48, 6; 49, 2.

(3) Cf. *Fāṭima,* 43-44; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb,* 635 etc., chap. اطعمة العرب; Ǵāḥiẓ, *Avares,* 253 etc., جلاب, corbeilles, fabriquées avec les feuilles de palmier; Yāqoūt, E. III, 444. Palmeraies de Qorḥ (Wādi'l Qorā), célébrées par Ibn Moqbil; Bakrī, *op. cit.,* 736, 5 d. l. Ressources alimentaires de Ḫaibar; R. Leszynsky, *Die Juden in Arabien zur Zeit Mohammeds,* 27.

monopolisé au Ḥigāz par les Juifs de Médine. Même après les avoir dépouillés de leurs domaines, Mahomet demeure leur débiteur pour l'achat des céréales et meurt sans avoir soldé ses dettes (1). Seuls les plus riches *sayyd* pouvaient se permettre le luxe de se nourrir de céréales. L'usage du pain donnait de l'esprit, on croyait pouvoir l'affirmer, tandis qu'on déniait la même propriété aux dattes, pitance plus démocratique (2). Le voyageur Doughty (3), après avoir vécu deux ans de la vie bédouine, se déclare lui aussi peu partisan d'une alimentation à base de dattes. Cette opinion, du moins pour les milieux arabes, doit vraisemblablement son origine à la réputation de finesse, attribuée aux habitants de Ṭāif — la ville des *dāhia* (4) — où l'on se nourrissait généralement de blé (5). C'est une des innombrables satires indirectes, mises en circulation par l'antagonisme, très accentué, surtout à partir de l'hégire, entre les nomades et les citadins. Ces derniers, enrichis par les conquêtes et l'extension de l'empire musulman, fiers de commander aux plus belles contrées de l'Orient, rougissaient maintenant de leurs cousins nomades : tentation habituelle aux parvenus ! Il devint de mode alors de railler (6) la grossièreté du Bedouin جفي, brutal, réfractaire aux choses de l'islam et d'en chercher l'explication dans l'excessive sobriété de son régime. Se nourrir de pain ! Les poètes, ces historiographes préislamites, ne manquaient pas de relater le fait dans leurs *qaṣīda*, archives des

(1) Cf. *Fāṭima,* loc. cit.

(2) *Osd,* IV, 173 ; *Aǵ.*, XII, 43-49 ; *'Iqd* 1, I, 211, 8. *Fāṭima,* loc. cit.

(3) *Travels,* I, 148, 554.

(4) Cf. *Mo'āwia,* 214 ; *Ziād ibn Abīhi,* passim.

(5) Ǵāḥiẓ, *Bayān,* I, 78, bas : « un morceau de pain ressusciterait un Tamīmite ». *Ibid.*, II, 142, 12 ; on court jusque dans le 'Omān, à l'annonce d'un morceau à manger » ; *Ibid.*, I, 9, l. 14 etc. « se nourrir de ḅlé », un éloge en poésie ! Le فَثّ était considérée comme une céréale de famine (voir pl. haut p. 42). Ǵāḥiẓ, *Avares,* 236, 6, 16. Ibn Doraid, *Ištiqāq,* 169, 11 nomme encore le *'alas* = حَبّ اسود يُخْتَبَز في الجَرْب cf. Nöldeke, *ZDMG,* XLIX, 714. Moulins à eau chez les Qoḍā'a ; A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. IV, 75, 1. Mais plusieurs de leurs tribus peuplaient la Syrie et les districts voisins. On parle d'une double moisson au Yémen ; Yaḥiā, *Ḥarāǵ,* 86, 14.

(6) Voir surtout les œuvres du polygraphe Ǵāḥiẓ, principalement *Ḥaiawān,* passim. Cf. notre *République,* 32.

Arabes, ديوان العرب. « Du sein de notre tribu est sorti le sayyd, mangeur de pain, منّا آكل الخبز » (1). Comment laisser ignorer à la postérité un trait aussi peu banal ?

Des dattes on tirait une liqueur fermentée, liquide épais et fumeux (2), « capable de faire peler le visage, نبيذ يُسقط لحم الوجه ». Le vin, lui, « guérissait la migraine, même quand on le buvait sans mélange »

تَشْفي الصُداعَ ولايُؤْذِيك صالبُها ولايُخالطها في الرأس تَدْويمُ

Le vin de dattes devenait une cause de rixes et de meurtres, jusque dans l'entourage immédiat de Mahomet. Son saint oncle Ḥamza, « le lion d'Allah », quand il avait bu du *nabīd* — c'était le nom de la liqueur — traitait le Prophète de vil esclave et lardait à coups de sabre les chameaux de son neveu 'Alī (3). L'ivresse lourde du *nabīd* précipitait les uns contre les autres les Compagnons de Mahomet (4) et les partageait en deux camps ennemis : Anṣariens contre Mecquois (5). On voit si le Réformateur manqua de motifs pour en vouloir aux boissons fermentées !

Dans son écœurement il défendit dans le Qoran (*4*, 46) de pénétrer dans la mosquée avant d'avoir complètement cuvé son alcool : يا ايّها الذين آمنوا لاتقربوا الصلاةَ وانتم سُكارَى حتّى تعلموا ما تقولون
Les déchets, les qualités inférieures, jusqu'aux noyaux de dattes, écrasés et pilés, entraient dans la composition d'un gâteau pour les chameaux, aux entrailles cuirassées par les épines et la gaine rugueuse des fourrages désertiques (6). Aussi les ramassait-on soigneusement pour les utiliser : un métier de gagne-petit, exercé par les gamins des grandes agglo-

(1) Ġāḥiẓ, *Avares*, 254, 12. Comp. Schulthess dans *Zeits. f. Assyr.*, XXVII, 240.

(2) *Aġ.*, IV, 104, 15 ; 'Alqama (Ahlw.), 113, 5.

(3) Boḥārī, *Ṣaḥīḥ* (K), II, 80-82 ; 271 ; 'Omar est buveur ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 227, 228.

(4) 'Abdarraḥmān ibn 'Auf, 'Alī, plusieurs *Mobaśśara*, ivres-morts dans un festin ; Ṭab., *Tafsīr*, V, 57, bas.

(5) Cf. *Yazīd*, 202 ; au moment de l'interdiction qoranique, le vin est versé dans les rues كادت السكك ان تمتنع ; en réalité c'était du *nabīd* : وما خمرهم يومئذٍ الّا البسر والتمر مخلوطين ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 217.

(6) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 271, 11 ; cf. Doughty, *Travels*, II, 178, *Aġ.*, X, 50, 6.

merations [1]. Au cours des razzias, les noyaux, demeurés dans les crottins de chameau, trahissaient fréquemment la provenance et la nationalité des troupes ennemies [2]. Pour tous ces motifs on comprendra pourquoi le Prophète a défendu de jeter des pierres aux palmiers [3].

Dans sa reconnaissance le Bédouin leur a décerné un nom, dérivé de la racine نخل, servant à désigner une chose exquise, et au fruit, celui de *tamar*, c'est à dire le fruit par excellence. C'est là un exemple des multiples et fines observations philologiques, émises il y a déjà longtemps par notre grand orientaliste, le Prof. I. Guidi dans son mémoire classique *Della sede primitiva dei popoli semitici* (p. 583).

On en connaissait de nombreuses variétés: depuis les dattes, remplaçant nos glands pour l'engraissement du bétail, jusqu'à celles, figurant sur la table des chefs de grande tente. Dans ces conditions, ce devait être le rêve, caressé par tous les Bédouins, de posséder un lot de palmiers [4]. Aussi les voit-on sans cesse rôder autour des oasis pour s'en approprier une parcelle, ou obtenir par menaces d'entrer en partage de la récolte. Ce fut en partie la politique, suivie par Mahomet à l'égard de Ḫaibar. Il parvint à s'y substituer aux soi-disant alliés ou protecteurs, les Banou Ġaṭafan [5], en attendant d'attirer à lui la possession complète des domaines juifs. C'est l'histoire de toutes les autres oasis: Médine, Fadak, Taimā', Wādi'l Qora avec leurs *ḥiṭan*, jardins, ardemment convoités par les tribus environnantes. Manœuvres fréquemment couronnées de succès! Quand ils ne peuvent l'emporter de haute lutte, les Bédouins réussissent du moins à s'imposer comme ḥalīf, comprenons, *partenaires*. En d'autres termes, la cessation d'hostilités de leur part, l'engagement de pro-

(1) *Ag.*, I, 161, 4 d. l. صبيان يلقطون النَوَى.

(2) Ibn Hiśām, *Sīra*, 807; *Ag.*, IV, 42, 1; X, 50, 6; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 50, 5.

(3) *Osd*, IV, 174, haut.

(4) Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 127, 6, 8. Ils se considèrent comme les propriétaires-nés des oasis de leur district; cf. Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 11.

(5) Avant d'arriver à Ḫaibar, Mahomet manœuvre pour empêcher ces Bédouins de secourir la place; cf. Yāqoūt, E. III, 152. Je doute que Ḫaibar ait été emporté de vive force, comme le narre la *Sīra*.

téger les *clos* contre des envahisseurs étrangers, tous ces services devaient être payés, et l'étaient généralement en charges [1] de dattes [2].



Ces palmeraies on les rencontrait, nous le savons déjà, aux abords des puits et des gadîr, partout où l'eau pouvait s'emmagasiner dans le sous-sol. De là la phrase stéréotype dans nos auteurs : ماء عليه نخل, eau avec des palmiers [3]. Ces groupes de palmiers jalonnaient de leurs archipels verdoyants l'océan désolé de la steppe arabique, îlots de culture et d'agglomérations humaines. On les rencontrait en cheminant dans le long et étroit préau, ancien lit de rivière, si justement appelé Wadi'l Qora [4], la vallée des hameaux : gracieux écran tendu depuis le Sud de Taboūk et les jardins d'Al-ʿOlā [5], jusque vers le débouché septentrional de l'oasis de Médine. Sur ce point le rideau de verdure s'ouvrait soudain en un éventail, largement déployé [6]. Il se repliait ensuite, avec de nombreuses solu-

(1) جُلّة , جلال, couffins de dattes. Cette promesse obtient tout ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 144-145.

(2) Les B. Ġaṭafān sont les ḥalīf des Juifs de Médine et de Ḫaibar ; I. S. *Ṭabaq.,* II[1], 41, 10. Entrés comme ḥalīf dans l'oasis de Médine, les Aus-Ḫazraǵ se mettent graduellement en possession des *amwāl* ou domaines juifs. Pendant le « Ḫandaq », Mahomet offre aux B. Gaṭafān le $^1/_3$ des dattes de l'oasis ; I. S. *Ṭabaq.,* II[1], 49, 19. Tribut en nature, payé par les Juifs de Wādi'l Qorā aux Bédouins ; Bakrī, 30, 4 ; 30, 2 d. l. ; même situation à Ṭaif ; كان لهم فيها (Wadi'l Qorā) على اليهود طُعمةٌ واكُلٌ في كلّ عامٍ ومنعوها لهم من العرب ودفعوا عنها قبائل بَلِيّ... Bakrī, 30, 5d. Cf. *Yazīd,* 281-82. Bédouins de Mozaina menacent les palmeraies de Médine ; voir les vers du père de Ḥassān ibn Ṯābit ; Bakrī, *op. cit.,* 666, 9 d. l.

(3) Yāqoūt, E, I, 293 ; II, 3 ; V, 83 ; Bakrī, *op. cit.,* 620, 633, 637, 6-7. Autres références, données plus haut. Puits creusé et plantations ; Bakrī, 628 d. l.

(4) De nos jours encore « dicht bewachsen » ; Musil, *Im nördlichen Ḥeǵāz,* 16 ; comp. Auler Pascha, *op. cit.,* II, 8-9.

(5) Ibn Baṭoūṭa, *Voyages,* I, 260 ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn,* II, 6 sqq., 48, 51-52.

(6) Cf. *Yazīd,* 237-38. La dépression de Taboūk recueille de même les eaux des wādis voisins ; Auler Pascha, *op. cit.,* II, 8.

tions de continuité, dans la grande vallée de l'Idam aux innombrables ramifications, drainages naturels, recueillant les eaux des hauteurs voisines entre Médine et le champ de bataille de Badr ([1]). Puis à Badr même, où le panache aérien des palmiers se balance entre les vignes et les bananiers; pour parler avec plus de précision, dans les oasis sporadiques couvrant la région de Badr et de Ṣafra', ou Badr-Ṣafra', comme on disait communément, englobant sous un seul nom les deux oasis principales ([2]). Au 14e siècle Ibn Baṭouṭa ([3]) y traversa encore une suite presque ininterrompue de centres de culture avec sources et jardins. Même constatation, en avançant dans la direction de la Mecque, pour les hameaux de Rauḥā' et Rowaiṭa ([4]) pour Ḫolaiṣ et 'Osfan ([5]). Plus près encore de la métropole qoraišite, Ibn Ġobair ([6]) signale de son temps des jardins et des vergers. D'autres cultures dans le même district devaient leur existence à l'initiative d'immigrés du Maġrib ([7]).

La fertilité de l'oasis de Taima' est suffisamment connue ([8]). Celle de Médine était entretenue par les apports incessants d'humidité et d'éléments fertilisants, dûs aux affluents et ramifications du wādi Idam ([9]). Même en dehors du périmètre des oasis de Médine et de

([1]) Bakrī, *op. cit.*, 141, 7 d. l. Avec l'extension de Médine, les cultures s'étendent progressivement en amont et en aval des *wādis*, débouchant dans l'oasis.

([2]) I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 42, 11 ; cf. *Aġ.*, I, 10 ; IV, 20 ; I. Ġobair, *Travels*[2], 188; plantations de Ṣafrā' ; Yāqoūt, E. V, 367.

([3]) *Voyages*, I, 295-96.

([4]) قرية جامعة ; Bakrī, *op. cit.*, 427, 428, 251, 682, 693 ; source jaillissante فوارة à Ḫolaiṣ ; Ibn Ġobair *Travels*,[2] 184 ; grande forêt d'arāk, près la Mecque; *ibid.*, 173, 2 d. l.

([5]) Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 298; Yāqoūt, E. III, 500, 5; Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 20, bas ; fertilité de Raḍwā, retraite d'Ibn al-Ḥanafyya ; *ibid.*, 21. Excellentes dattes dans la région de Yanbo' ; Yāqoūt, E. VI, 181, bas.

([6]) *Travels*[2], 115, 2 d. l; cf. Yāqoūt, E. III, 19, 6.

([7]) Ibn Ġobair, *Travels*[2], 122, 5 etc.; vergers et céréales; Yāqoūt, E. II, 374, bas; région de Baṭn Marr, eau courante, palmeraies etc.; I. Ġobair, 182. Région de Ḥodaibyya, nombreux *ḥisā ;* « plus de 70 sources coulantes تجري ; Bakrī, *op. cit.*, 128, 813.

([8]) Bakrī, *op. cit.*, 209, bas.

([9] Cf. *Yazīd*, 237-38. Cultures حرث le long du wādi Qanāt ; Bakrī, *op. cit.*, 745, bas. Il faut mettre en ligne de compte l'apport des éléments d'origine volcanique, recueillis par les wādis dans les ḥarras voisines de Médine.

Ḫaibar on rencontrait encore des hameaux (¹), ou  plusieurs appartenant aux Juifs, très appliqués à développer les ressources agricoles du Ḥigâz, antérieurement à leur arbitraire expulsion par Mahomet (²). Dans un rayon plus ou moins étendu de Médine et voisinant avec les *ḥima*, ou pâturages réservés du Prophète, l'encyclopédiste Yaqout signale toute une série de *rauḍa* (³). Or pour mériter cette dénomination, trois conditions se trouvaient requises : la présence de l'eau, celle de la verdure et une certaine extension de terrain mis en valeur (⁴).

*
* *

La gloire de Mahomet, c'est — sinon la création (⁵) — du moins la fixation de la langue religieuse. Au demeurant il fut un médiocre styliste (⁶). Ses descriptions sont généralement ennuyeuses et d'une faiblesse déplorable. Constatation assez déconcertante chez un admirateur aussi fervent de la nature, comme l'atteste le Qoran. Mais son admiration ne sort pas de la banalité ; elle garde la naïveté, propre aux esprits sans culture. Les poètes ses contemporains témoignent d'une observation plus fine (⁷). Si dans leurs descriptions, la variété fait parfois défaut, en revanche les traits pittoresques abondent. Sans ce secours, nous n'aurions jamais pu ébaucher cette

(¹) Yāqoūt, E. II, 249 ; pour Ḫaibar cf. Wüstenfeld, *Gebiet*, 69-70. Même remarque pour Fadak ; dans les alentours : hameaux, sources, fruits abondants ; Bakrī, *op. cit.*, 706, 16. Voir dans Yāqoūt, VI, 146, 147 l'explication de اعراض المدينة ce sont قراها التي في اوديتها ou bien سوادها حيث الزروع والنخل.

(²) Yāqoūt, E. II, 224 ; 223, d. l.

(³) Yāqoūt, E. IV, 316, 319, 324, 325. Comp. Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar*, passim.

(⁴) Yāqoūt, E. IV, 307, 13.

(⁵) Il a dû avoir des prédécesseurs dans les *kāhin*. Malheureusement, dans sa forme actuelle la littérature, relative aux kāhin, est en majorité apocryphe.

(⁶) « Höchstens ein mittelmässiger Stylist » ; Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 143. Voir le chap. I, *Zur Sprach. des Korāns*, dans Nöldeke, *Neue Beitr. z. semit. Sprachwiss.*, I, 1-30.

(⁷) Cf. Lyall, dans *JRAS*, 1912, p. 133 etc.

esquisse climatologique de l'Arabie preislamite. Nos prédécesseurs, les géographes et encyclopédistes musulmans ne se trouvent pas dans de meilleures conditions d'indépendance littéraire. L'auteur du Qoran qualifie de merveilles, آية, les phénomènes les plus ordinaires de la création : la pluie, le vent, les arbres, les bestiaux ([1]), le lait formé du sang ([2]), même le vin ([3]), évidemment avant d'avoir proscrit définitivement cette « invention impure de Satan ». Il s'extasie devant les étoiles, devant la formation des montagnes, des nuages, du chameau ([4]). Obsédante monotonie ! Chez un adversaire aussi décidé du miracle, considéré comme preuve de la mission prophétique ([5]), cette insistance à découvrir des miracles d'ordre banal achève d'éveiller le soupçon qu'il a tenté de démontrer l'inutilité du miracle surnaturel — prétention par lui émise ailleurs ([6]).

Au lieu de reproduire invariablement les mêmes poncifs, d'insister sur la succession surprenante du jour et de la nuit, du soleil et de la lune, forcés par Allah de fournir leur lumière aux humains ([7]), combien nous lui serions plus reconnaissants, s'il nous avait fourni des traits utilisables pour la description climatologique de sa patrie ! Pauvre géographe, Mahomet se désintéresse encore plus complètement de la météorologie. « Allah dispose de l'univers, œuvre de ses mains, comme il lui plaît ! » Avec cet aphorisme fataliste, le Prophète déroute nos curiosités les plus légitimes. Que produisait l'Arabie à son époque ? Qu'offrait-elle pour soutenir l'existence matérielle de ses habitants ? Si pour répondre à ces questions, nous disposions exclusivement du Qoran, nous nous trouverions en mauvaise posture. Quelle différence avec nos Évangiles, rendant si vive l'impression du paysage palestinien, principalement de la verte et idyllique Galilée. Il suffirait de réunir ces traits gracieux pour obtenir une bonne

([1]) *Qoran, 2*, 163 ; *16*, 14 ; *45*, 5.

([2]) *Qoran, 16*, 66.

([3]) *Qoran, 16*, 66, 67.

([4]) *Qoran, 6*, 97-99 ; voir les sourates *86*, *87*, *88*, 17 etc. Comp. C. Huart, *Histoire des Arabes*, I, 200-201.

([5]) Cf. notre *Mahomet fut-il sincère?* 18 et *passim*.

([6]) Hirschfeld, *New Researches*, 60, 72.

([7]) Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sîra*, 224 sqq.

esquisse climatologique. Même à Médine, Abou'l Qasim semble être demeuré sous l'empire du lugubre milieu de la Mecque, bien fait pour éteindre la plus ardente imagination. S'agit-il de décrire un jardin, un verger, Mahomet, outre l'inévitable dattier, se contente de citer la vigne, l'olivier et le grenadier ([1]). Cette maigre énumération suffit à épuiser sa faculté descriptive. Encore en est-il si satisfait qu'il la reproduit quelques versets plus loin (*6*, 142), en y ajoutant l'invitation de manger les fruits de ces arbres, sans commettre des excès, ولا تُسْرِفوا ! L'excès était-il vraiment à craindre au milieu d'un choix aussi limité? Jusque dans le Paradis de Mahomet, le dessin des jardins célestes n'a pas été conçu sur un plan plus large ([2]), chez cet auteur d'une abondance réaliste pour des jouissances infiniment plus matérielles.

La nature aurait pu lui fournir les éléments d'un tableau plus varié; sans l'obliger à recourir à l'olivier, un arbre syrien, parfaitement inconnu au Ḥiǵāz: les auteurs arabes en conviennent ([3]). Dans les vergers de l'Arabie occidentale — nous en avons déjà signalé un certain nombre — la vigne se trouvait assez bien représentée. Non pas le vignoble pourtant; mais des ceps par petits groupes, surtout la vigne en treille ou en berceau. A Ṭāif seulement on parait avoir fabriqué du vin ([4]), du vin véritable, et non pas une sorte de nabīḏ,

([1]) *Qoran, 6,* 99. Comment concilier cette indigence descriptive avec l'hypothèse de ses voyages en Syrie?

([2]) Au Paradis on rencontre فاكهة ونخل ورمّان ; *Qoran, 55,* 66. La grenade reparait encore *Qoran, 6,* 99, 142. Pour فاكهة, voir *Concordance* du Qoran *s. v.*

([3]) Bakrī, *op. cit.,* 165, 5 d. l.; d'après Yāqoūt, E. IV, 278, 2 « peu d'huile au Ḥiǵāz », Ibn Baṭoūṭa, *Voyages,* I, 385, l'énumère, زيت ; , parmi les productions du Sarāt: Yāqoūt, E. I, 133, 14 : اجار الزَيت à Médine ; on les utilise pour l'*istisqā'*, (des naṣab ?), Comp. Yaqoūt, E. IV, 423 : اجار الزيت بالمدينة موضع كان فيه اجار علا عليها الطريق فاندَفَنَتْ ولهُ ذكرٌ في الحديث. A-t-on tenté de faire disparaître ces « Reste arabischen Heidentums »? *Aǵ.,* VI, 64, 11 d. l., parle de جمال ينقل الزَيت مِن وادي القُرَى الى المدينة, vraisemblablement une caravane en transit. Une variante du même récit au lieu de Wādi'l Qorā nomme le port de Ǵadda. Pour l'olivier et le figuier en Arabie, cf. Guidi, *Sede primitiva,* 598 etc.

([4]) Cf. notre *Ṭāif,* 4-5; raisins au Ḥaḍramaut; Ḥanbal, *Mosnad,* IV, 311, 8. *Zabīb* de Ḫaibar; *Manāqib al-ʿAśara,* E. I, 42, 2; treilles de raisins à Médine; Ibn Māǵā, *Sonan,* E. II, 178, 5.

نبيذ الزبيب ([1]), tisane composée au moyen de raisins secs. Avec ceux de Taïf, on essayait, nous le savons déjà, de dissimuler le goût nauséabond du puits de Zamzam ([2]). Macérés dans l'eau, ils servaient de boisson matinale — nous dirions de café au lait — au calife ʿOmar ([3]). Les connaisseurs méprisaient cette préparation, taxée par eux de boisson *morte*, sans vie, sans réaction sur l'organisme, véritable drogue de malades ([4]), potion d'apothicaires ;

دَعْ ابن سريع شربَ ما مت تَمرة   وخذْها سلافًا حيَّةً تُمرَّة الطعْم

« Laisse donc, ô fils de Sarīʿ, la liqueur définitivement morte; prends la boisson vivante, au goût piquant.

Elle te donnera la force de conquérir l'empire des Sassanides ; tandis que nos récitateurs du Qoran condamnent le suc de la vigne.

Il y a loin entre le vivant et le mort; va, décide-toi pour la boisson dorée à la coupe écumante ([5]).

Ton père Sarīʿ n'a-t-il pas recommandé ([6]) l'amour du vin à ses fils, puis à mon oncle; Allah pardonne à mon oncle!

Maintes fois, j'ai vu les fils de mon père réunis pour boire jusqu'au coucher de la constellation du Scorpion ([7]).

Lentement ils vidaient les coupes, grandes et petites, circulant au milieu, depuis la prière du ʿaṣr, quand le soleil dominait encore l'horizon.

Ils ont vécu, ils sont morts : les yeux fixés sur la liqueur, source d'inspirations, brillante comme un astre ».

فمتوا وعشوا والمدامة بينهم   مُشعْشعة كالنجم توصف بالوهْم ([8])

([1]) *Aḡ.*, II, 86, bas ; dès lors les marchands coupaient leur vin d'eau ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 306. Le proverbe « ni vin ni vinaigre » (Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 558 d. v.) suppose une diffusion *relative*.

([2]) Voir plus haut.

([3]) Même trait, attribué à Mahomet ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 100, haut ; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 105, 17 ; Ibn Māǵa, *Sonan*, E. II, 173, 11, d. l.

([4]) Cf. notre *Chantre*, 68.

([5]) راووقها يطمي, litt. : qui déborde.

([6]) Allusion burlesque à la *waṣyya*, recommandations morales, laissées par l'ancêtre à ses descendants.

([7]) تالية النجم ; vraisemblablement le poète désigne l'étoile تالي الشولة dans le Scorpion.

([8]) *Aḡ.*, II, 86-87.

Le vin, célébré avec tant de ferveur par les poètes buveurs d'Arabie, ne provenait pas pourtant des côteaux du Sarat, mais de la Syrie: de Boṣrā, du Ḥauran, de Bait Ras, de Baisan, des montagnes du Liban (1). Ce vin-là « s'insinuait dans les os et rappelait le glissement silencieux de fourmis minuscules » (Yaqout, IV, 325, 10)

اذا ما جرت في العظم خلت دبيبها   دبيب صغار النمل وهي سوار

Outre Ṭaif, on rencontrait encore la vigne à Ǵoraś, localité yéménite, rapprochée du Ḥigaz (2), dans les régions d'Aila, à Wadi'l Qorā (3), même au pays de Ḥismā — assertion passablement douteuse pour ce dernier point (4). Il faut juger différemment des districts montagneux du Sarāt, continuation de la chaine de Ṭaif. Un Bédouin des Banoū Daus, habitant de cette région ne vit aucune difficulté à offrir une outre de vin au Prophète; ni celui-ci à accepter les cadeaux de cette nature, du moins antérieurement à l'interdiction, portée par le Qoran (5). Si ce n'était pas pour la consommation, on devine malaisément à quel usage ils auraient pu servir. Mahomet a en outre bu du *nabīḏ* (6).



Dans le Sarāt les arbres à gomme, à résine, les conifères se trouvaient également représentés: on en recueillait les produits et nous rencontrons des caravanes, venant de l'intérieur et transportant du goudron (7). Ces montagnes possédaient des noyers en abondan-

(1) Cf. *Poète royal,* 37 sqq.; vins du Liban, de Beyrouth; *Aǧ.*, II, 86; 88, 6, VI, 120, 3 d. l; 122, 2; Syriens importateurs de vin à Médine; Ḥanbal, *Mosnad,* II, 132, d. l.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 239, 1.

(3) Bakrī, 30, 43; 119, 15-16.

(4) Yāqoūt, E. III, 277, 3, remarquez le زعم.

(5) On lui en offrait chaque année; Ḥanbal, *Mosnad,* I, 230, bas; IV, 227.

(6) I. S. *Ṭabaq.,* III¹, 63, 3, d. l.

(7) *Aǧ.*, VI, 26; cyprès sur d'autres points du Ḥiǧāz; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina,* 21; Guidi, *Sede primitiva,* 586; Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar,* IV, 10.

ce (1). Les mêmes régions étaient d'ailleurs célèbres pour la beauté de leurs vergers. Les habitants possédaient le monopole de fournir de fruits le marché de la Mecque (2). Nous aurons à reparler des merveilleux jardins de Ṭaif, dans la monographie de cette cité, « coin du paysage syrien, transporté sur le sol du Ḥiǵaz » (3), ainsi s'exprime la tradition musulmane.

Dans les régions plus basses, les vergers ne faisaient pas défaut, sans être aussi luxuriants (4). Il faut interpréter avec cette atténuation les renseignements des géographes indigènes sur les jardins étendus de Sawariqyya, au pays des Solaimites, sur le district montagneux de Raḍwā, et les cantons situés entre ce massif et le port actuel de Yanboʿ (5). De nos jours encore l'Anglais Doughty (6) a observé à Al-ʿOlā des vergers, remplis de limons doux, de pruniers et de vignes en treille. Ces oasis, celles surtout entre Médine et la mer, puis les autres s'échelonnant au Nord de cette ville, le long de l'ancienne route commerciale de Syrie, dans la direction de Wādi'l Qorā et de Tabouk, sans parler des grandes oasis de Ḫaibar, de Fadak et de Taima', depuis longtemps mises en valeur par l'industrieuse activité des Juifs, tous ces îlots de verdure, finirent par exciter les convoitises des Compagnons de Mahomet et de leurs descendants (7).

(1) Bakrī, 67, bas; Yāqoūt, E. III, 168, « montagnes de noyers »; « tout le Ḥiǵāz, qualifié de Ǵauz, noyer » (sic); Bakrī, 466, 494; Wüstenfeld, *Gebiet*, 4-5.

(2) I. Ǵobair, *Travels*2, 131-32; I. Baṭoūṭa, I, 359, 385-87; à la p. 387, 1. Trad. مُؤَمِّنين على ادعيتهم « répondant *Amen* à leurs invocations » et non « ayant foi dans leurs prières »; cf. l'édition de De Goeje d'I. Ǵobair, 133, 19.

(3) Azraqī, (Wüst)., 41; arbres du Sarāt : genévrier, noyer, grenadier; Aṣmaʿī, *Nabāt,* 1076, 1077; flore spéciale, canne à sucre; Yāqoūt, E. V, 59. عرْعر, conifère; Yāqoūt, VI, 148.

(4) Cf. Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 19, 21. Ibn Ḫalāwaih, *op. cit.,* se tait sur les arbres fruitiers.

(5) Bakrī, *op. cit.,* 60, haut; 90, 10 etc., 415, 583, 608; céréales, plantations chez les B. Solaim; *ibid.*, 383, 9-1 d. l., 728, 729.

(6) *Travels*, I, 152; Auler Pascha, *op. cit.*, II, 9-20. Le « Ghudêibaum » n'est autre que le ǵaḍā. Vergers de Taimā'; Doughty, *op. cit.*, I, 294.

(7) Domaines considérables et immenses troupeaux de Ṭalḥa, de Zobair et des *Mobaššara;* Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ,* 60, haut; 130, bas.

X

Domaines et exploitations agricoles

Devenus, de par les conquêtes arabes, possesseurs d'immenses capitaux, de troupeaux d'esclaves, beaucoup tenaient à achever au pays natal leur carrière aventureuse ([1]). Ils voulurent se donner la satisfaction de devenir propriétaires sur le théâtre même, où jadis ils avaient gardé les chameaux, détroussé les caravanes : entre ces deux pôles oscille d'ordinaire l'activité des Arabes ([2]). Ils se répétaient avec attendrissement : « les assurances d'Allah et de son Apôtre se sont réalisées, صدق الله ورسولُهُ » ([3]). Il nous a constitués les maîtres du monde, les héritiers des civilisations antérieures جعلكم خلائف ([4]). Il nous exhorte « à jouir des douceurs de l'existence ; ايّها الذين آمنوا كُلوا من طيّبات ما رزقناكم ([5]). » Les convoitises de cette race ardente, aiguisées par un jeûne séculaire, n'avaient pas besoin de ces exhortations. Ce fut entre eux une véritable enchère, à qui s'assurerait les parcelles de terre susceptibles de culture. Les premiers califes ([6]) donnèrent l'ex-

([1]) Cf. *Mo'āwia,* index s. v. *Médine;* Bakrī, 69-70.

([2]) Comp. le chevaleresque 'Orwa ibn al-Ward : *Šo'arā'* (Cheikho) 837, 1 v.

([3]) Voir les *Ṣaḥīḥ* et les *Mosnad*.

([4]) Qoran, *6,* 165 ; *10,* 15 ; *35,* 37.

([5]) Qoran, *2,* 163, 167 etc. ; voir Concordance du Qoran s. v. كُلوا.

([6]) Domaines de 'Omar ; Yāqoūt, E. III, 24, 1 ; 87 ; ceux d'Ibn Zobair fournissent les dattes à ses troupes ; *ibid.*, III, 13, bas ; cf. Bakrī, *op. cit.*, 661. Le calife 'Oṯmān creuse un canal dans ses domaines de Médine ; *ibid.*, 469, 9 d. l.

emple, en établissant des haras, des parcs réservés, des domaines d'état (1), sans d'ailleurs oublier leurs propres intérêts ni ceux de leur nombreuse postérité.

Bientôt il s'établit comme une course à qui découvrirait au milieu des sables, perdus dans les noires *ḥarras* (2) ou dans l'immensité des steppes, un puits, une source (3), une vallée riche en eau souterraine, pour y essayer des plantations de dattiers et s'y bâtir une demeure, pompeusement qualifiée de *qaṣr* (4). Toutes ces occupations plus ou moins arbitraires, trop souvent spoliations au détriment des tribus faibles, on essaya plus tard de les régulariser, en les présentant comme des concessions, *qaṭi'a* du pouvoir souverain, ou même du Prophète (5). C'est la *sanatio in radice*, largement pratiquée par la tradition postérieure. Par ailleurs elle a cru devoir protester contre cette activité désordonnée, en attribuant au Prophète et aux premiers califes des dictons défavorables aux défrichements agricoles (6).

Tous ces domaines, lentement agrandis et améliorés, acquirent bientôt une valeur et des prix fantastiques. On parle de 900.000 dirhems équivalant à un million de notre monnaie (7). A Ḥosain fils de 'Ali le calife Mo'awia aurait offert une somme quatre fois plus élevée,

(1) 'Omar éprouve le besoin de se justifier sur leur extension; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 60.

(2) Domaines de Zobair ibn al-'Awwām dans la ḥarra; Yaḥiā ibn Ādam, *Ḫarāǵ*, 74.; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 1-17. Domaines de 'Omar à Ḫaibar; Bakrī, *op. cit*,, 332. Le calife se trouvait donc intéressé à l'expulsion des Juifs.

(3) Ḫalīǵ, canal, creusé dans l'oasis de Médine, sous 'Omar; Bakrī, *op. cit.*, 654. On utilise pour l'arrosage l'eau du Mahzoūr et des wādis de Médine; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 50. Balāḏorī, *loc., cit.*,

(4) Château dans les palmiers près de Médine; Yāqoūt, E. III, 133, 15. *Qaṣr*, des 'Alides à 6 milles de Médine; *Aǵ.*, IV, 105; dans la ḥarra Wāqim; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 14, d. l.; cf. *Mo'āwia*, index s. v. *'Aqīq*; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 60.

(5) Yaḥiā ibn Ādam, *Ḫarāǵ*, 56-57; cf. *Mo'āwia*, 228. sqq. On essaye de faire admettre que 'Ali a acheté Yanbo'; Bakrī, 416.

(6) Yaḥiā, *op. cit.*, 59; cf. *Mo'āwia*, 238, 242. On veut insinuer que « l'autorisation de l'imām » = l'état est requise pour rendre définitive la propriété; Yaḥiā, *op. cit.*, 64, bas.

(7) Qotaiba, *'Oyoūn*, 382, 2. Domaines aux alentours de 'Osfān; Bakrī, *op. cit.*, 693. Nous y reviendrons avec plus de détails.

soit 200,000 dinars, pour une propriété près de Yanboʿ [1]. Les ʿAlides, « lignée de saints personnages n'attachaient pas de prix aux biens de ce monde ». Ainsi l'affirme M. Cl. Huart, le récent historien des Arabes [2]. On ne peut du moins leur contester, comme le firent les contemporains à leur ancêtre ʿAlī — la justesse du coup d'œil et l'habileté pour ne pas arriver trop tard dans le partage des bonnes terres de l'Arabie occidentale. Pendant que les Compagnons se disputaient les propriétés à proximité de l'oasis médinoise, eux jetèrent leur dévolu sur une région plus éloignée, voisine de l'Erythrée, celle de Yanboʿ [3]. Cette localité leur doit pour ainsi dire son existence et le pays environnant, merveilleusement irrigué, sa renaissance à la vie économique [4]. Ils n'eurent pas à regretter le choix. Du vivant de ʿAlī, ses domaines du Ḥiǵāz rapportaient déjà en revenus annuels la somme rondelette de 100,000 dirhems. On voit comment certains de leurs domaines pouvaient constituer pour leurs filles une dot princière, leur permettant de repousser les avances des jeunes Omayyades [5].

Dans ces descriptions, on pourra faire la part de l'imagination arabe, habituée à jongler avec les chiffres. Il faut également y joindre l'attraction, exercée sur les Arabes par le sol de la patrie, même après les gloires de la prestigieuse période impérialiste. Voilà pourquoi ʿAlides, ʿOmarides, Zobairides, ʿOṯmanides, toutes les familles des califes, ayant successivement détenu le pouvoir, s'y disputent les meilleures terres [6]. Mais voici les Omayyades, fixés en Syrie et très

(1) Bakrī, *op. cit.*, 417.

(2) *Histoire des Arabes,* I, 257, 289. « Le premier, le calife ʿOṯmān aurait accordé des *qaṭīʿa* »; Yaḥiā, *op. cit.*, 58, 7 etc. J'interprète: le premier il aurait cherché à arrêter l'usurpation arbitraire des terres, en faisant intervenir le pouvoir central. A ʿOkāẓ on trouve نخل واموال لِثَقِيف و لم تكنْ فيها عشور ; ces biens étaient exempts de la dîme; Maqrīzī, *Imtāʿ*, III (ms. Kuprulu, Constantinople); cf. Bakrī, *op. cit.*, 662.

(3) Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 6, 7, 9, 11; ʿAlī se la fait concéder par ʿOmar; Yaḥiā ibn Ādam, *op. cit.*, 57; autre qaṭīʿa du Prophète à ʿAlī; Yaḥiā, *loc. cit.*

(4) Yaḥiā ibn Ādam, *op. cit.*, 61, 3.

(5) Yāqoūt, E. 248; Wüstenfeld, *op. cit.*, 7. ʿAlī arrache des qaṭīʿa à ʿOmar; Yaḥiā, *op. cit.*, 57. On place dans le massif du Raḍwā la retraite du Mahdī šīʿite. Sans doute les ʿAlides ont dû posséder des domaines en cette région.

(6) Voir plus haut. Ajoutez : Bakrī, *op. cit.*, 158, 4 ; 169 ; 231, 256, 278 ; 401 ; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 8, 10, 11, 14 ; domaines des Ǵaʿfarides, Wüstenfeld, *Gebiet*, 53 ;

attachés à ce pays, voici des califes, comme Mo'āwia, 'Abdalmalik, Walīd, occupés à modifier la carte de l'ancien monde. A leur tour on les voit saisis par la fièvre des acquisitions au Ḥigāz ([1]). Quand on constate le prodigieux développement de Médine à cette époque, ville de plaisir, de luxe, séjour des artistes et de l'aristocratie arabe, tout le relèvement agricole de l'Arabie occidentale — nous en avons tracé les grandes lignes dans notre *Mo'āwia* ([2]) — on devra supposer des réalités tangibles derrière cette brillante façade. Venant ensuite à réfléchir que sous les Nabatéens, à l'époque des Minéens, cette province connut une prospérité au moins égale, on sera tenté de se demander dès maintenant, si l'avenir de l'Arabie — comme celui de l'Asie antérieure — ne dépend pas principalement d'un sage régime économique. « Faites-moi de la bonne politique, disait le baron Louis, je ferai de bonnes finances ». L'axiome ne s'applique pas moins à l'agriculture.

Ce fut le programme des Omayyades : établir la sécurité en Arabie. Sans cesser de leur demeurer hostiles, les Zobairides en profitèrent pour mettre en valeur le district considérable de Foro', entre Médine et la Mecque. Ils y creusèrent des puits (عين). Deux de ces puits fournissaient des eaux assez abondantes pour arroser un lot de 20.000 palmiers ([3]). Cette même région posséda jusqu'à 14 *minbar*, chaires de mosquée ([4]); une prérogative exclusivement réservée, dans le principe, aux centres importants. Ces centres ne manquaient donc pas au pays de Foro' !

Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 22, 2 etc. ; *qaṭī'a* de Zobair ibn al-'Awwām ; Yaḥiā, *op. cit.*, 56, 57 ; domaines zobairides à Wādī'l Qorā ; I. Doraid, *Ištiqāq*, 243. Une partie fut plus tard confisquée par le calife 'Abdalmalik ; cf. Zobair ibn Bakkār, *Nasab Qoraiš*, (ms. Kuprulu, Constantinople), 4-5.

([1]) Cf. *Mo'āwia*, 225-52.

([2]) Cf. *Mo'āwia*, index, s. v. *Médine*.

([3]) Bakrī, *op. cit.*, 707-708 ; cf. Wüstenfeld, *Gebiet*, 23 ; d'après les quantités d'eau fournies, il doit s'agir de norias.

([4]) Bakrī, 708 ; on y trouvera l'énumération des villages, 728-729. Villages, points d'eau et cultures du Foro', concessions accordées en cette région par Mahomet, 725, 8 d. l.

* * *

Si nous reprenons notre tour du Ḥiǵaz au sud de Medine, nous rencontrons d'abord la vallee du ʿAqiq (1), avec ses villas et ses maisons de plaisance, perdues dans la verdure. Le ʿAqiq, veritable Daphne de cette Antioche arabe, non moins dissolue que celle de Syrie. Entre cette ville et la Mecque, la liste des localites encore habitees au 3. et 4. siècles de l'hegire demeure considerable (2). Et cela posterieurement à la chute de la dynastie omayyade, aux nombreuses révoltes ʿalides, durement réprimées par les ʿAbbasides (3) : autant de coups sensibles, portés à la prospérité économique du Ḥiǵāz. Les califes de Bagdad, dominés par les influences persanes et turques, se désintéressèrent de l'Arabie et y laissèrent les multiples agents de décomposition accomplir leur œuvre de destruction. Ces souverains s'eloignent de plus en plus de leurs origines arabes : faute soigneusement évitée par les califes de Damas. Cette considération a pu inspirer la politique agraire des Omayyades au Ḥiǵāz et la constante préoccupation d'y arrondir leurs possessions domaniales (4).

Au lieu de s'unir, on voit les descendants de Ḥosain et de Ǵaʿfar, malgré les liens de parenté, se livrer à des guerres fratricides sur la terre du Ḥiǵāz : elles amènent leur ruine et précipitent la décadence

(1) Cf. *Moʿāwia,* index s. v. ; Bakrī, *op. cit.,* 173, 2-17. Villages en ruines entre Médine et la Mecque ; Iṣṭaḫrī, *Géogr.,* 18. Le ʿAqīq « ḏoū'l ārāk » ; Yāqoūt, VI, 146.

(2) Ibn Rosteh, *Aʿlāq,* 178 ; Yaʿqoūbī, *Géogr.*, 312-13 ; Wüstenfeld, *Gebiet,* 22-23 ; Ǵoḥfa, avec deux mosquées et minbar ; Maqdisī, *Géogr.,* 69, 77 ; Yāqoūt, E. 62 ; Bakrī, *op. cit.,* 232. D'après Iṣṭaḫrī, *Géogr.,* 20, 12 ; Ǵoḥfa seul village permanent entre la Mecque et Médine ; sur le centre important de Forʿ (Foroʿ), Yāqoūt, E. VI, 363 ; Wüstenfeld, *Gebiet,* 23 ; Bakrī et détails cités plus haut ; sources et palmiers près de Marr aẓ-Ẓahrān ; Yāqoūt, E. VI, 90.

(3) Cf. *Aǵ.*, I, 165 ; XVII, 109 ; XVIII, 205 etc. ; Ṭab., *Annales,* III, s. a. 144, p. 142 etc. Ils font dévaster les vastes domaines des ʿAlīdes au Ḥiǵāz ; Wüstenfeld, *Gebiet,* 7 ; Yāqoūt, E. V, 180.

(4) Cf. *Moʿāwia,* 225 sqq. Ils y acquièrent des domaines, achetés aux Juifs de Wādī'l Qorā ; Balāḏorī, *Fotoūḥ,* 35.

du pays (1). Combler un puits est un malheur; en Arabie, il faut l'appeler un crime, trop souvent irréparable. La pratique était devenue courante, parmi les nomades, quand ils ne pouvaient se mettre d'accord pour la possession d'une source (2). On peut en dire autant de l'abominable coutume de raser ou de brûler les palmeraies (3), commandée par Mahomet lui-même, au témoignage du Qoran (4).

Parmi toutes les contrées de l'univers, la Péninsule plus que toute autre réclame les soins incessants de l'homme, une lutte sans relâche contre l'action destructive des éléments, travaillant incessamment à étendre la superficie de la dénudation. Or cette lutte suppose l'entente, un pouvoir énergique, secondant les efforts des particuliers, la cessation des divisions intestines; bref, l'intervention incessante d'un Ziād ou d'un Ḥaǵǵāǵ (5) pour imposer la paix au désert. Autant de conditions rarement vérifiées en Arabie, à partir du second siècle de l'hégire. Aussi n'est-il plus question de propriétés, couvertes par 20.000 palmiers, comme celles possédées par les Zobairides (6).



A l'Orient de la route directe de Médine à la Mecque, le pays des Banoū Solaim paraît avoir joui d'une remarquable prospérité: successions de ḥarras volcaniques, de districts miniers, de montagnes

(1) Iṣṭaḫrī, *Géogr.*; 22, 2 etc. On voit pourquoi Ibn Ǵobair trouve les 'Alides, réduits à exercer les métiers les plus humiliants.

(2) Voir dans Bakrī, *op.*, *cit.*, la monographie sur Ḍaryya, 626-639; principalement 627-28, 629, 632.

(3) Nous aurons à y revenir.

(4) Qoran, *59*, 5. Pour terminer une contestation entre deux plaideurs, il fait couper des palmiers; Yaḥiā, *Ḫarāǵ*, 63, 2-14; Yāqoūt, E. II, 310, 11. Domaines 'alides dévastés, voir note précédente. Palmiers incendiés par Aboū Sofiān; *ibid.*, VI, 163.

(5) Les Bédouins s'en rendent compte. Voir l'aveu de Lailā al-Aḫyalyya à Ḥaǵǵāǵ; *Aǵ.*; X, 83, bas. Comp. notre *Ziād ibn Abīhi*. Intelligence supérieure de Ḥaǵǵaǵ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I. 108, 4; l'Iraq eut tort envers lui; *ibid.*, I, 148, 12 d. l.

(6) Wüstenfeld, *Gebiet*, 22-23.

boisées, de points d'eau et d'oasis, intelligemment exploités ([1]). Zobair ibn al-'Awwam, le cupide et ambitieux ḥawarı de Mahomet, y possédait un domaine acheté 170,000 dirhems et vendu après sa mort pour la somme fabuleuse de 1,600,000 dirhems ([2]). Ces chiffres ont leur éloquence: à l'aide de pareils capitaux, tout devenait possible ; même « de faire fleurir le désert », pour reprendre ici le style de la Bible. Un des centres de la région solaimite ([3]) était Sawariqyya avec une mosquée et un *minbar*. Or la chaire des mosquées était la caractéristique des localités importantes ([4]) Sawāriqyya possédait des jardins s'étendant sur une longueur de plusieurs journées de marche avec des bananiers, des vignes, des grenadiers, des figuiers, des cognassiers, des pêchers, sans parler des inévitables dattiers ([5]).

Ici une remarque s'impose; elle expliquera l'apparente contradiction entre les témoignages des géographes: ceux des voyageurs musulmans et les textes des encyclopédistes. Les premiers constatent *de visu* les progrès de la décadence. Quant aux auteurs de dictionnaires, Yāqoūt et Bakrı, ils ont largement utilisé les poètes, c'est à dire des témoins de la prospérité omayyade ou de la situation encore satisfaisante de la période immédiatement antérieure, alors que la politique commerciale des avisés Qoraiśites avait réussi à maintenir l'Arabie occidentale dans une tranquillité relative ([6]). Le monde des affaires, la haute banque détestent le fracas des armes.

([1]) Bakrī, *op. cit.*, 60-61, 462; 728, 729. Wüstenfeld, *op. cit.*, 25-35; Yāqoūt, E. V, 370, 371.

([2]) Wüstenfeld, *op. cit.*, 28; pour les richesses et les prodigalités de Zobair, cf. *Yazīd*, 352. Il s'agit vraisemblablement d'une propriété, sise au district de Foroʿ. Voir plus haut. Du vivant de Mahomet, ce Zobair avait dejà manifesté des goûts de propriétaire; cf. *Fāṭima*, 56, note 1.

([3]) Bīr Maʿoūna, point d'eau de cette région, nommé dans la *Sīra*, ne reparaît plus à partir de cette époque. Cf. notre article Bīr Maʿoūna dans *Enzyk. d. Islam*, I.

([4]) Cf. A. Mez, *Von der muhammedanischen Stadt in 4 Jahrhundert* dans *Zeits. f. Assyr.*, XXVII, 65-66.

([5]) Wüstenfeld, *Gebiet*, 33; Yāqoūt, E. V, 164. A la Mecque et dans le ḥaram on ne rencontre que la maigre flore désertique. Les vergers se trouvent en dehors du territoire sacré; Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 17.

([6]) Cf. notre *République marchande*, passim.

Quand on remontait le long de la rive érythréenne dans la direction du golfe actuel de ʿAqaba, la situation se présentait encore plus favorablement que dans l'intérieur des terres. Aux pieds des derniers escarpements, formés par les montagnes côtières, au débouché des wadis, s'étalant en éventail sur la mer, s'ouvraient des plaines, saturées de pluies hivernales. Partout l'humidité, emprisonnée dans les entrailles du sol, remontait à la surface sous forme de sources [1], ou venait s'accumuler au fond des puits, percés par l'activité des habitants. On traversait une suite de localités, vivant du trafic maritime, de la pêche et aussi du produit de leurs florissantes palmeraies. Citons Al-Gar, port de Médine, rendez-vous des navires commerçants de le Mer Rouge et même de l'Océan indien, avec des demeures somptueuses, قصور et une nombreuse population [2]. Nous avons déjà parlé de Yanboʿ [3], de ses « 99 sources » et de ses jardins luxuriants [4]. Nommons encore : Wagh, Madian, Maqnā, Ḥaurāʾ, enfin Aila, où, disaient les poètes, « le froment était commun comme ailleurs le sable » :

حلتُ ارضًا قمحُها كتُرابِها [5]

Récemment l'infatigable explorateur de l'Arabie occidentale, le Dr. Musil a visité la région septentrionale de la côte du Ḥigāz. Partout à marée basse, il a rencontré des sources d'eau douce, recouvertes par le flot montant. L'oasis Al-Badīʿa [6] mesure une longueur de six kilomètres, couverts de doums et de palmiers. La localité maritime Al-Ḥoraiba avait jadis possédé un aqueduc, amenant l'eau de

(1) Rapprochez les « 99 sources » de Yanboʿ et les détails de Musil, donnés plus bas.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 225 ; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 216 ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 12-13.

(3) A l'intérieur des terres, distinct de la Yanboʿ maritime d'origine postérieure. Actuellement appelée *Yanboʿ an-naḫl*, la Yanboʿ des palmiers.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 169, 416, 417, 608.

(5) Bakrī, 358. Sur Aila voir l'index de *Moʿāwia*.

(6) Orthographié *Bedʿ* et *Bedīʿa* chez Musil ; peut-être باضع de Bakrī, 167 بساحل الحجاز ; Yāqoūt, E. II, 39. Peut-être Boḍaiʿ بُضيع, nommé par le poète Koṯayyr en même temps que *ʿAinoūn* ; Bakrī, 266 ; Yāqoūt, E. V, 81, 2-5.

l'oasis ʿAinouna, nommée dans le ḥadît [1]. A la rigueur Mahomet aurait pu la concéder en propriété au célèbre Tamîm ad-dârî; mais le ḥadît se trompe en plaçant cette dernière en Syrie. Seulement la Tradition avait à cœur d'attribuer au Maître le don de prophétie et aussi le projet de conquêtes en dehors des frontières arabes [2]. Les palmeraies de l'oasis de Ḫoraiba produisent la plus favorable impression. Voisine est l'oasis de Ṣarma. « Elle compte, dit Musil, 25 kilomètres de long; avec les terrains environnants et susceptibles de culture, elle suffirait à nourrir des milliers d'hommes industrieux. Toute cette côte pourrait être colonisée et devrait former un des plus florissants districts de l'empire ottoman » [3]. Au Nord de Ḫoraiba, « la vallée de ʿAfal avec l'oasis de Badîʿa, au dire du même explorateur, offrirait aisément la subsistance à 10,000 habitants pour le moins; une autre dizaine et plus trouveraient à cultiver les étendues fertiles entre ʿAfāl et ʿAinoūna » [4].

(1) Bakrī, 266 s. v. *ʿAinoūn,* mais le vers de Koṯayyr écrit *ʿAinoūnā;* efforts pour en faire une localité syrienne ; Bakrī, *loc. cit.;* Yāqoūt, E. VI, 258 ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 226.

(2) Cet *iqṭāʿ* impliquait cette double conclusion. Voilà pourquoi la Tradition s'est obstinée à chercher en Syrie l'emplacement de ʿAinoūnā.

(3) Musil, *Im nördl. Ḥeǧāz,* p. 12.

(4) Musil, *loc. cit.*

XI

La responsabilité du Bédouin

A la fin de cette esquisse, forcément superficielle, consacrée au climat de l'Arabie, une constatation s'impose, si je ne m'abuse. C'est la divergence profonde entre la réalité qu'elle nous permet d'entrevoir et les idées admises jusqu'ici. Même après avoir pesé les renseignements résumés ici, sans parler de nombreux documents, volontairement laissés de côté [1], nous devons nous faire violence, sans cesse réagir sur nous-mêmes pour ne pas céder à nos anciennes impressions. Nous sommes redevables, au moins partiellement, de ces préjugés à notre éducation classique, aux décevantes appellations d'Arabie déserte et d'Arabie Pétrée. Cette dernière, très innocente au fond, désignait la Nabatée avec sa capitale Petra, l'*Arabia Petraea*, récemment décrite par le Prof. Musil. Nous nous obstinons à y découvrir une étymologie, cadrant avec nos préventions; ensuite nous étendons à l'Arabie entière cette création de notre imagination. Comme pendant aux glaces polaires, elle nous représente l'énorme

(1) Comme ceux regardant la faune et la chasse : toutes deux supposent une certaine richesse végétale. Nous parlerons plus loin des lions d'Arabie. Pendant plusieurs mois Amroulqais et ses nombreux compagnons vivent de la chasse. Puisque le Qoran a cru devoir l'interdire pendant le pèlerinage, elle devait constituer une occupation favorite. Comp. Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* I, 106, 2 ; 114. Nous y reviendrons dans le dernier fascicule du *Califat de Yazīd Ier*. Cf. Auler Pascha, *op. cit.*, II, 10, Jaussen, *Pays de Moab,* 282 sqq. J. Lyall, *JRAS* 1912, p. 139-41.

péninsule arabe, ensevelie sous un morne manteau de sable : chaotique succession de steppes, déchiquetées par l'érosion séculaire.

C'est le mirage, l'obsession des *nefoud*. Pourtant les nefoud, nous l'avons vu, forment l'exception en Arabie. Encore constituent-ils pendant l'hiver une précieuse réserve pastorale pour les immenses troupeaux des nomades. La période humide terminée, alors seulement ils représentent le véritable désert saharien, la solitude romantique, où « s'égarer, c'est se vouer à la mort » (¹) où le plus habile « guide se mord les doigts » de désespoir (²), que « l'oiseau même renonce à traverser » (³).

Beaucoup moins étendus, mais plus redoutables pour la vie végétale apparaissent d'autres restes de la grande mer, ayant jadis recouvert cette partie de l'Asie antérieure, nous voulons parler des *sabaha*, steppes salines et fréquemment improductives (⁴).

Ce sont parfois d'anciens lits de *gadir* desséchés, où les particules solides, en suspension dans l'eau, sont venues s'accumuler. Ces surfaces salines gagnent en étendue, à la suite des sécheresses prolongées. Sous l'action de l'évaporation, tous les cantons, soustraits pendant une période notable à l'effet des fortes chutes de l'hiver, se couvrent d'efflorescences minérales. L'eau des pluies, excepté pourtant celle des *sail* (⁵), trombes, glisse à la surface. Si elle pénètre dans le sol, elle risque d'y entraîner des ferments chimiques, d'étouffer jusqu'aux germes de la vie végétale. Aussi disait-on en manière de proverbe : « accorder un bienfait à un homme sans honneur, autant vaut ensemencer la *sabaha* » (⁶). Certaines espèces semblent pourtant s'être accommodées de conditions aussi defavorables. Ibn Halawaih (⁷)

(¹) مَن وقعَ فيهِ هلك ; Bakri, 185, 1.

(²) ولقدْ هدَيْتُ الرَكْبَ في دَيْمومَةٍ   فيها الدليلُ يعُضّ بالخَمْس

Aboū Tammām, *Hamāsa,* E. IV, 155 d. v. « Il se mord les cinq [doigts] ». Bakrī, *op. cit.,* (pour la Dahnā') 615, 7-8.

(³) *Aḡ.,* X, 82, 5 d. l. ; « où s'égarent le qaṭā (perdrix du désert) et le ḥādi (guide) » ; Ahṭal, *Divan,* 87, 5 ; Lailā Ahyalyya, dans Hansa', *Divan,* 109, 4.

(⁴) Bakrī, *op. cit.,* 172, 4. *Sabaha,* de Médine ; Ibn Hiśām, *Sīra,* 557, 677.

(⁵) Le *sail* ramène la végétation ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 173, 2 v.

(⁶) Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 190, 7.

(⁷) *Śaġar,* VII, 1, 5, 8, 12 ; VIII, XI, XIV.

cite toute une collection de plantes et d'arbustes, poussant dans ces terrains. Elles en diminuaient l'excès de salinité, en la fixant partiellement dans leurs tissus.

Malgré leur apparence austère, les laves des ḥarras, en se désagrégeant sous l'action des agents atmosphériques, composent une terre d'une étonnante fertilité, où la présence de quelques gouttes d'humidité provoque les réactions les plus favorables au développement des plantes. Au milieu des ḥarras s'elevaient les plus merveilleuses oasis du Ḥiǵāz : Taboûk, Taimā', Haibar, Médine, les riches palmeraies du pays des Solaimites. Elles doivent précisement leur fécondité au voisinage de ces éléments fertilisants, venant périodiquement reconstituer et activer les forces productives de la terre, jouer le rôle des engrais chimiques dans nos régions plus tempérées.

Le principal désavantage du climat arabe, c'est l'inconstance de la météorologie ou pour employer le langage des Arabes إخلاف النجوم [1], la déception des constellations, le paradoxe des hivers, s'écoulant sans amener la pluie. Celle-ci demeure abandonnée à la merci des sautes de vent, aux caprices de la bise du Nord. S'obstinait-elle à souffler, adieu le *rabî'*, la bienfaisante humidité hivernale ! C'était la sécheresse, partant la mort pour les troupeaux et la ruine des pasteurs [2]. Cette constatation a pu influencer la signification du vocable شَأْم, indiquant la direction de la Syrie et aussi les objets de mauvais augure. Syrie, vent du Nord, disette : tous ces concepts se confondaient dans la pensée des nomades. A l'encontre la racine *Yaman* signifiait la prospérité et le pays de Yémen. De là arrivaient les nuages, chargés de l'humidité marine. Comment les Arabes n'y auraient-ils pas attaché le sens de bonheur ? Le rêve de tout Bédouin c'était de posséder en abondance « les deux noirs, الأسودان », l'eau et les dattes [3]. La pluie seule pouvait réaliser ce rêve.

(1) *Aġ.*, X, 80, 9 d. l. La pluie arrive trop tard, « les troupeaux ont péri » ; *Aġ.*, XI, 153.

(2) Comp. la description de la sécheresse faite par Lailā Aḫyalyya à Ḥaǵǵāǵ ; *Aġ.*, X, 80, bas ; Yāqoūt, E. V, 27.

(3) Comme on l'a vu, l'eau entraînait généralement la présence des palmiers. Donc posséder les أسودان équivalait à être propriétaire. Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 278, 280.

On comprendra donc les vœux, retentissant incessamment à travers la poesie de ce peuple. Monotone mélopée, elle appelle les eaux du ciel, sur les pâturages de la tribu, sur les campements abandonnés et sur la tombe de ses morts (1). Jusque dans l'autre monde le Bedouin emporte, pour ainsi dire, la nostalgie de la pluie. D'où la fréquence des *istisqa'* (2), des rogations où le Bédouin secoue momentanément son indifférence religieuse.

« Aide-toi, le Ciel t'aidera ! » Nulle part je ne me rappelle avoir retrouvé l'équivalent de cet axiome dans la littérature de cette race (3), si riche pourtant en réflexions sententieuses.

« Lent à se plaindre au milieu des épreuves, il renvoie au lendemain la discussion sur les événements de la veille.

قليلُ التشكّي لِلمُصيبات حافِظٌ   مِن اليوم اعقابَ الاحاديث في غَدِ (4)

Dans ce vers, justement vanté par les littérateurs arabes (5), le poè e Doraid ibn aṣ-Ṣimma esquisse la faculte d'endurance du nomade. C'est en partie l'équivalent arabe du *Si fractus illabatur orbis*. Nous ne demanderions qu'à admirer, si chez le Bédouin de tous les temps cette qualité n'aboutissait à énerver les ressorts de son énergie morale, si trop souvent sa patience ne dégénérait en une sorte de passivité animale. Le même Ibn aṣ-Ṣimma (6) a célébré ses frères, tous tombés sur le champ de bataille:

« Si la mort violente s'obstine à frapper les fils d'Aṣ-Ṣimma, c'est parce qu'eux-mêmes n'ont pas choisi un autre sort ».

(1) Ḫansā', *Divan*, 67 :

سقَى الالهُ ضريحًا جَنَّ اعظُمَهُ   ورُوحَه بغزير المُزْنِ هَطَّالِ

(2) Cf. Musil, *Arabia Petraea*, III, 8.

(3) Excepté peut-être dans un vers du grand A'šā ; aussi l'attribue-t-on à une inspiration chrétienne ; *Aġ.*, VIII, 79, vers le bas.

(4) *Aġ.*, IX, 5.

(5) *Aġ.*, loc. cit.; comp. A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 47. Nous y reviendrons plus bas.

(6) Voir sa notice, *Aġ.*, IX, 3-20.

Voilà un sentiment digne d'un héros. Mais pourquoi ajouter aussitôt : « le destin s'attache au destin ? »

ابى القَتْلُ إِلّا آلَ صِمَّةَ انّهم   ابَوا غيرَهُ والقدْرُ يجري الى القدرِ (¹)

Note découragée (²); on dirait la résignation d'un peuple, renonçant à continuer la lutte contre une nature inexorable ! Ce sentiment paraît tellement naturel au Bédouin que lorsque l'expression contraire arrive à se faire jour, les Arabes eux-mêmes n'hésitent pas à y découvrir des influences chrétiennes. Si le poète A'šā proclame la responsabilité des actions humaines, c'est, déclarent-ils gravement, une doctrine, apprise des évêques de Nağrān (³).

***

De tout temps la mystérieuse personnalité du Bédouin a sollicité la curiosité des orientalistes, mis en contact avec lui par leurs études, ensuite des dilettanti, fascinés par le puissant relief de cette étrange figure. Nous aurions tort de nous divertir des divergences profondes constatées entre les portraits qu'ils en ont tracés (⁴). Quel objectif fixerait les traits de cette changeante physionomie ? Personne ne réunit en son être moral autant de contrastes, de contradictions ; personne ne s'entend, comme le Bédouin, à les concilier, disons mieux à hospitaliser en son âme tous ces éléments hostiles, sans que leurs discordes détruisent sa très réelle originalité, originalité d'ailleurs complètement stérile pour la cause du progrès.

(¹) *Ağ.*, IX, 3.

(²) Un autre son plus viril rend ce vers de Ḥoṣain ibn Ḥomām :

صَبْرنا وكان الصبْرُ منّا سجيَّةً   باسيافِنا يقْطَعْن كفًّا ومِعصما

« La ténacité — c'est le fond de notre caractère — nous l'avons appuyée sur nos glaives, en leur donnant à moissonner des bras et des poignets » *Šoʿarā'* (Cheikho), 736 d. v.

(³) *Ağ.*, X, 143, haut. On loue au contraire le fatalisme de Labīd ; *Ağ.*, VIII, 79. Ḥoṣain ibn Ḥomām fut-il chrétien ? Son divan renferme du moins des vers nettement monothéistes ; *Šoʿarā'*, (Cheikho), 636, d. v.

(⁴) Voir plus loin les exemples du « Paradoxe bédouin ».

Revenons à sa qualité maîtresse (1), à sa vertu nationale, au *ṣabr*, ainsi il appelle son élastique endurance. Écoutons-le nous la décrire par la voix de ses poètes, interprètes autorisés, parce que Bédouins eux-mêmes, de la mentalité nomade. Nous puiserons nos citations dans la *Ḥamâsa* de Boḥtorî, anthologie extraite des plus anciens recueils poétiques de la littérature arabe.

Au sein des épreuves il se proclame un roc contre lequel vient s'effriter le granit du temps (2). L'œil sec, il a confié à la terre la dépouille de tous les siens : pas un moment il n'a tressailli ; pas un muscle de son visage n'a bougé et l'écho n'a pu recueillir le son d'une seule de ses plaintes.

فما جزعْتُ ولا هلِعتُ وما يَرُدُّ بُكايَ زَنْدًا (3)

Et pourtant Allah sait avec quelle usure (4) le temps l'a éprouvé : l'adversité n'a réussi qu'à mettre en relief sa résistance (5). Aussi bien à sa place, sous les coups du sort, un roc se serait fendu (6). Si parfois un signe d'émotion a pu lui échapper ; eh bien ! il en demande pardon à Dieu comme d'une faiblesse, indigne d'un homme :

صبرْنا فلمّا لَمْ نَرَ الصبْرَ نافِعًا (8) جزعنا وكان اللّهُ امْلكَ با لعُذْرِ (7)

Il en arrive à désavouer « les larmes, la seule arme de l'affligé ».

إِنّ البُكاءَ سلاحُ كلّ مُصابِ (9)

Quelle grandiloquence ! On serait tenté d'ajouter : quel peuple pour avoir trouvé de tels accents ! Cette dernière conclusion serait

(1) وكان الصبر منّا سجيّةً, répètent à l'envi ses poètes.

(2) Boḥtorî, *Ḥamâsa*, n. 642.

(3) Boḥtorî, *op. cit.*, n. 644, 645 ; pour le sens cf. A. Tammâm, *Ḥamâsa*, E. I, 93.

(4) اصابَنَا بِنَغْلٍ.

(5) صبر ; Boḥtorî, *op. cit.*, n. 648.

(6) Boḥtorî, *op. cit.*, n. 651.

(7) Boḥtorî, *op. cit.*, n. 661 ; cf. *Aġ.*, XI, 92, 9 d. l. فأَقسمْتُ لا ابكي على هنك هالِكٍ.

(8) Comp. *Šoʿarâʾ* (Cheikho), 736, 4 v.

(9) *Opuscula arabica* (Wright), 99, 12.

exagérée. Le Bédouin se grise facilement de sa propre faconde. De l'énergie il a su trouver l'expression la plus solennelle, s'approprier et à un degré éminent toute la partie négative. S'il offre la résistance du granit, il en possède aussi toute la passivité, toute l'inertie. Nous aurons l'occasion de nous en convaincre dans la suite de ces recherches. C'est là une des nombreuses surprises, que réserve aux érudits l'analyse de la complexe mentalité nomade.



Après des milliers d'années, écoulées depuis sa proclamation, l'ordre divin, inscrit à la première page de la Genèse (I. 28) : « Replemini terram et subjicite eam » conserve toute sa force. A-t-il reçu en Arabie son entier accomplissement ? Qui oserait le prétendre, quand nous constatons le contraire dans des climats plus favorisés ? Qu'a fait la passivité bédouine pour lutter contre le ciel inclément de son pays, pour se défendre contre son inconstance, pour arrêter, à tout le moins retarder, la péjoration incessante du climat, la désolation continue, l'action des innombrables agents athmosphériques, précipitant la dégradation du sol, amenant la diminution de l'humidité, indispensable à l'épanouissement de la vie ? Au témoignage des géographes arabes, nombre de puits et de sources ont disparu dans le désert, faute d'entretien (1).

Sur aucun point de notre planète, les éléments perturbateurs ne se trouvent réunis en aussi grand nombre ni ne disposent de moyens aussi puissants de destruction. A leur intervention perturbatrice, quelles barrières a opposées l'énergie, le *ṣabr* fastueux des Bédouins ?

Sans doute l'homme ne possède pas le pouvoir de violenter la nature. Lorsque, conformément à l'ordre divin, il lui commande, lorsque il essaie de la subjuguer, il ne cesse pas en réalité d'obéir à cette même nature. Il doit se contenter de la seconder, sous peine

(1) موات دفن et موات دفين ; Bakrī, *op. cit.*, 627-628. Voir les détails, donnés plus haut sur les puits et les sources. Puits anciens de Madāin Ṣāliḥ ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn.* II, 55 sqq. le chap. : *die Wasserversorgung*.

d'être la première victime de lois, méconnues dans sa présomption. Cette collaboration incessante entre l'homme et le monde inerte, il nous reste à en examiner les vicissitudes et les résultats au pays d'Ismaël. Nous nous en acquitterons en discutant la persistance du climat de l'Arabie. Chemin faisant nous aurons à examiner la théorie récente, présentant l'expansion arabe, après la mort de Mahomet, comme un mouvement plus économique que religieux, comme le résultat d'une longue évolution cosmique.

II.

LE CLIMAT DE L'ARABIE A-T-IL CHANGÉ ?

I

Théories anciennes et modernes

C'est une tendance, commune à toutes les sociétés humaines, de placer l'âge d'or aux alentours de leur berceau. La somptueuse imagination des Arabes ne pouvait se soustraire à la tentation.

Le rude climat du désert leur a merveilleusement trempé le tempérament physique ; il a développé à un degré peu commun chez eux la faculté de résistance. Semblable à la flore maigre et trapue de son pays, cet être aux souples muscles d'acier [1] s'obstine à vivre. Grâce à sa ténacité, à ses immenses réserves d'énergie passive, il réussit presque à prospérer dans un milieu aussi réfractaire à toutes les manifestations de la vie. En revanche l'influence, exercée sur le moral du Bédouin, s'est démontrée moins heureuse.

Déprimé par la lutte incessante contre une nature inexorable, il se sent comprimé par le destin « comme entre deux pierres meulières » ; la comparaison a été trouvée par ses poètes [2]. En de telles conditions, l'initiative, la lutte directe lui ont paru impossibles. Il s'est décidé à y renoncer. Stoïquement il courbe la tête sous le joug du fatalisme, répétant le vers de Labid, très admiré par toute la tradition musulmane :

« Quand Allah prédestine un homme à la félicité, il peut marcher sans inquiétude ; mais Allah dévoie qui il lui plaît » [3].

(1) Cf. Mas'oūdī, *Prairies*, III, 245 sqq.

(2) Pour les références, voir O. Rescher, *Über fatalistische Tendenzen in den Anschauungen der Araber*, dans *Islam*, II, 342.

(3) Labīd, *Divan*, XXXIX, 3. Voir plus haut.

Bien avant Mahomet, le Bédouin s'est représenté l'auteur de la nature comme un despote, broyant ses créatures dans l'etau de sa volonté tyrannique. « L'ordre de Dieu, proclame le Qoran, est un destin irrésistible » ([1]). Il en est presque venu à envier le sort de la matière inerte. Affaissé sur lui-même, il a repris à son compte cet autre vers de Labid, le poète ([2]), écho des conceptions pessimistes de ses contemporains :

« L'usure du temps nous consume : seules ne vieillissent pas les sublimes étoiles. Longtemps après nous les montagnes et les massives forteresses continueront à subsister ([3]).

« L'homme rappelle l'éclat éphémère d'une étincelle. Il devient poussière après avoir brillé un instant ! » ([4]).

Pour se consoler de sa défaite morale, pour s'arracher au sentiment de sa navrante misère, au spectacle de son rude milieu, sa fantaisie aime à voyager dans le passé. Non ; sa patrie n'a pas toujours présenté l'image de la désolation, dont il est le témoin attristé et impuissant. Jadis les hommes y vivaient plus heureux, plus longtemps. C'est l'origine de la littérature des *Mo'ammaroun*, des « Centenaires ». Le Prof. Goldziher en a publié et doctement commenté un remarquable spécimen le *Kitāb al-Mo'ammaroūn* de Siǵistani ([5]). Ses ancêtres, l'Arabe se les représente blancs de visage, de taille gigantesque ([6]). Tous ces traits ont passé dans le canon de l'esthétique

([1]) Qoran, *33*, 38 ; cf. *9*, 51 ; *54*, 49. أَمْر, terme vague, peut signifier l'ordre, la chose, la disposition.

([2]) Traité avec infiniment d'égards par la tradition musulmane et transformé par elle en croyant sérieux ; voir *Aǵ.*, VIII, 79, 89 ; XIV, 93-102, surtout 97, 137, 138 ; XVIII, 165.

([3]) Comp. Śabīb ibn al-Barṣā' : « j'irai boire à la source, où les ancêtres se sont abreuvés » ; *Aǵ.*, XI, 96.

([4]) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 387 ; Comp. Zohair (Ahlw.), XX.

([5]) Dans le 2e vol. des *Abhandlungen;* Ǵāḥiẓ traite les Arabes de menteurs en matiere de longévité ; *Ḥaiawān*, I, 72 : ان لهم في ذلك كذبًا كثيرًا.

([6]) Cf. *Mo'āwia*, 97-101 ; *Fāṭima*, 36-37. Les 'Ādites étaient « hauts comme des palmiers في هيئات النخيل » ; la longueur de leur vie était proportionnée ; Mas'oūdī, *Prairies*, III, 74 ; sur *'Ād* cf. Qoran, *26*, 128 ; *53*, 51 ; notre *Qoran et tradition*, 19, on y verra l'application du canon au Prophète.

virile, compilé par les poètes, et fidèlement appliqué à leurs Mécènes et plus tard par les annalistes aux héros de la préhistoire islamite. Il retrouve les vestiges de leurs demeures (1) dans les massives constructions nabatéennes, dans les hautes forteresses du Yémen.

L'Arabie elle-même présentait l'aspect d'un Paradis. « Elle occupait le centre de la terre, possédait le plus délicieux climat et les terres les plus fertiles » (2). Après la confusion de Babel, une partie des Arabes traversa le Ḥiǵaz. S'il a reçu cette dénomination de Ḥiǵaz, à savoir séparation (3), « c'est parce que les charmes de la région, l'infinie variété de ses productions empêchèrent alors ses premiers habitants de suivre leurs frères dans l'émigration » (4). En voyageant de la Mecque à Médine, on traversait une succession ininterrompue de districts habités et de riches cultures. Il en était de même quand on passait par le Nord de l'Arabie pour atteindre la Babylonie (5). A l'intérieur du Ḥiǵaz s'élevaient des massifs montagneux, abondamment irrigués, remplis de sources, couverts de palmeraies, d'olivettes, de jasmins, d'une incroyable variété d'arbres et de plantes (6). Avec une telle fertilité, on comprend comment, au dire de la Tradition, la plupart des tribus, que nous trouvons aux environs de l'hégire, répandues sur la surface de la Péninsule, depuis les monts septentrionaux du Yémen jusqu'à l'embouchure des fleuves mésopotamiens, comment ces tribus aient pu faire bon ménage au Ḥiǵāz, sans se dévorer mutuellement — conformément à leurs habitudes — aux

(1) Cf. Mas'oūdī, *Prairies*, III, 84.

(2) Qalqašandī, قلائد الجمان (ms. B. Kh.). في اواسط المعمور واعدل اماكنه وافضل بقاعه.

(3) Voir plus haut. p. 13.

(4) Yaqout, E. III, 218, d. l. فسمّوها حجازًا لانها حجزتهم عن المسير في آثار القوم لطيبها في ذلك الزمان وكثرة خيرها. La plupart des tribus arabes auraient commencé par résider au Ḥiǵāz ; *Aǵ.*, XI, 160-62. Un bel exemple d'exégèse historique, s'acharnant sur des vers difficilement intelligibles.

(5) *Osd*, I, 115, 8 etc. ; *Kitāb al-Fāḍil*, ms. Beyrouth, 352. Tout était peuplé entre le Yémen et la Syrie ; Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 15. Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 203, bas.

(6) Bakrī, *op. cit.*, 26, haut. Le puits de Zamzam aurait inondé la terre, si Agar la mère d'Ismaël ne l'eût arrêté ; Yāqoūt, E. IV, 400, 402.

temps historiques (1). Mère féconde, l'Arabie nourrissait sans effort la multitude de ses enfants.

De cette félicité évanouie, toute trace n'aurait d'ailleurs pas disparu. Au centre de la Péninsule, abrité derrière une enceinte de hautes dunes aux sables mouvants, il existerait un désert idéal, celui de Wabar. Les loups eux-mêmes s'y nourrissaient de dattes. La vue de l'homme n'effarouchait pas les timides gazelles, elles se laissaient aborder et tuer sans résistance. Ainsi le racontaient du moins les *outlaws*, les bohèmes des tribus, les chevaliers brigands du désert (2). A les en croire, ce pays enchanté les aurait fréquemment abrités au cours de leur aventureuse existence (3). Les merveilleux méharis, les dromadaires, réputés pour leur vélocité, proviendraient de cette région et d'un croisement avec les chameaux des *ǵinn*. Ces génies protègent ce pays magique contre toute exploration indiscrète (4).

Les légendes préislamiques, conservées par le Qoran, ne sont peut-être pas étrangères à la formation de cette littérature fabuleuse. Allah y insiste longuement sur les nations détruites par sa colère, sur les puissantes races de ʿAd, de Ṯamoud, grands constructeurs de monuments, sur la mystérieuse cité de *Iram dat al-ʿImād*, Iram aux multiples colonnes. Cette ville, personne ne l'avait visitée (5), mais une opinion inclinait à la situer, au nord du Ḥiǵaz, dans la Ḥismā du pays de Ǵoḏām (6).

* * *

On le voit, la question du changement de climat pour l'Arabie se trouve posée et résolue depuis longtemps. Son apparition nous paraît avoir coïncidé avec la naissance de l'impérialisme arabe. Le

(1) Cf. Bakrī, *loc. cit.; Aǵ.*, XI, 160-62.

(2) الخلعاء (pl. de خليع) et non الخلفاء, comme porte le texte imprimé de Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 71, 2 ; Hamdānī, *Ǵazīra*, 37 ; Caetani, *Studi*, I, 293.

(3) Qotaiba, *ʿOyoūn*, 474.

(4) Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 70-71 ; Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 34.

(5) Cf. Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes*, I, 23-24. Yaqoūt, E. I, 2[illegible], la juge من اخبار القصاص المتمّقة واوضاعها المزوّقة.

(6) Cf. *Yazīd*, 284.

jour, où les conquètes de l'islam eurent introduit brusquement les compatriotes de Mahomet sur la scène mondiale et dans la société des peuples, leur amour-propre a voulu y jouer un rôle honorable, mêler sa voix à la symphonie des concerts nationalistes. Jadis ils convenaient franchement de leur infériorité ([1]) vis-à-vis des civilisations étrangères. Ecoutons un poète de Tamim instruire le procès de ses ancêtres :

« Chosroès déploya plus d'intelligence que Tamim le jour, où il déserta la région des lézards ([2]).

Lorsqu'il établit les siens dans les pays de culture, d'arbres et de canaux aux eaux savoureuses.

Ses descendants en devinrent les monarques et nous sommes descendus au niveau des chiens »

وصار بنو بَنيه بها ملوكاً وصِرْنا نحن امثال الكلاب ([3])

Les conquérants jugèrent cette franchise déplacée. C'est la caracteristique des parvenus de rougir facilement de l'humilité de leurs antécédents ([4]). Nous aurons bientôt à juger leurs prétentions aristocratiques. Rehabiliter dans l'opinion des races vaincues leur miserable patrie, il n'y fallait pas songer. Raison de plus d'exalter son passé. Si jadis la Palestine avait possédé des fleuves de lait et de miel, Allah n'avait pu accorder moins à l'Arabie, le berceau de la race élue, la patrie du plus grand des prophètes.

([1]) Je crois apocryphe le trait du roi de Ḥīra refusant sa fille à Chosroès; Tab., *Annales*, I, 1026-27.

([2]) C'est à dire l'Arabie. Les Bédouins sont grands mangeurs de lézards. Cet animal y atteint jusqu'à 0m,90 de longueur; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 10. Un des charmes de Ḥimā Ḍaryya, ce sont ses lézards savoureux; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 119.

([3]) Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 31 (et non 122, comme porte la référence de *Yazīd*, 304). Le poète est-il Aboū Ḏo'aib (cf. *Aġ.*, VI, 58 etc.)? Ġāḥiẓ, *loc. cit.*, donne les vers comme d'un poète de Tamīm : قال التميمي ; I, 122, il les attribue à Ibn Dowād as-Sa'dī.

([4]) Par réaction contre les So'oūbyya, on idéalise les Bédouins ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 202 sqq. ; leur grossièreté ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 9-10.

***

A la fin du siècle dernier la thèse islamite a été reprise en Allemagne, principalement par H. Winckler (1). Le docte professeur de Berlin ne dédaigne pas de s'amuser aux dépens des arabisants, de railler leurs minutieux travaux de critique textuelle (2). Selon toute vraisemblance, il n'est pas allé puiser ses inspirations dans les auteurs arabes. Il a pourtant abouti à la même conclusion, mais par une autre voie. Il s'agissait après Schrader et Sprenger, de présenter l'Arabie comme la patrie primitive, comme le grand réservoir des races sémitiques. La thèse paradoxale se heurtait à la désolation actuelle de cette contrée, parvenant péniblement à nourrir les rares habitants (3), dispersés sur sa vaste superficie.

En vue de rendre la théorie acceptable, il fallait de toute nécessité supposer un changement de climat. On n'a pas reculé devant cette conclusion commode et trop fréquemment mise en avant par des géologues. Pour certains naturalistes, la Palestine, l'Afrique du Nord ont éprouvé les mêmes vicissitudes (4). Voici à grands traits la nouvelle synthèse, saisissante d'originalité. Elle menace de révolutionner toute l'histoire ancienne de l'Asie Antérieure, où elle introduit la plus séduisante unité.

Depuis l'époque glaciaire, la péninsule arabique s'est graduellement desséchée. La quantité de pluie diminuant progressivement, l'ensablement a gagné de proche en proche, amenant à sa suite l'appauvrissement des habitants. Au point de vue scientifique, il eût été plus exact de signaler l'extension des steppes salines : nous le verrons plus loin. Trouvant de la peine à subsister sur un sol de

(1) Pour ses prédécesseurs, cf. Guidi, *Sede primitiva*, 566, 568.

(2) Comp. *Mitt. vorderasiat. Gesellschaft*, 1901, 4-7, 35-36.

(3) Pour leur nombre, voir Caetani, *Studi*, 315-317.

(4) Cf. E. Oberhümmer, dans *Geogr. Jahrbüch.*, XXXIV, 346, 357. E. Banse, *op. sup. cit.*, ne croit pas non plus à un changement ; comp. Walther, *Wüstenbildung*, 309-10. Brockelmann se montre favorable à l'hypothèse, (*Litter. Centralblatt*, 1912, c. 352), repoussée par Wellhausen, *Gött. gelehrte Anzeiger*, 1912, 251-56 ; Banse, *Der arabische Orient*, 71-72.

moins en moins fécond, stérilisé par l'envahissement des sables et des efflorescences salines, la population s'est décidée à déserter cette région inhospitalière, pour se répandre sur les contrées du Nord, moins durement éprouvées. De là les premiers flots de Sémites, allant se déverser sur la Babylonie entre 6000 et 2500 avant notre ère. Successivement à des intervalles presque réguliers d'un millénaire environ, d'autres émigrations ont suivi, toutes poussées dehors par la misère, envahissant leur patrie. A ces nouveaux-venus on croit devoir attribuer la fondation de la dynastie, d'où serait sorti le fameux Hammourabi.

De 2500 à 1500 avant J. C., signalons les exodes les plus célèbres: ceux des Phéniciens, des Chananéens, puis des Hébreux, allant se fixer dans la Syro-Palestine. Ensuite les Araméens, les Chaldéens, les Assyriens envahissent la Mésopotamie et les pays, auxquels depuis ils ont laissé leur nom. Pendant le millénaire antérieur à l'ère chrétienne, on constate un arrêt dans l'émigration arabe. Il serait dû, non à une heureuse modification du climat, fatalement condamné à empirer, mais à la constitution d'états puissants sur la frontière septentrionale de la Péninsule.

Perses, Grecs, Arsacides, Romains opposent un mur d'airain à l'avance des nomades. Parquées dans leurs déserts, où 7000 ans et plus d'ensablement ininterrompu rendent l'existence intolérable, enfermées entre les flots de la mer et le boulevard barrant au nord la seule issue possible, les populations arabes se tordent dans les affres de la faim. Lente agonie d'une race! On se demande, même en tenant compte de leur extraordinaire vitalité, comment cette agonie a pu durer pendant plus de mille ans, comment, pendant les périodes d'anarchie, séparant la formation des grands empires asiatiques, les Arabes n'ont pas réussi à forcer la barrière, momentanément sans gardiens. Sous Héraclius, la lutte entre Byzance et Ctésiphon épuise les deux principaux états de l'Orient. Au moment, où la crise économique atteint en Arabie son maximum d'acuité, l'islam donne le signal de la dernière des grandes émigrations sémitiques. Elle en reproduit toutes les phases et forme, pour emprunter les expressions du prince Caetani, un phénomène cosmique ou géologique.

On entrevoit dès maintenant certaines conséquences du théorème

ainsi posé. L'Arabie serait bien la patrie primitive des Sémites, le réservoir, d'où ils ont débordé sur l'Abyssinie, l'Egypte, l'Asie Antérieure, « le sein fécond, ayant enfanté presque sans interruption à la lumière de l'histoire, envoyé à la conquête du monde, des peuples sans nombre, les uns après les autres » ([1]). L'Arabie, « dans le plus lointain passé, parmi les ténèbres denses de la préhistoire, centre moral, ethnique et même, jusqu'à un certain point, politique de l'Asie Antérieure » ([2]). Faut-il s'étonner, si, « de nos jours encore, ce nom d'Arabie résonne à notre oreille avec une harmonie, pleine de poésie, de mystère, d'indicible et indéfinissable beauté, qui semblent défier les horreurs de son climat, l'hostilité indomptée de ses fiers et belliqueux habitants » ([3]).

*
* *

Ces dernières appréciations sont du prince L. Caetani. La thèse de Winckler a été reprise et, ajoutons, complètement rajeunie par l'auteur des *Annali dell'islam* et des *Studi di storia orientale*. Attaché à l'étude des origines islamiques, le pr. Caetani a été frappé, et à bon droit, par l'importance du facteur économique dans cette brusque expansion, où jusqu'ici on s'obstinait à voir un mouvement exclusivement religieux ([4]). Fanatisés par les prédications de Mahomet, brûlant du désir de répandre la lumière de l'islam, les Arabes se seraient précipités sur le monde civilisé, culbutant, sabrant tout, pour la plus grande gloire d'Allah. Antérieurement à l'*ensablement* de Winckler, le fanatisme devait fournir réponse à tout. Mot à effet, servant fréquemment à déguiser l'impuissance ou la paresse intellectuelles. Le prince Caetani a raison de ne plus se contenter de ce *Schlagwort*.

C'est la misère, assure-t-il, qui a chassé les Arabes de leur patrie.

([1]) Caetani, *Studi*, 283.
([2]) Caetani, *Studi*, 203.
([3]) Caetani, *Studi*, 283.
([4]) Théorie battue en brèche par les excellents travaux du Prof. C. H. Becker.

Ils ne pensaient pas différemment les contemporains (1) des grandes conquêtes arabes. « La faim vous a attirés hors de vos déserts », disait aux envahisseurs le général perse Rostom (2). Pour exciter les siens, le calife Aboū Bakr fait également miroiter à leurs yeux l'appât du butin (3). Nous aurons à examiner plus tard jusqu'à quel degré les conquérants bédouins de la Syrie, de l'Egypte et de la Perse étaient susceptibles d'enthousiasme religieux.

(1) Comp. le vers de la *Ḥamāsa* d'Aboū Tammām, E. IV, 158 (éd. Freitag, 792) :

فما جنّةَ الفِرْدَوسِ هاجَرْتَ تبتغي   ولكن دعاك الخبْزُ احْسَبُ والتَّمْرُ

« En émigrant tu n'as pas été attiré par le Paradis, mais bien plutôt par le désir de t'assurer du pain et des dattes ».

(2) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 257.

(3) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 250.

II

Notre description du climat, d'après les auteurs arabes. La valeur de leurs renseignements

Notre intention ne saurait être de reprendre un à un les arguments, apportés à l'appui de la théorie nouvelle [1]. Ce serait inutilement étendre les limites de nos recherches. L'ensemble de ces arguments forme un réseau imposant, mais, examinées en particulier, certaines mailles paraissent inégalement serrées et résistantes. Loin de nous la prétention de nier l'intérêt des éléments arabes, rencontrés dans l'onomastique des dynasties babyloniennes. Ces données isolées et imparfaitement analysées permettent-elles d'affirmer l'envahissement de la Babylonie par les nomades 2500 avant J.-C.? Les identifications, proposées par Winckler, pour les toponymes *Musri*, *Miluḫḫa* etc. sont éminemment suggestives et savoureuses. Elles fournissent aux panbabylonistes l'occasion cherchée de prendre en défaut le flair géographique de notre vieille Bible. C'est là un sport, très en honneur dans certains milieux, sport à tout le moins aventureux. Débrouiller l'écheveau géographique de l'Arabie, je connais peu d'entreprises aussi décevantes, même quand il s'agit de la période postislamique. *Hanc pessimam occupationem dedit filiis hominum*, serait-on tenté de répéter à ce propos.

A cet égard il suffit de fréquenter les encyclopédistes Bakrı et

[1] Nous renvoyons à Caetani, *Studi di storia orientale*, Ier vol. La thèse s'y trouve défendue avec infiniment de conviction et un incontestable talent.

Yaqout, résumant toute l'érudition géographique du moyen-âge musulman. Malgré la masse de documents dont ils disposaient — énorme information écrite et orale —, malgré la ressource de l'autopsie — ils en ont insuffisamment fait usage : les efforts de ces auteurs (¹) rappellent trop souvent ceux des bûcherons, coupant du bois à l'heure de minuit, كحاطب ليل. On compte par centaines les toponymes arabes, où ces auteurs terminent par un *non liquet*. Prenons comme exemple l'oasis de Fadak (²), si célèbre dans les annales primitives de l'islam et au premier siècle de l'hégire. A partir du second siècle islamique, je n'ai jamais rencontré un auteur arabe, capable d'en indiquer avec précision la situation (³). Sur ce point, ils opèrent absolument comme nous ; ils procèdent en tâtonnant, au moyen de réminiscenses, de textes, empruntés à la *Sīra* ainsi qu'au ḥadiṯ, où il est question de Fadak. Mais pas un seul, à ma connaissance du moins, n'affirme l'avoir visité, ou avoir rencontré un habitant de Fadak (⁴). Voilà donc une oasis florissante, faisant partie, il y a douze siècles, des domaines arabes des Omayyades, et dont 200 ans plus tard on paraît avoir perdu la trace. Il s'agit non d'un point d'eau, envahi par le sable, épuisé par l'évaporation ou transformé en dépôt salin — phénomènes pour ainsi dire quotidiens dans l'histoire naturelle du désert — mais d'une superficie considérable de terrains cultivés, produisant d'énormes quantités de blé et d'orge (⁵). Comment alors, d'après des textes d'une interprétation incomplète et ardue, trancher

(¹) Pour donner un exemple de leur précision, ils se contenteront d'écrire : « entre ʿAden et le ʿOman » (citation de Aṣmaʿī) ; Yāqoūt, E. V, 240.

(²) Cf. *Fāṭima*, 76 ; 112-13 ; 116.

(³) Yāqoūt, E. IV, 291, 7 d. l., la place vers l'extrémité orientale du Wādi Romma ; *ibid.*, I, 113, 9 d. l., distance entre Fadak et les monts de Ṭayy ; l. 5, origine du nom de Fadak. Iṣṭaḫrī ignore Fadak ; Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 26, 3, la nomme parmi les dépendances de Médine : Ḫaibar, Wādi'l Qorā', Taimā', Doūmat al Ġandal, « et la plus rapprochée de cette ville وهو اقربها الى المدينة », parmi ces oasis. Il la place également au Nord ممّا يلي الشام

(⁴) Le nom propre *Fadakī* ne se rapporte pas nécessairement à Fadak ; jamais il ne prend l'article.

(⁵) Cf. *Fāṭima*, loc. cit. Pour la salinité du terrain voir plus haut. Yāqoūt, E. V, 422 ; 433, d. l.

des controverses géographiques, appartenant à l'Arabie contemporaine de Hammourabbī?

Au fond de la théorie de Winckler je m'imagine toujours decouvrir l'antinomie suivante: L'Arabie, affirme-t-on, est le réservoir des peuples sémites, reservoir à moitié rempli, presque à sec, puisque son insuffisance force les populations à émigrer; et simultanément plein, plein à déborder, puisque périodiquement, il inonde l'Asie antérieure. Je ne parviens pas à concilier ces qualités contradictoires. Si dans la matière j'avais à exprimer une préférence, ce serait pour me ranger à l'opinion du grand orientaliste italien, le prof. Ig. Guidi, invitant à placer en Babylonie « le siège primitif des peuples sémitiques » ([1]).

*
* *

Au lieu de nous engager, à la suite de la nouvelle école, dans le maquis de la préhistoire arabe, c'est à dire procéder du moins connu à l'inconnu, commençons par délimiter le terrain de la discussion, en le débarrassant des éléments étrangers qu'on y a accumulés. L'Arabie fut-elle la patrie primitive des Sémites, l'expansion islamique se réduisit-elle à être un mouvement economique ([2])? Questions hautement intéressantes! Pour garder entière notre liberte d'esprit, il nous paraît préférable d'en abstraire. Comme il arrive trop souvent, le mélange engendrerait ici la confusion. Renfermons-nous dans la thèse: la permanence du climat arabe, sans nous laisser influencer par les hypothèses. Insensiblement elles pourraient nous tirer de leur côté, troubler notre serénité dans l'interprétation des faits et des textes.

Nous prendrons comme point de départ notre reconstitution climatologique de la Péninsule, vers l'époque de l'hégire. Cette reconstitution nous nous sommes efforcé de la rendre objective, de la dégager de toute préoccupation d'école. Nous avons voulu la baser exclusivement sur les textes, sur la tradition écrite, telle qu'elle est par-

([1]) Voir son beau mémoire *Della sede primitiva dei popoli semitici.*

([2]) Un facteur qu'on aurait tort de négliger dans la matière.

venue jusqu'à nous, dans les recueils poétiques, dans la littérature de la *Sîra*, la tradition musulmane, dans les compilations des historiens et des géographes arabes. Hypnotisés par le fait islamique, annalistes et topographes se sont efforcés de multiplier les renseignements sur les origines de la nouvelle religion, sur l'Arabie, terre sainte de l'islam. Histoire et géographie arabes doivent leur origine à ces préoccupations, au désir de mieux comprendre les obscures allusions du Qoran, de connaître de plus près les héros musulmans, transformés en modèles des vrais croyants. Nous aurions eu tort de ne pas utiliser cette volumineuse bibliothèque.

Que vaut ce dossier, sur lequel nous avons basé notre reconstitution ? Il possède la valeur de toute la tradition arabe. J'ajouterai volontiers : cette valeur peut même être élevée d'un cran. Il nous fournit en la matière l'opinion des générations, immédiatement postérieures à l'établissement de l'hégire.

Rien n'est délicat comme de conduire une enquête en Orient : les savants d'Occident ne s'en souviennent pas toujours. Quatre-vingt dix fois sur cent les réponses données à des interrogations directes sur des points précis seront de nature à égarer le jugement de l'enquêteur [1]. Avant de répondre, le témoin oriental consulte son propre intérêt. A aucun prix il n'acceptera de se compromettre par une sincérité désintéressée.

On ne saurait assez se tenir en garde en parcourant les narrations des premiers historiens de l'islam. Elles se proposent la glorification du Prophète et de ses amis. Mais on n'a pas les mêmes raisons de suspecter les renseignements topographiques et physiques, encadrant ces récits à tendances apologétiques. L'image est le résultat de retouches successives, où la critique cherche à démêler les traits primitifs ; mais le cadre est original et ancien. Nous en avons fait notre profit, et obtenu l'aspect des paysages du Ḥigâz vers la fin du premier siècle de l'hégire, c'est à dire à l'époque, où les légendes de la *Sîra* commencèrent à prendre leur forme définitive.

[1] Il n'en a pas suffisamment tenu compte Curtiss, l'auteur trop vanté de *Ursemitische Religion im Volksleben des heutigen Orients.* A consulter avec infiniment de précaution.

Pourquoi les témoins auraient-ils menti en des détails secondaires, peignant au vif la nature et les mœurs arabes ? La gloire de l'islam ne se trouvait pas engagée dans ces peintures. Assurément jusque dans ces particularités, il faut s'attendre à retrouver des clichés littéraires (1), des archaïsmes recherchés (2), des couleurs d'emprunt. Mais ces emprunts, ces artifices de style, les rédacteurs citadins de Médine, de Koufa, de Bagdad sont allés s'en approvisionner, soit au désert, soit dans les nombreux recueils poétiques, dont la collection allait s'augmentant.

Pour notre but — ainsi l'observe en un cas analogue le Prof. Guidi — ces fictions littéraires importent peu, « puisque pour les faire accepter, les plagiaires se trouvaient dans l'obligation de reproduire les idées et les mœurs des anciens Arabes » (3). Si nous connaissions seulement l'Arabie des poètes, il y aurait lieu de conserver un certain scepticisme. « Ils parlent, mais n'agissent point, dit à leur sujet le Qoran ; ne les vois-tu pas s'égarer dans tous les vallons ? » (4). Il leur est arrivé d'embellir, d'amplifier, d'idéaliser. Pourquoi seraient-ils poètes, c'est à dire créateurs ? En fait de créations poétiques, ils ont surtout créé des réputations imméritées.

Je me demande si notre civilisation possèderait assez de geôles pour enfermer les dangereux brigands, célébrés (5) par eux comme les types de l'honneur et de la vertu chevaleresque ? Il faut s'imposer violence pour en excepter les Ḥâtim Ṭayy, les ʿOrwa ibn al-Ward, véritables oiseaux de proie (6), trouvant entre deux razzias le temps

(1) Comme le « ارِقْتُ لِبَرْقٍ ; l'éclair m'a tenu éveillé », repris par d'innombrables poètes ; Yāqoūt, E. V, 257, 258, 267, 317, 421 ; VI, 60, 66, 83, 186.

(2) Jusqu'à des incorrections, dans le genre de l'impératif قول = قُلْ ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ,* 107, 3 d. l. Cf. notre *Fāṭima,* passim. Citons encore إنسانة = femme ; Ḥanbal, *Mosnad,* I, 360, 9 ; ركس pour رجس = impur ; *ibid.,* I, 418, 9.

(3) *Sede primitiva,* 580, n. 3.

(4) Qoran, *26,* 224.

(5) Toute la tradition littéraire admire les لصّ ; Qotaiba, *ʿOyoūn,* 243-14 sqq. L'origine en remonte aux كتاب اللصوص, à leurs *divans ;* Yāqoūt, E. V, 274-275, 429.

(6) Il faut vraisemblablement porter le même jugement sur les frères de Ḫansāʾ, célébrés par elle, comme des modèles de toutes les vertus. Les meilleurs philologues, tel as-Sokkarī, leur composent une littérature ; cf. Yāqoūt, *loc. sup. cit.*

pour esquisser un geste élégant, pour nourrir avec le fruit de leurs rapines « la veuve et l'orphelin ». A leur mort chacun s'entendra proclamer « la fleur des braves gens » : تعلّمْ ان خيرَ الناسِ ميْتٌ

C'étaient, on voulait bien en convenir parfois, « d'affreux tyrans, et indigeste est le repas de la tyrannie ».

ولكنّ الفتى حَمَلَ بنَ بَدْرٍ (1) بَغى والبَغْيُ مَرْتَعُهُ وَخِيمٌ

Il pourra arriver au poète d'ajouter une réflexion sententieuse :

« Ne commets point l'injustice, même si tu la vois profiter à son auteur »,

فلا تَغْشَ الظالِمَ ان تراهُ يُمَتَّعُ بالغِنَى الرجُلُ الظَلُومُ (2)

N'importe ! cet homme dangereux trouvera une Ḫansā', une sœur ou une parente poétesses, à leur défaut un rimeur complaisant pour s'écrier : « La gloire formait sa ceinture, l'honneur son vêtement :

وإنْ ذُكِرَ المجدُ ٱلْفَيْتَهُ تأزّرَ بالمجد ثُمَّ ارْتَدَى (3)

L'énorme hyperbole se payait ; elle n'illusionnait personne ; tout au plus égarerait-elle l'opinion de la postérité. Galamment les Mécènes convenaient du marché : « J'accepte la louange, mais je sais y mettre le prix : اخْذي الحَمْدَ بالثمن الرَبيح » (4). N'imitons pas la sévérité morose du Qoran pour les poètes bédouins ! Tout, jusqu'à leurs exagérations, provoquait une salutaire émulation. Ils moralisèrent, à leur façon, leurs rudes contemporains. En exaltant les vertus apocryphes des sayyd, ils insinuaient la voie à suivre. Dans cette société violente, c'était beaucoup d'arracher aux puissants cet aveu : « être loué, voilà le gain par excellence : يَرَى افْضَلَ الكَسْبِ ان يُحْمَدا (5).

(1) Il s'agit de Ḥamal ibn Badr le Fazārite, tué pendant la guerre de Dāḥis ; voir *Naqā'iḍ Ġarīr,* 96-97.

(2) *Naqā'iḍ Ġarīr,* 96-97.

(3) Ḫansā', *Divan,* 16, 4. « Tu serais immortel, si la gloire avait ce pouvoir » ; Zohair (Ahlw.) 81, 5.

(4) Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n. 1. « La gloire coûte cher » ! 'Alqama (Ahlw.), 112, 3 d. l. « Laisse-moi acheter la gloire » ! s'écrie 'Orwa ibn al-Ward, *Ṡo'arā'* (Cheikho), 883.

(5) Ḫansā', *Divan,* 16, 3.

Citons un autre exemple, plus en rapport avec notre sujet. Innombrables sont les vallées, les fourrés, les défilés, désignés dans les géographes sous le nom de مأسدة, infestés par les lions ([1]). Pourquoi suspecter un renseignement aussi positif et aussi copieusement attesté ? Si nous le faisons, c'est pour y avoir reconnu un procédé de composition, cher à toute l'ancienne historiographie arabe. Il consiste à se documenter dans les archives poétiques, الشعر ديوان العرب, sauf à les citer à la fin exclusivement, en guise de confirmation, *šāhid*. Cette sorte de ὕστερον πρότερον ou d'inversion littéraire, nous en surprenons partout la trace — les citations versifiées en témoignent dans les notices relatives aux *ma'sada* ([2]). Plus on se rapproche de l'hégire et plus on devine dans cette Arabie illettrée l'existence d'un *Gradus ad Parnassum*, la formation d'un répertoire poétique ([3]). La diffusion prodigieuse de la versification, son intervention dans les actes de la vie publique et privée, chronique de guerre et de deuil, devaient amener ce résultat. L'obligation du *riṯā'*, de l'élégie, imposée aux femmes arabes, suppose un dressage, un véritable entraînement ([4]).

Le *Livre de la Poésie et des poètes* d'Ibn Qotaiba, principalement la *Ḥamāsa* de Boḥtorī, où les extraits se trouvent rangés sous des rubriques spéciales, permettent à cet égard d'établir des comparaisons instructives. Quand un poète a lancé dans la circulation une formule heureuse, une image pittoresque ([5]), un développement original, on peut s'attendre à les voir passer dans les variations de ses contemporains et de ses successeurs.

Au jugement autorisé de Nöldeke, « le lion a dû être très rare en Arabie, sans en excepter les temps anciens. Sa fréquente mention chez les poètes ne prouve rien. Aussi n'est-il jamais dépeint d'une

([1]) مأسدة ; Hamdanī, *Ǵazīre*, 127-28.

([2]) Cantons infestés par les lions ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 196, 7 d. l. ; 323, 5 ; 470, bas ; 651, 5 ; Yāqoūt, E. II, 275, 6 ; III, 197 ; 331 ; IV, 284, 6 ; V, 245 ; VI, 118, 2 ; 121 ; *Aǵ.*, X, 50, 2 ; Farazdaq et le lion ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 616-17.

([3]) Cf. Nöldeke, *ZDMG*, XLIX, 711.

([4]) Comp. Rhodokanakis, *Al-Ḫansā' und ihre Trauerlieder*, 18-105.

([5]) ممّا سبقَ اليهِ واُخِذ عنه ; voir les notices d'Ibn Qotaiba, *Poesis*, 206 et *passim*.

façon aussi expressive que l'onagre, p. ex. Parmi les vieux poètes, qui nous en parlent, personne peut-être n'avait vu un lion » (1). Mais ces Tartarins arabes insinuaient volontiers qu'ils avaient traversé sans trembler les parages, fréquentés par le roi du désert. Dans les innombrables scènes de la vie pastorale, conservées par l'*Agani*, par les commentaires des *Ḥamâsa* et des grands recueils poétiques – nommons les *Naqâ'iḍ* de Ǵarīr – on ne voit jamais le lion s'attaquer aux troupeaux ou à leurs bergers. Assurément il est question d'un Qoraisite, dévoré par un lion. Mais c'était un ennemi du Prophète : atteint par un *do'a'*, imprécation de ce dernier, il devait périr de male mort ! « Que le chien d'Allah le dévore ! » se serait écrié l'auteur du Qoran. « Ainsi donc, ajoute le sceptique Ǵaḥiẓ, en relatant le trait, le lion serait le chien d'Allah » (2). Le poète Aboū Zobaid s'était fait une spécialité de ces descriptions de lion. Cette manie lui attira des observations désagréables. A la fin, ses propres contribules, craignant le ridicule, lui imposèrent silence (3). C'étaient là des amusements innocents.

La situation deviendrait grave, si, comme nos peintres, les poètes, avaient décrit des paysages conventionnels, composé des *Orientales*, à la façon de V. Hugo, sans avoir entrevu l'Orient. A nos rimeurs jamais il n'est venu en tête d'introduire la neige (4) — phénomène inconnu par eux — dans leurs tableaux poétiques. En regard des innombrables chasses, on ne rencontre pas une seule scène de pêche : une distraction ignorée pas ces terriens. S'ils insistent sur les pluies, sur les inondations hivernales, rien ne permet de révoquer en doute l'objectivité de ce détail, confirmé par le Qoran et par toute l'histoire de l'Arabie. Réduisons le chiffre des chameaux immolés, pendant les

(1) *ZDMG*, XLIX, 713-14 ; Ḥassān Ibn Ṯābit, *Divan*, consacre son 121e fragment à un homme, dévoré par un lion. Pour l'onagre cf. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 137-38.

(2) Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 66 ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 437 ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 14. D'après un scolion *ibid.*, note *m*, il s'agirait non de 'Otba fils d'Aboū Lahab — il demeure en vie ! — mais de 'Otaiba ibn Wāsi'. Histoires de lion ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 101-107.

(3) *Aǧ.*, XI, 24, 25, 26 ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 112.

(4) Cf. Maqdisī, *Géogr.* 96. On rencontre parfois de la glace dans les montagnes de Ṭāif et du Sarāt ; Iṣṭaḫrī, *Géogr.* 19. Yāqoūt, VI, 160, 1. Banse, *Der arabische Orient*, 70, signale de la neige dans les *nefoūd*. Voir plus haut.

mois d'hiver, par les grands sayl ; mais acceptons le renseignement sur le froid mordant des nuits de Ǵomada. Aussi bien la philologie nous adresse la même invitation. Sans doute les bosquets de la Péninsule ont pu être moins touffus qu'il leur plaît de le prétendre. Mais les arbres, mentionnés par eux, appartiennent à une flore existante (1).

Nous l'avons noté précédemment : à côté des poètes, nous possédons la *Sīra*, les *Magāzi*, les *Ṣaḥīḥ*, les *Mosnad*, les *Sonan*, bibliothèque historique unique en son genre, comme étendue et variété. A leur témoignage concordant, qui oserait dénier toute valeur ? Pieusement, semaine par semaine, mois par mois (2), ces recueils notent les déplacements du Maître à travers le Ḥiǵaz et les districts voisins du Naǵd. Ils ont fait mouvoir leurs personnages, démesurément grandis par eux, dans une Arabie réelle, sinon celle du Prophète, du moins contemporaine de leur propre rédaction. Il ne sert de rien de rajeunir la date de ces compilations. Plus on la rapprochera de notre époque, plus on énervera la thèse de Winckler ; car elle suppose une dégradation ininterrompue, une péjoration incessante du climat.

(1) De là les ذو سدْر, les ذو سَلَم etc. (voir plus haut) dans la toponomastique ; Yāqoūt, E. V, 112. Comp. J. Lyall, *The pictorial aspects of ancient arabian poetry* dans *JRAS*, 1912, p. 133 sqq.

(2) Voir p. ex. les *Maġāzi*, dans les *Ṭabaqāt* d'Ibn Sa'd, II 1, édités par J. Horovitz.

III

Le climat arabe convient à une société pastorale. Importance et diffusion du chameau. Tribus nombreuses. Introduction du cheval et de la vigne

Les renseignements, conservés dans ce dossier, où les amplifications poétiques voisinent avec les descriptions plus sobres, plus précises de la primitive annalistique de l'islam, nous avons essayé d'en condenser la substance dans les pages précédentes. L'impression, se dégageant de l'ensemble, c'est celle, non du désert classique, gisant inerte sous un linceul de sable, mais d'une région de steppes, créées par l'évaporation solaire ; d'une nature sévère, contrastant avec nos paysages européens, mais où, en dehors des sécheresses périodiques, l'existence devenait tolérable pour les besoins restreints d'une société pastorale (1).

Le chameau en forme incontestablement le centre (2). Sa place

(1) Le *Kitāb aś-Śaǵar* d'Ibn Ḫalāwaih nous en rétablit l'image.

(2) Il est honteux d'acquitter la dot en ânes, en chèvres, au lieu de chameaux ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 34, 6, 280, 4 v. ; 793, 2. L'urine du chameau prescrite comme remède par Mahomet ; Qasṭallāni, *Irśād as-sāri,* I, 348 ; notre *Bādia,* 92. Antérieurement à l'imposition d'un nom, le nouveau-né est appelé « gardien de chameau » — « Un berger ou une bergère ? » demande-t-on aux parents, pour connaître le sexe du nouveau-né ; Al. Musil, *Arabia Petraea,* III, 215-16 ; Jaussen, *Pays de Moab,* 269-77. Le grand Mo'āwia est كالجَمَلَ الطبّ اذا سُكِتَ عنه تقدّم واذا رُدَّ تأخّر والجمل الطبّ الحاذِق بالمَشْي هو الذي لا يضعُ يدَيه إلّا حيث يُبْصِر : Qotaiba, *'Oyoun,* 26. 'Omar compare l'Arabe à un chameau rétif ; Ṭab., *Annales,* I, 2735.

énorme dans la poésie indique celle occupée dans la vie quotidienne. Sprenger définissait l'Arabe le parasite du chameau. Le calife 'Omar avait dit de son côté : « l'Arabe réussit seulement là où prospère le chameau » (1). Rien de plus exact ! Il n'est pas question de la vache. Elle n'eût pas trouvé son compte dans la steppe grise aux buissons épineux, où jusqu'à son nom est demeuré une injure, un synonyme de stupidité (2). Pour savoir si la Péninsule convenait à ses habitants, examinons si elle convenait au vaisseau du désert.

Je me demande s'il est possible d'imaginer un milieu, mieux adapté que les steppes, les *dārat* avec leurs sables légers et fluides, à l'élevage de cet animal providentiel. Dépaysé dans nos climats humides, il se plairait médiocrement (3) au sein de nos plantureuses prairies. Elles lui offriraient une nourriture plus abondante, mais aussi combien moins substantielle. Autant vaudrait alimenter un de nos vigoureux terrassiers avec des vol-au-vent. A nos fines herbes, son rude estomac préfère les fourrages rugueux et épicés du désert : les grasses lianes, les buissons épineux aux feuilles revêches (4), leurs baies juteuses, assaisonnées de sel, toute la flore du *ḥamḍ* avec leurs essences, leurs produits amers et résineux : menu solide et savoureux au palais du dromadaire. La saison des pluies les lui fournit en abondance. A cette époque, même l'épais manteau de sable des *nefoūd* ne réussit pas à étouffer la poussée de vie, sommeillant dans les en-

(1) Qotaiba, *'Oyoūn*, 262.

(2) Qotaiba, *Moḫtalif al-ḥadīṯ*, 60 ; Ǧāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VII, 14 ; *Aḡ.*, VII, 13, l. 18 ; *'Iqd*1, II, 51, 2. Le Bédouin n'aime pas la chair de vache ; Al. Musil, *op. cit.*, III, 150. « Il ne plante pas de palmier et les vaches ne mugissent pas dans son campement » ('Abbās ibn Mirdās, dans Ibn Hiśām, *Sīra*, 862, 6 d. l. :

لا يغرسون فَسِيلَ النخل وَسْطَهم ولا تخَـاوَرُ في مَشْتَاهم البَـقَرُ

Une variante apocryphe énumère la vache parmi les victimes de Ḥodaibyya ; I. S. *Ṭabaq.*, II1, 75, 5. Feu pour l'*istisqā'*, attaché aux cornes d'une vache ; Yāqoūt, E. V, 108 ; rite en usage parmi les sédentaires ?

(3) Au désert il refuse l'orge ; cf. Musil, *Arabia Petraea*, III, 269. Il dépérit — on l'a vu précédemment p. 55 — si de son alimentation on exclut les produits épicés du *ḥamḍ*.

(4) عُشَبة sans feuilles et tout en tige ; Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar*, XIX, 2-3.

trailles de la terre. Quelques gouttes d'humidité suffisent pour faire germiner la solitude, reverdir les buissons, engourdis parfois depuis quatre ans. « La misère ou la richesse des Bédouins, observe Gaḥiẓ, dépendent de la pluie. Le nuage a-t-il consenti à la déverser, l'eau recouvre la steppe d'un tapis de verdure. Ce spectacle fend le cœur du nomade, pauvre en troupeaux : voilà du fourrage, s'écrie-t-il, mais qui en profitera ? de l'herbe ; mais les chameaux me font défaut

« فعند ذلك يقول المُصْرِم (1) والمُقْتِر مرْعى ولا اكولة وعشبٌ ولا بَعير (2)

Cette saison d'abondance coïncide avec la naissance, avec l'allaitement des jeunes sujets, destinés à assurer l'avenir du troupeau. Le reste de l'année, des plantes grasses, des buissons, des bouquets forestiers (3) lui assurent un ordinaire moins abondant sans doute, mais permettant d'attendre des jours meilleurs. C'est la mise à la ration, mais non à la ration de famine, puisque le chameau continue à fournir du lait. Seulement l'ère de ses pérégrinations gagne en extension. Son maître doit plus fréquemment replier la tente, aller chercher au loin les arbres et les buissons espacés et clair-semés. Mais n'ayons crainte. Chaque tribu dispose de territoires, de pâturages vastes comme des provinces.

Très endurant le chameau peut demeurer jusqu'à quatre jours sans absorber de liquide (4). Des *ḥisa*, des puits, des points d'eau convenablement distribués lui assurent cette réserve indispensable. Quant à ses gardiens l'usage du lait leur permet de compenser à volonté les déperditions humides de leur organisme. Enfin certains massifs montagneux (5), des cantons mieux arrosés, moins brûlés par

(1) Comme المقتر , le pauvre ; c.-a-d. en chameaux, la seule richesse des Bédouins.

(2) Ġāḥiẓ, *Avares*, 252.

(3) Les arbustes-*ḥamḍ;* Ibn Ḫalāwaih, *Śaǵar*, IX, 7 ; les *Ṣafaryya*, derniers fourrages d'été, قبل المطر ; *ibid.*, XXIV, XXV.

(4) Cf. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 68, 5 etc. ; à partir du 5e jour, la soif incommode l'animal ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 56, 6 ; 625, 17 ; Il s'agit de l'été, à cause du fourrage salé, comme note Musil, *op. cit.*, III, 257 ; Jaussen, *Moab*, 271.

(5) Comme le Raḍwā, le Sarāt ; sur ce dernier, voir Yāqoūt, E. V, 59 sqq.

le soleil (1), un chapelet d'oasis et de palmeraies offrent au Bedouin un supplement d'alimentation solide, riche en matieres sucrees et nutritives. Sans parler des tribus, rapprochees des pays à culture plus intensive, comme la Syrie et le Yemen : centres d'échange pour les produits de l'industrie pastorale. C'etait le cas du Ḥigaz, lieu de passage entre l'ancienne Arabie Heureuse et les contrees de l'Asie Antérieure.

Si je reviens au chameau, c'est pour innocenter le brave animal d'une accusation injustifiée, articulée par des egyptologues. A les en croire, si la flore du désert oriental d'Egypte étale aujourd'hui une aussi lamentable pauvreté, cette indigence daterait seulement de l'introduction du dromadaire dans la vallée du Nil (2). C'est, je crois, gratuitement charger le vaisseau du désert (3). En Arabie sa multiplication coïncide au contraire avec le maximum de prospérité. Toute la richesse est évaluée en chameaux. Le vocable *māl*, fortune, désigne d'abord l'animal qui en constitue la base. Pourquoi les Bedouins auraient-ils accordé cette distinction à la cause de leur ruine ?

Or, aux environs de l'hégire, il devait être extraordinairement répandu en Arabie : la dot des femmes, le prix du sang, l'enjeu du *maisir* — la distraction favorite des riches propriétaires — tout s'acquittait en chameaux. On se serait discredité en leur substituant des chèvres ou du petit bétail (4). En bien des cas on procédait seulement par centaines (5). Cent chameaux rachetaient un meurtre — accidents fréquents dans la vie agitée des tribus. S'agissait-il d'un chef de marque, il fallait doubler la centaine (6), la décupler pour certains princi-

(1) Même en été on trouve du fourrage dans le Naǵd ; Yāqoūt, E. V, 254, 10.

(2) E. Lefebvre, *Le chameau d'Egypte,* dans XVIe congrès orient., Alger, 7e section, 39-40 ; cf. Mahaffy, *A history of Egypt unter the Ptolomaic dynasty,* 111.

(3) En Orient on articule la même accusation et, semble-t-il, avec plus de raison, contre la chèvre.

(4) Voir plus haut.

(5) Le généreux est الواهِب المائة الهجان ; Ḥoṭai'a, *Divan,* V, 28, avec notes de Goldziher ; 400 chameaux sacrifiés dans une lutte منافرة de générosité ; *Naqā'iḍ Ġarir,* 625.

(6) Le sayyd est appelé حامِل مِئين, payant 100 chameaux pour la *dya;* voir plus loin. On livrait parfois 100 chamelles مُثْلِئَة اي دنا نتاجها pleines, près de mettre

picules (¹). Dans des *monāfara* solennelles, où les tribus se disputaient la prééminence, 2000 chameaux étaient tenus en réserve pour le vainqueur (²). On en réclamait un chiffre égal, afin de liquider d'interminables discordes civiles ; rappelons la guerre de Daḥis (³). Vers la même époque, les marchands de Qorais organisaient des caravanes, comptant plusieurs milliers de chameaux (⁴). On aurait bien surpris les Arabes en leur montrant dans ces énormes troupeaux, couvrant la Péninsule, une cause de décadence pour leur patrie.

*
* *

Effectivement aux débuts du septième siècle, nous trouvons le Ḥigaz et les districts limitrophes, occupés par des tribus en plein développement. Les Banoū ʿAdwān — le clan n'appartenait plus aux groupements importants — comptaient parmi eux 70,000 garçons, n'ayant pas encore atteint la puberté (⁵). Pour la reddition de la

---

bas ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 92, 3 d. l. ; c'était l'équivalent d'une double rançon ; *ibid.,* 227, Le chiffre de 200 demeurait insuffisant pour les grands chefs, qu'on qualifiait de سيّد الناس et de سيّد مضر *ibid.,* 527. Rançon de cent chameaux ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 308 ; 284. Rançon de 400 ; Yāqoūt VI, 267.

(¹) Mille passait pour la rançon des *rois ;* Aśʿaṯ ibn Qais se rachète pour 3000 chameaux ; d'autres chefs paient 2000 chameaux et 1000 esclaves ; parfois on s'arrête au chiffre de 500 ; Ibn Rosteh, *Géogr.,* 193, 7, 9, 11 ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 228, 2 ; 400 chameaux pour la rançon de Bistām ibn Qais ; Bakrī, *Moʿgam,* 714, 6 d. l. La valeur de la rançon de « 100 » chameaux est évaluée d'ordinaire à 400, plus rarement à mille dīnārs ; Nasā'ī, *Sonan,* E. I, 72 ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāg,* 92, 6. Cette *dya* doit être payée même pour le meurtre par accident, الخطأ ; Nasā'ī, *Sonan,* E. I, 72.

(²) *Naqā'iḍ Ġarīr,* 140, 1-2 ; comp. 68, 9 ; généralement on se contentait de 100 chameaux ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin,* 88, 10 ; on en immole 300 sur une tombe ; *ibid.,* 107, 16. Quand le troupeau atteint le chiffre de mille chameaux, on crève l'œil à l'étalon ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 234.

(³) *Naqā'iḍ Ġarīr,* 105.

(⁴) Cf. *République marchande,* 22 sqq. Le butin de Ḥonain consista en 24,000 chameaux, 40,000 brebis ; I. S. *Ṭabaq.,* II¹, 110.

(⁵) أغرل ou أقلف ; une variante parle de 40,000 ; *Śoʿarā'* (Cheikho), 625 ; *Aġ.,* III, p. 2 et 3. ʿAdwān était alors sur le déclin ; Siġistānī, *Moʿammaroūn,* 48. Un Arabe

Mecque une fraction des Banou Solaim put fournir à Mahomet un contingent de 700 à 900 chevaux. Je soupçonne ce chiffre d'avoir été légèrement grossi, conformément aux habitudes de la *Sira* (1). Aux temps de 'Antar, les Banou 'Abs pouvaient équiper un millier de cavaliers (2). Pour mériter le titre militaire, très ambitionné à cette époque, de *ǵarrar*, il fallait avoir commandé à un nombre égal de cavaliers. Nouvelle et évidente exagération. Mais la multiplicité de cette qualification (3) et celle encore plus fréquente de *fâris*, attestent pour l'Arabie préislamite l'importance, prise par le cheval, dans les préoccupations des contemporains.

Or l'élevage du cheval suppose l'existence de fourrages. Il ne s'accommodait pas des plantes épineuses et salées, où le chameau trouvait ses délices. A son maître de s'ingénier pour y substituer une nourriture, agréant à son palais délicat. On commençait par lui adjuger sa ration complète de lait, avant même de songer à sa propre famille (4). Celle-ci se tirerait d'affaire. A tout prix il fallait conserver la noble monture. Pour lui on fabriquait au besoin des gâteaux avec des noyaux de dattes pilées. L'alimentation d'un cheval constituait un rude problème, même dans l'oasis de Médine (5). En désespoir de cause, on lui aurait parfois administré de la viande hâchée. J'ignore ce qu'en penseront les hippologues. Mais philologiquement le rensei-

---

combat à la tête de mille de ses descendants ; un autre perd trente fils à la guerre ; *Mo'ammaroūn,* 36, 64, 97. Les 'Alides remplissent le Ḥiǵāz ; Yāqoūt, E. IV, 261 ; Snouck Hurgronje, *Mekka,* I, 34, 36 ; cf. *Mo'āwia,* 147. A la bataille de Ǵabala les Banoū 'Āmir sont 30,000 ; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 660, 9.

(1) Pourtant le pays des Solaim était riche en palmeraies. Le divan de Ḫansā' suppose la présence de nombreux chevaux. Quand les Solaimites pénétrèrent dans l'Afrique du Nord, on les voit bien montés ; Qalqaśandī, *Ṣobḥ,* I, 208.

(2) *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 98, 15 ; 147, 12 ; Ḫansā', *Divan,* 27, 3 ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 203, 8, 16 (il s'agit de Taǵlib).

(3) *Aǵ.,* VII, 152, 6 ; ils sont 100 dans une rencontre ; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 98, 12.

(4) *Aǵ.,* IX, 18, 14 ; *Aṣma'yyāt* (Ahlwardt), I, 4-13 ; A. Tammām, *Ḥamāsa,* 101, d. v. ; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān,* I, 28 ; IV, 117, bas.

(5) I. S. *Ṭabaq.,* VIII, 182, 21. Il ne supporte pas la soif ; *Aǵ.,* X, 165, 5 d. l. 'Omar impose aux propriétaires de haras privés à Médine l'obligation d'importer le fourrage ; Ṭab., *Annales,* I, 2756-2757.

gnement me semble intéressant. Vraisemblablement le terme *laḥm*, viande a pu signifier primitivement la nourriture en général, les céréales — ainsi dans certains dialectes sémitiques. Une trace en est restée dans cette expression : « اللّبن احد اللحمين », le lait constitue une des deux nourritures principales » (1).

Quoiqu'il faille en penser, ces chiffres, même grossis, supposent un certain développement de la vie végétale. Au désert le cheval est une bête de luxe : sa possession formait une présomption de richesse. A sa présence les rôdeurs et les brigands devinent une tribu prospère (2). Un proverbe — il provoqua les protestations de la prétentieuse 'Aïśa, — affirmait que le cheval surpassait la femme en beauté (3). Il apportait à son possesseur le titre envié de *fāris*, c'est à dire, chevalier et le rendait presque l'égal du sayyd. Cette multiplication du cheval — il faut le noter — est antérieure à l'établissement des grands *ḥimà*, haras, par les califes (4). Observons-le en passant : le succès même de cette institution, où l'on élevait par milliers les chevaux, cadre mal avec l'hypothèse d'une dégradation du climat. « Fréquemment la disette, observe Winckler, relève de la situation politique beaucoup plus que des conditions précaires du climat » (5). On ne saurait mieux dire !

Au siège de Médine par les Arabes confédérés, les *Aḥzāb*, la tribu de Gaṭafān envoya un contingent de 3000 combattants. Ce chiffre représente seulement une partie de leurs forces disponibles (6). Les Bédouins ne commettaient pas l'imprudence de laisser leur territoire

(1) *Ag̃.*, XIX, 159, bas ; cf, A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 270 etc. Cf. Guidi, *Sede primitiva*, 584; Caetani, *Studi*, I, 349.

(2) *Ag̃.*, XIV, 138, 1.

(3) *Ag̃.*, XI, 126, 11 d. l.

(4) 'Omar élève 4000 chevaux ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 27. A propos de ḥimā, le nom de ce calife est d'ordinaire mis en avant ; Yāqoūt, E. V, 254, haut; Bakrī, 773.

(5) *Mitt. vorderasiat. Gesell.*, 1901, 39.

(6) Les Banoū Yād avaient été aussi, mais antérieurement à cette époque, une tribu prolifique ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 44, 8 d. l. ; décimés par البقّ, les moustiques ; *Ag̃.*, III, 3. D'après Caetani, *Studi*, I, 313, les sédentaires dominaient comme nombre à l'époque de l'hégire. J'hésite à partager cette opinion, par ailleurs si favorable à ma thèse.

sans défense contre les incursions toujours à redouter de leurs voisins principalement une confédération aussi active et inquiète que les Gaṭafān, appartenant aux plus remuants groupements du Ḥigaz et du Nagd. Ces évaluations permettent donc de supposer une population plutôt prospère et en voie d'augmentation. Cette prospérité se trouve forcément liée à celle du pays. Elle eût été plus complète sans l'oubli des lois les plus élémentaires de l'hygiène. Contentons-nous d'en fournir ici un exemple. Dans le clan des Banou 'Auf, de la grande tribu de Morra, tous les individus, à partir d'un certain âge, se trouvaient atteints de cécité. Le fatalisme aidant, on s'était décidé par y reconnaître un signe de légitimité et des vieillards s'affligeaient de mourir sans pouvoir s'en glorifier (1).

*
* *

Le siècle antérieur à l'établissement de l'hégire fut pourtant une période d'anarchie politique, de véritable décomposition intérieure. Il coïncida avec la disparition des petits états indigènes de Ḥira, de Gassān, de Kinda, avec la chute du régime éthiopien dans le Yemen; pouvoirs pondérateurs, atténuant par leur surveillance les excès de l'individualisme arabe. Ce fut une époque de luttes fratricides entre les tribus, où une course de chevaux, des discussions relatives au droit de pacage suffisaient pour déchaîner d'interminables guerres civiles (2) ; où même dans les cités, comme Médine, on connut seulement des trèves entre les hostilités.

D'après la théorie de Winckler, le climat arabe se trouve fatale-

(1) *Aḡ.*, XI, 97 ; vieux Bédouins aveugles, *Aḡ.*, XII, 43, bas ; voir aussi Sigistānī, *Mo'ammaroūn,* passim ; ضرير = مضرور , la cécité considérée comme le mal par excellence ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 28 ; ravages de la vérole avant l'islam ; *ibid.*, 143 ; Doughty, *Travels,* I, 577, « destruction of nomad Arabia » ; Musil, *Arabia Petraea,* III, 412, vérole ; typhus, causé par les eaux. Les aveugles abondent dans les grandes familles de la Mecque : Omayyades, Hāśimites etc. Les Abyssins et la vérole à la Mecque ; I, S. *Ṭabaq.*, I[1], 56.

(2) Lire les plaintes de Ḏoū'l Oṣbo' ; *Śo'arā'* (Cheikho) 625, 635. Son divan, *ibid.*, 625-39, me produit l'impression d'avoir été fortement interpolé.

ment voué à toutes les dégradations, le pays à toutes les ruines. Chaque siècle enregistre les progrès du dessèchement, de l'ensablement ([1]), amenant à leur suite la famine. Le nomade demeure le témoin impuissant de cette décomposition inévitable et dans la marche de l'inexorable processus peut d'avance lire l'extinction de sa race. Tel un malade, calculant sur lui-même les progrès de l'affection, qui menace de l'emporter. Spectacle tragique, on en conviendra ! Dans ces conditions, les annales de la Péninsule ne devraient être qu'un pitoyable diaire, décrivant, génération par génération, les phases de l'agonie séculaire des nomades.

Plus haut l'histoire du cheval arabe nous a permis de noter combien peu, en descendant le cours des âges, il est donné de constater l'appauvrissement du désert. Nous avons pourtant emprunté nos exemples, accordé notre attention à une des régions les moins favorisées de l'Arabie : au Ḥigāz ([2]). Un pays épuisé, comme on nous le dépeint, voit diminuer ses forces productives, tarir les sources de sa prospérité, péricliter, et finalement disparaître l'un après l'autre les représentants de la flore et de la faune indigènes, hors d'état de prolonger plus longtemps la lutte pour l'existence. Or, durant l'intervalle séparant l'hégire des débuts de l'ère chrétienne, nous observons précisément le phénomène inverse. Certes le climat ne paraît pas en voie d'amélioration. Au cours des sécheresses fréquentes, l'érosion, l'action de l'évaporation continuent, comme par le passé, à s'acharner sur les steppes dénudées. Et pourtant le pays s'enrichit de nouvelles conquêtes, toutes pacifiques d'ailleurs, dans le règne végétal et animal, affirmant de la sorte sa merveilleuse vitalité.

Dans son très remarquable mémoire *Della sede primitiva dei popoli semitici* ([3]), le savant Prof. Ign. Guidi a cité les textes de Strabon (XVI, 768, 784) et de l'auteur du *De bello Alexandrino*, at-

([1]) Les Banoū Boḥtor, un clan de Ṭayy sont heureux de se savoir inattaquables dans leur « sable de 'Aliǧ, quatre jours de marche sans eau, وفيهِ برك اذا سالَتْ الاودية امتلأَتْ » ; Yaqout, E. VI, 99, 5 sqq.

([2]) Il n'a jamais inspiré les éloges dithyrambiques, si généreusement accordés au Naǵd, au Ḥimā Ḍaryya, séjour des rois de Kinda ; Yāqoūt, E. V, 253, bas.

([3]) P. 588 sqq.

testant pour leur époque l'absence du cheval en Arabie. L'introduction du noble animal appartient donc à une époque postérieure. De combien a-t-elle précédé l'hegire ? (¹) Nous l'ignorons et pour le moment il importe peu. On pourra rajeunir la date de cet événement sans provoquer nos protestations ; bien au contraire ! Or malgré les difficultés, s'opposant à son entretien au sein de la steppe, nous le voyons plutôt en train de se multiplier dans l'Arabie contemporaine du Prophète. Cette multiplication oblige les poetes à l'introduire dans leurs descriptions militaires, où — de même que sur les bas-reliefs assyriens — le dromadaire avait seul figuré jusque-là. Désormais le titre de *fāris*, cavalier, devient le complément obligatoire de la dignité de sayyd (²). Insensiblement le *ra'is* d'autrefois, le chef de la razzia, se transforme en قائد الخيل (³), conducteur de la cavalerie (⁴).

Escadrons modestes, sans doute. Nous n'y contredirons point. Mais le cheval appartient désormais à l'histoire de l'Arabie. Par ses qualités exceptionnelles, par la perfection de ses formes, la race arabe s'est placée en tête de l'aristocratie chevaline et a fait croire à l'existence en Arabie de véritables haras. Et cette révolution se trouve rapprochée de la dernière des grandes crises économiques, periodiquement traversées par la Péninsule, de celle enfin dont l'acuité aurait amené et précipité l'expansion islamique ?

Au temps de Mahomet, on a également introduit le mulet (⁵). Au Ḥigāz cette introduction fut vraisemblablement l'œuvre du Prophète lui-même. Devenu souverain de Médine, médiocre cavalier, se tenant mal à cheval, il voulut se payer le luxe de cette monture

(¹) Les Taḡlib se vantent qu'avant eux les Arabes ne montaient pas à cheval Bakrī, *Mo'ǵam*, 54, 9 ; Cf. Caetani, *Studi*, I, 346.

(²) Voir plus loin : les titres du chef de la tribu.

(³) Ou de جرّار, conducteur d'escadrons de cavalerie. Voir plus loin.

(⁴) Zohair (Ahlw.), 85, 3 ; 98, 2. مَن للخيل « Qui conduira les chevaux »? s'écrie constamment Ḫansā' dans ses élégies ; cf. *Divan*, 53, 3 d. l. ; 55 ; 71 :

هو الفارس المستعِدّ الخطيب في القوم واليَسَرُ الوَلُوعُ

« Il est le chevalier toujours prêt, orateur de la tribu, l'amateur glorieux du jeu de *maisir* ».

(⁵) Mentionné par Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, (Hirschfeld), CIII, 2.

exotique. La fameuse mule Doldol, non pas don du vice-roi d'Egypte — ainsi le prétend la Tradition — a dû être achetée par ses agents commerciaux dans la vallée du Nil [1]. Le mulet apparaît seulement dans les cités, jamais dans les campements. Voilà pourquoi nous évitons d'insister sur cette nouvelle conquête. Il serait téméraire de la présenter comme une victoire sur l'inclémence du climat arabe.

D'après le témoignage d'Ammien Marcellin, contemporain de Julien l'Apostat, les Arabes de son temps ignoraient complètement l'usage du froment et du vin : « Plerosque nos vidimus frumenti usum et vini penitus ignorantes » (XIV, c. 4). Je me suis autrefois donné le tort de contester la valeur de ce passage [2]. Il se trouve pourtant confirmé par toute l'histoire de l'Arabie. De nos jours encore le pain constitue une rareté sous la tente des nomades [3]. Pour eux les deux seules nourritures solides usuelles sont les dattes et la viande. Cette dernière porte le nom de *laḥm*, peut-être parce avant l'introduction et la diffusion du palmier-dattier, elle constitua l'aliment solide par excellence [4]. Même dans les plus florissantes oasis du Ḥigaz, la culture du blé n'a jamais pris des proportions considérables. Parmi les rares céréales cultivées, on s'y est surtout appliqué à récolter de l'orge [5].

En revanche la vigne, on l'a vu, avait pris certains développements, non pas pourtant les vignobles. Nous l'avons retrouvée dans la majorité des oasis du Ḥigaz [6]. Son introduction doit donc être postérieure au 4e siècle de notre ère. Elle s'est répandue pendant les deux centenaires, immédiatement antérieurs à l'hégire [7]. Nous la voyons principalement cultivée dans les oasis du Wadi'l Qora, à Médine, à Ṭaif. Les deux premiers centres étaient occupés par

(1) Cf. *Fāṭima,* Index s. v. *Doldol.*

(2) Cf. notre *Poète royal,* 40.

(3) Le blé donne de l'esprit ; *Ag.,* XII, 48, 6 ; 49, 12.

(4) Guidi, *op. sup. cit.,* 594, 596.

(5) Même chez le Prophète on ne se nourrissait pas *tous* les jours de pain de froment ; cf. *Fāṭima,* 43 sqq.

(6) Notons encore Sawāriqyya, au pays de Solaim ; Yāqoūt, E. V, 164.

(7) *Ag.,* IV, 75, 9 etc. ; cf. Fraenkel, *Aram. Fremdw.,* 156.

les Juifs et l'on doit vraisemblablement ce progrès à leur industrieuse activité. S'ils n'introduisirent pas la culture du palmier-dattier en Arabie, ce furent certainement leurs prédécesseurs araméens dans les oasis du Ḥiǵāz (¹). C'est la conclusion, se dégageant du docte mémoire, cité plus haut, du Prof. Guidi (²). Cette acquisition, si importante pour l'avenir de la Péninsule, est probablement antérieure à l'ère chrétienne. Elle prouve, comme l'introduction du cheval et de la vigne, combien, aidé par l'industrie humaine, le rude climat de l'Arabie semble susceptible d'amélioration.

(¹) Bakrī, *Mo'ǵam,* 30, leur attribue la plantation des palmeraies de Wādi'l Qorā.

(²) *Sede primitiva,* 583, sqq.

IV

Rigueur du climat arabe; sa tendance à empirer. Réaction des agents de reconstitution. Rôle de la pluie

Un grave malentendu contribue, croyons-nous, à embrouiller toute cette discussion. Que les conditions de la vie au désert montrent de siècle en siecle une tendance à empirer, nous l'avons suffisamment insinue, en detaillant les méfaits de l'erosion et de l'évaporation. Cette constatation autorise-t-elle à parler d'une évolution plus radicale, d'un changement de climat? Nous ne le pensons pas.

Que le climat de la Péninsule appartienne à la catégorie des climats rigoureux, personne ne songe à le contester [1]. Or qu'appelle-t-on un climat rigoureux? C'est un milieu, où l'équilibre des forces naturelles, leur opposition merveilleusement combinée, maintenant l'ordre varié de l'univers, se trouvent détruits au profit des agents anarchiques de destruction. N'étant plus neutralisés, ou d'une façon inadéquate, ces éléments finissent par prendre le dessus, par intensifier leur intervention dévastatrice. Le déséquilibre s'accroît en raison directe de la diminution de la résistance rencontrée. Ainsi dans un pays à moitié dénudé, l'action des neiges, des gelées, celle des pluies torrentielles, la brusque succession de la chaleur des jours aux froids de la nuit [2], se montrent plus redoutables que dans les régions, protégées par de profondes couches d'humus, capitonnées par

(1) Cf. Banse, *Der arabische Orient*, 65-78.

(2) La nuit dans le Naǵd, on aurait observé — 10 degrés; Banse, *op. cit.*, 70.

une couverture de prairies et de végétation arborescente. Représentons-nous un monument en ruine: la chute d'une brique, d'une tuile prépare la disparition de la tuile, de la brique voisines et amène l'ébranlement total de l'édifice. Théoriquement la destruction devrait s'arrêter le jour seulement, où elle ne rencontrera plus rien à détruire.

Ainsi un climat mauvais montre une tendance marquée à devenir excessif. La nature fatiguée semble y avoir rendu les armes et renoncé à la lutte. La décadence de la veille facilite celle du lendemain, en diminuant la somme de résistance; elle désagrège le faisceau des forces conservatrices, travaillant à réparer l'œuvre de destruction.

« Le désert, a dit le Prof. Walther, c'est la région des paradoxes géographiques: orages sans pluie (1), sources sans rivières, rivières sans aboutissants, arbres sans feuilles » (2). Ces paradoxes correspondent à autant de déchéances, de défaillances de la nature. Ils soulignent l'absence des facteurs, capables de neutraliser les éléments perturbateurs, déchaînés dans la solitude. Pour préciser davantage: « le désert c'est une région de pluies insuffisantes et de sécheresse trop intense » (3). Ainsi en dernière analyse, le désert doit son existence à l'extrême inégalité entre l'apport et la soustraction d'humidité. Cette rupture d'équilibre profite à un facteur d'une incalculable puissance: l'action du soleil et des vents d'orage, ne rencontrant plus d'obstacles pour désagréger le sol, pour lui ravir jusqu'à sa dernière goutte d'humidité.

Cette constatation me paraît d'une souveraine importance dans notre discussion. Pour expliquer la formation et l'existence des solitudes arabiques, on a parlé de forces cosmiques, d'évolution fatale, irrésistible. Formules mystérieuses et manquant peut-être de clarté. Il s'agit en réalité d'une mesure pluviométrique, d'un minimum d'humidité. Ce minimum est-il notablement dépassé en certains cantons,

(1) Comme au siège de Médine par les Confédérés, *Aḥzāb;* I. S. *Ṭabaq.*, I², 50-51.

(2) *Wüstenbildung*, p. 2. Voir plus haut. Le cliché poétique, ارقْتُ لِبَرْقٍ (citations données précédemment, p. 126) fait sans doute allusion à des orages sans pluie.

(3) Walther, *op. cit.*, p. 4.

le désert voit diminuer son extension ou même cesse momentanément d'exister. La mesure se trouve-t-elle inférieure, le désert se reforme. Pour l'*Arabia deserta*, les fastes botaniques et géologiques consisteraient dans l'enregistrement de ces oscillations pluviométriques. Nous y reviendrons plus loin. Telles certaines constitutions humaines, souffrant d'une minéralisation excessive ou imparfaitement éliminée. La terre du désert souffre du même mal. Quant à la formation, l'extension des *sabaha* [1], des dépôts salins, elles en fournissent autant de manifestations extérieures, facilitant le diagnostic. Seule la présence d'eaux abondantes, diluviennes est capable de l'en débarrasser. Comme cette constatation aide à comprendre les invocations des poètes arabes à la pluie! N'était-elle pas l'unique remède au mal, dont menaçait de mourir leur patrie?

Dans les régions des tropiques, souffrant d'un excès de sécheresse, où les chutes météoriques sont incertaines et de courte durée, chaque diminution de pluie amène l'épuisement de l'humidité souterraine, destinée à entretenir la vie des plantes. Chaque progrès de la dénudation, de l'érosion, de l'évaporation présage de nouvelles pertes pour l'avenir. La flore, déjà durement éprouvée, lutte dans des conditions de plus en plus défavorables. Sous l'influence des rayons solaires, la salinité souterraine monte à la surface; elle arrête la respiration haletante des plantes assoiffées, elle achève de les brûler, en les enveloppant d'invisibles cristallisations. Et pourtant Dieu sait de quelle force de résistance dispose la végétation en ces terres désolées! Pendant des années, les semences, les racines réussissent à lutter contre la dessication du sol, contre l'embrasement de l'atmosphère. Leur développement est généralement fort rapide. Les vents en dispersent les graines sur toute la surface des steppes [2], les dé-

(1) Marais salins dans l'*Arabia Petraea*, III, 412; dans la poésie bédouine moderne, emblèmes de la stérilité absolue; *ibid.*, III, 454. *Sabaha* « lieu de ponte pour les autruches »; Yāqoūt, E. V, 184. La solitude, la plus grande chaleur déterminaient sans doute le choix de ces oiseaux.

(2) Où elles forment de vastes districts, أرض مُعْشِبة ; Yāqoūt, E. V, 236. Terres couvertes de عُشب. Parmi les plantes fourragères le *'ośb* est ما عَظُم وغَلُظ منه, par opposition au *baql* = ما رَقّ منه ولان ; Ibn Halāwaih, *Śaǵar*, X, 8-9. Voir plus haut.

posent dans les anfractuosités des rochers. Quand la période sèche vient à se prolonger, les racines des arbres s'enfoncent dans le sol, pour y atteindre les couches, conservant des restes d'humidité.

Mais cette résistance ne demeure pas illimitée. Les fréquentes aridités [1] tendent à la diminuer, à augmenter la surface des plaines lépreuses, à les changer en déserts improductifs, لا ينبت شيئاً. Les couches de sable superficiel gagnent en profondeur [2]. Quant aux sels, aux éléments minéraux, n'étant plus décomposés, plus neutralisés par l'action de la pluie et des plantes, plus entraînés à la mer par les trombes hivernales, ils viennent former à la surface du sol des plaques salines, des *sabaha*, d'année en année plus étendues. Autant de domaines, compromis pour le règne végétal [3] et où les chances de reconquête, de revanche deviennent de plus en plus problématiques. La passive ténacité, le *ṣabr* fataliste du Bédouin manque de ressort pour arrêter cette désastreuse évolution. S'il demeure le قليل التشكّي, vanté par Doraid ibn aṣ-Ṣimma [4], l'homme « sobre de récriminations, de plaintes », au sein de l'infortune, il ne songe pas à réaliser l'idéal, formulé par Ṭa'abbaṭa Šarran :

« Insensible aux coups du sort, il se multiplie, il s'ingénie à découvrir les issues pour s'y dérober ».

قليلُ التشكّي لِلْمُهِمّ يُصيبهُ كثيرُ الهَوَى شتّى النَّوى والمَسَالكِ [5]

ʿAbdallah, le fils du calife ʿOmar, arrosait les arbres, ayant jadis prêté leur ombre au Prophète [6]. Le nomade ne témoigne pas cette sollicitude pour la végétation de son pays [7]. C'est bien assez d'exiger de lui de respecter le *ḥimā* de sa propre tribu. En cas de contestation ou de poursuite par l'ennemi, il n'hésitera pas à combler

(1) Comme Doughty, Musil en cite de quatre ans ; il atteste également le caractère *régional* de la pluie ; *Im nördl. Ḥeǧāz*, 8.

(2) رَمْلة صعبة المسْلك ; Yāqoūt, E. V, 129, 249. Voir plus haut.

(3) Voir plus haut, pour la flore spéciale des *sabaha*.

(4) *Aǵ.*, IX, 5 ; légères variantes dans Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 217.

(5) A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 47.

(6) Bakrī, *Moʿǵam*, 428.

(7) Il se vante plutôt de ne pas planter ; Ibn Hišām, *Sīra*, 862, 6 d. l.

les puits ou à les empoisonner [1]. Mahomet brûle les palmeraies des Juifs à Médine, à Haibar, et coupe les vignobles de Ṭaif, pour réduire par ces imprévoyantes mesures la résistance de ses adversaires [2].

Voilà dans toute sa réalité, la déplorable condition du climat arabe. Si l'on vise cette situation, quand on parle d'ensablement, de dessèchement progressifs, nous n'y contredirons pas. De nos jours l'Arabie compte moins de bonnes terres, moins d'espaces bocagers que jadis. Dans l'ensemble, opine M. Nöldeke, elle se trouve dans une condition moins favorable qu'à l'époque des *Mo'allaqāt* [3]. Il faudrait nier l'évidence pour ne pas se rallier à ce jugement. Certaines oasis, celle de Fadak p. ex. ont bel et bien disparu. Celles de Wādi'l Qora, jadis si florissantes, ont vu considérablement diminuer leur surface de culture [4]. Disparition et diminution confirment la règle, plusieurs fois énoncée ici : un rude climat tend naturellement à empirer.



De là à affirmer un changement plus considérable, il y a loin. Si l'on s'y est décidé, c'est pour avoir limité son attention à un seul côté de la question. Dans la discussion, on s'est borné à envisager,

(1) Sources comblées, eaux importantes disparues dans le sol, peu avant l'islam. A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 18 ; Bakrī, *op. cit.,* 780, 2 ; comp. 644, 15. Pendant la campagne de la Ḥarra, sous Yazīd I, les Médinois empoisonnent les puits entre la Syrie et le Ḥiǧāz.

(2) Nasā'ī, *Sonan,* E. I, 101 ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǧ,* 120 ; I. S. *Ṭabaq.,* II[1], 114. Aboū Bakr donne la même prescription à Ḫalid ibn al-Walīd. Ces exemples embarrassent la Tradition. Auzā'ī et l'école syrienne répugnent à s'y conformer ; Nasā'ī, *loc. cit. ;* Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm,* IV, 173-174, 324. Propriétés, palmeraies des 'Alides détruites par les 'Abbāsides ; Yāqoūt, E. V, 180.

(3) Cf. Nöldeke, *Fünf Mu'allaqāt,* I, p. 7.

(4) Même conclusion pour Taboūk, où Sarǧ dans le « wādi Taboūk » a disparu ; Yāqoūt, E. V, 70. Cette قرية, mentionnée par le ḥadīṯ, demeure introuvable pour les géographes. Bakrī, *op. cit.,* 773 la cherche en Syrie.

à supputer les effets séculaires de l'érosion et de l'évaporation. L'intervention de ces agents atmosphériques est éternelle comme le soleil et les vents, qui continuent à désoler les solitudes de l'Arabie. Nous ne pensons pas en avoir atténué les effets. Plus logique que l'école de Winckler, nous en sommes à nous demander comment leurs attaques n'ont pas abouti, à la destruction totale de l'Arabie ; pourquoi après la ruine de l'oasis de Fadak, des palmeraies de Wadi'l Qorā (1), ils ont laissé subsister un seul des pacages, continuant à nourrir par centaines de mille les chameaux de la Péninsule ?

Par bonheur dans le climat d'une région il n'y a pas uniquement à considérer l'ingérence de ces forces brutales. Le soleil et les vents ne sont pas exclusivement des agents de dissolution. Ils travaillent d'autre part à la reconstitution de leur empire. Sans quoi leur action ne trouverait bientôt plus qu'à s'exercer sur le néant. Aussi bien leurs efforts combinés aboutissent-ils à la formation de la pluie, à la restitution de cette même humidité, précédemment soustraite, volatilisée par leur intervention. L'eau, puisée par le soleil dans les inépuisables bassins maritimes, baignant les côtes d'Arabie, les vents sont chargés pour ainsi dire de l'amener à pied d'œuvre et d'en opérer la répartition sur le continent, sur les oasis et les steppes épuisées. Répartition trop souvent aléatoire (2), inégale, nous en convenons. Les *orages à sec* comptent parmi les paradoxes géographiques du Ḥigaz. Pendant des années l'atmosphère embrasée, l'énorme température du sol, chauffé à blanc, contribueront à vaporiser l'humidité, charriée par les nuages اخطا الربيعُ بلادهم (3). Mais on connaît aussi des hivers, où l'accord de la température et des vents tourne au profit des plaines brûlées. Cette situation a été décrite plus haut.

Si l'érosion, la dénudation, l'évaporation interviennent, comme agents de dissolution, de désorganisation, la pluviométrie se comporte en qualité de reconstituant. Elle combat, elle neutralise les désastreux

(1) Des nombreuses قرية جامعة (voir plus bas), subsistant encore au début du 3e siècle H.

(2) La pluie arrive trop tard, les troupeaux ont péri ; *Aḡ.*, XI, 153, 10. C'est la plainte ordinaire des Bédouins auprès des gouverneurs ; cf. Ḫansā', *Divan*, 100.

(3) Comp. بَخُلَ السحابُ , la nuée a été avare ; Ḫansā', *Divan*, 99, 3 d. l.

effets de la volatilisation de l'humidité céleste; elle parvient avec des alternatives, plus ou moins prolongées, de succès et d'échecs, à rétablir un équilibre temporaire entre ces forces ennemies, entre les deux principes dont la lutte donne à la Péninsule son apparence saharienne.

Nulle part le rôle bienfaisant de la pluie n'apparaît comme en Arabie. A elle de libérer l'immense superficie des scories, des impuretés, véritable lèpre terrestre, accumulées pendant les périodes arides. Elle débarrasse les plantes, les arbres de leurs poussières, de leurs gaines salines. Pendant les longs mois d'été, la flore était demeurée soumise au *régime des eaux minérales*. L'hiver y substitue celui des « eaux du ciel, مزن السماء », reconstituant de leurs tissus. En amollissant le sol, en le saturant d'eau, les pluies permettent aux plantes de respirer; elles vont les ranimer jusque dans les entrailles de la terre et y reformer leur provision d'humidité. Les plus tenaces représentants du règne végétal vivront sur cette réserve, jusqu'à la prochaine période hivernale. Ils utiliseront ce répit pour reconquérir une partie des positions perdues. Cette revanche s'opère dans un laps de temps, relativement restreint (1), grâce à la robustesse des plantes désertiques. Il suffit de l'intervention de l'industrie humaine pour lui donner la plus salutaire extension (2). Ainsi le prouve l'histoire des oasis et des centres de culture au Ḥiġaz, partout enfin, où l'homme s'ingénie à seconder les ressources latentes du sol et du climat arabes. Mais la mission principale de la pluie — et sur ce point l'on ne saurait trop insister — semble bien de débarrasser le désert de son excès de salinité (3), de laver à grandes eaux la surface des *sabaha* (4), les lits des *ġadîr* desséchés et recouverts d'efflorescences minérales. La violence des pluies, des trombes hivernales donne au

(1) Voir plus haut.

(2) Celle-ci va de pair avec les progrès de la prospérité politique.

(3) Dans un même district, succession de puits saumâtres et d'autres à eau potable : Yaqout, E. V, 129.

(4) Au pl. سباخ ; il désigne fréquemment des marais salins, comme dans la région de Baṣra ; cf. *Naqā'iḍ Ġarīr*, 367, 13 ; *Tāġ al-'Arous* s. v. سبخ ; Balāḏorī, *Fotouh*, 356, 11.

phénomène sa véritable efficacité, celle de purifier la steppe, de restituer au gouffre de la mer (1) les parcelles solides, isolées par la chaleur solaire.

Mieux réparties d'après les saisons, mais moins abondantes, les pluies, en reproduisant le régime de nos climats, réussiraient avec moins d'efficacité à atteindre — nous le craignons du moins — ce résultat indispensable. Il ne faut pas se lasser de le répéter : le grand ennemi de la vie végétale en Arabie, c'est la surabondante minéralisation, aboutissant à la complète stérilisation du sol.

Ainsi s'opère périodiquement la désinfection, le nettoyage à fond de la solitude arabique, le renouvellement de bail pour les espèces, représentant les règnes végétal et animal. C'est le rétablissement de l'équilibre instable des forces naturelles, la restauration du plan providentiel, présidant au jeu désordonné de ces éléments contraires et les amenant aux vues supérieures du Créateur, jusque dans les régions les plus déshéritées de notre globe. L'histoire climatologique du Ḥiǵâz enregistre les phases de cette lutte, de cette opposition, jamais interrompues. Certes il arrive que la victoire demeure au plus fort, c'est à dire au soleil et à la chaleur. Mais cette victoire compte toujours un lendemain ; elle finit par amener une réaction bienfaisante, une trêve temporaire. Elles sont utilisées par la nature pour reprendre des forces, s'assurer des auxiliaires en vue d'une reprise certaine des hostilités. Ce répit marque, sinon un recul, du moins un arrêt, dans les progrès de la dénudation. Au fond d'un terrain plus meuble, des *qa'* (2), d'une vallée mieux abritée, à couvert de la mince couche sablonneuse des *dara'* (3), sous la protection des longues dalles basaltiques des *ḥarra*, les semences engourdies depuis des années, les arbustes aux branches noircies, mais à la racine, plongeant dans une dernière couche humide, réaffirment leur volonté de vivre. Alternatives

(1) Ainsi l'inondation aurait jeté à la mer les cadavres des Abyssins, envahisseurs du ḥaram de la Mecque ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 56. Elle entraîne les arbres à d'énormes distances ; Ǵâḥiẓ, *Maḥâsin,* 248 ; emporte des tribus entières ; Yâqoût, VI, 274.

(2) Conservant mieux l'humidité. Comp. Ḫansâ', *Divan,* 66, 1 v. ; Yâqoût, E. V, 382.

(3) Voir plus haut.

de défaites et aussi de victoires. Les partisans de Winckler l'oublient trop facilement. Si l'œuvre de décomposition n'avait jamais subi d'arrêt, nous aurions à enregistrer non la modification du climat, mais la disparition de toute vie en Arabie.



C'est une methode sommaire d'affirmer pour la Peninsule, depuis la fin de la période glaciaire, la progression graduelle du dessèchement. La vue de la désolation actuelle nous induit trop facilement à en admettre sans discussion la réalité. Par son apparente simplicité, la théorie achève d'enlever les suffrages; elle amène à fermer les yeux sur l'absence de chiffres, sur la faiblesse des rapprochements, sur le mirage des analogies. Nous nous trouverions d'ailleurs fort embarrassé pour aligner des chiffres [1] en sens contraire.

De l'histoire primitive de l'Arabie nous possédons seulement des fragments, des episodes anecdotiques, des allusions d'une regrettable discretion. Plus abondantes les descriptions des poètes [2] manquent de précision et valent seulement pour le siècle antérieur à l'hégire. Pourtant, il faut bien en convenir, cette double source de renseignements ne se prononce pas en faveur d'un changement radical. Aussi haut qu'il nous est donné de remonter les annales préislamiques, nous nous heurtons à la succession des mêmes phénomènes météorologiques, à la constance des lois physiques, règlant les saisons arabes. Entre la période ancienne et la période contemporaine, on constate, non une lacune, mais la continuation. Nous retrouvons partout les traces de

(1) Nous n'attribuons aucune valeur absolue à ceux donnés plus haut sur la force numérique des tribus. A notre avis, la population n'était pas en diminution aux environs de l'hégire. Impossible de se montrer plus affirmatif; mais la constatation suffit!

(2) Je n'y ai jamais rencontré une allusion au changement de climat.

جَدَبَ البلادُ فأُعْقِمَتْ ارحامُهم   وِالدهرُ غيَّرَهم مع الحدثانِ

La sécheresse, stérilité, signalées par Doū'l Oṣbo', *Śo'arā'*, 639, 3 d. v. (Cheikho) le poète les présente comme la suite des guerres, de la diminution des siens. (Comp. *ibid*,, 625, 635, 639). Elles sont une conséquence, non une cause.

la lutte de l'homme contre l'excès de sécheresse, de ses efforts pour en atténuer les effets, en construisant des citernes, des réservoirs, en perçant des puits (1), en élevant des barrages. Les époques d'humidité et de sécheresse coïncident avec les dates, observées de nos jours, avec celles notées dans les écrivains, postérieurs à l'hégire. Les rares indications fournies par les documents assyriens, par les auteurs classiques et orientaux, tous s'appliquent merveilleusement à l'Arabie contemporaine.

Le gigantesque pluviomètre, formé par le réseau du Wadi Idam et des monts, voisins de Médine, continue à fonctionner sous nos yeux, comme à l'époque de Mahomet. Chaque quart de siècle au moins (2), la Mecque compte une inondation (3). Aussi bien l'énorme cuve de l'Erythrée ne cesse de fumer sous l'action du soleil. Pour condenser ces vapeurs, pour les précipiter sur la surface du Ḥigaz, il suffit d'une heureuse disposition de l'anémométrie. Si l'on connait, comme à l'époque de l'hégire, des sécheresses de quatre ans (4), on constate également, comme alors, des pluies diluviennes, durant 15 jours (5). Au début de Janvier 1913 plusieurs centaines de pèlerins de la Mecque ont trouvé la mort dans une inondation (6). Pendant les hivers pluvieux le Boṭḥān (actuellement appelé ابو جُودة) et le 'Aqiq se remplissent d'eau et coulent à pleins bords. Cet événement donne à Médine le signal d'une fête publique. On n'agissait pas autrement à l'époque des Omayyades quand se répandait la nouvelle : « le 'Aqiq déborde, قد سَالَ العقيق » (7). Je dois ces renseignements à l'obligeance d'un ingénieur musulman, attaché à la construction du chemin de fer de la Mecque.

(1) Les tribus se vantent d'avoir creusé des puits ; Yâqoût, E. V, 142, 143 ; Balâḏori, *Fotoûḥ*, 48-55. Bakrī, *op. cit.*, 766.

(2) Tous les dix ans, d'après Azraqī, (Wüst.) 28, 10.

(3) Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 18-20 ; J. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 148.

(4) *Ag.*, XI, 81.

(5) *Ag.*, XI, 80.

(6) Même phénomène, arrivé deux ans plus tôt ; voir plus haut. En Janvier 1910, l'inondation a atteint la « pierre noire » à la Mecque ; J. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 148.

(7) Comp. Musil, *Arabia Petraea*, III, 260 d. I. On comprend qu'on l'ait fait appeler par Mahomet « vallée bénie, وادي مبارك » ; Yâqoût, E. VI, 199.

Dans la vallée du ʿAqīq il a retrouvé nombre de barrages et de réservoirs, actuellement détruits. Cette observation est à retenir. « On a laissé tomber en ruines, affirme mon informateur, tous les travaux d'art des anciens. A Médine l'industrie et l'agriculture se réduisent, pour ainsi dire, à néant. Les habitants vivent d'aumônes et de secours et aussi d'extorsions, aux dépens des pèlerins » (1). Sans s'en douter, mon sympathique correspondant soulève ici le problème du changement climatologique. Pourtant l'idée ne lui vient pas de mettre le ciel en cause, mais bien plutôt l'apathie de la population. Il aurait pu ajouter l'incurie et la mauvaise administration du régime ottoman. Mais fonctionnaire et musulman, il a évité d'insister sur ce douloureux tableau.

(1) J'adoucis le texte original : سلب اموال الحجّاج ; lettre du 9 de Dil Qaʿda, 1324 H. Même situation au temps d'Ibn Ġobair, *Travels*², 73. « Plus de religion, déclare-t-il, au Ḥiǵāz ; c'est là que le sultan Saladin, *Ṣalāḥ ad-dīn*, devrait porter le ǵihād » ; *ibid.*, 78.

V

Activité agricole des Juifs en Arabie. Conséquences désastreuses des expulsions, décrétées par Mahomet. Vitalité de la race arabe au 7e siècle

Il en allait tout autrement dans les milieux juifs du Ḥiǵaz. On a pu en faire la remarque : toutes les oasis de cette province, depuis Ǵoḥfa au midi jusque à Wādi'l Qorā (1), se trouvaient en la possession de cette race industrieuse. A en juger d'après la terminologie agronomique, ils y ont probablement remplacé des populations de langue araméenne (2). Sans négliger le commerce, les Juifs arabes tenaient en mains les finances, les arts mécaniques, l'orfèvrerie (3), la fabrication des armes et des instruments agricoles. Cette activité variée ne les empêchait pas de consacrer leur attention à la culture du sol, à l'aménagement de leurs domaines. Vers la mort du Prophète, Wādi'l Qorā présentait sur une longueur d'une centaine de kilomètres une succession presque ininterrompue de hameaux, de palmeraies, là où de nos jours on rencontre seulement le maquis et la brousse (4). Am-

(1) Où ils se sont installés de bonne heure ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 42, d. l.

(2) Cf. Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 125 sqq. ; Wellhausen, *Reste²*, 230 sqq. ; Winckler, *Mitt. vorderas. Gesells.*, 1901, 71.

(3) Comme à Fadak ; *Aǵ.*, IX, 176, 7. Cf. Leszynsky, *Die Juden in Arabien*, 16 sqq. Ḫaibar produisait le صيحانى, la plus fine variété de dattes connue ; Yāqoūt, E, VI, 181, 7 d. l. Ils ont contribué, je le soupçonne, à améliorer en Arabie la culture du palmier. Cf. Guidi, *Sede primitiva*, 583.

(4) Cf. Musil, *Im nörd. Ḥeǵāz*, cité plus haut. Le mot ضيعة, domaine, chez les sédentaires, signifiait encore pâturage chez les nomades ; Nöldeke, *Neue Beitr. z. semit. Sprachwiss.*, 59.

mien Marcellin (XIV, 3, 4) dit des Arabes de son temps : « Nec quisquam stivam apprehendit vel arborem colit, sed errant semper per spatia ». Les colons juifs professaient des principes bien différents. Bakrī va nous l'apprendre : « Installés à Wādi'l Qorā, ils s'empressèrent de restaurer les anciens puits, de les nettoyer, de donner de l'écoulement aux sources, de planter des dattiers et des vergers. استخرجوا كظائمها واسحوا عيونها وغرسوا نخلها وجنانها » (1).

Nous avons observé le même phénomène à Médine. A l'arrivée de Mahomet, les meilleurs puits, les sources les plus abondantes appartenaient aux Juifs. Longtemps les musulmans se virent dans l'humiliante nécessité de leur acheter l'eau potable. Les puits des Arabes mal entretenus, insuffisamment protégés devenaient trop souvent des centres de maladies infectieuses (2). Les premiers Compagnons et le Prophète lui-même en firent la douloureuse expérience ; ils payèrent leur tribut à la fièvre de Médine حمّى المدينة. Cette malaria paraît avoir de préférence atteint les émigrés mecquois, à l'exclusion des Juifs indigènes (3). Il semble tout indiqué de la mettre sur le compte des eaux insalubres (4).

Le tempérament passionné du Prophète lui inspira des mesures déplorables. De ce nombre fut l'expulsion des Juifs, ces cultivateurs intelligents. Mahomet doit en porter toute la responsabilité (5). Leur présence au Ḥiǵaz, l'exemple de leur activité profitèrent grandement au développement agricole de cette province. Lorsque le père du chef solaimite 'Abbās ibn Mirdās voulut défricher la brousse d'Al Qorayya (6), cette tentative a pu être inspirée par le spectacle de la

(1) Bakrī, *Mo'ǵam*, 30. Sur les nombreux puits anciens de *Madā'in Ṣāliḥ*, voir Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, 40.

(2) Voir plus haut p. 42. En changeant de *dār*, des clans d'Anṣār périssent eux et leurs troupeaux ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 185, 7 sqq. Je soupçonne ici l'action des eaux.

(3) Cf. *Fāṭima*, 54.

(4) Mahomet se fait apporter de loin des eaux potables, عذبة ; Yāqoūt, E. V, 94, bas.

(5) Il a pu céder également aux obsessions des Mohāǵir et des Anṣārs, créanciers des Juifs et convoitant leurs riches domaines.

(6) Cf. *Aǵ.*, XX, 135-36. Ḫansā', *Divan*, 77, 5, mentionne القُرَيَّة. Voir surtout Bakrī, *Mo'ǵam*, 735 ; et ici même p. 31.

prospérité juive. Car la famille de ʿAbbās se trouvait liée d'amitié avec les Juifs du Ḥigaz. Pour le Prophète, les dix années de son régime à Médine se résument dans la lutte contre Israel. Afin de préparer l'opinion, il commença contre eux une campagne de presse, ni plus ni moins déloyale que les manœuvres de ce genre. Elle lui parut indispensable à cause des nombreux intérêts, rattachant ses disciples anṣariens à leurs compatriotes juifs : alliances de religion, de famille, de clientèle, questions d'argent. La plupart des Médinois se trouvaient être leurs débiteurs. Dans d'interminables sourates — elles comptent parmi les plus prolixes ([1]) du Qoran — Mahomet ne cessa d'accabler les Juifs ([2]), de les dénoncer comme les ennemis de la nationalité arabe, des traîtres, des conspirateurs. Lorsqu'il jugea les esprits suffisamment préparés, lorsque, par une suite de lâches assassinats, il pensa avoir jeté la terreur parmi ses adversaires, il les somma de quitter le pays, de lui abandonner leurs riches domaines. Repoussé avec hauteur, il leur déclara la guerre ; lutte où, il faut le proclamer, la loyauté du Prophète fit lamentablement naufrage. Elle se termina par l'expulsion et aussi par le massacre de centaines de prisonniers israélites.

ʿOmar poussa jusqu'à ses conséquences extrêmes la malheureuse politique, inaugurée par Mahomet. Ce dernier les avait laissés dans les autres oasis du Ḥigaz, non par tolérance, mais ne sachant comment remplacer ces intelligents cultivateurs. La malaria de Haibar, encore plus redoutable que celle de Médine, terrassait les plus robustes de ses Compagnons. Contre ses atteintes les Juifs se seraient immunisés en absorbant quantité d'ail ([3]). Or l'odorat délicat de Mahomet n'en pouvait supporter la senteur caractéristique ([4]). ʿOmar les expulsa brutalement, se couvrant derrière un testament apocryphe du Maître. Si les funestes effets de la mesure ne se firent pas sentir immédiatement, on le doit à l'importation de milliers d'esclaves, de

([1]) Et aussi les moins franches.

([2]) Cf. Hirschfeld, *Researches*, chap. X, *Political speeches*, p. 111 sqq.

([3]) Cf. *Moʿāwia*, index s. v. *ail*.

([4]) Un autre préservatif c'était de braire comme un âne ; Yāqoūt, E. IV, 309. Sur l'ail, comme remède contre le mauvais œil, cf. *Echos d'Orient*, XV, 387-388.

captifs au Ḥiǵaz, pendant la période des conquêtes arabes [1]. On le doit principalement à la sage politique des Omayyades [2], très attentifs à relever l'agriculture dans leur pays d'origine. En ce sens, Moʿāwia paraît avoir pris au sérieux le titre de sayyd de Moḍar, réclamé par lui [3]. Sur un de ses domaines en Arabie, ce monarque entretenait jusqu'à 4,000 esclaves [4]. Un chiffre suggestif! Non moins instructif semble le renseignement affirmant que les domaines les plus estimés par les Omayyades se trouvaient en Arabie خيار ضياع بني اميّة [5]. Leurs agents en ce pays sont chargés de les informer et de leur signaler les meilleures acquisitions, pour y arrondir leurs possessions domaniales. Le souverain s'empresse d'ailleurs de les entretenir, de les améliorer sans cesse, en y exécutant des travaux considérables. Vers ce temps-là l'Arabie paraît avoir possédé en abondance le froment et les dattes. C'était le cadeau ordinaire aux poètes faméliques. « Qu'on charge leurs chameaux de blé et de dattes, disent les Mécènes, أَوْقِروا رواحلَهُ بُرًّا وتمرًا » [6].

* * *

Voilà où en était le Ḥiǵāz aux 7e et 8e siècles, contemporains de la grande expansion au dehors de la race bédouine. Ni le pays ni le peuple ne semblent en train de mourir. C'est bien plutôt l'époque, où tous deux fournissent les preuves de leur plus grande vitalité [7].

(1) I. S. *Ṭabaq.*, III, 83, 1, كثُرَ في يَدَي المسلمين العمّال وقووا على عمل الارض.

(2) Comp. *Moʿāwia,* 239 sqq.

(3) *Aǵ.,* XII, 30, 5.

(4) Balāḏorī, (Ahlw.), 126-127. Sous ʿOmar un Arabe possède jusqu'à « 4000 familles d'esclaves »; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 46, 9. « Aucune nation ne comptera autant d'esclaves que la mienne » (Mahomet); Nasā'ī, *Sonan,* E. II, 207, 2.

(5) *Aǵ.,* XI, 152, 2 d. Moʿāwia se fait renseigner sur la valeur des propriétés au Ḥiǵāz; Bakrī, *Moʿǵam,* 726, 5. Palmeraies de Moʿāwia près de la Mecque; Yāqoūt, E. V, 371, 6 d. l.

(6) *Aǵ.,* XI, 83. L'idéal c'est de posséder en *été* abondance de dattes et de lait; Ḥoṭai'a, *Divan,* V, v. 10.

(7) Winckler signale les « grands excédents » de la population; *Mitt. vorderasiat. Gesells.*, 1901, 72.

Nous voyons en même temps comment l'Arabie recompense les soins qu'on lui consacre. Une palmeraie d'Ibn Zobair, sise au Ḥigaz, suffit pour alimenter de dattes les troupes, chargees de défendre la Mecque contre l'armee de Yazid Ier. Ces soins demandent, pour demeurer efficaces, à être accompagnés d'une vigoureuse action politique (1). Ainsi avait agi Ziad ibn Abihi dans sa turbulente vice-royauté de l'Iraq (2). Il tira le glaive du fourreau au profit de l'autorité (3). Les gouverneurs omayyades du Ḥiǵāz prirent soin de l'imiter (4).

Sans posséder toujours son énergie ni ses talents d'administrateur, qu'ils s'appelassent Marwan, Sa'id ibn al-'Aṣi, 'Amrou'l Asdaq, tous ces membres de la famille régnante se préoccupèrent sérieusement de pacifier les Arabes, d'établir un commencement d'ordre au désert (5). Un chiffre nous permettra de deviner l'étendue des ruines, accumulees par l'incurable indiscipline des nomades. Il démontre, à notre avis, la faillite retentissante du système patriarcal, l'anachronisme, perpétué par les mœurs de la ǵahilyya au sein du nouvel empire. Le trait nous paraît d'ailleurs légendaire; nous le donnons seulement comme indication. Le calife ʿOmar reçut un jour la visite d'un chef du Yémen, propriétaire de 4,000 familles d'esclaves, tous Arabes, faits prisonniers (6) à l'époque préislamite, لهُ اربعة آلاف اهل بيت فِنّ مِن العَرب مماليك اسَرَهُم في الجاهلية (7).

Ainsi donc la vie pastorale offrait un aliment insuffisant à l'activité desordonnée des Bedouins. La période hivernale du *rabî'* formait une diversion trop courte (8) hélas ! pour absorber utilement l'exubé-

(1) Cf. Winckler, *op. cit.*, 39.

(2) Cf. *Naqa'iḍ Ǵarīr*, 608, 5 : كان زياد اذا قال شيئًا وفى به.

(3) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, passim « Le lion est moins redoutable que Ziād »; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 617, 20. Sous son gouvernement les troupeaux au désert peuvent rester sans gardiens ; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 25, 18.

(4) Ils envoyent leur gendarmerie بخارِيّة rétablir l'ordre dans les tribus ; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 164, 8 sqq.

(5) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 29. Marwān ibn al-Ḥakam accorde des concessions dans le ʿAqīq ; Yāqoūt, E, V, 436.

(6) Il ne s'agissait donc pas de serfs de la glèbe.

(7) *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 46, 9-10.

(8) Voir plus haut, chap. V.

rance de cette race vigoureuse. Pendant le long été de l'Arabie, des milliers de bras demeuraient inoccupés au sein des tribus, éloignées des centres commerciaux, vivant loin de la frontière syrienne, où le trafic et le transit des marchandises réclamaient les meilleures énergies ([1]). Et voilà comment le brigandage de la razzia avait été élevé à la hauteur d'une institution nationale ([2]). Aux *loṣouṣ* on reprochait, non de s'y livrer, mais de la pratiquer sans l'assentiment, sans la participation de la tribu.

A cette situation tendue s'ajoutaient les années d'aridité. Alors le besoin venait stimuler par ses perfides suggestions la cupidité innée du Bedouin. Les célèbres *journées* des Arabes, ايّام العرب ([3]), sont là pour l'attester. Aucun lendemain ne pouvait garantir la possession des biens, péniblement gardés. Un coup de main, habilement conduit, suffisait pour ruiner toutes ces espérances ([4]). Ce ne sont pas seulement les tribus pauvres, mais les plus florissantes confédérations nomades, les riches et puissants groupes de Ġaṭafān, de Ṭayy, de Tamīm, aucun ne peut résister à l'obsédante tentation de la razzia. ظالم او مظلوم ! Hésiter entre les deux alternatives, reculer devant l'abus de la force, c'eût été se rendre l'existence impossible dans ce milieu violent. Même dans la tribu chrétienne de Taglib, le poète Qoṭāmī, un Taglibite islamite, n'hésite pas à le proclamer : « Nous exécutons des razzias contre les étrangers ; à leur défaut contre les clans de Taglib » ([5]). *Homo homini lupus !* Impossible de traduire avec plus de cynisme le vieux dicton latin.

Voilà où en étaient les respectables sayyd, les parangons du *ḥilm* en Arabie, ذوو احلامنا وذوو نُهاها ([6]). Quelles licences ne devaient pas

(1) Cf. *Yazīd*, chap. XIX, 281.

(2) Les plus sympathiques représentants de la race s'y livrent : Ḥātim Ṭayy, ʿOrwa ibn al-Ward, Bistām ibn Qais (voir ce nom à l'*index* des *Naqā'iḍ Ġarīr*).

(3) Nous renvoyons aux très complets exposés du scoliaste des *Naqā'iḍ Ġarīr*, édités par le Prof. Bevan.

(4) Comparez Musil, *Arabia Petraea*, III, 369 sqq. ; Jaussen, *Pays de Moab*, 165 sqq.

(5) Cité dans Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 182.

(6) Ḫansā', *Divan*, 86 d. l.

s'accorder les *loṣoûṣ* (¹), les irréguliers du désert ? Les récits du *Kitâb al-Aġânî* sont pleins de leurs néfastes exploits, copieusement exposés par le complaisant auteur (²). N'appartenant à aucune organisation, ils devenaient pratiquement insaisissables. La mise au ban de leur tribu non seulement avait perdu toute efficacité, mais elle se démontrait presque nuisible, puisque leurs victimes perdaient le recours contre une collectivité responsable.



A Médine les représentants du pouvoir omayyade ne se laissèrent pas décourager par l'étendue du mal (³). Vaillamment ils s'obstineront à lutter contre l'anarchie. Ils commencèrent par mettre à prix la tête des brigands arabes. Pour l'exemple, certains furent suspendus au gibet (⁴). Contre eux la moindre pénalité était celle décernée par le Qoran (⁵) : la perte de la main ! Cette perspective donna à réfléchir aux aventuriers.

« Malgré tous ses avantages, s'écriaient-ils, le monde demeure sans charmes, si notre gauche vient à perdre la droite »,

ولا خيرَ في الدنيا وكانتْ حبيبةً   اذا ما شمالٌ زايَلَتْها يَمينُها (⁶)

(¹) Ils ont leur littérature spéciale, contenue dans les كتاب اللصوص ; Yâqoût, E. V, 236. Mahomet les lance contre les caravanes qoraisites ; Aboū Yoūsof, *Ḫarâǵ*, 130, 7 sqq. ; cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 3. Les *loṣoûṣ* se comparent à des loups ; voir le morceau de Šanfarâ, traduit par J. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 144-45.

(²) Ils sont généralement poètes ; Yâqoût, E. V, 243.

(³) Comme Ḥaǵǵâǵ ils s'appliquent à « guérir jusqu'à la racine du mal » ;

اذا نزَلَ الحجّاجُ ارضًا سقيمةً   تتبّعَ اقصى دائها فشفاها

Lailâ Aḫyalyya citée dans Ǵâḥiẓ, *Maḥâsin*, 191, 2.

(⁴) *Aǵ.*, XI, 96. Brigands emprisonnés ; Yâqoût, E. V, 243. Voir plus loin le cas de Ǵaʿfar fils de ʿOlba ; *Aǵ.*, XI, 152 ; celui de Qattâl ; *Aǵ.*, XX, 158-66 ; Yâqoût, E. VI, 232.

(⁵) Cf. *Fâṭima*, 104-105 ; Ibn Mâǵâ, *Sonan*, E. II, 64.

(⁶) Yâqoût, E. III, 446 ; Qotaiba, *ʿOyoûn*, 124, 6-11. Sur cette pénalité voir Aboū Yoūsof, *Ḫarâǵ*, 100 : à quel endroit du bras, il faut couper la main ; 102, haut ; éva-

Les hommes d'état omayyades ne s'arrêtèrent pas devant ces protestations. Parfois plus difficile à écarter était l'intercession des contribules. Ceux-ci croyaient devoir s'intéresser aux brigands, précédemment désavoués par eux, dès l'instant que l'autorité s'en occupait. Comme si cette intervention supérieure constituait un empiètement sur leurs droits! Un autre expédient, pour en débarrasser le pays, consistait à les enrôler, afin de les envoyer combattre aux frontières de l'empire. Leur audace avait cru au point de ne plus même respecter les caravanes de pèlerins (1). Désormais les tribus auront à répondre de la sécurité, des biens des voyageurs et des commerçants, traversant leur territoire (2).

Après les brigands, les poètes devenaient fréquemment une menace pour la paix publique. On exagèrera difficilement leur influence dans cette société illettrée, mais inflammable, où « le moindre geste prenait d'énormes proportions et causait l'effusion de flots de sang »:

قد يَبْعَثُ الامرَ العظيمَ صغيرُهُ حتى تظَلَّ لهُ الدِماء تَصَبَّبُ (3)

Leurs virulentes attaques allumaient la guerre entre les tribus (4). Celles-ci prirent parfois l'initiative de porter plainte devant l'autorité (5). Ici l'intervention du pouvoir devenait plus délicate. Il ne pouvait être question de couper le poignet. Quant à la langue, l'opinion publique n'admettait qu'une coupe métaphorique قطع اللسان, à force d'adresse et de bons traitements. Journalistes de leur siècle, les poètes réclamèrent incessamment la liberté illimitée de la publicité.

---

luation du vol, entraînant cette punition; 106, en cas de récidive, couper la main, puis le pied, discussions curieuses à ce sujet; nombreux vols pour lesquels on n'inflige pas l'ablation de la main; (on s'ingénie à restreindre la pénalité) 104, 105, 106; 'Alī l'applique et suspend la main au cou du voleur, 102-03.

(1) Bakrī, *Mo'gam*, 713, 9-5 d. l. Toute l'ancienne littérature a poétisé les *loṣoūṣ*: voir *Šo'arā'* (Cheikho) 885-886. Cette situation compliquait la tâche de l'autorité.

(2) Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 150, 4-5.

(3) Ṭarafa, (Ahlw.) 53, 2.

(4) Conf. Goldziher, l'introduction au divan de Ḥoṭai'a, 16 sqq.; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 609, comment Ziād traque le dangereux Farazdaq.

(5) *Naqā'iḍ Ġarīr*, 220-221, 626, d. v., 627, 2; *Aġ.*, XI, 96, 128, 132, 147, 149, 152, 173.

c'est à dire de la satire. Il eût été dangereux de les pousser contre le gouvernement. Celui-ci réussit pourtant à se faire respecter. De grands poètes, comme Garîr, éprouvaient la plus salutaire terreur des autorités, كان جرير اشدّ الناس فَرَقًا مِن السلطان (¹). Traqué par l'inexorable justicier Ziad, Farazdaq sent « circuler dans ses veines le feu de la fièvre de Ḫaibar ou le venin des serpents » :

فبتّ كأنّي مُسْعَرٌ خيبريّة   سرتْ في عظمي اوسمام الاراقم (²)

Le redoutable satirique se vit forcé d'errer de tribu en tribu. Lentement les nomades s'habituèrent à déférer au tribunal de l'état leurs différends au sujet des eaux et des pâturages (³), à lui abandonner le rôle, jadis dévolu aux *ḥakam* ou arbitres (⁴).

Un pouvoir central, supérieur aux tribus, passant par dessus les sayyd et les *maǵlis* (⁵), cette conception nouvelle constituait une innovation considérable dans l'organisation sociale des Bedouins. Cette mission, Mahomet l'avait rêvée pour sa réforme religieuse. Par ailleurs on lui découvre des inspirations moins heureuses ; et cela en dépit de ses tendances centralisatrices, malgré l'obligation inscrite par lui dans le *'ahd* ou pacte de Médine de déférer toutes les contestations à la barre du Prophète. Son regard ne porta pas assez loin ; il ne demeura pas suffisamment dégagé de préoccupations personnelles, de considérations contingentes et transitoires. Ainsi il imagina de supprimer les mois sacrés (⁶), trêves, périodes d'arrêt salutaires dans la vie agitée de la Péninsule. Un législateur avisé aurait cherché à tirer parti de l'institution, en la développant, en l'entourant de garanties. La déplorable initiative, prise par Mahomet, a certainement favorisé la désorganisation sociale de l'Arabie (⁷). Elle a

(1) *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 32, 2.

(2) Ṭab., *Annales,* II, 108.

(3) *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 214. Les Bédouins prennent l'habitude de recourir à l'autorité centrale ; *Aǵ.,* IV, 134, 7.

(4) Voir plus loin le rôle des *ḥakam.*

(5) Exécutant des travaux d'utilité publique, creusant des puits pour les caravanes ; tel Ḥaǵǵāǵ ; Yāqoūt, E. V, 240.

(6) Qoran, *9,* 36, 37.

(7) Nöldeke, *ZDMG,* XLIX, 712 ; cf. notre *République marchande,* 12.

exercé une influence funeste sur la vie économique, en délivrant de toute contrainte les éléments anarchiques. Ainsi l'ancien marché de ʿOkāẓ ne tarda pas à être abandonné. L'insécurité des routes ne permit plus de fréquenter ces rendez-vous [1], tous situés loin des centres habités. Pour les atteindre, il fallait traverser le territoire de tribus hostiles, libres désormais de la légère contrainte des mois sacrés. Les auteurs musulmans ont préféré mettre en avant des scrupules de conscience. On aurait hésité à se retrouver devant les souvenirs de la période préislamique [2]. Ces répugnances eussent été mieux à leur place au pied des fétiches de la Kaʿba, au milieu des cultes orgiastiques de la Mecque, de Ṣafā et de Marwa.

(1) Sur leur ancienne importance, voir *République marchande*, loc. cit.

(2) Cf. Bakrī, *Moʿgam*, 660, d. l., 661, 1; à la l. 11 on cite une légère variante qoranique.

VI

Prospérité du Ḥiǵaz sous les Omayyades
Extension des cultures

Ce premier siècle de l'islam nous apparait comme une des plus florissantes périodes dans l'histoire du Ḥiǵāz. Cette province passe pour la première préfecture de l'empire arabe, réservée de préférence à un membre de la famille régnante (1). Assurément les souvenirs religieux et nationaux, la présidence du pèlerinage national, rattaché à la charge, ont dû contribuer à lui valoir cette prééminence. Mais ces considérations demeurent impuissantes à tout expliquer. Indépendamment du passé historique et religieux, il faut tenir compte du remarquable développement du pays. Le Ḥiǵāz devint le séjour des principales familles de l'empire, la retraite aristocratique, celle des 'Alides et des autres familles ayant jadis occupé le califat : Bakrides, 'Omarides, 'Otmānides, Zobairides, avec leurs nombreux partisans et clients (2). Pendant leur rapide passage au pouvoir, ces groupes n'avaient pas oublié leurs intérêts privés (3). Le népotisme tient à la nature même

(1) Cf. *Mo'āwia*, 30-31.

(2) *Mo'āwia*, passim. Là se trouvent leurs *ṣadaqāt*, biens-fonds inaliénables, sorte de fiefs de famille ; Yāqoūt, E. V, 180 ; *ṣadaqāt* 'abbāsides ; *ibid.*, V, 402, 3 ; domaines 'alides ; *ibid.*, VI, 229.

(3) Propriétés considérables d'Ibn 'Omar ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 55, 5 sqq. Elles datent du califat de son père ; ضيعة d'Ibn al-Ḥanafyya au Ḥiǵāz ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 235, 1. Au dedans et autour de Médine, les Omayyades voulaient réserver quelques espaces libres. Ils se voient débordés par les demandes de concessions ; Yāqoūt, E. VI, 144, 145.

du peuple arabe, à sa conception spéciale de la cohésion entre parents et contribules, الرحم, comme il aime à s'exprimer. Le favoritisme du calife 'Otman ne dépassa pas la limite admise par l'opinion des Bedouins. Seule la tradition postérieure a cru devoir le choisir comme bouc émissaire, afin de voiler des motifs moins avouables, plus compromettants pour la réputation des anciens Compagnons du Prophète.

De cette prospérité matérielle, l'Agani nous fournit la meilleure preuve, parce qu'indirecte, dans ses notices si vivantes, consacrées aux poètes et aux artistes de l'époque. Pour ces amuseurs de l'humanité, où trouver place dans les pays en décadence (1)? Les sociétés appauvries manquent des charmes requis pour les attirer ou les retenir. A ces amateurs il faut les foules, les opulents Mécènes, le spectacle de la richesse, le contact de la vie facile, les douceurs de l'abondance et de la paix. Or, sur aucune autre partie de l'empire on n'aurait alors trouvé, comme au Ḥiǵāz, la réunion de tous ces avantages. Médine et la Mecque sont devenues des centres de plaisir, des académies de poètes, des conservatoires de musiciens, déversant leur trop-plein sur les autres provinces du califat (2).

Là les membres de l'aristocratie arabe viennent achever leurs jours et dépenser les fortunes, amassées dans l'exploitation des provinces conquises (3). A l'expiration de leur mandat, ils reprennent la route du Ḥiǵaz — tel Sa'îd, fils du calife 'Otman — « avec de l'argent, des armes et des esclaves » (4). Ces derniers, ils les emploient de préférence dans la construction de leurs palais (5). C'est une nouvelle intervention du système de la *liturgie*, signalé la première fois, je crois, par le Prof. C. H. Becker (6). Elle explique le disparate des primitifs monuments islamiques. La bâtisse parait la principale passion des hommes

(1) S'ils se déplacent, c'est pour améliorer leur situation. Tel A'šā : طفتُ للمال ; Yāqoūt, E. V, 78.

(2) Cf. *Mo'āwia,* index s. v. *musique.*

(3) Vers satiriques à ce propos ; Yāqoūt, E. V, 73, bas ; *Aǵ.*, XXI, 33.

(4) قدم المدينة بمال وسلاح وثلاثين عبدًا من السُّغد : *Aǵ.*, I, 18.

(5) Yāqoūt, E. VI, 155, haut. Nombreux *qaṣr* dans le wadi 'Aqîq. Eau et *qaṣr* ; *ibid.*, V, 83, 3 d. l. ; qaṣr à Qobā (vers de Aḥwaṣ) ; Bakrī, *Mo'ǵam,* 725, 3 d. l. ; autre dans la ḥarra Wāqim ; Balāḏorī, *Fotoūḥ,* 14, d. l. ; Yāqoūt, E. VI, 144-145.

(6) Cf. E. Herzfeld, *Die Genesis der islamischen Kunst,* dans *Islam,* I, 60 sqq.

du jour. Elle marche de pair avec l'engouement pour les défrichements et les plantations. Aussi, en même temps que les artistes, voit-on affluer les entrepreneurs, les ingénieurs agricoles et hydrographes. On construit des mosquées monumentales, on creuse des puits, des canaux (1), on élève des barrages, on amène les eaux, captées dans les montagnes. Un gouverneur omayyade se permet d'établir la supériorité des nouvelles installations sur le liquide nauséabond, débité jusque-là par le puits de Zamzam (2).

Les limites de l'oasis de Médine s'élargissent et englobent les *ḥarras* (3) voisines ; la longue vallée du 'Aqîq (4) se remplit de villas et de châteaux. Bientôt, l'espace faisant défaut, les constructions envahissent les autres affluents du Idam. Vers l'occident les défrichements, la mise en valeur des terres vont rejoindre les oasis de Badr et de Ṣafrā' ; au septentrion ils touchent presque aux premières palmeraies de Wadi'l Qora. Nous avons montré précédemment les heureux changements, survenus entre Médine et la Mecque, et dans les environs de cette dernière métropole (5). Les propriétaires de ces lieux de plaisance, de ces domaines auraient été fort étonnés d'apprendre que le Ḥigaz traversait alors une crise économique, la dernière et la plus aigüe de ses crises séculaires. Ils auraient sans doute pensé à une crise d'abondance (6). A Marwan ibn al-Ḥakam, les terres de Fadak rapportaient annuellement la somme de 10,000 dinars (7). De ses pro-

(1) ربيع, canal d'arrosage à Médine ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*², II, 34, 6.

(2) Ibn al-Aṯîr, *Kâmil*, E. IV, 220 ; renseignement contesté par 'Ainî, (ms. B. Kh.) *sub anno* 89.

(3) Domaines et cours d'eau pour l'arrosage, شرج . اشراج dans la ḥarra ; Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 8, l. 10 ; 12 ; Yâqoût, E. V, 246, 250. A Médine tous les espaces vides finissent par être concédés ; Yâqoût, VI, 144-145.

(4) Complètement mis en valeur sous 'Omar ; Aboû Yoûsof, *Ḫarâǵ*, 34. Au temps du calife 'Oṯmân, tous les wâdis voisins de Médine sont remplis de palmiers ; Bakrî, *Mo'ǵam*, 751.

(5) Voir plus haut. A 'Osfân, à 'Arafa, à Marr aẓ-Ẓahrân, on rencontre عيون كثيرة بها اموالُ الناس . . . source coulante ; قرية جامعة ; Yaqout, E. V, 78.

(6) Aboû Ḏarr proteste contre l'accumulation de leurs richesses ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*², I, 368. Les rigoristes rapportaient à cette situation le verset du Qoran 9, 34 : الذين يكنزون الذهبَ والفضّةَ.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, V, 286.

priétés du Ḥiǵaz, Moâwia tirait 150,000 charges de dattes et 100,000 sacs de céréales ([1]). Aussi le calife dans son palais de Damas enviait-il le sort de l'intendant de ses domaines en ce district. « Heureux mortel! s'écriait-il, il passe le printemps à Ǵadda, l'été à Ṭaif, l'hiver à la Mecque! » ([2]) Un dattier avait fini par y représenter une valeur vénale de 1,000 dirhems ([3]).

La mode de la *badia* ([4]), des villégiatures désertiques, si commune chez les Omayyades, cadre mal avec l'hypothèse d'un ensablement, d'un dessèchement progressifs. Jusqu'au sein de la verdoyante Damascène, les califes et leurs hommes d'état conservent la nostalgie de la solitude. Nous dégageons une conclusion non moins favorable de l'extension des *ḥima*, activement développés par les califes ([5]). On y entretenait des milliers de dromadaires et aussi de chevaux. Les bons pâturages ne manquaient donc pas en Arabie ([6]). L'industrie humaine avait trouvé moyen de fournir au cheval, si difficile à élever au désert, les fourrages à sa convenance. Certaines de ces réserves pastorales, comme Ḍaryya et Rabada, mesuraient une superficie de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Dans toute la force du terme, le Ḥiǵaz était devenue une terre, « dont le corbeau ne s'éloignait plus » ([7]), une région où la présence de nombreux troupeaux fournissait à cet oiseau, ami du chameau, une abondante pâture ([8]).

([1]) Cf. *Mo'âwia*, 248.

([2]) *Mo'âwia*, 248; Qotaiba', *'Oyoûn*, 257, d. l.; le fils de 'Amrou ibn al-'Âṣi, 'Abdallah possède également au Hiǵâz un intendant قهرمان et de nombreux esclaves; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 369, 2 d. l.

([3]) Ibn al-Ǵauzî, *Ṣafwat aṣ-Ṣafwa* (m. B. Kh.) I, 178; cf. Ya'qoûbî, *Hist.*, II, 278; *Mo'âwia*, 246-47.

([4]) Cf. notre *Bâdia*, 93 sqq. Eloge de Ḥimâ Ḍaryya, pas de fièvre! Douceur de ses eaux! Ǵâḥiẓ, *Maḥâsin*, 119. Adam a été créé du limon de Ḍaryya; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 6. l. 7.

([5]) Cf. Bakrî, *Mo'ǵam*, 626; Yâqoût, E. IV, 372, 8. Voir plus haut.

([6]) D'après le calife 'Omar, le Ḥiǵâz ne convient qu'à des bergers; Ibn Ḫaldoûn, *Prolégomènes*, I, 303. On mentionne des provisions de paille à Médine; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 20, 20.

([7]) Bakrî, *Mo'ǵam*, 676.

([8]) Comp. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 19, 200; il abonde dans le voisinage des grands troupeaux de chameaux.

Parallèlement à l'extension des cultures, à la multiplication des pâturages et des troupeaux, nous voyons le mouvement de la population suivre la même proportion ascendante (1) : malgré les contingents considérables, fournis aux incessantes guerres de conquêtes. Sans doute l'importation d'esclaves, de prisonniers (2) contribua pour sa part à combler les lacunes causées par les levées militaires. Elle permit d'autre part — nous l'avons noté — grâce à l'introduction d'éléments étrangers plus industrieux, par l'adoption de méthodes nouvelles, de rompre avec les vieilles traditions, d'entreprendre les grands travaux de défrichement. Les rédacteurs des *Ṭabaqât* et des *Fotouḥ* en conviennent sans détours : « Quand le calife 'Omar vit abonder la main d'œuvre agricole, il se décida à expulser les Juifs de Haibar (3). Il prit la même mesure à l'égard des chrétiens de Nagran (4). Le départ de ces milliers d'hommes ne paraît pas avoir causé de vides dans la population de la Péninsule. C'est la situation visée par Ibn Qais ar-Roqaiyāt :

« Ah ! le beau temps, quand toute notre nation vivait unie, sans permettre aux passions (politiques) de diviser ses intérêts !

Avant que les tribus rivales, en convoitant l'hégémonie de Qoraiś, ne comblent de joie nos ennemis ! » (5)

Tout ce monde semble vivre dans l'abondance et non plus seulement dans l'abondance des temps anciens, celle des الأسودان, l'eau et les dattes (6). La population du Ḥiǵaz se montre avide de jouissances, de tous les raffinements de la civilisation : jouissances des arts, luxe des installations balnéaires, des palais ornés de fresques (7). Elle

(1) Médine prend l'extension d'une capitale ; un peu partout surgissent des قرية جامعة ; des villes, comme Yanbo', centre des 'Alides ; voir plus haut ; قرية عظيمة dans la région de Foro' ; Yāqoūt, E. V, 78 ; villages avec مزارع ; palmeraies et sources ; *ibid.*, V, 252 ; grand village avec *minbâr* au pays de Daus ; *ibid.*, III, 12, bas.

(2) Comp. *Aǵ.*, XIV, 85 ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 384, 5.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 83, 1.

(4) Cf. *Yazīd*, chap. XXII.

(5) *Divan*, XXXIX, 9-10.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 3 ; ou du lait et des dattes ; Ḥoṭai'a, *Divan*, V, v. 10.

(7) Nous le montrerons en publiant notre communication au 3e congrès archéologique de Rome (Oct. 1912): *Les arts figurés au premier siècle de l'hégire.*

reclame des mosaïques, jusque dans ses mosquées de Médine et de la Mecque. Les Omayyades construisent des routes pour les pèlerins et les jalonnent de pierres milliaires, à l'instar des anciennes voies romaines ([1]).

Cette évolution, toutes ces exhibitions d'un luxe insolent causèrent un véritable scandale parmi les vieux Compagnons survivants de Mahomet. Ils comparaient les privations du passé avec les prodigalités de l'heure présente. Bâtisses, plantations! Le Prophète n'avait pas laissé cet exemple. « لم أُبعث بزراع : je n'ai pas été envoyé pour planter » ([2]), aurait-il dit. N'avait il pas protesté contre l'acquisition des domaines, لا تتّخذوا الضيعة ? ([3]) A ces dictons, à ces traditions la nouvelle génération en opposait d'autres, plus en harmonie avec les tendances de l'époque. L'auteur du Qoran aurait qualifié de martyr le propriétaire, mort en défendant ses terres ([4]).

Quand après la défaite des Marwanides, les 'Abbasides pénétrèrent à la Mecque, ils déclarèrent gravement dans la chaire de la grande mosquée: « Nous n'avons pas pris les armes pour recommencer au milieu de vous à creuser des canaux et à construire des châteaux, لنحتفر فيكم نهرا ولا لنبتني فيكم قصرا » ([5]). Les bâtisses, les travaux hydrographiques! Pour désigner le régime des Omayyades au Ḥiǵaz — car il s'agit de cette province — leurs ennemis ne trouvaient pas de caractéristiques mieux appropriées. Cette période ils la déclarèrent close pour l'Arabie. Aucune promesse ne devait être mieux tenue.

([1]) Yāqoūt, E. I, 26, 7. Il est fait allusion à ces milliaires, dans un vers des *Naqā'iḍ Ġarīr*, 293, 3 v., variante اميال au lieu de امثال ; voir le scolion sur ce vers ; Ibn Rosteh, *Géogr.* 56, 10. Comp. Yāqoūt, VI, 265, 6 d. l.

([2]) I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 65 ; Nasā'ī, *Sonan*, E. II, 258. Mahomet loue l'agriculture ; Yāqoūt, E. V, 99, 3-4.

([3]) Ḥanbal, *Mosnad*, I, 443 ; cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ*[1], I, 457 ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, I, 260 ; *Mo'āwia*, 238.

([4]) *Mo'āwia*, 242 ; *Osd*, II, 307 ; Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, (Kr.) II, 108, n. 33 : باب مَن قُتل دون مالِهِ ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[1], I, 50 ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, I, 266 ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 79, 188-89 ; II, 310. On a étendu le privilège à tous les assassinés ; cf. *Mo'āwia*, 242 ; n. 3 ; Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, (Kr.) II, 209, 6 ; ainsi le fils du calife 'Otmān (voir plus haut) assassiné par les Sogdiens ; *Aġ.*, II, 85.

([5]) Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 127.

Impossible d'assumer plus franchement devant l'histoire la responsabilité pour la décadence de la Péninsule! ([1])

A vrai dire, le nom du Prophète se trouvait fort mal à propos mêlé à cette discussion. Mahomet n'avait jamais négligé à ce point les intérêts de sa liste civile et de ses domaines médinois ([2]). Il n'en est que plus remarquable de voir ce thème revenir avec persistance dans les lamentations de cette époque ([3]). Sans cesse l'opposition reproche aux Omayyades leur politique agraire, la préoccupation d'arrondir leurs possessions domaniales. Or ces princes étaient, nous le savons, grands propriétaires fonciers au Ḥigaz. Ils accordèrent toujours le meilleur de leur attention à cette province, berceau de la religion, de l'empire arabe et de leur famille. D'autre part le changement opéré en un demi-siècle de ce régime avait été si brusque, que les rares survivants parmi les contemporains de l'hégire y perdirent la notion de la réalité. Les résultats ne se montrèrent pas moins surprenants. Les palmeraies, vendues des centaines de mille dirhems, devaient être extraordinairement productives ([4]) pour atteindre ces prix, le sol posséder une incomparable fécondité.

([1]) Ils profitent des révoltes pour dévaster, détruire établissements et plantations de leurs ennemis ; Yāqoūt, E. V, 180.

([2]) *Fāṭima,* 78-79 ; 112.

([3]) Cf. *Moʿāwia,* 238 ; *Ziād ibn Abīhi,* 65 sqq.

([4]) Maqdisī, *Géogr.*, 67, 13, vante pour son temps la fécondité de l'Arabie abondance des eaux d'arrosage ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ,* 55, 5 sqq.

VII

Même sujet. Explication de l'expansion et des conquêtes arabes. Le facteur économique. Un climat rigoureux peut être amélioré. Les ʿAbbāsides et la décadence de l'Arabie

Ici encore la poésie contemporaine vient nous rassurer contre la possibilité d'une erreur de perspective. Ce danger est-il vraiment à craindre, quand nous disposons de l'énorme dossier, recueilli par l'auteur de l'*Aġānī* et les collections similaires. Les Šoʿoubyya ont chargé, comme à plaisir, le tableau de la misère des Bedouins ([1]) et de la désolation de l'Arabie; ils ont assombri toutes les couleurs ([2]). Tout en admirant sincèrement ses ancêtres, Abou'l Farag ne songe pas à polémiquer avec ces adversaires de la nationalité et de la suprématie arabes. Il se contente de nous introduire dans la société des artistes, musiciens et poètes, auxquels il a consacré son recueil. Les charmes de leur compagnie l'amènent à oublier toute autre préoccupation. Nous ne possédons plus les productions musicales de ces anciens maîtres, royalement récompensés par les puissants du jour et s'obstinant à demeurer au Ḥigāz, malgré les pressantes invitations des califes syriens.

([1]) Ils sont dévorés par la vermine; A. Tammām, *Ḥamāsa*, (Fr.), 633, 3 v.; *Ḥamīs*, II, 42; *Aġ.*, XXI, 195, 1, 19; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 81, 13; I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 72, 13, 17, 20. Ils meurent de faim; Gāḥiẓ, *Maḥāsin*, 119, 10; Boḫārī, (Kr.) II. 292, d. l.; 337, 6, 10; I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 223, 21.

([2]) Ġāḥiẓ, *Avares*, 252, 11; 263, 11; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 9-10; *Moʿāwia*, index s. v. *Bédouins*. Sur les Šoʿoūbyya, cf. Goldziher, *M. S.*, I, 147 sqq; *Moʿāwia*, 356, note; 424, 429; ils détestent le chameau; *ibid.*, 429, note.

Mais les poesies, embellies par l'art des musiciens, nous sont restees. Le ton en est d'une gaieté [1] exuberante : elles celebrent le vin, l'amour, le bonheur de vivre dans le cadre idyllique des oasis, des ḥimās et des *bādias* arabes. Quand parmi les familles omayyades, fixées au Ḥigaz, les discordes civiles forcent des membres a emigrer en Syrie, ces hommes s'y considèrent comme en exil [2]. Ils pleurent au souvenir de Médine :

« Des châteaux, ornés de fresques, avec leurs donjons élevés, où roucoulent les tourterelles ».

كلّ قصرٍ مشيد ذي اواشٍ   يتغنّى على ذراهُ حمام (3)

A fortiori faut-il s'attendre à retrouver ces accents chez les Bédouins. A l'etranger ils soupirent après leur desert [4]. Ils le regrettent pendant leur séjour à la Mecque et au sein de la plus genereuse hospitalité. Tel Aboū'ṭ-Ṭamaḥān:

« Ma chamelle a soupiré et son maître l'a imité. Elle se rappelle sa patrie et moi je songe aux miens.

Que ne connaît-elle les spéculations commerciales [5] ! Elle prendrait plaisir à la Mecque d'échanger l'*idḫir* [6] contre son fourrage favori, le *ḥamḍ* ».

الَا حنَّتْ امرولْ واتتبَّ (7) ربُّنا   تذكر اوطانًا واذكرُ معْشري

ولو عرفَتْ البيوعَ لَسَرَّهَا   بمكَّة ان تبتاعَ حمضًا باذْخِرِ (8)

(1) Comp. Ibn Qais ar-Roqaiyāt, *Divan*, XXXIX, 9-10.

(2) Après son expulsion de Médine, le premier mouvement de Marwān ibn al-Ḥakam sera de rentrer au Ḥiǵāz, malgré le triomphe d'Ibn Zobair. Pour le retenir il faudra toute l'éloquence de ʿObaidallah fils de Ziād. Cf. F. Buhl, *Die Krisis der Umajjadenherschaft im Jahre 684*, dans *Zeits. f. Assyr.*, XXVII, 50-64.

(3) *Aġ.*, I, 15.

(4) Yāqoūt, E. I, 85 ; III, 260, 272, 347, 348 ; V, 144-45 ; 181 ; 231 ; 235 ; 250 ; 272 ; 309 ; 339 ; 343 ; VI, 83. Bakrī, *Moʿǵam*, 459.

(5) Allusion aux goûts mercantiles des Qoraišites ; cf. notre *République marchande*, passim.

(6) Cf. Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 42-43. Voir plus haut. C'était une plante, spéciale au territoire de la Mecque ; Yāqoūt, E. V, 224 (vers attribués au nègre Bilāl).

(7) De أَتَّ .

(8) *Aġ.*, XI, 134.

Cette nostalgie du désert domine toute l'ancienne littérature arabe. Ici encore il sera prudent d'assigner une part au convenu, à la tyrannie des anciens modèles. Aux environs de l'hégire la poésie arabe commence déjà à se *hiératiser*: elle connaît un moule et des poncifs obligatoires. Mais jusque derrière ces formes conventionnelles se cache un sentiment réel. Nous l'avons jadis signalé chez le poète Aḫṭal (1). On le retrouve chez les rimeurs attirés à la cour de Damas (2). Aḫṭal, le chantre des Omayyades, comblé de faveurs par le calife, une fois sa cour faite, ne trouvait rien de plus pressé que de rejoindre ses contribules au nord des steppes de la Palmyrène.

La majorité des poètes préislamiques, étant originaires du centre de l'Arabie, le Naǵd (3) a naturellement bénéficié des descriptions enthousiastes, célébrant les charmes et le climat de cette région. Leurs auteurs déclarent préférer mourir de faim plutôt que de quitter leur patrie, le Naǵd et le Ḥima Ḍaryya (4). Aussi dans la littérature postérieure est-il devenu, comme un topique, d'éprouver et d'exprimer les mêmes impressions. Tous les voyageurs, tous les géographes croient devoir composer un paragraphe pour vanter la salubrité, les avantages de cette région, la constance de sa température en toute saison (5). Les explorateurs européens enregistrent d'ailleurs le même témoignage.

Exagérations de dilettanti! Tant qu'on voudra! Désir d'étaler sa familiarité avec l'ancienne poésie — devenue de bonne heure une jouissance d'esthète — atavisme, retrouvant du charme dans le pays des ancêtres! Tous ces sentiments peuvent avoir inspiré ces élucubra-

(1) Cf. *Chantre,* 154-55.

(2) Aucun ne consent à s'y fixer, malgré les instances des Omayyades. Souvent leurs gratifications doivent aller les chercher au désert. Cf. *Chantre,* 51-52. Comment concilier cette situation avec l'hypothèse de la misère, chassant les Arabes de leur pays?

(3) Cf. Caetani, *Studi,* I, 304.

(4) Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E, I, 148; Bakrī, *Mo'ǵam,* 626-39; Yāqoūt, E. IV, 373; V, 83; on regrette surtout les eaux du Naǵd; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin,* 119. Pour Ḥimā Ḍaryya voir plus haut, *passim.* Endroit le plus salubre du Naǵd; Yāqoūt, E. V, 260 d. l.

(5) Ibn Ǵobair, *Travels*², 203-204; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages,* I, 408, lequel pille outrageusement son devancier.

tions. Mais cette explication ne peut convenir aux poètes, antérieurs à l'hégire, à leurs successeurs du premier siècle, ayant célébré avec tant de ferveur leur patrie. Une race à son déclin, obsédée par les lugubres images de la destruction physique, luttant péniblement contre l'envahissement des sables n'inventerait pas ces accents. Des naufragés ne chantent pas sur le radeau les séparant de l'abîme (¹). Stoïcisme, insouciance, comment l'appeler? Il n'y a pas d'exemple d'une pareille fiction littéraire, d'un chauvinisme aussi héroïque, exaltant le bonheur de vivre au milieu des affres de l'agonie. Dans cette dernière hypothèse on devrait pouvoir surprendre des voix discordantes. L'individualisme bédouin ne redoutait pas de se singulariser, de rompre en visière avec les idées reçues. Dans la défiance, manifestée par le Qoran à l'égard des poètes, on retrouve la rancune, la protestation contre leurs allures indépendantes.

* * *

Après la mort de Mahomet, *la faim a chassé les Bédouins de leurs déserts* (²). Cette formule demande à être appréciée à sa juste valeur. Elle constate que le nomade n'a jamais renoncé à l'espoir d'améliorer son sort ; qu'il demeure un incorrigible pillard, décidé à récolter là, où il n'a pas semé (³). Ce programme, les Bédouins de l'intérieur de la Péninsule l'ont toujours mis en pratique aux dépens des palmeraies et des oasis (⁴), situées dans leur voisinage, comme les tribus de la périphérie n'avaient jamais cessé d'empiéter sur les frontières, les séparant des pays de culture (⁵). On peut poursuivre la série de ces

(¹) Comme on le raconte des naufragés du *Titanic*.

(²) Parmi les conquérants beaucoup n'ont pas d'habit de rechange ; Michel le Syrien, *Chronique*, (éd. Chabot), II, 421-422. Parmi eux certains ressemblaient à ce Bédouin, dépeint par Qotaiba, *Poesis*, 361, 8 : كان لحمًا في شملةٍ لا تُواري استَهُ .

(³) De nos jours encore il s'arroge des droits de propriété sur les terres cultivées dans son voisinage ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, 11.

(⁴) Malgré le prestige de Mahomet et l'établissement du ḥaram de Médine, les Bédouins ne cesseront de piller l'oasis et d'enlever les troupeaux du Prophète ; Yāqoūt, E. V, 90 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 52.

(⁵) Comp. l'exemple des Banou Ǵodām ; *Yazīd*, 282.

empiètements pour le moins depuis l'époque d'Hammourabbi. Tout devait engager les Arabes à y persévérer. En cas d'échec, il leur suffisait de regagner leurs déserts, où personne ne songerait à les poursuivre. Dans cette vie mouvementée, l'hégire allait marquer une date importante. La révolution religieuse devait profondément bouleverser les conditions d'existence de l'Arabie occidentale.

Le Qoran travailla à réunir les tribus du Ḥiǵāz. La prédication de Mahomet réussit à mettre sur pied une armée, la plus nombreuse, la plus disciplinée qu'on eût vue jusque-là dans la Péninsule. Cette force ne pouvait longtemps demeurer sans emploi (1). Par ailleurs l'islam, en imposant la paix entre les tribus, ralliées à la nouvelle religion (2) ou simplement à l'état médinois en formation, — le *ta'līf al-qo'oub* poursuivait ce dernier objectif — l'islam allait fermer toute issue à l'inquiète activité des nomades. Il prétendit supprimer, à tout le moins limiter, le droit de razzia (3), placé à la base de cette société patriarcalement anarchique. Il fallait s'attendre à voir le torrent, momentanément endigué, déborder sur les régions frontières.

Que Mahomet ait assigné ce but à leurs efforts? Il devient difficile de défendre cette thèse, trop facilement acceptée jusqu'ici. L'une après l'autre croulent les théories, échafaudées pour expliquer les origines du mouvement islamique par la mégalomanie des rédacteurs de la *Sīra* (4). Le dramaturge H. de Bornier (5) s'en est inspiré, lorsqu'il nous présente le Prophète gourmandant ses fidèles tremblants à l'approche présumée des Byzantins (6):

Les Romains près de nous? — Je les trouvais trop loin!
Toute guerre me plaît, qui mettra moins d'espace
Entre nous et ces fils de la louve rapace.

(1) Voir Caetani, *Studi*, I, *La psicologia delle grandi vittorie musulmane*, 338 sqq.

(2) Les chefs puissants, comme 'Oyaina ibn Ḥiṣn, continueront leurs razzias; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 302, 15.

(3) Le signe de la décrépitude physique c'est ترك الغزو ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 657, 11. Le généreux Ḥātim aṭ-Ṭayy subordonne ses paiements au succès de la prochaine razzia; il s'acquittera بعد الغارة ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 81.

(4) Désireux de fournir une base historique à l'universalité de l'islam.

(5) *Mahomet*, III, sc. 5.

(6) Comment le ḥadīṯ lui fait prédire le siège de Constantinople; *Mo'āwia*, 444.

Nos autres ennemis : Persans, Egyptiens,
Leur sort était fixé dans mes projets anciens.
Je vois mieux sous le ciel que Médine et la Mecque,
Je vois la péninsule italique et la grecque,
Je vois Rome, ouverte après quelques combats,
Constantinople, clé de l'Europe là-bas,
Puis l'Espagne qu'un double océan enveloppe,
Et puis les profondeurs obscures de l'Europe !
C'est là qu'il faut aller, c'est là que nous irons !
Battre ces froides mers de nos fiers avirons.
A nos chevaux guerriers ouvrir ce monde immense.
C'est l'œuvre de l'islam, c'est moi qui la commence.

La tirade est éloquente, mais on la concevrait à peine sur les lèvres du calife Mo'awia (1). En réalité le Prophète est mort sans avoir regardé au-delà des limites de l'Arabie. Au besoin les pointes rapides, poussées par lui dans le Nord du Ḥiǵâz auraient suffi pour calmer l'ardeur de ses velléités conquérantes (2), s'il en avait nourri de ce côté. Toutes ces tentatives se terminèrent par des désastres, comme Mouta (3), ou se limitèrent à la levée d'une contribution de guerre : ce fut le cas de l'expédition de Tabouk. Mahomet jugea prudent de ne pas dépasser cette limite (4). Dans l'hypothèse d'un meilleur succès, il eût probablement poussé plus loin, pour razzier et rançonner les districts du *limes*, situés au delà de Adroḥ et de Ǵarbâ'. L'expédition de Osâma ibn Zaid, organisée au moment de sa mort, se borna à un *raid* rapide, qu'il ne put sans doute refuser à l'impatience des siens, réduits à l'inaction, depuis Taboûk (5).

Aboû Bakr — affirme-t-on — lança les siens sur la Syrie, afin de

(1) Au moment d'envoyer son fils Yazîd au siège de Constantinople! Cf. *Mo'âwia*, 442 sqq.

(2) Cf. *Yazîd;* chap. XIX.

(3) Le récit traditionnel de cette journée doit être remis à l'étude. La *Sîra* l'a utilisé pour arranger une fin honorable à Ǵa'far aṭ-Ṭayyâr, par ailleurs complètement inconnu. On voulait également préparer le lecteur aux exploits futurs de Ḫâlid ibn al-Walîd.

(4) Considérée comme la frontière du Ḥiǵâz. Il est remarquable qu'on ne peut prouver la présence de Mahomet en dehors de cette province, même du côté du Naǵd.

(5) Cf. *Yazîd,* loc. cit.

produire une heureuse diversion, après la crise de la *ridda* ! Cette diversion, très reelle d'ailleurs, fut déterminée par une suite de circonstances, indépendantes de la volonté du premier calife. L'histoire des conquêtes mieux connues [1] montre comment les deux premiers successeurs de Mahomet reproduisirent dans leur attitude les hesitations du Prophète [2]. S'ils interviennent alors, c'est pour restreindre le mouvement d'expansion. Ils l'auraient dirigé, assurait-on : en réalité, ils le subirent. Leur prudence se trouva débordée par l'ambition, souvent par l'imprévoyance, par l'impéritie de leurs auxiliaires. Bédouins, capitaines, califes furent menes par les événements. Tout leur réussit, jusqu'à leurs echecs ; ces derniers en les obligeant à renforcer les anciens cadres et à chercher l'occasion d'une revanche.

Ensablement, dessèchement, évolution cosmique et climatologique ? A notre avis, l'expansion islamique comporte une explication encore plus terre-à-terre. Elle est nee de l'irrésistible penchant à la razzia, animant tous les Arabes. Le succès de ces incursions tumultueuses, dû à une meilleure organisation militaire, leur a suggéré tardivement l'idée d'occupation et de conquête, idée absente au début.



Le Prof. Walther [3] demeure persuadé de la possibilité d'améliorer le climat et le sort des contrées désertiques : « Avec la parole magique *irrigation* la jeune Amérique restitue aux bénédictions de la culture d'immenses étendues stériles. Au moyen de gigantesques travaux d'irrigation, la Russie métamorphose en un fertile jardin la

(1) Surtout depuis les travaux du Pr. Caetani. Ce n'est pas un mince éloge d'avoir pu entièrement renouveler la matière, après les études du regretté de Goeje.

(2) 'Omar recueillit le bénéfice des heureuses imprudences, commises sous Aboū Bakr. En ce sens la Tradition a raison de lui attribuer le mérite des conquêtes. Il se vit entraîné à soutenir militairement les bandes de pillards, partis sous son prédécesseur.

(3) *Wüstenbildung*, 73, Rappelons l'extension du système d'irrigation en Egypte, depuis l'établissement des barrages d'Aṣwān.

désolée Transcaspie ..... Il suffit d'une certaine quantité d'eau pour faire produire à ces terres vierges les plus riches moissons » (1).

Nous avons également affirmé notre confiance dans le rôle reservé à l'activité humaine pour transformer les terres désertiques. Il est donc permis de mentionner « les modifications, produites par les forces en activité dans le désert, mais sans toutefois amener un changement de climat » (2). Ces agents de destruction, nous les avons signalés plus haut. Leur action se reduit à un excès de minéralisation, compromettant le développement de la vie végétale. Le désert est la création de cette salinité exagérée. Nous avons de même énuméré les forces agissant en sens contraire, et réussissant avec des alternatives diverses à rétablir l'équilibre vital. L'histoire climatologique de la Péninsule se résume dans la lutte de ces eléments opposés. Il appartient à l'homme de promouvoir l'action des forces conservatrices. Combien en ce domaine son action peut être féconde, nous pensons l'avoir montré plus haut.

A la gloire des Omayyades Ibn Qais ar-Roqayyāt a consacré le vers suivant (3):

« Pépinière de rois, seuls ils s'entendent à réaliser le bonheur des Arabes »,

وأنّهم مَعْدِنُ الملوك فلا تَصْلُحُ إلّا عليهم العَرَبُ (4)

Toute l'histoire de la dynastie omayyade prouve la vérité de cette affirmation. Elle fut par excellence la dynastie arabe, *das arabische Reich!* Ces souverains n'ont pas seulement attesté leur habileté dans le gouvernement des nomades; mais la Péninsule, le Ḥiǵāz en particulier, leur doivent les plus enviables bénédictions, la preuve tangible des ressources, cachées dans les entrailles de cette terre. Elle succombait sous les rigueurs du climat, non moins peut-être sous l'abandon, où la laissaient ses populations fatalistes, mal préparées par des

(1) Abondance des eaux d'arrosage; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 55, 5 sqq. Cf. Auler Pascha, *Die Hedschasbahn,* II, chap. III, *Wasserversorgung*, p. 55 sqq.

(2) Walther, *op. cit.*, 289.

(3) Au sortir des longues guerres civiles, consécutives à la chute des Sofiānides. Le poète parle d'expérience!

(4) Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, I, 35.

siècles de liberté anarchique à la lutte contre les éléments hostiles. « Le *sail*, l'inondation apporte la bénédiction ! » chantait le poète Ḥotai'a ([1]), un des moins sympathiques représentants de l'individualisme bedouin. Rien de plus exact. La climatologie ne pourrait mieux dire ! Périodiquement les trombes d'eau, les inondations ([2]) doivent débarrasser la steppe arabique de ses efflorescences salines ([3]), de la gaine minérale, sous lesquelles elle étouffe. La tâche n'est pas facile. Certaines sabaḫa — nommons celle de 'Ora'ir — « demeurent infécondes, même après avoir été lavées par six mois de pluies ininterrompues »

ولاتنبت المرعى سباخ عُراعِرٍ ولو نُسِبت بلماء ستّة أشهر ([4])

Les califes de Damas assumèrent la mission d'assurer à leur patrie d'origine le bénéfice d'une inondation disciplinée, régularisée. Ils créèrent l'arrosage artificiel ([5]), pour suppléer aux caprices, à l'insuffisance des eaux météoriques. Dans notre *Mo'âwia* (242-43), nous avons donné l'esquisse de ces efforts, remarquables pour le pays et l'époque, où ils furent tentés. Ces travaux permirent aux croyants dans les villes saintes d'accomplir les cinq lotions quotidiennes, introduites après la mort de Mahomet par l'évolution rituelle. Le premier calife sofianide ne recula pas devant d'énormes dépenses pour creuser des puits, établir des jardins à 'Arafa et jusque dans la stérile banlieue de la Mecque ([6]). Il y éleva des digues contre les inondations soudaines, causées par les trombes hivernales, il construisit des fontaines avec des réservoirs pour arroser les propriétés voisines ([7]). Ces mesures

([1]) *Divan*, III, 7 ; ou plutôt c'est le scoliaste, interprétant Ḥotai'a, comme suit : اذا جاء سَيلُهُ جاء بخير كثير .

([2]) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 11, 3 ; digues, barrages ; *ibid.* 11.

([3]) Les *sabaḫa*, empiétant sur le domaine des oasis, comme à Médine ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 205, 332, 762 ; cf. Yāqoūt, E. VI, 132, bas.

([4]) Yāqoūt, E. VI, 133.

([5]) A Médine عين devient fréquemment synonyme de مال = domaine ; cf. Bakrī, *Mo'ǵam*, 624, 4. On commençait par creuser un puits; eau et قصر ; Yāqoūt, E. V, 83, 3 d. l.

([6]) Sur la végétation spontanée de ce district, voir Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 44-45.

([7]) Voir les références dans *Mo'âwia*, 243. Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, (Kr.) II, 222, 10. Il est malaisé de décider si les nombreux *sadd* ou *sodd* désignent un barrage pour les eaux, ou une montagne, barrant la route. Cf. *Tāǵ 'Aroūs*, II, 373 ; Gloss. Ṭabarī, s. v. سدّ ; *Mo'âwia*, 248, n. 5.

transformèrent les environs de la Mecque, où, un demi-siècle auparavant, les contemporains de Mahomet trouvaient l'existence insupportable ([1]).

Pour capter les eaux, recueillies sur les flancs abrupts du mont Ohod, Mo'awia se vit forcé de pratiquer des tranchées dans le cimetière, où la Tradition place les tombes des martyrs de la fameuse bataille ([2]). Cette opération amena leur exhumation sans soulever d'ailleurs des protestations ([3]). Mo'awia n'hésite pas davantage devant les travaux considérables, nécessités pour amener l'eau des sources, captées au loin dans les montagnes ([4]).

Chez les Omayyades, les domaines du Ḥiǵaz figuraient en tête de leur liste civile. Tous travaillèrent à les arrondir. Il était interdit de les aliéner ; à aucun prix ils ne devaient sortir de la famille régnante ([5]). Cet attachement aux oasis minuscules, péniblement mises en valeur, devait contribuer à augmenter la prospérité agricole du Ḥiǵāz. Toutes les grandes familles de Qoraiś, et celles originaires de Médine, tinrent à honneur de rivaliser avec le souverain pour améliorer les propriétés, situées en cette province. Nous savons comment elles se virent récompensées. On en trouve la meilleure preuve dans le prix des terres et l'importance des récoltes, obtenues à cette époque ([6]). Un gouverneur de ce temps estimait le bénéfice annuel, réa-

([1]) Ibn Hiśām, *Sīra,* 188 ; cf. *République marchande,* 28-29.

([2]) Il s'agissait en réalité d'un cimetière de Bédouins, morts de la petite vérole. Cf. *Fāṭima,* index s. v. *Ohod ;* Ḥanbal, *Mosnad,* III, 398, 5 ; Wāqidī (Kr.), 263 ; *Mo'āwia,* 243, n. 4.

([3]) Voir pourtant Goldziher, *M. S.*, II, 314. En réalité la Tradition au sujet des tombes d'Oḥod n'était pas encore formée ; Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba,* E. I, 354. Cette circonstance expliquerait l'indifférence des contemporains de Mo'āwia.

([4]) *Mo'āwia,* 248.

([5]) On voit un frère du calife et 'Abdallah, fils de 'Amrou ibn al-'Āṣi, se disputer un de ces domaines, les armes à la main ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[2], II, 67. Peut-être des *ṣadaqāt,* comme c'est le cas pour les 'Alides, Zobairides etc. Pourtant je ne rappelle aucune mention de *ṣadaqāt* omayyades au Ḥiǵāz.

([6]) Voir plus haut. Les Zobairides créent des domaines dans la dépression, « wādi Taboūk » ; Yāqoūt, E. V, 70, 12. Pour les environs de la Mecque, عيون كثيرة فيها اموال الناس, (citation dont je ne retrouve plus l'original).

lise par lui dans le seul gouvernement de la Mecque supérieur à la somme globale de 100,000 dirhems (1).

L'avènement des ʿAbbāsides ruina toutes ces belles espérances. Triste exemple de l'influence néfaste, exercée par la politique sur l'avenir économique d'une région (2). Pour l'Arabie on a trop souvent négligé ce facteur important. Le triomphe des califes de Bagdad marqua la fin de l'hégémonie arabe et l'apogée de l'activité littéraire des Šoʿoubyya, ennemis déclarés de la supériorité politique des conquérants. Pour mieux la battre en brèche, ils se mirent à railler la grossièreté de mœurs, la misère des nomades (3) ; ils exagérèrent la désolation physique de l'Arabie. Ces thèmes devinrent à la mode dans les cercles officiels de Bagdad. Plus funeste pour le pays que ce mouvement littéraire fut l'attitude des nouveaux détenteurs du califat.

Ils s'acharnèrent sur les monuments, élevés par leurs rivaux, sur leurs tombes et, fait plus grave pour le sort économique du Ḥiǵaz, sur les œuvres d'art, sur les travaux d'intérêt agricole, exécutés par les Omayyades (4). Ce fut le signal de la longue décadence où cette province continue à gémir. Les familles dirigeantes, les grandes fortunes, les capitaux émigrèrent, laissant derrière elles la ruine et l'anarchie. Les barrages cessèrent d'être entretenus ; les puits furent comblés ; leurs eaux s'évaporèrent et se changèrent en dépôts salins (5). Le sable envahit les palmeraies, les efflorescences minérales recouvrirent la superficie des *ḥimā*, des pâturages réservés, créés par l'industrieuse sollicitude des anciens califes. Pendant deux ou trois siècles,

(1) Cf. *Aǵ.*; III, 103, 4; *Moʿāwia*, 30, n. 3.

(2) Winckler, *Mitt. vorderasiat. Gesells.*, 1901, p. 39; Caetani, *Studi*, I, 316.

(3) Voir plus haut. On insiste beaucoup sur les lézards, mangés par les Bédouins; Yāqoūt, E. III, 205, d. l. Comp. le portrait repoussant, tracé du père du poète Ǵarīr; Qalqaśandī, *Ṣobḥ*, I, 229. La contrepartie; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 202, sqq.

(4) Cf. *Moʿāwia*, 242, n. 3.

(5) Peu de puits anciens ; à Mośallal les eaux ont disparu depuis la période islamique ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 166, 6-8 ; Bakrī, *Moʿǵam*, 779, 2 d. l. ماء قديم جاهلي ; (*ibid.*, 764, 5, à propos de Mośallal, il faut lire Moslim ibn ʿOqba au lieu de Moslim ibn Qotaiba. Il s'agit du terrible vainqueur de la Ḥarra ; cf. *Yazīd*, chap. XVII). Yāqoūt, E. V, 111 ; autres puits comblés ; *ibid.*, V, 357. Comparez à l'époque préislamite le zèle des principaux Qoraiśites pour creuser de nouveaux puits ; Bakrī, *op. cit.*, 766.

on continua à manifester de l'intérêt pour la route des pèlerinages, menant de l'Iraq aux villes saintes. Quant au pays lui-même, il avait perdu son importance aux yeux de souverains, tous fils d'esclaves étrangères, se débattant péniblement contre les maires du palais et la turbulence des gardes prétoriennes. Désormais dans la lutte contre l'implacable climat, la Péninsule se trouvera abandonnée à elle-même.

Abandon redoutable! Nous le comprendrons mieux, quand nous aurons connu de plus près les Bédouins.

III.

LES BÉDOUINS

I (*)

Jugement général sur le Bédouin. Ses qualités morales. Son individualisme; son courage douteux. La ténacité, sa qualité maîtresse

Dans les pages précédentes, nous nous sommes attardé à étudier l'aspect, les conditions physiques de l'Arabie, les ressources offertes par le pays à l'existence et au développement d'un peuple. Il est temps de nous occuper de ce dernier. Après avoir minutieusement inspecté le domaine, étudions son propriétaire.

Sur un territoire ainsi constitué, végète une population forcément clairsemée. Elle se divise en deux fractions: les nomades et les sédentaires, les Bédouins et les habitants des oasis et des villes. Nous aurons vite fait d'énumérer les cités du Ḥiǵaz. On comptait en tout trois agglomérations urbaines: au Nord Médine, au Sud la Mecque et non loin de celle-ci vers l'Orient et le Nagd, Ṭâif, située dans la chaîne de Sarāt ([1]).

Les Bédouins formaient la grande majorité de la population du Ḥiǵaz. A ce titre ils méritent d'attirer les premiers notre attention. Chez eux le type arabe s'est le mieux conservé. On n'en peut dire autant des sédentaires. Quoique incessamment renouvelés par les afflux du désert, parmi eux les influences et même des infiltrations

(*) Les pages suivantes reproduisent un cours, professé à la *Faculté orientale* de l'Université de Beyrouth.

([1]) Maqdisī, *Géogr.*, 83, bas, proclame, pour son époque, Qorḥ (centre principal du Wādi'l Qorā) la ville la plus importante du Ḥiǵāz. Pour la période voisine de l'hégire, rien ne trahit l'existence au Wādi'l Qorā d'un centre urbain considérable. Cfr. Yāqoūt, L. VII, 48-49, textes anciens relatifs à Qorḥ ; Bakrī, *op. cit.* 736.

étrangères sont indéniables. La Mecque était un centre cosmopolite [1], Médine fortement judaïsée. Rien de pareil chez les Bédouins, protégés par leur isolement contre l'envahissement des mœurs du dehors.

Que penser de l'Arabe ? Quel jugement porter sur l'habitant des mystérieuses solitudes de l'Asie Antérieure ? Comment ce peuple, la veille inconnu du vieux monde, fut-il amené à une brusque entrée en scène sur le théâtre de l'histoire ? Il s'agit d'énumérer, de préciser les causes qui le préparèrent à être le créateur, le propagandiste armé du monothéisme le plus récent : مادّة الاسلام, la matière de l'islam [2], selon une expression, attribuée au calife 'Omar.

* * *

L'Arabe est un peuple éminemment ouvert [3]. Même rencontré pour la première fois, le Bédouin, malgré ses dehors frustes, ne peut être confondu avec un barbare. Son attitude décidée, l'à propos, la finesse de ses répliques, l'aisance, avec lesquelles il accueille l'étranger, produiraient bien plutôt l'impression de quelque gentilhomme déchu, d'un descendant attardé des patriarches bibliques. Tout chez ce gueux complète l'illusion, jusqu'à ses dehors solennels, et ses haillons décoratifs. Placé dans des conditions favorables, il est en mesure de s'assimiler nos progrès les plus raffinés. Il fournira des dynasties à la Babylonie, un législateur comme Hammourabhi ; à Rome un empereur, Philippe l'Arabe, des adversaires aussi redoutables que Zénobie, un moment maîtresse de l'Orient. Il élèvera les monuments de Palmyre et de Petra et concentrera entre ses mains le commerce de l'Asie Antérieure. Cet illettré aime et cultive passionnément une poésie, à la facture savante, aux formes archaïques, riche d'expressions sententieuses plus que d'idées, ne manquant d'ailleurs ni d'harmonie, ni de

(1) Cfr. notre *République marchande.*

(2) مادّة signifie aussi secours, réserves, comme مَدَد ; 'Omar a pu viser cette dernière signification. Les citadins de Médine lui ont fait proclamer que les Bédouins constituent les réserves *armées* de l'islam.

(3) Doughty, *Travels,* II, 32, 89 les trouve fins politiques ; Comp. A. Musil, *Arabia Petraea,* III, 24.

pittoresque, ni surtout d'une étonnante variété de formules. Si la langue peut être considérée comme reflétant l'image d'un peuple, l'idiome arabe devrait suffire pour nous interdire de reléguer les Bedouins parmi les nations sauvages. Structure grammaticale merveilleuse, abondance de formes, opulence étonnante du vocabulaire, voilà assurément des propriétés philologiques peu communes. Ce sont celles de l'idiome du désert.

Venons aux qualités morales [1]. Ici une grande réserve s'impose. Après une longue familiarité avec plusieurs fractions, composant le peuple arabe, avec sa vaste littérature, je ne me sens pas le courage de reprendre à mon compte le tableau idyllique, élaboré par certains orientalistes. Sous l'influence de souvenirs littéraires, il nous arrive d'emboiter trop facilement le pas derrière ces maîtres. Quand j'aurai qualifié le Bédouin d'*individualiste*, j'aurai renfermé en un mot les plus graves lacunes de son caractère moral. Jamais il n'est parvenu à se hisser jusqu'à la dignité d'animal social, πολιτικὸν ζῷον [2]. D'où absence de devoûment, de sacrifice à l'intérêt commun; tout le cortège des bienfaisantes vertus sociales: la douceur surtout, l'humanité, charmes de cette vie terrestre, زينة الحياة الدنيا [3], lui font défaut.

L'âpre désert, où se dresse sa tente, le force à vivre dans l'isolement, lui et les siens. La solitude farouche exaspère son individualisme. Chaque voisin devient pour ainsi dire un rival, venant lui disputer l'eau parcimonieuse du puits et les maigres pâturages, l'herbe rare, assurant l'existence de son troupeau [4]. Situation tendue! Incessamment elle ramène la répétition des scènes bibliques de l'époque

(1) Pour les pages suivantes, consulter Caetani, *Studi,* pp. 376-400: *Le caratteristiche principali della natura araba;* ensemble d'observations très fines; Cl. Huart, *Histoire des Arabes,* I, 9-43, sans oublier Goldziher *M. S.*, I, *passim,* auquel il faut sans cesse se reporter, surtout pp. 1-146.

(2) Comme Ṭofail ibn 'Amir, il peut dire: كنتُ رجلاً احبّ الوحدة (Ġāḥiẓ, *Maḥāsin,* 103); le Bédouin recherche d'instinct l'*isolement*. Seule garantie de sa tranquillité: تقاربوا في المودّة تباعدوا في الديار Ġāḥiẓ, *Bayan,* I, 176, 14.

(3) Comme s'exprime, en une autre occasion, le Qoran.

(4) Caetani, *Studi,* I, 381-82. Ḥātim Ṭayy prend la place d'un prisonnier, en attendant que ce dernier rapporte la somme, promise par Ḥātim; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin,* 81.

patriarcale. Moderne Abraham, le cheikh bedouin reprend le geste de l'oncle de Lot et invite ses parents, ses allies à s'eloigner à droite ou à gauche. ارض الله واسعة : la terre d'Allah est vaste! (Qoran, *29*, 56; *39*, 13).

De l'individualisme le nomade possède tous les défauts et aussi les douteuses et contestables qualites: la confiance en lui-même, une sombre resolution, sans oublier l'egoïsme (¹) et la rapacite. Avec ses poètes, parmi les bois, il n'estime que les plus noueux, parmi les oiseaux, le faucon obtient ses préférences:

وِلا خيرَ في العِيدانِ إِلّا صلابها   ولا ناهِضاتِ الطَيرِ إِلّا صُقورُها (²)

L'isolement achève d'endurcir son âme, d'émousser sa sensibilité. Aisément il se laisse entrainer à maltraiter les faibles: les femmes et les enfants (³). Par contre en exaltant toutes ses facultes natives, en les tendant au point d'en tirer le maximum d'énergie, en l'obligeant à compter sur lui seul, la solitude l'a empêché de tomber dans la banalité, dans la vulgarité, dans la médiocrité enfin. Son stade inferieur de développement social, sa vie familiale et gregaire ne sauraient les tolérer. Ainsi le rude climat du désert supprime impitoyablement les individus mal constitués. Notre civilisation au contraire se montre accueillante pour les vertus moyennes. Elle a crée, dit M. Faguet, la médiocrité protégée par les lois, vivant en securité et s'entretenant à peu de frais, de pensées nobles, de lectures saines, de religion consolatrice et fortifiante, d'arts aimables et agreablement pue-

(¹) Comp. cette prière d'un Bédouin contemporain du Prophète: « Allah! pardonne-moi et à Mahomet et à personne d'autre; اللهمّ ارحمني ومحمّدًا ولا ترحم معنا احدًا. Ḥanbal, *Mosnad,* II, 283, 5. Comp. *ibid.,* II, 503, 9.

(²) *Aġ.*, XI, 95; comparaison de Ḫansā', appliquée à ses deux frères: وهُما كأنّهما صَقْران قد حَطّا على وَكْرِ   وقَدْ بَرَزا *Divan,* 44, 4; 88, 3; comp. Ġahiẓ, *Bayan,* II, 37, 9 d. l. Bois durs; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan,* 84, 1, 2. قرمل, un arbre sans épines désigne un objet sans valeur; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 225, 2 v.; comparaison employée par Ḥaǵǵāǵ; Ġāḥiẓ, *Bayān,* II, 32; *Aġ.,* XX, 18, 9; Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n.os 639, v. 7. 895, v. 3.

(³) Et aussi les vieillards, parfois abandonnés par les leurs; cf. Siǵistānī, *Mo'ammaroūn,* 33, 37. Voir plus loin.

rils » ([1]). Aucune de ces ressources au désert : point de société, point d'autorité, veillant sur les droits de l'individu : en fait de religion, des terreurs et des pratiques superstitieuses, un fétichisme grossier ; nous le verrons plus tard. Tout un ensemble, étouffant la sève des qualités mitoyennes ([2]), mais d'autant plus propice au développement de l'individualisme et de la personnalité !

On doit, il est vrai, aux vieux poètes bédouins, ceux d'avant l'islam, la proclamation de certains principes généreux, le rappel à des mœurs plus humaines. La *ǵāra* — c'est à dire la femme — à défaut de ses protecteurs-nés, ils la plaçaient sous la sauvegarde de l'opinion. Modeste éclosion d'un sentiment délicat, contenant en germe la chevalerie du moyen-âge, fleur prématurément flétrie par le contact brutal de l'islam ([3]). Trop souvent la pratique venait infliger un démenti retentissant aux généreuses théories des bardes du désert ([4]). Elles profitaient tout au plus aux femmes de la tribu, — à l'exclusion des étrangères — surtout quand leur parenté se trouvait en mesure de venger le déshonneur. Un fait mérite d'être noté : il possède la valeur d'un aveu. Le culte, le respect chevaleresques de la femme, l'opinion bédouine a cru devoir en réserver le monopole à la tribu des Banoū ʿOdra ([5]). Or cette tribu était chrétienne. On le lui reprochait encore à la fin du premier siècle de l'hégire. Les Banou ʿOḏra, disait-on, se divisent « en deux catégories : des moines, établis dans

([1]) *Rev. des deux mondes,* 15 Déc. 1912, p. 909.

([2]) Traits héroïques, attribués à Ḥātim Ṭayy ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin,* 81 ; autre trait, cité dans *Aǵ.*, X, 23, Bédouin se voue à la mort pour sauver les femmes de la tribu ; Bakrī, *Moʿǵam,* 469, 3. Dévouement apocryphe de Doraid ibn aṣ-Ṣimma ; *Śoʿarāʾ*, 777-80.

([3]) Cfr. *Moʿāwia,* 333.

([4]) Ainsi Ḥatim Ṭayy viole les mois sacrés خرج في اشهر الحرام يطلب حاجة (ici حاجة = objet à dérober) et simultanément déploie sa générosité ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin,* 81.

([5]) Uniquement parmi eux on aurait rencontré l'amour platonique ; cf. *Aǵ.*, X, 50, bas. Voir les *Tables* d'Aǵāni, s. v. عُذرة ; notice de Ǵamīl, *ibid.*, III, 77-100 ; voir ce nom et celui de Boṯaina ; *Aǵ.*, XX, 152-154. Ḏoū'l Oṣboʿ proteste de son respect pour l'honneur des femmes — de sa tribu — ; *Śoʿarāʾ*, 630, 8, 9, 11. « Je détourne mes yeux de la ǵāra, quand le vent renverse sa tente » ; *Śoʿarāʾ*, 905, 5 ; ʿOrwa ibn al-Ward déclare respecter les captives ; *Śoʿarāʾ*. 889, 2 ; comp. p. 750.

le couloir de Wadi'l Qora, ou des prêtres parmi les chrétiens de Syrie,

فَرِيقَانِ رُهبانٌ بِاسْفَلِ ذي القُرَى   وبالشام عرّافون فمنْ تنصَّرا (1)

Les chrétiens arabes de Nagrān se vantaient de respecter la vie de leurs prisonniers et l'honneur des femmes (2). Programme trop élevé pour la mentalité réaliste des Bédouins! Ils préferaient revendiquer la gloire de ne pas posséder des « lances chretiennes » (3); en d'autres termes, ils ne s'embarrassaient pas des scrupules d'humanite professés par leurs compatriotes, disciples du Christ (4). Pourquoi le Qoran est-il venu brusquement interrompre la douce influence de l'Evangile (5) sur le fils du désert?

Malgré les ombres de ce tableau, cet homme ne devient jamais vulgaire, ni cruel sans nécessité. Il n'éprouvera aucun scrupule à dépouiller un voyageur, égaré sans protecteur officiel sur le territoire de sa tribu. Mais il ne touchera pas à sa peau, à moins que la resistance de la victime ne l'y oblige. Ce dut être le cas du blessé évangelique, soigné par le bon Samaritain sur le chemin de Jéricho. Dans les bonnes années, quand des pluies abondantes auront ranimé la végétation et gonflé les mamelles de ses troupeaux, ou bien encore, à la suite d'une razzia fructueuse, le *ṣa'louk*, terreur de la steppe, se transformera soudain en grand seigneur et exercera noblement la générosité. Il mettra à la broche les chameaux enlevés, pour en nourrir les orphelins et les veuves de la tribu (6). Surtout lorsqu'un poète se trou-

(1) *Aǧ.*, VII, 101, 11 d. l. Pour عرّاف comp. *Aǧ.*, XX, 154, 7 d. l., 156.

(2) *Aǧ.*, X, 147, 16. Voilà pourquoi les fugitifs leur confiaient volontiers la garde de leur famille; cf. *Yazīd*, 343; *So'arā'*. 779, 1.

(3) *Śo'arā' an-naṣrānyya*, éd. Cheikho, 190, 4; cf. *Mo'āwia*, 429-30. Sur la loyauté des chrétiens et des Arabes monothéistes, voir plus bas.

(4) Le Qoran, *57*, 27 insiste sur cette caractéristique: جعلْنا في قلوب الذين اتّبعوهُ [عيسى] رافةً ورحمةً ورهبانية

(5) Celle des moines et des prêtres, de nouveau reconnue par le Qoran. Voir précédemment p. 30.

(6) 'Orwa ibn al-Ward vole les riches pour enrichir les pauvres; *Śo'arā'*, 906. Vers d'Aswad ibn Ya'for; *Aǧ.*, XI, 134, 10-9 d. l.; autres de Ḥāǧiz; *Aǧ.*, XII, 50.

ve à ses côtes pour trompetter aux quatre coins de l'Arabie les preuves de sa munificence, pour mesurer les dimensions de ses chaudières fumantes [1]. Le type devait exercer une véritable seduction sur les contemporains, puisque nous voyons la chaste Laila al-Ahialyya consacrer son talent poetique à glorifier Tauba [2], un detrousseur de grand chemin, pour lequel notre code n'aurait jamais prevu des penalités assez sévères.

*
* *

On l'a proclamé courageux. L'on a même attribué à sa valeur les succès des premières conquêtes musulmanes. J'hésite à partager une opinion aussi favorable [3]. Encore serait-il bon de s'entendre sur le concept du courage. Un illustre physiologiste Beaunis énumerait 133 varietés de douleur. C'est sans doute excessif. Les Stoïciens la réduisaient à être un mot; ce qui devient décidement insuffisant. Mais

(1) Cf. *Yazīd*, 192-93; *Ag̃.*, XI, *loc. cit.;* 155, 1, 10; XII, 25, 8 d. l.; 26, 5; 49. Ḥātim aṭ-Ṭayy tire des traites sur la prochaine razzia; il s'acquittera بعد الغارة; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 81.

(2) *Ag̃.*, X, 67-84; voir le nom de Lailā à l'index d'Ag̃āni; ces *ṣaʿloūk* sont ḥalīf des grandes familles qoraiśites; *Ag̃.*, XII, 49, bas; — ainsi en Turquie les riches propriétaires entretiennent des brigands à leur solde — Voir le divan de Lailā dans Ḫansā' *Divan*, p. 99-117. ʿOrwa le ṣaʿloūk est qualifié de جواد; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 170. Lailā proclame Tauba « plus réservé qu'une jeune fille »; dans Ḫansā', *Divan*, 106, 1.; comment elle le défend contre l'accusation de brigandage; *ibid.*, 103; 112, 3 etc.; « il vécut sans peur et sans reproche » لَعَمْرُكَ ما بالمَوتِ عارٌ على الفتى اذا لَمْ تُصِبْهُ في الحياة المعايِرُ; *Ibid.*, 110, 5. Comp. *Ag̃.*, XVII, 153, 3 d. l., XVIII, 215; puis XII, 26, 5; 49, 50; XIII, 2; XX, 21, bas.

(3) Cf. *Yazīd*, 372, n. 1. A propos de cette note, le Prof. Th. Nöldeke m'écrit: « J'approuve entièrement votre jugement sur le courage des Bédouins. Assurément ils ont eu et ont encore des individus courageux et de petites tribus isolées, méritant la même qualification. Je ne le conteste pas. Mais en général la bravoure n'est pas une qualité saillante du véritable Arabe; ils sont bien plutôt d'extraordinaires fanfarons, *furchtbare Renomisten* ». Les Syriens, voisins des Grecs, participeraient à leur courage; Yāqoūt, E. I, 48, 7 d. l. Voir dans Qotaiba, *ʿOyoūn*, 198 sqq. chapitre sur la lâcheté.

il existe assurément plusieurs sortes de courage. La valeur de l'homme primitif, celle du barbare ne correspondent pas à celle du civilisé. De part et d'autre, les concepts et partant la pratique diffèrent. Là, où nous placerions la bravoure, le Bédouin verrait une imprudence, une bravade gratuites. Il accorde à la ruse une part prépondérante : à l'instar des fauves, il préfère surprendre son ennemi (1) et considère fréquemment la fuite comme un stratagème de guerre. Cet homme professe une doctrine très spéciale sur l'effusion du sang humain, sur les conséquences de cet acte pour l'individu, pour la collectivité. Sous l'influence de cette conviction, il se laissera entraîner à des attitudes incompatibles, dans notre manière de voir, avec les lois du courage et de l'honneur militaires (2). Nous aurons à y revenir.

Aux yeux du nomade les vertus cachées n'ont aucun prix. L'histoire de l'Arabie ne compte pas un seul St Martin, partageant son manteau avec un misérable, le long d'une route solitaire. Au dire de la poétesse Ḫansā' (3), son frère Ṣaḫr aurait imité le généreux chrétien ; mais il se donnait comme témoin la tribu entière. Quoiqu'il en soit, le Bédouin n'estime pas la valeur anonyme, celle du soldat, combattant dans le rang et succombant, victime obscure d'une consigne ou de l'honneur (4). Il appartient plutôt à l'école des héros d'Homère, tapageurs et verbeux, paradant devant la galerie. Le nomade se bat seulement, lorsqu'il se voit acculé à la lutte. Ainsi se conduisait ʿAntar, l'Achille des Arabes (5). La résistance lui paraissait-elle

(1) La razzia n'est qu'une surprise.

(2) Comp. Caetani, *Studî*, I, 390. On se bat à coups de bâton, même avec des *ʿimāma* ; *Aġ.*, XI, 149, 1. Armes primitives des Arabes : pierres, bâtons, lances terminées en pointe de corne en guise de fer ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, II, 52. Critique par les Śoʿoūbyya de l'art militaire des Bédouins ; *ibid.*, II, 52-53. *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 658, 10.

(3) *Divan*, 28, 8. Sur la valeur de son frère Moʿāwia, tant loué par elle, voir *Aġ.*, XIII, 141.

(4) Cf. Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes*, I, 269, 270.

(5) Un Bédouin se voue à la mort pour sauver les siens ; Bakrī, *Moʿǵam*, 185, 4-6. *Aġ.*, VII, 152, haut. Pourtant Śabīb ibn al-Barṣā' refuse de fuir ; *Aġ.*, XI, 98, 5. En revanche le fameux Ḥāǵiz al-Azdī « كان مع غاراته كثير الفرار était, malgré ses nombreuses razzias, un grand fuyard » ; *Aġ.*, XII, 52, 20. Cette faiblesse n'enlevait rien à sa réputation. Le célèbre ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail, également un fuyard ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 242. Voir plus bas.

trop périlleuse, il ne trouvait aucun deshonneur à tourner les talons. Mourir alors, pour sauver l'honneur du drapeau, lui semble une folie. « La belle consolation! ainsi chantaient ses poètes — il ne faut jamais se lasser de les consulter — lorsque les femmes sur ma tombe viendront verser des larmes. Leurs élégies me rappelleront-elles à l'existence? » (1).

Fréquemment les capitaines bédouins doivent exiger de leurs hommes le serment de ne pas lâcher pied. Mahomet l'imposa aux siens à la journée de Ḥodaibyya. Quand le nomade tient à s'enlever la tentation de la fuite, alors il recourt à un stratagème désespéré, mais médiocrement galant, il poste ses femmes au milieu des rangs (2). La jalousie, leurs reproches, leurs larmes lui donneront du cœur.

Car toutes elles sont d'une race guerrière;
Quand dans une bataille on les voit en arrière,
C'est pour fermer la route et ramener, souvent
A coups de javelots, les fuyards en avant (3).

Il faut admettre une exception en faveur des *outlaws* du désert, les شذاذ العرب, gens de sac et de corde, désavoués par les leurs (4). Ne vivant que de leur épée, n'ayant aucun quartier à espérer, ces condottieri se battaient parfois comme des preux. Aussi les chefs, désireux de porter à leurs adversaires un coup décisif, faisaient-ils appel à leur bravoure, de préférence aux hommes de leur propre tribu. Cette intrépidité ne devait pas être étrangère à l'admiration

(1) Cf. *Yazīd,* 194-95; Qotaiba, *'Oyoūn,* 200, 2. « Nous ne craignons pas la mort; tous nos sayyd ont péri en combattant »; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. 58; comp. *ibid.*, 16, 1, 3 « chevaliers qui ne redoutent pas la mort »; autres vers belliqueux, « tous اخو حرب » *ibid.*, 64, 66; Ḫansā', citée dāns Qotaiba, *'Oyoūn,* 157, 1; *Śo'arā'*, 741, 1-2.

(2) Cf. notre *Poète royal*, 48; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 569. 4 v.; Wellhausen, *Ehe,* 451.

(3) H. de Bornier, *Mahomet,* III, sc. 5. On dresse un chameau somptueusement orné, ou une tente; on jure de fuir seulement quand le chameau ou la tente bougeront; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 259, 1; 641, 10. Cette tente était parfois un beau pavillon rouge, elle servait de centre de ralliement; Bakrī, *op. cit.*, 723, 11. Etait-elle le *bait,* ou renfermait-elle le fétiche de la tribu?

(4) On proclame le célèbre capitaine Mohallab « brave comme un ṣa'loūk »; Mas'oūdī, *Prairies,* V, 351.

que leur vouaient les Arabes (¹). L'opinion se met toujours du côté des beaux joueurs. Ils pouvaient être, comme Abou Ṭamahan, décriés de réputation, sans foi ni loi خبيث الدين في الجاهلية وفي الاسلام, des pillards incorrigibles فاتك خارب صعلوك, les Bédouins n'hésitaient pas à leur accorder les deux titres les plus enviés de la Péninsule, ceux de chevalier-poète, شاعر فارس (²). En cas d'échec, ils trouvaient toujours un sayyd, un clan pour les accueillir et leur garantir une retraite (³).



La plus incontestable qualité du Bédouin — encore un fruit de son individualisme, — c'est, nous l'avons déjà noté (⁴), sa ténacité, sa constance à lutter contre la nature ennemie, contre les éléments, les fauves, les hommes, cent fois plus redoutables que les loups et les

(¹) Voir leur éloge par Ḥātim Ṭayy et ʿOrwa ibn al-Ward; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 280, 281; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 167-68; 220, 2; *Ag.*, XX, 21, bas; XXI, 96, 15.

(²) *Ag.*, XI, 130, bas; notice de Ḥāǵiz; *Ag.*, XII, 49-53; 160, 2 d. l. ʿOrwa ibn al-Ward est فارس جواد; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 170; il marche à la tête des *ṣaʿloūk*. Au jugement du calife ʿAbdalmalik, à lui, non à Ḥātim, revient la palme de la générosité; *Śoʿarā'*, 911. Les ṣaʿloūk compagnons d'Amroulqais auraient collaboré à la confection de son divan; Aṣmaʿī, *Foḥoūlat aś-Śoʿarā'* (Torrey), 493 (dans *ZDMG*, LXV).

(³) *Ag.*, XI, 132. Pour exprimer le courage et la force physique on aime à dire: أَلَصُّ ما يكون مِن العَرَب ; A. Tammām, *Ḥamasa*, E. I, 45, 3 d. l. Le célèbre ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail compte parmi شياطين البلاد; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 451, 3. خَليع et فاتك réfugiés à la Mecque; Bakrī, *Moʿǵam*, 334, 7 d. l. Le Prophète aime à les utiliser; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 68; cf. *Ziād ibn Abīhi*, p. 3. On leur accorde volontiers toutes les qualités: tel Ǵaḥdar: كان لَسِنًا فاتكًا شجاعًا شاعرًا ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 100, 9. Beaucoup méritèrent pourtant l'éloge que leur décerne ʿOrwa, le prince des *ṣaʿloūk*

فذلك اِن يَلْقَ المنيّةَ يَلْقَها حميدًا واِنْ يستغنِ يومًا فاجْدَرِ

Śoʿarā', 886, 4. Comp. Yāqoūt, E. VI, 312: كان من قُتّال بني مازن وشجعانها وشعرائها; *qātil*, plur. *qottāl*, autre vocable désignant les brigands. On met toujours en avant leur courage et leur virtuosité poétique. Qotaiba, *Poesis*, 229.

(⁴) Voir plus haut pp. 108, 113.

hyènes du désert. Cette ténacité lui a formé un tempérament d'acier [1], à la fois souple et résistant : telles les vieilles lames de Damas ! D'une sobriété de chameau, l'œil toujours aux aguets, habitué à scruter l'horizon, l'oreille tendue aux moindres bruits de la solitude, son imagination, exaltée par l'isolement, croit par moments entendre la voix des *ginn* [2]. Son corps tout en muscles, en nerfs, vibre aux moindres impressions, au premier afflux de son sang embrasé. C'est un être étonnant, arrivant à vivre, à prospérer en un climat, où tout s'étiole, fors le Bédouin et son *alter ego*, le vaisseau du désert. Plus on s'attarde à le considérer et moins on trouve vulgaire ce produit d'un milieu invariablement ensoleillé, où les contours se dessinent avec une aveuglante crudité, les reliefs s'accusent au delà de la réalité. Qualités, défauts, tout y prend des proportions insolites. Les teintes plus délicates finissent par se délayer dans l'éclatante auréole d'une lumière uniforme. Dans ces corps anguleux, osseux, perpétuellement baignés d'air sec et dur, la sensation pénètre comme la pointe d'une lancette, avec la rapidité de l'étincelle électrique. De là ces convoitises, un sensualisme effréné, l'explosion de colères, menaçant de tout briser.

Cet homme se montre excessif jusque dans l'expression des sentiments les plus légitimes. Ǧa'far fils de 'Olba avait été mis à mort pour un meurtre commis. Dans nos sociétés le fait imposerait la réserve à la famille du condamné. L'Arabe ne reconnaît pas à l'autorité le droit de glaive. Aussi les femmes de la tribu consacrèrent-elles à Ǧa'far une solennelle lamentation, comme à un héros. Son père « 'Olba égorgea tous les agneaux, tous les petits chameaux se trou-

(1) Caetani, *Studi*, I, 387 ; voir précédemment p. 113.

(2) Voir plus haut p. 74 détails sur les sables *musicaux* ; ajoutez, Ǧāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 54, 13 (citation poétique). Dans le bruissement du vent, le poète reconnaît les gémissements des *ginn* ; Bakrī, *op. cit.*, 258, 13 ; Ǧāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 53, 54, 56 ; cf. Yāqoūt, E. I, 78, 1. Etres fantastiques dont le nomade peuple le désert ; Mas'oūdī, *Prairies*, III, 314, sqq. ; 323 chap. sur les هواتف et les *ginn*. Des auteurs arabes eux-mêmes y ont déjà reconnu le produit de l'imagination ; Mas'oūdī, *op. cit.*, III, 323-24 ; cf. Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, I, 76, 1. Chaque coin de terre est habité par des anges ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 168.

vant dans le camp et lança devant leurs mères les têtes sanglantes. « Pleurez avec nous, s'écria-t-il, mon fils Ǧa'far ». A ce spectacle pitoyable les sourds mugissements des chameaux, les bêlements grêles des brebis s'elevèrent et firent aux cris stridents des femmes un formidable et lugubre accompagnement. 'Olba lui-même éclata en sanglots. Jamais parmi les Arabes, conclut le narrateur, on n'assista depuis à une pareille scène de deuil et de désolation » (1). Notre impression pourra sans doute être différente. Pour l'Arabe, l'important c'est moins de donner libre cours à la douleur que de forcer l'attention par une manifestation retentissante. La crainte du grotesque ne l'arrête pas.

Par suite de la sélection naturelle, d'une élimination incessante, une race remarquablement vigoureuse a fini par se constituer. L'implacable milieu (2) supprimant, élaguant tous les individus mal conformes, physiquement ineptes aux luttes pour l'existence, seuls les plus beaux spécimens, les plus robustes représentants survivent et perpétuent jusqu'à nos jours la postérité d'Ismaël.

(1) *Aǧ.*, XI, 152 : فما رؤي يومٌ كان اوجع واحرق مأتماً في العرب مِن يومئذٍ. Comp. Yāqoūt, E. V, 45.

(2) Ajoutez les famines, les épidémies. Leur résistance à la faim ; *Aǧ.*, XXI, 60, 4-15.

II

Le Bédouin rebelle à l'idée d'autorité. Opposition entre ses aspirations aristocratiques et son milieu égalitaire

Si jamais une nation a fait sienne cette devise, « notre ennemi, c'est notre maître » (1), ce sont assurément les Arabes. *Manus eius contra omnes et manus omnium contra eum et e regione universorum fratrum suorum figet tabernaculum.* C'est la pittoresque et si vraie description de notre vieille Genèse (16, 12). Elle ne pourra surprendre les érudits, attentifs à suivre l'évolution historique de l'empire des califes. On y constate à chaque pas l'esprit indiscipliné, la contradiction innée, la tendance au morcellement indéfini, à l'éparpillement sans limites, à l'émiettement politique. Autant de traits caractérisant la population de la Péninsule! Incapable de s'élever par elle-même au-dessus de l'idée de clan, de tribu, de concevoir une autre forme d'organisation sociale, elle retombe fatalement dans le chaos, dès que le retrait d'une main de fer (2) lui permet de s'abandonner à la pente naturelle de son tempérament anarchique.

Nous devons donc nous attendre à trouver les Arabes rebelles à l'idée de l'autorité, j'entends d'une autorité constituée, ayant con-

(1) Comp. المسوّد تَظلم et l'hémistiche وكلّ مُطاعٍ لا ابا لك يظْلمُ ; Gaḥiẓ, *Ḥaiawān,* III, 25, 3, 5.

(2) Exceptionnellement on entend les Bédouins, remercier, par la bouche de Lailā Aḫyalyya, le justicier Ḥaǵǵāǵ de la salutaire terreur, inspirée par son gouvernement. Cf. Ḫansā', *Divan,* 101.

science de sa mission. Ils s'y soumettent seulement dans le cas de force majeure, contraints par l'instinct de la conservation individuelle ou familiale ([1]). En dehors de ces circonstances, nous les voyons retourner à l'anarchie et rendre impossible le fonctionnement d'un gouvernement ([2]).

On se tromperait étrangement en assimilant cette disposition aux tendances de l'esprit républicain ou démocratique, telles que nous les revèlent l'histoire de l'antiquité classique et des communes de l'Italie et de la Flandre médiévales. Il faut en demander la raison aux anomalies, se heurtant dans l'âme arabe, anomalies, créées par l'etrange climat, où le nomade se trouve condamné à traîner son existence ([3]).

* * *

Quand on étudie le Bédouin, une des constatations les plus déconcertantes, c'est de découvrir une constante opposition entre la fierté de ses aspirations, entre la disproportion de son féroce appétit des distinctions et la platitude, la vulgarité de son milieu égalitaire. L'Arabe est essentiellement un aristocrate; il l'est demeuré jusqu'à nos jours ([4]); mais un aristocrate né, grandi parmi des bohèmes, dans une societé foncièrement démagogique. Jamais les marquis de l'ancien régime n'ont parlé de leur blason, énuméré leurs quartiers de noblesse, اطراف الشرف; discuté leurs pairs ou *kofou'*, n'ont redouté les mésalliances ([5]), comme le nomade sait vanter la pureté de sa race et les gloires de son clan. C'est peu pour lui de remonter en droiture jusqu'à Adam, s'il n'ajoute, avec Ḥaǵǵaǵ, qu'entre lui et le père du genre humain il ne se reconnaît qu'une seule mère esclave, l'Egyp-

(1) Bakrī, *Mo'ǵam,* 35, d. l.; 36, haut.

(2) Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes*, I, 313; incapables de gouverner, *ibid.*, 314.

(3) Comp. Caetani, *Studi,* I, 384-85.

(4) Nöldeke, *Gesch. des Qorāns* [1], p. 3; Dougthy, *Travels,* I, 245; Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes,* I, 312.

(5) Cf. notice de 'Aqīl ibn 'Ollafa; *Aǵ.*, XI, 86 etc. Un autre affirme que « sa noblesse lui permet de heurter du front les Pléiades, sans redresser la taille »! Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 135, 15; نحن الكواكب, « nous sommes les étoiles »; Ḫansā', 113, 7.

tienne Agar (1). Ce gueux, vêtu de haillons, dévoré de vermine, tombant en grappes le long de ses tresses capillaires (2), se trouve avoir la tête farcie de toute la morgue des castes les plus privilégiées. Un trône ne lui parait pas au dessus de son mérite :

ونحن بنو ماء السماء فلا نرى لانفسنا دون مملكة قصرا (3)

Il se drape dans sa misère comme dans un manteau ; semblable à cet Arabe, grelottant de froid, mais « réchauffé, assurait-il, par sa noblesse ». Ne lui adressez pas le souhait banal : « Que le Ciel multiplie tes semblables : كثّر اللّهُ امثالك ». « Vœu inutile ! répliquera-t-il : Allah lui-même ne pourrait le réaliser ! » (4). Vainement le Qoran a déclamé contre l'ostentation de la *ǵahiliya*, l'ancienne société bédouine (5). Elle fut mâtée, mais non vaincue par le déclin des institutions et de la race arabes, sous les ʿAbbāsides.

« Admettant de n'avoir personne au-dessus de soi (6), il juge néanmoins intolérable de n'être pas supérieur à d'autres » (7). Un sentiment par ailleurs très moderne, disons mieux, de tous les temps. Seulement l'exaltation de ce sentiment chez le Bédouin le portera — en poésie s'entend — à se proclamer roi et l'égal des califes omayya-

(1) Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 180 ; Comp. *Naqā'iḍ Ǵarīr :* « notre aïeul est contemporain de Ḏoū'l Qarnain », 110, 1.

(2) Comp. les vers réalistes de Farazdaq, dans *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 199, 2-3 v.

(3) A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 130. Dans les deux vers précédents, le poète vantait la modestie des siens, leur condescendance pour les contribules ! A ce vers semble répondre le ḥadīṯ, relatif à Agar mère d'Ismaël : تلك امّكم يا بني ماء السماء كانت [هاجر] امَةً لامّ اسحاق ; I. S. *Ṭabaq.*, I1, 24, haut. C'est une réplique détournée des Soʿoūbyya.

(4) Cf. *ʿIqd*1, I, 242, 18, 20, 25 ; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 318, 322 ; autres exemples dans Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 125.

(5) Qoran, *49*, 1-14 ; cf. Azraqī, (Wüst.), 351 : نخوة الجاهليّة وتكبّرها بابائها ; Goldziher, *M. S.*, I, 1er chap. *Muruwwa und Dīn*, 1-40.

(6) « Ne suis-je pas le premier de ma tribu ? », question fréquemment adressée à Mahomet ; *Osd*, IV, 274, 11. « Nous sommes tous rois et fils de rois » ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, LXXIX, 3 ; « Je suis le plus noble » ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. I, 68.

(7) G. d'Avenel, *Les Français de mon temps*.

des (1). Voilà pourquoi les rédacteurs de la *Sīra* ont compris la nécessité d'anoblir Mahomet. Le nomade n'eût pas compris un prophète plébéien (2). Quand de ces hauteurs, où se complait son orgueil, il redescend sur la terre, il se sent saisi par les institutions les plus égalitaires, par la révoltante promiscuité de la vie arabe. Comment ne pas se rappeler l'ivrogne de Bruges, qu'un caprice du duc Philippe le Bon a fait roi d'un jour, et retombant, à son réveil, dans sa misère primitive? (Comp. Qotaiba, *Poesis*, 239, 5-6.)

Le roi de la steppe arabique nous offre un spectacle à peine moins comique. Avec ses appels incessants à la noblesse de ses aïeux, « constructeurs d'impérissables monuments de gloire » (3), au passé de sa tribu, de sa race, il devrait être partisan des inégalités, des distinctions hiérarchiques, introduites par les lois historiques et par l'infinie variété des aptitudes individuelles. Tel ce héros de tragédie, il touche

Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois.

Il se plaît à énumérer la longue suite de ses ancêtres (4). A l'en croire, il atteint le sommet de l'aristocratie (5). C'est là que l'auteur de sa race a bâti le monument de sa gloire, à ces hauteurs, où résident les princes de la générosité, les arbitres des peuples (6). Allah lui-même en a raffermi les fondements (7). Ce monument touche du faîte au ciel; il rejoint les sublimes étoiles (8). Avec quelle assurance il défie ses envieux de l'y rejoindre! Autant vaudrait atteindre le

(1) *ʿIqd*[1], I, 126, 11; cf. *Moʿāwia*, 192; *Naqāʾiḍ Ġarīr*, 184, 14; 187, d. v; 391, 11. *Aġ.*, XI, 163, 11; « nos ancêtres ont dominé les rois, مَلَكوا الاملاك; *Naqāʾiḍ Ġarīr*, 68, 19. Le Bédouin proclame le calife son oncle; *Aġ.*, XI, 154, 9 d. l.; Ḫansā, 119, 3 d. l.

(2) Caetani, *Annali*, I, 72; notre *Fāṭima*, p. 64.

(3) A. Tammām, *Ḥamasa*, E. I, 36:

فإن تَهْدِموا بالغَدْرِ داري فإنّها ‌ ‌ تُراثُ كريمٍ لايبالي العواقبا

Cf. *Yazīd*, 37; *Aġ.*, XI, 143, 14; *Naqāʾiḍ Ġarīr*, 265, 13.

(4) Zohair, (Ahlw.) 91, 10.

(5) Ṭarafa (Ahlw.), 57, 5.

(6) *Naqāʾiḍ Ġarīr*, 265, 13.

(7) *Naqāʾiḍ Ġarīr*, 182, 1-3 v.

(8) *Naqāʾiḍ Ġarīr*, 172, 3-4 v. Comp. *Aġ.*, XXI, 97, 19.

firmament (1). Dans le clan des Banou 'Auf les misérables conditions d'existence causaient fréquemment la cécité. Pourtant les vieillards 'aufites préféraient perdre la vue avant de voir mettre en question une aussi glorieuse appartenance (2). Voilà, si je ne m'abuse, l'héroïsme des convictions nobiliaires.

Or, ces aristocrates *sui generis* (3) se trouvent être des ennemis déclarés du principe d'autorité et de subordination. « Il serait plus facile à la main de toucher le firmament, مَسُّ السماء أيْسَرُ, que d'amener un Bédouin à se ranger à la suite d'un égal » (4). Adversaire des privilèges de caste, hormis de la sienne, il entre fatalement en collision avec des prétentions analogues chez ses contribules, aussi férus d'abstractions patriciennes. De ce conflit d'ambitions, d'amours-propres froissés, résulte la confusion la plus absolue (5). Démocrate, démagogue dans sa vie sociale et publique, aristocrate individuellement et dans son for intérieur, seul le Bédouin croit posséder le secret de réunir, de concilier en sa personnalité complexe des attitudes et des principes si nettement contradictoires (6).

* *

Mais enfin : oligarchie, république, démocratie, dans nos sociétés les dénominations peuvent varier. Quelle que soit l'étendue des privilèges dont jouissent la nation ou certaines classes de citoyens, l'au-

(1) *Naqā'iḍ Garīr*, 147, 2 ; 185, 3 v.

(2) *Aġ.*, XI, 141, 142. Malheureusement le doute subsiste toujours, si nous ne sommes pas en présence d'une charge, d'une satire indirecte, œuvre des Ṡo'oūbyya ? Cette trop légitime suspicion rend spécialement ardue l'étude de l'ondoyante psychologie bédouine. Comment toujours se reconnaître dans ce chassé-croisé de tendances contradictoires ?

(3) *Aġ.*, XI, 93, 4 d. l. ; il s'agit de deux gueux, 'Aqīl ibn 'Ollafa et Ṡabīb ibn al-Barṣā' : كلاهما كان شريفًا سيّدًا في قومه في بيت شرفهم وسؤددهم

(4) *Aġ.*, XI, 131, 8 d. l.

(5) A la discipline des Turcs, Ġāḥiẓ, *Opuscula*, 35 oppose l'anarchie des Arabes اصحاب تأويلات وتفاخر وتناشد. Cette antithèse ne cesse de demeurer vraie.

(6) Peut-on mettre en avant ici le long passé de l'Arabie, son ancienne culture, son contact avec les plus anciennes races civilisées de l'Orient ? Cf. Winckler, *Mitth. VAG.*, 1901, p. 181.

torité existe, jalousement limitée, surveillée peut-être, mais avec des droits, une action définis et reconnus. Cette limite, cette barrière à l'anarchie paraissent inadmissibles à l'esprit du nomade (¹).

En étudiant les conditions de l'autorité dans l'Arabie préislamique et contemporaine de Mahomet (²), il faut avant tout nous débarrasser de nos concepts occidentaux, de notre habitude de classifications méthodiques, de ranger les idées par catégories et comme en des casiers soigneusement numérotés, de vouloir rattacher à des types connus et copieusement étudiés toutes les formes extérieures de la vie politique. Avec la meilleure bonne volonté, il nous deviendra impossible d'empêcher la discussion, de rappeler parfois la licence du désert (³). En définitive le mal pourra ne pas être grand. Peintre fidèle d'un désordre social, avons-nous le droit de lui donner les apparences d'un système, le majestueux développement d'une théorie, quand précisément nous voudrions produire l'impression d'un monde presque chaotique? Non pas que de la confusion il soit malaisé de dégager certains principes généraux. Seulement le nombre des exceptions, des dérogations à la loi pourra quelquefois rendre contestable l'existence de la loi elle-même. Nous en rejetterons la responsabilité sur le tempérament arabe, composé d'extrêmes mal assortis, où l'on découvre une poitrine d'anarchiste, dominée, sans être gouvernée, par une tête d'aristocrate (⁴).

Nous commencerons par examiner quelle idée l'Arabe se formait de l'homme appelé à exercer sur lui le commandement, puis nous aborderons l'examen des conditions, auxquelles il acceptait de reconnaître une autorité, distincte de la sienne ou du chef de sa famille.

(¹) Flügel, *Grammatische Schulen*, p. 6, le déclare très soumis à son *šaiḫ!*

(²) Si nous alléguons des exemples postérieurs, ce sera pour constater la survivance de l'esprit de la ǧāhilyya, comme c'est le cas pour la plus grande partie de la période omayyade. Consulter surtout l'inappréciable collection des *Naqā'iḍ Ǧarīr* dans la belle édition, maintenant achevée, du Prof. Bevan!

(³) Sans parler de la suspicion toujours légitime d'une *tendance*, provoquant fatalement l'expression de la tendance opposée. Je ne puis me flatter d'avoir constamment réussi à les démêler.

(⁴) Cette antithèse — réelle par ailleurs: voir l'ancienne poésie — a été *exagérée* dans le sens impérialiste. Les écrivains postérieurs ont prêté à la ǧāhilyya tous les sentiments de la période des conquêtes. Il s'agissait de voiler la nudité des ancêtres.

III

La terminologie en usage pour désigner les représentants de l'autorité. Pas de protocole rigoureux

Sayyd, *śaiḫ*, *rabb*, *rās*, *ra'is*, voilà chez les Arabes préislamiques les termes communément employés pour désigner le dépositaire de l'autorité. Indiquons brièvement le sens spécial, attaché aux trois derniers vocables. Nous reviendrons plus tard sur le titre d'*amīr*, d'un emploi plutôt rare, quand il s'agit des chefs de tribu ([1]).

Le plus extraordinaire de ces synonymes *rabb* se trouve maintenant être réservé à la divinité, c'est à dire depuis l'empreinte profonde des idées qoraniques sur la langue du désert ([2]). Antérieure-

([1]) *Aǵ.*, XV, 73, 3, d. l.; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 11, 8; Qoṭāmī, *Divan* (ed. Barth) IV, 29; et III, 45, où l'on trouve la forme آمر, *āmir*. I. S. *Ṭabaq.*, III [1], 63, 13, le titre d'*amīr al-mouminīn* accordé à un Mohāǵir, commandant une razzia. Les chefs des *saryya* se trouvent généralement qualifiés d'émir. Pour Aboū 'Obaida ibn al-Ǵarrāḥ on y ajoute celui de امير امراء الشام; Ibn 'Asākir, *Tārīḫ*, (ms. Damas) I, 174, b. Amīr est moderne chez les Bédouins, titre parfois accordé par le gouvernement turc; cf. E. Littmann, *Zur Entzifferung der thamuden. Inschrift.*, p. 92. Dans *Aǵ.*, X, 152, 16; XX, 121, 8, les chefs ainsi qualifiés étaient en même temps gouverneurs de districts; cf. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1100. *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 149, 14, *amīr* = sayyd; (mais p. 7, l. 8 il désigne le mari ou le père); A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 79, 3 v; Qotaiba, *'Oyoūn*, 271; 'Orwa ibn al-Ward, dans *Śo'arā' an-Naṣrānyya*, 891, 5 v. où amīr = conseiller. Dans plusieurs passages du Qoran امر الله = la parole d'Allah.

([2]) Cf. Flügel, *Concordance du Qoran*, s. v. ربّ; la sourate de Joseph l'emploie dans le sens de maître humain; Comp. dans les poètes le serment fréquent ربّ

ment à cette période, on n'éprouvait aucune hésitation à l'accorder aux maîtres de la terre (1); à condition toutefois pour eux d'exercer leur autorité sur une tribu considérable ou plutôt sur une confédération de tribus (2). Ce dernier cas était généralement celui des groupements de nomades, se rattachant aux noms de Tamîm, de Bakr, de Gaṭafān, de Hozâ'a et de tant d'autres. D'où la signification de رَبّ القُبّة, maître de la *qobba*, le grand pavillon de cuir écarlate (3) étant un des insignes du pouvoir souverain (4). De nobles chefs se montraient heureux de le dresser au milieu du camp, non seulement pour honorer des hôtes de distinction, mais encore pour faire devant les leurs étalage de leur fortune (5). Ce calcul entre toujours dans les manœuvres des Arabes, أفخر الأمم (6), le plus fastueux des peuples.

On qualifiait également de *rabb* certains *kâhin*, devins, de renom, vraisemblablement des *sayyd*, cumulant les deux dignités (7). Dans l'exercice de leurs fonctions spéciales, il arrivait à ces officiants de se pénétrer totalement de leur rôle, de se substituer pour ainsi dire à la

---

الراقصات الى منى, le dieu des chameaux (caravanes) en marche vers Minā; *Ḥamāsa* d'A. Tammām, E. IV, 87; ربّ الداميات نحورهٔ; Bakrī, *op. cit.*, 277, 488. ربّ مُحَمَّد; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 174, 3 v.

(1) Ibn Doraid, *Ištiqāq,* 94, 12; cf. 63, 3; Baihaqī, *Maḥāsin,* 98, 10; surtout sous la forme du pluriel *arbāb;* cf. *ZDMG,* LIV, 439, 440; *Chroniken* (Wüst.) II, 21, 5 d. l.

(2) Anthologie de citations dans Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān,* I, 60; *Aġ.,* VIII, 66; X, 15.

(3) Abritant parfois le *bait* ou le fétiche divin de la tribu, surtout aux temps anciens. Le chef de tribu était à la fois *kāhin;* plus tard le pavillon rouge est devenu un insigne honorifique. Cette évolution expliquerait la persistance de l'emphatique *rabb* dans ربّ القُبّة. Comp. qobba-asile; Ibn Doraid, *Ištiqāq,* 215, 2 d. l. et ici même p. 193. Ajoutez l'expression fréquente: فيهم الشَرَف والبيت; cette maison possède la noblesse et le *bait.* Rapprochez: la *Ka'ba* de Naġrān, primitivement un vaste pavillon ou Tabernacle. Cf. *Yazīd,* 340-41.

(4) Nābiġa, 71, 17; cf. *Fāṭima,* 74; *Aġ.,* VIII, 65, 9 d. l. اهل القباب الحمر; X, 53, 3; Nallino, *Costituzione delle tribù,* 616.

(5) Cf. notre *Chantre,* 155; *Fāṭima,* 75; *qobba* pour les hôtes; *Aġ.,* VII, 170, 4; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 140, 8; Ibn Doraid, *Ištiqāq,* 208, 7 d.

(6) Ġāḥiẓ, *Opuscula,* 45, 13.

(7) Qotaiba, *Poesis,* 38, 5. Ainsi Zohair ibn Ġanāb est à la fois sayyd et *ḥāzi;* Siġistānī, *Mo'ammaroūn,* 25, 4-5; appelé *kāhin,* 28; autre exemple, *ibid.,* 30.

divinité locale, au point d'en usurper le style protocolaire (¹). On s'expliquera donc des appellations, comme *Rabb aś-Śam*, maître de la Syrie, donnée à un Gassanide, phylarque, ou surveillant au nom des Byzantins du *limes* syro-arabe, celle de *Rabb al-Ḥigâz*, accordée avec plus ou moins de raison à un chef de fortune (²). Pour une cause analogue, le père d'Amroulqais obtient le même titre. Le roi Laḫmide de Ḥira est appelé *rabb al-Ḥawarnaq*, la splendide résidence de ces dynastes arabes (³).

Mis en relation de dépendance avec un nom commun, le vocable peut convenir au propriétaire d'un objet quelconque. En cette qualité, le possesseur d'un esclave (⁴), d'une maison, d'un troupeau peut revendiquer le titre de *rabb* (⁵). Dans cette construction spéciale, le terme a fini par perdre sa signification emphatique, pour devenir synonyme de *ṣāḥib*, possesseur. Ainsi on parle des ارباب العقول, des ارباب الخطاب pour désigner des gens d'esprit, des maîtres de la parole.

Si, depuis l'hégire, le vocable *rabb* a pratiquement disparu du protocole hiérarchique du désert (⁶), cette modification est due, avons-nous dit, à l'influence du Qoran et à sa transformation en titre divin (⁷). La *Sonna*, en amenant Mahomet à interdire l'emploi de *rabb* pour lui substituer le terme de sayyd, signale l'évolution plutôt qu'elle n'en fournit l'explication (⁸).

(¹) *Aġ.*, VIII, 66. Cf. Massignon, *Kitāb al Ṭawāsīn,* 95; même phénomène chez les mystiques musulmans postérieurs.

(²) *Aġ.*, XIV, 7, 15; Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 320, 16; *Chroniken*, (Wüst.), II, 140, 141; Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n. 1355; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān,* I, 160.

(³) Qotaiba, *Poesis,* 39, 7; 71, 17; 112, 4; 239, 5.

(⁴) Nawawī, *Tahḏīb,* 293, 9; *Chroniken,* (Wüst.), II, 21, 5 d. l.

(⁵) Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* 520, 5; 730, v. 3; 733, l. 4.; *Aġ.*, S. I, 101; X, 139, 19; XVII, 92, d. l. Qotaiba, *Poesis,* 129, 1; 229, 10; Azraqī, (Wüst.) 95, 13; ربّ ابل او ربّ غنم ; ربّ بيت; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 105, 9; Ḥanbal, *Mosnad,* IV, 136. 2 d. l.; Ṭab., *Tafsīr,* I, 46, d. l. interprète ربّ par السيّد المطاع

(⁶) Le calife s'entend encore qualifier de رَبّ معَدّ c-à-d. souverain de tous les Arabes; *Aġ.*, XVIII, 141, 13; comp. ربّ تميم, Aḫṭal, *Divan,* 305, 9.

(⁷) Dans le Qoran, *arbāb* = les créatures, honorées aux dépens du Créateur; Qoran, *3,* 57, 74; *9,* 31; *12,* 39 etc.

(⁸) Moslim, *Ṣaḥīḥ* ¹, II, 197; Boḫārī, *Ṣaḥīḥ,* K. II, 125, 6.

*
* *

Le Prof. Nallino ([1]) a parfaitement vu que *ra'īs*, au lieu d'être un pur synonyme de *sayyd*, implique l'idée d'un commandement militaire ([2]). Nous ne manquons pas pourtant de textes, où l'ancienne langue semble négliger cette synonymie ([2]). On en trouve des preuves jusque dans les nombreuses références accumulées à l'appui de son assertion ([3]). En bien des cas, la fluctuation est le fait des rédacteurs postérieurs. Ils se sont permis de substituer à *ra'īs* le terme plus moderne de *qā'id*, simple traduction du latino-byzantin δοῦξ.

Intimement apparenté à *ra'īs* par l'étymologie, le terme *rās* ne lui tient pas de moins près par la signification. Il désigne tous les échelons du commandement, depuis un simple chef de brigands ([4]), jusqu'au sayyd de grandes tribus, comme Taġlib ([5]). Ici encore on découvre à la base le sens de commandement militaire ([6]).

Śaiḫ, de nos jours qualification habituelle des chefs bédouins, était jadis d'un usage beaucoup plus restreint ([7]). Il semble avoir été le

([1]) Dans sa substantielle étude, *Sulla costituzione delle tribù arabe prima dell'islamismo*, dans *Nuova Antologia*, 15 Oct. 1893; cf. Zohair, (Ahlw.) 98, 13; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 106, 230, رئيس فارس ; 233, سيّد رئيس

([2]) Aux références de Nallino ajoutez, *Aġ.*, IV, 75, 5 d. l., VI, 3, 3 d. l.; 4, l. 3; p. 5; X, 65; XX, 128, 4; *Naqā'iḍ, Ġarīr*, 144; 149, 454, 4; 474; 481, 13; Farazdaq, *Divan* (Boucher) 81, 8; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 160, 161; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 215; Bakrī, *op. cit.*, 505, 6, 7; 533, 6 d. l., 721.

([3]) *Naqā'iḍ Ġarīr*, 638, 464; *Aġ.*, V, 159, 5 d. l.; X, 17; 21, bas.; Dīnawarī, *Aḫbār ṭiwāl*, 291, 12, « ra'īs de tous les Azd »; comp. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 195, 197, où l'on lit *promiscue* سيّد ربيعة et رئيس ربيعة; en revanche Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, رئيس فارس = capitaine; Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, II, 244; Ġāḥiẓ, *Opuscula*, 60, 12; Qalqaśandī, *Ṣobḥ*, I, 57.

([4]) راس المنافقين, Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 271; comp. *ibid.*, 141, 1; *Aġ.*, VII, 122; X, 32, 7; XIV, 90; فارسٌ حسيب قد ساد ورأس, *Aġ.*, XI, 9, l. 10. I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 72, 14 « rās d'une députation et leur orateur, متكلّم ou خطيب »; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 45, 10: رأسٌ وسيّدٌ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 239, 240.

([5]) Scolion de Qoṭāmī, *Divan*, III, 44; remarque de Ġāḥiẓ, *Avares*, 116, 13.

([6]) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 115, 1; mais 200, 1 *rās* = sayyd; 141, سيّد ورأس

([7]) Nallino, *op. cit.*, 614, n. le dit inconnu à l'antiquité dans le sens de *sayyd*. Voir *Aġ.*, XI, 58, 8 et 11 d. l., XVI, 70, 7. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VII, 50, 5; Ṭab., *An-*

plus emphatique des synonymes pour signifier le sayyd. Rarement il se présente isolé. Il désigne dans ce cas les chefs ayant derrière eux un long passé, des vétérans de gloire, des seigneurs enfin, *senior*: tels Aḥnaf ibn Qais et Zofar ibn al-Ḥārit [1]. Par ailleurs il se trouve fréquemment associé au terme de *sayyd* ou à un de ses équivalents arabes : *kabīr*, *zaʿīm* [2]. Cette combinaison renforce considérablement la signification du complexe [3]. Pour prétendre à cette titulature fastueuse, il fallait à l'autorité, trop souvent nominale, du chef de tribu, joindre l'influence personnelle, le prestige des richesses et des services rendus. Toutes ces conditions se voyaient réunies chez Abou Sofiān, justement qualifié, nous le savons, de *sayyd* et de *śaiḫ* de Qoraiś [4]: à un moindre degré chez Hāni ibn ʿOrwa [5] contemporain de ʿObaidallah ibn Ziād à Koūfa, appelé *zaʿīm* et *śaiḫ* de Morād [6].

Cette ampleur, propre au terme de *śaiḫ*, dérive en première ligne

nales, I, 3466; très commun au plur. *aśiāḫ* = notables. *Śaiḫ*, *Śaiḫa* désignent les vieux parents; *Aḡ.*, XII, 41, 11; 42; 47; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 152, d. l. شيخ = sayyd; Ġāḥiẓ, *Avares*, 251, 7; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, VI, 16; au plur.: *Naqā'iḍ Ġarīr*, 612, 4; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 242, 1.

(1) Aḫṭal, *Divan*, 221; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 275. Sur Aḥnaf, cf. *Moʿāwia*, index; sur Zofar, cf notre *Chantre*, 134 seqq.; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 72, 12; 612, 4; 627, 2 v., شيخ قُريش; *Aḡ.*, XVI, 70, 7.

(2) شيخ وسيّد, Dīnawarī, *Aḫbār*, 309, 11; شيخ وزعيم; *Aḡ.*, XII, 54; Siġistānī, *Moʿammaroūn*, 38, 4. Dans Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 130, 4, le complexe سيّد فارس désigne un grand seigneur.

(3) Ṭab., *Annales*, II, 332, 6; les ʿAlides appellent ʿAli شيخ وسيّد; I. S. *Ṭabaq.*, V, 162, d. l. On trouve سيّدان رئيسان; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 233, 15; *ʿIqd*[1], II, 72, 2. Même titulature pour Ḥosain fils de ʿAlī; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. IV, 26, 1; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 746, 1: شيخ ابن الشيخ; مُعَمَّم, possesseur du *ʿimāma*, autre synonyme de sayyd (voir explication dans Qotaiba, *ʿOyoūn*, 273); فارس معمَّم; Ḫansā', *Divan* 13, 4 d. l.; 25, 31, 83. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 25; *Ṣāḥib* est rare; comp. صاحب وزعيم; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 140.

(4) Cf. *République marchande*. p. 9.

(5) Cf. *Yazīd*, 144, 145. Hāni a été exalté par la Śīʿa, comme un martyr de la cause.

(6) Masʿoūdī, *Prairies*, V, 140; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 432, سيّد وزعيم; III, 461, 1, كبير وسيّد; même remarque pour ʿOtba ibn Rabīʿa, l'aïeul maternel de Moʿāwia: كبير قُريش وسيّدها المُطاع فيها; Wāqidī (Kr.) 58, 8; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 359, 8: شيخ عشيرة وسيّدها; *Aḡ.*, XIX, 141, 3 d. l.: شيخ القوم وكبيرهم.

du principe du *séniorat*, cher aux Arabes ; il en sera question plus loin. Pour la même raison *kabîr*, synonyme de *śaiḫ*, acquerait la signification de sayyd. Mais outre la consideration, accordee à l'âge et aux cheveux blancs, on observe, dans l'ancienne littérature, une tendance très marquée à les reserver pour les plus fameux capitaines (1), pour les plus grands souverains, les plus estimes parmi les califes. 'Alî, 'Otman et Mo'awia (2) ne se trouvent pas designes autrement (3). La tradition affecte de confondre fraternellement Abou Bakr et 'Omar sous la dénomination de *śaiḫan*, les deux śaih. Comme chez les Arabes les Chosroès de Perse, les Césars de Byzance ont toujours passé pour les représentants du pouvoir absolu (4), les poètes s'empressent de leur conférer egalement le titre de *śaiḫ* (5).

* *

Si rien n'autorise à affirmer l'existence d'un protocole rigoureux, réglant l'emploi de ces synonymes honorifiques, il reste vrai pourtant que le terme de *sayyd* formait, à proprement parler, le titre ordinaire, la qualification la plus communément accordée au chef arabe, dans l'antiquité et pendant toute la période, si exclusivement arabe des Omayyades (6). Il a depuis cédé la place au vocable de *śaiḫ*. Ne

(1) Comme Mohallab, et Zofar, nommé plus haut.

(2) Ṭab., *Annales*, I, 3454, 4 ; II, 747, 1 ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 164, 5 d. l. ; 190, 12 ; 192, 19 ; Mas'oūdī, *Prairies*, IV, 401, 4.

(3) Mas'oūdī, *Prairies*, IV, 326, 3 ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 280, 15, 21 ; Ṭab., *Annales*, II, 146, 15 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 155.

(4) Comp. Ṭab., *Annales*, II, 266, 15 ; notre *Yazīd*, 94, 95. Comp. l'expression عُمَران . Comme *śaiḫān*, elle doit affirmer l'union intime des chefs du Triumvirat.

(5) *Aġ.*, II, 107, 10 d. l. ; V, 103, 4 ; 150, 2 d. l. ; VIII, 88, 3 ; Aḫṭal, *Divan*, 155, 3 ; Ġāḥiẓ, *Opuscula*, 60, 12. Śaiḫ = roi absolument ; Qotaiba, *Poesis*, 39, 11. Même emploi chez le poète Ḥoṭai'a.

(6) Wellhausen, *Die Ehe bei den Arabern*, 447, n. 1 dérive d'*Aġ.*, II, 29, 26, que sayyd = mari. Il s'agit d'une prisonnière, d'où l'expression fort naturelle de سَمُوع للسيّد , obéissante à son *maître*. Au pluriel sayyd et śaiḫ désignent des notables, comme les سيّد قومه , chaque clan possédait le sien ; *Aġ.*, XXI, 267, 11. Comp. pourtant

serait-ce pas qu'on a prétendu plus tard réserver aux descendants de Mahomet la qualification de *sayyd*? La même préoccupation a pu faire disparaître de la langue courante du désert le terme de *śarîf*, noble. Le spectacle de la dégradation de ces *chérifs* 'Alides, Ḥasanides, Ḥosainides, Ǵa'farides arrachera plus tard des larmes au pèlerin andalou Ibn Ǵobair, à son arrivée au Ḥiǵâz. Ramasser du bois, des dattes! Et parfois cette humiliation atteint jusqu'aux femmes de ces *chérifs*, وربّما تناوَلَ ذلك نساؤهم الشريفات بانفسهنّ فسبحان المقدّر لما يشاء (1).

Sayyd ou śaiḫ? C'étaient là de simples appellations, non des titres permanents et officiels. En parlant au chef de sa tribu, le moindre Bédouin (2) se contentait de l'interpeller par son nom, ou bien encore par sa *konia*, si par hasard il en possédait une. Usage assez restreint à l'époque préislamite et fréquemment un sobriquet, une association de mots, rien moins qu'honorifique (3). Le nomade aurait cru déroger en le traitant de *sayyd*. Comme plus tard, il s'écoulera du temps avant de l'habituer à accorder le titre d'*émir* aux gouverneurs omayyades (4). Infatué du sentiment de sa propre autonomie, il abandonnait cette politesse aux rimeurs faméliques, avides de provoquer les largesses d'un chef opulent. A l'époque du califat, il faudra recourir à des mesures de rigueur, pour imposer aux nomades une attitude plus respectueuse (5).

Osd, IV, 167, 11, où 'Oyaina ibn Ḥiṣn prend le titre de ابن الاشياخ — variante ابن الاخيار; *'Iqd*[1], I, 242. Le calife 'Omar se fâche croyant y découvrir une allusion à sa propre origine plébéienne.

(1) Ibn Ǵobair, *Travels*[2], 76. Voir précédemment p. 81. Je ne me rappelle pour la période omayyade aucun exemple de l'emploi de *śarîf* pour les 'Alides. L'idée de cette noblesse spéciale ne me paraît pas d'origine arabe.

(2) Devant son frère, Ḫansâ' fait dresser les assistants, « comme on se lève devant la nouvelle lune ». Exagération fraternelle; cf. Nallino, *op. cit.*, 616; Goldziher *M. S.*, I, 154. Mais la comparaison قيامهم للهلال est intéressante pour l'histoire religieuse préislamite. Elle présuppose des cérémonies au lever de la lune nouvelle.

(3) Comme on l'admet trop communément.

(4) Qalqaśandî, *Ṣobḥ*, I, 250, 3. Leur ton insolent; *Aǵ.*, XX, 10, 9.

(5) Qalqaśandî, *Ṣobḥ*, I, 249; Soyoûṭî, *Califes*, 10.

Le titre de roi se retrouve uniquement ([1]) chez les populations sédentaires et très anciennement civilisées du Yémen ([2]), chez les Lahmides de Ḥira, chez les phylarques syro-arabes de Gassan ([3]) et par exception chez des nomades, comme les Kinda ([4]). Ces derniers étaient d'origine yéménite et placés temporairement à la tête de grandes confédérations; jouissant par suite d'un pouvoir bien supérieur à celui des chefs de tribu ([5]).

([1]) Voir dans Balādorī, *Fotoūḥ*, 101, 7; comp. I. S. *Ṭabaq.*, V, 7, l. 5, comment on y prodiguait ce titre; Ṭab., *Annales*, I, 1717, 14 etc. Dans la *mofāḥara* des B. Tamīm, en présence de Mahomet, les deux partis se proclament rois; Ṭab., *Annales*, I, 1711-1716; Nallino, *op. cit.*, 615 n.

([2]) Dans le centre de l'Arabie la rencontre d'un inconnu, somptueusement habillé, provoque la réflexion : ارَى عليك لباسَ الملك... وانتَ بدارٍ ليس فيها ملك ; *Aǵ.*, XI, 131. Certains chefs, comme Hauḏa ibn ʿAlī, sont qualifiés de ذو التاج ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 209 ; *tāǵ* et rois du Yémen ; Bakrī, *Moʿǵam*, 698. La mention du *tāǵ* figure également dans l'inscription proto-arabe de Namāra, trouvée par M. R. Dussaud.

([3]) Sur leur titulature, voir Nöldeke, *Die Ghassānischen Fürsten*, que je n'ai pas pour le moment à ma portée.

([4]) Comme Amroulqais, le « roi errant » ; *Aǵ.*, VIII, 63, 9 et sa notice, *ibid.*, Dans le *high life* du désert on mettait à part Kinda, considéré comme une tribu royale ; Qalqaśandī, *Ṣobḥ*, I, 228, bas; voir *Aǵ.*, XVII, 106, 1.

([5]) Titre de roi donné aux chefs du ʿOmān, du Baḥrain, du Yamāma; Qalqaśandī, *Ṣobḥ*, I, 57. Le taǵlibite Kolaib reçoit aussi ce titre; *ibid.*, I, 204, 10.

IV

Chez les Arabes l'exercice de l'autorité entraîne surtout des charges. Rare ensemble de qualités qu'elle suppose

Le calife Moʿâwia s'informa un jour auprès d'un Arabe des Banoū Bakr, comment on obtenait chez eux l'autorité. La réponse mérite d'être méditée : « Table ouverte, douceur de langage, largesses abondantes ; s'interdire de rien exiger ; montrer la même affabilité aux petits et aux grands : bref, les traiter tous en égaux » (1). Nos démagogues modernes pourraient signer le programme. Il n'y manque que les poignées de main, les promesses, et aussi les verres d'absinthe et de vermouth, prodigués par eux, du moins pendant la période électorale.

A une question analogue le célèbre Qais ibn ʿAṣim aurait répondu comme suit : « En défendant mes contribules contre l'injustice, en pratiquant la bienfaisance et en protégeant mes alliés » (2). Son fidèle imitateur Aḥnaf ibn Qais ne se distinguait (3) ni par l'illustration de la naissance, ni par les avantages extérieurs, si estimés par

(1) Masʿoūdī, *Prairies,* V, 106. C'est le motif développé en vers, attribués au célèbre Aḥnaf ibn Qais. La fortune est indispensable pour sauvegarder la position et l'honneur du chef ; Ġāḥiẓ, *Bayān,* II, 26, bas. De même, pas de célébrité sans d'abondantes largesses ; *ibid.,* I, 203. Sans fortune pas de sayyd ; Qotaiba, *ʿOyoūn,* 286 sqq.

(2) *Maulā,* allié, affilié. Comp. les vers de ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail ; *ʿIqd*[1], I, 221, 13 d. l. ; questions et réponses analogues dans Qotaiba, *ʿOyoūn,* 271, 272, 273.

(3) Cf. *Moāwia,* voir ce nom à l'*index*.

les populations primitives. En fait de qualités, on ne trouvait guère à relever chez lui que le fameux *ḥilm* arabe. Aussi s'étonnait-on à bon droit de sa très réelle influence. Il répliqua à un interlocuteur assez curieux pour le sonder à ce sujet: « Je la dois à un avantage, qui te fait complètement défaut, fils de mon frère — A savoir? — Ma discrétion absolue! J'évite de me mêler des affaires d'autrui » (1).

Au centre de l'Arabie, parmi les Banoū 'Adwān (2), on pensait comme à l'Est de la Péninsule parmi les Bakrites et les Tamimites (3). Sur son lit de mort, le vieux poète Doū'l Oṣbo' (4) adressa à son fils ces recommandations: « Sois affable pour tes contribules, tu mériteras ainsi leur amour; humble devant eux, ils t'exalteront; montre-leur un visage souriant, ils t'obéiront. Si tu ne te réserves rien, ils te proclameront *sayyd*. Grands et petits, témoigne à tous une égale déférence; les grands t'honoreront et dans le cœur des jeunes croîtra l'affection pour toi. Sois prodigue de ta fortune; défends ton droit (5) et celui de tes alliés. Assiste tous tes quémandeurs; honore ton hôte; accours dès que retentira le cri d'appel (6). Ainsi la considération te sera acquise; enfin ne repousse la sollicitation de personne. A ces conditions tu raffermiras ton autorité » (7). Que pourrait-on ajouter? Le programme se trouve complet.

De nos jours l'argent peut procurer un blason et des titres. Chez les Bedouins, en l'absence de tout gouvernement, les poètes, arbitres de l'opinion, prenaient sur eux de décerner les distinctions (8). Nous n'aurions qu'à nous en féliciter, si, dans l'exercice de ce pouvoir dis-

(1) *'Iqd*[1], I, 219; Qotaiba, *'Oyoūn*, 272.

(2) Voir précédemment p. 135.

(3) Aḥnaf et Qais ibn 'Āṣim appartenaient au groupe de Tamīm.

(4) Enuméré parmi les *centenaires;* cf. Siǵistānī, *Mo'ammaroūn*, 102.

(5) Il s'agit non du droit personnel, privé, mais des droits comme membre de la tribu, partant communs à tout le groupe.

(6) صريخ; appel au secours, quand on poussait la *da'wa* de la tribu: *Yāla Folān*, A moi les Arabes de...!

(7) *Aǵ.*, III, 6, bas.; *Ŝo'arā'*, 632; le même testament en vers, sentant l'apocryphe très fort; *Ŝo'arā'*, 632-33.

(8) Cf. *Mo'āwia*, 92 sqq.

cretionnaire, ils avaient employé une plus grande dose de réserve (1). Le trop vanté Qais ibn ʿAṣim dut principalement sa notoriété au beau vers, prononcé à l'occasion de sa mort :

« Non le trépas de Qais ne fut pas la mort d'un homme isolé, mais l'effondrement du monument de sa tribu,

فما كان قيس هلكه هلك واحد ولكنه بنيان قوم تهدّما (2)

Un tel homme devait être un héros! Les Arabes ne se demandèrent pas si l'éloge ne dépassait pas la mesure. Comme les prix de vertu, accordés par l'Académie, les verdicts de l'aréopage des poètes demeuraient sans appel. La vanité y trouvait son intérêt. Dans la paisible oasis de Médine, vivait perdu parmi la foule de ses concitoyens un Anṣārien, ʿAraba al-Ausī. Il sut saisir l'occasion d'obliger un poète, Śammah. Celui-ci l'en récompensa par une pièce, où se détachait le vers suivant :

« Quand on élève l'étendard de la renommée, on voit ʿArāba le saisir de la droite,

اذا ما راية رُفعتْ لمجد تلقّاها عرابة باليمين (3)

A dater de ce jour, le brave planteur de Médine se vit sacré grand homme, ou mieux sayyd, pour parler arabe : « Veux-tu exercer de l'influence, disait ce galant homme, ne sois pas attaché à ton bien ni pointilleux sur ton honneur : garde-toi de mépriser le faible et d'envier le puissant » (4). D'après une autre version, Moʿawia (5), un des plus grands politiques de l'Arabie, vivement intéressé dans la question, pria ʿAraba de lui indiquer le secret de son autorité. Il répondit : « je par-

(1) Leur indiscrétion a créé nombre de réputations imméritées, imprudemment enregistrées par les annalistes et avidement propagées par les auteurs de *nawādir*.

(2) Voir sa notice, *Aġ.*, XII, 149-58 ; le vers cité, XVIII, 163. Comp. un vers moins élogieux pour Qais, donné par le scoliaste de Ḥoṭai'a, *Divan*, VII, 34.

(3) *Aġ.*, VIII, 106 ; cf. *ibid.*, 105 ; Nawawī, *Tahḏīb*, 418. Qotaiba, *Poesis*, 179.

(4) Cf. *Aġ.*, VIII, 105.

(5) Nos auteurs le mettent constamment en avant, quand il s'agit de leçons politiques. Cf. *Moʿāwia*, 189-213. Par ailleurs rien ne prouve que cet ʿArāba ait possédé une véritable influence. Voir son nom à l'index d'Aġāni.

donne les impertinences ; je ne repousse aucun quémandeur et m'occupe des intérêts de mes solliciteurs [1]. En agissant de la sorte, on arrive au même resultat, avec du plus ou du moins ; le succès dépend des efforts de chacun » [2].

* * *

La couronne des rois peut cacher des épines. Chez les Arabes la *'imama* ou coiffure des sayyd était rarement doublée de velours. Chaque tribu se montrait fière de posséder des sayyd influents [3] ; mais les particuliers se chargeaient de leur faire expier leur précaire influence. « Chez nous, disait un Bédouin, le sayyd doit imposer le respect par sa présence ; a-t-il tourné le dos, nous ne manquons pas de le débiner ; السيّدُ الذي اذا اقبَلَ هبْناهُ واذا ادْبَرَ اغتبْناهُ » [4]. Craint et démonetisé ! Ces deux alternatives résumaient la situation du sayyd au sein de sa tribu. Il en souffrait sans doute ? [5] Ce serait une illusion de se l'imaginer. Lui parlait-on d'un rival ? « Pourquoi le redouter, répliquait-il : il ne mérite pas même d'être jalousé. وما خيرُ مَن لا يُتَّقَى حسدًا ? » [6] L'envie, le péché national des Arabes, au témoignage autorisé de Mahomet ! [7] « Ne pas envier, ajoutait un saint de l'islam, Anas ibn Mālik, voilà une perfection impossible à atteindre

(1) Comp. Ḥātim Ṭayy, *Divan* (Schultess), XL, 11.

(2) Comp. la définition de 'Adī ibn Ḥātim : السيّد فينا المنخدع في مالِهِ الذليل في عرضِهِ المطَّرح لحقدهِ ; Divan de Ḥātim, p. 7, l. 14. Par quelles condescendances Asmā' ibn Ḫāriǵa devint sayyd, cf. Balāḏorī (Ahlwardt), 248.

(3) Les poètes en vantent toujours la pléthore dans leur tribu. Voir plus loin : la question du séniorat.

(4) Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 32.

(5) Il n'ignore pas les sentiments de la tribu à son égard ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 97, 9. Une détestable réputation lui paraît préférable à l'obscurité : الشهرة بالشرّ خيرٌ مِن ان لا أُعْرَفَ بخَير ولا شرّ : Ǵaḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 35.

(6) Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 30.

(7) Ṭab., *Annales*, I, 2516, 5 : قُسم الحسَدُ عشرة اجزاء فتسعةٌ في العَرَب وجزء في سائر الناس . Comp. *Aǵ.*, XX, 117.

pour nous » ([1]). Le sayyd avait à se garer contre la jalousie de ses propres parents, la plus implacable de toutes, observe Ǵāḥiẓ ([2]). Le poète l'avait dit:

وان سياسة الاقوام فاعلمْ   لها صُعْداء مطْلبُها طويلُ

« Le gouvernement des hommes, sache-le bien, c'est une montée; longue en est l'ascension » ([3]).

Un véritable concours! Le plus entreprenant emportait le titre de sayyd:

اذا ابْتدرت قيسُ بنُ عيْلانَ غايةً   مِن المجد مَنْ يسْبِقْ اليْها يُسوَّدِ ([4])

Comme on le voit, l'exercice de l'autorité chez les Arabes entraîne surtout des charges, il suppose des devoirs. Elle exige un rare ensemble de qualités, une dose peu commune d'abnégation, une vigilance de tous les instants, pour dissimuler la supériorité personnelle, obliger grands et petits ([5]), tout en évitant de se mettre trop en vedette. Il y faut de l'opulence ([6]), infiniment de tact et non moins de dignité dans l'attitude. Si, outre cet heureux ensemble, le sayyd adoptait comme devise ce vers du poète:

« Demandez-moi, accablez-moi; je vous abandonne tout ce que je possède dans la bonne, dans la mauvaise fortune,

» سَلوني كُدّوني فانّي لباذِلٌ   لكم ما حَوَتْ كفّايَ في العُسْرِ واليُسْرِ ([7])

([1]) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 165, 9 d. l.

([2]) *Mo'āwia*, 24, n. 5; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 152 et suivants; Jaussen, *Moab*, 114. Siǵistānī, *Mo'ammaroūn*, 28, bas.

([3]) Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 32; Qotaiba, *'Oyoūn*, 273.

([4]) Zohair (Ahlw.), 80, 2 d. l.

([5]) Avoir l'air rayonnant, comme si l'on recevait au lieu de donner:

تراهُ اذا ما جِئْتَهُ مُتهلّلاً   كأنّك تُعْطيه الذي انْتَ سائِلُهْ

Zohair (Ahlw.), 93, 9. Le sayyd doit être مُتْلِف, dissipateur; Ḫansa', *Divan*, 14, d. l.; ou مِتْلاف; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 210, 19.

([6]) المالُ يسوّد غير السيّد; Baihaqī, *Maḥāsin*, 301, 6; comme exception de sayyd pauvre, on cite 'Otba ibn Rabī'a de Qoraiś; Qotaiba, *'Oyoūn*, 291, 7. Autre exception, un sayyd avare; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 210, 3-5.

([7]) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 219, 6.

S'il savait y joindre l'inébranlable résolution de se laisser piller, demonétiser, manquer de toutes façons, se tenir constamment à la disposition des siens, s'il possédait enfin le *ḥilm* dans un degré peu commun, il augmentait dans la même mesure les chances de voir durer sa précaire autorité. Non pas pendant un siècle — ainsi l'affirme la notice légendaire d'un chef (1) – mais peut-être de recueillir 40 fois le *mirbâ'* ou le quart du butin: chance exceptionnelle échue, assure-t-on, à Daiḥan ibn an-Namir (2). La sagesse populaire condensait l'ensemble de ces conditions dans ces deux dictons: سيّد القوم اشقاهم et encore سيّد القوم خادمهم (3): le sayyd est l'esclave de tout le monde! Certains sayyd avaient la bonne grâce d'en convenir: « si je suis sayyd, c'est pour être votre serviteur » (4).

(1) Cf. *Osd,* IV, 212, 4; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān,* III, 24-26, anthologie de citations; Qotaiba, *'Oyoūn,* 271-72, conditions requises pour mériter le titre de sayyd; les dix qualités du sayyd, Ḥotai'a, *Divan,* XL, 15-24, entraînent surtout des charges; comp. définition du sayyd par Mahomet, dans Ibn al-Aṯīr, *Nihāia,* (msc. B. Kh.) s. v. سود

(2) Autres exemples; Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 145, 152. Pour le *mirbā'*, cf. *Aġ.,* IX, 3, 5 d. l.; XII, 12, 2; 50; I. Doraid, *op. cit.,* 210, 212; *mirbā'* et *ṣafāya; Naqā'iḍ Ġarīr,* 192, 6.

(3) Aboū Tammām, *Ḥamāsa* (Fr.), 122; Ḥoṣrī [1], I, 21 (en marge de *'Iqd* [1], I).

(4) Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 151; Siǵistānī, *Mo'ammaroūn,* 50, 2.

V

Le sayyd doit être intelligent. La vertu politique du « ḥilm ». Importance de l'art oratoire

Dans les foires annuelles de la Péninsule, réunions utilisées pour la tenue de fêtes littéraires, de joutes poétiques, il n'était pas rare d'entendre un nomade porter ce défi : « Qui osera disputer à ma tribu la prééminence pour ses cavaliers, pour ses poètes et pour le nombre de ses membres, من يفاخرني ببَني... فرسانًا وشعراء وعَدَدًا ? (1) ». Puissance militaire, intelligence, nombreuse population : à ces indices le Bédouin reconnaissait la supériorité d'un groupe. Qu'on veuille bien remarquer la place, accordée à l'intelligence, représentée dans la circonstance par la poésie ! En réalité l'Arabe la mettait au premier rang (2) ; quand il s'agissait de choisir le chef destiné à le guider, il le voulait intelligent !

Maintes fois nous avons eu l'occasion de nommer le *ḥilm*, le signe trahissant les hommes, nés pour conduire leurs contemporains (3). Tels le calife Mo'awia, les chefs de tribu Qais ibn 'Âṣim, Aḥnaf ibn Qais, cités plus haut. Constamment il est question du ḥilm des sayyd, احلام سادةٍ (4). Le sayyd doit être *ḥalîm*. « Possède le ḥilm, tu de-

(1) *Aḡ.*, VIII, 77.

(2) Les Banoū 'Abs se vantent de n'obéir qu'au plus intelligent parmi eux ; Ǧāḥiẓ, *Bayān*, II, 31, 6.

(3) *Mo'āwia*, 79-80, 83, 87. Opinions en sens contraire : Qotaiba, *'Oyoūn*, 269, 13, 270, 1, 2 ; on entend prouver que chez un jeune homme l'audace est de bon augure.

(4) *Aḡ.*, XI, 133, 13.

viendras sayyd. الحلم تسند », disait le proverbe (1). C'était la qualité maîtresse des califes omayyades (2).

شمس العداوة حتى يستقاد لهم واعظم الناس احلاما اذا قدروا

« Terribles dans leur colère, tant qu'on leur résiste, personne n'unit à un plus haut degré le *ḥilm* au pouvoir souverain ».

J'ai laissé à dessein *ḥilm* sans traduction. Nous manquons en français d'un terme, rendant adéquatement le concept arabe. Le *ḥilm* n'est ni la longanimité ou la possession de soi-même, ni la maturité de l'esprit, ni la modération (4). Il se contente d'emprunter à chacune de ces qualités, à la maturité de l'intelligence surtout, juste assez pour donner le change à l'observateur distrait. Comme la valeur, le *ḥilm* n'attend pas le nombre des années et on peut l'observer chez les jeunes, فتى السنّ كهل الحلم (5). Par ailleurs, l'intelligence fournit une composante indispensable (6) du *ḥilm* et l'on rencontre des hommes, chez qui le *ḥilm* équilibre difficilement la légèreté de l'esprit احلام قليل عقولها (7). De ces emprunts superficiels, opérés aux dépens de l'intelligence, de la rouerie, de la simulation, de la longanimité, de la modération (8), de la maturité, il résulte une vertu spécifiquement arabe : complexe hybride, mal défini, aux contours flottants et imprécis ;

(1) Qotaiba, *'Oyoūn*, 271, 13 ; 332, 5.

(2) Cf. *Mo'āwia ;* chap. 5 : *Le ḥilm de Mo'āwia et des Omayyades*, 66-108,

(3) Aḫṭal, *Divan*, 104, d. v. ; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 255, 4 ; 266, 3 ; le ḥilm de Qoraiš (*ibid.*, 171, 2), la tribu impériale, créée pour régir les Arabes ! Il n'est jamais question du ḥilm des Anṣārs.

(4) Comp. *Mo'āwia*, 67 etc. Je reprends les traits principaux de l'esquisse tracée en ces pages.

(5) *Aġ.*, XIII, 106, 9.

(6) Non pas exclusive, comme l'ont prétendu le regretté K. Vollers et le Prof. R. Geyer.

(7) Farazdaq, *Divan* (Boucher), 2, 2 d. l. non pas « fantômes à petites cervelles », comme traduit Boucher.

(8) Et aussi de la douceur ; Ḫansā', *Divan*, 51, 14. On mêle adroitement l'emportement au ḥilm : باحلام جهّال ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 568, d. v. ainsi expliqué *ibid.*, 569 : يريد بحلم حلماء وبهم جهل اذا جهل عليهم ; comp. *ibid.*, 569, 2 v.

si imprécis même que le moraliste se trouve embarrassé pour y déterminer la limite exacte entre la qualité et le défaut. Cette fluctuation tient à la mentalité, à la nature du peuple arabe, composées d'extrêmes ; nature excessive et exubérante, d'un relief vigoureux, mais heurté, tout en ombres et lumières, sans gradation de teintes et de nuances ; héritier d'une antique civilisation, mais par suite de révolutions climatologiques [1], économiques et politiques, retombé dans un état voisin de la barbarie.

Le *ḥilm*, en dépit de toutes les combinaisons disparates, des déformations, causées par la rudimentaire psychologie des Arabes, le ḥilm demeurait en définitive une prérogative spécifiquement intellectuelle, une pâle copie de la σωφροσύνη antique, sorte de raison de second ordre. Composée principalement de finesse et de rouerie, infiniment plus pratique que spéculative, cette prudence devait apprendre à tourner les difficultés, quand on ne pouvait les aborder de front. Elle ne dédaignait pas les voies obliques, tortueuses, et ne s'interdisait pas de tendre un traquenard à un adversaire puissant, où il trouverait [2] le châtiment de son insolence [3]. Les écrivains arabes insistent avec complaisance sur ces habiletés équivoques des sayyd les plus vantés. Ceux-ci prenaient modèle sur le serpent احلم من حيّة [4], *prudentes sicut serpentes*. On tenait en petite estime la lente perception des grands fauves, احلام السباع [5], et, en tout dernier lieu, celle des moineaux, احلام عصافير [6]. Les Arabes ont-ils connu la théorie, établissant une relation entre le développement, le volume du cerveau et celui de l'intelligence ? Constamment nous les entendons parler du

(1) Celles-ci dans le sens expliqué plus haut.

(2) Où l'on lui « limerait les ongles », disaient les Arabes. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1308, 1 v.

(3) *Mo'āwia*, 68-69.

(4) Qotaiba, *'Oyoūn*, 459, 16 ; comp. 460, 8. Pour la même raison, ces écrivains réservaient leur admiration aux *dāhia* ; cf. *Mo'āwia*, 214-215. Or le *dāhia* devait avant tout posséder le ḥilm.

(5) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 166, 10 d. l.

(6) Ǧāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 73, nombreuses citations ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, CIII, 2.

poids de leur *ḥilm*. Il doit être assez lourd pour contrebalancer la masse des montagnes (1).

Remarque plus importante pour notre sujet : le ḥilm était la *vertu des politiques*, la qualité maîtresse des sayyd (2) ! Dans la foule des sayyd — et en Arabie qui ne prétendait à ce titre ? — on arrivait à percer, à la condition de posséder dans un degré peu commun cette vertu à double fin, rappelant le sabre de M. Prudhomme.

Au fond le *ḥilm*, comme la plupart des qualités arabes (3), est une vertu bruyante et d'apparat, composée d'ostentation. Chez ce peuple théâtral, héritier insouciant d'anciennes civilisations, la réputation de ḥilm s'acquiert au prix d'un geste élégant, de quelque dicton sonore, soigneusement relevés par les poètes. Elle ne suppose pas la victoire sur les passions irascibles (4), la lutte contre l'ignorance. Elle peut s'allier avec la brutalité dans la vie journalière. L'exemple de Qais ibn ʿAṣim suffirait à le prouver. Ce type du ḥilm se vantait d'avoir enterré vivantes une trentaine de ses filles. Le *ḥalīm* voudrait se persuader à lui-même et surtout à ses contemporains, combien il se sent supérieur à l'outrage, évitant d'y répondre, par mépris pour l'agresseur, ou pour s'épargner des désagréments plus grands. Ainsi certains poètes dédaignaient de riposter à des adversaires, jugés par eux indignes d'une réplique (5).

En parlant du ḥilm, il nous est arrivé d'employer le terme de qualité. C'était avant tout une attitude, un opportunisme prudent. Ils prévenaient des abus d'autorité, toujours regrettables, sous un régime en principe démocratique, surtout dans un milieu aussi anarchique,

(1) Cf. *Moʿāwia,* 74, 364, n. 1 ; خفّة الاحلام ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 18, 1 ; *Aġ.*, XX, 105, 4 d. l. ; « plus lourd que le mont Raḍwā » ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan,* X, 25.

(2) Cf. *Moʿāwia,* 79, 80 ; Qotaiba, *ʿOyoūn,* 331, 333.

(3) Nommons la générosité ; cf. *Yazīd,* 191, sqq.

(4) Elle est presque toujours jointe à la plus intolérable jactance. Le héros est غضوب حليم ; Ḫansā', *Divan,* 113, 1, avec la variante plus naturelle de عطوف حليم

(5) Cf. *Moʿāwia,* 82 ; Boḥtorī, *Ḥamāsa,* nos 911, 912, sqq. *Aġ.*, II, 116 ; XX, 172 ; Aḫṭal, *Divan,* 67, 5-6 ; 132, 4 ; 316, 11 ; parfois on attaquait pour obtenir l'honneur d'une réplique ; *Aġ.*, II, 24, 7. Pour les débutants, c'était une façon de se mettre en vedette.

ou tout acte de violence provoquait fatalement une réaction (1). La crainte du *tār*, du talion — et non pas un sentiment d'humanité (2) — inspira au Bedouin l'horreur du sang versé. Ainsi les conséquences fâcheuses d'un mot, d'un geste emportés lui révélèrent la valeur du ḥilm. A ce titre il s'imposait à l'attention des sayyd, obligés par office à maintenir l'équilibre entre les éléments de désordre, s'agitant au sein de la tribu. Celle-ci se trouvait régie par des institutions, rappelant le régime parlementaire (3). Les décisions du sayyd devenaient exécutoires, quand ils avaient été discutés et approuvés par le *maǵlis, nadi, mala'*, ou conseil des chefs de tente (4). Il fallait tenir compte des orateurs, surtout ménager l'amour-propre de la nombreuse et inquiète corporation des poètes, très influents sur l'opinion publique. Cette organisation faisait du ḥilm pour le dépositaire de l'autorité une vertu politique de premier ordre (5). Chez les particuliers, abrégé pratique de l'ancienne sagesse du désert, s'inspirant principalement d'orgueil et de dédain, le ḥilm se révèle à nous, comme une contrefaçon peu réussie de la réserve, de la longanimité chrétiennes (6).

Ce caractère composite, cette combinaison inégale de défauts et de qualités en constituaient précisément la valeur aux yeux des Arabes, incapables d'apprécier le mérite des actions simples et modestes, la pratique des vertus domestiques, relevant seulement de Dieu et de la conscience individuelle.

(1) Des meurtres, partant des rançons à payer. Le poids de ces rançons — nous le verrons plus bas — retombait principalement sur le sayyd.

(2) Ḥātim Ṭayy se vante, comme d'une action d'éclat, de n'avoir jamais tué le fils unique de sa mère; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 80, 15.

(3) Cf. *Mo'āwia*, 59-66.

(4) Voir plus loin le droit de *veto*.

(5) Comp. l'expression ساس الامور بالمروة والحلم ; *Ḫizānat al-adab*, II, 146, 2 d. l. C'était la vertu des ḥakam ou arbitres, comme Sinān ibn Abi Ḥāriṯa; Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 299 ; également vertu des vieillards ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 119.

(6) Voir dans Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 108 sur le pardon; on remarquera combien le ton demeure dédaigneux et hautain. Le vieux poète Ma'n ibn Aus fait exception par son accent de mansuétude presque évangélique ; Boḥtorī, *op. cit.*, n. 1308.

* * *

Malgré toutes ces confusions, en dépit de ce mélange de bien et de mal, l'estime des Arabes pour le ḥilm, considéré par eux comme première prérogative des hommes politiques, cette estime n'en constituait pas moins un hommage rendu à l'intelligence. C'était reconnaître son influence sur la conduite des affaires. Cet aveu ne restait pas isolé. Il prouve, comme nous l'avons insinué, les dispositions de cette race ([1]) pour une culture plus avancée.

Sayyd et *amīr*, ces deux termes servaient à désigner le chef. Primitivement ils paraissent bien avoir signifié l'orateur. Ainsi l'indique du moins la comparaison avec les dialectes sud-arabes, avec l'hébreu et avec le syriaque ([2]). Dans nombre de textes et de récits anciens, les mots خطيب et زعيم orateur ([3]) remplacent fréquemment celui de sayyd ([4]). Chaque tribu, chaque clan possédaient un *ḫaṭīb*, un *za'īm*, un *motakallim* ou un *qawwāl*, orateur, chargé de débattre et d'expédier les affaires ([5]). Il parlait et traitait au nom de son groupe.

([1]) Elle impose à ses héros, avant de les admirer, l'obligation d'être orateurs ou poètes, souvent les deux à la fois.

([2]) Cf. Hommel, *ZDMG,* XLVI, 529; comp. قَيل du Yémen; M. Hartmann, *Islamische Orient,* II, 350, 445; Brown, Driver et Briggs, *Dict. héb. syriaque,* s. v. סוד 691; Nallino, *Costituzione delle tribù,* 615; Goldziher dans *WZKM,* VI, 97; lequel compare زعيم = chef (زعم, affirmer); *M. S.* II, 52. Rapprochez زعيم وخطيب, cité plus bas; pour زعيم = orateur, voir note de Ḫansā', *Divan,* 115, n. 4; Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 21.

([3]) Cf. Goldziher, *Abhandlungen,* I, 20; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 178, 1. Pour toute cette matière consulter l'indispensable *Kitāb al-Bayān wat-tabyīn* de Ġāḥiẓ. L'époque préislamite aurait déjà possédé des formulaires et des collections oratoires; Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 133, 13 etc. Elles n'ont pas dû être sans influence, je le soupçonne, sur la formation stylistique de l'auteur du Qoran.

([4]) Voir *Der Chaṭīb bei den alten Arabern* du Prof. Goldziher dans *WZKM,* VI, 97-102.

([5]) Orateur de sa tribu; Ḫansā', *Divan,* 21, 4 d. l. خطيب قوم, ou زعيم وخطيب; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 21; 94, 3; 96; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. IV, 26, 3 v.; Ya'qoūbī, *Hist.,* II, 207, 6 d. l. *Ḫaṭīb* des Anṣārs, *Aġ.,* XVIII, 139, 11 d. l.; ḫaṭīb du Prophète I. Doraid, *Istiqāq,* 268, 12; toute une famille de ḫaṭīb; *ibid.,* 198, 199 (celle de Ṣoūḥān) A la Mecque 'Otba ibn Rabī'a est — en dépit de sa pauvreté — proclamé sayyd parce

Un noble Arabe, poète et orateur, affirme qu'après sa mort « le maǵlis le pleurera, et aussi les malheureux affamés, expulsés des réunions publiques,

« ولكن ستبكيني خطوب ومجلس وشعث اهينوا في المجالس جوع » (¹)

Le *maǵlis*, le modeste parlement de la tribu (²)! Ne croirait-on pas entendre un député démocrate, faisant l'éloge de son activité politique? Le *maǵlis* ou *nadi* était le théâtre des luttes et des succès du sayyd plus encore que le champ de bataille, où il ne réussissait pas toujours à obtenir la conduite des opérations. Tous les sayyd ne possédaient pas les aptitudes universelles d'un Ta'abbaṭaśarran, à la fois « porte-fanion, membre du conseil, orateur sententieux et voyageur infatigable,

« حمّال الوية شهّاد اندية فوال محكمة جوّاب آفاق » (³)

Tous ne se sentaient pas en mesure de pouvoir apostropher le calife:

« Si Mo'âwia vient à m'insulter, n'ai-je pas ma langue et ma fine lame?

« أيشتمني معاوية بن حرب وسيفي صارم ومعي لساني » (⁴)

---

que انطق الناس واصولة لسانا واجهلة جهالا ; Waqidi (Kr.) 59, 4; Hansā', *Divan*, 94; Nallino, *Costituzione delle tribù*, 618; زين الوفد والمنابر ; *Aǵ.*, XVIII, 146, 10 d. l.; متكلم = orateur; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 72, 14.

(¹) *Aǵ.*, XI, 157, 7.

(²) De là la phrase: وهم في مجلسهم ; *Aǵ.*, XI, 161, 1; Farazdaq dans Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 126, 15.

(³) *Mofaddalyyāt*, ed. Thorbecke, I, 13. Comp. Hansā', *Divan*, 27, 3:

حمّال الوية هبّاط اودية شهّاد اندية للجيش جرّار

Ǵāḥiẓ, *Avares*, 268, bas: جوّاب اودية . Toutes ces expressions synonymes font allusion à l'activité du héros, « dont la nuit le lit demeure froid ». Voir citations, Ǵāḥiẓ, *op. cit.*, 268-69. Le héros ne dort pas la nuit; il doit être en course; *Śo'arā,'*, 764, 1-2 d. v., comp. Boḥtorī, *Hamāsa*, 628, 4 v.; le *ṣa'loūk* dormeur est méprisé; Boḥtorī, *op. cit.*, 641, 1. *Aǵ.*, XX, 21, 3 d. l., variante du vers de Hansā', attribué à un autre.

(⁴) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 239, 2 a. d. l. *Śo'arā'*, 912, 2 d. v.

Tous ne pouvaient reprendre pour leur compte le distique du poète :

« Selon notre bon plaisir, nous repoussons les avis contraires; mais personne n'ose répliquer à nos discours.

Parmi nous, un sayyd vient-il à disparaître, un autre sayyd prend sa place, *éloquent*, mettant en exécution les décisions des hommes d'honneur,

إذا سيّدٌ منّا خلا قام سيّد قؤول لما قال الكرام فعولُ (¹)

Mais dans toutes les descriptions, à côté de l'intelligence, de la générosité, on relève chez le sayyd la nécessité de l'art oratoire,

لهم نائلٌ غمر واحلامُ سادة والسنة يوم الخطاب مسالق (²)

Il fallait s'y attendre : la forfanterie arabe réclamerait parfois ce privilège pour tous les membres de la tribu : tel Qais ibn ʿAṣim pour le clan d'ailleurs assez obscur des Banoū Minqar, « tous éloquents, quand leur tour de parole est venu, blancs de visage, éloquents, diserts,

خُطباء حين يقوم قائلهم بيض الوجوه مصاقعُ (³)

La privation d'orateur passait pour une calamité publique (⁴), et

(¹) Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 60; comp. Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 94, 18.

(²) *Aġ.*, XI, 133, 13; Nawawī, *Tahḏīb,* 308, 3 d. l.; ذليق اللسان ; Ḫansā', *Divan,* 73, 4; « langue de la tribu »; Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 213, 216; « langue, comme l'alène du cordonnier »; *ibid.*, 167; لهُ بيان ولسان ; *ibid.*, 145, 4 d. l., 149.

(³) A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. IV, 68; pour l'éloquence des B. Minqar, cf. I. Doraid, *Iśtiqāq,* 154, 3. Il est toujours permis de se demander si ce vers n'a pas donné naissance à la tradition.

(⁴) Qoṭāmī, *Divan,* XIV, 20, le déplore pour les Banoū Taġlib. Tribus célèbres pour leur éloquence : Banoū Śaibān, B. Tamīm (on l'aura déduit du vers de Qais ibn ʿĀṣim), B. Iyād, B. Asad; *ʿIqd*¹, II, 54; Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 20, 24, 25; 133, 6; déshonneur de posséder « un orateur, forcé d'écouter les discours d'autrui comme à la dérobée: ... وراء القوم مجلسهم كأنّ قائلهم في الناس مسترق »; Aḫṭal, *Divan,* 299, 4.

Les héros sont toujours blancs de visage; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan,* 83, 84, 92; Ḫansā', *Divan,* 36, 4 d. l.; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 266, 1. Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n. 1164.

la satire ne manquait pas d'exploiter cette infériorité [1]. La perte d'un de ces princes de la parole était ressentie douloureusement et servait parfois aux nomades, chronologistes fort négligents, de point de repère pour la supputation du temps [2]. On comptait depuis sa mort, comme on l'eût fait depuis la dernière grande sécheresse ou peste cameline. A défaut d'éloquence, certains chefs devaient se rejeter sur leur valeur militaire : à elle de suppléer pour la défense de la tribu [3]. D'aucuns pouvaient s'écrier fièrement : « je suis votre langue et votre lance سنانُكم ولسانكم » [4]. « Mon épée pénètre jusqu'au fond des os : mais ma langue n'est pas moins acérée que mon sabre.

وليسَ لسَيفي في العظام بقيَّة ولا السَيفُ اشْوَى وقعةً مِن لساتيا

Encore la lance ne suppléait-elle pas à la parole dans les députations et les négociations, confiées au *haṭib* [5], orateur et diplomate des siens [6].

Cette estime de la parole [7], l'importance accordée aux tribuns, tiennent à l'organisation démocratique de la tribu. Pour vaincre les oppositions, le sayyd, issu de l'élection, se voyait pratiquement ré-

(1) *Naqā'iḍ Ġarīr*, 29, 4 ; autres références dans *Ziād ibn Abīhi*, 35.

(2) Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 134, 18 ; cf. *L'âge de Mahomet*, 210.

(3) Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 93, bas.

(4) Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 139, 8 ; Ṭab., *Annales*, II, 130, 4 ; 148, 4. Le vers suivant est de Ġarīr ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 70, 4 ; I. Doraid, *Ištiqāq*, 198, 199, 11.

(5) خطيب ذو وفادات et à partir du califat مُوَفّد (cf. *Mo'āwia*, 60-64) ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 135, 5 d. l., Mobarrad, *Kāmil*, 768, 9 ; sayyd porte-parole, *Aġ.*, XII, 122 ; crainte inspirée par un ḫaṭīb ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 94, 3, 122, 12 ; sayyd à la fois poète, *ḫaṭīb*, *fâris*, et noble ; un autre est ḫaṭīb, *ḥakam* et *nassāb* ; *Aġ.*, XIII, 57 ; Ġāḥiẓ, *op. cit.*, I, 96 ; 134, 14. Orateurs et poètes, leur place dans les solennités ; *Aġ.*, XI, 163 ; شعراء وخطباء وفرسان العرب ; Dinawari, *Aḫbār*, 128.

ام مَنْ يكون خطيب القوم إن حفلوا لَدَى الملوك اولِي كيد واقوالِ

Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 75, 4. ; Goldziher, *WZKM*, VI, 97 ; *Aġ.*, IV, 8 ; X, 155, d. l. ; XXI, 79, 23 ; 99, 2 ; Ṭab., *Annales*, II, 38, 10 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, (Fr.) 650, d. v. خطيب قوم ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, 73, 5 d. l., *ḫaṭīb* des Anṣārs ; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 207, 6 d. l.

(7) انت خطيب القوم, dit Mo'āwia à un orateur, c-à-d. tu es le plus intelligent de tous ! Ṭab., *Annales*, I, 2910, 10. « Je dois à mon âge d'être leur ḫaṭīb » ; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, III, 217, 10 d. l.

duit à la persuasion, en l'absence de tout autre moyen coercitif. Remarquons-le en passant, sous le régime omayyade [1], si profondément arabe, les plus grands politiques — nommons Mo'awia, Ziad ibn Abîhi, Ḥaǵǵaǵ — manièrent avec beaucoup d'adresse l'art de la parole [2]. L'Arabe se trouve merveilleusement doué pour l'éloquence! Placé dans son milieu naturel, le désert libre et illimité, où il ne relève que d'Allah et de lui-même, tout tend à développer chez lui ses dispositions natives. Le culte de la poésie, poussé si avant par le nomade, ne doit pas nous donner le change.

Convenons-en franchement. L'Arabe est trop réaliste pour atteindre à la haute poésie. Chez lui, la vie au sein de ses mornes solitudes éteint trop souvent l'imagination féconde. La lutte pour l'existence, l'incessant souci du lendemain lui interdisent les rêves gracieux, la création des symboles, l'évocation d'irréelles images. Au moyen des *ǵinn*, production de sa fantaisie surchauffée, il n'a pas même su former l'ébauche d'une mythologie rudimentaire. Sa sensibilité se trouve émoussée, son individualisme, sa profonde misère l'empêchant de s'apitoyer sur celle d'autrui. Mais passionné, observateur, épris d'indépendance personnelle jusqu'à l'anarchie inclusivement, disposant d'un idiome sonore et remarquablement riche, l'Arabe est facilement disert [3]. Qu'à ces dispositions viennent se joindre une culture initiale, la participation à l'existence agitée de la tribu, le contact avec

(1) Voir le vers d'Aboû'l ʿAbbās l'aveugle ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 94, 18.

(2) Voir pour cette période Aḫṭal, *Divan*, 304, 11-12. Pour empêcher le *ḫaṭīb* de Qoraiś de nuire à la *bonne cause*, le futur calife ʿOmar conseilla de lui casser les dents; Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, II, 292, 3 d. l.; 294, 2. Un sayyd « pas embarrassé pour parler »; Zohair (Ahlw.) 99, 7 d. l. Un autre homme d'état omayyade, Rauḥ ibn Zinbāʿ (cf. *Yazīd*, 305) était également célèbre par son éloquence, Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 132, 8 d. l.; 137, 5. Voir la critique de l'éloquence arabe par les Śoʿoūbyya ; Ǵāḥiẓ, *op. cit.*, II, 51-52.

(3) Maître de l'éloquence, au dire de Masʿoūdī, *Prairies*, IV, 164. Voir le chapitre de Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 43 sqq. où il énumère مَن لا يكاد يسْكت مع قلّة الخطأ والزَلَل. On connaissait pourtant le proverbe : « la parole est d'argent, le silence est d'or, ان كان الكلام من فضّة فالسكوت من ذهب »; *ibid.*, 107, 6. Un des adversaires de Ǵarīr, al-Baʿīṯ est poète médiocre, mais admirable orateur ; c'est la remarque de Ǵāḥiẓ, *Bayān*, II, 51, 4. Les Banoū Śaibān, excellents orateurs (voir plus haut) sont mal doués pour la poésie, d'après Aṣmaʿī, *Foḥoūlat aś-Śoʿarā'* (éd. Torrey).

un milieu, où toutes les convoitises s'entrechoquent et entrent en conflit, alors cette nature violente, tout en nerfs, frissonnant à la moindre commotion, trouvera sans effort des traits éloquents. Dans les plus fameuses *qaṣīdas*, les tirades grandiloquentes, sententieuses empiètent constamment sur la place de la poésie et les transforment en *ḥoṭbas* rimées. Là-même, où le Bedouin se croit le plus poète, il nous fournit surtout les preuves de ses facultés oratoires, il se démontre شاعر فصيح, poète disert ! (1) Dans son *Bayān*, consacré à la glorification de l'éloquence arabe, le très avisé Gaḥiẓ cite principalement des exemples poétiques ; les trois quarts de ses orateurs sont des poètes. Si l'éloquence est la répercussion vocale, l'extériorisation d'une âme vigoureuse, éclatant en accents passionnés (2) et vibrants, personne mieux que l'Arabe ne remplit ces conditions. Pourquoi ces dispositions natives sont-elles demeurées sans emploi, pourquoi n'existe-t-il point d'éloquence arabe ? (3).

Avons-nous le droit de soupçonner ici l'action de l'islam ? Il semble bien difficile de le mettre complètement hors de cause. A mesure qu'il pénètre les Arabes, on voit diminuer les manifestations de la vie publique (4) et simultanément tarir la source de leur inspiration oratoire. Si cette évolution tient à l'appauvrissement graduel de la Péninsule, nous constatons de nouveau la faillite de l'islam. Il avait promis monts et merveilles ; l'adopter, c'était, affirmait le Qoran (5),

(1) Qualification donnée à l'immense majorité des poètes dans Aṣma'ī, *op. cit.* (éd. Torrey, *ZDMG*, LXV, 492-503): شاعر فحل فصيح ; *Aḡ.*, XIX, 84, 106. Poète ne possédant que la فصاحة ; *Aḡ.*, XX, 168, 10. La remarque aurait pu être étendue.

(2) Les So'oūbyya leur reprochaient de crier comme des sourds ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 52, 6. Cette mode n'a pas changé.

(3) Cf. notre *Ziad ibn Abihi*, 34-35. Rapprochez les شاعر خطيب et شاعر فصيح خطيب Ibn Doraid, *Išṭiqāq*, 114, 147, 196, 242 ; *Aḡ.*, XX, 180. Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 1 page, d. l. parle d'un recueil de « mille ḥoṭba », transmis de mémoire, au début de la dynastie 'abbāside. Il existait une édition *revue* des discours du calife Mo'āwia ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 173, 10 d. l.

(4) Partout s'y multiplient les *masġid qaum*, centres d'incessantes parlottes et de discussions politiques. Rares sont les *maġlis* silencieux, « où l'on chuchote à voix basse : مجالسهم خفض الحديث وقولهم اذا ما قضوا في الامر وحي امخاصر Ġaḥiẓ, *Bayān*, I, 140.

70), nager dans l'abondance لأكلوا من فوقهم ومن تحت ارجُلهم. Par ailleurs, en restaurant le despotisme des anciennes monarchies asiatiques, l'absolutisme des 'Abbasides doit assumer une lourde part de responsabilité. Sous les Omayyades, les traditions du désert se survivent jusque dans les pays conquis (¹).

En théorie le califat demeure une monarchie élective, le commandeur des croyants, le premier des sayyd arabes, un *primus inter pares* ou, comme s'expriment les Byzantins un πρωτοσύμβουλος parmi ses σύμβουλοί, à savoir les membres de l'aristocratie arabe, les délégués des tribus, formant une sorte de Parlement (²). Les mosquées primitives restèrent longtemps des centres de réunions profanes. Califes et gouverneurs y discutaient les affaires publiques dans des meetings contradictoires et fréquemment orageux (³). La persistance des mœurs anciennes empêcha de prévoir l'évolution qui se préparait. Jusqu'alors la mosquée avait remplacé le *maǵlis* ou conseil de la tribu ; insensiblement elle se transforma en temple pour le culte islamique. Les harangues politiques tendent à devenir des sermons, où les citations du Qoran éliminent peu à peu les tirades poétiques, demeurées en faveur. Le *minbar*, ou tribune, transformée en chaire de prédicateur, retentira désormais de déclamations froides, où l'on imitera servilement le style compassé du Qoran, celui des sourates médinoises, aux incises lourdes et traînantes. Ce fut le coup de grâce pour un genre littéraire, riche d'espérances. Nous avons tenté de préciser pourquoi

(¹) Le sayyd, le *maǵlis* perdent alors le فصل الخطاب, la décision des affaires. Ḫansā', *Divan*, 51, 12 ; cf. Goldziher, *WZKM*, VI, 97, n. 4 ; comp. فصل القضاء, Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 129, 7 d. l. Voir encore Nawawī, *Tahḏīb*, 235 ; فصل القول ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 140, 16; comp. *ibid.*, II, 37, 6 d. l. ; حكم فيصل II, 50, 15 ; الكلام الفاصل, II, 20, bas; *Śoʿarā'*, 743, 8 : ومَن خطبهُ فصل اذا القوم أُفحِموا يُصيب مَرادي قولهِ من يحاوِلُ

(²) Cf. *Moʿāwia*, 253. Moʿāwia les consulte non seulement sur les affaires de Syrie, mais sur celles des autres provinces, comme dans le cas de Ḥoǵr ibn ʿAdī ; cf. *Ziād ibn Abīhi*, 70 sqq.

(³) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 31-34. Dans *Aǵ.*, XI, 167, 4 d. l. مساجد = assemblées politiques (et non mosquées) : « ولا غاب قرنُ الشمس حتى تحدّثت بنفيك سكّان القُرَى والمساجد. Avant le coucher du soleil les gens des villes et les assemblées (masǵid-maǵlis) auront prononcé ton expulsion ». *Aǵ.*, loc. cit. ajoute : المساجد انّما يريد مَن يُصَلّي فيها ; explication évidemment forcée.

il n'a pas tenu les promesses du début chez un peuple par ailleurs si heureusement doué [1].

* *
*

Parmi les sayyd, la proportion des poètes était à peine inférieure à celle des orateurs. Chez les Bédouins, peuple d'illettrés, le poète représentait par excellence l'élément intellectuel. Sous ce rapport, on ne saurait exagérer son influence civilisatrice. Comme à l'ancien *vates* lui a-t-on jadis attribué en outre un certain pouvoir surnaturel, une sorte de *carmen*? Les subtiles recherches du Prof. Goldziher [2] ont rendu cette opinion fort plausible. On baillonnait soigneusement les captifs poètes, pour prévenir l'impression de leurs satires [3].

On a pu s'en apercevoir jusqu'ici : avec son autorité limitée, emprisonnée dans un ensemble de coutumes, restrictives de toute initiative, la tâche du sayyd devenait malaisée. Moins favorisé que le plus humble de nos maires, de nos bourgmestres, le chef des plus puissantes tribus n'avait pas même un garde-champêtre [4] sous ses ordres.

(1) Le roi No'mān de Ḥīra se montre jaloux de la faconde des Bédouins et de l'à propos de leurs répliques; A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 108-09. Pour la diffusion de l'éloquence, voir Ḫansā', *Divan,* 5, l. 9; 55, 4; 107, 5; Goldziher, *WZKM,* VI, 97 sqq. Le titre le plus ambitionné, c'était d'être proclamé le « ḫaṭīb » de toute la tribu. Tel Aboū 'Ammār Aṭ-Ṭāyy (un Ṭā'ite!) كان خطيب مَذْحِج كلّها »; Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 133, 17. Ou encore de descendre — comme 'Amrou'l Aśdaq — de deux générations de ḫaṭīb; خطيب ابن خطيب ابن خطيب; *ibid.,* I, 122, 10; autre exemple, Qotaiba, *Poesis,* 402, 7.

(2) *Abhandlungen,* I, 14 etc.

(3) *Naqā'iḍ Ġarīr,* 152, 12; 154, 2.

(4) Ils ont tout au plus un *monādi,* héraut, crieur public; Bakrī, *op. cit.,* 43. Le *monādi* était aussi appelé *mo'aḏḏin;* ainsi Aś'aṯ aurait été celui de la prophétesse (?) Saǵāḥ; une insinuation calomnieuse, propagée par les Śī'ites, très montés contre la famille de Aś'aṯ; cf. *Mo'āwia,* 150, n. 7. Au 1er siècle H. on ne manifeste aucun enthousiasme pour l'office de مؤذّن; I. S. *Ṭabaq.,* VI, 71, 22. Etre mo'aḏḏin équivalait à être au service d'un autre; Ṭab., *Annales,* II, 1120, 12 etc. (pour l'allusion, voir p. 1118-19). Sa'd ibn 'Obāda (voir plus bas) possède aussi son *monādi.* 'Āiśa, la favorite du Prophète, également; Ya'qoūbī, *Hist.,* II, 210, 4. Autre exemple: Ibn Do-

Son influence, son pouvoir de persuasion pouvaient être très réels. Trop souvent il se trouvait tenu en échec par les poètes. De là pour lui l'avantage de réunir les deux qualités. Nous rencontrons effectivement nombre de sayyd poètes, d'autres à la fois orateurs et poètes (¹). La mention de شاعر فارس (²), sayyd et poète, ou celle de sayyd, orateur et poète (³) se rencontrent communément dans la chronique du désert. Le poète possédait sur l'orateur une supériorité indéniable. Ses productions jouissaient d'une diffusion plus rapide, plus étendue. La poésie marche plus vite, الشعر اسْيَر (⁴), disait-on, elle avait des ailes, apparemment les ailes des vents. Aux vents un poète confie une de ses satires, expédiée « comme une dépêche » à ses détracteurs

raid, *Ištiqāq,* 94; muezzin-monādi de Saǵāḥ; *ibid.,* 137; cf. 232, 13. Primitivement le muezzin est attaché, non à la mosquée, mais à la personne du fonctionnaire; *ibid.*, 200. Le changement est survenu à la suite de l'évolution liturgique, si finement esquissée par le Prof. Becker, *Der Islam,* III, 374-99. L'évolution terminée, les Ṣaḥīḥ doivent se donner — on voit pourquoi — infiniment de mal pour ennoblir cet emploi subalterne.

(¹) *Aǵ.,* XIV, 66, 13. Orateurs-poètes au *wafd* de Tamīm chez Mahomet; Ṭab., *Annales,* I, 1711; شاعر خطيب sous les Omayyades; Ṭab., *Annales,* II, 1054, 6. D'où les innombrables citations poétiques dans les primitives ḫoṭbas de la mosquée. Ces prédicateurs novices connaissaient mieux les poètes que le Qoran. *Aǵ.,* XIX, 156, 157, *śarīf,* cavalier et poète; *Aǵ.,* XVIII, 156 شاعر فارس من سادات قومه

(²) *Aǵ.,* III, 2; XI, 127, 10; XII, 148: شاعر فارس شجاع حَلِيم; *fāris* = sayyd (*Aǵ.,* V, 189, bas) le cheval étant un animal de luxe au désert, cf. *Mo'āwia,* 262 (nombreuses références); *Aǵ.,* IX, 2: Doraid ibn aṣ-Ṣimma est اوّل شعراء الفرسان, à la fois « le sayyd et le *fāris* » de son clan; *ibid.;* شاعر شريف et député مُوَفد; I. S. *Ṭabaq.,* V, 383, 18; 385; poète غير مُدافع; *Aǵ.,* XIX, 84 d. l.; qualification ne s'appliquant qu'aux plus puissants sayyd; فارس = sayyd de Solaim; Bakrī, *op. cit.,* 777; le cavalier est désigné par le nom de son cheval; Bakrī, *op. cit.,* 471, 9; cf. *Fāṭima,* 80 comp. فارس دهرة et فارس الناس; I. Doraid, *Ištiqāq,* 215, 293.

(³) I. Doraid, *Ištiqāq,* 147, 3 d. l.; *Osd,* II, 208; 242; *Aǵ.,* V, 155, 9, شاعر ولِسَان XX, 180: شاعر فصيح خطيب ذو عارضة وبيان واعتبار من الرجال وكلام في المحافل; *'Iqd*¹, I, 124, 10: union de la poésie et de l'éloquence chez les députés des tribus. Ǵailān chef et poète; *Aǵ.,* XII, 45-49; Goldziher, *WZKM,* VI, 98-99; Ibn Doraid, *Ištiqāq,* 113, فصيح شاعر جواد; 238.

(⁴) Cf. *Poète Royal* p. 10; Balāḏorī, (Ahlwardt), 167, d. l.; *Ḥamāsa* (A. Tammām) I, E. 119, 3; Zohair (Ahlw.), 84, 3.

فنـأُهْدِيَنَّ مع الريحِ قصيدةً   منّي مُغلغلةً الى همّامِ (1)

Cette telegraphie aerienne leur assurait une surprenante célerite. Elles volaient de camp en camp, de point d'eau en point d'eau, conservees par l'imperturbable memoire de ce peuple sans instruction. L'opposition au pouvoir des sayyd en fit son organe habituel: les poetes devinrent les journalistes de leur temps. Quand on connaît les annales de cette époque, on ne trouvera rien de force dans ce rapprochement. Si les poètes arabes remplirent certains rôles (2), tenus de nos jours par la presse, ils méritèrent également la plupart des reproches, adresses à nos journalistes contemporains, tout spécialement celui de vénalité (3). Ces rimeurs du désert se transformèrent trop souvent en maîtres chanteurs.

Avec non moins de raison que pour l'ancienne monarchie française, il faut insister sur le tempérament, apporté à l'arbitraire possible du sayyd, par les satires et les chansons (4). La musique! encore un genre, durement traité par l'islam orthodoxe! (5)

Le chameau nous est représenté comme un animal, sensible à l'harmonie. Durant les marches pénibles, surtout celles de nuit (6), son conducteur, *ḥādi* (7), se plaît à l'animer par ses improvisations musicales (8). La monotone mélopée force le chamelier à demeurer

(1) *Aġ.*, XI, 172. C'est peu d'appartenir à une tribu guerrière, si les poètes n'y abondent; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 153 d. l.; 154, 1.

(2) Comme de préparer l'opinion, de défendre la politique des chefs.

(3) Cf. *Poète royal*, 22-23; *Šo'arā'*, 765-66. L'habitude est si invétérée qu'un paladin comme Doraid ibn aṣ-Ṣimma n'y peut résister et attaque le riche Mecquois Ibn Ġod'ān.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 254.

(5) *Mo'āwia*, 176-78. Le chef s'empresse de renvoyer aux poètes — il s'agit ici de Labīd — ce qu'on a pu leur enlever pendant la razzia; Bakrī, *op. cit.*, 721, bas. A tout prix on voulait éviter de se compromettre à leur égard.

(6) Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, II, 331; Cf. Musil, *Arabia Petraea*, III, 259, 374, 381.

(7) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 133; Yāqoūt, E. III, 495, 1-2; Aḫṭal, *Divan*, 18, 3; 91, 5; 198, 2; à la Mecque, *ḥādi*, *ḥodāt*, chantre religieux; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 211, 5; حادى حَسَنُ الصوت et سَوّاق = حادى; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², II, 293.

(8) Le ḥādi improvisateur; Yāqoūt, E. IV, 280; Bakrī, *op. cit.*, 106, 8. « Le ḥādi fera parvenir mes satires jusque dans le 'Omān »; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 296, 1 v.

eveille, et, ajoute Gahiz (1) « elle caresse agréablement les oreilles du grave animal et l'engage à presser le pas : تصرّ دائبا اذا حدا في آثارها الحادي وتزداد نشاطا وتزيد في مشيتها ». Fréquemment le texte de ces variations etait fourni par les satires à la mode. Les poètes en menaçaient leurs adversaires : « mes attaques seront repétées par les conducteurs de caravanes, يحدو بها الركبان » (2). Ce n'était pas là une vaine menace ; l'histoire littéraire de cette époque nous l'apprend. La chanson de *Malbroug* compte d'illustres antécédents en Arabie. On paraît y avoir saisi et rendu le ridicule avec non moins d'à propos que dans les faubourgs de Paris. Un nouveau trait, distinguant avantageusement les Bédouins des peuplades barbares et temoignant en faveur de leur esprit éveillé. Rester مُفْحَم (3), c'est à dire laisser l'attaque sans réplique, autant valait pour le sayyd (4) rentrer dans la vie privée. Certaines satires, mises en musique, traînaient leurs mélancoliques accords sur toutes les pistes de la Péninsule. Les panégyriques obtenaient parfois la même distinction. Mais la malignité humaine a de tout temps pris plaisir à voir déshabiller

(1) *Haiawān,* IV, 64. Du *hādi* il faut distinguer le *dalīl,* guide des caravanes et des razzias, beaucoup plus élevé dans la hiérarchie sociale ; cf. *Mo'āwia,* 291 ; *Naqā'id Ġarīr,* 234, haut. Fréquemment les poètes les prennent l'un pour l'autre.

(2) *Aġ.,* VII, 170, 5 ; Aḫṭal, *Divan,* 162, 3 ; Ḫansā', *Divan* 28, 7 ; Boḥtorī, *Hamāsa,* n. 1300. Qotaiba, *'Oyoūn,* 179, 8. Le poète Śammāḫ fait le ḥādi ; Qotaiba, *Poesis,* 178, 12. Autres poètes trop fiers refusent ce rôle devant le calife ; *Aġ.,* XIX, 113. Le *raġaz* était le mètre préféré par les ḥādi ; *Aġ.,* XVIII, 164.

(3) Ḥassān Ibn Ṯābit, *Divan,* CII, 12 ; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan,* 239, 3 ; *Mo'āwia,* 263 ; *Aġ.,* VI, 177, 10 d. l. « جُودُكَ يُنطِقُ المُفْحَمَ بالشعر , ta générosité est capable d'inspirer le poète impuissant » ; VII, 115, 5 ; Aboū Zaid, *Nawādir,* 110 ; *Aġ.,* S. I, 128 ; VIII, 180, 5 d. l. ; 195, 3 ; XIX, 39 ; Aḫṭal, *Divan,* 89, 6, où فحوم = مفحم ; *Naqā'id Ġarīr,* 2, l. 12 : مفحمون لايقولون الشعر, d'où obligation de recourir à un poète étranger. Une seule fois dans sa vie, il arriva au calife 'Oṯmān de rester مفحم ; Gāḥiẓ, *Bayān,* I, 96, 13. Ce souverain n'était donc pas si dénué qu'on a voulu le prétendre ; *ibid.,* II, 21, 11 (مفحاما), 22, 3, 4 ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 547.

(4) Il devait être sourd, disait-on ; c-à-d. ne pas entendre les attaques ; Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 41. Le poète Nābiġa Ġa'dī demeura مفحم pendant 30 ans ; Aṣma'ī, *Foḥoūlat aś-Śo'arā',* 502, 17. Un trait bien appliqué rend مفحم les plus fougueux satiriques ; *Aġ.,* XI, 144, 1, Poètes mis en cause, s'ils ne répliquent pas ; *Aġ.,* XVIII, 161, 21

son prochain. Il n'en allait pas autrement au desert, six siècles après la naissance du Christ [1]. Dans ses *Naqā'id*, où le poète Garir donne la replique à son rival Farazdaq, il est fait allusion à cette alliance entre la musique et la satire arabes:

« Je suis l'auteur de satires originales, se propageant sur le passage du caravanier, qui les chante de nuit » [2].

Un sayyd, conscient des difficultés de sa position ne pouvait hesiter un instant à s'assurer l'appui ou la neutralite du *genus irritabile vatum*. Heureusement pour la paix publique, cette faveur, il lui etait loisible de l'acheter [3]. Fréquemment l'attaque n'avait pas visé d'autre but. « L'homme d'esprit, disait Gahiz, doit connaître les maux causés par la satire et se garer des attaques du plus misérable rimailleur, en sacrifiant au besoin la moitie de sa fortune » [4]. A cette condition la muse acceptait de se discipliner, de coopérer au maintien de l'ordre : elle inspirait aux contemporains des sentiments conformes à la politique du sayyd et lui conciliait l'opinion publique à grand renfort de poetiques hyperboles. Egorgeait-il un mouton, le barde parlait, non de brebis — un bétail peu estimé [5] — mais d'hécatombes de chameaux. Allumait-il du feu, la flamme du mediocre foyer se transformait en un volcan. Le modeste plat, passé à la tente voisine pour rassasier des orphelins, prenait les dimensions d'un réservoir [6], à

(1) Cf. *Mo'āwia,* 254; pour les *panégyriques,* cf. *Aḡ.*, V, 153, 3 d. l.

(2) *Naqā'iḍ Garīr,* 628; cf. 63, 7; 342, 1, 430, 6; *Mo'āwia*, 254; ajoutez les références: Aboū Zaid, *Nawādir*, 68, 6; *Aḡ.*, II, 153, 9 d. l.; VII, 170, 15; VIII, 78; 94, 8 d. l.; XI, 42, 3; XVII, 55, 11; 61, 10 etc.; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān,* I, 178, 10; dans Ibn Hiśām, *Sīra,* (تغنّى = réciter des vers), 518, d. l., 519, 1.

(3) ... فتى يشتري حسنَ الثناء بمالِهِ ; *Aḡ.*. XII, 15; *acheter* est le terme ordinaire pour *acquérir* de la gloire; Qoran, *31,* 5; Nöldeke, *Delectus Carminum,* 36, 10. « On loue celui qui sait y mettre le prix »; Ḥoṭai'a, *Divan,* VII, 36:

تزورُ امرأً يُؤتي على الحمد مالَه ومن يؤتِ أثمانَ المحامدِ يُحمَدُ

(4) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān,* V, 90.

(5) Cf. *Aḡ.*, XII, 14, 1-2; comp., X, 12, 8.

(6) Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divān,* 180, 4. Ġāḥiẓ, *Avares,* 245-46 etc. Le Mécène est « donneur de 100 » chameaux; Ḥoṭai'a, *Divan,* V, 28, avec le commentaire de Goldziher. Plats-réservoirs, جوابي; Ṭarafa (Ahlw.) 62, 4 d. العنوق بعد النوق « des

l'instar des bassins gigantesques, fabriqués par les *ǵinn* pour Solaiman جفان كجواب. (1) Mensonges littéraires ! (2). Tout le monde voulait bien se laisser prendre à ces énormités. En définitive la cause de la paix en bénéficiait. Ce service suffira pour nous permettre de comprendre la munificence de certains chefs à l'égard de ces auxiliaires au verbe solennel. Il nous enlève le droit de qualifier trop sévèrement le geste de la main toujours tendue, familier à ces mendiants-poètes (3).

Permettons-leur donc de renchérir encore sur l'éloge des « plats, garnis de viande, destinés aux veuves et aux orphelins, profonds comme des puits ! » (4). Chemin faisant, il leur est arrivé de trouver de nobles accents (5). « Allons donc ! A-t-on jamais vu l'homme généreux mourir de faim ? A quel Crésus avare la fortune a-t-elle assuré l'immortalité ? Sus, qu'on me laisse (6) disposer de la mienne et non l'argent me dominer ! Qu'elle serve à protéger mon honneur, avant que ma réputation ne vienne à faire naufrage ! »

---

chèvres après des chameaux », c'était déchoir ! Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 112, 4. Bêtise proverbiale des bergers de moutons, non de chameaux ; *ibid.*, I, 100 ; *Aǵ.*, X, 12, 8.

(1) Qoran, *34*, 12, lequel paraît avoir emprunté l'expression à l'ancienne poésie.

(2) « *Tout* n'y était pas mensonge, باطل » ; Ǵāḥiẓ, *Avares*, 245, 17-18.

(3) Cf. *Mo'āwia*, 260. « Donateur de 100 chamelles avec le berger et l'étalon » ; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 78, d. v. Même dans leurs plus belles louanges, ils glissent un appel à la générosité : tel l'éloge, vraisemblablement adressé à 'Abdal'azīz (= Ibn Lailā) frère du calife 'Abdalmalik : « il parle bien, mais ses actions (= générosités) valent mieux encore » :

يقولُ فيُحْسِنُ القولَ ابنُ ليلَى   ويَفْعلُ فوق الحُسَنِ ما يقولُ

Opuscula arabica (Wright) 100, 9. Le prince ne pouvait s'y méprendre.

(4) « Marmites rangées, comme des chevaux, autour de nos tentes » ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, IV, 22 ; IX, 2. Hôtes « groupés autour des marmites, comme autour d'une idole » ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 563, 2 d. v. *Aǵ.*, XI, 138, 8 d. l. XX, 72, 19.

(5) Comme le titre de père des orphelins ; Ḫansā', *Divan*, 58, 6 ; 67 ; Labīd, *Divan*, XXXIX, 15, 16 ; ربيع اليتامى ; Ǵaḥiẓ, *Avares*, 252 ; كَهْف الايتام والجارات ; Kindi, *Governors of Egypt* (Guest), 92.

(6) Le poète apostrophe sa femme : de là اريني et ذريني. Comp. les vers de Ḥātim Ṭāyy ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 81, 5.

اريني جوادًا مات هزلًا لعلّني   ارى ما ترين او بخيلًا مُخلَّدا

ذريني اكُنْ لِلمال ربًّا ولا يكُنْ   لي المالُ ربًّا تَحْمدي غِبَّهُ غدا

ذريني يَكُنْ مالي لِعرضي وِقايه   يَقي المالُ عِرْضي قبْل ان يُبدَّدا (1).

Aussi bien « à quoi servirait la fortune, quand l'honneur est absent ?

« اَفي العِرضَ بالمال التِلادِ وما عسى   اخُوك اِذا ما ضيع العِرْض يَشْتري » (2)

En résumé le poète « rougit d'avoir à l'égard de ses contemporains plus d'obligations qu'ils n'en ont contracté envers lui » (3).

***

Dans la conception bédouine, mélange bizarre de théories chrétiennes et communistes, le riche apparaît comme un simple dépositaire, un détenteur momentané de sa propre fortune. Sa mission est de la distribuer aux nécessiteux de la tribu, d'en user pour exercer l'hospitalité, pour racheter les prisonniers et payer le prix du sang (4). Mais en retour, il a droit à la louange et aux panégyriques des poètes. Ces derniers contractent à son égard une véritable obligation. Comparer leurs sollicitations, même les plus importunes, à la mendicité ? Fi donc ! Ils cherchent seulement une occasion de « se délier la

(1) *Ag.*, XI, 139. « On vogue sur l'océan de sa générosité » ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 179, 11 ; son visage illumine la nuit ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 138, 1.

(2) *Ag.*, XI, 155, 8 d. l. « Chaudière : une mer aux vagues agitées » ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 246-47 ; elle compte deux coudées de large sur plusieurs de hauteur ; *ibid.*, 248, 6. Celle du calife Moʿāwia, large comme des réservoirs ; *Ag.*, XX, 72, 5.

(3) Yāqoūt, E. VII, 75 :

واِنّي لَأَستحي اخي ان ارَى لَهُ   عليَّ مِن الحقّ الذي لايَرَى لِيَا

(4) D'où les beaux noms de *père, refuge* des orphelins, des veuves ; Ḫansā', *Divan*, 58, 6 ; 67 ; 83, 85 ; voir p. 234. Pleuré par les prisonniers, les veuves ; Ḫansā', 120. Les veuves reviennent incessamment sur la lyre des poètes. On en devine le nombre et la misère. On commençait par les servir les premières ; *Šoʿarā'*, 768, 3 v.

langue » : c'était la formule classique. Les riches de leur côté parlaient de « leur couper la langue », c'est à dire de se mettre à l'abri de leur malignité, en déliant les cordons de la bourse.

« Que ta gauche ignore les générosités de ta droite ! ». Ce précepte évangélique n'a pas cours au désert. La mendicité y devient une profession ou plutôt l'exercice d'un droit, entraînant d'ailleurs des obligations. De là entre bienfaiteurs et bénéficiaires un échange incessant de procédés pour ainsi dire protocolaires. Le Mécène se déclare l'obligé [1] de qui veut bien accepter ses libéralités [2]. C'est à fortiori l'opinion des poètes eux-mêmes [3]. Entre lui et les rimeurs s'établit une sorte d'égalité. S'il est glorieux de donner, il l'est presque autant de recevoir. « Les cadeaux passent, observait le calife 'Omar ; la louange demeure » [4]. Elle demeurait gravée dans la mémoire tenace du nomade. Voilà comment la coutume bédouine prétend avoir résolu les problèmes de l'impôt sur le revenu et de l'assistance publique. Par malheur cette solution suppose la diffusion du don poétique.

Aussi les poètes se montraient-ils non pas gênés, mais plutôt fiers de se voir enrichis par la munificence d'autrui [5]. Puisqu'ils servaient le public, ils trouvaient juste d'être entretenus à ses frais. Ces largesses attestaient leur virtuosité et la valeur de leur marchandise poétique. Leur prestige n'en sortait pas diminué [6]. Dans ce libre échange de cadeaux et de dithyrambes, les Arabes croyaient

(1) Cf. *'Iqd* [1], I, 85, 4, 5-13. « Il s'illumine et tressaille comme la fine lame d'une épée ; تهلّل فاهتزّ اهتزازَ المهنّد » ; Ḥoṭai'a, *Divan*, VII, 38 ; Aḫṭal, *Divan*, 143, 5. Le sayyd doit dépenser ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, VI, 11, 12.

(2) Sur les récitations actuelles de vers chez les Bédouins, voir A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 233-34.

(3) Qoṭāmī, *Divan*, XVII, 1 et 6.

(4) *Aḡ.*, IX, 154, 7.

(5) *Aḡ.*, VIII, 29, Comp. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1 : أَخْذي الحَمْدَ بالثمن الرَبيع. Le dithyrambe se paie cher ; des deux côtés on en convient sans fausse honte. *'Iqd,* [4] II, 92. Voir le chap. 71, Boḥtorī, *Ḥamāsa,* le sayyd doit donner sans attendre qu'on le sollicite. Comp. Ḥoṭai'a, cité dans Qotaiba, *Poesis ;* 184, 4-5. On achète la louange ; *Aḡ.*, XIX, 145, 14 ; pour un bienfait on attend le حديث المواسم, être célébré dans les foires ; *Naqā'iḍ,* 720, 2 ; 765, 3.

(6) Voir la notice de A'šā Qais ; *Aḡ.*, VIII, 77-86.

reconnaître, non une preuve de vénalité, mais une transaction, une variété d'opérations commerciales : *do ut des* (1). Quand le rimeur possédait la verve, l'inspiration d'un A'ša, d'un Zohair, d'un Nâbiga, ses contemporains estimaient qu'il donnait plus qu'on ne lui rendait. Plus tard on attribuera à Mahomet cette parole : « la main qui donne est supérieure à celle qui reçoit : اليدُ العُليا خير من اليد السُّفلى (2) » ; une contrefaçon arabe de la parole du Christ : « Beatius est dare quam accipere ».

Entre les familles, entre les classes composant la même tribu, puis entre les tribus voisines s'élevaient d'incessantes contestations. On se disputait la propriété d'un puits, d'un bon pâturage ; on n'arrivait pas à s'entendre sur le prix du sang. Le conseil des anciens, ou une assemblée générale des tribus contendantes étaient chargés alors de régler les différends. Ces négociations mettaient en relief les talents diplomatiques des chefs. Fréquemment on y voyait paraître des orateurs, doublés de poètes et à ces deux titres, jouteurs d'autant plus redoutables (3). Certaines tirades de vers, prononcées à ces diètes, produisaient parfois plus d'effet que les plus habiles harangues (4). Le rythme, les grandes figures poétiques impressionnaient les enfants passionnés, que sont demeurés les Bédouins, en dépit de leur gravité extérieure et de leurs allures de patriarches bibliques. Pour combattre à armes égales, les tribus, les chefs devaient avoir des poètes à leur dévotion.

انا الضامنُ الراعي عليهم وانّما   يُدافِعُ عن احسابهم انا او مِثْلي (5)

« C'est moi le pasteur responsable ; à moi de défendre leur honneur ou à qui me ressemble ».

(1) Comp. *Šo'arā'*, 750 ; « durant ta vie tu as opéré le bien ; tu mérites que ma lyre te chante aujourd'hui,

فدُيِّنْتَ خيرا في الحياة وانّما   ثوابُك عندي اليوم ان ينطقَ الشِّعرُ

(2) Cf. *Mo'āwia*, 261, note ; ajoutez, Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, (K.) II, 188 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[1], I, 282 ; *'Iqd*[1], I, 308 ; Qasṭallānī, *Iršād as-sāri*, III, 30-32.

(3) Cf. Ǧāḥiẓ, *Bayān*, I, 70 ; éloquence du poète Labīd ; *ibid.*, II, 51.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 262. Services rendus par les poètes ; Ǧāḥiẓ, *Bayān*, I, 98, 5 etc.

(5) *Naqā'iḍ Ġarīr*, 128.

En Arabie, il devenait de la plus grande importance de s'assurer une bonne presse, c'est à dire une bonne poesie, en s'attachant les rimeurs, à la fois organes et arbitres de l'opinion publique. Cette nécessité contribuait à compliquer la situation du sayyd. Pour gagner les poètes, il fallait beaucoup de dextérité et surtout une grande fortune. Cela nous ramène à une constatation précédente : les charges pécuniaires, pesant sur le chef de la tribu.

VI

Nécessité de la fortune pour le sayyd. Il doit tenir table ouverte. La rançon du sang

Parfois cependant — c'était surtout le cas pour les tribus misérables (1) le titre de sayyd s'obtenait à moins de frais. 'Abdallah ibn Ḥabib le gagna parce que dédaigneux des dattes, il se bornait à manger du pain. Dans un pays, pauvre en blé, on ne pouvait manquer de reconnaître à ce dédain superbe, la marque d'un esprit supérieur, destiné à commander. On aurait pu lui appliquer l'hémistiche composé à propos de 'Iṣam ibn Śahbar (2), le chambellan du roi No'mān de Ḥīra: « نفسُ عِصام سَوَّدَتْ عصامَ : 'Iṣām, s'il est devenu chef, le doit uniquement à sa grandeur d'âme ». Quant à 'Abdallah ibn Ḥabib, son titre de mangeur de pain fut recueilli par sa tribu (3) et elle ne manqua pas de s'en prévaloir dans la suite (4).

C'étaient là des exceptions. Le positivisme des Bédouins exigeait des titres plus sérieux pour obtenir la dignité de sayyd. On ne sau-

(1) Le Bédouin se voit parfois forcé de manger des feuilles ; Ġāḥiẓ, *Bayān,* I, 76, 7. Voir précédemment.

(2) Ou *Śahbara ;* cf. Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 318 ; *Aġ.,* IX, 165, 171, 172, 176. Qotaiba, *'Oyoūn,* 273 en fait un esclave.

(3) Voir plus haut p. 84.

(4) Ġāḥiẓ, *Avares,* 254. Par exception on élit le sayyd pauvre, s'il possède la *morowwa* (cf. Goldziher, *M. S.*, I, 1er chap.) :

نسوِّدُ ذا المالِ القليلِ اِذا بَدَتْ   مُرُوَّتُهُ فينا واِن كان مُعْدِمَا

Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan,* IV, 29. Exemples cités précédemment.

rait assez insister sur ce réalisme, si l'on veut pénétrer dans la mentalité des nomades, se rendre compte de sa merveilleuse élasticité.

Fréquemment leurs poètes ont stigmatisé la trahison (1). Par ailleurs ces admirateurs de la force brutale déversaient le ridicule sur « une tribu incapable de trahison ou d'injustice, même pour la valeur d'un grain de sénevé,

« قبيلةٌ لا يغدرون بذمّةٍ ولا يظلمون الناس حبّة خرْدل (2)

L'injustice les revoltait, surtout exercée à leurs depens. Un poète cependant se plaint de sa propre tribu :

« Malgré leur nombre imposant, les miens sont impuissants pour commettre le mal, même quand il ne leur coûterait rien.

Seuls parmi les hommes, on les dirait créés pour pratiquer la crainte de Dieu,

« كأنّ ربّك لمْ يخلقْ لخشيته سواهم من جميع الناسِ انسانا (3)

C'est la continuation du paradoxe bédouin, prétendant concilier les contradictoires. Parmi les qualités du sayyd, parallèlement aux dons intellectuels, on mettait la générosité, c'est à dire la richesse ;

(1) Le sayyd n'est pas traître ; Ḫansā', *Divan*, 84, 2 d. l. ; « il est loyal, quand les autres trahissent » ; *ibid.*, 37, 7. On signale la traîtrise de certaines populations, في اهلهِ غدر ; Mas'oudī, *Prairies*, III, 127.

(2) A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 128 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 228. Comp. notre *Yazīd*, 289 ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 82 ; anthologie de poètes, blâmant la trahison. « La loyauté d'un Morrite rappelle un verre brisé ; la cassure demeure irréparable,

وامانةُ المرّيّ حيث لقيتَهُ مثل الزُجاجة صدْعُها لم يُجبرِ

Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 709 ; Qotaiba, *Poesis*, 188.

(3) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 9 d. v. ; 10 ; 2 v. La trahison paraît n'avoir pas été un fait isolé. On confiait volontiers les dépôts aux Naǵrānites (cf. *Yazīd*, 343) et aux Juifs. Un de ces derniers s'écrie : « à nous, gens de l'Ecriture, la trahison est interdite », نحن نقرأ الكتابَ ولا ينبغي لنا ان نغدر ; *Aǵ.*, III, 83. 3. « Je suis loyal, parce que chrétien ». répond le Ṭā'ite, venant au jour marqué s'offrir à la mort. — Je suis loyal, dit l'Israélite Samau'al, alors que les autres trahissent » ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 72, 6 ; 75, 9-10. Leszynsky, *Die Juden in Arabien*, 12.

l'une n'allait pas sans l'autre. La pauvreté n'a jamais eté une vertu arabe (1). Ecoutons le sympathique *ṣa'louk*, 'Orwa ibn al-Ward :

دعيني للغنى اسعى فانّي   رأيتُ الناس شرّهم الفقيرُ

« Laisse-moi courir après la fortune ; aussi bien, je le vois, le plus malheureux des hommes, c'est le pauvre ;

Le moins recherché, le plus méprisé de tous, quelle que soit d'ailleurs la noblesse de son extraction.

Le conseil de la tribu le repousse, sa femme le raille, le plus petit le bouscule.

Il rencontre le riche, entouré de considération à faire éclater sa poitrine de fierté.

Ses méfaits passent pour des peccadilles, malgré leur énormité. Ah ! le riche a pour lui un Seigneur miséricordieux !

» فيلّ ذنبُهُ والذنبُ جمٌّ   ولكن للغنى ربٌّ غفورُ

« Une tribu doit être bien misérable, bien désireuse de découvrir un chef, pour avoir songé à te proclamer sayyd,

» وإنّ بقومٍ سوّدوك لفاقةً   الى سيّدٍ لو يظفرون بسيّد (2)

Le trait méchant atteignait à la fois la tribu et son chef. Quand l'avarice se trouve en cause, la situation devient encore plus grave et l'on note l'opposition entre ce vice et la dignité de sayyd. On en faisait la remarque à propos de Aḥnaf ibn Qais (3). Pour être digne de son rang, le sayyd devait exercer la générosité jusqu'à la prodigalité, (4) accumuler les amas de cendres à l'entrée de sa tente, où

(1) Cf. Ġāḥiẓ, *Bayan*, I, 95, 10 ; A. Tammam, *Ḥamasa*, E. I, 161 ; 167, d. v. ; voir pourtant Ḥassān ibn Ṯābit, vers cité plus haut p. 239.

(2) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1101. 'Orwa ibn al-Ward, dans *Šo'arā' an-Naṣrānyya*, 888.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 102, 20 ; *Aġ.*, XI, 107-08 ; *Osd*, IV, 93 ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 176, 16 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 207, d. l. Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 274-75. D'autres moḥaddiṯ observent que les dictons à l'éloge de la pauvreté et attribués — comme ici à Mahomet — sont controuvés. « La mort est préférable à une vie pauvre » ; *Šo'arā'*, 904, d. v. ; 907, 911 ; anthologie poétique : Qotaiba, *'Oyoūn*, 287 sqq.

(4) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 25 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 271 ; il est مُتْلِف et مِتْلاف ; Ḥoṭai'a, *Divan*, VII, 38 ; *Aġ.*, X, 109, 7 ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 106, 7 ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 187, 1.

le feu brillait en permanence ([1]). En cette matière les vieux annalistes entassent les épithètes et les qualificatifs ([2]).

Il fallait combler de cadeaux et aussi de festins. L'estomac du Bedouin, d'ordinaire si sobre, peut à l'occasion donner des preuves d'une elasticité peu commune ([3]). Destiné à exercer une hospitalité ininterrompue, le sayyd doit lui-même se montrer vaillant à table. Ḥarita ibn Badr etait le sayyd des Banou Godana, poète, orateur, doué d'un ensemble de qualités peu vulgaires, et de plus fervent buveur ([4]). Liqueur de luxe ([5]), à ce titre le vin obtenait l'estime des Bédouins. Un poète rival décocha à Ḥārita le trait suivant. On y joue sur le sens du mot ضخم, signifiant gros et important ([6]).

« Godāna prétend posséder un chef considérable; l'élytre d'une sauterelle suffit à le cacher.

Buvant autant qu'une mouche, il s'abreuve de honte et une cuisse de lièvre le rassasie » ([7]).

([1]) Voir précédemment p. 78; Ḫansā', *Divan,* 19, 4; 97, 3. Il est عظيم رَماد النار, ou كثير رماد القِدْر; *Šo'ara',* 748, 1 v., 749, 3 d. v. *Aǧ.,* XXI, 58, 10.

([2]) جواد, معطاء, مِطْعام; *Aǧ.,* VIII, 106, 3; XIX, 39, 5; Qotaiba, *Poesis,* 199, 5; Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 63, 2; 122, 16, 239, 243, 269, Azraqī, (Wüst.) 133, 1; quatre générations de sayyd مطعِمون; *Osd,* II, 283; *'Iqd*[1], II, 78; Labīd, *Divan,* XXXIII, 5, مُطْعِم; Ḫansā', *Divan,* 4, 2 d. l.; 85, 2; 87, 3 d. l. *Naqā'iḍ Ǧarīr,* 236, 275, 455.

([3]) Dans les « maǧāzi » de la *Sīra,* un chameau est calculé comme devant suffire à l'alimentation de cent hommes: mesure plutôt modeste. A Badr, elle permit à Mahomet d'évaluer le total de ses adversaires qoraišites.

([4]) Cf. *Ziād ibn Abīhi,* 120-22.

([5]) Guidi, *Sede primitiva,* 607.

([6]) D'où حَسَب جَسِيم et ضخم; et encore سيّد ضخم; cf. *Mo'āwia* 97-99; notes de Goldziher sur Ḥotai'a, *Divan,* IV, 37. Le bon orateur doit avoir gros ventre et grosse tête; Ǧāḥiẓ, *Bayān,* I, 52, 8; Qotaiba, *'Oyoūn,* 270.

([7]) *Aǧ.,* XII, 11. Pourtant dans Ḫansā', *Divan,* 84, 3 d. l. مِبْطان, n'est pas laudatif; de même *Šo'arā',* 765, 3 d. v.; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb,* 410, 2 d. l. بَطِين = مبطان dans le sens de goulu, gros mangeur. Au sayyd on pardonne un ventre rentré, quand par ailleurs sa table est abondamment servie et accessible à tous,

تَراهُ خَمِيصَ البطنِ والزادُ حاضِرٌ عَتِيدٌ ويغدو في القميصِ المُقَدَّدِ

Šo'arā', 759, cf. Boḥtorī, *Ḥamāsa,* nos 637, 1 v., 638, 639; Ṭab., *Annales,* II, 808, 11: سيّد ضخم على فرس ضخم, illustre sayyd montant une vigoureuse jument.

Pour les Arabes, abstinence, pauvreté, avarice : autant de concepts inséparables. Mahomet se sentait capable de dévorer à la file trois gigots de mouton [1], et d'y joindre tout le contenu d'un couffin de dattes [2]. A voir la complaisance de la Tradition, insistant sur le robuste appétit du Prophète, on s'aperçoit comment les Arabes voulaient pouvoir se reconnaître dans leur surhomme. Parmi les signes de supériorité, le calife Mo'awia, corpulent lui-même, plaçait la proéminence de l'abdomen [3]. Aucun sayyd n'eût été flatté de s'entendre appliquer le distique :

> Baour-Lormian de gloire se nourrit.
> Aussi voyez comme il maigrit !

Au sayyd de tenir table ouverte ! A la fin de sa carrière ce galant homme ne devra laisser à sa veuve éplorée « qu'un sabre et des marmites. Ce sera là tout son héritage :

« اذا مُتُّ يوماً فاحضُري أُمَّ خالد   تراثك من طرف وسيفٍ واقدُر [4] »

La faveur populaire demeurait à ce prix. Pour la capter, les plus puissants envoyaient tous les jours un héraut faire la proclamation suivante : « si l'on veut se rassasier de viande, de dattes, de lait, on est invité à la maison du sayyd ! » [5]. Ce dernier profitait de la chaleur communicative du banquet pour enlever l'adoption des mesures,

(1) Ces ḥadīṯ représenteraient-ils une protestation indirecte contre l'ascétisme chrétien ? Principalement l'abstinence de chair ? Ou bien doivent-ils servir de commentaire à l'invitation fréquente dans le Qoran : كلوا الطيبات ? où طيّبات = viandes. Ici faut-il admettre que « ist nur die Tendenz, nicht der Inhalt historisch verwertbar » ? Prof. Becker, *Der Islam,* IV, 266

(2) *Fāṭima,* 43, 44. cf. Māǵā, *Sonan,* E. II, 161-62, festins offerts par lui à la mosquée, rôti etc., appétit du Prophète.

(3) اندحاق البطن ; Qotaiba, *'Oyoūn,* 269. L'embonpoint était commun parmi les sayyd; cf. *Mo'āwia,* 97-99; *Aǵ.,* XII, 42, 9-11. Pour Mahomet, voir *Mo'āwia,* 368-69. Les illustres sayyd sont عظيم جيل ; *(Naqā'iḍ Ǵarīr,* 152, 15), gros ; *Aǵ.,* XII, 48 ; XXI, 95 d. l. *So'arā' an-Naṣrānyya*, 887, 5 v.

(4) *Aǵ.,* XI, 155, 5 d. l.

(5) Bakrī, *op. cit.,* 43. Remarquez la présence du *monādi* (voir plus haut). Comme ici, on ne les rencontre qu'au service des grands chefs. *Fāṭima,* 67.

intéressant sa politique, assuré de ne pas rencontrer d'opposition (1). « Le sayyd, affirmaient les Arabes, doit nous laisser fouler aux pieds son honneur et mettre sa fortune au pillage; يُفَرِّشنا عِرضَهُ ويُمَكِّنا مالَهُ » (2). Avec le même sans-gêne, ils lui adressaient ensuite ce compliment : « Quelles obligations n'as-tu pas contractées envers nous! Nous t'avons distingué au milieu de la foule, pour te proclamer notre sayyd, ما اعظم مِنّتنا عليك فضّلناك وسوّدناك »! (3).

*
* *

Dans l'Arabie préislamite, pour obtenir la qualification de *kamil*, parfait, trois conditions se trouvaient requises : être habile au tir de l'arc, savoir écrire et enfin... nager! (4) Cette dernière devait être d'une réalisation difficile dans l'aride steppe arabique. Nous savons maintenant, grâce au Prof. Goldziher (5), où les écrivains musulmans sont allés chercher ce non-sens, inscrit par eux au programme de toute éducation distinguée. La valeur pédagogique de la nage se trouve déjà préconisée dans le *Talmud* et ce recueil aura vraisemblablement emprunté le trait aux Grecs. Au divin Platon (*Leg.*, III, 689) « μήτε νεῖν μήτε γράμματα, ignorer la natation et les lettres » paraissait le comble de l'ineptie.

(1) Bakrī, *loc. cit.* C'était conquérir, à force de générosité, le titre de sayyd ; Ḫansā', *Divan*, 88, 9.

(2) Qotaiba, *'Oyoūn*, 273, 2-3. Les bêtes sacrifiées n'étaient pas toujours de premier choix ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, IV, 30 vante chez les Anṣārs :

وانّ لنقري الضيفَ إن جاء طارقا   من الشحم ما امْسَى صحيحا مُسلَّما

On n'immole pour l'hôte survenant à l'improviste que les bêtes les plus grasses, les plus saines.

(3) Qotaiba, *'Oyoūn*, 275, 2.

(4) Voir le détail et les références dans *Mo'āwia*, 330 ; Ǧāḥiẓ, *Bayān*, I, 213-14. Ḥaǧǧāǧ recommande d'enseigner la natation avant l'écriture à ses enfants فانّهم يُصيبون مَن يكتب عنهم ولا يُصيبون من يسبح عنهم *ibid.*, I, 213. Passe pour l'Iraq!

(5) Voir dans l'Encycl. de Hastings, *Religion and Ethics*, l'article de Goldziher sur « l'éducation chez les musulmans » (p. 198-207).

Quoiqu'il en soit, l'Anṣarien Sa'd ibn 'Obāda, sayyd [1] des Ḫazrag de Médine [2], possédait ce rare ensemble de qualités. Quant à la nage il l'avait sans doute apprise, comme Mahomet, dans un puits à Médine [3]. Elles contribuèrent à lui assurer de l'influence. Sa générosité acheva de l'établir. Les clans de Médine vivaient réunis dans des *dār* ou enclos, renfermant une cour centrale [4]. Des *oṭom*, sortes de donjons en pierre, dominaient les enclos principaux et en assuraient la défense. Chaque jour du haut du *oṭom* de Sa'd retentissait cette proclamation : « celui qui désire se rassasier de viande et de graisse, qu'il se rende à la demeure de Sa'd ibn 'Obāda ! » [5]. Une telle invitation devait au plus haut point éveiller les convoitises des Bédouins, dégoûtés à la fin de leur maigre ordinaire : dattes et lait [6], et tout spécialement amateurs de graisse [7]. A la mort du Prophète, Sa'd se vit sur le point de recueillir le fruit de sa générosité. Les Anṣāriens, assure-t-on, auraient songé à couronner [8] ce sayyd libéral. Il est du moins certain qu'il devint alors leur candidat au califat. Le projet échoua contre le Triumvirat, organisé par Aboū-Bakr [9].

(1) سيدكم, ainsi Mahomet le désigne en parlant aux Anṣārs ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 67.

(2) Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, II, 155. A la p. 156, 4 au lieu de جدة lisez جفنة, assiette. La tradition anṣārienne a tenté l'impossible pour illustrer la mémoire de ce chef, si malheureux dans sa lutte contre le Triumvirat ; cf. notre *Triumvirat*, 142. C'était un homme d'esprit : il constate l'absurdité des conditions, stipulées par le Qoran, pour établir le délit d'adultère ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. II, 67.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, I [1], 73, 17.

(4) Et un ou plusieurs puits. Voir précédemment p. 42.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, III [2], 143 ; cf. Gāḥiẓ, *Avares*, 253, 10 ; la graisse de la bosse du chameau, un morceau de choix ! *Ibid.*, 254, 17. En revanche on disait en manière de proverbe : « insipide comme la chair d'un jeune chameau » ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 288, 8.

(6) Ǧāḥiẓ, *Avares*, 254 ; cf. Nallino, *op. cit.*, 617. Sémites grands mangeurs de viande ; voir Guidi, *Sede primitiva*, 594, 596.

(7) Cf. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 81, bas ; *'Iqd* [1], II, 24, 5 d. l. ; Ḫansā', *Divan*, 27, 9 ; 36, 1 ; 60, 2 ; 87, 8 ; Labīd, *Divan*, XXXIX, 14 ; Musil, *Arabia Petraea*, III, 149.

(8) Pour les cérémonies, analogues au couronnement, cf. Jacob, *Beduinenleben*, 224 ; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 136, d. l. Qalqaśandī, *Ṣobḥ*, I, 249-50 ; *Chroniken*, (Wüst.) II, 143, 2. L'inscription proto-arabe de Namāra parle du *tāǵ*, porté par les anciens chefs ; Nallino, *Costituzione delle tribù*, 616 ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, LXXX, 6.

(9) Cf. notre *Triumvirat*.

*
* *

Posséder des « pavillons spacieux » [1], aux couleurs attirantes [2], établis bien en vue sur la colline [3], et non pas repoussés à l'écart, et comme en quarantaine, derrière l'alignement des tentes [4], voilà l'idéal du sayyd bédouin. Cet idéal supposait de la fortune, des moyens considérables [5].

Jusqu'ici nous avons seulement indiqué une partie des charges, retombant sur le sayyd. Une hygiène défectueuse, la fréquence des razzias, des vendettas, la facilité illimitée du divorce multipliaient le nombre des veuves, des orphelins, errant sans gîte, sans ressources au milieu du campement. A défaut des parents, négligents ou morts, le chef devait pourvoir à la subsistance de ces infortunés. A lui de payer les innombrables *dyât* [6] ou prix du sang, fruits de l'anarchie sociale.

Le Bédouin éprouve l'horreur du sang versé, sans en connaître le remords. S'il lui arrive de respecter la vie de son semblable, c'est grâce au *tar*, la loi du talion, l'inexorable vendetta : le sang doit être vengé ou racheté ! Sans cette loi salutaire, l'existence deviendrait impossible au milieu du désert. Pour le meurtrier, l'important c'est de

(1) ضخم سرادقه ; Ahṭal, *Divan*, 160, 5 ; comp. *Yazid*, 193.

(2) Tente en cuir rouge ; voir *Fāṭima*, 73.

(3) Ahṭal, *Divan*, 243 ; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, LIX, 10.

(4) Ahṭal, *Divan*, 299, 4 : وراء القوم مجلسهم. La tente du sayyd doit se trouver sur une éminence, يفاع ; Ḥoṭai'a, *Divan*, XII, 7, *Naqā'iḍ Ġarīr*, 224, 3 v. ; 602 ; non pas à l'écart, مِعْزال ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 164 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 184 ; il est peu glorieux de camper dans les vallées et non sur la hauteur ; *Aġ.*, XI, 92, 6 d. l. comp. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 351. Les pauvres, les solliciteurs doivent se tenir à distance. 'Orwa ibn al-Ward, dans *Śo'arā'*, 884, 3 ; 898, 6 ; جعيش المحلّ, campant à l'écart ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 174 ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 165, 5.

(5) Comp. le vers de 'Orwa ibn al-Ward, *Śo'arā'*, 906 :

ما بالثراء يَسُودُ كلّ مسوَّد   مُثْرٍ ولكن بالفعال يَسودُ

Ce n'est pas par la richesse, mais par les actes que le sayyd gouverne. Ici فعال, actions veut dire : libéralités.

(6) Ou *ḥamālāt* (et non جالات) dans Mas'oūdī, *Prairies*, III, 248, il s'agit de *dyāt* et non de « belles actions », comme a compris le traducteur.

reunir, dans le plus bref delai, le prix du sang, la *dya*, fréquemment estimee 100 chameaux (1). Cent chameaux! Une fortune! Aussi le chiffre, non le repentir, fait reflechir le Bedouin. On l'observe, le front haut, circuler au milieu des tentes (2), parcourir les campements de la tribu et des alliés de sa tribu, pour arriver à parfaire le nombre legal. Sans aucun embarras il tend la main. Partout il se voit bien accueilli. Un meurtre, voilà un fait bien banal parmi les descendants d'Ismaël! Ils considèrent le quemandeur comme un malheureux, tout au plus comme un maladroit. La razzia se trouve à la base de cette societe. Chaque bien non gardé, mal defendu, devient *bonum nullius*, expose à la merci du plus fort, du plus habile. En bonne règle la razzia ne devrait jamais être sanglante. Jeu elegant, sorte de tournoi, où les jouteurs sans intentions homicides luttent pour se surprendre. Dans la pratique, la plupart des razzias se terminent sans accident (3), même depuis l'adoption des armes à feu : beaucoup de bruit, de fumée et de poudre brûlée, mais peu de blessures! C'est par exception, si ces règles du jeu viennent à être violees. Les partenaires ont manqué d'adresse, ou se sont laisses emporter par un excès d'impétuosité dans l'attaque ou dans la défense (4). Oubliant leur qualité de jouteurs, ls se sont transformés en combattants. Voilà comment les Bédouins

(1) Voir précédemment p. 134.

(2) ... سَعَى فِي ; on en charge volontiers les poètes ; personne n'osant leur refuser par crainte de représailles ; *Aḡ.*, XII, 44, XIX, 160; *Chantre*, 156 sqq. Ces intermédiaires sont également qualifiés de حامِل. Ḥāmil, un centenaire, a pu y gagner son nom كان حامِل يرْحل الى الملوك في قومه, évidemment pour des *dya* ; Sigistani, *Mo'ammaroūn*, 86. Voyages pour حِمالة, prix du sang; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 86, 87 ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 26. Offrir des brebis, au lieu de chameaux, était une dérision ; *Ṡo'arā'*, 742. C'était une façon de rompre les négociations ou de décourager les solliciteurs.

(3) Naturellement après le combat, les poètes affirment le contraire ; ils ne parlent que de « veuves abandonnées solitaires, pleurant maris et enfants : (*Aḡ.*, XII, 47)

تركْنَ نساءكم في الدار نوحًا   يبكون البعولةَ وابنينا

Yāqoūt, E. VII, 39 bas, citation de Ḥoṭai'a : *Ṡo'arā'*, 744, 4 d. v. Cadavres abandonnés aux hyènes; Al-Qoḥaif al-'Oqailī, *Divan* (ed. Krenkow) dans *JRAS*, 1913, 352-53 ; *Ṡo'arā'*, 760, 4 d. v., 765.

(4) Comp. les regrets exprimés par 'Amrou ibn Ma'dikarib ; *Aḡ.*, XII, 52, 9.

raisonnent la théorie de la razzia. Ils en dissertent, comme l'Espagnol parle d'une course de taureaux. Le torero a manqué de sang-froid!

Cette remarque nous permettra de compléter et au besoin de justifier notre appréciation sur la bravoure bédouine. Nous en avons souligné la qualité inférieure (1). Cette infériorité provient précisément de la manière de comprendre la razzia, un jeu où il s'agit de lutter de finesse. Or de la guerre le nomade connaît une seule et unique forme, la razzia. S'il se bat, c'est pour dépouiller ses voisins. L'idée de risquer alors sa peau ne saurait lui venir. S'il échoue, c'est partie remise. Le récit contenant l'épopée de ses conquêtes mondiales, l'Arabe l'a intitulé *Magâzi*, c'est à dire razzias; il les a considérées comme des razzias de grand style: c'est sous cette dernière forme que les adroits Qoraišites ont pu entraîner les Bédouins à leur suite. Toutes ses théories sur la guerre, le nomade les condense en cette formule: الحرب خدعة, la guerre est une ruse: espionnage, service d'éclaireurs, embuscades (2), fuites simulées, personne en ces stratagèmes n'égale sa virtuosité. Aussi l'auteur de l'Aġâni remarque-t-il à propos d'un des plus célèbres chevaliers-brigands de l'Arabie, Ḥâǵiz al-Azdî: « malgré la fréquence de ses razzias, il fut un incorrigible fuyard كان مع غاراته كثير الفرار » (*Ag.* XII, 52, 20). Ajoutons que c'était un coureur merveilleux, capable de devancer les chevaux au galop (3). Les théories développées par Ibn Haldoun (4) sur la bravoure des Bédouins

(1) On se ligotte pour s'enlever la possibilité de la fuite; Yâqoût, E. V, 248. Les femmes doivent supplier les hommes de ne pas fuir; *Naqâ'iḍ Ǵarîr*, 569, d. v.

(2) Dans les *Maġâzi* du Prophète, « on marche la nuit, on se cache كمن le jour »; I. S. *Ṭabaq.* II¹ *passim*.

(3) *Aġ.*, XII, 49; autres exemples de coureurs; *ibid.*, 50, 51; XX, 20; Ibn Doraid, *Istiqâq*, 166; chez les Hodailites, Aṣma'î compte اربعون شاعرًا مفلقًا وكلهم يعدو على رجله ليس فيهم فارس. *Fohoûlat aš-So'arâ'*, (Torrey) 502, 13; *Ag.*, XXI, 61.

(4) *Prolégomènes*, (Quatremère) I, 263, (I, 228 etc. texte arabe). Musil, *Arabia Petraea*, III, 370-71 se montre de même favorable à la bravoure bédouine. Il faut savoir fuir à propos, dit le poète; Aboû Tammâm, *Ḥamâsa*, E. I, 93, 94. Le héros avoue qu'il combat malgré lui; d'une voix plaintive il s'excuse d'avoir fui, « quand il a flairé l'odeur de la mort »; *Ḥamâsa*, E. I, 94, 97-98. D'autres pourtant ont refusé de fuir; Hansâ', *Dîwân*, 124, 3-4. Comp. chap. 15, Boḥtorî, *Ḥamâsa*, فتى قيس في استطابة الموت عند الحرب

sont une des nombreuses considérations à priori, familières à cet auteur, féru d'abstractions.

***

Dans ces conditions, un meurtre arrivé au cours d'une razzia constitue un simple accident. Comme punition de la maladresse, on impose seulement au meurtrier une expiation pécuniaire, le rachat du sang versé (1). A lui de s'ingénier pour solliciter la générosité des membres de la tribu. Ceux-ci interviennent volontiers. Demain peut-être, ils auront à bénéficier de la même largeur d'idées.

Le sayyd, il faut s'y attendre, se trouve parmi les premiers à recevoir la visite. Le bon ton veut même qu'il prenne les devants et assure la compensation du sang versé. Non seulement le sayyd doit donner, mais il doit porter يعطي ويحمل (2). Que peut-il bien porter? Il porte le sang (3). Il s'agit non de la responsabilité morale (4), mais des conséquences matérielles du crime commis. L'acquittement des dommages-intérêts constituait en majeure partie le grand fardeau du sayyd.

Il devient alors dans toute la force du terme le portefaix de la tribu: حمّال (5), le vocable encore en usage dans tout le Levant pour désigner la solide corporation des portefaix. Le sayyd s'appelle حامل الاثقال (6), حامل ديات et حامل دماء (7), porteur de sang, porteur de rançons, à savoir les rançons du sang (8?). Comment ne pas se rap-

(1) Voir A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 116, sqq.

(2) Qotaiba, *Poesis,* 200, 1.

يحمل دم

(4) Il n'en est jamais question.

(5) Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, LXXX, 6.

(6) *Aḡ.*, VIII, 48; XIX, 46,; 93 حمّال اثقال, Nābiḡa, cité dans Yāqoūt, E. I, 93.

(7) Ibn Doraid, *Išṭiqāq,* 192; Ḫansā', *Divan,* 10, 8; 37, 1; 120, 9; حاملكم, il s'agit de son frère Ṣaḫr; Zohair, (Ahlw.) 80, 4 d. l. Farazdaq, cité dans Gāḥiẓ, *Bāyān,* I, 126, 15.

(8) *'Iqd* [1], II, 60, 5 d. l. *Aḡ.*, XIX, 93; « quand les autres ploient sous le fardeau, nous en prenons le poids sur nos épaules,

واذا الحمالة أثقلت حمالها فعلى سواعدنا ثقيل المحمل

peler cette description de M. Louis Bertrand : « Six hommes de haute taille s'avançaient lentement, le pas rythmé, sous le fardeau d'une poutre, qui se balançait d'un branle imperceptible, presque à ras du sol... Les hommes robustes allaient en cadence, l'air grave, le jarret tendu, le corps un peu raide, mais pourtant avec une élégance aisée de gymnastes » (1).

C'est l'image du sayyd. Comme les porteurs de poutre, il doit s'exécuter de bonne grâce (2) sans courber l'échine, « d'un *dos léger*, disent les Arabes, sous l'énormité du faix, خفيف الظهر عن حمل ثقيل » (3). Et on le charge par quintaux, ou plutôt par centaines (4), pour conserver la notation arabe حامل مئين. En d'autres termes, à lui l'obligation de payer sans rechigner des rançons (5), s'élevant à cent chameaux. Descendre d'un de ces Hercules de la munificence, ابن حمّال مئين (6) voilà un titre trop glorieux pour être négligé par la poésie. L'assassiné était-il un sayyd, fréquemment sa famille et sa tribu exigeaient une double *dya*, c'est à dire une rançon de 200 chameaux (7). Aussi le plus ambitionné de tous les qualificatifs était-il celui de premier

(1) *Le livre de la Méditerranée*, 17.

(2) Voir *Chantre*, 159-61, comment Aḫṭal se venge d'avoir été repoussé dans une circonstance analogue. Il est le messager ordinaire de Taġlib pour les *ḥamālāt*.

(3) Ḥāṭim Ṭayy, *Divan* (Schulthess) ٤١, d. v.; *Aġ.*, XIII, 145, 12, où lisez حمالات au lieu de جمالات.

(4) « Donneur de cent » chameaux; Ḥoṭai'a, *Divan*, V, 28; Nābiġa Ḏobyānī dans *Śo'arā'*, 664, 2.

(5) Il passait pour peu honorable d'augmenter ses troupeaux au moyen du paiement des douaires et des *dyāt:* cette dernière concession marquait un manque de courage :

لَهمْ ابلٌ لا مِن ديات ولم تكُنْ   مُهورًا ولا من مكسبٍ غير طائلِ

Ġāḥiẓ, *Avares*, 255, 4-5. Aux familles ainsi enrichies on reprochait de boire le sang des leurs, avec le lait des chameaux. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 112.

(6) Farazdaq, *Divan* (Boucher) 170, 4; sayyd chargé de recueillir dix rançons; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 26, 4 d. l.; voyages entrepris à cette fin, *Naqā'iḍ Ġarīr*, 277, 3 v.; *Śo'arā'*, 742. Mille chameaux pour le père d'Amroulqais; *Aġ.*, XIX, 85, 2.

(7) *Aġ.*, XII, 50, 54-55. Voir précédemment p. 134.

portefaix de son siècle احْمَل الناس (1). De leur côté, les poètes criaient aux rivaux de leurs Mécènes: « seriez-vous en mesure de supporter les fardeaux que notre heros soulève, حامِل ما يُحَمَّلُ ? » (2) Eloges sonores, mais venant lourdement grever le budget du sayyd arabe!

(1) Farazdaq (Boucher) 129, 5 ; Balāḏorī, (Ahlw.) 11, 7; 187 ; Ḥoṭai'a, *Divan*, XL, 20, avec le commentaire de Goldziher; cf. Jaussen, *Moab*, p. 127.

(2) Aḫṭal, *Divan*, 8, l. 8. Pour la *dya*, pour l'expression حمّال انقال, cf. O. Procksch, *Die Blutrache bei den Arabern*, 57-59.

VII

Division de l'autorité. Multiplicité des sayyd. Opposition à leur pouvoir

Les Arabes se montrèrent toujours partisans déterminés de la décentralisation. Comme si au désert, il y avait lieu de redouter une dictature! (1) Quand l'office de sayyd entrainait des charges onéreuses et supposant, pour ainsi dire, le dévoûment à jet continu! Il y aurait plutôt lieu d'admirer l'abnégation des chefs (2), disposés à les assumer, s'il ne fallait mettre en ligne de compte la vanité arabe, incessamment en quête de distinctions.

Même dans les villes où, comme à la Mecque, on découvre un embryon d'organisation municipale, on trouve éparpillées à l'infini les prérogatives, conférant une certaine influence politique (3). En étudiant l'organisation de la métropole qoraisite, nous verrons comment les principales familles les avaient partagées et se les transmettaient jalousement (4). Il n'en allait pas autrement du pèlerinage et du sanc-

(1) Certains vers semblent l'insinuer; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 25, 3, 5.

(2) D'aucuns maudissent le temps de leur *syāda :*

أَفَّا لِدَهْرٍ كنتُ فيه سيدًا   وجرتْ سواجنُهُ بغيرِ الاسْعدِ

Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1098 ; comp. le chap. 124.

(3) Voir *'Iqd*[1], II, 45; ensemble de données légendaires, mais attestant les instinctives répugnances des Arabes pour une autorité fortement constituée. Cf. notre *République marchande*, p. 8 sqq.,

(4) Mo'āwia blâme l'esprit de jalousie et de division, séparant les familles qorai-

tuaire national de la Ka'ba, habilement exploités par les âpres marchands de Qoraiš et devenus l'occasion d'opérations plus lucratives qu'honorables.

L'exemple de Naǵrān ne paraît pas moins instructif. Nous le rappelons ici à ce titre, quoique la cité (1) se trouve en dehors de cette partie de l'Arabie occidentale, spécialement envisagée par nous. Dans ce centre chrétien, commerçant et industriel, ville yéménite enfin, où devaient se conserver les dernières traditions politiques de l'Arabie Heureuse, nous surprenons la même division des pouvoirs. Le sayyd de Naǵrān — constatation pour le moins insolite! — n'y aurait pas occupé la première place : à lui revenait l'organisation des caravanes et des moyens de transport. Ministre du commerce, il demeurait également chargé des relations extérieures. Une plus grande part de responsabilité et, si l'on peut s'exprimer de la sorte, de pouvoir exécutif, parait avoir été dévolue à un second personnage, gratifié du titre énigmatique de *'aqib*. Venait enfin l'évêque. Outre les écoles et les soins spirituels de la communauté, l'évêque se trouvait également associé à l'exercice du gouvernement ; aucune décision ne devait être prise sans son intervention. Dans le *Califat de Yazīd Ier* (2) nous avons étudié ce triumvirat original, cette ville libre de Naǵrān,

— —

šites ; *'Iqd*[1], II, 49 ; *République marchande*. Voir Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 129, 15 etc. [lire سدانة au lieu de سدافة] comment la malignité bédouine refusait de prendre au sérieux les dignités de la Mecque. Elles sont nommées dans Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, pièce 145, où la tradition postérieure est allée les recueillir. Ibn 'Abbās insistait sur la jalousie des Mecquois ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[2], I, 486, 11.

(1) Elle était d'ailleurs en relations fréquentes avec la Mecque (cf. notre *Yazīd*, ch. XXII et XXIII) et avec les tribus de Hawāzin (voir *Šo'arā'*, 776, 10), leur marché pour les chevaux.

(2) Voir les chap. XXII et XXIII. L'éloquence de « l'évêque de Naǵrān » était proverbiale ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 137, d. l. A-t-on pensé à Qoss ibn Sā'ida, autre grand orateur, ou est-on parti de cette donnée anonyme pour transformer Qoss en évêque de Naǵrān ? Les chefs de la cité avaient la réputation de savoir faire respecter les droits de Naǵrān ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 600, 2 v. ; ses châteaux, قصور, étaient célèbres ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 189, 11. En temps de troubles on abrite à Naǵrān familles et fortunes ; ce qui semble indiquer la confiance dans l'ordre établi ; *Šo'arā'*, 775, 5 d. l.

moitié république, moitié état ecclésiastique, où les représentants des trois puissances : l'état, la religion, les intérêts matériels, étroitement unis, contribuaient fraternellement, chacun dans sa sphère, au bien général. N'est-ce pas l'idéal ? Cet idéal, trop beau sans doute pour notre monde sublunaire, l'anarchique Arabie l'aurait réalisé ! Comment réprimer un mouvement de scepticisme ? Ne serions-nous pas le jouet d'interprétations trop subjectives ou de la féconde imagination de nos informateurs arabes ? (1) Le désert est par excellence le milieu des mirages.



L'on en était là à la Mecque, à Nagrān ; dans ces villes importantes, l'on sentait pourtant la nécessité de l'union et de la solidarité, du moins dans la mesure où leur utilité est capable de s'imposer à la mentalité arabe. Nous pourrons aisément nous représenter la situation dans le reste de la Péninsule.

« Quand un particulier enrichi dit à la tribu : c'est moi le sayyd, chargé de décider, revêtu de pouvoir !

Si ensuite, il ne donne rien, la tribu lui refuse obéissance et d'un cœur léger brave ses prétentions injustes ! » (2).

Ce distique renouvelle l'incessante protestation de la convoitise arabe. La générosité ne suffisait pas pourtant pour étouffer les compétitions. Les chefs les plus en vue se voyaient forcés de partager leur influence avec une foule de petits potentats. Ceux-ci accaparent l'autorité dans les *baṭn* ou clans secondaires (3), s'érigeant en chefs de parti ou de la minorité en opposition au sayyd (4). Ou bien ce sont

(1) Je soupçonnerais volontiers l'intervention de cette dernière cause de déformation. En général la poésie préislamite se montre prévenue en faveur des Nagrānites; cf. *Yazīd*, loc. cit. et Doraid ibn aṣ-Ṣimma dans *Šo'arā'*, 775-76.

(2) Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 25, bas.

(3) Ou بُطَين ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 7, l. 3 ; 10, 3.

(4) *Osd*, III, 406, bas ; deux partis dans la tribu ; *Aǵ*., XI, 133, 5 ; sayyd multiples ; Ḫansā', *Divan*, 62, 2 ; *Aǵ*., XXI, 60, 19.

des esprits brouillons, comme le fameux ʿAqîl ibn ʿOllafa (1), faisant avec les siens bande à part (2), et refusant de se reconnaître un égal dans toute l'Arabie. Ces concurrents du sayyd officiel s'appelaient eux-mêmes sayyd, *sadat*, ou *aśraf*, nobles, ou *sayyd qaumihi*, chefs de groupe (3). Cet éparpillement, nous ne disons pas du pouvoir, mais de la notion d'autorité, produit dans les troubles annales préislamiques un pêle-mêle babylonien.

L'empressement de tous ces figurants secondaires, de tous ces comparses, désireux de se mettre en évidence, distrait l'attention et empêche de démêler les premiers rôles. La tribu de ʿAbs ne se distinguait pas par le nombre ; et pourtant le principal titre de Zohair ibn Ǵadima fut d'y avoir commandé comme sayyd unique, كان سيّد عبس كلّها (4). Plus tard on les entendra se glorifier de ne faire qu'un avec leur sayyd (5). Il est également question d'un sayyd de tous les Azd : autant d'expressions à interpréter avec discrétion (6). C'était

(1) Fierté grotesque des Morrites ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 102-103. La Tradition ne leur pardonne pas Moslim ibn ʿOqba ; cf. *Yazīd*, chap. XVI-XVIII.

(2) *Aḡ.*, XI, 92, 2 d. l. Il est le type du جفاء idéalisé ; *ibid.*, XI, 86 ; اعرابي جلف جافٍ 89, 2 ; histoires plaisantes sur le جفاء ; vraisemblablement extraits d'un recueil factice composé à Bagdad. Voir plus bas les données sur ʿOyaina ibn Ḥiṣn.

(3) سيّد مَن في قومِهِ ; Qotaiba, *Poesis*, 118, 2 ; هم سادة فيهم ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 180. Ou سيّد في قومِهِ ; *Aḡ.*, XI, 93, 4 d. l. ; 95 ; *Osd*, IV, 13 ; I. S. *Ṭabaq.*, III 1, 28, 15; comme ʿAqīl ibn ʿOllafa et Śabīb ibn al-Barṣā', tous les deux membres du même clan des Banoū Morra, proches parents et adversaires irréductibles. Pour la Mecque, cf. notre *République marchande*, p. 9. Par ailleurs Nābiḡa Ḏobyānī appelle le ḡassānide Al-Ḥāriṯ سيّد قومه ; *Śoʿarā'*, 645.

(4) *ʿIqd* 1, II, 62, 11 d. l. Même pour le très modeste clan nomade des Banoū ʿOṯmān le poète proclame son héros فتى عثمان طرًّا وسيّدها ; *Aḡ.*, XI, 82, 10 ; Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes*, I, 312 signale la multiplicité des chefs chez les Bédouins.

(5) Ǵāḥiẓ, *Bayān*, II, 31, 5.

(6) *Aḡ.*, XII, 50, 13 d. l. chef, touchant le *mirbāʿ* de tous les Azd. « Sayyd des nomades et des sédentaires » ; Zohair, (Ahlw.) 81, 13. Chef, قائد, de tous les Yarboūʿ ; il recueille le *mirbāʿ* ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 137, 3 d. l. سيّد الناس et سيّد مُضَر ; titres destinés à faire monter le prix de la *dya* : *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 227. Dans le groupe de Qoḍāʿa on connaît seulement deux exemples d'un chef unique ; Bakrī, *Moʿǵam*, 27, 6 ; Siǵistānī, *Moʿammaroūn*, 28. Le célèbre Afkal est chef de tout Rabīʿa ; Ibn Doraid,

d'ailleurs une situation trop extraordinaire, pour n'être pas enregistrée dans les annales de la Péninsule! (1).

Au moment précis, où nous voyons Qais ibn ʿAṣim proclamé chef de Tamîm, cette même qualification est accordée à Zibriqan et à une demi-douzaine de leurs contribules (2). Une génération plus tard, à l'heure où le prestige d'Aḥnaf (3) paraît solidement établi parmi les mêmes Tamîmites — formant en réalité une confédération de nomades — nous trouvons les noms d'autres sayyd, comme Ḥârita ibn Badr, et Zaid ibn Ǵabala (4). Une observation analogue s'applique à la puissante tribu de Bakr, également divisée en une multitude de بطن ou sous-tribus (5). On connaît le fanatique attachement des Bakrites à la personne de Mâlik ibn Mismaʿ (6). Pourtant vers le même temps, le grand chef chrétien Ḥaǵǵâr ibn Abǵar (7) jouissait d'une influence presque équivalente parmi les siens et cela en dépit de ses convictions religieuses.

A peine moins redoutable que les sayyd des groupes particuliers était la réunion des notables et des anciens de la tribu, désireux de

Iśtiqāq. 197. Dans un groupe considérable, le sayyd unique recueille fréquemment le *mirbāʿ*; Ibn Doraid, *op. cit.*, 201, 7; 207, 7. Sur le *mirbāʿ* comp. Goldziher, dans *Der Islam*, II, 102-104.

(1) Comp. dans *Naqāʾiḍ Ǵarīr*, 238-43, « Journée d'an-Nisār », confusion introduite dans le récit par la multiplicité des sayyd secondaires et des prétentions — sans parler des falsifications postérieures — de leurs tribus respectives.

(2) Ils figurent dans le *wafd* envoyé à Mahomet; I. S. *Ṭabaq.*, II 1, 116. Même phénomène chez les Banoū Zobaid; deux chefs sans parler du fameux ʿAmrou ibn Maʿdikarib; Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, III, n. 6478; chez les B. Ǵodām; *Osd*, IV, 210; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 225; voir notre *Yazīd*, chap. XX, spécialement p. 302 sqq.

(3) Voir la réflexion prêtée à Ziad ibn Abīhi: ان الاحنف بلغ من الشرف والحلم والسود»; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 274, 4. Aḥnaf sayyd de tous les Tamīm à Baṣra (Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 152), comme Hāni ibn ʿOrwa, chef des B. Morād à Koūfa; cf. *Yazīd*, 144.

(4) *Aǵ.*, XXI, 20, 21; Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, II, 87-88.

(5) Cf. *ʿIqd* 1, II, 64-67.

(6) Cf. *Moʿāwia*, 80-81. *Aǵ.*, XX, 17, l. 18.

(7) Cf. *Moʿāwia*, 436-38. Chez les Fazāra, ʿOyaina ibn Ḥiṣn et Manẓoūr ibn Zabbān (voir plus bas) tiennent en même temps « les cordons de la noblesse »; mais ʿOyaina, مُطاع في قومه , jouissait d'une autorité plus effective.

contrôler et surtout de contrecarrer l'autorité du chef (1). Ce dernier devait compter (2) avec les fils et les partisans des sayyd, ses prédecesseurs, avec l'influence des *ḥāzi*, *kahin* ou devins (3), avec celle des sibylles ou sorcières, *kāhina*, *saḥira* (4). Aux approches de l'hégire, sous la poussee grandissante des idees monotheistes, on avait cesse d'accorder aux *kahin* l'exorbitante qualification de *rabb*, seigneur (5). La laicisation du pouvoir etait un fait accompli. On ne rencontrait plus guère de sayyd, cumulant les fonctions de *kāhin*, plus rarement encore y joignant, comme Rabī'a ibn Ḥodār, la conduite des operations militaires et sans cesse à la tête des razzias كثير الغارات (6). Mais on continuait à consulter les devins, même parmi les classes aristocratiques de Qoraiś. Nous le constaterons en etudiant la religion preislamite. Les progres du scepticisme n'avaient en aucune façon retardé ceux de la superstition (*Ag̃.*, VIII, 51).

Il fallait respecter les décisions des *ḥakam* (7), à la fois juges et

(1) C'est le sens de cette parole de Moslim ibn Qotaiba : لَنْ تَسُودوا حتى تصبروا على شرار الشيوخ البُخر ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 271 d. l. Au chef de supporter toutes les avanies, suscitées par la jalousie des anciens !

(2) Chez les B. 'Abs, les descendants de Zohair sont فرسان اشراف سادة ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 169, 188.

(3) Kāhin au pays de Ġodām ; Ibn Hiśām, 19, 2 ; 92, 3 ; حازي pl. حوازي, Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 863, 864. Sawād ibn Qārib, un type du genre ; Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, II, 299-302. On les consulte avant la razzia ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 149, 9 ; ils l'accompagnent ; (*ibid.*, 661, 11) probablement avec le *bait* = fétiche de la tribu. Comp. Qotaiba, *Poesis*, 248. 249; *kāhina*, à la suite de la razzia, ses prédictions ; *Ag̃.*, XX, 24, 2.

(4) *Ag̃.*, XXI, 275, 18 ; *sāḥira*, *Ag̃.*, XII, 51 ; cailloux de la *kāhina* ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 277, 9 ; عرّافة, Ibn Hiśām, *Sīra*, 98, 2 d. l. ; Bakrī, *Mo'ġam*, 703.

(5) *Ag̃.*, VIII, 66 ; voir plus haut. Kāhin maître absolu de sa tribu ; كانت مَذْحج في امره تتقدّم وتتاخّر ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 239, 12 ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 136-37.

(6) Yāqoūt, VII, 40, 3. Voir plus bas. Sur notre Rabī'a cf. *Ag̃.*, X, 65. Cet Asadite aurait été contemporain de l'hégire, d'après *Ag̃.*, XII, 44 ; XXI, 174. Autres chefs et *kāhin*, cités plus loin, comme Zohair ibn Ġanāb. *Kāhin* des Arabes ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 136-37. Les devins étant consultés pour les razzias, on comprend qu'on leur en ait confié la direction.

(7) Non *ḥakīm*, comme porte habituellement, *'Iqd* 1, II, 62, *passim*. Sur le *ḥakam* moderne, voir Doughty, *Travels*, I, 145, 502-03 ; II, 133 ; Jaussen, *Moab*, 133-34. Les textes hésitent parfois entre *ḥakīm* et *ḥakam* ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 164, 5 ; 172, bas ; *ḥakīm* distinct du *ḥakam* ; *ibid.*, 127, 6 d. l.

arbitres. Leur autorité, basée sur le prestige personnel, se trouvait en harmonie constante avec les vieilles coutumes du désert [1], incessamment invoquées par les arbitres, avec une sorte de *consensus* universel. Tout cet ensemble finissait par s'imposer aux Arabes, hostiles par tempérament aux représentants réguliers du pouvoir. A ce dernier le nomade reprochait par l'organe de ses poètes: مسوّد بغشم ou encore كلّ مُطاع لا ابا لك يظلم [2], c'est à dire, toute autorité est de sa nature envahissante et tyrannique. Cette objection ne pouvait être élevée contre la plus discrète intervention des arbitres, toujours provoquée par les intéressés. Ils allaient parfois la chercher au loin, jusque dans la cité chrétienne de Nağran [3], assurés de trouver dans l'éloignement et aussi dans la religion des *ḥakam* une garantie d'impartialité [4]. Simple particulier, par ailleurs de bonne maison, le poète chrétien Aḫṭal doit à son beau talent, peut-être aussi à sa religion, de se voir choisi, quoique Taglibite, comme arbitre par les Bakrites musulmans en désaccord avec sa propre tribu [5]. Cette distinction permet de deviner l'influence, dont il devait jouir parmi les Taḡlibites.

(1) On s'obstine à recourir aux *ḥakam* célèbres, même tombés dans l'enfance ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 164. Le Prophète aurait interdit le nom propre de Ḥakam, parce que réservé à Allah ; *Osd*, V, 53, 6 etc. Un trait dirigé contre les Marwānides, descendants d'Al-Ḥakam. En revanche on a essayé de transformer en *ḥakam* le père du calife ʿOmar ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 117, bas. La Tradition se donne infiniment de mal pour illustrer la famille du second successeur du Prophète. Sentences des *ḥakam*, dits conformes à la *Sonna* (l'inverse correspond à la vérité) ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 232 ; 234. Ḥakam occasionnels, arbitres dans un cas particulier ; Bakrī, *op. cit.*, 783, 3.

(2) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 25, 3, 5. Le pseudo-prophète Ṭolaiḥa est *kāhin*, orateur, poète et سجّاع, improvisateur de *saǵʿ*; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 137, 8.

(3) *Aḡ.*, XIV, 41 ; *Chroniken* (Wüst.), II, 135, 9 ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 218, 2 ; cf. *Yazīd*, 332. Un arbitre entre *deux* personnes est transformé par la postérité en حَكَم العَرَب ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 265, 15 etc.; autres ḥakam ; *ibid.*, 224 ; 438, 700 ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 266, 8.

(4) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 172 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 98 (E. I, 108) ; Yaʿqoūbī, *Hist.*, I, 299 ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 139 ; on prétend connaître le nom du premier ḥakam, coupable de vénalité ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 127 ; Nallino, *Costituzione delle tribù*, 621.

(5) *Aḡ.*, VII, 179 ; comp. Goldziher, *Abhandlungen*, I, 21.

* *

Aucun peuple n'a su, comme les Arabes, ces irréductibles aristocrates, égarés au milieu d'une démagogie, allier la passion de l'égalité à la soif des prérogatives honorifiques ([1]). Toute la littérature préislamite en témoignerait au besoin. On se demande comment cette race fastueuse, افخر الامم, ne fut pas amenée à inventer les décorations. Mahomet connaissait et sut adroitement exploiter cette propension. On admire à bon droit la variété d'appellations sonores, accordées par lui ([2]) aux Compagnons et Auxiliaires, groupés autour de sa personne ([3]).

Cette situation n'avait pu échapper à la pénétrante psychologie d'un distingué sayyd, Harita ibn Badr, déjà signalé par nous. Malgré sa naissance, ses remarquables qualités — nous les avons détaillées dans l'étude consacrée à Ziād ibn Abīhi ([4]) — sa passion pour le vin — la boisson des rois — était blâmée par ses contribules de Tamīm. Avec nombre de ses confrères en poésie, il mettait « la honte, non à boire du vin, mais à violer les lois de l'honneur ([5]) ». Sa finesse ne lui permettait pas de s'illusionner sur l'importance réelle d'un sayyd arabe ([6]). Il sacrifia volontiers les douteux honneurs de la position, pour cultiver la faveur et l'amitié du grand vice-roi de l'Iraq, Ziād. Un jour, tombant en compagnie de Ka'b, son maula ou affranchi, au milieu d'une réunion de Tamīmites, quelle n'est pas sa surprise de

([1]) Comp. le proverbe : حبّذا الامارة ولو على الحجارة ; Balādori, *Fotouh*, 277.

([2]) Qalqaśandī, *Ṣobḥ*, I, 269 ; cf. Von Kremer, *Herschende Ideen*, 166-65.

([3]) Cf. Margoliouth, *Mohammed*[1], 110. En voici un spécimen : *Ṣaḥābī*, *Anṣārī*, *'Aqabī*, *Badrī*, *Oḥodī*, *Śagarī*, *Naqīb*, *Mobaśśara* (voir ces termes à l'index de *Mo'āwia*), pour plusieurs l'invention en est postérieure à la mort de Mahomet. Ibn Ḥagar, *Iṣāba*, II, 152, bas, incident soulevé par un vers de Ḥassān ibn Ṯābit. Pour chaque tribu, arrivant lui faire hommage, le Prophète découvre un trait distinctif. Ici encore l'imagination des rédacteurs de *Kitāb al-wofoūd* a dû se donner carrière ; beaucoup de tribus n'étant jamais entrées en relations directes avec Mahomet. Comp. Ibn Ḥagar, *Iṣāba*, II, 230, à la ligne 10, lisez الختان, gendres, et non الختار ; Mobarrad, *Kāmil* (Wrigth), 777-78 ; Caetani, *Annali*, I, 340, 571.

([4]) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 120-22 ; *Aġ.*, XXI, 20-44.

([5]) *Aġ.*, XI, 147, 9.

([6]) « ان العزيز ذليل, l'homme supérieur doit s'abaisser »; *Aġ.*, XI, 133, 21.

les voir à son approche se lever comme un seul homme! Ses compatriotes ne prodiguaient pas ces marques de déférence envers leurs sayyd. Son étonnement alla croissant, quand il s'entendit saluer de l'acclamation: « Que notre sayyd soit le bienvenu! ». Lorsqu'ils eurent pris congé, Ka'b (1) dit à son patron: « Jamais plus agréable compliment n'a flatté mes oreilles! » — « Et moi, répliqua Ḥarita, je n'ai jamais entendu rien de plus odieux — Et pourquoi cela? — Écoute Ka'b: s'ils m'ont acclamé comme sayyd, c'est après avoir perdu leurs notables et les principaux de la tribu. N'oublie pas ce vers (2), que je te rappelle:

« Le campement est désert, je règne sur la solitude. Le comble de la disgrâce, c'est de ne rencontrer personne pour partager ma souveraineté ».

Si quelqu'un devait mériter le respect des Arabes, c'était Doraid ibn aṣ-Ṣimma, poète, libéral, valeureux capitaine et frère de plusieurs héros, morts pour la défense de la tribu (3). Or voici comment ce paladin (4) décrivait son influence sur les siens:

« Lorsqu'ils me contrecarrent, je me range avec eux; j'adopte leur erreur ou je suppose que je me trompe.

Que suis-je moi? Un Arabe de Ġazyya! Si Ġazyya s'égare, je la suis dans l'égarement; marche-t-elle dans la bonne voie, j'y marche avec elle.

« وهلْ انا إلّا من غزيّة (5) انْ غوتْ   غويْتُ وان ترْشُدْ غزيّهْ أرْشُدِ »

(1) Vraisemblablement un de ces maulās étrangers, qu'on trouve à cette époque en la compagnie des principaux Arabes; cf. *Yazīd*, 142.

(2) Il était dès lors passé en proverbe; cf. *'Iqd*[1], I, 221, haut; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 24; Qotaiba, *'Oyoūn*, 316, 5; *Aġ.*, XXI, 44.

(3) Voir sa notice, *Aġ.*, IX, 2-20; il appartenait au clan de Ġazyya, comme il le rappelle dans ce distique. Son divan dans *Śo'arā'*, 752-82.

(4) Complètement abandonné dans sa vieillesse; consulter *Aġāni* et *Śo'arā'* aux endroits cités. Les Bédouins n'avaient pas la reconnaissance politique.

(5) Comp. انا رجل منكم, parole si fréquemment prêtée au 1er siècle H. aux hommes d'état. Ainsi Mohallab: كواحد منكم, Dīnawarī, *Aḫbār*, 281, 19; Qotaiba, *'Oyoūn*, 28, 6; Ṭab., *Annales*, II, 648, 16; 651, 15; 1054, 1; 1087, 13; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 198.

(6) *Aġ.*, IX, 4; *Śo'arā'*, 757; لستُ بخيركم dit 'Adī ibn Ḥātim à ses contribules;

Ce programme rappelle étrangement la parole prêtée à Ledru-Rollin : « je suis leur chef, donc je dois les suivre ». L'ami de Ziad ne se sentit pas capable de tant d'abnégation. Peut-être se laissa-t-il également effrayer par une autre partie du programme du même Doraid :

« Quand les miens perdent la tête, je conserve la mienne ; mais j'épuise mes provisions bien avant les leurs !

« ويبقى بعد حلم القوم حلمي   ويفنى قبل زاد القوم زادي » (1)

C'était de nouveau l'héroïsme mais sous une autre forme, l'héroïsme du dépouillement. Ḥarita prêta cette dernière intention à ses contribules : il préféra décliner leurs avances, pour cultiver la familiarité de Ziād.



L'instinct de la conservation parvenait pourtant à étouffer (2) les répugnances instinctives (3) des nomades contre l'autorité d'un seul. Un ennemi puissant menaçait-il l'existence même de la tribu, ils consentaient à remettre à l'un des leurs le soin de la défense commune (4) avec le titre de *ra'īs*, plus rarement *qā'id* (5) ou *fāris*, et dans ce

Qotaiba, *'Oyoūn*, 385, 16. Aboū Bakr et 'Omar emploient la même formule dans leurs ḫoṭba. Voir Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 177, 4 d. l. sur les Banoū Ġazyya.

(1) *Aġ.*, IX, 13, 6. De là le titre de زاد الرَّكْب, viatique de la caravane, porté par certains héros de la générosité.

(2) Cf. Nallino, *Costituzione delle tribù*, 619.

(3) On les a exagérées, d'après M. Nöldeke ; *ZDMG*, XLIX, 716.

(4) Comp. *Aġ.*, XI, 131, 5 d. l. ; « ce fut la première fois qu'on vit Kindites et Sakounites marcher ensemble : اوّل يومٍ اجتمعَتْ فيهِ السكُون وكندة لِقيس » ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 184, *fāris* et *ra'īs*.

(5) Sous les Omayyades ; *Osd*, IV, 201, 5 ; 206, 7 d. l. ; Aḫṭal, *Divan*, 8, 5 ; *Aġ.*, XXI, 93. d. l. ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 672, 6 v. On rencontre aussi راس et سيّد dans le sens de commandant militaire ; *'Iqd* 1, II, 66, 12 ; 78, 12. قادَ في الجاهليّة ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 211, 2 ; قادَ ورأس (où l'on réunit les deux synonymes). *ibid.*, 145 ; Ibn

dernier cas, toujours accompagné d'une épithète emphatique (¹). Ils choisissaient alors de préférence au sein d'un clan, réunissant le nombre et la noblesse, العدد والشرف (²). Ainsi agirent les tribus de Taqîf et de Hawazin, à la bataille de Ḥonain, pour résister plus sûrement à la poussée envahissante de l'islam. Mais jusque dans cette concession, les Arabes trahissaient leurs défiances invétérées (³). Fréquemment ils abandonnèrent au sort le soin d'indiquer le notable, chargé d'assumer cette redoutable responsabilité (⁴). Le célèbre Zohair ibn Ǧanab, une figure légendaire, — nous y reviendrons plus loin — est appelé sayyd de Kalb et leur chef à la guerre. Il mérita cette situation prépondérante, grâce à la noblesse de son extraction (⁵), à son courage et surtout à l'heureuse issue des expéditions, conduites par lui. Dans toutes les démocraties, le succès forme un élément considérable de popularité. Mais les annales des Arabes offrent peu d'exemples d'une pareille dictature (⁶). Ajoutons à leur décharge : les razzias constituaient une assez médiocre formation militaire. Le sayyd n'était pas nécessairement un Achille ni même un ʿAntar. Ainsi Rauḥ ibn Zinbaʿ,

Hiśām, *Sîra*, 118 ; Bakrî, *Moʿǵam*, 478, 1-2. Ra'îs à la fois *kahin*, وهو احد سادات العرب كثير الغارات ; Yâqoût, E. VII, 40, 3. Voir précédemment p. 257.

(¹) Comme مُطاع ou غير مُدافَع etc. *Osd*, IV, 227, 9 ; Ibn Ḥaǵar, *Iṣâba*, III, 23, 8 ; Ibn Doraid, *Istiqâq*, 124, 138 ; فارس شريف ; sayyd et *fâris ; ibid.*, 114, 7 ; 116, d. l. ; 131, 138 ; فرسان اشراف سادة ; *ibid.*, 169, 188.

(²) Ou العَدَد والبيت ; *ʿIqd*¹, II, 57-87 ; Ibn Doraid, *Iśtiqâq*, passim.

(³) R. Smith, *Kinship*, 68 ; Qotaiba, *Poesis*, 110, 17 : vers d'Afwah al-Audî contre l'anarchie : « C'est un désastre pour une tribu que l'anarchie et l'absence de sayyd. S'abandonner à la conduite des ignorants, autant vaut supprimer les chefs,

لا يَصْلُحِ القَومُ فَوْضَى لا سراةَ لهم ولا سراةَ اذا جُهّالهُمْ سادُوا

(⁴) *ʿIqd*¹, II, 45, d. l. Le plus brave est élu pour le commandement militaire ; Musil, *Arabia Petraea*, III, 371.

(⁵) Ibn Doraid, *Iśtiqâq*, 316, 7 ; *Aǵ.*, XXI, 93-94 ; Siǵistânî, *Moʿammaroûn*, 24 sqq. ; il est سيّد مُطاع شريف في قومه ; *ibid.*, 25.

(⁶) Exemple de Afwah al-Audî ; *Aǵ.*, XI, 44, 9 ; Ibn Hiśâm, *Sîra*, كان شاعرًا لهم قائدًا يستمعون منهُ ويطيعونَهُ . Le vieux Doraid ibn aṣ-Ṣimma, ombre de lui-même, est emporté en litière à Ḥonain, ليسَ فيهِ شيء الاّ التيمّن برأيهِ ومعرفته بالحرب وكان شجاعًا مجرّبًا , mais la décision appartient à un autre ; *Śoʿara'*, 771.

le puissant chef de Ġodam avouait sans détour que, ne possédant qu'une seule vie, il se réservait le droit de la ménager (1).

Le danger avait-il disparu, les Bedouins reprenaient leur anarchique liberté et laissaient leur Cincinnatus retourner à ses chameaux. Si l'infortuné sayyd réussissait alors à retenir une ombre d'autorité, il le devait à des prodiges de magnanimité, *ḥilm* (2) et à son merveilleux doigté politique. Il paraît avoir réalisé ce miracle d'équilibre Salmâ ibn Naufal, célèbre comme un sayyd éminent par les contemporains de l'hégire. Son histoire nous est trop peu connue pour nous permettre de décider si à la vertu politique du *ḥilm* (3), il joignit les autres qualités, exigées par les Arabes chez le représentant attitré de l'autorité. Alors même on affectait de lui rappeler, comme on le fit à Salmâ ibn Naufal, l'origine populaire de son pouvoir. La souveraineté ne réside-t-elle pas dans la nation? Les Arabes n'en ont jamais douté. *Sawwadnaka*, nous t'avons établi sayyd! Ainsi parle à Salmâ le Bedouin, qui vient d'assommer son fils, et ce souvenir l'oblige à réprimer les révoltes de son cœur de père (4).

Cependant le désordre augmente. Les nomades eux-mêmes sentent le besoin d'être contenus, protégés contre leurs propres excès, et gouvernés par un homme à poigne (5). Ce fut la démarche des

(1) *Aġ.*, VIII, 140, haut; cf. *Yazīd*, 305 sqq. Voir dans I. S. *Ṭabaq.*, I 1, 81, 12 etc. les noms des رؤوس وقادة de Qoraiś; 'Abbās n'y est pas nommé. *Ibid.*: énumération des *ra'īs* de leurs adversaires de Qais. Quand plusieurs ra'īs sont réunis, on se décide parfois à nommer un généralissime. *Ibid.*

(2) Aboū Tammām, *Ḥamâsa*, 499, 2 d. v. Voir surtout les beaux vers de Ma'n ibn Aus (Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1308) « sur la patience et l'utilité à dévorer sa colère,

« وصبري على اشياءَ منهُ تُريبني   وكظمي على غيظي وقد ينفع الكظمْ

(3) Cf. *Mo'āwia*, 81 avec les références; au lieu de *Salmā* on trouve aussi la forme *Salm*.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 79, 81; Qotaiba, *'Oyoūn*, 275, 2. Il doit sa célébrité au vers (Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 108):

يُسوَّد اقوام وليسوا بسادةٍ   بل السيّد المعروفُ سَلْمُ بن نَوْفَلِ

Comme pour 'Āṣim ibn Qais, 'Arāba et tant d'autres, nous nous trouvons toujours ramenés à la poésie.

(5) Vers contre l'anarchie; Qotaiba, *Poesis*, 110, bas.

tribus de Nizar, un instant réunies sous la main vigoureuse de l'aïeul d'Amroulqaïs, le prince-poète. Après le meurtre du puissant chef, les Arabes, effrayés par le débordement d'anarchie, vinrent s'offrir à son fils : « Nous nous remettons à votre discrétion : arrachez-nous seulement au désordre ! » ([1]). L'excès du mal produit parfois de ces revirements salutaires.



L'hégire coïncida avec une de ces périodes de réaction, d'abattement moral, où la Péninsule, travaillée, excédée par les discordes, paraissait attendre un maître. C'est le sentiment, saisi par H. de Bornier dans sa tragédie de *Mahomet* (acte I, sc. 2), quand il fait ainsi parler Aboū Bakr, le futur ami et successeur du Prophète :

...Parmi nous, il peut surgir un homme,
Quelque rude guerrier, qui nous mette d'accord,
Et nous fasse au besoin, trembler tous, moi d'abord !
Nous en avons besoin tous, Chrétiens, Juifs, Arabes,
Et je le dis à tous sans compter mes syllabes.
Tout va bien, pensez-vous, quand vous avez bien bu ([2]),
Cependant le désordre est dans chaque tribu...
Notre courage meurt en ces honteuses tâches,
Les aigles du désert disent : où vont ces lâches ? ([3])
Nos fils vaudront encore moins que nous ne valions,
Et le mépris de l'homme est dans l'œil des lions !

Ce sera l'heure, choisie par Mahomet, pour s'introduire à Médine, au milieu des souples Anṣars. A la Mecque, sur la population

([1]) *Aḡ.*, VIII, 65. Pour arriver à se faire obéir, parfois le sayyd menace de se suicider ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 94, 12. D'ordinaire il recourt à cette protestation : اطيعوني اليوم وعصوني الدهرَ ; obéissez-moi aujourd'hui ; je vous dégage pour l'avenir ».

([2]) Comp. la scène décrite *Aḡ.*, XII, 44, réunion de sayyd et de poètes à une partie de vin ; cf. ibid., XXI, 61.

([3]) Voir la notice de Qattāl ; *Aḡ.*, XX, 158 ; شاعر فارس شجاع son humeur farouche, son individualisme sauvage en font le fléau des siens, *Aḡ.*, XX, 163 كانتْ عشيرة القتّال تبغضه لكثرة جناياتهِ وما يلحقها من اذاهُ ولا تمنعه مِن مكروه

de banquiers et de commerçants [1] sa prédication n'avait pas eu de prise. La très élémentaire constitution qoraišite garantissait aux affaires ce minimum de tranquillité dont la vie économique ne saurait se passer. Médine souffrait, depuis un quart de siècle, de guerres intestines; partagée entre les factions rivales des Aus et des Ḫazraǵ. Un observateur attentif aurait pu prévoir le retour de l'hégémonie juive, longtemps seule maîtresse des destinées de la florissante oasis [2]. Quand Ṭâïf et la Mecque prospéraient au midi et à l'orient du Ḥigaz, Médine, malgré les ressources de son territoire, les avantages de sa situation, assistait impuissante à son propre déclin et courait à la ruine. Aussi n'hésita-t-elle pas à acclamer un sauveur [3], venu du dehors, placé au-dessus des partis et capable de s'imposer à tous. La bande de Qoraišites et de Mohaǵir, amenée par lui, n'avait pas la main légère. En rétablissant la concorde, ils raffermiront leur joug, devenu bientôt, de par le Qoran, le joug d'Allah [4] et à ce titre trouvé moins pesant par les indolents Anṣariens. Quand ils voudront le secouer, il sera trop tard [5].

***

Sur les autres points de la Péninsule, on constate la même impatience de tout frein d'autorité. Les Taglibites auraient dû, semble-t-il, former une heureuse exception. Dégrossis, au moins superficiellement, par l'Evangile, cette grande école de discipline [6], placés

(1) Cf. *République marchande*, passim.

(2) Cf. *Yazīd*, 201. Les plus forts oṭom appartenaient aux Juifs; Yāqoūt, E. III, 281.

(3) C-à-d. la minorité, qui avait appelé Mahomet; cf. *Yazīd*, 200-202.

(4) Comp. les exhortations اطيعوا الله ورسوله ; Qoran, *passim*. Enumération des redevances, dues « à Allah et à son Envoyé »; *ibid.* Sur cette évolution et son entière loyauté chez Mahomet, voir Wellhausen, *Reich*, p. 3.

(5) Voir *Triumvirat*, et *Yazīd*, ch. XIV: *Anṣārs et Qoraiš*.

(6) Je pense, avec M. Wellhausen, qu'aux tribus arabes de Syrie il n'a pas été inutile d'avoir passé par cette discipline; cf. *Das arabische Reich*, 83. Sans leur aide dévouée, les Omayyades auraient sans doute échoué dans l'organisation du califat. Cf. *Mo'āwia*, index s. v. *Syriens*.

à la jonction de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie, entre les puissants empires de l'Iran et de Byzance, ils auraient pu gagner à ce contact un plus profond sentiment de l'autorité. Effectivement un de leurs poètes nous dit :

« Nous obéissons à notre chef; mais nous ne le choisissons que dans notre sein ».

Malheureusement le barde taġlibite ajoute immédiatement après :

« Tour à tour nous obéissons et résistons à notre chef (1); nous ne nous croyons pas tenus à le consulter en tout temps » (2).

Le dicton fameux : « quand Aḥnaf se fâche, 100,000 glaives sortent du fourreau, sans même lui demander la raison de sa colère », est une de ces phrases ronflantes, comme on en rencontre à foison dans la littérature d'un peuple, se prenant à ses propres exagérations (3). On n'a pas manqué de la rééditer à propos du célèbre chef bakrite Mâlik ibn Misma' (4). Aḥnaf lui-même s'en rendait compte et se contentait de sourire du parallèle, établi entre son autorité et la puissance du calife Mo'âwia (5). Un chef énergique reprenait seulement l'avantage, quand l'existence de la tribu se trouvait en jeu, ou quand retentissait la *da'wa*, le cri d'appel et de guerre de la tribu. En dehors de ces circonstantes exceptionnelles, aucun sayyd sensé n'eût commis l'imprudence de mettre à l'épreuve un pouvoir que tous savaient précaire. Ils n'étaient pas même assurés de voir respecter l'ordre de déplacer le campement (6). Le chef taġlibite Kolaib — son nom est demeuré synonyme de fierté — pouvait pousser jusque là. Aussi les Arabes citent-ils avec étonnement cette preuve de son au-

(1) *Amîr :* il peut être question ici du gouverneur omayyade, dont relevait le territoire de Taġlib : en ce sens il n'y aurait pas de contradiction. *Amîr = sayyd* est extrêmement rare dans l'ancienne poésie.

(2) Qoṭâmî, *Divan*, III, 45 ; IV, 29.

(3) L'*ifrâṭ* signalé en poésie par Qotaiba, *Poesis*, 174 et *passim*.

(4) *'Iqd* 1, I, 51 ; *Mo'âwia*, 80-81.

(5) Cf. *Mo'âwia*, 72 ; *'Iqd* 1, I, 218, 7. Voir *Aġ.*, VIII, 181, et plus loin quand nous parlerons du droit de veto des simples Bédouins.

(6) Surtout quand ils n'avaient pas la garde du *bait*. Ils risquaient de se heurter à l'opposition du *kâhin*. Voir plus loin.

torité (1). Un autre chef, Al-Afwah al-Audī, se permettait également d'escompter l'obeissance des siens (2), en édictant des mesures d'intérêt général (3).

(1) *Ag.*, IV, 140 ; appelé سيّد العرب, *Ag.*, IX, 149 ; Abou Tammam, *Ḥamasa*, 420 ; exemple de Zohair ibn Ġanāb ; Bakrī, 52, 7 ; Siġistānī, *Mo'ammaroūn*, 25 ; autre exemple, « Madḥiġ recule ou avance sur son ordre »; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 239, 12.

(2) *Ag.*, XI, 44 : كانوا يصدرون عن رأيهِ ; voir les remarques de Goldziher, *Abhandlungen*, I, 19.

(3) La fonction de fixer et de lever le camp semble avoir été rattachée d'abord à celle de *kāhin*, de *ḥāzi*, ou à la possession du *bait*, bétyle, fétiche. Zohair ibn Ġanāb est *ḥāzi* ; les autres chefs cités sont *kāhin* ; cf. Ibn Doraid, 239, 12 ; Siġistānī, *Mo'ammaroūn*, 25, 89 ; Bakrī, 52, 8. Comp. Goldziher, *Abhandlungen*, I, 19-20. Vraisemblablement le *bait*, tabernacle de la tribu, s'ébranlait d'abord. Les autres tentes suivaient. Chez les Romains, se rappeler le rôle des aruspices pour l'établissement du camp. Comparez l'histoire du Tabernacle chez les Israélites dans le désert.

VIII

Chefs incontestés. Lutte de Mahomet et des premiers califes contre l'aristocratie bédouine. Le sayyd et la représentation extérieure de la tribu

En définitive on eût vite compté les sayyd, commandant chez eux sans conteste. Ceux-là on les qualifiait de غير مدافع, irrésistibles (1), مطاع, obéis (2), لايُنازَع, incontestés ou encore لايَعْصونَهُ, auxquels on ne désobéit pas (3), comme on se le permettait trop facilement vis-à-vis des sayyd ordinaires. Parmi ces bénéficiaires (4) d'une situation aussi anormale, citons 'Oyaina ibn Ḥiṣn, appelé par Mahomet « le fou, maître incontesté dans sa tribu » (5). Il s'était attiré cette dure qualification (6), pour n'avoir jamais pris au sérieux ni le Prophète ni l'islam, et aussi pour avoir à maintes reprises razzié les pro-

(1) Cf. *Mo'āwia*, 75 ; *Aġ.*, XI, 55, 16 ; XXI, 260, 11 ; *Osd*, IV, 215, 227, 9 : I. S. *Ṭabaq.*, V, 33, 14 ; Ṭab., *Tafsīr*, I, 46, d. l.; *Ištiqāq*, 124 (Ibn Doraid).

(2) Wāqidī (Kr.), 58, 8 ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 48, 4 ; VI, 124 : شريف مطاع في قومه ; Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, III, 23, 8.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 39, 19 ; *Aġ.*, XXI, 267, 11. سيّد معظّم est rare ; *Aġ.*, XIX, 158, 6 d. l.

(4) Généralement des Qaisites, appartenant surtout au groupe de Gaṭafān. Impossible de ne pas être frappé de cette partialité qaisite. On peut lui opposer celle de la *Sīra*, leur prêtant d'ordinaire des attitudes grotesques.

(5) Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 173 et sa famille : بيت غطفان غير مدافعين ; *ibid.* ; tout le *šaraf* de Qais réside dans la tribu de Fazāra ; *'Iqd*¹, II, 62.

(6) S'il assiste au siège de Ṭāif, c'est dans l'espoir de gagner une captive, qui lui donnera un fils *intelligent*. Un trait destiné à justifier le dicton de Mahomet.

prietes et les troupeaux de Mahomet. La *Sira* et la Tradition (1) lui ont voue une tenace rancune. Nommons encore Manzoūr ibn Zabban. C'etait un autre chef de Fazara, la farouche et independante tribu, voisins incommodes pour Mahomet à Medine. Ce Manzour tenait, selon l'expression arabe, tous les cordons de la noblesse: آخذ في اطراف شرف (2). Comme morgue aristocratique, mais non comme influence, on ne peut lui comparer que 'Aqil ibn 'Ollafa, appartenant à la géneration suivante. Nous le rencontrerons plus tard et son portrait ne détonnera pas dans cette galerie d'illustrations qaisites.

Manzoūr (3) nous est connu comme buveur impenitent (4). Beaucoup de ces sayyd buvaient du vin, parce que c'etait une liqueur de luxe, pour se séparer de la foule, سوقة , reduite au *nabīd*, à l'alcool de palme. Les poètes imitaient les sayyd (5). De là l'enorme quantité de chants bachiques dans la litterature d'un pays ne produisant pas de vin (6). Même les rimeurs abstèmes ne pouvaient s'empêcher d'entonner l'eloge du vin: ainsi le voulait la tradition poétique. En outre conformement aux mœurs anciennes, Manzoūr s'etait permis en plein islam d'epouser (7) sa belle-mère, union declaree abominable par le Qoran (8). 'Omar, le calife zelote, travaillait alors à introduire un semblant d'ordre dans l'epouvantable confusion arabe. Il aurait bien voulu sévir pour faire un exemple. Ce souverain, d'origine plebéienne, continuant les traditions de Mahomet, ne demandait qu'à humilier

(1) Principalement l'école médinoise. Voir la pièce XIV du divan de Ḥassān ibn Ṯābit. La *Sīra* s'en est inspirée pour sa version du siège des *Aḥzāb*. On voudrait croire que ce fut pour compléter — non pour établir ! — la tradition locale.

(2) *Aḡ.*, XI, 86, 3 ; XXI, 260, 12 ; cf. *Mo'āwia*, 233, 287, 300.

Devenu dans *'Iqd*[1], II, 62 منصور بن ربان

(4) Cf. *Mo'āwia*, 295, 411.

(5) C'était leur façon de traduire en action : *Odi profanum vulgus et arceo.*

(6) Corrigez en ce sens ce que nous avons écrit sur la diffusion du vin en Arabie ; *Poète royal*, p. 40 sqq. Le noble Fazārite, Ḥiṣn ibn Ḥodaifa se voit pourtant qualifié de سوقة par opposition à un Laḫmide ; *Naqā'iḍ Garīr*, 240, 16. Vin boisson de rois ; *ibid.*, 277, d. v.

(7) Trace de l'ancienne promiscuité arabe, où la femme demeurait la propriété du clan, de la famille.

(8) Qoran, *4*, 23, 26 ; cf. *Aḡ.*, I, 11, 19 ; VIII, 18 ; XI, 55 etc. ; XVIII, 153, 23.

l'ancienne aristocratie bédouine [1], rebelle aux idées de l'islam. Mais ne se dissimulant pas les inconvénients de la sévérité contre ce patricien, il se contenta d'infliger à Manzour quelques heures d'arrêt et de lui imposer par serment l'affirmation qu'il ignorait la culpabilité des actes posés par lui [2].

En cette occurrence, le violent 'Omar avait donné une preuve de prudence. Un trait va nous montrer de quoi le chef Fazarite se sentait capable. Ḥasan le petit-fils du Prophète parait avoir tenu à cette époque le record du mariage: on parle de 700 unions conclues par lui [3].

Ce record singulier n'a pas nui à sa réputation de sainteté [4]. Parmi ses innombrables fantaisies matrimoniales, le fils de Fāṭima avait jeté les yeux sur la fille de Manzour, un des beau-pères les plus décoratifs du désert. Seulement l'insouciant personnage négligea de demander préalablement l'assentiment du Fazarite. Irrité par cette infraction à l'étiquette, ce dernier accourut du fond du Naǵd à Médine, planta sa bannière dans la cour [5] de la grande mosquée et vit bientôt tous les Qaisites se ranger autour de lui. Cette manifestation força Ḥasan à renvoyer la fiancée et à venir humblement solliciter l'agrément du chef bédouin [6], par ailleurs tout disposé à l'accorder.

(1) Il prenait contre elle sa revanche des échecs que lui infligeaient l'opposition des *Mobaššara* et l'indépendance des gouverneurs de province.

(2) *Aǵ.*, XXI, 21. Manzoūr comparé à Aboū Bakr; cf. *Aǵ.*, VIII, 185, 5; aux pp. 188-89 il faut lire زبّانا. Manzoūr a pu jurer de bonne foi. On n'exagèrera jamais pour cette époque l'incurie et l'ignorance islamiques des Bédouins. Sans les dragonnades de la *ridda*, l'immense majorité des nomades eût continué à ignorer le changement religieux introduit par le Qoran.

(3) *Mo'āwia*, 148.

(4) Même auprès des orientalistes; cf. C. Huart, *Histoire des Arabes*, I, 257, 289. Comp. cette juste remarque, destinée à faire « comprendre avec quelle facilité une religion, qui n'établit pas sur la pureté de la vie intérieure la notion de la sainteté, se déforme et ramène les âmes aux ténèbres primitives, d'où un instant elles avaient cru sortir ». Cl. Boringe, *Esquisses marocaines, paysage et religion.*

(5) C'était la grande place publique de Médine. De la tombe du Prophète, on s'inquiétera plus tard seulement.

(6) *Aǵ.*, XXI, 262; 260-63; comp. XI, 56, 57,

***

Mais en Arabie, où tout le monde se proclamait noble, sans en fournir la preuve [1], on rencontrait peu de sayyd de la taille de Manẓour, possédant comme lui, une généalogie irréprochable et authentique. Épuisé à ce moment-là même par le gigantesque effort des conquêtes extérieures, le désert n'avait plus la force d'en produire.

Comme Richelieu en France, Mahomet inaugura de son vivant la lutte contre l'ancienne aristocratie. Conformément à sa tactique, il commença par une campagne de presse, engagée dans le Qoran, pour préparer l'opinion, en ameutant ses Compagnons contre les Bédouins, اعراب c'est à dire contre les chefs. Car il s'agit de secours militaires refusés par eux, ou retirés après avoir été promis [2]. Il se défendit d'agréer leurs excuses [3]; il les accable d'invectives : menteurs, parjures [4], ennemis cachés ; ils spéculent sur un échec [5] du Prophète pour se retourner contre lui. Ce sont les pires des infidèles ; il déclare leurs protestations de foi musulmane des chefs d'œuvre d'hypocrisie [6].

(1) Garīr remémore sans cesse — et Farazdaq répond dans le même ton — les monuments de gloire, élevés par ses aïeux ; *Naqā'iḍ Garīr,* 651. « Nous sommes les premiers des descendants d'Adam » ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan,* VI, 19. « Quand je heurte à la porte des rois, c'est avec le battant de mes ancêtres, à la noblesse incontestée,

« وكنت اذا ما بب منك قرعته   قرعت بآباء اولي شرف ضخم

Naqā'iḍ Garīr, 68, 17 ; comp. الحسب الطويل ; Ḫansā', *Divan,* 68, 8. « Notre gloire a atteint le firmament » ; Qotaiba, *Poesis,* 158, d. l. ; 191, 14. Comp. *Ag.,* XIX, 85, 6 d. l.

(2) Qoran, *9,* 91, 95. Campagne de presse dans le Qoran contre les Juifs ; voir précédemment p. 156.

(3) Qoran, *9,* 95 ; *49,* 14.

(4) Mahomet les fait également attaquer par ses poètes ; Ḥassān leur adresse les mêmes invectives ; Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n. 709.

(5) Ce dernier reproche n'était pas infondé. Les projets de Mahomet inquiétaient ses voisins bédouins.

(6) Qoran *9,* 98, 99, 102, 121 ; *48,* 11, 16 ; *49,* 14. Les innombrables ḥadīṯ, défavorables aux Bédouins, se sont inspirés de ces versets violents. Comp. précédemment p. 43.

Cette politique fut continuée par les successeurs immédiats du Prophète, par les saints et justes califes, الخلفاء الراشدون. Après la mort de Mahomet, l'Arabie se souleva en masse. Le doux Abou Bakr profita de la répression, pour pratiquer des trouées sanglantes dans les rangs de l'aristocratie bédouine. Les crânes des sayyd et de leurs meilleurs guerriers servirent de supports aux chaudières, où cuisait le repas de l'armée musulmane (1). Désormais grandirait Médine, berceau de la noblesse islamite (2). Douloureusement affecté par l'incertitude de sa propre généalogie (3), Abou'l Qasim n'avait cessé de condamner les appels constants de ses contemporains à la gloire des ancêtres (4). Dans son plan primitif, les tribus, les familles particulières devaient venir se fondre au sein de la « nation de Mahomet, امّة محمّد », vaste communauté, où le souvenir des services, rendus à l'islam, éclipserait les illustrations passées (5).

* * *

De tous ces détails, une conclusion se dégage avec une suffisante netteté : c'est la situation complexe des chefs de tribu. On comprend que de bonne heure ils aient blanchi sous le faix. Ils ne tardaient pas à y perdre tous leurs cheveux. Blancs et chauves, voilà les caractéristiques du sayyd (6). De nos jours encore, observe Wellhausen,

(1) *Ag.*, XIV, 67-68 ; Ṭab., *Annales*, I, 1915.

(2) Avec les degrés divers de *grandesse : Badrī, Ohodī, Śaǵarī, 'Aqabī* etc. sur lesquels insiste l'école médinoise.

(3) Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 135.

(4) *Osd*, IV, 200, 5 ; cf. Goldziher, *M. S.*, I, 40-100, Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 163, Qoran, 57, 19 : تفاخُرٌ بينكم

(5) L'école de Médine, les Anṣāriens ne pardonnèrent jamais aux Omayyades de n'avoir pas mis ce concept à la base de leur gouvernement, de s'appuyer sur les tribus syriennes, tardivement ralliées à la foi nouvelle, sur des hommes d'état, comme Ziād ibn Abīhi, Ḥaǵǵāǵ, Ḫālid al-Qasrī sans passé islamique.

(6) Ṭarafa (Ahlw.), 54, 14; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 141, 1 ; 239, 3. 'Omar est اصلع, أُصَيلع ; Moslim, *Ṣaḥīḥ* 2, I, 487 ; cf. Ibn Rosteh, *Geogr.*, 223 ; *'Iqd* 1, II, 155. Ce trait manque au portrait de 'Alī dans *Fāṭima* (p. 36), observe M. Cl. Huart (*Jour.*

« les devoirs des *šaiḫ* l'emportent incomparablement en étendue sur leurs droits : ils ne possèdent absolument aucun moyen de coercition. Leur influence morale sur les Bédouins, qui se laissent plus volontiers gouverner par la parole que par la cravache, demeure pourtant très réelle. Véritables εἰρηνόποιοι du désert (*Matt.*, 5, 19), ils mettent des bornes à l'excès de licence, menace pour l'union intérieure de la tribu, ou l'exposant à des guerres étrangères. Enfin ils sont des diplomates et des politiques de premier ordre » (1).

Cette remarque du Professeur de Gœttingue nous permet d'appuyer sur un détail, signalé en passant dans les lignes précédentes : à savoir la représentation extérieure de la tribu (2). Dévolue au chef, elle lui confère le droit de conclure des traités, de décider de la paix ou de déclarer la guerre (3); à lui le فصل الخطاب (4), de trancher dans les questions (5), intéressant l'existence et l'avenir de la communauté nomade, qui lui a confié ses destinées. Ces pactes obligent toute la tribu. Les particuliers se réservent pourtant le droit de *veto* personnel

---

Asiat., 1913[1], 216). ʿAlī fut-il chauve à 25 ans ?! Chez les Arabes la calvitie est l'indice des *vieux* sayyd et des *vieux* guerriers. Les uns mettent en avant le port prolongé du casque, d'autres plus prosaïquement celui du *ʿimāma*. Comp. Ǧāḥiẓ, *Bayān*, I, 52, 8.

(1) *ZDMG*, 1891, p. 177.

(2) Voir plus haut les détails sur le ḫaṭīb ; Ǧāḥiẓ, *Bayān*, I, 140, 141 ; ḫaṭīb des Anṣārs, chargé de leurs intérêts ; Yaʿqoūbī, *Hist.*, II, 207. Le sayyd célèbre son éloquence, ses succès diplomatiques. « Le ton de sa voix monte, s'élève, peu s'en faut qu'elle ne détruise les créneaux des donjons (oṭom),

تنادَى ثمّ تَنْمي صوتُنا   صَنِقٌ يَهْدَمُ حافات الأُطُمْ

Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 884, v. 4, comp. tout le chap. 105 : فيما قيل في المحافل والمشاهد

(3) Comp. préliminaires à la journée de Ḏoū Qār ; *Naqāʾiḍ Ǧarīr*, 639-40. Pourtant la décision est remise à un particulier, كانوا يتيمّنون بهِ في حروبهم , 640, 10-11. Le sayyd des B. Ḥanīfa doit consulter ses *pairs*, appelés ici أمرآء ; *Naqāʾiḍ Ǧarīr*, 98, 16 etc.

(4) *Aġ.*, XIX, 93 : nos orateurs ont le dernier mot dans les réunions publiques,

ومتى تقم عند اجتماعِ عشيرةٍ   خُطباؤنا بين العشيرة بفصل

(5) Même à la cour des rois بابواب الملوك ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 885, 886.

et peuvent, pour les clauses, les touchant directement, refuser de ratifier les stipulations, acceptées par le chef (1).

On s'en aperçut au moment de la conquête de la Perse. Affolé à la suite d'un sérieux revers (2), éprouvé par les troupes musulmanes (3), ʿOmar, — un assez pauvre soldat — avait offert à la tribu de Baǵīla de lui abandonner le quart des terres plantureuses dans la Basse Babylonie, à condition d'aller en masse renforcer l'armée d'invasion. Quand le succès eut définitivement couronné ce méritoire effort, on découvrit l'imprudence de la concession. ʿOmar réussit à convaincre Ǵarīr (4), chef de Baǵīla, de la nécessité d'un compromis. Outre les cadeaux, faits à leur sayyd, tous les Baǵīlites se virent inscrits au divan pour la dotation maximum de 2000 dirhems (5). Seule une femme (6) de la tribu forma opposition à la convention : « Mon père est mort, s'écria-t-elle, mais ses droits subsistent. Si les autres ont sacrifié les leurs, je ne me crois pas l'obligation de les imiter ». Et

(1) Veto de la tribu de ʿAbs contre la décision de Qais ibn Zohair, (guerre de Dāḥis) ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 83, 3 etc.

(2) Cf. *Moʿāwia*, 234-35. Sa responsabilité s'y trouvait engagée. Les chefs médinois, imprudemment substitués aux Bakrites, donnèrent des preuves éclatantes de leur incapacité. ʿOmar se montra spécialement jaloux du vaillant Bakrite Moṯannā ; I. S. *Ṭabaq.*, III 1, 204, 13. Il prenait facilement ombrage des supériorités ; témoin Ḫālid ibn al-Walīd, par ailleurs d'une indépendance fort incommode pour son chef. Les contemporains reprochent à ʿOmar son ingratitude pour Ḫālid ; *Aǵ.*, XIX, 89, 10 d. l.

(3) Sur la détresse des musulmans, cf. Ǵāḥiẓ, *Avares*, 242, 16.

(4) Vraisemblablement par l'application du principe du *ta'lif* (voir ce mot à l'*index* de *Moʿāwia*) c-a-d. en l'achetant. Ce fut un des moyens du gouvernement de ʿOmar, plus efficace que la légendaire درّة. Il lui permit de tenir en laisse les *Mobaššara* remuants et de neutraliser, en les opposant les uns aux autres, les chefs devenus gênants. Jusqu'à cette époque, le calife ne disposait pas de moyens de coercition plus efficaces qu'un sayyd ordinaire. En revanche il pouvait recourir à la destitution. Quoiqu'on en ait pensé jusqu'ici, c'est ʿOṯmān, appuyé sur les Omayyades, qui essaiera d'un gouvernement plus personnel. La tradition sera reprise par Moʿāwia.

(5) De ces privilégiés on disait الحِقْ باهل الشرف ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 219, 9 d. l. C'est le شرف العطاء; voir ce mot à l'*index* de *Moʿāwia*.

(6) La tradition démocratique l'a choisie à dessein pour faire reculer l'autoritaire ʿOmar.

'Omar se vit forcé d'en passer par ses conditions (1), au demeurant fort discrètes.

Un fait analogue (2) se produisit sous le califat de Yazîd Ier. Il atteste la persistance de l'idéal bedouin, même chez les Arabes de Syrie, infiniment plus disciplinés que leurs compatriotes de la Péninsule. Rauḥ ibn Zinba', chef de Godam avait prié le souverain de le transférer lui et les siens dans le groupement modarite. Malgré toute l'influence (3) du noble sayyd — 80.000 hommes lui obéissent! disait de lui le poète 'Adî ibn ar-Riqâ' — l'opposition d'un seul suffit pour amener l'échec du projet. Aussi le calife avait-il exigé l'unanimité de la tribu, affirmant par cette condition l'existence du *veto* arabe.

Voilà une esquisse de la position du sayyd chez les anciens Arabes: elle indique l'étendue ou plutôt les limites de cette autorité mal définie et toute morale. Intelligence des affaires, don de la parole, générosité, fortune: ces avantages les Bedouins les présupposaient pour ainsi dire dans le chef de la tribu. Il nous reste à considérer les conditions *sine qua non*, présidant à son élection. Avant tout, pour prétendre à l'honneur de gouverner les nomades, il fallait être de naissance libre.

(1) Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 267-68. Pour la valeur de l'anecdote, cf. *Mo'âwia*, 234, n. 5. J'insiste uniquement sur l'existence du *veto*. Ḫâlid al-Qasrî, lui-même de Baǵîla, admettait l'authenticité de la concession de 'Omar; Ṭab., *Annales*, II, 1655, 8-10. Le cas prouve le désarroi, ayant dominé les débuts du califat; Yaḥiâ, *Ḫarâǵ*, 29-30. Par d'habiles capitulations, 'Omar prévint la dissolution de l'empire naissant. Ce fut son grand mérite, bien différent de la conception, admise jusqu'ici. L'important était de gagner du temps, de permettre au grand Mo'âwia d'achever son éducation politique.

(2) Pour cette affaire cf. *Yazîd*, chap. XX.

(3) Pour son éloquence voir Ǵâḥiẓ, *Bayân*, I, 137. Cet auteur le juge plus favorablement que l'école médinoise. Celle-ci ne lui pardonne pas sa participation à la bataille de la Ḥarra; cf. *Yazîd*, 269.

IX

La femme dans l'Arabie ancienne. Promiscuité. Réaction aux environs de l'hégire

Si la polygamie n'eût pas existé avant lui en Arabie, Mahomet se trouvait tout désigné pour l'inventer. En revanche ses compatriotes lui doivent l'organisation du harem, la claustration du sexe faible. Or cette dernière institution, placée par le Qoran sous la sanction de la loi divine (1), a discipliné pour ainsi dire la polygamie, et, en la rendant praticable sur une grande échelle, elle a fatalement abouti à la déconsidération de la femme. Prisonnière de guerre! (2) Voilà comment Mahomet qualifie la femme, dans son fameux discours au pèlerinage d'adieu, nous livrant ainsi la dernière formule (3) de son évolution féministe. L'orthodoxie n'a jamais mis en question l'authenticité de la peu galante comparaison (4). Elle allait peser lourdement sur le sort de la femme musulmane!

Celle-ci ne tarda pas à descendre au même niveau, parfois plus bas que des rivales de condition servile, mieux favorisées par la na-

(1) Comp. les réflexions de Wellhausen, *Ehe*, 452. Dans le principe le *ḥiǧāb* et le titre corrélatif de « mères des croyants » visaient l'institution d'un cérémonial, spécial aux femmes du Prophète. Cf. *Fāṭima*, 99.

(2) عانية، عواني ; Ibn Hiśam, *Sira*, 969, 5 ; comp. Wellhausen, *Ehe*, 447.

(3) Telle du moins que l'ancienne tradition a cru devoir la fixer, c-à-d. au plus tard vers les débuts du 2. siècle H.

(4) On la trouve partout ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 164, 165 ; il la cite parmi les spécimens de l'éloquence du Prophète, considérés comme les plus authentiques.

ture que la maîtresse du foyer familial. La maladie, la vieillesse (¹), la stérilité : autant de dangers, menaçant la position de l'épouse libre ! Sans parler des caprices de l'homme, de son penchant à l'absolutisme : tous défauts, exaltés encore par l'indépendance illimitée, par l'individualisme du désert. « La femme libre, c'est un carcan au cou de son mari », disait-on, الحُرَّة غلّ في عنق من صارتْ اليه (²). Effectivement les Bédouines se montraient moins dociles, moins passives que l'esclave étrangère. Les premières sentaient derrière elles des parents, une tribu, prêts à soutenir leurs droits (³), au besoin à les défendre contre la tyrannie du *ba'l*, maître et seigneur, comme la langue arabe qualifie le mari (⁴).

Longtemps avant le Prophète, le Bédouin pratiqua la polygamie (⁵). Personne n'apprécie comme cet individualiste, perdu dans l'immensité de la steppe (⁶), la bénédiction promise aux patriarches bibliques : *multiplicabo semen tuum*. Mais son sens aristocratique (⁷) a toujours maintenu les distances, séparant la femme libre de l'esclave. Pour cette dernière, le descendant d'Ismaël ne concevait ni l'égalité de droits ni celle de traitement. Il veillait jalousement à maintenir

(¹) Au Prophète on fait déjà renvoyer la *vieille* Sauda, et d'autres pour motif de maladie. L'humeur volage des maris cherchait à s'abriter derrière d'illustres précédents. Voir la noble protestation du poète Miskīn contre la claustration des femmes (*Aḡ.*, XVIII, 69) ; elle ne garantit ni l'honneur ni l'union du foyer, pas plus que la cravache :

وإنّي سأخلي لها بيتَها فتحفظ نَفْسَها او تَذَرْ
اذا اللّهُ لمْ يُعْطِنى حُبَّها فَلَنْ يُعطي الحبَّ سوط ممرّ

(²) 'Iqd¹, III, 292 (= 243, 'Iqd⁴) الأَمَة تُشتَرَى بالعَين وتُرَدّ بالعيب : *ibid.*

(³) Wellhausen, *Ehe*, 450.

(⁴) Comp. *Naqā'iḍ Ġarīr*, 650 d. v. ; Wellhausen, *Ehe*, 447, où l'on renvoie au texte curieux, *Aḡ.*, VIII, 43, 17, 18.

(⁵) A Ṭāïf, Gailān possède dix femmes ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 371 ; *Osd*, IV, 172 ; Aboū Sofiān, père de Mo'āwia, compte six femmes ; *Osd*, V, 626, bas ; Cf. Wellhausen, *Ehe*, 448.

(⁶) Souffrant plus que tout autre du manque de main d'œuvre. Avec quelle facilité pourtant on a généralisé chez lui la pratique de l'infanticide. On a pris à la lettre des formules oratoires du Qoran. Cf. *Mo'āwia*, 77, 356.

(⁷) Nous parlons de la période voisine de l'hégire.

intacte la pureté de sa race. Voilà du moins la conclusion, tirée des déclamations des poètes (¹) et de l'étude des documents, relatifs à la période, voisine de l'hégire. L'on peut admettre l'authenticité de nombre de ces poésies. Mais les documents ont été remaniés dans un sens *impérialiste* par les compilateurs de la période 'abbasside avec la patriotique intention de rendre présentables les ancêtres arabes (²). Que faut-il penser de leurs affirmations, tacitement admises comme des axiomes par les orientalistes?

*
* *

L'Arabe, sous le rapport de l'organisation familiale, est demeuré un primitif. Jamais il ne paraît avoir compris, nous ne disons pas la sainteté, mais l'unité ou la stabilité du mariage. Ce libertaire entend se réserver la faculté de le dissoudre, comme il défait le frêle abri, destiné à le protéger momentanément contre les intempéries du climat. Pour les deux actes, sa langue emploie le même vocable : بنى, *banā* signifie se marier et dresser la tente (³). Il suffirait de rappeler les défaillances sur ce point des tribus chrétiennes (⁴), imparfaitement dégrossies par l'Evangile.

Aussi loin que les sources nous permettent de remonter, nous

(¹) Eux et les leurs sont toujours ابنُ حُرّةٍ ; voir plus bas ; citation de Labīd dans Ibn Hiśām, *Sīra*, 317, 3. *Aǧ.*, XIX, 166, 5 d. l. XX, 159, 4. Voir la notice du farouche Qattāl ; *Ag.*, XX, 158- 67. Il prétend interdire à son clan les mariages ancillaires, انّا قومٌ نبغض ان تلِدَ فينا الاماء ; *Aǧ.*, XX, 165, 1.

(²) Et de répondre aux charges des Śo'oūbyya, acharnés à favoriser la production et l'exploitation de la littérature des *Maṯālib*, où sont énumérées les tares des tribus.

(³) Voir la remarque de Ǵāḥiẓ, *Avares*, 234, 4 sur cette synonymie ; Wellhausen, *Ehe*, 444 ; بنّاهُ بِنْتًا , donner fille en mariage, *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 639, 9. Comp. les passages nombreux où pour le Prophète en voyage « on bâtit un *maśgid* » ; Yāqoūt E. V, 283, 2 d. l., cf. IV, 229, 6. 381, 9. Evidemment il ne peut s'agir d'une construction, mais plutôt d'une tente.

(⁴) Cf. *Chantre*, 36 ; *Poète royal*, 28. L'accusation contre le poète chrétien Aboū Zobaid est controuvée, au témoignage même de *Aǧ.*, IV, 183.

trouvons la plus dégoûtante promiscuité [1], présidant dans la Péninsule à l'union de l'homme avec la femme. Celle-ci, au cours des incessantes razzias, se voit enlevée pêle-mêle avec les chameaux du campement [2]. Prisonnière ou délivrée, elle demeure un jouet pour les ignobles convoitises du ravisseur ou du sauveur [3]. Qu'on se figure la scène après la bataille de Ḥonain: plusieurs milliers de captives tombent entre les mains de Mahomet! La pudeur peut se voiler la face sur l'horrible orgie, organisée par les Compagnons du Prophète, brutes humaines se ruant sur ce troupeau sans défense. Admirons le calme des rédacteurs de la *Sīra*. C'était là un fait banal dans la chronique militaire de l'Arabie. Comment d'ailleurs blâmer des hommes, tous canonisés par l'islam et distingués par l'eulogie: رضي الله عنهم ? [4] Dans les milieux bédouins la fornication ne passait pas même pour une peccadille [5]. On considérait seulement l'adultère comme une atteinte au droit de propriété, quand il compromettait une personne, appartenant à la tribu. En dehors de ces cas, les poètes s'en van-

[1] Cf. *'Iqd*¹, II, 88, 11, il s'agit du chevaleresque (?) Qais ibn 'Aṣim, délivrant une prisonnière déjà violentée par son ravisseur: فاستنقذها وردّها الى اهلها بعد ان وقع بها. On voit si nous avons eu raison de signaler la brutalité de ce type de *ḥilm*. Les femmes isolées — quand elles n'appartiennent pas à la tribu — sont déshonorées; cf. Qotaiba, *Poesis*, 218, 5.

[2] Voir *Naqā'iḍ Ǧarīr*, 241-42, après la « journée » de Nisār; surtout le vers cité *ibid.*, 245, 2.

[3] *'Iqd*¹, II, 87-88. 'Abbās ibn Mirdās, blâmé de déshonorer « les captives arabes » se défend ainsi: « احذو القوم في نسائهم بفعالهم في نسائنا; je traite leurs femmes exactement comme ils traitent les nôtres »; *Aǧ.*, XVI, 140.

[4] Pour ces eulogies, voir *Yazīd*, 20-25. Sur l'enlèvement des femmes cf. Wellhausen, *Ehe*, 435. Les tribus de Rabī'a s'en seraient abstenues, quand elles étaient en guerre avec une fraction de leur confédération; *ibid.*, 435, n. 5. Pour Naǵrān, voir plus bas.

[5] Les poètes la signalent avec le vin parmi les trois transgressions dont ils affirment n'éprouver aucun remords:

ثلاث خلال لستُ عنهنّ تائبًا . . .

*'Iqd*¹, II, 103. Tous les Badrites sont prédestinés. On leur fait donner carte blanche par Mahomet: « اعملوا ماشئتم فقد وجبتْ لكم الجنّة ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 105 18) agissez à votre guise; le Paradis vous demeure assuré. ».

tent (1) comme d'un tour agréable, joué à des étrangers, avec la même désinvolture qu'ils célèbrent un rapt adroit de chameaux. Nous passerons sous silence les vices contre nature (2), fréquents dans ce milieu pastoral, où l'on a parfois placé l'école de la pureté des mœurs.

Cette impression défavorable se dégage clairement des textes de Strabon (*16, 7*) et d'Ammien Marcellin (*14*, 4) sur les Arabes de leur temps. On serait tenté de taxer d'exagération ces vieux auteurs, si, sans y prétendre, les documents islamites ne leur apportaient la plus éclatante confirmation. Dans l'état de guerre perpétuelle de l'Arabie (3), la faiblesse de la femme l'a réduite à la condition d'éternelle victime, abandonnée à la brutalité du plus fort. Nous ne pouvons nous attarder ici à le prouver. Contentons-nous de renvoyer au paragraphe célèbre de Bohârî, sur les mariages préislamiques (4). Le libelle de

(1) Qotaiba, *Poesis,* 56, affirme le contraire; Wellhausen, *Ehe,* 472. C'est un thème important des *Naqā'iḍ,* exploité avec une égale virtuosité par Ǵarīr et Farazdaq.

(2) Trop nombreuses sont les accusations pour être toutes calomnieuses, même après avoir fait la part de la satire. (Les Arabes ne croyaient pas à la moralité des leurs, à l'exception peut-être des tribus chrétiennes; celle de ʿOḏra est demeurée le type de la galanterie chevaleresque). Citations dans Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin,* 170, 8; *Opuscula,* 63-64; Masʿoūdī, *Prairies,* VI, 138-55; Qotaiba, *Poesis,* 188, 7; 203, 5-14; Margoliouth, *Mohammed*[1], 30. La locution « al-aṭyabān » = النوم والنكاح montre dans le Bédouin un être sensuel et paresseux. Le respect de la *ǵāra* (voir plus loin), vanté comme une qualité éminente, atteste en même temps la licence générale; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 210; vices contre nature; *ibid.,* 205; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 574. Pour la période contemporaine, l'unanimité des voyageurs affirme la sévérité des mœurs bédouines. La propre femme de l'honnête Miskīn conteste la réalité de ses sentiments chevaleresques; *Aǵ.,* XVIII, 72, vers le bas.

(3) *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 14, l. 18; femmes enlevées pendant que les hommes خُلوف, sont absents, 145, haut; ignominies subies, 592, 593.

(4) Traduit et brièvement commenté dans Wellhausen, *Die Ehe bei den Arabern,* 460 etc.; travail classique, nous y renvoyons une fois pour toutes. Comp. Wilken, *Matriarchat.* Sous la dénomination générique de *zinā,* l'islam comprenait non seulement la prostitution vulgaire, mais toute l'ancienne licence, présidant aux rapports entre les sexes (cf. *Ehe,* 472); situation acceptée et n'entraînant aucune flétrissure pendant la ǵāhilyya. Aux premiers Anṣārs, Mahomet impose la « *baiʿa* des femmes »: elle interdit spécialement le *zinā* et le « bohtān », un synonyme de *zinā* d'après le contexte; I. S. *Ṭabaq.,* I[1], 148.

l'auteur du *Sahîh* semble trop absolu sans doute. Il peut avoir forcé les couleurs, dans le but d'opposer les progrès de la législation matrimoniale du Qoran au laxisme antérieur. Une conclusion demeure pourtant acquise: au second siècle de l'hégire, la tradition musulmane jugeait sévèrement le relâchement des mœurs dans l'ancienne Arabie. Rappelons enfin la *mot'a*, ou mariage temporaire (1), autorisé par Mahomet et sous ses premiers successeurs. Cette tolérance en dit long.

Les théories modernes sur l'amour libre auraient pu paraître austères aux Bedouins préislamiques. La théologie musulmane a englobé tous ces abus sous la dénomination générale de *zina* et croit pouvoir baser sur l'interdiction de cette dernière la supériorité de sa morale, comparée à celle de l'âge précédent (2). Nous nous sentons tout disposé à lui donner raison.

* *

Malgré ses défaillances et ses lacunes déplorables, la législation qoranique, inspirée par celle de la communauté juive, marquait pour l'Arabie un progrès incontestable. Cette constatation indique suffisamment la gravité de la situation antérieure à Mahomet. Sa réglementation matrimoniale endigua l'immoralité arabe; elle lui creusa un lit assez large ou assez profond pour contenir tous les anciens débordements (3). Ceux-ci, désormais canalisés, devinrent inexcusables de franchir les barrières récentes. Notre vieux Tibre roule-t-il des ondes plus limpides depuis la construction des nouveaux quais? Le progrès n'en est pas moins appréciable et le fleuve a été vraiment discipliné.

Ce ne fut pas là une des moindres habiletés de l'étrange réformateur mecquois, d'avoir abrité sous sa large tolérance et au moyen d'insignifiantes restrictions l'ancienne liberté. Il acheva de s'assurer la complicité de l'egoïsme masculin, en laissant seule debout, en

(1) Cf. *Mo'āwia*, voir ce mot à l'index.

(2) Comp. I. S. *Tabaq.*, VIII, 4, conditions imposées aux femmes pour la *bai'a;* la scène légendaire rend les idées de l'islam en la matière.

(3) Elle permettra à un fils de 'Alī de contracter 700 mariages.

renforçant dans la famille islamite l'autorité du mari, en facilitant le divorce, mais uniquement en faveur de l'homme, en l'enlevant à l'épouse ([1]), droit reconnu à cette dernière par l'antique coutume arabe ([2]). L'islam est bien une religion de mâles, la consécration de l'absolutisme masculin. Celui-ci a pourchassé de partout la femme désarmée: des réunions, des affaires, sans même la tolérer aux cérémonies du culte ([3]); comme refuge, il lui a abandonné le foyer ([4]), mais en lui mesurant l'espace, en la déconsidérant devant ses fils. « Le paradis se trouve aux pieds d'une mère, الجنّة تحت اقدام الأمّهات ». Ainsi fait-on parler le Prophète. Mais pourquoi la critique musulmane elle-même hésite-t-elle à garantir l'authenticité de cette tradition? ([5])

Un Arabe, à la généalogie embrouillée, avait reçu le sobriquet d'Aboū Nohaila, parce qu'il était né au pied d'un dattier ([6]). Mais les palmiers n'abondent pas dans le désert, et la légende n'a pu conserver tous les surnoms de ce genre. Il serait piquant d'examiner à ce point de vue les *konia*, donnés aux enfants dès leur berceau ([7]).

([1]) Indépendance de la femme préislamite; Wellhausen, *Ehe*, 467.

([2]) *Aġ.*, XIII, 124, 19; Bédouines mettant comme condition la monogamie et le renvoi des rivales; *Aġ.*, XIV, 149, 152; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 202.

On respectait religieusement le جوار, protection, accordé par les femmes (Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 70-73) aux fugitifs étrangers. La femme protégeait son mari, quand celui-ci appartenait à une tribu différente; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 278, d. v.

([3]) « Pas de femmes, pas d'enfants. C'est le culte viril. L'homme seul s'approche de son créateur ». Cl. Boringe, *Esquisses marocaines*.

([4]) Wellhausen, *Ehe*, 444-45: la femme et la tente, antérieurement à l'islam. Dans les anciennes poésies, la femme mène le *dialogue;* elle est la perpétuelle عاذلة, blâmant, conseillant son mari. Est-ce un effet du hasard, si, avec l'avénement de l'islam, insensiblement cette fiction poétique s'évanouit?

([5]) *Tamyīz aṭ-ṭayyb*, (Ms. Bibl. Khéd.)

([6]) Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 154, 15; autre Aboū Nohaila; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 71, 6; 72, 4; poète, portant cette *konia;* Bakrī, *op. cit.*, 775, 4 d. l. Comp. Aboū Ṣaġara, nom d'un fils de la poétesse Ḫansā', Qotaiba, *Poesis*, 197, 14. Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, E. IV, 197 cite un *Compagnon* du nom d'Aboū Nohaila. Comp. *Ag.*, XVIII, 139, 9: بقي مشكوكا في نسبه مطعونا عليه. Le surnom de 'Alī, Aboū Torāb cache toujours son mystère. Voir ce terme à l'index de *Fāṭima*.

([7]) Cf. Qotaiba, *'Oyoūn*, 444, 16; on y retrouverait des allusions (?) aux hasards de leur naissance.

L'enquête porterait vraisemblablement un peu plus de lumière dans la théorie traditionnelle, encore fort obscure, de la *konia*. Les nomades, naissant à peu près comme les chiens errants des cités orientales [1], on s'était vu forcé de créer un art spécial, chargé d'éclaircir le mystère de leur origine et de restituer les enfants aux ayant droit: c'était l'art de la *qiafa* [2]. D'ordinaire on y regardait de moins près. La qualité de mari de la mère suffisait pour établir la paternité: الولد للفراش, l'enfant appartient au lit conjugal [3]. Cet axiome, adopté par l'islam, abstrayait des antécédents de la mère et proclamait l'acceptation du fait accompli, interdisant de pousser au delà les investigations.

Dans les villes, principalement à la Mecque [4], le débordement s'étalait avec encore plus d'impudence que sous la tente [5]. Tout l'y favorisait: l'affluence des étrangers, des esclaves, les fréquents déplacements de la population commerçante. Les marchands qoraišites [6] s'étaient de la sorte créé des foyers, plus ou moins réguliers, sur les différents points de la Péninsule, visités par eux. Qu'on se rappelle la naissance du fameux Ziād ibn Abīhi, un des hommes les plus remarquables du règne de Mo'awia [7]. La tradition musulmane,

(1) Comp. le vers de Farazdaq à l'adresse du clan de Ġarīr ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 279, 2 v.

(2) 'Omar y a recours ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 457. Bédouins appelés ابن القائف ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 195, 7 ; Mas'oūdī, *Prairies*, III, 336 sqq.; on considérait principalement la forme du pied ; d'après l'empreinte du pied les nomades peuvent décrire un inconnu ; Mas'oūdī, *op. cit.*, III, 338, 342. Un chef poursuivi repose ses pieds sur le rocher, pour ne pas trahir la trace de son passage. On reconnaît de même *tel* cheval par l'empreinte de son sabot ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 95, 11 ; cf. Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 70, 13.

(3) Cf. Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 216.

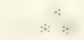
(4) Le calife 'Omar fils d'une négresse, d'après Mas'oūdī, *Prairies*, IV, 192. Ses descendants ont le teint foncé ; comment l'explique Ibn 'Omar ; I. S. *Ṭabaq.*, III 1, 235, 3 etc. Le chef tamīmite Zibriqān a une généalogie incertaine ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 206, 10-13.

(5) Réputation douteuse des femmes Maḫzoūmites ; *'Iqd* 1, II, 155, 9 d. l. Les généalogistes étaient redoutés à la Mecque ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 87, 5.

(6) Comme Hāšim, l'ancêtre de Mahomet ; *Aġ.*, XVIII, 124 ; cf. Wellhausen, *Ehe*, 469.

(7) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, 20 sqq. ; I. Doraid, *Ištiqāq*, 185-86.

inspirée par les rancunes des ʿAlides et les dépits politiques de l'Iraq, a affecté de se scandaliser et de mettre le fait à la charge des impies Omayyades. En y regardant de près, on n'aurait pas été embarrassé pour découvrir des Somayya au sein des plus saintes familles de l'islam : Abou Bakr, peut-être un affranchi, *ʿatiq* ; ʿOmar, fils d'une mère esclave. Chaque clan illustre avait fourni la matière d'un chapitre plus ou moins étendu du *Kitab al-matalib* (1), chronique scandaleuse, mettant en une triste lumière la généalogie et les origines des hommes les plus considérés. Mahomet vouait aux feux de l'enfer le mortel assez indiscret pour remonter jusqu'à la neuvième génération (2). Ainsi formulé, le ḥadīt voudrait donner le change à la critique. Aucun contemporain de l'hégire n'eût été en mesure de remonter aussi loin dans son état-civil (3).



La littérature de la *Sīra* est particulièrement instructive à cet égard. Elle nous met en rapport avec une famille, célèbre entre toutes, et sur les origines de laquelle la Tradition a voulu répandre des flots de lumière (4). N'a-t-elle pas suivi depuis Adam la goutte de sang, destinée à donner à l'humanité le sceau, le plus grand des prophètes ? (5) A ces titres elle mérite d'arrêter notre attention. « Parmi mes aïeules, dira plus tard Mahomet, on ne rencontre pas trace du

(1) Cf. *Fihrist*, 95, 96, 99, 111, 112. *Ibid.*, 100, 1 : « livre des courtisanes de Qoraiś et de leurs fils ». On comprend comment l'auteur Haitam ibn ʿAdī est devenu odieux à la Tradition. Comp. plus haut la remarque sur les Soʿoūbyya et la littérature des *Matālib*.

(2) Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 134.

(3) Pour les Bédouins modernes, comp. F. Schwally, *Beitr. z. Kenntnis des Lebens der... Beduinen im heutigen Aegypten*, dans *Sitzungsberichte* de l'Acad. des sciences de Heidelberg, 1912.

(4) Sur ce trompe-l'œil enfin reconnu, voir le jugement du Prof. C. H. Becker, *Der Islam*, IV, 263, 269 et Wellhausen, *Gött. gel. Anz.*, 1913, 315.

(5) Cf. I. S. *Tabaq.*, I1, 1-60 ; surtout p. 26 ذكر نسب رسول الله صلعم وتسمية مَن وَلَدَهُ الى آدم صلعم

sa'ah », c'est l'expression arabe pour désigner l'union libre ([1]). Privilège incomparable dans un milieu, aussi amoral que l'ancienne société arabe : miracle de la Providence d'Allah, attentive à préserver de toute souillure le berceau du dernier des prophètes ! Par malheur l'histoire, d'ailleurs legendaire, des Hāšimites, refute à chaque page cette prétention. Hašim se marie en passant à Médine, et ne paraît plus se souvenir de sa femme et de son enfant ([2]), abandonnés en cette ville ([3]). Imitons la réserve des annalistes musulmans et gardons-nous de scruter les motifs de cette desertion peu galante. Le grand-père de Mahomet, 'Abdalmoṭṭalib, etait-il fils de Hāšim ou l'esclave de Moṭṭalib, comme son nom l'indique ? Nous ne le saurons jamais au juste. Si les Mecquois lui ont accorde cette dernière qualification ([4]), apparemment ils avaient leurs raisons. Tous les parents de Mahomet etaient d'ailleurs d'un noir profond, trahissant une forte proportion de sang nègre et de fréquentes unions avec des esclaves. Cet ensemble confère une lointaine vraisemblance à la tradition, disant les Hāšimites originaires du Yémen ([5]).

Il est malheureusement difficile de discuter en français les incidents, immédiatement antérieurs au mariage du père de Mahomet. Avec la plus entière inconscience, la *Sira* a utilisé une réedition de l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar. Si 'Abdallah, le père de Mahomet, ne se crut pas tenu à prendre modèle sur le patriarche biblique, celle qui faillit devenir la mère du Prophète, copia brutalement l'attitude de la trop fameuse Egyptienne. Ce laxisme n'a pas

(1) I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 31, 24 ; 32.

(2) Ainsi se conduira plus tard le pieux musulman et voyageur Ibn Baṭoūṭa. Tranquillement il inscrira sur son carnet : « وما ادرى ما فعل الله بهما ; j'ignore ce qu'ils (= la mère et l'enfant) sont devenus ».

(3) I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 46. On peut y reconnaître une tentative des Médinois pour introduire une des leurs dans la généalogie prophétique. On place à Gazza le tombeau de Hāšim ; Yāqoūt, E. VI, 290, en tablant sur des vers apocryphes, comme ceux de Maṭroūd ibn Ka'b.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 49, 7.

(5) Ġāḥiẓ, *Opuscula*, 75, 4 etc. ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 3-4 ; en réponse on lui fait révéler par Gabriel qu'il appartient à Moḍar ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 3. Les habitants du Ḥiğāz tiennent du caractère des nègres ; Yāqoūt, E. I, 48.

empêché la Tradition de la présenter comme le type de l'honneur féminin [1]. La légende s'est donné beaucoup de mal pour expliquer la mort de 'Abdallah et d'Amina mère de Mahomet, hors de la Mecque. Pour tourner une partie de la difficulté, elle a essayé de placer le tombeau de cette dernière en cette ville [2]. Enfin le propre mariage de Mahomet soulève de graves objections.

Jusqu'à 25 ans, il serait demeuré célibataire, et cela dans un milieu, où, à 13 ans, nombre de ses concitoyens comptaient déjà des enfants et parfois un divorce [3]. Pourquoi épouse-t-il une femme de 40 ans et fallut-il — une légende musulmane l'affirme — enivrer le père de Hadiga pour arracher son consentement ? [4] Impossible d'accumuler plus de maladresses !

Si, avant le succès de sa mission prophétique, nous comprenons la froideur des Hāšimites [5] à son égard, nous ne savons comment expliquer l'appellation de fils d'Aboū Kabša — un esclave ! [6] — donnée à Mahomet. Quels étaient ses rapports de famille avec la négresse Omm Aiman [7], avec la Bédouine des Banoū Sa'd, sa nourrice vraie ou prétendue ? [8] Ses derniers se proclament ses oncles, et le Prophète ne repousse pas cette prétention, bien exorbitante pour de simples nourriciers [9], comme on essaie de les représenter.

Le mystère, planant sur l'origine de personnalités, aussi en vue que les ancêtres traditionnels de Mahomet, laisse deviner quelle de-

(1) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 58 d. l.; 59 ; elle est qualifiée de امرأة صدق

(2) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 73-74. D'ordinaire on la localise à Abwā. Voir précédemment.

(3) 'Abdallah ibn 'Āmir a un fils à l'âge de 13 ans ; Osāma ibn Zaid divorce à treize ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 31, 24 ; 127, 14 ; cf. *Fāṭima*, 30-31. Sur les mariages précoces chez les musulmans d'Egypte cf. Schwally, *op. sup. cit.*, p. 10.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 84-85. Balāḏorī, *Ansāb*, 58 b. donne même à Ḫadīġa 46 ans; il cite une autre version, où l'on se contente de 28 ans.

(5) Mahomet les place tous en enfer ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 75 ; est-ce une réponse ?

(6) Seybold, *Morassa'*, 186 ; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 33 ; Margoliouth, *Mohammed*¹, 50-51 ; efforts pour expliquer cette filiation ; Balāḏorī, *Ansāb*, 54 a.

(7) Voir ce nom à l'index de *Mo'āwia*. Ibn Qayym al-Ġauzyya, *Zād al-mo'ād* (ms. Bāyazīd, Constantinople) I, la qualifie de «ابنة» ; faut-il lire «ابنة» ?

(8) I. S. *Ṭābaq.*, I¹, 71, 25, 28.

(9) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 72, 19 etc.

vait être la situation des autres familles arabes. Lorsque la *Sîra* s'ingénie à tirer tout au clair, elle réussit seulement à épaissir les ténèbres et à multiplier les points d'interrogation (1). Sans nous y arrêter plus longtemps, constatons combien cette fantastique histoire fortifie nos soupçons précédents, produit l'impression d'une moralité très spéciale. Et pourtant nous avons exclusivement consulté la « légende dorée », composée à la plus grande gloire du Prophète. Ce n'est pas le lieu d'examiner son degré d'authenticité. Mais que penser des mœurs d'une société, où, pour voiler la réalité, l'histoire doit recourir à d'aussi misérables fictions ?



Or dans le siècle, précédant l'hégire, un observateur attentif aurait pu constater au sein de l'immobile Arabie une grande fermentation d'idées, signe précurseur d'une révolution. Par trois côtés au moins : par la Syro-Mésopotamie, par l'Abyssinie, par la vallée du Nil, sans parler du Yémen, le christianisme pénétrait en Arabie, entamée déjà par le judaïsme, maître des riches oasis du Ḥiǵâz (2). Ce double courant (3) introduisait à sa suite le monothéisme avec son contingent de principes civilisateurs. Concurremment avec ce mouvement, une reprise du commerce (4), le long de l'ancienne route de

(1) Même constatation pour le mariage de Fāṭima et de ʿAlī ; cf. *Fāṭima*, voir le chap. II.

(2) Pour l'*istisqā'* les anciens Arabes s'adressaient volontiers aux Juifs ; Ibn Hiśām, *Sîra*, 136 ; cf. Wellhausen, *Reste* 2, 224-30 ; courant chrétien, Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 197, 10.

(3) Il est dit à propos d'Omayya ibn abi's Salṭ : دارس النصارى وقرأ معهم ودارس اليهود وكل الكتب قرأ ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 184, 4 d. l. Zohair ibn Abi Solmā emprunte aux Juifs l'idée de la résurrection ; Aṣmaʿī, *Foḥoūlat aś-Šoʿarā'*, (Torrey) 500, 16. Remarque analogue à propos de Aʿśā ; voir précédemment, p. 107.

(4) Cf. *République marchande*, 3-4. La tradition — celle de Médine surtout — veut écarter l'hypothèse des emprunts juifs. Voilà pourquoi elle attribue aux Qoraiś préislamites la pratique du jeûne de ʿAśoūrā ; elle en fait autant pour les chrétiens. Tout plutôt qu'une dépendance juive ! Cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ* 2, I,419-423.

l'encens, attira les Bédouins occidentaux hors de leurs déserts et les mit en contact avec leurs voisins, intellectuellement plus développés, plus respectueux des lois du mariage et des droits du sexe faible. Les voyages forment la jeunesse des particuliers; ils n'exercent pas une moins salutaire influence sur l'évolution des peuples nouveaux.

Comme toujours les poètes [1] donnèrent le signal du mouvement. Ces intellectuels cosmopolites couraient le monde, en quête d'impressions nouvelles et surtout de Mécènes généreux. De leurs visites aux cités de Palestine et de Mésopotamie [2], aux cours des roitelets des *limes* syrien et perse, dynastes de Ḥira, phylarques de Ġassān, en s'arrêtant dans les couvents si hospitaliers, jalonnant les confins arabiques, de leurs relations avec les sayyd de Naġrān [3], les poètes rapportèrent une poignée d'idées généreuses et, hérauts retentissants, les claironnèrent aux quatre coins de la Péninsule. Leur nouveauté fit sensation au sein d'une société, fatiguée et honteuse de son individualisme. Un des premiers, le sexe devait bénéficier de la révolution. Les bardes ambulants se mirent à proclamer le respect, dû à la *ǧāra*, la femme [4], les égards que méritait sa faiblesse [5]. Dans leurs vers on voit poindre le sentiment chevaleresque [6], destiné à prendre son plein développement pendant le moyen-âge chrétien.

وردّ النساء باطهارها ولو كان غير يزيد فضحه

[1] A cette époque le ton de la poésie devient monothéiste.

[2] Comme Aʿšā, visitant Ḥomṣ, Jérusalem etc., Qotaiba, *Poesis*, 135; ses voyages à Naġrān; cf. *Yazīd*, chap. XXII. Rappelons le cycle légendaire des courses d'Amroulqais, Nābiġa faisant la navette entre Ḥīra et les résidences ġassānides.

[3] Voir Doraid ibn aṣ-Ṣimma dans *Šoʿarā'*, 775 sqq. *Aġ.*, XVIII, 160, 10 d. l.

[4] Nombreuses références de Goldziher dans *ZDMG*, 1893, 80; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 714, 4; 727, 1; Ǧāḥiẓ, *Avares*, 266, 16; 267; Qotaiba, *Poesis*, 201, 4; *ʿIqd*[1], II, 25, 4; cf. *Moʿāwia*, 305 etc. *Aġ.*, XI, 158, bas; XII, 16, 5. Respect de la *ǧāra* en l'absence du mari, respect de la veuve et de l'orphelin; Ḫansā', *Divan*, 1, l. 4; 4, d. l.; 13, 4; 17, 5; 37, 8; 42, d. l.; 69, 8; comp. 20, 4 d. l.; 27, 7; voir plus haut; influence des idées chrétiennes sur ces conceptions, voir note précédente.

[5] A la Mecque les mariages, assure-t-on, se concluaient dans le Dār an-Nadwa. Mais pourquoi n'en trouve-t-on jamais la confirmation, ni même une allusion à une innovation aussi grave, dans les récits particuliers?

[6] Comp. Wellhausen, *Ehe*, 471-72.

« Yazid a rendu inviolées les femmes captives. Aucun autre n'eût donné cet exemple d'honneur » ([1]).

Le poète Doraid ibn aṣ-Ṣimma connaissait sans doute ses compatriotes. Pourquoi a-t-il réservé ce magnifique hommage au chef des nomades de la chrétienne Nagrān?

Rappelons de nouveau l'exemple des Banou 'Odra. Si parmi eux seulement s'est développée une poésie spéciale, à la fois sentimentale et chaste ([2]), dégagée de la grossièreté bedouine, ne faudrait-il pas chercher l'explication de ce phénomène dans le christianisme de cette tribu? (Qotaiba, *Poesis*, 260).

Insensiblement les nomades commencèrent à comprendre les avantages pour le foyer d'une stabilité plus grande, à admettre une certaine réglementation dans la matière, à rougir de l'ancienne licence ([3]). L'homme distingué tint à honneur de régulariser sa situation matrimoniale. Il voulut laisser à ses descendants les éléments indispensables d'un état-civil; il tint à calculer, à énumérer les noms de ses parents, pour les transmettre à ses héritiers. Sur ce calcul — *ḥasab* n'a pas d'autre sens — fut basée la noblesse. Elle dépendit désormais du nombre des quartiers ou, comme s'expriment les Arabes, de la *longueur*, de l'*épaisseur* plus ou moins grandes ([4]) du *ḥasab*, terme devenu synonyme d'extraction aristocratique ([5]). Les esclaves, ne possédant pas de généalogie, ne pouvaient prétendre au *ḥasab*. Il devint de bon ton d'épouser des femmes libres, appartenant à des familles, à des tribus connues. De là l'importance grandissante du *ḥal* ([6]), de l'oncle maternel; il représentait l'illustration des ascendants féminins.

([1]) *Śo'arā'*, 777, 1.

([2]) Pas toujours authentique ; d'accord ! Mais pourquoi les faussaires ont-ils endossé cette littérature aux B. 'Odra ? En revanche on relève l'immoralité, *zinā*, de la tribu de Daus ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 296, 3.

([3]) Exclamation de Hind, mère de Mo'āwia : « Une femme libre commet-elle le *zinā* » ! I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 4, 12. Ici libre = noble.

([4]) C'est le sens du حَسَب طويل, du حَسَب ضخم ; cf. *Mo'āwia*, 97-99. « L'homme noble doit faire descendre le plateau de la balance » ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 257, 4 ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 300, 9.

([5]) Goldziher, *M. S.*, I, 41 ; *ZDMG*, 1892, p. 198.

([6]) Cf. *Mo'āwia*, 299-305. Qotaiba, *'Oyoun*, 449, d. l. قليل الخلات homme de rien.

Les unions serviles ne disparurent pas pour autant; mais les enfants, issus de ces mariages, jouiront désormais d'une moindre considération. Toutefois, pendant plusieurs générations encore, la multiplication des patronymiques féminins ([1]) maintiendra le souvenir de l'ancien *matriarcat* et de la primitive licence bédouine. La défaveur même, s'attachant à ce passé, atteste à sa façon la réalité des faits, voués maintenant à l'oubli. Elle explique la situation exceptionnelle prise, au début de l'islam, par certaines familles de grands chefs bédouins. Nommons Manẓoūr ibn Zabbān, ʿOyaina ibn Ḥiṣn, ʿAqīl ibn ʿOllafa. Chez eux du moins l'arbre généalogique ne représentait pas une création artificielle. Ils tenaient « les deux bouts de la noblesse  طَرَفَي الشَّرَف » ([2]); leurs ancêtres du côté paternel et maternel; avantage assez insolite sans doute, pour expliquer le prix qu'on y attachera désormais. Aussi verrons-nous les plus hautes illustrations, le Prophète et les califes se disputer l'honneur de les compter comme beaux-pères ([3]).

*
* *

Personnellement ces sayyd nous sont dépeints, comme des rustres, d'affreux mécréants. A peine poètes ([4]), nullement orateurs, ils

---

comptant peu de tantes maternelles. Pour sa part, ʿOrwa ibn al-Ward déplore l'obscurité de ses *aḫwāl; Šoʿarā'*, 906, 7. Un homme noble doit avoir une nombreuse parenté féminine connue, être كثير العمّات والخالات والجدّات; Yaʿqoūbī, *Hist.*, II, 192, 3.

([1]) Cf. Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 176, 177, 247, 268, 277, et *passim;* citons Ibn Maiyāda, Ibn Sohayya, Ibn al-Barṣā' etc. Un satirique se moque de ceux qui transforment leurs aïeules en hommes; Ibn Doraid, *op. cit.*, 186, bas; 212; *Naqā'iḍ Ǧarīr*, 40, 52, 118, 121, 183, 186, 973.

([2]) *Aġ.*, XI, 86, 3; Ibn Doraid, *Ištiqaq*, 174, فيهم الشرف والبيت ou : ... بيت غير مدافعين; comp. la section consacrée à Ġaṭafān; *ibid.*, p. 167 etc.; une des filles de Manẓoūr entre dans le harem du calife ʿOṯmān; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 206. Autres épouses de Ġaṭafān et de Qais chez ʿOṯmān; Ṭab., *Annales*, I, 3056. Les califes comprenaient la nécessité d'une alliance avec leurs voisins du Naǧd. Omm al-banīn, fille de ʿOyaina, épouse de ʿOṯmān; Ṭab., *loc. cit.*

([3]) Cf. Wellhausen, *Ehe*, 439; note précédente; *Aġ.*, XXI, 145, 13.

([4]) A l'exception pourtant de ʿAqīl ibn ʿOllafa, شاعر مُقِلّ, poète d'occasion.

ne se distinguent ni par la fastueuse générosité du désert, ni dans les chevauchées de la razzia, seules capables de réveiller chez l'Arabe, ne brigand, son équivoque bravoure. Manzour un ivrogne notoire et époux de sa belle-mère ! (1) ʿOyaina, constamment rebelle au prestige du Prophète, le traitait avec la désinvolture des sayyd bédouins, avec la familiarité dégagée d'un supérieur, se reconnaissant peu de pairs ou *koṭouʾ*. Il doit incontestablement à ces irrévérences le jour défavorable, où le place la Tradition, saturée de préjugés musulmans. Elle nous le représente comme une sorte de maniaque, hautain et brutal, un fou enfin, comme l'aurait qualifié le Prophète (2). D'après les annales de l'évangélisation des tribus germaines, certains chefs barbares aimaient mieux rejoindre leurs ancêtres en enfer que de se retrouver au ciel avec les chrétiens. On prête la même déclaration au fier Fazarite. Le paradis de Mahomet ne lui disait rien, s'il n'avait l'assurance d'y rejoindre ses contribules et ses alliés d'Asad (3). S'il consent à accompagner le Prophète au siège de Ṭâïf, ce n'est pas pour soutenir la cause d'Allah. Mais, comme on l'en fait convenir ingénument, connaissant la finesse des Taqafites, il espère obtenir une prisonnière, destinée à lui donner des enfants intelligents (4). A la mort de Mahomet, il s'empressa, non de renier l'islam — il ne l'avait jamais embrassé (5) — mais de dénoncer son alliance momentanée avec Médine. Son influence

(1) Cf. Goldziher, *M. S.*, I, 26 ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 173.

(2) Cf. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 173. Il faut de nouveau supposer l'influence des versets du Qoran, hostiles aux Bédouins et aussi les rancunes des Médinois, dont ʿOyaina avait si souvent pillé les propriétés. Comme ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail avec le Prophète, sans cesse ces chefs réclament l'abandon de نصف ثمار المدينة ; Qotaiba, *Poesis*, 192, 1.

(3) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 173. Asad et Ġaṭafān s'appelaient الحَليفان , les deux tribus alliées. Sur cette alliance, voir Nābiġa Ḏobyānī dans *Šoʿarāʾ*, 674-76.

(4) « Von sich aus konnte er keine Weisheit vererben » ; Wellhausen, *Reich*, 72. Les Banoū Ṯaqīf sont أدْهَى العرب وانكرها ; Ibn Hišām, *Sīra*, 131 ; cf. notre *Ṭaïf*, p. 11. La Tradition entend faire reconnaitre par le chef de Fazāra en personne la qualification de fou. Le procédé paraît assez naïf, mais il sert à illustrer les artifices de rédaction dans le ḥadīṯ.

(5) Le contraire est supposé par la Tradition, laquelle reconnaît dans la *ridda* l'apostasie des tribus. Le mérite du prince Caetani est d'avoir fait bonne justice de cette conception surannée.

entraina les Arabes de Qais dans la revolte (1). La tradition de cette ville s'en est vengée, en déversant le ridicule sur 'Oyaina : elle satisfaisait en même temps ses rancunes contre les Bédouins, incorrigibles pillards des domaines ansariens. Fait prisonnier, il est amené devant le calife Abou Bakr. Ce dernier lui reproche d'avoir renié Allah. « Jamais, s'écria-t-il, je n'ai cru en lui ; et s'il y en avait un, je jurerais par lui qu'il n'existe pas ! ».

Le trait est vigoureux, mais que vaut-il ? Dans le style de l'islam primitif tout rebelle est déclaré ennemi d'Allah (2). Allah représente, dans cette phraséologie à allures théocratiques, les abstractions sociales : le gouvernement, l'administration, la justice, les finances de l'état, tout est rapporté à Allah : سلطان الله et مال الله, sans en excepter la cavalerie et la gendarmerie ; témoins les locutions خيل الله et شرط الله (3). Si réellement 'Oyaina a inventé la déclaration, citée plus haut, rien ne prouve que le sens n'en ait pas été compris de travers par les compilateurs postérieurs. A notre avis le chef fazārite a simplement protesté qu'à aucune époque il n'avait reconnu la suprematie de l'état médinois, fondé par Mahomet, le سلطان الله, représenté après sa mort par le calife Aboū Bakr.

* * *

Anoblis de par la nouvelle religion, les anciens marchands de la Mecque éprouvèrent le besoin de passer par dessus le récent badigeon de leur blason islamite (4) une couche de vermillon aristocratique, en s'alliant avec ces maisons bédouines à la noblesse incontestée,

(1) Ce passé compromettant ne l'a pas empêché de recevoir le titre de *Compagnon* et de figurer en cette qualité dans Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, E. III, 54-55.

(2) Cf. *Aǵ.*, XII, 26, 27. Le rebelle détruit دين الله ; *Aǵ.*, XIX, 140.

(3) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 101 ; جند الله ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, XLI, 1. *Yazīd*. 135. Sous les 'Abbāsides le commandement يا خيل الله اركبي demeure le boute-selle de la cavalerie ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 145, 12.

(4) Seul 'Omar se prétend indifférent à la noblesse de ses femmes et de ses gendres ; I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 208, 8.

اهل بيت شرف, une noblesse antérieure à l'hégire, بيت ... غير مدافعين (1), متّصل بجاهليّة (2). Si, dans l'intimité, ils tournaient en ridicule le *ǵafā'*, la rudesse des mœurs (3), ils tenaient infiniment à conserver les bonnes grâces des grands sayyd. Humiliés par l'incertitude de leurs propres généalogies, Omayyades, 'Alides, Zobairides, tous les prétendants à la succession du Prophète voulurent être les gendres de ces Bédouins mécréants.

A ces beaux-pères du désert, maréchaux de l'aristocratie arabe, choyés par les magnats islamiques, il faut adjoindre une autre fournée de sayyd, choisis dans la puissante tribu syro-chrétienne de Kalb : Al-Forafiṣa et Baḥdal ibn Onaif (4). Le grand calife Mo'āwia, les Sofianides après lui, croiront ne pouvoir affermir leur autorité qu'en s'alliant à cette lignée de chefs bédouins. Nous l'avons montré dans les études consacrées aux deux premiers califes omayyades (5). Nommons encore Aś'at ibn Qais, le roitelet de Kinda (6). Il fut fait prisonnier pendant la révolte des Arabes, après la mort de Mahomet, et amené à Abou Bakr. Ce calife avait alors sur les bras sa propre sœur, une veuve d'âge mûr. Or le Prophète avait loué la précipita-

(1) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 173, 180. Les annalistes relèvent avec raison l'illustration des alliances matrimoniales, conclues par l'anticalife Ibn Zobair.

(2) Ibn Doraid, *op. cit.*, 213 d. l. ; 214, 1. Comp. *Aǵ.*, XXI,145, 3 ; privilège rare ! A Médine la famille de Sa'd ibn 'Obāda, بيت عريق في السودد. Ibn Doraid, *op. cit.*, 269, 4 d. l. On n'ose épouser ses femmes divorcées ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 238.

(3) Comp. *Aǵ.*, IV, 8 ; 9, 3 d. l. ; 34, 4 d. l. ; Mobarrrad, *Kāmil*, 40, 5 ; *'Iqd* [1], II, 151, 10, 14 ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 257 ; cf. *République marchande*, 32 ; au lieu de جفاء on emploie aussi غلظ et خشن ; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 115, 8 ; 194 ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 203, 5, جاف جرىء ; Nasā'ī, *Sonan*, II, 139 ; comp. Migne *P. G.*, vol. 82, c. 1475 : S. Siméon Stylite et les Sarrazins. Le Bédouin convient de son *ǵafā' :* Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 203 d. v. *'Iqd* [4], II, 76 sqq. chapitre consacré aux Bédouins, *passim*.

(4) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 316, 7 ; *'Iqd* [1], II, 72, 2. Pour anoblir le légendaire Daḥia ibn Ḫalīfa, on le rattache à ces personnages ; *'Iqd*, loc. cit. Cf. *Yazīd*, 290.

(5) Cf. *Mo'āwia*, 311-312 ; *Yazīd*, 109. Voir dans l'*Encyclopédie de l'islam* nos articles : Baḥdal ibn Onaif et Ḥassān ibn Mālik.

(6) Cf. *Mo'āwia*, index ; Dīnawarī, *Aḫbār Ṭiwāl*, 166, 277. Une de ses filles passe d'un 'Alide à un Hāśimite ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 231, 14. Un autre beau-père aristocratique serait (?) 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail (voir plus loin) ; Ibn Ḥaǵar, *Iśāba*, II, 343 ; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 28, 29.

tion en deux circonstances: pour enterrer un mort et marier une veuve ([1]). زوجٌ مِن عُود خير من قعود (*Ag.*, III, 5, l. 18), voilà la devise des veuves arabes; un mari-soliveau plutôt que de se morfondre sous la tente paternelle ([2]). Désireux de se tirer de son mauvais cas, le chef révolté demanda la main de la sœur d'Abou Bakr. Par cette adroite flatterie à l'adresse du modeste citoyen, devenu chef d'empire, l'aristocrate yéménite obtint la vie sauve et l'absolution du passé. Les ʿAlides briguèrent également l'alliance d'Aśʿat ([3]).

Si dans certaines occurrences, Moʿawia se plaisait à proclamer la supériorité des femmes qoraišites ([4]), nous connaissons aussi le prix attaché par ce politique éclairé aux unions avec les tribus de Syrie ([5]), où le christianisme, en préconisant la monogamie, avait lutté, non sans succès, contre l'ancienne promiscuité. De nos jours des parvenus cherchent par de brillantes alliances à faire oublier l'humilité de leurs débuts, en projetant sur l'obscurité de leur passe l'éclat emprunté d'une glorieuse série d'ancêtres. Nous venons de constater le même phénomène au sein de la société arabe, en cette vigile de l'hégire.

([1]) Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 220.

([2]) Comp. ce vers de Ḥoṣain ibn Ḥomām, mort peu avant l'hégire; *Śoʿarā*, 744

تركْنا من نِساء بني عَقِيل ... اَيَامَى تبْتغي عقد النكاح

Veuves désireuses de convoler, mais la guerre a décimé les hommes de la tribu.

([3]) Cf. *Moʿāwia*, loc. cit. Les ʿAlides semblaient donc ignorer les actes de trahison — et à leur détriment — attribués à la famille d'Aśʿat, qualifiée par les Šiʿites أَعْرَق العرب في الغدر; Ibn Rosteh, *Aʿlaq*, 229; cf. *Ag.*, XVIII, 159 (ʿAli et Aśʿat).

([4]) Cf. *Moʿāwia*, 310.

([5]) *Moʿāwia*, 311.

X

Importance de la condition maternelle. Ni esclave ni prisonnière de guerre

Ce phénomène, cette évolution d'idées étaient en train de se produire, quand parut le novateur mecquois. En dépit, ou peut-être en raison même du mystère, entourant sa naissance (1), il s'appropria ce progrès. Le flair de l'homme d'état l'amena à en favoriser les tendances aristocratiques. On observe dans son Qoran, dans les sourates médinoises, une atténuation (2) constante des principes démocratiques du début, développés au cours des prédications à la Mecque (3). Tout en consacrant, au nom d'Allah, la polygamie et les unions ancillaires (4), il renforça, mais aux dépens de l'épouse, l'autorité du mari, devenu l'unique chef, le fondement exclusif de la famille (5).

Ici, comme en maintes autres questions, la présomption, l'esprit de tendance persuadèrent aux Arabes que les mœurs, les idées nouvelles plongeaient leurs racines dans l'antiquité la plus reculée. Leur

(1) Il s'en trouvait gêné ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 135.

(2) Mais adroitement dissimulée comme dans Qoran, *3*, 153.

(3) Cf. *Fāṭima*, 61.

(4) ما ملكت أيمانكم ; Qoran, *passim*. Cette consécration est un des plus mauvais services, rendus à ses sectateurs. Elle s'oppose à toute évolution, partant à toute réforme sérieuse de la famille musulmane. Les modernes réformateurs turcs le sentent douloureusement et ont parfois le courage d'en convenir.

(5) Cf. Wellhausen, *Ehe*, 446 sqq.

chauvinisme impérialiste [1], exalté au contact des peuples civilisés, maintenant réduits à la condition de tributaires, les conduisit à accepter d'enthousiasme la fiction de la pureté de la race arabe. Elle devint un des arguments, établissant leur prétendue supériorité sur les vaincus. « Ne ressemblons pas, aurait dit le grave ʿOmar, aux Nabatéens de la Babylonie. Quand on les interroge sur leur origine ils répondent par le nom de leur village » [2].

Les familles, placées de par l'islam à la tête d'un immense empire, voulurent bien croire à la réalité des prolixes généalogies, fabriquées par des *nassaba* impudents [3]. Nous ne songerions pas à protester. Cette illusion, complaisamment acceptée, constatait en définitive un progrès de la moralité. C'était glorifier des principes, trop longtemps oubliés, aux dépens du développement de la civilisation arabe. Au cours des décades, immédiatement antérieures à l'hégire, les idées nouvelles ont fini par s'imposer à l'opinion, aux classes dirigeantes. Interprétant dans ce sens l'adage juridique : *partus sequitur ventrem*, les Arabes ont compris l'importance de la noblesse maternelle [4]. De cette estime découlait précisément la considération spéciale, attachée à la qualité du *ḫal* ou frère de la mère. « L'honnête homme » devait en première ligne posséder des *ḫāl* irréprochables ; condition impossible à réaliser dans l'hypothèse d'un mariage servile.

(1) Mahomet les proclame le peuple choisi ; I. S. *Ṭabaq.*, I [1], p. 2 ; dans le Qoran, *passim*, les musulmans recueillent l'héritage religieux et temporel des anciennes sociétés, détruites pour leur infidélité.

(2) *ʿIqd* [1], II, 44. En parlant de leurs origines, les Arabes les comparent à « l'eau du ciel, نحن كمزن السماء ; on l'a vu dans les citations précédentes.

(3) Pour les généalogies de Qoraiš, Mahomet renvoie à Aboū Bakr ; il proteste contre les fictions généalogiques ; Ḥoṣrī [1], I, 27 ; I. S. *Ṭabaq.*, I [1], 27-29. L'ange Gabriel lui apprend qu'il descend de Moḍar ; I. S. *Ṭabaq.*, I [1], 3, l. 13 ; comme si sur ce point une révélation devenait nécessaire. Il est surprenant que le grand généalogiste soit Daǧfal, un Bakrite, vivant à des centaines de kilomètres du Ḥiǧāz. Les *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 189, 1 v. citent déjà une صحيفة de Daǧfal.

(4) Qotaiba, *Poesis*, 130, 10 ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 180, 4-7 :

فانك ما يضرك بعد حول   أ ظبي كان امك ام حمار

Allusion satirique aux mensonges des généalogistes et aussi au favoritisme. Cf. Boḥtorī, *Ḥāmasa*, n. 1096, variante : أ طرف كان امك ام حمار

La modestie est une fleur trop délicate pour s'épanouir au désert. Dans les annales litteraires de la Peninsule, rien de fréquent comme la mention des tournois poétiques, où il est question d'etablir sa propre superiorite ou celle de sa tribu (1). La sincérite, le scrupuleux respect de la verite n'y etaient pas de rigueur et l'on cite avec admiration les poètes ayant fait exception sur ce point, احد مَن تحذّق عن نفسه في شعره (2). Ces joutes s'appelaient *mofahara*, *monafara* ou *monaza'a*. Pour les partenaires, l'épreuve la plus redoutable etait sans contredit l'etat-civil de la mère (3): libre ou esclave? Sous l'influence des mœurs nouvelles, on finit par pousser très loin la delicatesse (4): on n'acceptait plus même d'avoir ete eleve par une femme esclave, de l'avoir eue comme nourrice (5).

On peut posséder de l'honneur et n'avoir pas été bercé sur les genoux d'une duchesse. Ainsi pensait deja un poète bedouin: son nom eût merite d'être conservé! (6) Sans faire partie, disait-il, de la haute aristocratie, j'appartiens à une famille honorable. Sans être un modèle de generosite, ni un foudre de guerre, je n'hésite pas à exercer la charité, à accomplir mon devoir sur le champ de bataille:

(1) Cf. notre *Chantre* 175-76; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 135 sqq. *Naqā'iḍ Ġarīr*, 141: mofāḫara apocryphe: elle fournit l'occasion de glorifier Qoraiš et d'énumérer les anciennes divinités arabes; c'est un exercice d'archéologie; autre mofāḫara dans le genre grossier; *ibid.*, 11, 7 sqq. Type de *faḫr* emphatique, l'éloge des Anṣārs dans Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, pièce 161.

(2) Cf. Qotaiba, *Poesis*, 222, 15. Le paladin 'Amrou ibn Ma'dīkarib avoue qu'il prend la fuite et redoute la mort; Qotaiba, *op. cit.*, 221, 2-4. Voir plus haut le concept du courage arabe.

(3) Abou Tammām, *Ḥamāsa*, 113, 4 v.; J. Hell, *Farazdaḳ's Lobgedicht*, p. 2.

(4) Ici la poésie se porte garant de l'existence de ces sentiments.

(5) *Aġ.*, VIII, 190, bas; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 29, 3. On voulait « avoir seulement sucé les mamelles d'une femme libre, au *blanc* visage,

ثمّ يرضعوا الدهر الّا ثدي واضحة   لواضح الوجه يحمى باحة الدار

De nouveau le noble Arabe est de couleur blanche; à fortiori les émirs ġassānides; Nābiġa Ḏobyānī dans *So'arā'*, 648.

(6) وقال آخر; la Ḥamāsa ne le désigne pas autrement. Je n'ai pu rencontrer ailleurs la tirade.

إلّا أكُنْ ممّن عنْتِ (¹) فانني الى نَسب ممّن جهلْت كريم

وإلّا اكن كلّ الجواد فانني على الزاد في اظلْماء غير شتيم

وإلّا اكن كلّ الشجاع فانني بضرْب الطُلا والهام حقّ عليم (²)

Ce Bédouin était trop pondéré, trop raisonnable pour faire école en sa patrie. Dans cet idiome arabe, si riche en qualificatifs injurieux l'expression « fils de l'esclave » représentait une des plus désagréables épithètes. Ce n'était pas une affaire de sentiment ni de philanthropie. Mais par suite des conditions sociales de l'Arabie ابن فَرْتَنى signifiait facilement « fils de la courtisane : كُلّ أمَة يُقال لها فرتنى » (³). « Epouser une esclave, déclarera un dicton, c'était se rapprocher de l'adultère » (⁴). Dans l'horrible promiscuité de la vie nomade, où le mot de chasteté n'a pas de valeur absolue, où l'honneur féminin passe pour un monopole aristocratique (⁵), on se figure malaisément à quels abîmes de dégradation devait parfois descendre la femme esclave, propriété absolue et jouet d'un maître brutal (⁶). Même sans aller si

(¹) Le poète est censé interpeller sa femme, l'éternelle عاذلة. Ses récriminations servent de prétexte aux développements poétiques. Elle remplit la partie du chœur, dans les tragédies antiques. Voir précédemment.

(²) Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 148-49.

(³) *Aġ.*, IV, 45, 2 ; cf. 44-45 ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 40 d. l. ; 63 d. v. Cf. *Mo'āwia,* 300 ; *Yazīd,* 82, 83 ; *Moraṣṣa'* (Seyboldt) 51. 7, comp. l'introd. p. XV, et les prescriptions du Qoran, prohibant de forcer les esclaves à la prostitution. تَرْن *torn,* synonyme de فرتنى ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 41.

(⁴) Aboū 'Obaid, *Ġarīb,* (ms. Kuprulu) 354, *b.* ; un ḥadīṯ inventé pour résister à la mode croissante des unions ancillaires, du تَسَرّر, comme on disait. On essaie de la justifier par l'exemple des plus saints personnages de l'islam ; *'Iqd*⁴, II, 243.

(⁵) Conception favorisée par l'islam ; « la femme esclave peut prier *sans voile,* c'est sa *sonna* » ; à l'encontre de la femme libre ; Mālik, *Modawwana,* I, 94.

(⁶) Nous renvoyons à *Aġ.*, VIII, 182, 5 etc., où le calme du narrateur impressionne péniblement. Sous l'islam, peu de maîtres obligent, comme Ibn 'Abbās leurs esclaves à se marier pour les préserver du désordre ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 212, 11. Un noble musulman assistant au mariage d'un de ses esclaves, les traite de chiens et de prostitués ; *'Iqd*⁴, II, 203, 1 etc. Les recueils de *nawādir* sont friands de cette littérature épicée.

loin, on posait en principe que le descendant d'une mère, condamnée aux plus vils travaux, devait conserver dans l'âme des sentiments (1) dignes d'une gardienne de chameaux. Mahomet aurait dit : « les derniers temps seront proches, quand on verra la servante enfanter son maître » (2).

« Le clan de ta mère est suspect (3), examine donc la valeur de tes flèches » (4).

***

Une allusion analogue suffisait pour rabattre les plus fières prétentions. Ce thème sert de trame à la légende de ʿAntar, véritable roman à thèse, montrant un héros, condamné à lutter sa vie entière contre ces préjugés (5). Chez les Arabes, ils expliquent l'insistance à se proclamer ابن حُرّة, fils d'une mère libre ou encore ابن أمّ البنين (6), un nom propre si répandu à l'époque impérialiste (7), fils

(1) *Mofaddalyyāt*, (Thorbecke), XXIV, 20 ; Goldziher, *M. S.*, I, 121-22. « Ma mère n'est pas une esclave » ; *Šoʿarā'*, 637, 5.

(2) Moslim, *Ṣaḥīḥ* 1, I, 27 ; Boḫārī (K.) *Ṣaḥīḥ*, I, 21 ; II, 120. Qu'en pensaient les ʿAbbāsides, fils d'esclaves, à trois exceptions près ? Ils se trouvaient certainement visés dans ce ḥadīṯ à tendance politique.

(3) *Šatīm*, voir la note suivante. Ǧarīr a voulu choisir ce terme. *Šatīm* ou *Šotaim ?* Le sens demeurait défavorable, étant donnée l'obscurité des *Banoū Šotaim ;* comp. شَتِيم الوجه ; Zohair (Ahlw.), 76, 8.

(4) Vers adressé par Ǧarīr à Farazdaq : ولكن رَهْطا أمّك من شَتِيم . Au lieu de *Šatīm*, Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 118-19 lit *Šotaim* et cite à ce propos les Banoū *Šotaim*. Le sens serait : « ta mère appartient aux B. Šotaim » ; pas nommés dans les *Tabellen* de Wüstenfeld. D'après *Naqā'iḍ*, 188, 8-10, (cf. *Aġ.*, XIX, 2) la mère de Farazdaq n'était pas de ce clan. Voir citations dans Hell, *op. cit.*, 2-3. *Sabyya* parmi les aïeules de Farazdaq ; *Naqā'iḍ Ǧarīr*, 764, 3. Šotaim était un clan ḍabbite, apparenté à celui de sa mère, c'est le sens de l'insinuation de Ǧarīr et dans ce cas il paraît préférable de retenir la leçon *Šotaim*.

(5) Cf. Qotaiba, *Poesis*, 130.

(6) Wright, *Opuscula*, 49, 6 d. l. ; Labīd, *Divan*, (Huber-Brockelmann) XXVII, 2, XXXIII, 3, 4 ; cf. Nöldeke, *WZKM*, VI, 310 ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 210 ; Ṭarafa (Ahlw.) 66 ; *Šoʿarā'*, 914, 4 ; Ǧāḥiẓ, *Bayān*, II, 35, 14.

(7) Voir les index d'Aġāni et de Ṭabarī, *Annales*. Cf. *Naqā'iḍ Ǧarīr*, 535. On rencon-

de la mère des hommes libres, par opposition au nom réaliste de l'esclave, أمّ ولد. On se dit encore ابن بيضاء, fils d'une blanche (1), les esclaves étant ordinairement des négresses, à cette époque, en Arabie (2). Les belles et grandes actions, on les considérait comme réservées aux descendants de la femme libre (3). Les nomades se refusaient à admettre qu'une esclave pût donner le jour à qui devait être son maître, le fils suivant fatalement la condition de sa mère (4). De là encore le sens, attaché à l'épithète de *ḥorra*, devenu synonyme de grande dame (5).

« Notre race est pure, chantaient les poètes, ce privilège nous le devons à nos aïeules et à nos ancêtres.

Nous ressemblons à l'eau du ciel (6): dans nos origines, tout est tranché, net ; jamais on ne comptera parmi nous un avare,

« فنحن كماء المُزْن ما في نصابنا   كهامٌ ولا فينا يُعَدُّ بَخيلْ (7)

---

tre aussi ابن كَريمة ; Yaqout, E. V, 235. بنو الأمّ se trouve opposé à بنو العلّات fils de mères différentes ; Ibn Māǵā, *Sonan*, E. I, 82, 10. Dans une pièce en l'honneur de Moṣʿab ibn Zobair, Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 181 d. v., appelle par mépris les Syriens, partisans des Omayyades, بنو العلّات

(1) Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 192, 7. I. S. *Ṭabaq.*, I 4, 43, d. l. *Aǵ.*, XI, 154 ; XXI, 97 ; Ḥātim, *Divan*, LXVI, 3, Blancheur = noblesse ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 673, bas; comp. mains *blanches* = généreuses, non des mains d'esclaves ; comp. Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 29, 3. On se proclame حُرّ وابن الاحرار ; Ḫansā', *Divan*, 34, 1. « Blancs de visage, blancs jusqu'à illuminer » ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 287 ; 301, 4 v. ; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 28, bas. Il est question aussi de « mains vertes » = généreuses ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 412, 14.

(2) La Copte Mariam de Mahomet aurait été à son époque la seule femme blanche en Arabie ; I. S. *Ṭabaq.*, I 4, 86, 9. Deux aïeules négresses ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 183, 3 d. l. La mère est ابنة الاحرار ; *Aǵ.*, XXI, 134, d. l.

(3) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 25.

(4) Voir l'incident soulevé par le Bédouin Qattāl ; *Aǵ.*, XX, 164, etc. ; cf. Goldziher, *M. S.*, I, 122 ; Wellhausen, *Ehe*, 440 ; *Aǵ.*, XX, 162, bas ; 164 bas.

(5) *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 153, 1.

(6) Comp. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1169 :

كما انّ ماء المُزْن ما ذيق سائغٌ   زُلالٌ وماء البَحْرِ يَلْفِظُهُ الفَمُ

(7) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 59. Eau du ciel synonyme de pureté parce que soustraite à la décomposition, provoquée par l'évaporation (Voir précédemment.)

Si à cet état de l'âme arabe, on ajoute l'exagération, l'ostentation, propres à cette nation, on comprendra la portée de la prétention de ce Bédouin : « entre moi et Adam [1], je ne connais d'autre esclave que Agar, mère d'Ismaël » [2]. Absurde ou non, la pratique devait en tenir compte. Assurément on se montrait fier de ses ascendants paternels :

« Nos pères sont des personnages, que des ancêtres de noble extraction ont élevés au sommet de la gloire ».

Mais c'était pour ajouter incontinent après :

« Et quelle noblesse chez nos mères, vénérables matrones : elles ont hérité l'illustration d'une longue série d'aïeux !

وأمّهاتنا أكرم نسوة منجبات   ورثن العلا عن كابر بعد كابر

Un cas douteux dans la descendance féminine suffisait pour annuler les quartiers de noblesse paternelle. Citons l'exemple d'insignes sayyd, ne trouvant pas à se marier dans leur propre tribu [4]. Sous une forme piquante, une parole [5] du spirituel 'Aqîl, frère de 'Alî, le gendre borné, عيوه de Mahomet, résume toutes ces théories. A la question, devenue banale chez les nomades [6] : « quel est le plus noble des hommes », c'est à dire des Arabes, 'Aqîl donna cette

(1) Dans la généalogie le Bédouin remonte droit à Adam ; *Ag.*, XI, 166, 10. Les exemples ont été cités plus haut.

(2) Attribuée également au fameux Ḥaǵǵāǵ ; *'Iqd*[1], II, 54, 10 d. l.; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 180. Les So'oūbyya insistent volontiers sur Agar ; ils font dire à Aboū Horaira ; فتلك أمّكم يا بني ماء السماء. Moslim, *Ṣaḥiḥ*[2], II, 308, 5 ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 221, 6.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 119, 2, 3 ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 806, 12. A partir de l'islam, les poètes célèbrent leur mère plus rarement. Voir plus haut la remarque sur le personnage loquace de la عاذلة. Sous les Omayyades, on retrouve encore le panégyrique de la mère. Ainsi 'Āiśa, mère du calife 'Abdalmalik, est célébrée comme une reine. Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 215-216 ; ajoutez p. 83, 14 ; 257 ; *Ag.*; XX, 159, 4.

(4) Il s'agit du fils du grand sayyd 'Oyaina ibn Ḥiṣn ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 261, 11.

(5) Elle peut avoir été trouvée après coup. Mais elle résume bien les anciennes idées arabes. En insistant sur les répliques spirituelles de 'Aqīl, la Tradition veut insinuer que les descendants d'Aboū Ṭālib n'étaient pas dépourvus d'intelligence.

(6) Comp. : أَلَسْتُ افضل قومي ; *'Iqd*[1], IV, 274, 11.

réponse : « moi d'abord, puis le fils de ma mère » ([1]). Pour en saisir la portée, y découvrir plus qu'une prétentieuse tautologie, il faut supposer la polygamie, réunissant dans la promiscuité du harem des femmes de condition différente. En véritable Arabe, 'Aqil commençait par se décerner le premier rang dans la grandesse du désert. En biaisant sur ce point, il n'eût pas été de son pays. Ensuite sous forme de concession, il admettait la possibilité d'approcher de sa noblesse, à condition de descendre de la même mère ([2]).

Si la qualification de *fils de l'esclave* ne constituait pas une recommandation ([3]), on comprendra à quel point on redoutait celle d'*enfant trouvé*, « laqīṭ » ([4]). C'était l'effondrement de tous les rêves généalogiques, caressés par les Arabes :

« Le palmier ne pousse que dans son terroir et le *salam* ([5]) désertique ne saurait produire le bois des lances,

لا ينبت النخل الّا في مغارسه منهم ولا ينبت الخطّيّة السَلَمُ ([6])

***

Dans les guerres entre tribus, on n'enlevait pas seulement des troupeaux, on razziait également les femmes. Les tribus chrétiennes

([1]) Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba,* II, 195, 2.

([2]) On relève l'opposition, comme finesse et intelligence, entre 'Alī et 'Aqīl quoique fils de la même mère ; Ǵāḥiẓ, *Bayān,* II, 37 ; Ailleurs on leur assigne des mères différentes. Le mot de 'Aqīl suppose le dernier cas.

([3]) Arṭa'a ibn Zofar, fils d'une *sabyya,* est pourtant qualifié de سيّد شريف مُطاع مُمدَّح ; voir sa notice, *Aǵ.,* XI, 139-46. Le Ṯaqafite Ǵailān conseille à ses fils de n'épouser que de nobles Bédouines : *Aǵ.,* XII, 47-48. Sur ces sortes de conseils, comp. le chap. 74 de Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n. 636-42.

([4]) Abou Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 5 d. v. Le nom de Laqīṭ, fréquent dans l'onomastique ; Ibn Doraid, *Ištiqāq,* 104, 144, 293 ; Balāḏorī, *Fotoūḥ,* 76 ; Qotaiba, *Poesis,* 97, 428 ; Ǵāḥiẓ, *Avares,* 200 ; index d'*Aǵāni,* et de Ṭab. *Annales.* 'Omar affranchit un enfant trouvé منبوذ et transfère son *wilā'* à qui l'a ramassé ; I. S. *Ṭabaḳ.,* V, 45, 6. L'ancêtre de 'Oyaina ibn Ḥiṣn, appelé ابن اللقيطة ; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 101, 17 ; autre Laqīṭ, *ibid.,* 227, 9 ; بنو اللقيطة ; Qotaiba, *'Oyoūn,* 228, 9. Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan,* CXXXVII, 1 ; *Aǵ.,* XVIII, 121, لقيط وُجِدَ منبوذًا

([5]) Voir plus haut p. 64-65.

([6]) Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n. 1162.

ne se conduisaient pas différemment. Le poète chrétien Aḫṭal décrit « les prisonnières de tout âge, butin de guerre, entraînées comme des chameaux conduits au marché, et conquises à la pointe des lances de sa tribu » [1]. Ces prisonnières s'appelaient *aḫīda* ou *sabyya* [2]. Étant donné le réalisme des mœurs bédouines, on peut se figurer les outrages, subis par ces malheureuses ; on se vantait de les maltraiter [3].

Plus tard entre les prisonnières et leurs maîtres s'établissait fréquemment le lien d'un mariage régulier [4]. Mais cette forme d'union, sans *walī* ni *mahr*, sans l'assistance d'un parent ni l'intervention d'une dot, passait, on le comprendra, pour une des moins dis-

(1) Aḫṭal, *Divan,* 227, 228 ; Commentaire de Barth sur Qoṭāmī, *Divan,* p. 10, v. 4. Comp. « nous épousons à la pointe des lances » ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 605, 3 v. sqq. 652, 10. Vers de 'Orwa ibn al-Ward : « nous entraînons les jeunes mères et les femmes enceintes » ; *Śo'arā',* 911, 2.

(2) Rarement *nazī'a* ; Aḫṭal, *Divan,* 317, 6 ; cf. scoliaste. Proprement le نزيع, celui dont la mère est d'une autre tribu ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 303, 7.

(3) *Aḡ.,* X, 32, 9 ; XI, 139, 7 ; 140, 1 ; 146, 7 ; 172, 6 d. l. ; XII, 172, 17 ; *Śo'arā',* 752. *Nazī'* désigne également l'Arabe exclus de sa tribu. Mahomet explique الغُرَباء par النزاع مِن القبائل ; Ḥanbal, *Mosnad,* I, 398, 17. Il s'agit des صعاليك المهاجرين ; Aboū 'Obaid, *Ġarīb,* ms. sup. cit., 52, b. ; cf. *Ziād ibn Abīhi,* p. 3, n. 3 ; Ibn Māǵā, *Sonan,* E. II, 248-49.

(4) *Aḡ.,* XIX, 158. Le frère de la poétesse Ḫansā' épouse une prisonnière ; *Aḡ.,* XIII, 136, 137. *Sabyya* parmi les aïeules de Farazdaq ; *Naqā'iḍ Ġarīr,* 764, 3. Le neveu de Ḫansā', le poète Ḫofāf ibn Nabda, était fils d'une négresse et, à cause de son teint, énuméré parmi les « corbeaux des Arabes, اغْربة العَرَب » ; Qotaiba, *Poesis,* 196. Qualifié de فارس من فرسانهم. Voir sa notice, *Aḡ.,* XVI, 139-45. Solaik ibn as-Salaka, autre « corbeau des Arabes », fils de négresse احد صعاليك العرب العدّائين, coureur incomparable, grand brigand, admiré des Bédouins. Qotaiba, *Poesis,* 214 ; *Aḡ.,* XVIII, 133 sqq. Généralement ces *ṣa'loūk* sont coureurs et poètes. Ḥāǵiz ibn 'Auf, cité précédemment, reconnaît devoir son salut moins à son courage qu'à son agilité. Avec quelle comique effusion il bénit ses pieds (Boḥtorī, *Ḥamāsa,* n. 223) :

فِدًى لكما رِجْلَيَّ أُمِّي وخالتي   وشَدُّكما بَيْنَ الرُّبَى والاَثائب

Variante de ce vers, attribué à un autre poète ; *Aḡ.,* XIX, 140, d. l. où lire رجلَيَّ, au lieu de رحلي. Voir tout le chap. 25 de Boḥtorī, *Ḥamāsa,* célébrant « la fuite à pied », les coureurs merveilleux, dépassant les chevaux ; comp. Qotaiba, *'Oyoūn,* 213, 2.

tinguées ([1]), par suite de l'absence d'indépendance chez la conjointe. Sans prétendre disposer seule de sa main, la libre Bédouine entend uniquement céder de son droit, sur ce point, en faveur de ses parents ou de ses répondants naturels : ils sont ses *wali* ou procureurs. « Vos veuves sont épousées sans *hoṭba* », c'est à dire de force, crie à ses adversaires le terrible satirique Farazdaq ([2]). Le trait attaquait à la fois et leur sentiment d'honneur et leur réputation de bravoure. Sur l'esclave, souvent d'origine étrangère, la captive possédait le bénéfice de la nationalité arabe et la pratique devait en tenir compte ([3]).

Mais l'indigénat constituait en somme le principal avantage, qui différentiât sa situation ; il n'effaçait qu'imparfaitement la tache résultant de la servitude ([4]). Au sein de la tribu les femmes s'ingéniaient pour lui rendre la vie dure ; elle était publiquement traitée d'esclave. Ce fut le cas de l'épouse d'ʿOrwa ibn al-Ward, le chevaleresque et sympathique *ṣaʿlouk*, brigand ([5]). Aussi les fils de la prisonnière se voyaient-ils à peine plus estimés que ceux de l'esclave. Ils adoptaient généralement le nom de leur mère ([6]). Or à cette épo-

([1]) Lorsque la condition de la mère est douteuse, la généalogie s'efforce de la transformer en *sabyya*, pour écarter l'hypothèse odieuse de l'esclavage. Ainsi aurait fait ʿAmrou ibn al-ʿĀṣi pour sa mère, *Osd*, IV, 116, haut; *Aḡ.*, VIII, 159. Cette assertion trahit les rancunes de la tradition ʿabbāside contre ce lieutenant de Moʿāwia, non moins acharnée que contre la mère de Ziād ibn Abīhi.

([2]) Farazdaq, *Divan* (Boucher) 86, 6. Liberté des jeunes fiancées chez les anciens Arabes ; *Aḡ.*, III, 4, bas. Comment la jeune Ḫansā' repousse la main de Doraid ibn aṣ-Ṣimma ; *Šoʿarā'*, 766-67. Jeune fille ou mariée, la Bédouine est souvent برزة, c. a. d. elle paraît en public et converse avec les hommes ; voir p. ex. *Aḡ.*, XIX, 161 : كانت برزة تجلس لاهلها كما يجلس الرجال وتحدّثهم . Voir les références dans le Glossaire de Ṭabarī, *Annales*, CXXXI, s. v. برز

([3]) *Aḡ.*, IX, 150.

([4]) Quand la mère est *sabyya*, l'adversaire affecte l'emploi du patronymique féminin, peu honorable ; *Naqā'iḍ Ǧarīr*, 40, 6 ; il lui crie « ta mère est فرتنى » une grosse injure ! *ibid.*, 40, d. v. A ʿOrwa ibn al-Ward on reproche que sa mère est une étrangère ; *Šoʿarā'* 909, 1 ; 914, 3 v.

([5]) Voir son *Divan* (éd. Nöldeke) p. 17 ; *Šoʿarā' an-Naṣrānyya*, 889, sqq. Les califes omayyades auraient voulu le compter parmi leurs ancêtres ; *ibid.*, 887, 3 v.

([6]) Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 156 ; *Aḡ.*, XIII, 140, 142. Voir plus haut p. 125.

que un patronymique féminin était mal porté. Pour enlever la tare s'attachant à cette descendance, il fallut, dans certains cas, rompre le mariage primitif et contracter une nouvelle union, conforme au cérémonial de l'ancien code bedouin (1). Ce progrès (2) dans la procédure matrimoniale atteste de nouveau le changement réalisé dans les idées.

Voilà pourquoi dans la fameuse *mofāhara* (3) entre 'Alqama ibn 'Olata et 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, le premier, fils d'une captive arabe (4) se contenta de célébrer ses oncles paternels. La mention des *aḫwāl* (5), ou oncles maternels, était de nature à réveiller des souvenirs désagreables pour son amour-propre (6). 'Āmir pouvait nommer une suite de quatre aïeules maternelles connues (7). Privilège incomparable,

(1) *Ag.*, II, 175, 191, 192; cf. Wellhausen, *Ehe*, 435-36.

(2) Ici encore il faudrait citer d'assez nombreuses exceptions. Des poètes très considérés portent des patronymiques féminins. Fils d'une *sabyya*, le neveu de 'Abbās ibn Mirdās réussit à tenir son oncle en échec. Même remarque pour Doraid ibn aṣ-Ṣimma; mais sa mère était Raiḥāna, sœur du fameux 'Amrou ibn Ma'dikarib, (Qotaiba, *Poesis*, 219). On ne voit pas qu'il ait souffert de cette situation. 'Omair ibn al-Ḥobāb et Gaḥḥāf, héros de la lutte Qais-Taġlib sont de sang nègre; Ġāḥiẓ, *Opuscula*, 65-66; voir autres exceptions dans le second opuscule ou كتاب فخر السودان على البيضان de Ġāḥiẓ, *op. cit.*, p. 57 sqq.

(3) Cf. Huber-Brockelmann, *Labīd*, II, *introd.*, p. 4. Mofāhara sous les Marwānides; Qotaiba, *Poesis*, 261; *Ag.*, XIX, 112. Les Juifs de Taimā' choisis comme arbitres par des poètes de la valeur de Ġamīl et de Ġawwās. Cette distinction, l'indépendance de langage chez ces arbitres cadrent mal avec la situation humiliée que leur prête la Tradition. Plus on examine de près et plus on sent l'obligation de réformer ses verdicts. Partout on rencontre les Juifs, *ḥalīf* considérés des tribus arabes; *So'arā'*, 734.

(4) *Osd*, IV, 13.

(5) Comp. les vers de 'Orwa ibn al-Ward (*So'arā'*, 906) sur ses aḫwāl:

اذا ما اردتُ المَجْدَ قصَّرَ مَجْدُهم   فـأعْيا عَنيَّ ان يقاربَني المجْدُ

(6) *Ag.*, XV, 53. Rapprochez le cas de Qais ibn Ḏoraiḥ; *Ag.*, VIII, 113. Les futurs sont *kofou'*; mais au lieu de céder à l'intercession très considérée d'un 'Alide, on préfère voir le père de Qais procéder aux démarches officielles auprès des parents, pour écarter d'avance toute comparaison possible avec la situation d'une *aḫīḏa*.

(7) *Ag.*, XV, 53, 1-4. 'Āmir a pourtant le dessous dans une mofāhara avec Yazīd ibn 'Abdalmadān de Naġrān; *Ag.*, XVIII, 160; Cf. *Yazīd*, 343.

antérieurement à la louche activité des *nassaba*, généalogistes postérieurs! (1)

Sans se donner beaucoup de peine, on trouvera des vers, comme ceux attribués à Ḥatim, où ce généreux paladin prête aux fils des captives toutes les vertus, prisées par les nomades (2). Ces élucubrations poétiques permettent de saisir sur le vif la lutte entre les mœurs anciennes et celles tendant à s'imposer à la nouvelle génération. Elles prouvent à leur façon l'importance attachée désormais par les Bedouins à la noblesse maternelle. Progrès incontestable! Il introduisait au sein de la famille un élément notable de dignité et de stabilité. En exaltant la situation de l'épouse libre, il restreignit les déplorables effets de l'esclavagisme. L'invasion des mœurs islamiques (3) viendra compromettre tous ces résultats!

(1) Cf. *Moʿāwia,* 300, 354-56. Quand on l'ajoute à celle des *moḥaddiṯ*, l'esprit demeure confondu devant l'énorme somme d'ingéniosité, dépensée à cette époque.

(2) *ʿIqd*¹, III, 293, bas; Ḥātim, *Divan*, LXVI. Doraid ibn aṣ-Ṣimma et ses frères, véritables paladins, étaient fils d'une sabyya; cf. *Šoʿarā'*, 752 sqq.

(3) En mettant au même niveau d'abord le mariage avec les affranchies, enfin avec les esclaves. La Tradition a choisi Ḥosain fils de ʿAlī pour prendre la défense de cette situation; cf. *Moʿāwia,* 375.

XI

Le chef doit posséder la maturité de l'âge

Indispensable, cette illustration généalogique ne conférait pas le droit à l'exercice de l'autorité chez les Arabes. Si antérieurement à l'hégire, le terme sayyd était devenu le titre habituel pour le chef de la tribu, de bonne heure on s'habitua à y joindre les qualificatifs de *śaiḫ* [1] ou de *kabīr*, tous les deux désignant la pleine maturité de l'âge [2].

Comme tous les peuples primitifs, les Bédouins accordaient avant tout leur estime à la force physique. Ils se montraient fiers de posséder un chef assez haut de taille « pour que sa *'imāma*, turban, pût servir de drapeau », de point de ralliement pendant le combat :

... كانّما عمامتُهُ بين الرجال لِواءُ [3]

(1) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. II, 6, 3 v.; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 76, 9; autres références, données plus haut; cf. *Mowaffaqyyāt*, dans *ZDMG*, LIV, 426, 6; شيخ وابن شيخ. *Naqā'iḍ Garīr*, 746, 1 : شيخ العشيرة وسيّدها; Baladorī, *Fotouḥ*, 359, 8. شيخ لخم وسيّدها ;Kindī, *Governors of Egypt* (Guest), 45.

(2) كبير قريش وسيّدها ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 33, 3 ; شيخ القوم وكبيرهم ; *Aġ.*, XIX, 141, 3 d. l.; Dīnawarī, *Aḫbār Ṭiwāl*, 309, 21 ; كبير وسيّد; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 461, 1 : كبير قريش وسيّدها وامُطاع فيها ; Wāqidī (Kr.), 58. Au titre de مُطاع في عشيرتِهِ il faut joindre celui de ذُو سنّ ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 608, 14. Ḥoṣain ibn Ḥomām كان ذا رأيهم وقائدهم ورائدهم ; *Śo'arā'*, 733, 8; l'addition de رائد, explorateur, est rare.

(3) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, I, 144; et scolion *ibid.*; *'imāma* rouge, indice des sayyd; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 156, 2; d'où مُعَمَّم = sayyd; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, X, 33; coiffure des sayyd; Qotaiba, *'Oyoūn*, 273, 5; بَطل مُعَمَّم ; *Aġ.*, XX, 129, 13; Qoṭāmī, *Divan*, IX, 9. Enlever la *'imāma* équivalait à proclamer la déchéance; cf. *Yazīd*, 220-21.

L'image fait rêver au panache blanc d'Henri IV, toujours au chemin de l'honneur. Mais ils estimaient également, on l'a vu, le développement des facultés intellectuelles. Quelle misère, si on pouvait dire à leur sayyd :

« O clan de Sofiān, votre cas m'embarrasse ; vos hommes d'âge possèdent des cervelles de moineaux,

يا آل سُفْيانَ ما بالي وبالُكم   انتم كبيرٌ وفي الاحلام عُصْعورٌ (1)

« Pour juger de l'importance de l'esprit d'une tribu, il suffisait d'étudier le sayyd,

« اذا شِئْتَ ان تـقْـتاسَ امرَ قبيلَةٍ   واحلامَها فانْظُرْ الى مَنْ يقُودُها (2)

Ils ne tenaient pas à s'embarrasser d'un sayyd à l'esprit superficiel comme celui des jeunes filles, كاحلام الجواري (3). Leur chef se trouvait incessamment exposé à défendre sa tribu contre une aggression étrangère (4), appelé à gouverner principalement par la persuasion et par le prestige personnel, à diriger les délibérations du corps des anciens, المشيخة, à conduire les négociations diplomatiques. Les Arabes pensèrent uniquement pouvoir rencontrer ce rare ensemble de qualités dans un homme d'âge mur, sans toucher toutefois à la limite, voisine de la décrépitude (5). L'expérience leur avait appris la nécessité de cette restriction. Au contact de la vie mouvementée du désert les forces s'usaient rapidement (6). Nous le constatons dans les an-

(1) *Śo'arā'*, 761 ; il devait être حَليم الغَضَب, avoir la colère intelligente, sensée ; toujours maître de lui-même ; *ibid.*, 766, 2 v.

(2) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1111.

(3) *Aǧ.*, XI, 145 ; cf. *Śo'arā'*, 733, 8 ; cervelles d'oiseaux, احلام طير (ailleurs احلام عصافير), Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, LXV, 2 v.

(4) Dans les fréquents صَريخ, cri pour avertir de l'attaque des troupeaux par les maraudeurs, les غازية, il devait repousser les assaillants, au besoin servir de *rā'id ;* voir précédemment.

(5) Ṭab., *Annales*, III, 2523, 8 ; comp. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 121 ; الشَيب حِلم و الشَباب جنون ; *ibid.* n. 1045, 1 v. ; n. 1047, 1 v., 1048. Ainsi 'Otba ibn Rabī'a, malgré son âge peu avancé, est appelé كبير قريش وسيّدها والمُطاع فيها ; Wāqidī (Kr.) 59, 3.

(6) Comp. Ḫansā' citée dans Qotaiba, *'Oyoūn*, 231, 13-15.

nales préislamites : les sayyd les plus actifs, les plus intelligents, les *ḥakam* les plus considérés se voyaient guêtés par la sénilité, par le gâtisme [1], bien longtemps avant d'avoir atteint 400, 700 ans, comme le voudrait la fantastique littérature des Centenaires, *Mo'ammaroun* [2].

***

Malgré son faible penchant à la sensibilité [3], le nomade savait pourtant apprécier « l'honneur des cheveux blancs, couronnant de leur éclat une tête vénérable,

« حتّى اذا ما الشّيبُ لاحَ لهُ فخرٌ باعلى الرأسِ مشتعلُ [4]

« La vieillesse — il en convenait — c'était la maturité de l'esprit, et la jeunesse, la folie : trop souvent le jeune homme devenait le jouet de la passion » [5]. Mais ces considérations philosophiques consolaient médiocrement cet homme d'action, quand vieillard il jettait un regard sur son passé. Oh ! les mélancoliques réflexions que ce retour lui arrache ! [6] Ne pouvoir plus se lever désormais, qu'en s'arcboutant sur les mains, qu'appuyé sur un bâton ! [7]

(1) Cf. Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 113, 164, 5 ; 172 ; 198 ; *Aġ.*, IX, 14, 151 ; *Śo'arā'*, 629, 768, 771 ; Siġistānī, *Mo'ammaroūn*, 25, 29, 30, 37, 70, 4, 20. Qotaiba, *Poesis*, 173, 13 ; 250 ; *Aġ.*, XVIII, 158; XXI, 98, 204. Ibn Doraid, *op. cit.*, 14: الكَلَب مثل الجنون يُصيب العَرَبَ كثيرًا وهو قليل في غيرهم. Remède contre la rage ; Ziad ibn Abīhi le fait afficher à la mosquée ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 5 ; Qotaiba, *Poesis*, 219, 2-8.

(2) Cf. Siġistānī, *Mo'ammaroūn*, 25, 29, *passim*. Le célèbre Ḥāriṯa ibn Abi Sinān, tombé en enfance et disparu de la circulation ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 153, bas. On cite de ses vers vraisemblablement apocryphes ; Yāqoūt, E. V, 238.

(3) Comp. Goldziher, Siġistānī, *Mo'ammaroūn*, Introduc. LI etc.

(4) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1039 ; Goldziher, *op. cit.*, XLVI-XLVII.

(5) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1045, 1 v. ; comp. le chap. 121 : فيما قيل في مدح الشيب وذمّ الشباب

(6) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 122 ; comp. Doraid ibn aṣ-Ṣimma dans *Śo'arā'*, 781. Beaucoup d'autres poètes, atteints par la sénilité ; *Aġ.*, XIX, 160 ; Qotaiba, *Poesis*, 250.

(7) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1050 ; *Aġ.*, XVIII, 158.

« Les vicissitudes du temps m'ont terrassé à l'improviste. Comment me défendre ? Je me sens attaqué sans pouvoir riposter !

« رَمَتْنِي صروفُ الدهر مِن حيث لا أرَى   فما بالُ مَن يُرْمَى وليْسَ بِرَامِي (1)

Le vieux chef rampe par terre ; ses yeux voient triple (2). Dans cette posture humiliante, il pense aux chevauchées, aux prouesses d'antan (3) :

« Me voici, impuissant à porter les armes, incapable de réduire un chameau rétif.

Je redoute le loup rencontré dans la solitude ; je redoute les vents et la pluie » (4).

Réflexion non moins douloureuse : le brillant orateur d'autrefois n'est plus écouté ; il n'intervient plus au *maǵlis* de la tribu :

« Mes propres fils décident sans me consulter ; même en assistant à leurs délibérations, je ressemble à un absent ! » (5)

Mélancoliquement le chef délaissé tire la conclusion :

« Or donc, quand surviendra l'hiver, réchauffez-moi : l'hiver, c'est l'arrêt de mort du vieillard,

« اذا كان الشتاء فادفئوني   فإنَّ الشيخ يهدمُهُ الشتاء (6)

Pour toutes ces raisons, les Arabes accordèrent leurs préférences à la maturité. En ce sens ils se déclarèrent partisans décidés du *sé-*

(1) Boḥtorī, *Ḥamasā*, n. 1050.

(2) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1063, 1064, 1065 ; Goldziher, *op. cit.*, L, LI. Comme Doraid ibn aṣ-Ṣimma, on l'attache au même anneau que la jument ; *Śoʿarāʾ*, 768.

(3) Comp. *Aǵ.*, IX, 14 ; Goldziher, *op. cit.*, XLIX. Vieillards abandonnés ; Siǵistānī, 61, 83, avec les notes de Goldziher sur le n. LXXXII.

(4) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1052 ; Siǵistānī, *Moʿammaroūn*, 25 ; *Aǵ.*, XXI, 98.

(5) *Śoʿarāʾ*, 768. A la ligne 9 au lieu de أُمَّة lire أَمَة, servante, esclave ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1063 ; comp. n. 1051 ; Goldziher, *op. cit.*, LI etc. Vieillards maltraités par leurs enfants ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 127.

(6) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1053, v. 4 ; le vers est attribué à Ḥoṭaiʾa, *Divan*, VIII, 46, au lieu de Rabīʿ ibn aḍ-Ḍaboʿ. Il est poignant l'abandon de Doraid ibn aṣ-Ṣimma, si longtemps le bouclier de sa tribu ; *Śoʿarāʾ*, 768. Les vers, qu'on lui attribue alors peuvent être d'une médiocre authenticité ; mais ils dépeignent une situation réelle et ne sont pas à l'honneur de la mentalité bédouine. Même remarque pour *Aǵ.*, XVIII, 158, bas. Couvrir les vieux parents, marque de piété filiale ; *Aǵ.*, XVIII, 158, 1.

niorat ([1]). Le sayyd pouvait être chauve, mais non pas imberbe ([2]). Qais ibn Sa'd était le *dahia* ([3]), c'est à dire le grand homme, le politique, le diplomate des Anṣars: un clan, médiocrement pourvu de specialistes en ce genre. Malheureusement, à l'inverse du bouc de Lafontaine, il possedait plus d'esprit que de poils au menton. Ses concitoyens s'en montraient désolés. « Nous sacrifierions, disaient-ils, nos fortunes afin de procurer une barbe à Ibn Sa'd » ([4]). Pour exprimer le principe du séniorat, les Arabes avaient inventé une formule: *kabir 'an kabir* ou *kabir ba'd kabir* ([5]), *d'aîné en aîné*, ou l'*aîné après l'aîné*. Elle remontait probablement à une antiquité assez reculee, s'il est permis d'en juger par la forme et la signification archaïques de ce participe ([6]). Quoiqu'il en soit, elle attestait l'importance, attachee par les Arabes, à la question d'âge pour l'exercice du pouvoir.

*
* *

Une des plus parfaites incarnations des qualités et des défauts de sa race, l'homme proclamé par Mahomet « سيّد اهل الوبَر », le sayyd

([1]) Cf. *Yazīd*, 88-91. On fait prédire par Mahomet « la perte de sa nation على أُمراء أُغيْلَمة سُفهاء من قريش ou يدي غِلْمة سُفهاء من قريش : Ḥanbal, *Mosnad*, II, 288, 299, 334, bas. Evidemment les Omayyades sont visés! Voir *Yazīd*, loc. cit. pour l'allusion.

([2]) Qotaiba, *'Oyoūn*, 270. Importance de la barbe chez les Bédouins modernes; لحيتهُ طيّبة = il a bon cœur; ما لَهُ لحيَة = vaurien; Doughty, *Travels*, I, 268, 585; Jaussen, *Moab*, 95. Doughty, II, 38 cite un *'aqīd*, chef militaire, imberbe. L'anticalife Ibn Zobair était également اطلس c-à-d. الذي لا شعر بوجهِهِ; cf. شذرات الذهب (ms. B. Kh.). I, 91; سيّد فتى est indifférent, mais امْرَدَ = jeune, ou c'est une flatterie; Ḥansa', *Divan*, 15; 16, 2.

([3]) Cf. *Mo'āwia*, index, s. v. *dāhia* et *Qais ibn Sa'd*.

([4]) *Osd*, IV, 215, 216.

([5]) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 743, d. v.; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 87, 12; Ibn Hiśām, *Sīra*, 75, 78, 115; Azraqī (Wüst.) 65, 3; *'Iqd*[1], II, 45; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 119, 3; cf. *Mo'āwia*, 7; *Yazīd*, 88; on dit encore اكبر اكبر; Bakrī, *Mo'ğam*, 359, 2; Ḥassān ibn Tabit, *Divan*, CXXII, 5; *Ag.*, XIX, 130, 2: .... سادَ مَعَدًّا كابر عن كابر Il s'agit d'un sayyd de Tamīm; Ma'add est pour l'emphase.

([6]) Comp.: ماجد، رابح، قابر، مَقْبور; ... اخْتُ ناكحٍ في; etc.; Aboū 'Obaid, *Ğarīb* (ms. cité), 159 a; Ṭab., *Annales*, II, 340, d. l. Qasṭallānī, *Irśād as-sāri*, III, 51 traduit رابح par مَرْبُوح

des nomades » (¹). Qais ibn 'Aṣim disait à ses fils, réunis autour de son lit de mort : « Quand j'aurai cessé de vivre, placez à votre tête des hommes âgés, de préférence à des adolescents, si vous ne voulez devenir la risée des Arabes » (²). Cette recommandation résume la coutume, fidèlement observée dans toute la Péninsule. Elle rend suspecte l'anecdote, inventée plus tard pour glorifier l'ancêtre des califes de Bagdad, 'Abbās, l'âpre usurier de la Mecque, le prisonnier de Mahomet à la bataille de Badr. A tout prix on voulut découvrir des antécédents plus honorables que son attitude douteuse vis-à-vis de l'islam, antérieurement à la reddition, *fatḥ*, de la Mecque. Aux prérogatives antéislamiques des Omayyades (³), les 'Abbasides tenaient à opposer la prérogative de leur aïeul (⁴).

A l'occasion d'une guerre, les Qoraišites ayant chargé le sort de désigner le commandant de l'expédition, la flèche de 'Abbas l'emporta ; et ses compatriotes s'empressèrent de l'acclamer, en dépit de son jeune âge (⁵). Les influents Mahzoūmites (⁶) ont revendiqué le même privilège pour le jeune Abou Ǵahl, l'ennemi de Mahomet (⁷). Les choses ont dû se dérouler différemment (⁸), du moins dans le cas de 'Abbās. En fait de qualités militaires, ce banquier retors paraît avoir surtout possédé une voix de Stentor. Exceptionnellement

(¹) Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, E. III, 252-54.

(²) *'Iqd*¹, I, 220, bas. ; *Aǵ.*, XII, 154, 4 ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 179, bas.

(³) La Tradition présente au contraire la *qiāda-riāsa*, le commandement militaire, comme le privilège exclusif des Omayyades ; Azraqī, (Wüst.) 71. On l'a déduite du fait que Aboū Sofiān commande généralement les expéditions contre Médine et Mahomet.

(⁴) Voir dans *Fāṭima*, 23, 24, leurs efforts pour montrer les 'Alides, comme ayan vécu dans leur dépendance et bénéficié de la situation exceptionnelle, occupée par 'Abbās. On voit comment la politique servit à combler les lacunes de la *Sīra*.

(⁵) *'Iqd*¹, II, 45-46 ; comp. G. Jacob, *Beduinenleben*, 224.

(⁶) Autres exemples à la Mecque ; *République marchande*, 10. Sur l'influence des Mahzoūmites avant l'islam, voir I. Doraid, *Ištiqāq*, 94.

(⁷) Qotaiba, *'Oyoūn*, 276. Chaque famille cherchait à se découvrir des illustrations. Aboū Ǵahl avait un frère imbécile, من حمقى قريش ; Qotaiba, *op. cit.*, 340 d. l.

(⁸) Sayyd jeunes ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 275-76.

il en fit l'épreuve à la bataille de Ḥonain. Généralement il l'utilisait à des fins plus pacifiques, pour communiquer avec ses nombreux esclaves, établis sur ses domaines de Médine. Elle aurait possédé, assure-t-on, une portée de huit milles (1).

On voudra bien aussi se rappeler les protestations, soulevées par la décision du Prophète, lorsqu'il confia le commandement d'une expédition au fils de son favori Zaid, un adolescent de 20 ans (2). Plusieurs musulmans et non des moins qualifiés — nous avons nommé ailleurs Abou Ayyoub (3) — refusèrent de se ranger sous ses ordres, malgré les objurgations de Mahomet mourant. Les plus influents califes omayyades se verront forcés de compter avec cette tradition arabe, un des plus puissants obstacles à l'établissement d'une autorité stable (4). En cette matière il faut se défier des exagérations habituelles aux poètes.

Chez les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Les rimeurs arabes s'en doutèrent, bien avant Corneille. Pourquoi se seraient-ils interdit d'exploiter ce thème, fécond en développements élogieux. Ils en profitèrent pour hausser le prix de leurs panégyriques. De là quand on dépouille leurs divans, le nombre prodigieux d'Arabes, « rois, sayyd depuis le berceau, pour le moins à partir de l'enfance, مَلَكَ كَهْلاً وامردًا, bien avant l'apparition du premier duvet de l'adolescence » (5). De là les qualificatifs de فتى سيّد (6), de سيّد امرء (7). Ces enthousiastes à froid citent des sayyd de dix ans,

(1) Cf. Qotaiba, *'Oyoūn*, 225, 226.

(2) *Ḥamīs*, II, 154 ; Nawawī, *Tahḏīb*, 147. 'Omar faisait partie de l'expédition ; *ibid.*, 149, 2.

(3) *Mo'āwia*, 445-46.

(4) Cf. *Yazīd*, 89-90.

(5) *Aǧ.*, IV, 50, 17 ; XIII, 160, 13.

(6) فتى peut signifier un adolescent et un homme fait.

(7) *Aǧ.*, XIII, 140, 16-17 ; XIV, 158, 9 ; cf. *Jour. Asiat.*, 1907, 423 ; Ḫansā', citée plus haut ; Ḥoṭai'a, *Divan*, VI, 12 ; IX, 14.

de 15 ans, de 25 ans [1], sans parler de la foule des chefs *imberbes* [2], c'est à dire, n'ayant pas atteint la quinzaine, époque, où le Bédouin devait déjà avoir fondé une famille. Ces exagérations faisaient partie du répertoire parnassien ; elles ne trompaient personne et n'exercerent aucune influence sur le sentiment conservateur des Arabes.

« Quand parmi nous un sayyd vient à mourir, nous gardons en réserve un jeune sayyd (pour lui succéder)

وِليسَ يَهلِكْ مِنّا سيّدٌ ابدا   الّا افْتَلَيْنا غُلامًا سيدًا فينا [3]

Ce vers ne contredit en aucune façon les données précédentes. C'est une nouvelle bravade dans le plus pur goût bédouin. A certaines tribus, on reprochait d'être trop pauvres pour se payer le luxe d'un sayyd [4]. Le poète prétend insister sur la puissance, sur la richesse des siens. La mort d'un chef ne les prend jamais au dépourvu, ils en ont des réserves ; il en font un véritable élevage. Car c'est bien là le sens du terme افتلينا, comme l'explique le scoliaste de la Ḥamāsa. Le réalisme de l'image rappelle les jeunes poulains bondissant au milieu des *ḥima*, et le vocable غلام a été ajouté à dessein pour renforcer la comparaison.

(1) *Ag̱.*, IX, 11 ; XV, 15, 3 d. ; Ḫirniq, *Divan* (éd. Cheikho) p. 4 ; comp. : سُدْتَ قريشًا غلامًا ; *Ag̱.*, XI, 141, 11 ; Ḥoṭai'a, *Divan*, VI, 12 ; IX, 14. الزعامة للغلام , Labīd. *Divan*, (éd. Huber) XVIII, 4. A la bataille de Ḥonain, le chef des Hawāzin aurait compté seulement 30 ans ; I. S. *Ṭabaq.*, II [1], 108, 7 ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 228 ; 20-22.

(2) امرد fait allusion à la jeunesse, non à l'absence de barbe. Voir précédemment p. 311.

(3) *Ḥamāsa* (E. I, 53, 1) d'Aboū Tammām.

(4) Comp. le vers attribué au Juif Rabīʿ ibn Abi'l Ḥoqaiq, (Boḥtorī, *Ḥamasa*, n. 1158) :

اذا مات منا سيّدٌ قام بعدهُ   لهُ خَلَفٌ يَكْفِي السيادةَ بارِعُ

XII

Exclusion de l'hérédité et de l'idée dynastique. Le droit de primogéniture

Etant donnés les penchants libertaires de la race, l'hérédité du pouvoir, l'idée dynastique devaient compter parmi les concepts les plus antipathiques à l'esprit arabe (1). Chez nombre de peuples, le principe électif a prévalu. On le trouve à la base des institutions républicaines. Mais dans leur aversion pour la transmission du pouvoir, au sein d'une même famille (2), l'instinct égalitaire des Arabes n'a pas obéi aux considérations inspiratrices des législations démocratiques, pendant l'antiquité et aux temps modernes.

En s'accordant sur le procédé de la consultation électorale, les Arabes n'ont pas prétendu manifester en faveur d'un système particulier de gouvernement, d'une expression extérieure de l'autorité sociale. Jamais peuple n'a su se débarrasser à ce point du fardeau des idées abstraites. Leur intention fut avant tout de sauvegarder la liberté illimitée du clan, de la famille, de l'individu, de consacrer le

(1) Dozy parle des « familles nobles, c'est à dire celles qui pendant plusieurs générations avaient été à la tête de leurs tribus »; *Musulmans d'Espagne*, I, 39. Ces familles on eût vite fini de les compter.

(2) L'héritier en ligne directe est désigné par قُعْدُد; cf. *Tāǵ 'Aroūs*, II, 470; principe peu compris par les Arabes, à en juger d'après leurs explications embarrassées; cf. Wellhausen, *Ehe*, 477, n. 3.

maintien du régime anarchique, du *manus omnium contra omnes*, inauguré par l'ancêtre Ismaël. Ils ont prétendu protester, non contre une forme de gouvernement, mais contre l'autorité elle-même. « Un prince redouté vaut mieux qu'un prince tremblant » (1). Ce dicton indien, cité par les auteurs arabes, le Bédouin ne l'a pas adopté. En revanche il craint de s'entendre appliquer le vers d'un de ses poètes :

« Ton attitude dans ta tribu me rappelle celle du chameau d'arrosage, auquel on crie : avant ! arrière !

« أراك إذا صرْتَ للقوم ناضحًا يُقالُ لَهُ بالغَرْبِ ادْبِرْ واقْبِلِ (2)

Chez ces rudes habitants du désert, chez ces *aśiah*, chefs de famille, de clans minuscules, بُطَين (3), souverains au petit pied (4) dans l'étroit rayon des cordes, retenant les poteaux de leur tente, de la steppe, tondue par la dent de leurs chameaux, on s'explique les préférences pour le *séniorat* (5), les répugnances à se plier aux ordres d'un jeune homme inexpérimenté. Mais à défaut d'enfants, exclus par leur âge même, par leur faiblesse physique, le chef défunt laissait souvent des frères. Formés à son école, continuant ses traditions, ces parents se sentaient capables de maintenir la cohésion intérieure de la tribu, d'en imposer le respect aux ennemis du dehors (6). La mobilité des Arabes, leur esprit soupçonneux et jaloux (7) ne leur permirent pas d'envisager ces avantages. Devant ces hommes, flairant

(1) Qotaiba, *'Oyoūn*, 19 : سلطان تخافهُ الرعيّة خيرٌ للرعيّة من سلطان يخافها

(2) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 227.

(3) Chaque « puits » — ou campement — possède un sayyd ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 462, 15.

(4) « Quand on les rencontre, on s'écrie : voilà leur sayyd. On dirait des étoiles, guidant la marche du voyageur, (Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 30, 4)

« مَنْ تَلْقَ منهم تقُلْ لاقيتُ سيّدَهُم مثل النجوم التي يسري بها الساري

(5) Les enfants se trouvaient également exclus de la *ridāfa*, sorte de vice-royauté à Ḥīra ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 66, 11. En quoi elle consiste ; *ibid.*, 299, 5 ; cf. p. 300, et 66, 8-10. Voir ce mot chez Caussin de Perceval, *Essai*, index.

(6) Ainsi 'Amrou ibn Ma'dikarib succède à son frère assassiné ; *Aġ.*, XIV, 33, 8 d. l.

(7) Stigmatisé, on l'a vu, par Mahomet, par 'Orwa ibn al-Ward ; *So'arā'*, 909, 1-3.

partout des menaces de tyrannie, de pouvoir absolu, il suffisait d'agiter le spectre de « la royauté pour les voir détaler, comme un troupeau d'onagres au cri de: à bas le roi! قال عباد الله ملك تهامة فانحاشوا انحياش حمر الوحش ثمّ قالوا صدقت واللات والعزّى ما كان بتهامة ملك قطّ » (1). Ils préférèrent se condamner à changer perpétuellement de chef. En tête de leurs libertés individuelles (2), ils inscrivirent le principe électif du représentant de l'autorité, l'exclusion du concept d'hérédité et de succession dynastiques. Toujours le triomphe de l'individualisme!



Dans cette longue galerie, où les annales du désert nous ont conservé les portraits des chefs (3) de tribu contemporains de l'hégire, une figure se détache entre toutes avec un relief puissant: celle d'un noble sayyd, brave entre les braves (4): ʿÂmir ibn aṭ-Ṭofail. On le plaçait au premier rang parmi les « chefs et les *démons* de l'Arabie » (5). Ce dernier qualificatif n'implique rien de déplaisant. Si on l'appliquait aux *ṣaʿloūk*, écumeurs du désert, c'était pour souligner plus expressivement leur impétueuse valeur (6), exprimer l'admiration

(1) *Chroniken* (Wüst.) II, 144; le *tāǵ* chez les Arabes; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 264, d. v., 265, 4; comp. 237, 1 v.; 240, 15. Cette aversion de la royauté ne les empêche pas de se proclamer tous rois, comme Doraid ibn aṣ-Ṣimma; *Soʿarā',* 782:

ونحن معاشر خرجوا ملوكًا　　　تفكّ من المكبّلة الكبولا

Voir précédemment.

(2) En cas de disette d'eau, le *ra'īs* lui-même n'a droit qu'à la portion congrue, comme les autres membres de l'expédition; Ǵāḥiẓ, *Avares,* 239, 1.

(3) On les retrouve principalement dans l'incomparable *Kitāb al-Aǵāni.*

(4) On citait des occasions, où il prit la fuite; *Naqā'iḍ Ǵarīr,* 242; *Aǵ.*, VII, 152, 7 d. l. voir l'index des *Naqā'iḍ Ǵarīr,* s. v.

(5) من رؤوس القوم وشياطينهم; *Aǵ.,* XV, 137, 7. Les Omayyades s'allieront à sa famille; Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba,* II, 343; pour sa noblesse, cf. Ibn Doraid, *Iśtiqāq,* 180, 215; شياطين غطفان; *ibid.,* 177, 2; شياطين وفرسان; cf. Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān,* I, 145-46; Yāqoūt, E. V, 327, 4; *ʿIqd*4, II, 102, 11; *Aǵ.,* XXI, 83 d. l.

(6) Moins estimée était la catégorie des ṣaʿloūk *dormeurs;* Boḥtorī, *Ḥamāsa,* 641, 1 v.

pour leurs stratagèmes et leurs ruses de guerre d'une si déconcertante variété. Pourvu qu'un geste soit élégant, l'Arabe ferme volontiers les yeux sur sa moralité.

Comme tous les chefs intelligents de l'Arabie centrale, 'Amir (1) se montra méfiant vis à-vis de l'islam. Dans la puissance grandissante du Prophète et de l'état médinois, sa perspicacité entrevoyait une menace pour l'indépendance des tribus du Naǵd. La *Sîra* (2) a essayé de le compromettre, en lui attribuant un rôle de traître dans la louche affaire de Bîr Ma'oûna. Il y surprit non les missionnaires, *qorrâ'* — ainsi le voudrait la Tradition — mais les émissaires de Mahomet, venus pour fomenter des troubles (3). Quand on se rappelle les assassinats politiques du Prophète, exaltés par la *Sîra*, on se demande comment les rédacteurs de cette compilation se sont laissés aller à parler de trahison ? Dans une circonstance mémorable, 'Amir avait promis au poète A'šâ de le garantir non seulement contre les hommes et les *ǵinn*, mais contre la mort elle-même. L'énormité (4) de ce trait trahit un Arabe authentique (5). C'en fut assez pour le mettre en vedette dans toute la Péninsule, où l'on n'éprouve pas au même degré que sous notre ciel tempéré, le besoin de la proportion. Le dis-

(1) Il n'est pas sûr qu'il ait laissé une postérité ; Qotaiba, *Poesis*, 191, le nie ; Ǵâḥiẓ, *Ḥaiawân*, II, 100, 2) lui accorde un fils ; sa *konia* ne prouve rien, (Mobarrad, *Kâmil*, (Wright) 768, 2) ; surtout contre son propre témoignage : il se proclame « borgne, stérile ... لَبِئْسَ الفَتَى إن كُنْتُ اعْوَرَ عاقِرًا ; Qotaiba, *Poesis*, 191.

(2) Ibn Hišâm, *Sîra*, 649, 939. Il aurait proposé d'embrasser l'islam, si Mahomet voulait le reconnaître pour son successeur ; Qotaiba, *Poesis*, 192 ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 210 ; en cas de refus il déclarait : اغزوك بغطفان الف اشقر و الف شقراء ; Ḥanbal, *loc. cit.*, Voir son nom à l'index d'*Aǵâni*.

(3) Qotaiba, *Poesis*, 224, où le beau rôle revient à l'oncle de 'Âmir, Aboû'l Barâ'. Cf. *Enzyk d. Islam*, art. *Bîr Ma'oûna*, I. Un des objectifs de la politique de Mahomet fut de diviser le fort groupement de Ǵaṭafân. L'affaiblissement de cette tribu s'imposait pour ses projets sur Ḫaibar — protégé par Ǵaṭafân, — et son extension du côté du Naǵd.

(4) Le افراط, signalé par Qotaiba, *Poesis*, 133, 174 et *passim* ; *Aǵ.*, XXI, 208-9.

(5) *Aǵ.*, VIII, 83.

tique suivant de ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail, — car il était poète — va nous résumer l'opinion bédouine ([1]) sur l'hérédité du pouvoir.

« Oui, je suis le fils du chef des Banou ʿĀmir, leur cavalier ([2]), connu dans toutes les rencontres.

Et pourtant ʿĀmir ([3]) ne m'a pas conféré le commandement à titre héréditaire. Non! Dieu n'a pas permis que ce fût en considération de mes ancêtres » ([4]).

* *
*

Aristocrate, fier du « monument de gloire, élevé par les ancêtres » ([5]), le Bédouin prétend toutefois être l'homme de ses œuvres, un *self made man!* Lier son sort à celui d'une famille révolte cet individualiste. Toute l'histoire préislamite confirme la fidélité des Arabes à cette manière de voir. Un des exemples les plus typiques nous paraît celui du chef kalbite, déjà nommé par nous, Zohair ibn Ǵanāb. Ce nom nous ramène au milieu des tribus syro-arabes, placées dans les conditions les plus favorables à une évolution politique rationnelle.

Zohair possédait toutes les qualités de nature à enthousiasmer les Bédouins. De noble race, poète, personnellement très courageux, capitaine expérimenté et constamment heureux dans les « 200 combats livrés par lui » ([6]), il se voyait entouré d'une nombreuse cou-

([1]) Elle n'a pas changé depuis ; cf. Jaussen, *Moab,* 128, 138.

([2]) فارس, chef militaire ; c'est le sens de فارسهم; de même فارس بني فُلان. Comp. Ibn Doraid, *Ištiqāq,* 180 : « فارسهم يومَ, leur commandant à la journée de... ».

([3]) C-à-d. mes contribules, les Banoū ʿĀmir.

([4]) *ʿIqd* [1], I, 221 ; II, 90.

([5]) I. S. *Ṭabaq.,* VI, 119, 1 ; comp. Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān,* III, 25, 6-5 d. l. *Naqāʾiḍ Ǵarīr,* 225, 5 v. « Leur noblesse est une mer où l'on se noie ; une montagne inaccessible » ; *ibid.,* 263, 264 ; autre exemple de grotesques prétentions aristocratiques ; *ibid.,* 619, 5-6 sqq. « Dépasser tous les bâtisseurs » de monuments de gloire ; *ibid.,* 611, 2. « Nous sommes rois et fils de rois » ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan,* LXXIX, 2.

([6]) Siǵistānī, *Moʿammaroūn* (Goldziher), 25. La légende de Zohair a été considérablement remaniée. Certains le font contemporain de l'hégire, quoique d'après les généalogistes, il aurait dû être plus ancien ; cf. Siǵistānī, *Moʿammaroūn,* 24-29. Le portrait tracé de Doraid ibn aṣ-Ṣimma rappelle celui de Zohair ; *Šoʿarāʾ,* 752.

ronne de fils (1), tous poètes comme lui. « Jamais, affirme l'Agani, ni avant ni après l'islam on ne vit dans une même famille une pareille exubérance de talent poétique » (2). Le livre des *Centenaires* (mo'ammaroun) se montre encore plus lyrique (3) : « Zohair assembla en sa personne, dit ce recueil, dix prérogatives — privilège unique parmi ses contemporains : — il fut sayyd des siens, leur orateur, leur poète, leur ambassadeur auprès des rois, leur devin (4), leur médecin, à l'époque où la médecine constituait une distinction (5); il fut enfin

(1) Ou descendants de Zohair ; *Aḡ.*, XXI, 102-104.

(2) *Aḡ.*, XXI, 94, 2. Le Prof. Nöldeke m'écrit (18 Janv. 1913) à propos de la rareté des poètes chez les Ġoḏām (signalée dans *Yazīd*, 290) : « Les tribus, vivant plus ou moins dans la mouvance de l'empire byzantin, ne jouèrent aucun rôle dans la poésie de la ǵāhilyya, à l'encontre des groupes de Rabī'a, voisins de l'Euphrate. Plus tard les Kalb éprouvèrent le besoin d'avoir possédé eux aussi un grand poète aux temps anciens. Ainsi furent fabriquées (*Aḡ.*, XXI, 93 sqq.) les poésies de Zohair ibn Ġanāb. A mon avis, le motif principal de ce phénomène réside dans l'énorme différence, entre le dialecte de ces tribus et la langue des groupes de l'Arabie intérieure ». Les spécimens poétiques, cités dans Siǵistānī, *Mo'ammaroūn*, 24-29, ne peuvent que fortifier cette explication. Cette louche activité littéraire s'étendit également au *Kitāb al-Wofoūd*, où les tribus syro-arabes tinrent à introduire leurs représentants. Peut-être leur devonsnous également dans la *Sīra* la *qualité* de *Kalbite*, accordée au personnage mystérieux de Zaid ibn Ḥāriṯa, le favori de Mahomet (cf. *Fāṭima*), et surtout l'insaisissable Daḥia al-Kalbī ; voir notre notice dans l'*Encyclop. de l'islam*. Aṣma'ī ignorait l'existence des poésies de Zohair : لَيس في الدنيا قبيلةٍ على كثرتها اقلّ شعرًا من بني شَيْبان وكَلْب وليس لكَلْب شاعر في الجاهليّة قديم وكَلْب مثل شيبان ارْبع مرار Aṣma'ī, *Foḥoūlat aś-So'arā'*, (éd Torrey) dans *ZDMG*, T. 65, p. 502.

(3) Siǵistānī, *Mo'ammaroūn*, ne cite aucun *isnād*. Toute cette légende de Zohair repose exclusivement sur l'autorité suspecte, en cette matière surtout, d'Ibn al-Kalbī ; cf. *Aḡ.*, XXI, 93-104. Exemple d'apocryphes d'Ibn al-Kalbī, من مصنوعات ابن الكلبيّ ; *Aḡ.*, XVIII, 161, 4 d. l.

(4) حازي قومِهِ والحُزاة الكُهّان ; Siǵistānī, *op. cit.*, 25. Voir précédemment. Sayyd et à la fois *sādin* (desservant) d'un sanctuaire païen ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 119, 3. Chez les chefs, ayant joui d'une autorité exceptionnelle, nous nous trouvons généralement ramenés à la possession du *bait*. Rien ne s'oppose à ce que le fameux Moḫtār, avec son *tabernacle*, ait tenté de faire revivre une ancienne coutume bédouine. Le *bait* des Arabes et le tabernacle de Moḫtār acompagnent les armées ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 291, 3-5 ; Ṭab., *Annales*, II, 701-702.

(5) Par opposition à la période du califat, où la médecine, devenue l'apanage des tributaires, perdit de son prestige aux yeux des musulmans.

leur cavalier. En lui se reunissaient l'illustration aristocratique et le plus grand nombre de descendants au sein de sa tribu » [1]. Cette dernière prerogative s'appelle العَدَد, le nombre, avantage singulièrement estimé chez les Arabes [2].

Cet ensemble de qualites transcendantes explique comment Zohair aurait réussi à conserver le pouvoir jusqu'à la fin de sa très longue et mouvementee carrière. D'autres sayyd étaient également restes en place jusqu'à la mort [3], ou pendant « 20 ḥaǵǵ » pélerinages, c'est à dire pendant vingt ans [4]. La durée de l'autorite sur les nomades à l'esprit mobile est consideree comme un phénomène, soigneusement note par les annalistes, رَأَسَ دَهْرًا [5]. La vie publique de Zohair se serait prolongee pendant un siècle entier. Range parmi les *mo'ammaroun* [6] centenaires, après avoir vecu 420 ans [7], ce grand seigneur bedouin, trop constamment heureux, finit par s'ennuyer de l'existence. Il y mit fin en absorbant d'énormes quantités de vin [8]: le genre de suicide, considéré alors comme le plus di-

(1) Sigistānī, *op. cit.*, 25 ; cf. Qotaiba, *Poesis*, 223-25, où on le dit contemporain de l'expédition des Abyssins contre la Mecque. Chronologie à l'avenant, comme tout le contenu de la légende de Zohair.

(2) D'où la formule العدد والبيت

(3) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 198, 4 d. l.

(4) Ibn Hiśām, *Sīra*, 113, 5 d. l.

(5) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 242, 243, 3, 6, 16.

(6) Cf. Sigistānī, *op. cit.*, 24, 28 ; *Ag.*, XXI, 93, d. l. Autre sayyd pendant *cent* ans, (malgré un grave défaut de langue), Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 240, 10 ; Qotaiba, *Poesis*, *loc. cit.* Nous croyons inutile de discuter la valeur de ces chiffres. La légende de Zohair vaut surtout comme indication. Elle concrétise certains concepts arabes sur l'extension et aussi sur la délimitation de la dignité du sayyd. Aux Kalb elle offrait l'occasion d'affirmer leur intervention plus ou moins historique dans les affaires de l'Arabie préislamite, comme les personnages de Zaid ibn Ḥāriṯa et Daḥia ibn Ḫalīfa les avaient introduits dans l'intimité du Prophète.

(7) Sigistānī, *op. cit.*, 25, 1.

(8) *Ag.*, XXI, 94, 1 ; autres suicides par le vin ; *Śo'ara'*, 744 ; *Mo'ammaroūn*, 29 ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 199. Un sayyd, condamné à mort, réclame la قتلة كرمة, celle par le vin ; *ibid.*, 153, 10 ; Qotaiba, *Poesis*, 224 ; menace de suicide chez Ḫansā', *Divan*, 50, 3 ; comp. Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 107 ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 420, 10-7 d. l.

stingue, le vin passant pour la liqueur aristocratique par excellence [1].

Une aussi fabuleuse durée d'autorité, le prestige d'un tel homme auraient dû, semble-t-il, apprivoiser ses compatriotes, les réconcilier avec une transmission régulière, avec l'hérédité du pouvoir. Nos sociétés vieillies, épuisées par l'égoïsme et la jouissance, songent à instituer des commissions de repopulation. Misérable expédient : il eût fait sourire le Bédouin ! La race est d'ailleurs prolifique. Zibriqan, un chef contemporain de l'hégire comptait 80 garçons ; un autre, moins favorisé, devait se contenter de 24 descendants mâles [2]. Parmi la très nombreuse postérité masculine [3] de l'incomparable Zohair, il devait se rencontrer un fils en âge de porter avec honneur le faix du commandement. Pourtant ce fut non à lui, mais à un neveu de Zohair que passèrent le titre et l'autorité de sayyd [4]. Les Kalbites pensèrent sans doute avoir consenti un assez grand sacrifice en maintenant pendant un aussi long laps de temps cette dignité dans la famille du chef illustre. Ce fut certainement l'avis du neveu de Zohair [5]. L'opposition, fomentée par lui, amena l'oncle à se démettre de la charge et de la vie !

Placé dans une situation analogue, un de ces vieux rimeurs admirés par le calife Mo'āwia, Ma'n ibn Aus déploya une plus adroite longanimité. Nous citons volontiers cet heureux contraste avec l'individualisme étroit et rancunier des Bédouins, dont nous avons dû rappeler tant d'exemples. Ma'n avait d'abord espéré que son *ḥilm* con-

(1) Dans son propre panégyrique Doraid ibn aṣ-Ṣimma aime à se montrer « victime du vin قَتِيل المُدام » ; *Šo'arā'*, 782. Sayyd, il doit s'abreuver copieusement de la boisson des sayyd.

(2) Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 208, 5 ; 227. *'Iqd* [4], II, 76 sqq. chap. sur les Bédouins, les présente généralement comme chargés de famille et se lamentant sur كثرة العيال. Boǵair ibn 'Ā'id (voir plus bas) compte vingt fils (من صُلبه, peut-être descendants) ayant recueilli le *mirbā'*. *Aǵ.*, XX, 133.

(3) *Aǵ.*, XXI, 94, 1 ; 102-104.

(4) *Aǵ.*, XXI, 100, 9 ; Qotaiba, *Poesis*, loc. cit.

(5) Le cas du neveu, conspirant contre le sayyd, n'est pas isolé ; *Šo'arā'*, 634, 6 sqq. ; opposition rencontrée par Zibriqān ; Boḥtori, *Ḥamāsa*, n. 1304. Le même rôle est attribué à 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail ; Qotaiba, *Poesis*, 224.

descendant désarmerait l'hostilité de son parent. L'insensé refusa de comprendre la magnanimité de cette attitude:

وذي رَحِمٍ قلَّمْتُ اظفارَ ضِغْنِهِ   بحلْمي عنهُ وهو ليْسَ لهُ حِلْمْ

Se venger? C'eût été faire le jeu de leurs ennemis communs, leur passer pour ainsi parler des flèches, destinées à se retourner contre les donateurs imprudents:

وإنْ انْتَصِرُ منهُ اكُنْ مثْلَ رائشٍ   سهامَ العدوِّ يُسْتهاضُ بها العَظْمْ

Puis le sentiment de la crainte d'Allah! La conviction que la rupture au sein d'une famille constitue le plus abominable des crimes!

ولولا اتِّقاءُ الله والرحِم التي   رعايتُها حقٌّ وتعْطيلُها اثْمْ

Tant de longanimité se vit enfin récompensée. A force de patience Ma'n parvint à guerir la blessure, à éteindre le feu de la rancune. Après les hostilités, une paix durable fut conclue:

فأبْرأْتُ غِلَّ الصَدْرِ منْهُ توَسُّعا   بحلْمي كما يُشْفَى بالادوية الكَلْمُ

وأطْفأْتُ نارَ الحرْبِ بيني وبينهُ   فأصْبحَ بعدَ الحرْبِ وهو لنا سِلْمُ [1].

* *
*

Parmi les tribus entreprenantes, reclamant Rabi'a, comme leur ancêtre, on observe la même inconsistance. En dépit de leur voisinage avec les Perses, de leur civilisation plus avancée, de leur pénétration par le christianisme, on ne découvre pas chez eux des notions plus saines sur la stabilité du pouvoir: et nous voyons l'autorité va-

(1) Bohtorī, *Hamāsa*, n. 1308. D'après le proverbe, le neveu est عدوّك وعدوّ عدوّك, ton ennemi, puis l'ennemi de tes ennemis; *'Iqd* [1], II, 97, c-à-d. qu'en cas de danger il se rallie contre l'ennemi commun.

guer d'une famille à l'autre (1), sans parvenir à se fixer (2). Rien ne charmait le Bedouin, comme ce changement incessant de titulaires, venant rompre la monotonie de l'existence au desert. Il répetait avec le poète de Tamīm:

وفيّ من القوم الذين عرفتم   اذا مات منهم سيّدٌ قام صاحبه

نجوم سماءٍ كلّما غار كوكبٌ   بدا كوكب تأوي اليه كواكبه

« J'appartiens à une tribu, tous la connaissent. Quand un sayyd vient à mourir, son compagnon lui succède.

Etoiles du ciel; lorsqu'un astre se couche, un autre se montre, groupant autour de lui ses satellites.

« Leur noblesse, la splendeur de leurs traits illumineront le firmament, aussi longtemps que le joaillier percera les perles » (3).

C'est à dire tant qu'il existera des Arabes! A l'autre extrémité de l'Arabie (4), les Azd du ʿOmān, apprenant la mort de Mahomet et son remplacement par Aboū Bakr, levèrent les bras au ciel. « Comment, s'écrièrent-ils, tous les Qoraiśites doivent se croire prophetes! c'est là une tyrannie insupportable » (5).

Dans la succession d'un Qoraiśite à un autre Qoraiśite, c'est l'idée dynastique, qui les révolte avant tout, et dans cette idée la prétention de disposer de leurs clans, de leurs tribus, sans demander leur assentiment, comme on se passe un legs de famille. Cette prétention

(1) Cf. *Yazid*, 92, n. 3. *Ag.*, XXI, 186; Yaʿqoubi, *Hist.*, I, 256-57, 260-61. Même phénomène chez Moḍar (Yaʿqoūbi, *loc. cit.*), au Yémen: à Śarāḥīl ibn aś-Śaiṭān succède un chef, membre d'une autre famille; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 243, 3-5. De Ibn Saʿd (Well.) p. 5, n. 5, Wellhausen (*Ehe*, 477) conclut à l'existence parmi les Azd de ʿOmān de deux frères, gouvernant simultanément. Le contexte ne semble pas imposer cette déduction.

(2) Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes*, I, 272 (texte français, avec le texte arabe en regard) affirme le contraire, en s'appuyant sur des raisons à priori.

(3) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 29.

(4) Même observation pour le Ḥiğāz; *Chroniken*, (Wüst.), II, 140-41.

(5) Qotaiba, *Poesis*, 181; Caetani, *Annali*, II, 778. Dans Mahomet, ils avaient surtout entrevu le pouvoir politique, dont le prophétisme qoranique leur paraissait une justification; cf. *Fāṭima*, 61, 64.

excessive allume leur verve. « Eh quoi ! s'écrient les poètes, jouant sur le nom d'Aboū Bakr, père de la chamelle :

« Le Prophète à sa mort nous transmettra-t-il en héritage à une chamelle ! Par Allah ! ce serait le comble du déshonneur !

(1) يُورِثُنا بَكْرًا اذا مات بَعْدَهُ   وتلك لَعَمْرُ الله قاصمةُ الظَّهْرِ (1)

La susceptibilité bédouine ne pouvait plus ouvertement exprimer ses répugnances (2) contre la stabilité du pouvoir, contre son maintien dans une seule famille, et même au sein d'une nombreuse et puissante association comme le syndicat qoraišite, établi à la Mecque. Après un soigneux dépouillement des annales préislamiques les compilateurs musulmans en ont extrait les noms de quatre sayyd arabes, assez privilégiés pour voir leur autorité continuer à être reconnue jusqu'après l'hégire (3). Privilège exorbitant dans l'estime des nomades. A leurs yeux une révolution, même religieuse (4), doit se manifester tout d'abord par le changement des titulaires précédents (5).

Le cas de ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail nous l'a montré, il arrive au fils de remplacer son père dans la charge de sayyd (6). Mais on peut considérer comme un phénomène, quand trois chefs se succèdent en ligne

(1) Ṭab., *Annales*, I, 1876 ; *Yazīd*, 350.

(2) Et aussi contre la très modeste origine du premier calife.

(3) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 186, انقص سؤددهم في الجاهلية والاسلام

(4) Il est vrai que chez Mahomet, ils ne séparèrent pas le Prophète du chef d'état. Il leur apparut, comme certains de leurs anciens sayyd — nommons Zohair ibn Ganāb — à la fois *kāhin* et sayyd.

(5) Ce fut également l'opinion des Anṣārs. A leur avis, les Qoraišites avaient assez longtemps gouverné avec Mahomet ; cf. notre *Triumvirat*.

(6) Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, II, 315 ; cf. Labīd, *Divan*, XVIII, 4 ; Ibn Doraid, *Iśtiqaq*, 144, 8 ; 233, 15 ; 245, bas. قيس ابن قيس ; *Naqā'iḍ Garīr*, 746. شيخ ابن شيخ ; Ibn Hišām, *Sīra*, 89, 3 ; *Chroniken* (Wüst.) II, 140, bas ; Qoṭāmī, *Divan*, XIV, 8 : غطفان سيّدهم ابوك ; *ibid.*, III, 58. On hérite la *syāda ;* Zohair (Ahlw.), 62, 14 ; sayyd fils de sayyd et orateur, *Naqā'iḍ Garīr*, 613, d. v. ; Ḫansā', *Divan*, 10 ; Gāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 29, 11. Encore rien ne garantit que dans ces expressions *sayyd*, *šaiḫ* ne désignent pas simplement des notables, au lieu de sayyd = chef de tribu ou de clan. *Ag.*, XIX, [illegible] : سيّد في قومه وابن سيّد من سادتهم

directe dans la même famille (1). C'est la conclusion à tirer de l'anecdote (2) suivante.

Un jour le roi de Perse s'informa auprès des députés arabes, si dans leur pays, on reconnaissait la supériorité de certaines familles. « Assurément, fut-il répondu, quand elles ont compté dans leur sein trois chefs sans interruption et que le descendant de ces sayyd, sayyd lui même, mérite la qualification de *kamil* » (3). La dernière condition devenait d'une réalisation malaisée dans l'Arabie préislamique (4). Quant à la première, les députés, après avoir compulsé les annales du passé, découvrirent en tout quatre familles (5), répondant au signalement indiqué, en d'autres termes, où l'on pouvait constater comme une ébauche de l'idée dynastique (6). Ce chiffre modeste nous laisse loin du protocole fastueux d'un monarque indien. Dans une lettre au calife ʿOmar II, il s'intitula « le fils de mille rois, l'époux de la descendante de mille monarques » (7). Chez Asmā' ibn Ḫariǵa le poète Qoṭamī (8) célèbre la longue série de ses ancêtres tous sayyd. Il oublie de nous dire au prix de quelles condescendances, nous dirions presque d'humiliations, le chef fazarite réussit à ne pas déchoir (9). ورثوا سودد عن ابائهم, avoir hérité la seigneurie des aïeux! Voi-

(1) *Aǵ.*, XVII, 106, 3; Qotaiba, *Maʿarif*, E. 197.

(2) Elle ne possède pas d'autre valeur ni de garantie historique. Elle prétend surtout répondre aux objections des Śoʿoūbyya, objections provoquées elles-mêmes par l'intransigeance de l'impérialisme arabe. Les Śoʿoūbyya entendaient protester contre ce chauvinisme exalté, se manifestant à tout propos, comme chez Ḥassān ibn Ṯābit: « nous (les Arabes) sommes les régents de la terre », *Divan*, LXXIX, 18.

(3) ثمّ اتّصل ذلك بكمال الرابع ; Quatremère traduit: si le commandement passe ensuite à l'arrière petit-fils; version par ailleurs très acceptable.

(4) Voir plus haut, p. 27.

(5) Entr'autres celles de ʿOyaina ibn Ḥiṣn et d'Aśʿaṯ ibn Qais; *Aǵ.*, XVII, 105, 106. Voir précédemment.

(6) Qalqaśandī, *Ṣobḥ*, I, 227; comp. les trois بيوتات nobiliaires de l'Arabie; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 238, 10; Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes*, I 250, d'après *Aǵ.*, XVII, 105-106.

(7) *ʿIqd* 1, II, 87; lettre analogue de l'empereur chinois; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VII, 36.

(8) Qoṭāmī, *Divan*, pièce XVII.

(9) Balāḏorī, (Ahlw.), 248; *Aǵ.*, XIII, 35-36; comp. Ibn Rosteh, *Géogr.*, 229, 1-2.

là un de ces nombreux clichés, exploités par les poètes (1). Ces hyperboles produisaient toujours de l'effet, sans tromper personne. Nous aurions tort de nous montrer plus crédules que les contemporains. La famille de Sa'd ibn 'Obada, le généreux Anṣarien, grand distributeur de viande et de graisse (2), comptait une série de quatre sayyd tous مُطعِمون (3), tenant table ouverte (4). Au delà de ce chiffre, la féconde imagination arabe se refusait, dirait-on, à étendre la succession dynastique.

Sur cette donnée, Ibn Ḫaldoūn, plus philosophe qu'historien, a édifié une de ses plus ingénieuses théories. A son avis, la thèse que « la noblesse d'une famille persiste pendant quatre générations, est généralement fondée ». Et en voici la raison : « ce nombre de quatre comprend le fondateur, le continuateur, l'imitateur et le destructeur » (5). Rien de plus élégant que l'agencement de cette double progression ascendante et descendante. A l'appui d'une si belle argumentation l'autorité du Prophète ne pouvait faire défaut (6). Aux yeux de Mahomet « le plus noble des hommes était le patriarche Joseph, fils de trois générations de patriarches, distingués par leur noblesse » (7).



Pour infirmer la valeur de ces développements, il serait superflu de citer l'exemple des Gassanides de Syrie et des Laḫmides de Ḥira (8). Avec ces familles de phylarques et de roitelets, nous quittons

(1) Ṭarafa (Ahlw.) V, 45.

(2) Il en a été question plus haut.

(3) Donc fortunés, condition indispensable de la syāda. Comp. la prière du Bédouin : *'Iqd* (1), II, 78, 4 d. l. : اللهمّ انه لا شَرَف آلا بفعال ولا فعال آلّا بمال فاعطني ما استعين به على شَرَف الدنيا والآخرة

(4) *Osd*, II, 283. Exemples de trois générations de sayyd à partir de l'islam ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 228-29.

(5) Ibn Ḫaldoūn, *Prolégomènes*, éd. Quatremère, I, 249.

(6) On retrouve le ḥadīṯ dans tous les *Ṣaḥīḥ* et *Mosnad*.

(7) Ibn Ḫaldoun, *loc. cit.* Pour ce motif qualifié de الشريف ابن الشريف ابن الشريف ابن الشريف

(8) Celui des princes de Kinda, et des dynasties locales du Yémen. *Aġ.*, XII,

l'Arabie propre, pour nous transporter à la périphérie de la Péninsule (¹). Chez eux l'idée dynastique fut un emprunt aux empires voisins, une loi imposée par un pouvoir étranger. Cette conception d'une forte autorité, se transmettant dans une même maison, jetait dans la stupeur les poètes. Aucune figure ne leur paraissait assez expressive pour peindre « la situation exceptionnelle », de ces minuscules royautes. Elles leur rappelaient « le soleil éclipsant par son apparition l'éclat des autres étoiles;

ألَمْ تَرَ انّ الله اعطاكَ سُورةً   ترَى كلّ مَلْكٍ دونها يتذبْذبُ

بأنّك شمْسٌ والملوكُ كواكبٌ   اذا طلعتْ لمْ يبدُ منهنّ كوكبُ (²)

Représentants de Byzance et de Ctesiphon auprès des nomades, répondant de l'ordre au désert devant ces deux gouvernements, les phylarques ont dû non seulement subir leur influence, toucher la solde, mais encore se soumettre à leurs conditions. Or, ni César ni Chosroès ne pouvaient s'accommoder de l'instabilité arabe. Quand une famille leur paraissait avoir donné ses preuves, ils entendaient la maintenir. Il ne convenait pas à leur politique de traiter avec des chefs inconnus, sans passé, insaisissables, n'ayant jamais fourni de garanties au pouvoir métropolitain. Ainsi s'explique l'apparente exception à la loi du désert. Elle contribua puissamment au prestige et à la puissance de ces deux familles, partant à la cause de la paix! (³)

50, *riasa* dans une famille. On cite Boǵair ibn 'Â'id : ربع الجيوش من صُلْبه عشرون رجلًا 20 des siens prirent le mirbāʿ» c-à-d. ils dirigèrent des expéditions victorieuses, mais ils n'ont pu successivement commander à leur tribu. Le *mirbāʿ*, implique seulement un commandement militaire, lequel n'était pas nécessairement dévolu au sayyd. Voir précédemment.

(¹) Comp. Noldeke, *Die Ghassânischen Fursten aus dem Hause Gafna's.*

(²) Nābiġa Ḏobyānī dans *Šoʿarā'*, 656.

(³) Par ailleurs la disparition des Laḫmides et des Ġafnides ouvrit la route aux premières conquêtes de l'islam. — A ce pouvoir des phylarques, comparez celui attribué au célèbre Zohair ibn Ġanāb, représentant des Abyssins. Il possède une sorte de gendarmerie, des gardes شُرَطًا , recrutés parmi les Kalbites. *Aǵ.*, XXI, 96, 6. Comp. avec les *monādi-mo'addin* des sayyd (plus haut p. 229). Chaque fois qu'il est question d'un pouvoir organisé, les Arabes supposent une origine étrangère.

Ajoutons pour terminer ces données sur l'hérédité : les Arabes ignorèrent le droit de primogéniture [1]. Elle leur inspirait plutôt un terreur superstitieuse. Nous l'avons constaté [2] chez un esprit aussi éclairé, aussi ferme que le calife Mo'awia. On regardait les premiers-nés, de préférence les garçons, comme de mauvais augure [3]: اشأم من البسوس ! Plus fatal que Basous ; elle avait causé l'interminable guerre entre Bakr et Taḡlib. Longue était la liste néfaste de ces premiers-nés [4]. Qais ibn Zohair, occasion de la guerre de Daḥis, encore un premier-né, fils de deux parents, eux-mêmes premiers-nés ! Pour comble de malheur, Qais avait les yeux bleus ! Ainsi la nature semblait avoir voulu réunir en sa personne tous les signes de malheur كان ازرق بكرا بين بكرين [5]. Aux Arabes, le *bleu* apparaissait comme la teinte de la calamité : la mort est bleue, l'ennemi également [6]. Dans cette défaveur il faut certainement faire intervenir une explication physiologique, la faiblesse physique des premiers-nés. Certains écrivains arabes l'ont déjà entrevu [7]. Il suffit de se rappeler les unions précoces. Les deux conjoints, en mettant leur âge en commun n'arrivaient pas toujours à parfaire le total de 22 ans [8].

Aussi dans les cas exceptionnels, où le sayyd transmettait le pouvoir à ses héritiers directs, l'aîné n'en bénéficiait pas nécessairement. A partir de la période impérialiste arabe, l'usage de la *konia* [9] tend à se généraliser, à indiquer la qualité de père, à devenir enfin

(1) G. Jacob, *Beduinenleben*, 215.

(2) Cf. *Mo'āwia*, 323. Le premier-né de Qoṣayy, l'ancêtre aristocratique de Qoraiś, est ضعيف, imbécile ; I. S. *Ṭabaq.*, I 1, 41, 23. Comp. *Yazīd*, 432, n. 5.

(3) Qotaiba, *'Oyoūn*, 453.

(4) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 101 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 271.

(5) Qotaiba, *'Oyoūn*, 453.

(6) Les زُرْق célèbres, Arabes aux yeux bleus ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 223. *Yazīd*, 39, 86. Les jumeaux sont à peine mieux vus ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 73, 16. Yāqoūt, E. V, 64, citation de Aḫṭal. A l'actif de leurs héros, les poètes mettent de n'être pas jumeaux.

(7) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, IV, 19. Cf. Schwally, *op. sup. cit.*, sur les conséquences fâcheuses des mariages précoces.

(8) Cf. *Fāṭima*, 30, 31.

(9) Sorte de surnom, composé avec *aboū*, père.

un titre d'honneur, réservé à la race privilégiée des conquérants [1]. Mais alors même le nom de l'aîné ne forme pas d'une façon régulière l'élément essentiel de la *konia*. Dans le principe on aurait même cherché, semble-t-il, à éviter cette combinaison [2]. On connaît des cas, où elle équivalait à une injure. Ainsi pour le pseudocalife Ibn Zobair la *konia* d' « Abou Hobaib ». Ces ennemis le nommaient ainsi d'après son aîné Hobaib [3], par ailleurs le plus insignifiant des fils, si peu marquants, du souverain zobairide [4].

Ḥoǵr, le père d'Amroulqais, lègue en mourant son autorité à celui parmi ses fils, qui se montrera plus homme et plus disposé à le venger [5]. Enfin un chef militaire, surpris par la mort dans l'exercice de son commandement, gardait le droit de nommer son remplaçant. Ce désir du mourant liait l'armée [6]. Aboū Bakr et 'Omar ont pu prétendre user de ce privilège, de cette concession, arrachée à l'insubordination arabe, en s'occupant, à leurs derniers moments, de régler la succession au califat. La tradition orthodoxe relève avec une insistance marquée la différence, distinguant ces exemples de celui donné par Mo'āwia. Non seulement ce souverain se permit de trans-

(1) On la conteste aux *maulās* (ainsi *Omm al-banīn*, réservé aux femmes nobles); *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 820, 14-17; réaction contre cette tendance; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 239, 16; le rebelle perd tout droit à la konia; Balāḏorī, (Ahlw.) 63, bas. *Aboū 'Omair* (souhait de longue vie?) konia d'un enfant; *Aboū Saif*, celle d'un *armurier* à Médine; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[1], II, 171, 213. En poésie on affectait de varier les *konias*. On en a déduit l'hypothèse de *konias* multiples pour un même personnage. Comp. Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 131. Chez les poètes, nécessité du mètre, affaire de vanité.... ?

(2) On préférait au besoin — je le soupçonne du moins — introduire un nom de fille. C'est le cas de Ḥātim Ṭayy. Il comptait pourtant un fils! 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail porte une *konia*, quoiqu'il n'eût pas d'enfant; même cas pour le célèbre Ṣaḥābī, Ṣohaib ibn Sinān.

(3) *Ag.*, I, 9, l. 10. d. l. Parfois la konia de la femme est composée avec le nom de l'époux; cf. Gratzl, *Altarabische Frauennamen*, 17-18. Comp. le nom féminin: أُمّ ابيها, littéral. mère de son père.

(4) Les maulās finiront par conquérir le privilège de la *konia*. C'est sans doute à partir de cette date qu'elle fut définitivement mise en relation avec la paternité.

(5) *Ag.*, VIII, 67, bas.

(6) Wellhausen, *Reste*[2], 191; cf. *Yazid*, 99.

mettre le pouvoir à son fils, mais il prit cette grave mesure, non à ses derniers moments, mais en pleine santé [1]. Circonstances aggravantes aux yeux de la Tradition et accentuant l'abus de pouvoir chez les impies Omayyades! [2] Il est piquant de relever ces protestations, s'inspirant du plus pur individualisme bédouin et cela à une époque [3], où l'ancien idéal arabe n'était plus qu'un lointain souvenir, au sein de la société musulmane, courbée sous l'absolutisme.

(1) Qalqaśandi, *Ṣobḥ*, I, 249 ; *Yazid*, 98-100 ; 110-111.

(2) المُلك لله dit le Qoran. Sur le *molk*, pouvoir absolu, reproché aux Omayyades, voir *Mo'āwia*, chap. X, 189-213.

(3) Sous les 'Abbāsides, restaurateurs des anciennes autocraties asiatiques. Les califes de Bagdad s'empressèrent de reprendre les traditions, reprochées aux Omayyades, pour la transmission du pouvoir.

CONCLUSION

Telle nous apparait la condition politique et morale des Bedouins, au moment où un groupe de Qoraisites, réunis à Médine autour de Mahomet, s'apprêterent à les utiliser, à les façonner pour en tirer la *matière* de islam, مادّة الاسلام, et tout spécialement les cadres de la future organisation de leur église militante. Race plus batailleuse que guerrière! (¹) Matière ingrate, rebelle; nous n'avons pas cherché à le dissimuler! Mais outre le nombre, elle renfermait une réserve de forces latentes, une accumulation d'énergies vierges, trop longtemps demeurées sans emploi.

Passivité, violence: entre ces deux pôles oscille toute la destinée bédouine. « Passivité de l'animal sensible dont nous admirons les beaux gestes paresseux, les souples étirements, qui mire le soleil dans ses yeux de flamme... passivité du bel animal docile à l'instinct qui commande sa vie » (²). Cette passivité fataliste (³), l'absence de traditions

(¹) Les auteurs observent que le Bédouin n'aime pas la guerre sainte; Qotaiba, *'Oyoūn*, 201, 12. Ce n'est pas l'avis de M. Cl. Huart. A propos de *Fāṭima*, 29, il observe: « Tous ces Arabes, citadins ou scénites, étaient des guerriers nés; ils savaient dès l'enfance se servir de l'arc et des flèches; sans maître d'escrime, ils savaient combattre au moins à pied; ils y étaient obligés par leurs fréquents voyages en caravane; pour recruter ses troupes, Aboū Sofyān n'a éprouvé aucune peine ». *Jour. Asiat.*, 1913 ¹, 216. Pourtant les *Aḥābīš!!* Voir plus bas.

(²) Cl. Boringe, *Esquisses marocaines*.

(³) Voir précédemment, pp. 106, 113.

et d'organisation sociales, l'émiettement politique, tout l'ensemble des lacunes morales constatées chez les Bédouins, devaient réduire les nomades à la merci d'hommes de leur race, capables d'exploiter les ressources, insoupçonnées jusque-là, de ce peuple nouveau. Ces ambitieux ne tireront pas un moindre parti des passions violentes du descendant d'Ismaël. L'humeur inquiète, le goût pour le pillage et la rapine de ces chevaliers-brigands en guenilles, chefs de bandes, terreur des grands chemins (1), ils les soumettront à la discipline de la guerre sainte, ils réussiront à les rompre, à les assouplir aux méthodes militaires, apprises de l'étranger. Ce sera la tâche des dernières années de Mahomet. Tâche à peine ébauchée! Le Qoran en témoigne dans des versets découragés, où s'exhale le dépit d'Aboul Qasim contre l'indocilité bédouine (2). La mort prématurée du Prophète l'obligera à léguer à ses successeurs l'épineuse entreprise. Elle sera achevée par les Omayyades, véritable pépinière de souverains, s'entendant comme personne à régir les Arabes (3),

وإنّهم معدن الملوك فلا تصلح الّا عليهم العرب

Après avoir tenu longtemps en échec la gendarmerie des gouverneurs (4), ces écumeurs du désert, pour lesquels il fallait multiplier les

(1) *Ag.*, XIX, 111. كنّ همّا فانك خارب وكن خبيع تجوّ صعاليك الازد ومخرعها فاتك قتق. Qotaiba, *Poesis*, 205. فيغير بهم على احياء العرب ويقطع الطريق على السابلة. Comp. يقب بصحب اغي حلاتته ويشدّ نفسه وكثرة شرّه. *Ag.*, XX, 20. يصيب الطرق. *ibid.*, XX, 150 d. l. Qotaiba, *Poesis*, 261. من حمّا في شمه لا تواري سنّة

(2) Voir précédemment p. 271.

(3) Nous avons essayé de le montrer dans les études, consacrées aux deux premiers califes omayyades, *Mo'āwia* et *Yazīd*. En les rappelant, M. Cl. Huart observe : « Les aristocrates de la Mecque, vainqueurs à Çiffīn, ne doivent pas nous faire oublier les artisans de la première heure. *Victrix causa*... Le P. Lammens ne veut pas être Caton ». *Jour. Asiat.*, 1913 [1], 215. J'ai toujours vu dans les Omayyades des vaincus, des calomniés, contre lesquels l'orthodoxie islamite s'acharne depuis douze siècles. Je me rappelle le temps où la censure turque m'interdisait de les nommer dans le *Bašīr* et dans le *Mašriq*. Mes sympathies omayyades n'ont fait qu'y gagner..... *Victa Catoni*.

(4) *Ağ.*, XIX, 163 ; on les poursuit de tribu en tribu. « La terre elle-même les rejette, لفظتْهُ الارض » (*Ağ.*, XX, 13, 2 d. l.), tellement la poursuite devient serrée.

gibets et jeter l'interdit sur des tribus entières ([1]) rendues responsables de leurs méfaits, l'uniforme — ou comme on disait, l'inscription au *divan* ([2]) — arrivera à les transformer, en assignant un but, en ouvrant une issue à leur sauvage et stérile activité. Une fois enrôlés, ces gens de sac et de corde se convertiront en paladins ([3]) de l'expansion arabe, ne rêveront plus qu'exploits. Ils refuseront les emplois les mieux rétribués, s'ils doivent les retenir loin du champ de bataille ([4]). Désormais arraché au milieu, où s'alimentaient son incurable individualisme et son indifférence religieuse, le Bédouin, doté enfin d'une conscience nationale, s'apercevra qu'il appartient à une grande race: il s'échauffera pour la cause de l'impérialisme ([5]) et deviendra un incomparable instrument de propagande et de défense islamites.

([1]) Voir précédemment. *Aḡ.*, XIX, 169. Ils se réfugient dans la solitude de Wabār ; (voir plus haut), *Aḡ.*, XIX, 164, 6. XXI, 80 d. l., 269, 14.

([2]) Qotaiba, *Poesis,* 205 ; *Aḡ.*, XVII, 153 ; XIX, 163, 167.

([3]) Ils sont d'ailleurs poètes شاعِر فاتِك لصّ , élégants, bien faits de leur personne احسن الناس وجْهًا واحسنهم ثيابًا ; *Aḡ.*, XIX, 163 ; comp. *Aḡ.*, XX, 23, 4 ; 163, 4.

([4]) *Aḡ.*, XIX, 166 ; cf. la notice de Mālik ibn ar-Raib ; *Aḡ.*, XIX, 163-69. Le territoire sacré de la Mecque refuge de *ḫalī'*, brigands désavoués par leurs tribus. On va les y enrôler pour les mauvais coups et les expéditions aventureuses ; *Aḡ.*, XXI, 62, 8 ; 68, 8 ; voir précédemment p. 193-94. Plusieurs étaient *ḥalīf* des Qoraiš. « Pour recruter ses troupes Aboū Sofyān n'a éprouvé aucune peine », on le voit.

([5]) Nous en avons partout reconnu des traces dans cette *psychologie* du Bédouin. Le tort des annalistes postérieurs fut d'antidater l'éveil de cette conscience et de prêter aux nomades de notre 6e siècle les sentiments et les préjugés des témoins des *Maḡāzi*.

TABLE DES MATIÈRES

I

LE CLIMAT DE L'ARABIE OCCIDENTALE

I. — L'Arabie et la Province du Ḥiǵāz. Délimitation de cette Province

2. — Climat du Ḥiǵāz. Température, pluie

3. — Réservoirs, bassins, étangs, vasques, « ǧadīr »

4. — Le régime des eaux au désert. La salinité du sol. Les puits, les « ḥisā »; qualités de leurs eaux

5. — La fête de la nature. Cueillette de truffes. Flore du Ḥiǵāz. Sources et puits; classification

6. — Pâturages et flore. Les « nefoūd ». Territoires réservés

7. — Grands arbres. Arbres sacrés. Les « ḥarra » et anciens volcans

8. — Le bois et les moyens de chauffage. Le Bédouin et le feu. Bûcherons et charbonniers

9. — Le palmier au Ḥiġāz. Son utilité

10. — Domaines et exploitations agricoles

II. — La responsabilité du Bédouin

II

LE CLIMAT DE L'ARABIE A-T-IL CHANGÉ?

1. — Théories anciennes et modernes

2. — Notre description du climat, d'après les auteurs arabes. La valeur de leurs renseignements

4. — Rigueur du climat arabe; sa tendance à empirer. Réaction des agents de reconstitution. Rôle de la pluie

5. – Activité agricole des Juifs en Arabie. Conséquences désastreuses des expulsions décrétées par Mahomet. Vitalité de la race arabe au 7. siècle

6. – **Prospérité du Ḥiǵāz sous les Omayyades. Extension des cultures**

7. – Même sujet. Explication de l'expansion et des conquêtes arabes. Le facteur économique. Un climat rigoureux peut être amélioré. Les 'Abbasides et la décadence de l'Arabie

III

LES BÉDOUINS

I. — Jugement d'ensemble sur le Bédouin. Ses qualités morales. Son individualisme ; son courage douteux. La ténacité, sa qualité maitresse

2. — Le Bédouin rebelle à l'idée d'autorité.
Opposition entre ses aspirations aristocratiques et son milieu égalitaire

3. – La terminologie en usage pour désigner les représentants de l'autorité. Pas de protocole rigoureux

4. — Chez les Arabes l'exercice de l'autorité entraîne surtout des charges. Rare ensemble de qualités qu'elle suppose

5. — Le sayyd doit être intelligent. La vertu politique du ḥilm. Importance de l'art oratoire

6. — Nécessité de la fortune pour le sayyd. Il doit tenir table ouverte. La rançon du sang

7. — Division de l'autorité. Multiplicité des sayyd. Opposition à leur pouvoir

8. — Chefs incontestés. Lutte de Mahomet et des premiers califes contre l'aristocratie bédouine. Le sayyd et la représentation extérieure de la tribu

9. — La femme dans l'Arabie ancienne. Promiscuité. Réaction aux environs de l'hégire

**10. — Importance de la condition maternelle.
Ni esclave ni prisonnière de guerre**

11. — Le chef doit posséder la maturité de l'âge

12. — Exclusion de l'hérédité et de l'idée dynastique. Le droit de primogéniture

CONCLUSION

ADDENDA ET CORRIGENDA

P. 4, 8 a. d. ligne : Comp. Qoran, *10*, 2 : اوحَيْنا الى رجلٍ منهم . Le verset aura inspiré le dicton.

P. 4, 6 a. d. ligne : انسان كامل diront plus tard les ṣoufis. Cf. Massignon, *Kitab aṭ-Ṭawāsīn*, 140, 181, 182. ʿAbdalqādir al-Kilānī interpelle Mahomet : أنت انسان عين الوجود

P. 10, note 1 : Quand les Tamīm ont été vaincus par les Perses, les tribus voisines s'apprêtent à les attaquer ; *Aġ.*, XV, 73. Le sentiment de la solidarité arabe n'existe pas. Alors, comme de nos jours encore, عَرَب signifie non pas *Arabes* mais *nomades*, Bédouins.

P. 15 : Le vocable Ḥiġāz en poésie : *Aġ.*, XV, 138, 17 (citation de Soraqa ibn ʿAuf); autres citations ; Yāqoūt, E. VI, 306 (ʿAbīd ibn al-Abraṣ); 389, 5 ; *Šoʿarā'* 744, 745.

P. 16, note 3, 2 a. d. ligne : lisez : انْجَدَ

P. 17 : Sur les rigueurs de l'hiver, cf. Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 80.

P. 19 : Comp. la phrase fréquente : تتابَعتْ علينا سنون ثلاث ; *ʿIqd* [4], II. 83 ; Jaussen-Savignac, *op. cit.*, I, 95 ; sécheresse de 4 ans ; Le Boulicaut, *Au pays des mystères*, 59.

P. 20, ligne 4 : Comp. : لا سقى الله... ; Qotaiba, *Poesis*. 188 ; Yāqoūt, IV, 371, 10.

P. 20, ligne 8 : On désespère de la pluie ; Qoran, *42*, 28.

P. 20, ligne 11 : Interrogations sur la pluie ; *Aġ.*, XXI, 204, bas.

P. 20, n. 3 : Pluie d'été ; *Aġ.*, XXI, 98 ; forte pluie d'automne ; le ʿAqīq coule ; *Aġ.*, XVII, 119, 1-2.

P. 21, ligne 4 : Comp. « eau *bénie* » : Qoran, *50*, 9.

P. 21, ligne 5 : la double migration hivernale et estivale ; Bakrī, *op. cit.*, 774, haut.

P. 21, ligne 11 : Sur les *rā'id* ; *Aġ.*. XXI, 205.

P. 22, ligne 4 : On en profite pour la lessive ; Qotaiba, *Poesis*, 262 ; comp. 261, 16 ; 263, 14, citation poétique, d'où le trait a été tiré.

P. 25, ligne 7 : Comp. Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 77, 81 : pendant plusieurs jours l'inondation interrompt la circulation. *Ibid.* p. 72 au lieu de البغاث, lire البغاز, défilé. P. 27, n. 4 ; *Aġ.*, XVI, 29.

P. 29, n. 6 : Corrigez : Yâqoût, II, 60, 2 ; 289 ; 332 ; III, 11, 6 ; 233 etc.

P. 33, lignes 14, 15 : Lisez *linceul, évaporation.*

P. 35 : Pour les eaux souterraines comp. Yāqoūt E. VI, 327 : مياهها عيون تجري تحت الارض

P. 36 : Sur les puits des Arabes, voir les remarques du Prof. J. Hess dans *Der Islam*, IV, 317-318. Puits possédé en indivis, Yāqoūt, E. VI, 186.

P. 37, n. 5 ; Au lieu de الفرض lire الفَرَض

P. 38 : L'eau du Paradis n'est pas saumâtre ; Qoran, *47*, 15.

P. 38, n. 5 : Pour les eaux de Ṣaddā', cf. *Aġ.*, XIX, 133.

P. 39, ligne 3 : Eau de roche, une rareté ; cf. Qoran, *2*, 74 ; pour le وَشَل , pl. اوشال voir Bakrī, *op. cit.*, 764 ; le *Glossaire* de Qotaiba, *Poesis*, s. v. ; nombreux *waśal* au pays de Mozaina ; Yāqoūt, E. VII, 35 ; comp. VI, 218, 3 d. l. ; 233, 4 ; le diminutif وُشَيل dans Lailā Aḫyalyya ; Qotaiba, *Poesis*, 272, 6.

P. 40, ligne 7 : A cause de leur rareté en Arabie, le Qoran a fait des eaux *courantes* une caractéristique du Paradis.

P. 42, n. 6 : Mahomet crache au fond du puits ; Yāqoūt, E. VI, 277 ; le puits le plus profond du Naġd ; *ibid.*, VI, 125, bas.

P. 44, ligne 7 : au lieu de *gencives*, lisez *molaires*.

P. 45, ligne 1 : Les *loṣoūṣ* vivent pendant des semaines de lait, rencontré d'occasion ; *Aġ.*, XXI, 77, 78.

P. 45 : Rétablir comme suit l'interversion des notes : 2 = 1 ; 3 = 2 ; 1 = 3.

P. 46, ligne 9 : Pour le sens spécial de قلّة, voir Yāqoūt, E. VII, 18, d. l., 19, haut.

P. 49, n. 3 : Ajoutez Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, IV, 149. La note 4 de cette page doit être rapportée à la p. 50, n. 2 ; et cette dernière à la p. 49, n. 4.

P. 55, n. 5 : Lisez رَطْباً . Légèreté proverbiale du أرْنب الخُلّة , lièvre se nourrissant de *ḫolla ;* Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 58, 7.

P. 56 : Pour l'orthographe de *nefoūd* avec *dāl*, comp. le nom d'un Bédouin « Mefeyid, kleine Sandwüste » (donc مُفَيّد), dans J. Hess, *Beduinennamen aus Zentralarabien*, p. 7.

P. 58 : Pour les arbres broutés par les chameaux, comp. Qoran, *5*, 66 : اكَلَ مِن فوق... ومن تحت ; locution = être dans l'abondance. Elle fait allusion au chameau pendant le *rabī'*, broutant à la fois les arbres et le بَقْل , donc en *haut* et en *bas*.

P. 58, n. 2 : Yāqoūt, E. VII. 75, prairies pour les chevaux, pleines de بقل . Le seul passage du Qoran, *2*, 58, où paraît بقل , semble bien désigner les légumes. Sens adopté par les sédentaires ?

P. 58, n. 3 : Pour la rosée طلّ , cf. *Naqā'iḍ Ġarīr*, 603, 604 ; Qoran, *2*, 267.

P. 59 : Le *samoūm* dessèche les outres ; *Aġ.*, XX, 20. *Samoūm* nom de l'enfer ; Qoran, *52*, 27 ; vent chaud, qui brûle tout, pendant 7 jours ; Qoran, *51*, 41, 42 ; *69*, 6.

P. 60 sqq. Le *ḥimā :* Ḍaryya, type de *ḥimā ; Aġ.*, XV, 87. Concessions de *ḥimā* par le Prophète ; *Aġ.*, XX, 165 ; Bakrī, *op. cit.*, 780. Ḥimā de Baṣra ; de Omm Ḫā-

lid dans la région de Médine, de Ziād ibn Abīhi au désert ; *Aḡ.*, XIX, 146, 146 ; Yāqoūt, E. V, 279 ; *Aḡ.*, XVIII, 68. On viole le ḥimā voisin, mais on impose le respect du ḥimā de sa tribu ; motif banal ; Qotaiba, *Poesis*, 257, 1 ; *Aḡ.*, XIX, 85.

P. 65 : Au Paradis les arbres n'ont pas d'épines; Omayya ibn Abi's-Salṭ, *Divan*, XLII, 1.

P. 66, ligne 22 : Écrivez *'iḍāh* (عضاه); même correction p. 69, n. 4.

P. 66, d. ligne : *Aḡ.*, XV, 157, 5 : نعمان الأراك , citation de poète.

P. 69, n. 3 : Lisez *sarḥ*, سَرْح

P. 70 : Comp. Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 84, 92, 107, *passim*, nombreux groupes de ṭalḥa ; p. 85, forêt.

P. 71, d. ligne : Apostrophe aux deux palmiers ; Yāqoūt, E. VI, 201, 306, d. l., 307, 10.

P. 72 : Ḥarra ne produisant rien ; Bakrī, *op. cit.*, 764.

P. 75 : Montagnes noires ; Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 85-87.

P. 75, n. 5 : Corrigez رَعْي

P. 78, ligne 6 : Le Bédouin souhaite mourir comme Aboū Ḫāriġa : اكل بذنجًا وشرب مشعلا ونم في الشمس فمات دفآن شبعان . *'Iqd*[4], II, 101.

P. 78, n. 2 : Lire لمْ يُنمْ... نارَهُ ou لم يَنَمْ... نارُهُ . Comp. *Aḡ.*, I, 154, 19.

P. 79, ligne 1-7 : Pour le *ḡaḍā*, comp. Yāqoūt, E. VI, 295, 297 ; pour la comparaison, ajoutez, *Aḡ.*, XXI, 363, 17.

P. 79, n. 2 : Le loup du ḡaḍā ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1305, 3 v.

P. 80. Comp. le toponyme *Maḥṭab* au nord de Taboūk ; Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 57. Bois de chauffage ; Qoran, *36*, 80.

P. 81, ligne 8 : Citation de Koṯayyr dans Qotaiba, *Poesis*, 262, 15. « Bois mort ramassé de nuit » (*Aḡ.* XX; 163):

ولدتما قومي قماشة حطب   يجمعها بالكف والليل مظلم

P. 83, n. 5 : Au lieu جرْب lire جدْب

P. 86, ligne 13 : Comp. pour Wādi'l Qorā بين مزارع ونخيل (Ġamīl) ; Qotaiba, *Poesis*, 267.

P. 86, n. 6 : Comp. pour les environs de Taboūk, Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 66-68, nombreuses traces de cultures. قرية avec *minbar* et marché au pays de 'Oḏra ; la ضيعة du célèbre Zohrī se trouve dans la même région ; Yāqoūt, E. V, 277.

P. 89, ligne 18 : Qoran, *35*, 1.

P. 90 : Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 63, vigne, citronniers, grenadiers, figuiers à Taboūk.

P. 92, ligne 9 : Pour les environs de Wādi'l Qorā, comp. Qotaiba, *Poesis*, 261, 11 : وادي القدوم . variante وادي الكروم.

P. 93, n. 6 : C'est plutôt le diminutif « ḡoḍayya » de ḡaḍā ; Yāqoūt, E. VI, 297.

P. 96 : La « ṣadaqa » de 'Alī rapporte 40,000 dīnārs ; *Yazīd*, 361, n. 1.

P. 98, ligne 8 : Yāqoūt, E. VI, 341.

P. 99, ligne 5 : C'était la coutume à Médine, dès avant l'islam, dans les guerres civiles ; *Aḡ.*, XV, 164.

P. 102, ligne 1 : Cf. Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, E. I, 184.

P. 103, n. 1 : Chasse ; *Aḡ.*, XV, 87 ; XXI, 81, 2.

P. 106 : Ce vers de Doraid ibn aṣ-Ṣimma peut aussi signifier qu'il profite le lendemain des critiques faites sur ses actes de la veille. Exégèse trop subtile peut-être quand il s'agit du Bédouin impulsif.

P. 113 : Traces de pessimisme, même chez le gai poète Aboū Miḥǵan : *Aḡ.*, XXI, 219, 14-15.

P. 114, ligne 4 : Comp. Qoran, *3*, 46 : الله يخلق ما يشاء.

P. 123 : n. 3 : Corrig. Wādi'l Qorā.

P. 126, n. 6 : *Leur* composent ; il s'agit des *loṣoūṣ*.

P. 128, n. 5. Ajoutez Qotaiba. *Poesis*, 160, 174, 178, 186-87, 205, 235, 268.

P. 133, ligne 8 : Ce n'est pas un vers, comme inviterait à le supposer la malheureuse disposition typographique.

P. 134, n. 6 : Cent chameaux avec les petits ; *Aḡ.*, XVI, 27, 11 ; 30, 3.

P. 135, ligne 1 : Comp. *Aḡ.*, XX, 9.

P. 135, n. 1 : Pour le meurtre الخطا, cf. Qoran, *4*, 92.

P. 136, ligne 1 : On a emprunté le chiffre aux « mille cavaliers de Solaim », hyperbole poétique ; *Aḡ.*, XV, 150, 6.

P. 136, ligne 10 sqq : On mentionne le مذود, râtelier du célèbre cheval Dāḥis ; *Aḡ.*, XVI, 25. *Malboūna*, chevaux nourris de lait ; Bakrī, *op. cit.*, 781, 6-7 ; comp. Qotaiba, *Poesis*, 173, 12-13.

P. 137, ligne 1 : Pour *laḥm*, nourriture, cf. Qoran, *35*, 12.

P. 138, ligne 8 : Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 165.

P. 140, ligne 23 : Pourtant à Médine, vers l'époque de la bataille de Boʿāṯ, il est question de la mule d'Ibn Obayy ; *Aḡ.*, XV, 164.

P. 145 : La pluie symbole de la résurrection, elle revivifie بلد ميّت ; une goutte d'eau ranime toute la flore ; Qoran, *2*, 163 ; *7*, 57 ; *41*, 39.

P. 147, ligne 12 : Fadak, cité dans un vers ; Yāqoūt, E. V, 283.

P. 147, n. 4 : Comp. Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 66-68 etc. ; 54, oasis de Ḏāt al-Ḥaǵǵ.

P. 152, ligne 18 : Le Boulicaut, *Au pays des mystères*, 147, mentionne des pluies de trois mois ; comprenons des périodes pluvieuses.

P. 157, ligne 15 : Qotaiba, *Poesis*, 183 ; *Aḡ.*, XV, 60, 7 d. ; XVIII, 68.

P. 157, n. 1 : A بين يدَي المسلمين comp. Qoran, *49*, 1 : بين يدَي الله ورسوله ; surtout Qoran *2*, 62 où بين يَدَيها se rapporte à un pluriel.

P. 159, l. 13 : Comp. Qoran, *6*, 65 : يُذيق بعضَكم بأسَ بعضٍ.

P. 159-160 : Les brigands arrêtent les pèlerins ; *Aḡ.*, XXI, 75 ; brigands exécutés par le gouvernement ; XXI, 73 ; *ibid.*, 75 sqq. Histoire de Samharī, elle expose les phases de la lutte contre le brigandage ; XXI, 269, 14, familles emprisonnées pour les forcer à livrer le meurtrier ; *ṣaʿloūk* enrôlés ; *Aḡ.*, XVII, 153. Le gouvernement est interpellé pour rétablir l'ordre ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 223.

P. 161, n. 1 : Si les *loṣoūṣ* ont été idéalisés par la littérature, c'est parce que le Bédouin s'est reconnu en eux.

P. 161-162 : On en appelle au gouvernement contre la satire ; *Aḡ.*, XXI, 267 ; les tribus sont rendues responsables ; XIX, 111 ; poètes perturbateurs pourchassés de tribu en tribu ; XX, 13, 2 d. l. Voir ici p. 334. « Le désert nous protège contre les Omayyades ! » s'écrient les poètes ; Qotaiba, *Poesis,* 206, 11 sqq.

P. 166, ligne 4 etc. : Sous Moʿāwia I, on retrouve et on utilise les sources de Wādi'l Qorā ; Yāqoūt, E. VII, 73, 74.

P. 169, ligne 19 : Pour ce terme de قصر, comp. remarque dans Jaussen-Savignac, *Mission,* I, 66, note : « la moindre construction est appelée qaṣr ». Cette emphase n'est pas récente, nos textes le prouvent.

P. 172 : Nostalgie du désert ; *Aḡ.*, XX, 116.

P. 179, n. 3 : Les *sabaḫa* à Médine ; *Aḡ.*, XV, 161.

P. 188, n. 2 : faucon ; *Aḡ.,* XXI, 147, 2.

P. 188, n. 3 : Le cas qu'il fait de la vie des enfants, voir *Aḡ.*, XV, 162, 2-3. L'orateur, un Juif pourtant, mais surtout Bédouin, propose de sacrifier les enfants laissés en ôtage : « nos femmes nous en donneront » ! — « Nous ne pleurons jamais nos morts » ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 55.

P. 190, ligne 1 : Pour *ʿarrāf*, ici prêtre chrétien, cf. Cheikho, *Maśriq,* XVI, 676.

P. 190, ligne 23 ; Les *ǵāra* nourries et respectées ; *Aḡ.*, XXI, 263, 3.

P. 191, n. 1 : Au lieu de Ḥātim aṭ-Ṭayy, lisez Ḥātim Ṭayy.

P. 193, ligne 3 : Aboū Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 99.

P. 193, n. 1 : A. Tammām, *Ḥamāsa,* E. I, 58. « Mourir à la guerre vaut mieux que le suicide » ; *Soʿarā'*, 910, 1.

P. 193-194 : Pourquoi le *ṣaʿloūk* ne dort pas ; brave, parce qu'il ne possède que son sabre ; *Aḡ.*, XXI, 175, 17 etc. Comp. : « Bon pour les nègres de se faire tuer dans une attaque sans merci. Le Marocain n'oublie jamais qu'il est père de famille et que son cheval lui appartient ». Pierre Khorat, *Scènes de la pacification marocaine.*

P. 195, 2 a. d. ligne : Ce Ǵaʿfar est qualifié de فارس شاعر صعلوك ; *Aḡ.*, XV, 73.

P. 199, ligne 12 : « Nous sommes rois et rois des rois », (époque des Sofiānides) ; *Aḡ.*, XX, 268, 6 ; 269, 3.-

P. 200, n. 1 ; Au lieu de *oncle* lisez *neveu* ; Ǵarīr en fait autant ; Qotaiba, *Poesis,* 289.

P. 203, n. 1 ; Amīr = sayyd ; *Aḡ.*, XV, 73, 3 d. l. Amīr = chef d'expédition, I. S. *Ṭabaq.* II [1], 91, 21 ; 92.

P. 209, n. 9 ; Comp. le vers de Farazdaq (*Aḡ.*, XXI, 196) :

قياما ينظرون الى سعيدٍ كأنّهم يَرَون بهِ هلالا

P. 210 : Le *rās* (chef) de Doūmat al Ǵandal également qualifié de roi ; I. S. *Ṭabaq.* II [1], 64, bas.

P. 224, ligne 15 : Supprimer la répétition : *éloquents.*

P. 225, n. 4 : A la 4 l. de cette note : Ǵāḥiẓ, *Bayān,* I etc.

P. 229, n. 3 : *Aḡ.,* XV, 76, 9.

P. 229, n. 4 : *Monādi* chez un grand sayyd ; *Aḡ.,* XV, 86, 10, d. l. Comp. XI, 5, Divan d'Omayya ibn Abi's-Salt.

P. 231-232: Vers de Ġarīr, chantés en caravane; Qotaiba, *Poesis*, 285, 15. Le *ḥādi* improvise sur le mètre raġaz ; pour ce motif parfois appelé aussi *râġiz; Aġ.*, XV, 28, 2 d. l.; XXI, 266, 1-5.

P. 234, n. 6: Corrigez *Ṭayy*.

P. 237 : Pour le vers cité cf. Divan d'Omayya ibn Abi's-Salṭ, V.

P. 240 : La loyauté est présentée par les poètes, comme un fait extraordinaire. Le héros ne trahit pas ; *Aġ.*, XXI, 64, 18; cf. 66. Ruses de Dalīla chez de jeunes Bédouines pour endormir les défiances; *Aġ.*, XXI, 81, bas. « Mon feu (= hospitalité) n'est pas traître »; on se vante de ne pas trahir le *ġār; Aġ.*, XV, 28, 7-8 d. l,; 167, 2. Omayya ibn Abi's-Salṭ, *Divan*, XII, 2.

P. 243, n. 3: Le sayyd est جسيم et عظيم جيل: *Aġ.*, XV, 53, 9 d. l.; 75.

P. 249, ligne 13: On dit encore تحمّل, se charger des rançons, *Aġ.*, XXI, 162, 20.

P. 250, n. 5: Comp. *Aġ.*, XXI, 65.

P. 250, n. 2: Comp. le poète Ba'īṯ سأل في جانه وكان سؤولاً ملحّا شديد الطمع : ses exigences ; terreur qu'il exerce; *Aġ.*, XV, 62.

P. 254-255: Sayyd multiples; سيّد من سادات قريش ; *Aġ.*, XV, 11. Sayyd unique: *Aġ.*, XXI, 191, 15. Sayyd sur tous les Ṭayy de (mont) Salmā; *Aġ.*, XXI, 81, 9.

P. 257: *kāhin* interrogé déconseille la razzia ; tué pendant la bataille : *Aġ.*, XV, 73, 8 d. l.; 75, 14; *kāhina* fait ses prédictions au nom de son génie familier (... الذي معي); *Aġ.*, XXI, 275, 18.

P. 257-258: *ḥakam:* on nomme un juge (qāḍi) des Arabes, avant l'islam; *Aġ.*, XV, 73, 4 d. l. Je doute que le terme qāḍi fût dès lors en usage. Ḥakam célèbres, à qui on a appliqué le proverbe: لذي الحلم لا يُضرب العصا ; *Aġ.*, XXI, 204. Ces arbitres siègent régulièrement, semble-t-il, et les audiences sont publiques; *Aġ.*, XXI, 186, 18. Dans les contestations délicates, des chefs, comme Aboū Sofiān, Aboū Ġahl, ʿOyaina ibn Ḥiṣn (il ne manquait donc pas d'intelligence!) refusent le rôle dangereux; par chauvinisme on affirme ici que les Arabes s'adressaient de préférence à Qoraiš; *Aġ.*, XV, 54. Un prince, comme Ḥoġr le Kindite pouvait accepter sans inconvénient; *Aġ.*, XV, 87, d. l. Quand l'arbitre appartient à une des deux tribus contestantes, on ne le choisit que s'il est également parent avec les adversaires; *Aġ.*, XVI, 26. تنافر signifie aussi demander l'arbitrage; *Aġ.*, XVI, 25, 14. Le type de ces arbitrages est la *monāfara*, entre ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail et ʿAlqama ibn ʿOlāṯa. L'art consiste à faire croire aux deux adversaires que leurs arguments sont sans valeur, à les impressionner, puis de découvrir une solution moyenne, ménageant tous les amours propres. Les grands *ḥakam* triomphaient dans ces *combinazioni; Aġ.*, XV, 56-57. Titre divin dans Omayya ibn Abi's-Salṭ, XXII, 1.

P. 258, n. 1: Comp. *Aġ.*, XV, 58. ʿOmar ressemblait à Ḫālid ibn al-Walīd. Le but de l'anecdote est de prouver que la mère du calife était — non une esclave — mais de Maḫzoūm. Une glorification indirecte!

P. 260, n. 6: Lisez: لست بخيركم

P. 262: Election du chef militaire; *Aġ.*, XV, 161, 3.

P. 262, n. 6: Je n'ai pu retrouver cette citation d'Ibn Hišām.

P. 269 : Ag., XXI, 267, 10, رئيس لا يعصونه

P. 272 : Le calife ʿOtmān est chauve ; Ag., XV, 71. Comp. Yāqoūt, E., I, 335, 1 : … وصُلع القوم لمْ يتعمّموا ; les chauves (= les anciens) n'avaient pas encore repris le turban ». C'était le matin.

P. 272, n. 6 : Pour la calvitie, attribué au port du casque, voir scolion, A. Tammām *Ḥamāsa*, E. I, 63 d. v.

P. 274, n. 4 : Au lieu de درّة lire درّة

P. 277, ligne 15 : Comp. le thème réaliste du *faḫr* : منّا انْكحُ الناس : Ag., XV, 97 d. ligne.

P. 279, ligne 4 : Pour y échapper et empêcher le déshonneur de rejaillir sur ses fils, la mère de Ziād ibn Rabīʿ se suicide ; *Aḡ.*, XVI, 23.

P. 280, ligne 3 : Des paladins comme ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail et ʿAlqama ibn ʿOlāṯa s'accusent réciproquement de promiscuité ; *Aḡ.*, XV, 53, 8.

P. 286, n. 8 : Corrigez *Ṭabaq*.

P. 289, d. ligne : Comp. le vers cité, *Aḡ.*, XVI, 22, 3 ; وذاك ابن أُخْتٍ زانَهُ ثوبُ خالِهِ

P. 290, n. 4 : On cite quelques vers de Manẓoūr ; *Aḡ.*, XXI, 261.

P. 293-294 : Les Bédouins se vantent d'être les « gendres de Qoraiś » ; *Aḡ.*, XXI, 263, 4.

P. 298, n. 5 : Fartanā, nom propre de Bédouine ; *Aḡ.*, XVI, 25, 11 d. l.

P. 299-300 : حُرّة = grande dame ; بنو حُرّة ; *Aḡ.*, XV, 75 ; 139, 6 d. l. « Jamais on ne verra une mère comme la nôtre », *Aḡ.*, XXI, 268, 22.

P. 302, n. 4 : Corrig. *Ṭabaḥ.* en *Ṭabaq.*

P. 303, n. 4 : Dans *Aḡ.*, XV, 77, 16 ; XIX, 140, d. l., le vers… فدًى لكما semble une interpolation ; comp. *Naqāʾiḍ Ǵarīr*, 155.

P. 308, ligne 8 : Mettre une virgule après *l'importance*.

P. 309, Sénilité de Ḥoǵr l'aïeul d'Amroulqais ; *Aḡ.*, XV, 86 ; le père du poète Ǵarīr est مضعوف ; Qotaiba, *Poesis*, 283, 13. A la l. 2 lisez : *guettés*.

P. 310 : Vieux pères maltraités ; pièce VIII du divan d'Omayya ibn Abi's-Salṭ.

P. 313, n. 7 : *Jour. Asiat.*, 1907 [1] etc.

P. 321, n. 8 : Suicide par le vin ; *Aḡ.*, XV, 75.

P. 322 : Comp. le cas de cet Arabe appelé حرث الولادة لكثرة ولده *Aḡ.*, XV, 158, 4 ; neveu disputant l'autorité à son oncle ; *ibid.*

P. 329, ligne 19 : « Il est sayyd et a trouvé les siens sayyd » ; *Aḡ.*, XV, 88, 13.

